Vies de Saints illustrées

Éditées par C. Paillart

tome 2

Réédition en 2020 par
canadienfrancais.org
à partir du fac-similé
des brochures individuelles

1. Vie de la Bienheureuse Marguerite Marie, de l'ordre de la Visitation (1647)
2. Vie de la vénérable mère Marie de l'Incarnation, religieuse Ursuline fondatrice du monastère de Québec (1599)
3. Vie admirable de Louise de Marillac, fondatrice et première supérieure des filles de la Charité (1591)
4. L'apôtre Saint Martial, premier évêque de Limoges (environ 100)
5. Vie de Saint Martin, apôtre des Gaules (IVe siècle)
6. Saint Nicolas, évêque de Myre, patron de la Lorraine (250)
7. Vie admirable de Jean-Gabriel Perboyre (1840)
8. Saint Philippe Néri (1515)
9. Sainte Philomène, vierge et martyre (premiers siècles)
10. Vie de Saint Pierre Fourier (1094)
11. Vie populaire de Saint Rémi (436)
12. Vie admirable de Saint Roch (XIIIe siècle)
13. Vie de J.-B. de la Salle (1651)
14. Vie de Saint Stanisla Kostka (1550)
15. Vie de Sainte Thérèse d'Avila (16e siècle)
16. Sainte Ursule et ses compagnes, vierges et martyres (451)
17. Vie admirable de Saint Vincent de Paul (1576)

VIE de la BIENHEUREUSE MARGUERITE MARIE

DE L'ORDRE DE LA VISITATION

publiée par le Monastère de Paray-le-Monial à l'occasion du Second Centenaire de sa précieuse mort

17 OCTOBRE 1690 — 1890

C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
ABBEVILLE

A M. C. PAILLART

Imprimeur-Editeur des Brochures illustrées de Propagande Catholique

APPROBATION DE Mgr PERRAUD

EVÊQUE D'AUTUN

Nous avons lu la petite VIE DE LA BIENHEUREUSE MARGUERITE-MARIE, *composée par une religieuse de la Visitation de Paray-le-Monial et publiée à l'occasion du second centenaire de la mort de l'apôtre de la dévotion au Sacré-Cœur.*

Cette lecture est intéressante et édifiante. On y apprend suffisamment bien à connaître la servante de Dieu, ses vertus héroïques, son rôle dans l'établissement de la dévotion au Sacré-Cœur.

Seule, une des sœurs de Marguerite-Marie, nourrie de ses écrits et familière avec tous les détails de son histoire, la pouvait résumer en si peu de pages et d'une manière aussi substantielle.

L'Editeur, M. C. Paillart, l'a très agréablement illustrée de gracieux dessins empruntés aux circonstances principales de la vie et aux lieux où elle s'est écoulée.

Rien ne manque donc pour faire de ce livret une publication populaire très utile à la piété et bien propre à développer le culte du Sacré-Cœur, nous en souhaitons le succès et recommandons instamment la propagande.

Autun, le 28 avril 1890.

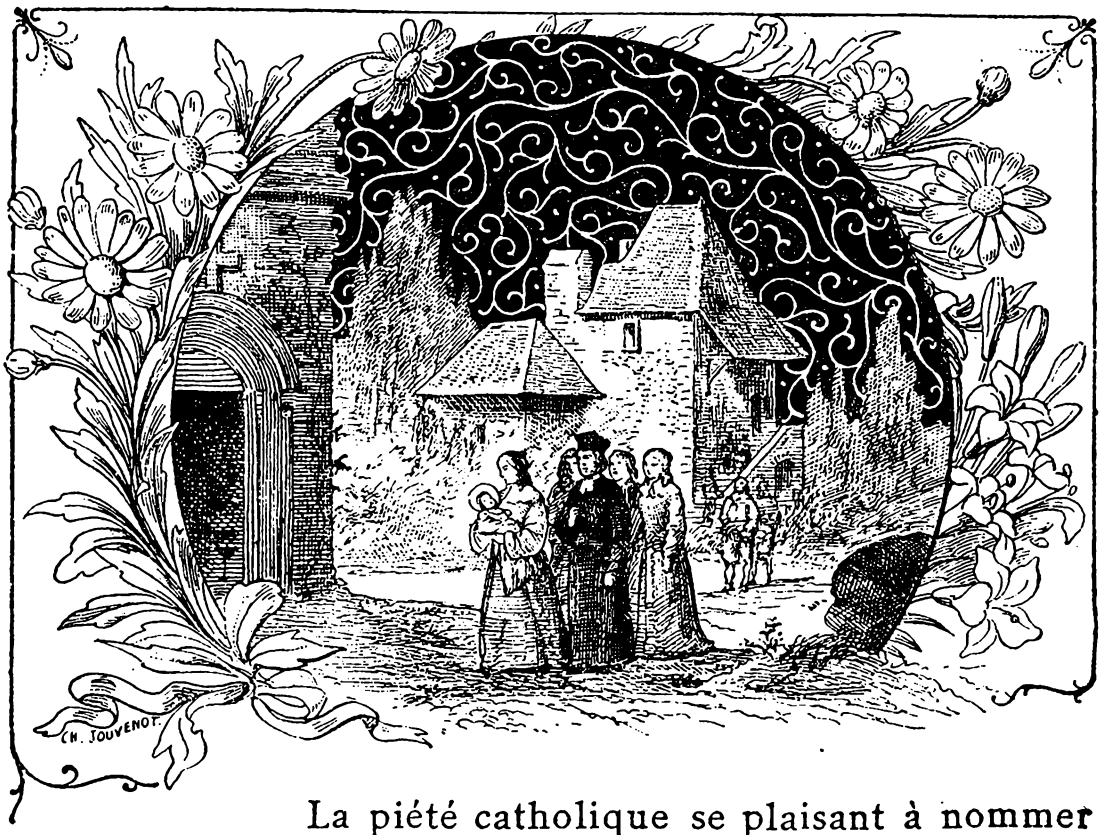
† ADOLPHE-LOUIS,

Evêque d'Autun.

VIE

DE LA

Bienheureuse MARGUERITE-MARIE

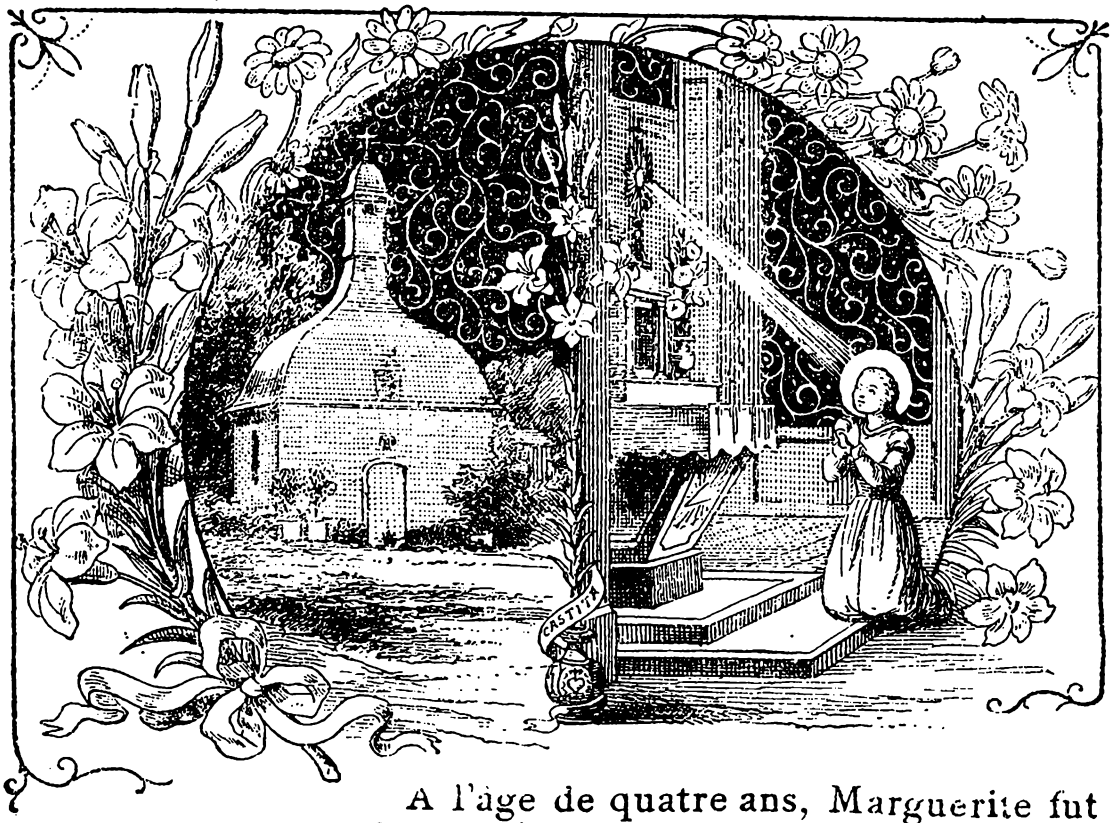


La piété catholique se plaisant à nommer la Bienheureuse Marguerite-Marie l'*Apôtre du Sacré-Cœur*, il semble qu'une *Vie abrégée* de cette grande servante de Dieu soit appelée à faire du bien aux fidèles, en un temps où la dévotion au Cœur de Jésus prend chaque jour de nouveaux accroissements et où les âmes se tournent comme instinctivement vers ce divin Cœur pour en attendre le salut du monde.

Marguerite Alacoque naquit au territoire de Verosvres en Charolais (où son père était notaire royal), le 22 juillet 1647, et fut baptisée le 25 du même mois. Elle eut pour parrain son oncle paternel, curé de la paroisse, et pour marraine, haute et puissante dame Marguerite de Saint-Amour, mariée à messire de Fautrières-Corcheval, seigneur de Verosvres.

La grâce s'établit en souveraine dans l'âme de cette enfant prédestinée. Toute jeune encore, elle avait déjà sa conversation dans le ciel, où était son trésor, et par conséquent, où vivait son cœur.

Baptême de la Bienheureuse. Maison paternelle à Verosvres.



A l'âge de quatre ans, Marguerite fut demandée par sa noble marraine, qui voulut la garder quelque temps auprès d'elle dans son château de Corcheval. Le luxe et les plaisirs du grand monde ne ternirent en rien l'éclat de son innocence, pas plus que les mauvais exemples et le dangereux contact d'une servante peu chrétienne, à laquelle l'enfant avait été confiée; car Marguerite, devinant que le bon Dieu n'habitait pas dans le cœur de cette personne, fuyait constamment sa compagnie, pour rechercher celle d'une autre femme du château, qui cachait une vraie vertu sous des dehors rudes et nullement propres à gagner l'affection des enfants.

La plus douce joie de Marguerite était d'aller prier dans la chapelle du manoir. Lorsqu'elle y était, le plus près possible du tabernacle, on eût dit un petit ange ; de fait, cette élue de Dieu était déjà la sœur des anges ; aussi bien, rêvait-elle de leur ressembler en pureté. C'est pourquoi, cédant aux attraits de l'Esprit-Saint, elle répétait continuellement, sans même comprendre ce qu'elle disait : « O « mon Dieu ! je vous consacre ma pureté ! je vous fais « vœu de perpétuelle chasteté! » Une fois surtout, elle prononça ces paroles entre les deux élévations de la messe. Ainsi, le Seigneur Jésus la prévenait-il des bénédictions de sa douceur, et déjà se montrait-il jaloux de la marquer de son sceau divin.

Ce qu'elle avait été à Corcheval, Marguerite le fut à Verosvres La sainte enfant était loin de désirer paraître,

Chapelle du château de Corcheval où elle fait vœu de chasteté.

ni de chercher à se faire voir. Au contraire, son ambition eût été de se cacher à tous les regards pour mieux jouir de son Dieu. Elle ne connaissait pas d'autres divertissements que d'aller s'enfoncer en quelque bois solitaire pour y prolonger sa prière et son intime entretien avec Notre-Seigneur. Là, elle était bien, et si elle avait pu être certaine de n'y rencontrer jamais personne, elle se fût volontiers faite ermite en ces belles et tranquilles forêts de la Bourgogne, imitant ainsi, sans le savoir, les ardentes aspirations d'une sainte Thérèse qui, dans un âge aussi tendre, désirait passionnément souffrir le martyre chez les Maures. Sans sortir de sa patrie, et sans verser son sang pour Dieu, Marguerite sut trouver le secret de vivre en perpétuel holocauste, et les prémices de ses mortifications corporelles annonçaient déjà la soif de souffrances qui dévorerait un jour son âme.

D'ailleurs la croix ne tarda pas à se planter elle-même dans ce cœur généreux. Les épreuves de Marguerite commencèrent par la mort de son père. Mise alors en pension chez les Clarisses de Charolles, elle y fit sa première communion aux environs de neuf ans. Aimée de ses maîtresses et de ses compagnes, elle eût bientôt cédé aux innocents entraînements des plaisirs de son âge, si la Providence n'avait pris soin de répandre tant d'amertumes sur ces plaisirs mêmes, que la pauvre enfant comprit la leçon muette et vit qu'il ne fallait s'appuyer sur aucune chose

La jeune Marguerite est en prière au milieu des bois.

La sainte Vierge la guérit dans sa jeunesse.

en ce monde, parce que, hors de Dieu, tout n'est rien et n'apporte rien à l'âme.

Elle en était là, lorsqu'une maladie étrange s'empara d'elle et la mûrit encore plus au moral, tandis qu'elle réduisait son corps à toute extrémité. Retirée du couvent, elle languit quatre années entières dans des souffrances inexplicables, qu'aucun remède ne parvenait à soulager. Il fallut que le ciel intervînt. Un jour Marguerite fit vœu d'être religieuse et de devenir fille de la Sainte-Vierge en quelque ordre réformé, si elle guérissait. La Mère des miséricordes n'attendait que cela pour consoler son enfant affligée : aussitôt elle lui rendit la santé.

Revenue à la vie, Marguerite n'eût pas craint de suivre le penchant naturel de son humeur aimable et de se récréer joyeusement selon le monde. Elle dit elle-même qu'à cette époque, elle prit goût à se parer et à se divertir le plus qu'elle pouvait. Mais, comme Notre-Seigneur sut bien l'arrêter sur le bord de ce glissant précipice ! Depuis la mort de son mari, madame Alacoque, dépouillée de son autorité dans sa propre maison, subissait une véritable servitude. Sa fille dut la partager. Toutes deux se voyaient soumises aux caprices de trois personnes réunies dont elles dépendaient si absolument, qu'il leur était inutile même de songer à rien faire sans leur triple permission. Cette situation était un martyre de tous les jours, et pour Marguerite, une occasion peu commune de faire l'apprentissage et le noviciat du renoncement. Ce qui lui coûtait le plus

dans cet état voisin de la mendicité où elle était alors, c'était d'être dépourvue de tout pour soigner sa mère en ses fréquentes maladies. Une fois entre autres, elle se sentit abreuvée d'angoisses, voyant cette bonne mère souffrir cruellement d'un grave érésipèle à la tête, personne ne voulant approcher d'elle ni panser sa plaie. Sans « autre onguent que ceux de la divine Providence », sa bienheureuse fille se chargea elle-même de l'opération, et, sa confiance en Dieu fut tellement bénie, qu'en peu de jours, le dangereux mal fut parfaitement guéri.

Ses propres souffrances faisant mesurer à Marguerite l'étendue de celles des pauvres, elle devint, à cette époque, leur consolatrice et leur sœur de charité. Se fatiguer à les servir, c'était son repos. Laver et baiser leurs plaies, c'était sa joie; car, derrière ces pauvres créatures, proie de la misère, elle voyait Jésus-Christ son Sauveur et son Dieu, et, pour le contenter, que n'eût-elle point fait? Pour son amour encore, elle se constitua la mère et l'institutrice de quantité de petits enfants pauvres, et avec quelle sainte ardeur s'acquittait-elle de cette laborieuse tâche! Elle parcourait le village et savait si bien attirer à sa suite ses chers protégés, qu'au bout de peu de temps, il se forma autour d'elle un innocent bataillon, qu'elle ne venait pas toujours facilement à bout d'abriter quand arrivait l'heure de la leçon de catéchisme. Un jour Marguerite était environnée de tout ce petit peuple, lorsque son frère Chrysostôme, la surprenant, lui dit : « Ma sœur, vous voulez donc

Marguerite soigne sa mère malade.

« devenir maîtresse d'école ? — « Pardonnez-moi, mon frère, ré- « pliqua-t-elle, mais ces pauvres enfants seront peut-être « sans instruction, si je n'en prends le soin. » Plus souvent, c'était l'une ou l'autre des trois personnes citées précedemment qui interrompait Marguerite dans son petit apostolat ; alors les choses ne se passaient pas si doucement, car, sur-le-champ, maîtresse et élèves étaient impitoyablement chassés de la chambre où ils s'étaient réfugiés.

Il y avait longtemps déjà que Notre-Seigneur pressait Marguerite de se rendre à la voix mystérieuse de son amour l'appelant au cloître. Elle lui promettait chaque jour d'y répondre bientôt, mais les semaines et les mois passaient, et la pauvre brebis du Seigneur s'enlaçait de plus en plus dans les liens de la famille et dans les épines du monde. Des partis flatteurs se présentaient. On voulait que Marguerite les acceptât. Qui donc la délivrerait de ces entraves ?

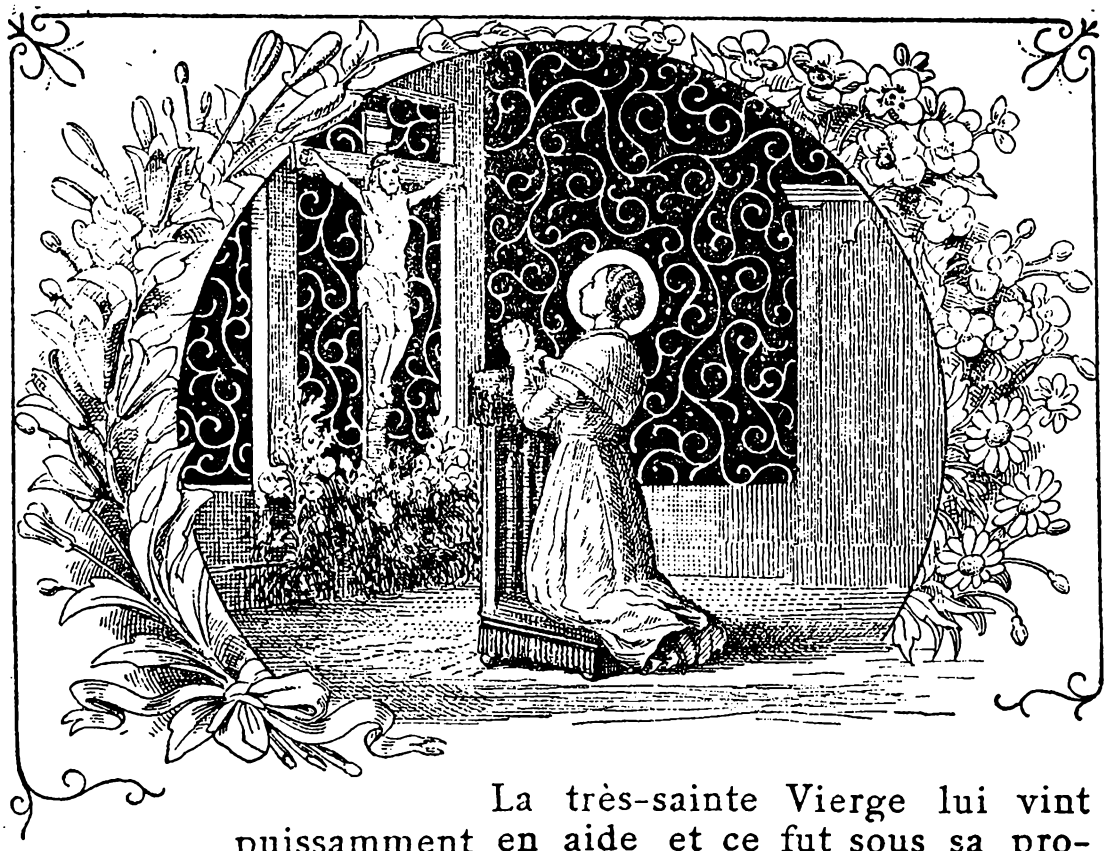
Notre-Seigneur ne lui ménageait pas les avertissements, multipliant ses divines caresses ou ses sévères reproches. Plusieurs fois, il daigna se montrer à elle sous la figure de l'*Ecce Homo* et dans l'état où l'avait mis la flagellation, lui reprochant ses longues résistances à la grâce. Dans ces moments, le cœur de Marguerite semblait d'abord vaincu, puis le combat s'engageait de nouveau et toujours elle hésitait...; mais Notre-Seigneur usa d'une si miséricordieuse et divine persévérance dans la poursuite de cette âme qu'il avait choisie, qu'enfin il en demeura l'unique vainqueur.

Marguerite fait le catéchisme aux enfants du village.

Ce fut un jour, après la sainte communion, qu'il triompha des retards de sa servante, lui disant : « Si tu m'es fidèle « et me suis, je t'apprendrai à me connaître et me mani- « festerai à toi. »

A partir de cette époque, le crucifix devint le Maître préféré de la Bienheureuse. C'est à cette école sacrée qu'elle retrempa son âme pour les heures solennelles de ses dernières luttes dans le monde. Lorsqu'elle se sentait brisée par la douleur, elle allait demander la force à Celui qui ne blesse que pour guérir, et, se jetant aux pieds de son Seigneur crucifié, elle lui disait : « O mon cher Sau- « veur, que je serais heureuse, si vous imprimiez en moi « votre image souffrante » et il lui répondait : « C'est ce « que je prétends, pourvu que tu ne me résistes pas et que « tu y contribues de ton côté... » De telles aspirations vers la douleur et la souffrance ne suffiraient-elles pas pour révéler l'âme d'une sainte ! quelle prière que celle-là ! Au reste, depuis bien des années déjà, Marguerite s'essayait à reproduire en elle quelques-uns des traits de son Jésus blessé d'amour pour les hommes ; elle vivait d'austérités plus que de toute autre chose et le seul récit des peines qu'elle infligeait à son corps est capable (même à deux siècles de distance) de faire trembler les plus mâles courages. Le sien, soutenu de la grâce de Dieu, ne faiblit pas dans les derniers assauts qu'il lui fallut subir avant de mettre une éternelle barrière entre le monde et son cœur.

Notre-Seigneur lui apparaît sous la figure de l'*Ecce Homo*.



Marguerite fait sa belle prière au crucifix : « O mon cher Sauveur... »

La très-sainte Vierge lui vint puissamment en aide et ce fut sous sa protection bénie que Marguerite eut l'assurance d'entrer, malgré tout, dans une maison de Sainte-Marie. On lui avait proposé plusieurs monastères ; mais il lui semblait que son divin Maître ne la voulait dans aucun de ceux-la. Enfin, on lui nomma Paray et alors, selon sa propre expression, son cœur se dilata de joie. Ce sentiment de certitude de la volonté de Dieu ne tarda pas à être doucement confirmé dans l'âme de la jeune aspirante, car, venant pour la première fois se présenter au parloir, elle entendit distinctement cette parole intérieure : « C'est « ici que je te veux ! » Elle en fut si ravie qu'elle mit promptement ordre à ses affaires et revint bientôt faire son entrée définitive au lieu de son repos, qu'elle nommait si aimablement « le cher Paray ! »

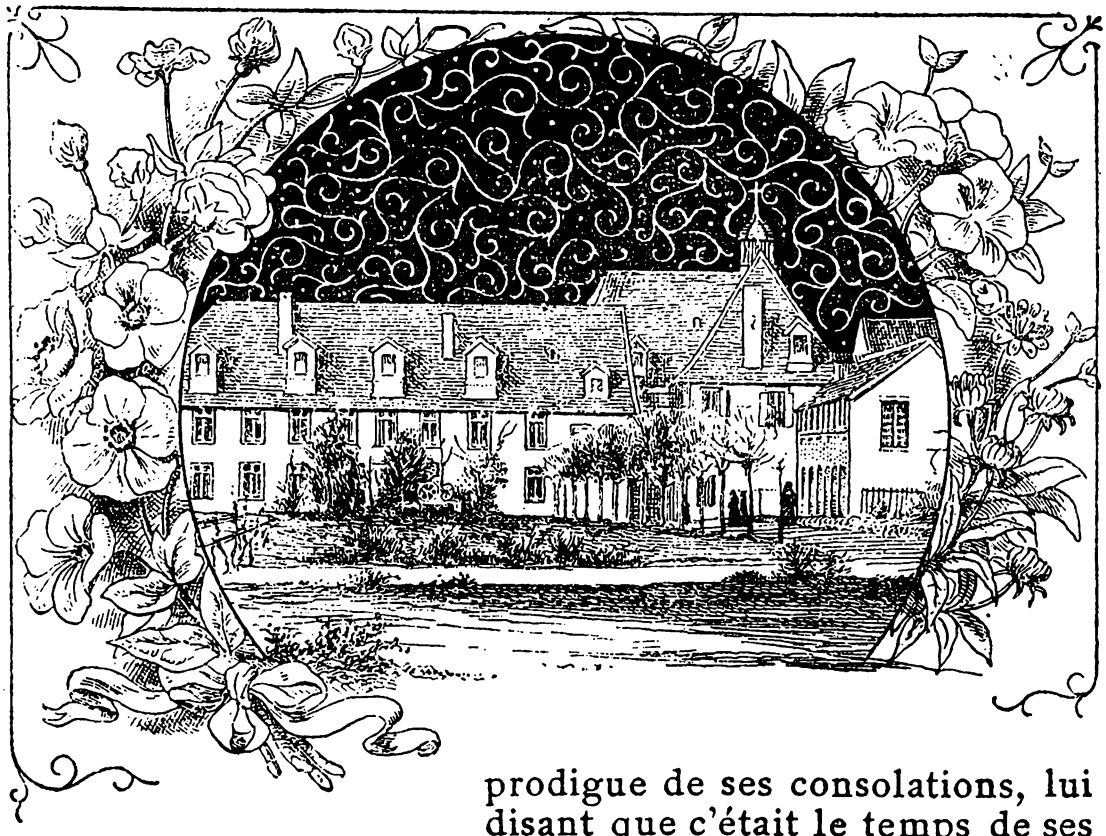
C'était le 20 juin 1671. Marguerite était alors dans sa vingt-quatrième année. Au moment de franchir le seuil de la clôture, une suprême lutte fut livrée à son cœur. C'était, dit-elle, comme si son esprit allait se séparer de son corps. Mais son Dieu l'attendait derrière les grilles pour l'inonder de consolation. Bientôt, la porte s'ouvre, Marguerite entre dans la maison du Seigneur, elle sent qu'il daigne rompre le « sac de sa captivité » et la revêtir d'un « manteau de liesse ». Elle était pour jamais à son vainqueur bien-aimé !

Le monastère de Paray-le-Monial, fondé en 1626 par celui de Lyon en Bellecour, avait alors pour supérieure la

mère Marguerite-Hiéronyme Hersant, professe du premier de Paris. La maîtresse des novices était la vénérée sœur Anne-Françoise Thouvant, la première des religieuses reçues au couvent de Paray lors de sa fondation. Toutes deux, âmes d'expérience et de sainteté, ces bonnes mères accueillirent la jeune Marguerite comme un riche présent du ciel à leur communauté. Reconnaissant en elle une fille de choix, dont la vertu était déjà à toute épreuve, elles la traitèrent ainsi que l'on traite les amis de Dieu, ne lui épargnant ni rebuts ni contradictions. Une des premières paroles de la directrice à sa bienheureuse postulante est demeurée célèbre. Toute brûlante du désir de savoir faire oraison (science qu'elle croyait ignorer), sœur Marguerite conjura sa maîtresse de la lui enseigner. Pour unique réponse, la sœur Anne-Françoise lui répondit : « Allez vous « mettre devant Notr e-Seigneur comme une toile d'attente « devant un peintre ! » Elle obéit : aussitôt Notre-Seigneur se rendit le Maître divin de cette docile disciple et sur la toile très pure de cette âme de prédilection, sa main sacrée commença dès lors à peindre son adorable ressemblance, donnant en même temps à Marguerite un aperçu de ses desseins de crucifixion sur elle.

Environ deux mois après son entrée au monastère, c'est-à-dire le 25 août 1671, en la fête de saint Louis, roi de France, Marguerite revêtait le saint habit de l'ordre de la Visitation. Avec le voile de novice, elle recevait le nom de Marguerite-Marie. En ce jour-là, Notre-Seigneur lui fut

Elle est reçue par la Supérieure en entrant au monastère de Paray.



prodigue de ses consolations, lui disant que c'était le temps de ses divines fiançailles, et lui promettant que ces célestes douceurs seraient son partage durant tout son noviciat. L'amour généreux de la novice s'en alarma d'abord. N'aurait-elle donc jamais rien à souffrir pour Celui qu'elle aimait tant?... Mais bientôt elle reconnut que, dans les choses de Dieu, la croix n'est pas incompatible avec les joies de l'esprit, ce qui la rassura. En effet, comblée de grâces extraordinaires de la part du Sauveur, sœur Marguerite-Marie devint, du même coup, l'objet d'une conduite très sévère de la part des supérieures. Voulant se convaincre si l'esprit qui l'animait était bon ou suspect, on la retirait à tout propos des exercices spirituels, mortifiant surtout son grand attrait pour la contemplation et l'envoyant balayer au lieu de faire oraison. Humble et souriante, la fervente novice s'en allait alors à ses modestes et laborieuses fonctions et jouissant partout de la présence de son Dieu, elle prenait plaisir à chanter ce naïf couplet, qu'elle avait composé :

Plus on contredit mon amour,
Plus cet unique Bien m'enflamme.
Que l'on m'afflige nuit et jour,
On ne peut l'ôter à mon âme.
Plus je souffrirai de douleur,
Plus il m'unira à son cœur.

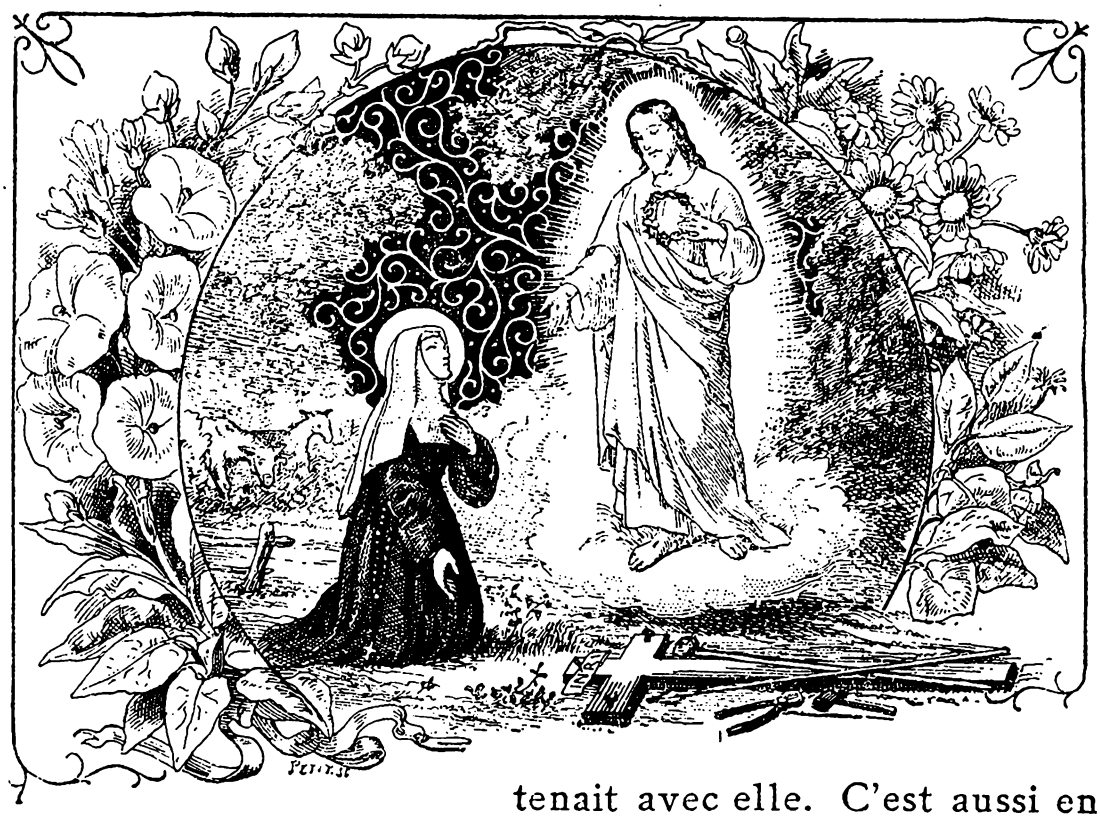
La communauté, quoique très édifiée de la constante

Vue générale du monastère de Paray.

vertu de cette jeune sœur, ne laissait pas de se demander si sa place était bien marquée à la Visitation, où les saints Fondateurs ne voulaient rien d'extraordinaire. Un retard fut jugé nécessaire dans sa réception définitive et sœur Marguerite-Marie eut la douleur de voir sa profession ajournée. « Hélas ! disait-elle à « Notre-Seigneur, vous serez donc la cause que l'on me « renverra ? » et ce divin Maître lui répondait : « Dis à « ta supérieure qu'il n'y a rien à craindre pour te rece- « voir, que je réponds pour toi et que si elle me trouve « solvable, je serai ta caution. » La mère de Saumaise (car c'est elle qui gouvernait le monastère de Paray en 1672) exigea pour preuve de cette divine caution que Notre-Seigneur rendît sœur Marguerite-Marie utile à la religion. Notre-Seigneur le promit à sa bienheureuse servante, ajoutant que ce serait d'une manière qui n'était encore connue que de lui. Les supérieures tranquillisées de ce côté, la profession de la novice fut fixée au 6 novembre.

Or, il y avait au monastère une ânesse et un ânon. La maîtresse avait dit aux sœurs du noviciat de veiller à ce que ces animaux ne fissent point de dégâts dans le jardin potager. Sœur Marguerite-Marie pensa que sa retraite de profession ne la dispensait pas de cette obéissance, en sorte qu'elle employait toutes ses heures libres à courir après l'ânesse et l'ânon. Mais quel dédommagement lui réservait son Epoux divin ! Là, sous ce modeste bosquet de noisetiers où elle se tenait, il lui apparaissait et s'entre-

On envoie la sainte novice balayer. Elle chante son cantique.



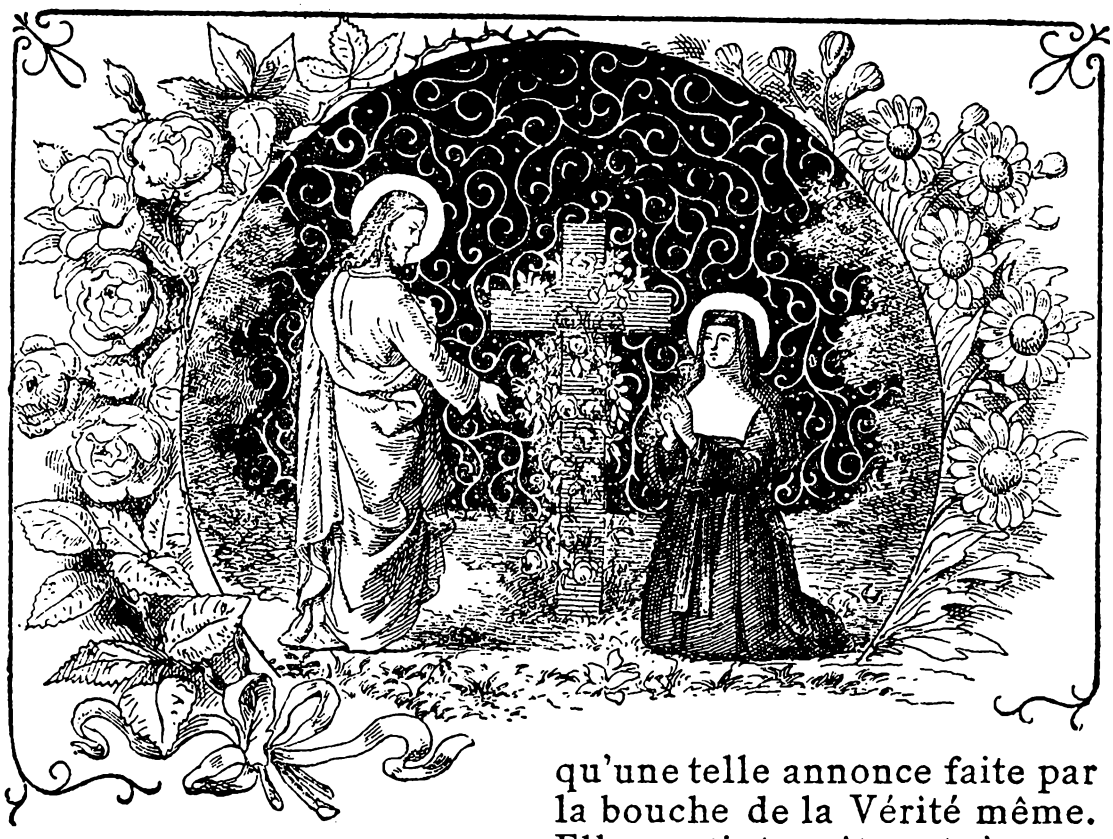
tenait avec elle. C'est aussi en ce lieu qu'il daigna lui révéler les mystères d'amour et de souffrance de sa Passion. Aussi la Bienheureuse disait-elle que ce bosquet était un « endroit de grâce pour elle. »

Le jour de sa profession (6 novembre 1672), Marguerite-Marie se traça d'avance, sous la dictée de son souverain Maître, une ligne de conduite dont elle ne devait plus s'écarter un seul jour. Ce plan de sainteté se termine par cette humble mais vaillante devise, entièrement écrite et signée de son sang : « Tout de Dieu et rien de moi. Tout « à Dieu et rien à moi. Tout pour Dieu et rien pour moi. »

Notre-Seigneur venait de lui dire : « Voici la plaie de « mon Côté pour y faire ta demeure actuelle et perpé- « tuelle. » Elle entra donc dans cette mystérieuse demeure et s'y enfonça chaque jour elle-même davantage, en attendant le moment où, sur l'ordre de son Dieu, elle enseignerait à toutes les âmes la science salutaire d'habiter et de vivre dans le Sacré Cœur de Jésus.

Selon la parole de saint François de Sales : « Dieu « ébauche ses saints sur le Thabor, mais il ne les perfec- « tionne que sur le Calvaire. » Pour Marguerite-Marie, plus que pour nulle autre, cela devait être particulièrement vrai, et Notre-Seigneur prit soin de l'en instruire lui-même. Peu après sa profession, il lui montra une grande croix toute couverte de fleurs, l'assurant que, petit à petit, ces fleurs tomberaient et qu'il ne lui resterait que les épines. Rien ne pouvait être plus agréable à cette amie de la douleur

Apparition de Notre-Seigneur sous le bosquet de noisetiers.



qu'une telle annonce faite par la bouche de la Vérité même. Elle se tint prête et à mesure que la parole de Notre-Seigneur se vérifiait, elle baisait avec plus d'ardeur ces bienheureuses épines, gages de l'amour de son Sauveur.

Sœur Marguerite-Marie remplit tous les emplois de la religion, à l'exception de la charge de supérieure et de l'office de portière. Au regard de sa foi, Dieu lui était également présent partout ; cependant, nulle occupation ne lui était plus douce que celle de chanter ses louanges à l'office divin. Mais, souvent privée de cette consolation par de fréquentes extinctions de voix, la Bienheureuse s'anéantissait alors plus profondément dans le sentiment de sa bassesse, adorant Dieu par son silence plein d'amour. Un soir, pendant les matines, Marguerite-Marie s'unissait ainsi de cœur et d'esprit au *Te Deum*, alors chanté par toutes ses sœurs. Abîmée dans l'attention sainte qu'elle portait aux paroles de l'office, elle aperçut subitement une divine lumière qui venait se reposer entre ses bras sous la figure d'un enfant beau comme le soleil. Il lui fit ressentir mille suavités intérieures ; mais, craignant que ce ne fût un ange de Satan, elle lui dit : « Si c'est vous, « ô mon Dieu, faites donc que je chante vos louanges ! » Aussitôt la voix fut rendue à la servante de Dieu qui se mit à chanter avec ferveur, sans que les caresses redoublées du saint Enfant Jésus la détournassent de l'application qu'elle avait à l'office. Notre-Seigneur en fut si content,

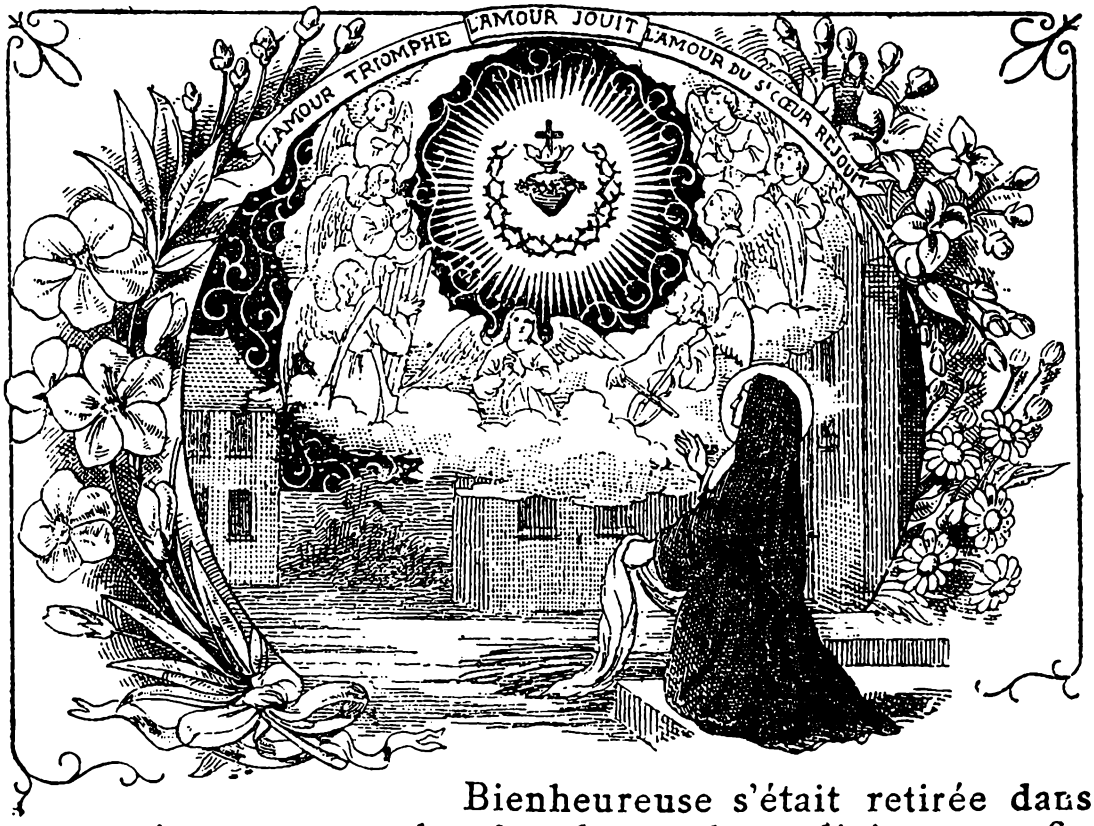
N.-S. montre à la Bienheureuse une grande croix couverte de fleurs.

qu'il lui dit : « J'ai voulu éprouver « le motif pour lequel tu récitais « mes louanges, car si tu te fusses tenue un moment moins « attentive à les dire, je me serais retiré. » Une autre fois, ce fut la sainte Vierge qui vint visiter la Bienheureuse et l'honorer au point de lui donner son divin Enfant à porter entre ses bras, le lui remettant avec ces paroles : « Voilà « Celui qui t'apprendra ce qu'il faut que tu fasses. »

Redire toutes les paroles intérieures que Marguerite-Marie recueillit des lèvres de son adorable Maître, rapporter chacune des visions admirables dont elle fut gratifiée, ne serait pas possible. Sa vie entière n'est qu'un seul tissu de faveurs surnaturelles, s'enchaînant les unes aux autres avec une merveilleuse et toute divine prodigalité. Avant d'en venir aux grandes révélations de son Sacré-Cœur, par combien de communications intimes Notre-Seigneur n'avait-il pas déjà manifesté ce Cœur divin à son humble servante ? Mais le temps de la mission spéciale de la Bienheureuse approchait. On était en 1673. Etant devant le Saint-Sacrement, Notre-Seigneur lui apparut, et, lui découvrant son Cœur d'une manière ineffable, il lui dit : « Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour « les hommes et pour toi en particulier, que ne pouvant « plus contenir en lui-même les flammes de son ardente « charité, il faut qu'il les répande par ton moyen. »

A quelque temps de là, un jour où l'on travaillait à l'ouvrage commun du chanvre, et que, selon sa coutume, la

L'Enfant Jésus repose entre les bras de la B^se^ et lui rend la voix.



Apparition du Sacré-Cœur entouré de séraphins.

Bienheureuse s'était retirée dans une petite cour proche du chœur des religieuses, afin d'être plus près du Saint-Sacrement, de nouveau le Cœur de Jésus lui apparut. Il était environné de séraphins qui chantaient d'un concert admirable :

L'amour triomphe, l'amour jouit.
L'amour du Saint Cœur réjouit.

Les bienheureux Esprits invitèrent Marguerite-Marie à chanter avec eux. Retenue par le sentiment de son indignité, elle n'osa pas prendre cette liberté. Alors, ces glorieux habitants du Ciel lui proposèrent une association, promettant de tenir toujours sa place devant le Saint-Sacrement, et lui demandant, en retour, de leur donner part à son amour souffrant. Depuis cette époque, la Bienheureuse ne nommait plus les anges, en les priant, que ses divins associés.

Déjà Marguerite-Marie était chargée de faire connaître l'amour et le Cœur de son Dieu aux hommes. Elle allait bientôt l'être de leur redire ses souffrances et de les appeler tous à la réparation. Dans une circonstance, Notre-Seigneur se plaignit à elle (mais avec des accents d'une déchirante tristesse), de l'ingratitude sans nom de ses créatures, lui disant que cette froideur lui était plus sensible que tout ce qu'il avait souffert en sa Passion, « car, ajouta-t-il, s'ils « rendaient quelque retour à mon amour, j'estimerais peu « ce que j'ai fait pour eux... toi, du moins, poursuivit le

« Sauveur, donne-moi ce plaisir « de suppléer à leur ingratitude « autant que tu en peux être capable. » Pour cela, il lui commanda de passer par dessus toutes les humiliations pour le recevoir dans la sainte communion, particulièrement les premiers vendredis du mois ; puis il l'avertit qu'il la ferait participer, chaque nuit du jeudi au vendredi, à cette mortelle tristesse qu'il voulut ressentir au Jardin des oliviers, lui ordonnant de se lever entre onze heures et minuit, se prosternant la face contre terre pour apaiser la justice de son Père irrité contre les pécheurs.

Telle est l'origine sanctifiante de la pratique connue sous le nom d'*Heure-Sainte*.

La Bienheureuse rapporta tout à sa supérieure, sans le consentement de laquelle Notre-Seigneur ne voulait pas qu'elle se rendît à ses plus formelles ordonnances. La mère de Saumaise commença par l'humilier de toutes ses forces, ce dont la servante de Dieu retira un plaisir et une joie incroyables.

Le jour de saint Jean l'Evangéliste (27 décembre 1674), Marguerite-Marie reçut une grâce à peu près semblable à celle dont le disciple bien-aimé fut honoré au soir de la Cène. Après avoir été admise à l'incompréhensible bonheur de reposer longuement sur le Cœur de son bon Maître, ce Cœur divin se découvrit à elle dans une nouvelle lumière et un nouvel amour. Il lui parut surmonté d'une croix et couronné d'épines et Notre-Seigneur lui révéla que cette

La Bienheureuse fait l'Heure-Sainte dans sa cellule.

Fin de l'aperçu

La suite du livre est en qualité visuelle diminuée. Le livre est toutefois complet.

Pour une version entièrement en haute définition, il est possible de se procurer à prix abordable une édition papier du livre en visitant le site suivant :

canadienfrancais.org

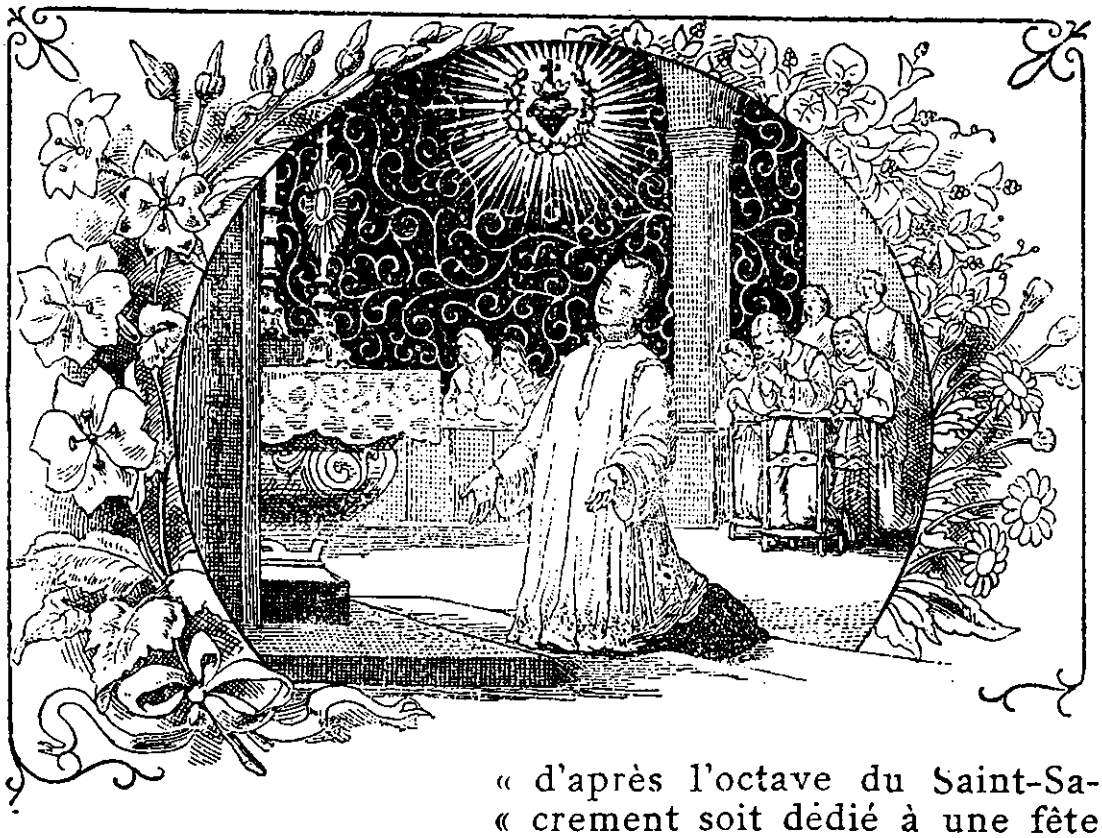
Ce PDF peut être distribué librement quoique certaines restrictions s'appliquent. Les détails sont indiqués à la dernière page.

croix avait été *plantée* dans son Cœur dès le premier instant de son Incarnation. Puis, il lui assura qu'il prenait un singulier plaisir à être honoré sous la figure de ce Cœur de chair dont il voulait que l'image fût exposée en public, pour attirer sur les hommes toutes sortes de bénédictions. Le divin Roi termina ce sublime entretien avec sa servante par ces paroles : « J'ai une soif ardente d'être « honoré des hommes dans le Saint-Sacrement et je ne « trouve presque personne qui s'efforce, selon mon désir, « de me désaltérer en usant envers moi de quelque retour. »

C'est ainsi que les confidences du Sauveur prenaient chaque jour un caractère plus solennel, à mesure que l'heure où devait sonner le « dernier effort de son amour », approchait.

On était en juin 1675, pendant l'octave du Saint-Sacrement. La Bienheureuse était en prière dans le chœur des religieuses ; Notre-Seigneur se présenta devant elle, et lui découvrant son Cœur, lui dit : « Voilà ce Cœur qui a tant « aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser « et se consommer pour leur témoigner son amour ; et « pour reconnaissance je ne reçois de la plupart que des « ingratitudes par les mépris, irrévérences, sacrilèges et « froideurs qu'ils ont pour moi dans ce sacrement d'amour. « Mais ce qui m'est encore plus sensible, c'est que ce sont « des cœurs qui me sont consacrés qui en usent ainsi. C'est « pour cela que je te demande que le premier vendredi

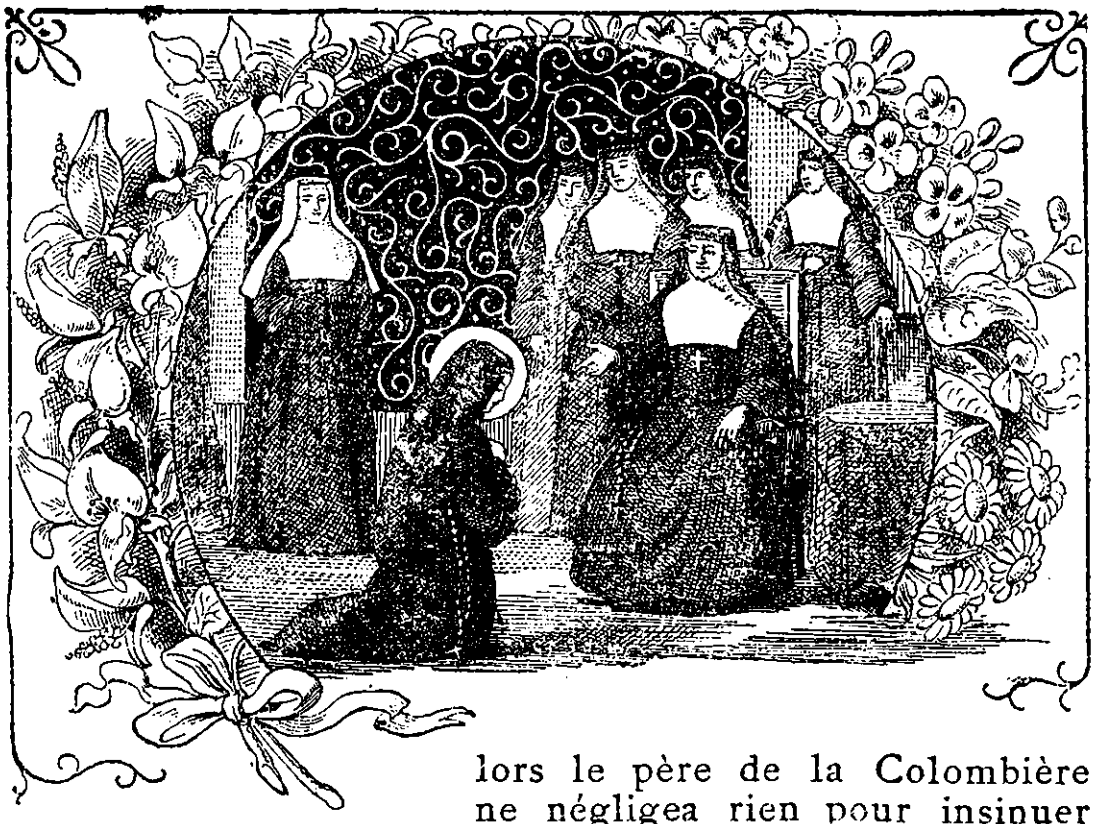
G^de^ apparition du S.-C. : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes! »



« d'après l'octave du Saint-Sa-
« crement soit dédié à une fête
« particulière pour honorer mon Cœur, en communiant ce
« jour-là, et en lui faisant réparation d'honneur par une
« amende honorable, pour réparer les indignités qu'il a reçues
« pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels. Je te
« promets aussi que mon Cœur se dilatera pour répandre
« avec abondance les influences de son divin amour sur
« ceux qui lui rendront cet honneur, et qui procureront
« qu'il lui soit rendu. » Anéantie sous le poids d'une telle mission, Marguerite-Marie représente au Sauveur qu'elle est incapable de s'en acquitter. Mais Jésus poursuit :
« Adresse-toi à mon serviteur, le père de la Colombière,
« jésuite, et dis-lui de ma part de faire son possible pour éta-
« blir cette dévotion et donner ce plaisir à mon divin Cœur. »

Arrivé depuis peu à Paray, où la Providence l'avait envoyé pour être le conseil et le soutien de la Bienheureuse, le père de la Colombière n'avait pas eu de peine à rassurer les supérieures à son sujet, non plus qu'à la tranquilliser elle-même dans les voies extraordinaires qu'il lui restait encore à parcourir. Quant à lui, convaincu de l'éminente sainteté de cette âme parfaitement humble et obéissante, il ne put douter de la vérité du message qu'elle lui transmit de la part du Cœur de Jésus. Il réfléchit, il pria et crut de son devoir de commencer sans retard à répondre aux désirs du Cœur sacré. En conséquence, le 21 juin 1675, vendredi après l'octave du Saint-Sacrement, il se consacra corps et âme au service et à l'amour de ce Cœur divin. Dès

Le Vénérable Père de la Colombière se consacre au Sacré-Cœur.



lors le père de la Colombière ne négligea rien pour insinuer à ses pénitentes la dévotion au Sacré-Cœur. C'en était fait ! Le Cœur de Jésus avait commencé ses conquêtes !

Depuis cette époque, la Bienheureuse ne laissait échapper aucune occasion de travailler à la réalisation des grands desseins de son Sauveur. Celui-ci continuait à verser à flots ses faveurs dans l'âme de sa fervente apôtre. Un jour, il lui dit : « Je te constitue héritière de mon Cœur et de tous « ses trésors pour le temps et l'éternité, te permettant d'en « user selon tes désirs, et je te promets que tu ne man- « queras de secours que lorsque mon Cœur manquera de « puissance. Tu en seras pour jamais la disciple bien-aimée. »

Mais la dévotion au Sacré-Cœur n'était encore qu'une semence cachée. Combien d'humiliations et d'épreuves restaient à subir à Marguerite-Marie avant de la voir germer en plein soleil et rapporter du fruit au centuple !

Entre toutes les supérieures qui se partagèrent successivement la conduite de la Bienheureuse, nulle, peut-être, ne lui fut plus libérale d'humiliations et de mépris, que la mère Péronne-Rosalie Greyfié, professe d'Annecy, qui gouverna le monastère de Paray de 1678 à 1684. Aussi, combien la servante de Dieu aimait-elle cette bonne mère ! Plus elle lui faisait souffrir de confusions et d'opprobres, plus Marguerite-Marie lui en était reconnaissante. Certes, des amitiés semblables ne sauraient être suspectes !

Le vouloir du Seigneur sur la Bienheureuse étant de la rendre une victime d'expiation, cet adorable Maître savait

La Bienheureuse est reprise et humiliée par la Mère Greyfié.

multiplier le long de sa route les occasions de souffrance et d'immolation. Jamais — nous l'avons vu — le cœur de Marguerite ne vivait sans la croix ; presque toujours aussi, son corps était marqué de ce cachet des élus, soit par des maladies peu ordinaires, soit par des accidents tout surnaturels dans leurs effets ! Une fois, entre autres, tirant de l'eau au puits du préau, le bras de fer, servant au mécanisme, vint à la frapper si violemment à la joue qu'il lui emporta, avec plusieurs dents, un long morceau de chair à l'intérieur de la bouche. Que fit alors notre Bienheureuse ? Pas d'autre cérémonie (disent les contemporaines) que de prier une des pensionnaires de lui couper ce morceau de chair attenant encore d'un côté. Mais l'enfant effrayée, ayant refusé, sœur Marguerite-Marie prit simplement des ciseaux et fit elle-même l'opération. En d'autres rencontres, plusieurs coups assez graves qu'elle reçut à la tête, lui firent endurer des tourments comparables à ceux qu'aurait pu lui causer une couronne d'épines. Mais cette conformité avec son Sauveur crucifié lui rendait ces épines plus douces que des roses. Elle n'estimait pas moins aimable la mystérieuse douleur qu'elle portait au côté, depuis le jour où Notre-Seigneur avait daigné plonger son cœur dans le sien adorable et le lui remettre ensuite à sa place naturelle, lui prédisant qu'une flamme intérieure la consumerait jusqu'à son dernier moment. Comme toujours, la parole du Maître eut, encore ici, son plein accomplisse-

Accident arrivé à la Bienheureuse au puits du préau.

ment. D'ailleurs les miracles étaient fréquents dans la vie de la Bienheureuse. Bien des fois, Notre-Seigneur se plut à la guérir subitement ou à augmenter ses souffrances habituelles, suivant que la supérieure avait ordonné à l'humble religieuse de demander la santé ou la maladie, comme preuve de l'authenticité des révélations qu'elle lui avait soumises.

De tout temps, Marguerite-Marie avait eu la plus compatissante des charités pour les âmes du Purgatoire. Aussi ces pauvres âmes recouraient-elles fréquemment à ses mérites et à ses prières, Notre-Seigneur l'ayant prévenue qu'il le voulait ainsi. Alors, il n'était pas rare pour la servante de Dieu de se sentir environnée de quelques-unes de « ses bonnes amies souffrantes », pour le soulagement desquelles ses propres souffrances physiques et morales redoublaient avec une intensité entretenue évidemment par la Providence elle-même. Bien des secrets de l'autre vie furent révélés à Marguerite par ces prisonnières de la divine Justice. Au reste, les choses à venir ne lui étaient pas célées et, bien des fois, selon le mouvement que lui en inspirait l'Esprit de Dieu, elle prédit les évènements futurs. Ce fut sur l'avis qu'elle lui en donna par ce simple billet : « Il m'a dit qu'il veut le sacrifice de votre vie *ici* », que le père de la Colombière se garda bien de quitter Paray selon ses premières pensées et le désir de ceux qui voulaient favoriser le rétablissement de sa santé en l'en-

Les âmes du purgatoire visitent et environnent la Bienheureuse.

voyant respirer l'air natal. Le saint religieux rendit donc son dernier soupir à Paray-le-Monial même, le 15 février 1682. Quelques heures seulement après sa mort, la Bienheureuse eut révélation de la gloire dont il jouissait dans le Ciel, le tenant, dès lors, pour un puissant intercesseur auprès du Cœur sacré de Jésus.

Le démon cherche à nuire à la Rse qui est gardée par un séraphin.

Plus Marguerite-Marie avançait en sainteté, plus elle devenait le point de mire des traits du démon. Désespéré de n'avoir pu enchaîner cette âme sous son joug infernal, il s'en était pris à son corps depuis longtemps, suscitant mille vexations à la servante de Dieu. C'est ainsi qu'il la rendait à tout propos d'une maladresse extrême, lui faisant tomber et casser les objets qu'elle portait. Ou bien encore, il retirait le siège sur lequel la Bienheureuse était assise, la jetant à terre coup sur coup, jusqu'à trois fois. Un jour, il poussa même sa malice jusqu'à la précipiter du haut en bas d'un escalier ; mais là, il dut s'avouer vaincu. Marguerite-Marie se releva sans s'être fait aucun mal. Son ange gardien avait veillé sur elle, de même qu'un second ange, choisi parmi les Séraphins et auquel Notre-Seigneur avait commis le soin spécial de sa bienheureuse disciple. La présence sensible de ce céleste protecteur lui était ordinaire et elle avait l'honneur d'entretenir avec lui un commerce tout familier.

Le jour était arrivé où la dévotion au Sacré-Cœur allait

enfin sortir de l'ombre mystérieuse qui l'enveloppait encore. Le noviciat du monastère de Paray avait été prédestiné de toute éternité pour être la terre privilégiée qui verrait ce saint épanouissement.

La Bienheureuse venait d'être nommée maîtresse des novices (janvier 1685). Dès ses premiers enseignements à ces âmes innocentes, elle n'avait pas manqué de leur parler du Cœur sacré de Notre-Seigneur. Charmée de leur manière d'accueillir ses instructions, la fervente directrice s'enhardit et quand vint l'époque de lui souhaiter sa fête (20 juillet 1685), elle pria ses novices de tourner vers le Cœur de Jésus tous les petits honneurs qu'elles avaient dessein de lui rendre à elle-même. Un élan plein de la plus naïve et tendre piété répondit à cet appel. On dessina une image du Sacré-Cœur (le vieux mémoire dit que cette première image fut crayonnée avec de l'encre), et toute la journée se passa en louanges et bénédictions données au Cœur très humble et très doux de Jésus par ce petit troupeau d'élite.

Encore une année et la communauté entière venait se prosterner devant le Sacré-Cœur, suivant l'invitation de la vénérable sœur Marie-Madeleine des Escures, colonne d'observance et jusque-là l'une des plus opposées à cette bénie dévotion. Cette seconde victoire du Sacré-Cœur s'opéra le 21 juin 1686, vendredi après l'octave du Saint-Sacrement. L'enthousiasme fut si prompt et universel dans tous les esprits et tous les cœurs que, le jour même, on décida l'érection d'une chapelle au Sacré-Cœur à l'une

Fête de sainte Marguerite au noviciat de Paray (20 juillet 1685).

des extrémités de l'enclos du monastère. En attendant que ce cher sanctuaire pût être élevé à la gloire de ce Cœur adorable, un petit oratoire lui fut dédié proche du noviciat. La sœur des Escures s'en constitua la sacristine et remplit ces fonctions avec tant d'amour que cela ravissait la Bienheureuse, qui écrivait parlant de cette première chapelle : « C'est un petit bijou, tant elle l'ajuste bien. »

Cette année 1686, année consolante entre toutes pour Marguerite-Marie, ne se termina point sans voir serrer plus encore la chaîne qui liait déjà cette âme élue au Cœur de son souverain Maître. Le 31 octobre, la Bienheureuse faisait vœu *du plus parfait*, en vue de se consacrer et immoler plus étroitement et absolument au Cœur de Jésus. Quelques jours auparavant, Notre-Seigneur lui avait, de son côté, témoigné toute la sollicitude de son amour pour elle, en lui donnant comme guide et conducteur spécial le séraphique saint François d'Assise. Savant dans la science de l'amour crucifié, il était réservé à ce grand saint d'aider Marguerite à reproduire en elle les derniers traits qui devaient achever sa ressemblance avec le Dieu du Calvaire.

A dater de cette époque, Marguerite-Marie recueillait chaque jour dans l'allégresse et la reconnaissance ce qu'elle avait semé dans les épreuves et la douleur.

Une grâce insigne devait encore la réjouir vers le milieu de l'année 1688. Le jour de la Visitation, le Sacré-Cœur lui apparut, ainsi que la sainte Vierge, saint François de Sales et le vénérable père de la Colombière. Et

Vision du 2 juillet 1688.

dans cette vision célèbre, la Mère des miséricordes lui révéla les desseins de prédilection du Cœur de Jésus sur l'ordre de la Visitation (qu'il aimait « comme son cher Benjamin »), de même que sur la sainte compagnie de Jésus, enrôlée déjà sous la bannière du Sacré-Cœur et prête à propager partout son culte.

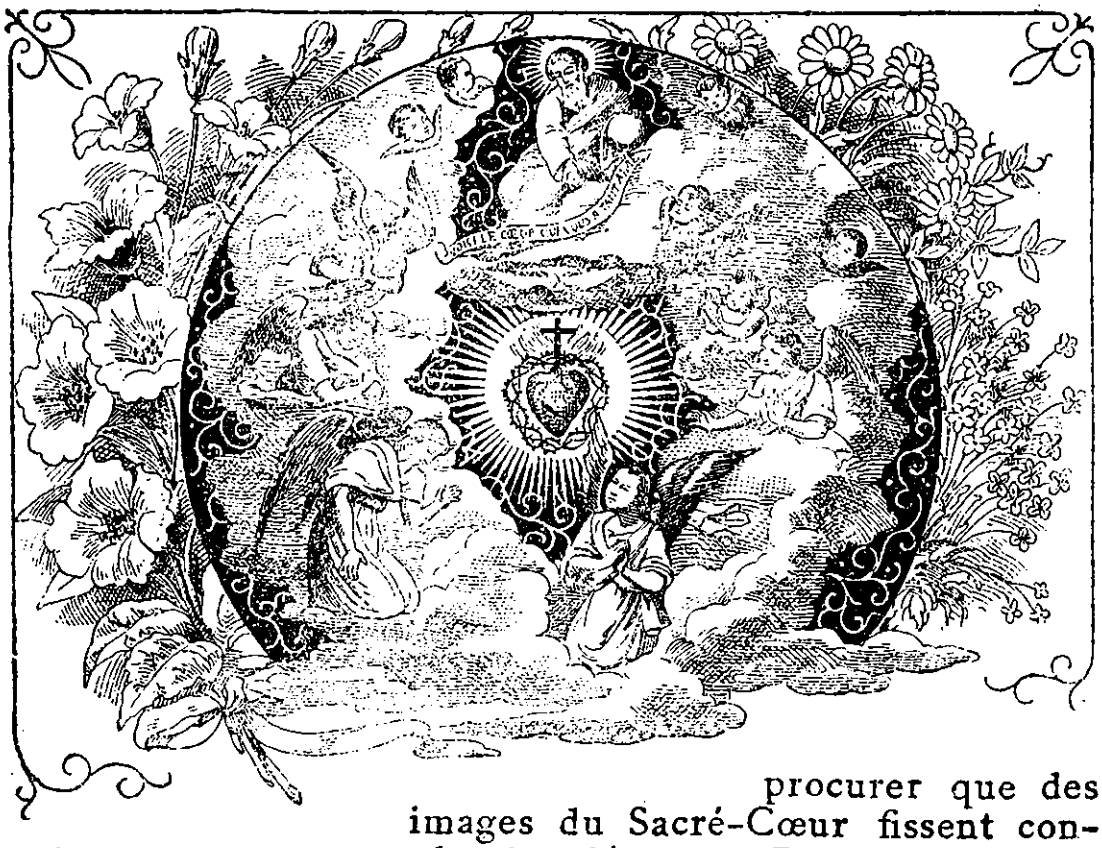
Ce fut le 7 septembre 1688 qu'eut lieu la bénédiction solennelle de la chapelle projetée dès 1686. La Bienheureuse y assista dans toute la joie de son âme, mais il est vrai de dire qu'elle y fut présente plutôt du ciel que de la terre, car, pendant que s'accomplissait la pieuse cérémonie, elle eut une extase qui se prolongea environ trois heures.

Le nouveau sanctuaire devint un lieu de constant pèlerinage pour la communauté qui aimait à s'y rendre en procession les premiers vendredis de chaque mois, chantant les litanies du Sacré-Cœur et renouvelant toutes les fois un acte d'amende honorable et de consécration. Il n'est pas jusqu'à des personnes du monde qui, attirées vers cette modeste chapelle, mais ne pouvant y pénétrer, à cause de la clôture, se mettaient à genoux, à l'extérieur des murailles, poussées par un double sentiment de révérence et de confiance (1).

Il faut lire les *lettres* de la Bienheureuse pour suivre la trace des peines sans nombre qu'elle s'était données afin de

(1) Cet exemple fut imité, environ un siècle plus tard, par le plus admirable des pèlerins de Paray-le-Monial : saint Benoît-Joseph Labre.

La Communauté se rend à la chapelle du S.-C., au fond de l'enclos.

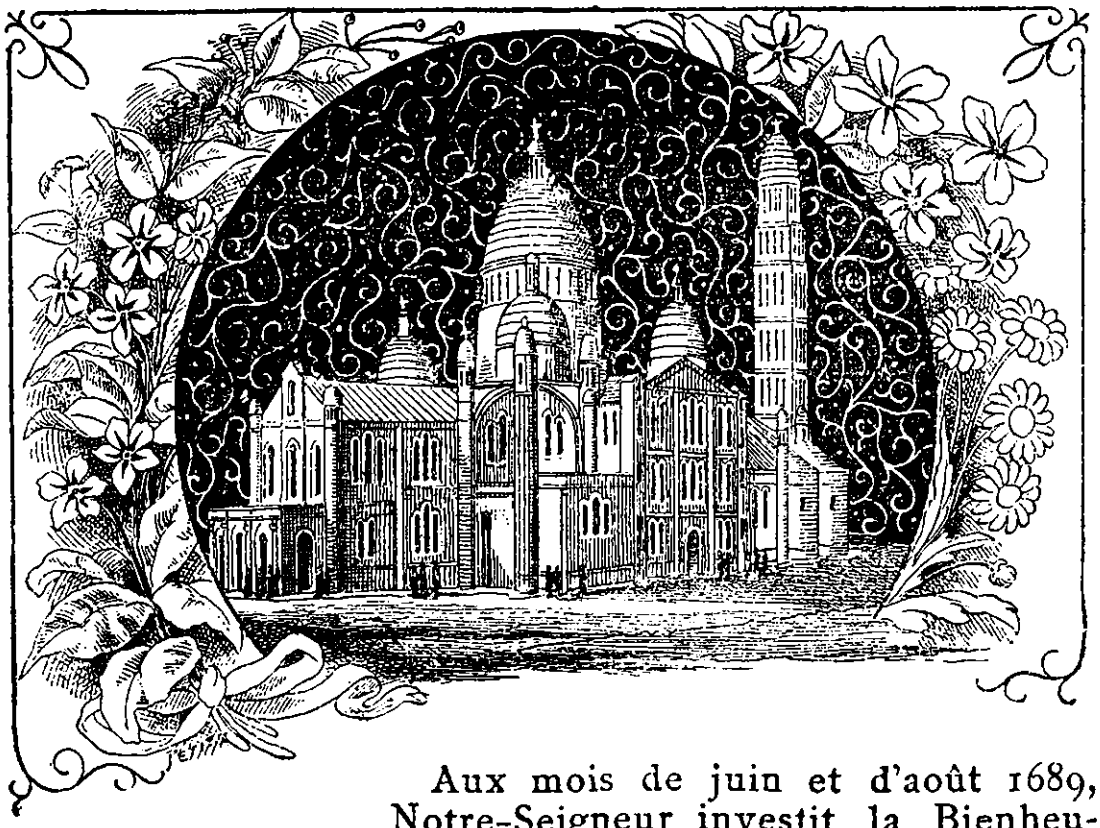


procurer que des images du Sacré-Cœur fissent connaître partout cette salutaire dévotion. Pour l'aider dans cette entreprise, son recours plus ordinaire était à la mère de Saumaise, alors à Dijon, toujours heureuse de seconder le zèle de son ancienne fille. La mère Greyfié, alors supérieure à Semur, ne l'était pas moins. Cette bonne mère avait envoyé à Marguerite-Marie, au commencement de 1686, une assez fine peinture représentant le Cœur de Jésus et dont la possession valait un trésor pour la servante de Dieu. C'est d'après cette miniature (perdue hélas ! depuis la Révolution) que la mère de Saumaise fit exécuter un grand tableau pour la chapelle du jardin de Paray. Quand la Bienheureuse le vit, elle ne put contenir le doux transport de sa joie, dit-elle, ni se lasser de le regarder tant elle le trouvait beau.

Lorsque Marguerite apprenait que le Sacré-Cœur se suscitait à lui-même de nouveaux serviteurs et de nouveaux amis dans la personne de prêtres zélés ou de simples fidèles, elle donnait à ce Cœur divin mille et mille bénédictions. Le règne du Sacré-Cœur avait certainement commencé sur la terre. Pour la Bienheureuse, c'était le ciel anticipé. Aussi, son refrain le plus cher était-il composé de paroles telles que celles-ci : « Ce me serait un doux « plaisir d'être anéantie pour Le faire régner. »

Mais avant de voir sa mission terminée ici-bas, l'apôtre du Sacré-Cœur avait un dernier message à remplir.

Reproduction du tableau exécuté pour cette chapelle du Sacré-Cœur.



Aux mois de juin et d'août 1689, Notre-Seigneur investit la Bienheureuse d'un nouveau mandat, la chargeant de faire savoir au Fils aîné de son Sacré-Cœur — parlant du roi de France — qu'il voulait établir le règne de son divin Cœur dans celui du grand monarque et dans son palais,... être peint sur ses étendards et gravé dans ses armes pour les rendre victorieuses... Enfin, il voulait voir le prince lui élever un édifice où l'image du Sacré-Cœur serait exposée aux hommages du roi et de toute sa cour...

Marguerite-Marie épuisa tous les moyens humains pour faire parvenir le message jusqu'à Louis XIV... Ses intermédiaires furent-ils infidèles, ou le roi n'eut-il pas le courage d'obéir à l'ordre céleste?... C'est le secret de Dieu... Toujours est-il que la chose demeura sans effet...

Mais à deux siècles de distance, la France s'est souvenue de 1689 et des désirs du Roi des rois... elle s'est consacrée au Sacré-Cœur! Elle lui a élevé un temple et dans l'amertume comme la sincérité de son repentir elle se proclame à la face du ciel : la nation *pénitente et dévouée*.

Cependant, à cette dernière période de sa vie où nous sommes arrivés, les choses avaient bien changé pour la servante de Dieu. Elle! jadis soupçonnée, persécutée, elle était devenue l'objet d'une véritable vénération. Longtemps, on le sait, la communauté lui avait été contraire, servant en cela d'instrument aveugle aux desseins de sanctification que Dieu avait sur cette âme héroïque, dont les voies extraordinaires (il faut l'avouer) étaient bien capables de

La basilique du Vœu national, à Montmartre.

tenir les esprits en suspens à son sujet. Mais enfin, son humilité profonde avait triomphé de toutes les préventions des sœurs du monastère et désormais c'était à qui recourrait avec plus de confiance à ses mérites ou à ses prières. Une jeune novice converse, surtout, n'eut qu'à se féliciter d'avoir voulu faire l'essai du crédit dont la Bienheureuse jouissait auprès de Dieu. Cette sœur, nommée Anne-Marie Aumônier de Chalanforges, avait, à la jambe, un mal sérieux qui mettait sa réception en doute. Un jour, elle voit sœur Marguerite-Marie assise au chauffoir commun. La regardant déjà comme une sainte, elle se baisse auprès d'elle, faisant le geste de ramasser quelque chose ; mais, en réalité, elle ne fait rien que de saisir un pan de la robe de la Bienheureuse et de l'appliquer sur son mal. Dès ce moment, la novice alla beaucoup mieux et en peu de temps fut entièrement guérie.

L'année 1690 était une année d'élection pour le monastère de Paray. A la mère Marie-Christine Melin succéda la mère Catherine-Antoinette de Lévy-Châteaumorand. Celle-ci, trouvant sœur Marguerite-Marie (alors sa chère assistante) totalement exténuée de forces, lui retrancha toutes ses austérités. Il en coûta singulièrement à la Bienheureuse, mais, comme toujours, elle obéit. Ce qui l'affligeait surtout, c'était de voir que l'on s'occupât tant d'elle... « Notre chère mère a trop soin de moi, » répétait-elle. Sentant sa mission achevée en ce monde, elle prenait comme plaisir à prédire sa mort, disant : « Je ne vivrai

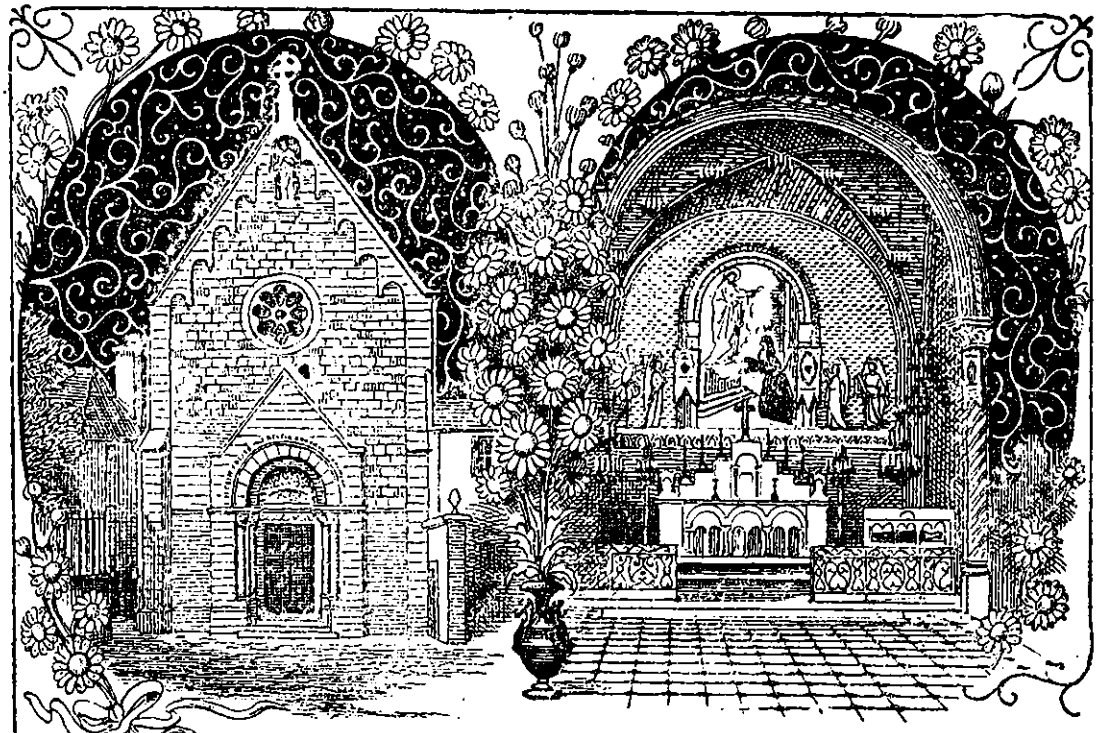
Une sœur novice est guérie en touchant la robe de la Bienheureuse.

« plus guère, car je ne souffre « plus rien », et renchérissant encore sur la prédiction, elle ajoutait : « Je mourrai assu- « rément cette année parce que je ne souffre plus rien. » Son divin Maître lui avait aussi montré intérieurement qu'elle était un obstacle aux grands fruits qu'il prétendait tirer d'un livre sur la dévotion au Sacré-Cœur, et cela augmentait encore plus ses saintes ardeurs pour la patrie céleste (1). Elle ne vivait plus que d'amour et pour l'amour. A chaque instant, de ses lèvres ou de sa plume, s'échappaient des paroles embrasées comme celles-ci : « Sans la « croix et le Saint-Sacrement je ne pourrais pas vivre ni « supporter la longueur de mon exil ! — Au reste ! je vois « plus clair que le jour qu'une vie sans amour de Jésus- « Christ, c'est la dernière de toutes les misères. »

Le 22 juillet, fête de sainte Madeleine, elle entra dans une solitude intérieure qui dura quarante jours, pour se préparer à la grande retraite de l'éternité. Elle ne se faisait aucune illusion sur l'issue du mal qui la saisit neuf jours avant celui qui devait être le dernier de sa vie. Aussi, comme le médecin assurait qu'elle en reviendrait : « Oh !

(1) Le Père Croiset, de la Compagnie de Jésus, préparait alors un livre sur le Sacré-Cœur, ouvrage qui parut à Lyon en 1691, suivi d'une notice sous ce titre : « Abbrégé de la vie d'une religieuse de la Visitation de Sainte-Marie, de laquelle Dieu s'est servi pour l'établissement de la dévotion au Sacré-Cœur de J.-C., décédée en odeur de sainteté, le 17 octobre de l'année 1690. »

Mort de la Bienheureuse. Son entrée au ciel.



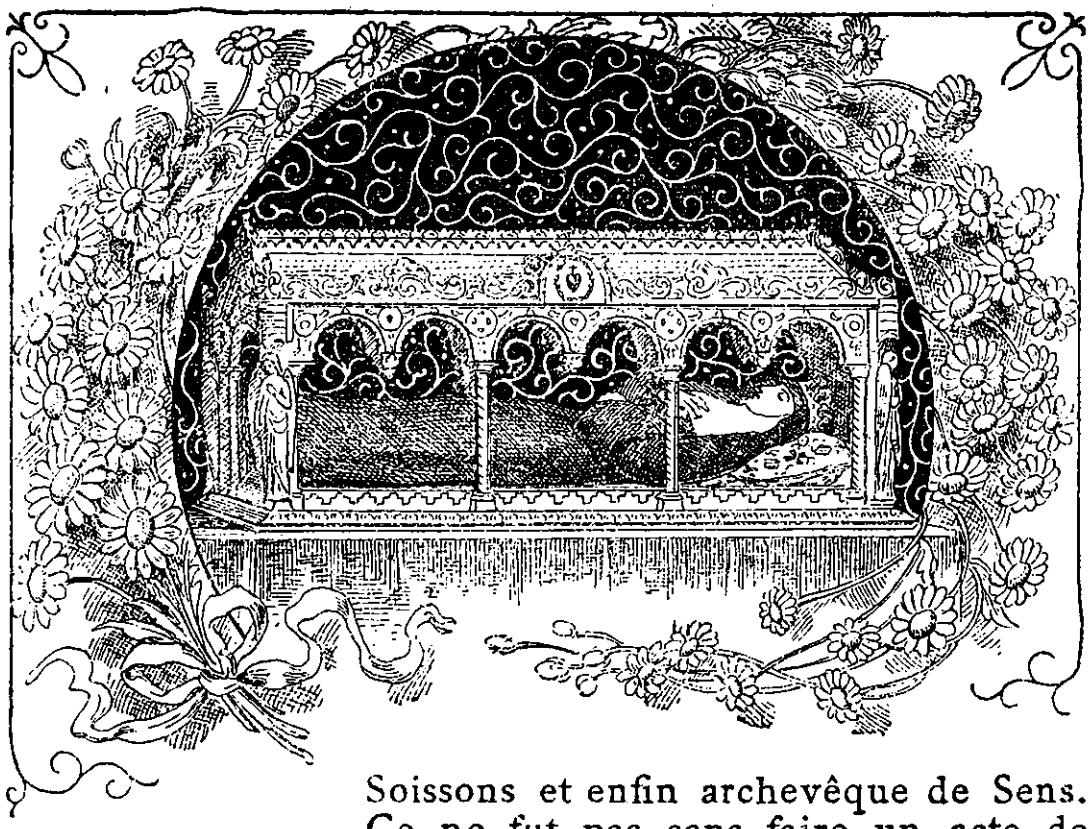
« répliqua-t-elle agréablement, il vaut mieux « qu'un séculier mente qu'une religieuse. » Son agonie eut ses terreurs comme ses ineffables consolations... Notre-Seigneur était divinement jaloux de n'introduire l'âme de sa servante au ciel qu'après l'avoir entièrement purifiée ici-bas. Lui-même la soutint dans la lutte suprême, en sorte que Marguerite-Marie expérimenta comme nulle autre ce qu'elle avait écrit longtemps avant sa mort : « Ah ! qu'il est doux de mourir après avoir eu une « constante dévotion au Cœur de Celui qui doit nous juger ! »

Ce fut le 17 octobre 1690, entre sept et huit heures du soir, que la Bienheureuse alla pour jamais s'abîmer dans le Sacré Cœur de Jésus. Selon sa prédiction, elle rendit son dernier soupir entre les bras de deux de ses anciennes novices, sœur Péronne-Rosalie de Farges et sœur Françoise-Rosalie Verchère. Elle avait alors un peu plus de 43 ans.

Aussitôt après sa mort, la ville de Paray s'émut ; partout l'on disait : « La sainte est morte ! » Les petits enfants mêmes criaient aussi : « La sainte des Saintes Marie est morte ! »

Les dépouilles mortelles de cette bienheureuse apôtre du Sacré-Cœur furent mises à part dans la sépulture du monastère, et, dès lors, on y eut un perpétuel recours pour obtenir des grâces de toutes sortes. Plusieurs faveurs miraculeuses furent accordées par son intercession. La procédure ecclésiastique pour instruire la cause de l'humble visitandine fut commencée en 1715, grâce au zèle de l'illustre Languet, alors vicaire-général d'Autun, depuis évêque de

Extérieur et intérieur de la chapelle de la Visitation de Paray.



Soissons et enfin archevêque de Sens. Ce ne fut pas sans faire un acte de sainte hardiesse qu'il entreprit d'écrire la *Vie* de Marguerite-Marie, car il attira ainsi sur lui les railleries et les fureurs des Jansénistes. Mais ne cherchant que la gloire de Dieu et le bien des âmes, le savant académicien brava toutes leurs persécutions et son remarquable ouvrage parut en 1729. Quant aux procédures, longtemps interrompues à raison des malheurs de la sainte Eglise, elles ne furent reprises qu'après la Révolution. Le 30 mars 1824, la servante de Dieu fut déclarée Vénérable, et, le 18 septembre 1864, Pie IX, de glorieuse mémoire, la proclama Bienheureuse.

Les ossements sacrés de cette chère Bienheureuse, conservés au monastère de Paray au prix de mille sollicitudes à travers la tourmente révolutionnaire, sont aujourd'hui, presque tous, renfermés dans l'effigie de cire contenue elle-même dans une riche châsse de vermeil. C'est ce précieux reliquaire que les fidèles aiment surtout à entourer lorsqu'ils ont le bonheur de prier dans la chapelle de la Visitation de Paray. C'est là, dans ce modeste mais béni sanctuaire, qu'eurent lieu toutes les principales apparitions relatives à la dévotion du Sacré-Cœur. Il est donc vrai de dire aux pèlerins que quand ils pénètrent dans cette chapelle extérieure, ils foulent la terre la plus sacrée, et comme le *Saint des Saints* de Paray-le-Monial.

Il est presque inutile de rappeler que depuis 1873, époque à laquelle commencèrent les grands pèlerinages au Sacré-

Châsse renfermant les ossements de la Bienheureuse.

Cœur, chaque année, de pieuses foules viennent s'agenouiller dans ce sanctuaire et autour de cette châsse. Qui ne le sait? Mais, ce qui demeurera sans doute caché, parce que de telles choses restent le secret du Cœur de Notre-Seigneur, ce sont les grâces sans nombre demandées et obtenues dans ce lieu à jamais sanctifié. Que d'âmes guéries et sauvées ! que de cœurs blessés, consolés en invoquant le Sacré-Cœur et en priant Marguerite-Marie !... Canal très pur par lequel les miséricordes de ce divin Cœur coulent et se répandent sur l'univers catholique, telle est la Bienheureuse, la Vierge de Paray ! C'est auprès de sa sainte châsse surtout, qu'il fait bon se souvenir de la parole du Sauveur à sa bien-aimée servante : « Je règnerai malgré mes ennemis et je viendrai à « bout du dessein pour lequel je t'ai choisie, quelques efforts « que fassent ceux qui voudraient s'y opposer! »

Devant l'autel des Apparitions, mieux que partout ailleurs, l'âme goûte les *promesses* du Sacré-Cœur à Marguerite-Marie et se plaît à les méditer. Non, ce n'est pas en vain que N.-S. a dit à la Bienheureuse : « Je « suis la Vérité éternelle, je suis fidèle à mes promesses « et les grâces que je t'ai faites peuvent souffrir toutes « sortes d'examens et d'épreuves ! »

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.

Tous droits de traduction réservés.

Imprimatur : † J.-B.-M. SIMON, Ep. Amb.

Procession d'un pèlerinage à la chapelle de l'avenue de Charolles.

PROMESSES

DE

N.-S. J.-C. A LA Bse MARGUERITE-MARIE

EN FAVEUR DES PERSONNES DÉVOTES

A SON SACRÉ CŒUR

1° Pour ceux qui travaillent au salut des âmes.

« Mon divin Sauveur m'a fait entendre que ceux qui travaillent au salut des âmes auront l'art de toucher les cœurs les plus endurcis et travailleront avec un succès merveilleux, s'ils sont pénétrés eux-mêmes d'une tendre dévotion à son divin Cœur. »

2° Pour les communautés.

« Il m'a promis..... qu'il répandra la suave onction de son ardente charité sur toutes les communautés qui l'honoreront et se mettront sous sa spéciale protection ; qu'il en détournera tous les coups de la divine justice pour les remettre en grâce lorsqu'elles en seront déchues. »

3° Pour les personnes séculières.

« Pour les personnes séculieres, elles trouveront par le moyen de cette aimable dévotion tous les secours nécessaires à leur état ; c'est-à-dire la paix dans leur famille, le soulagement dans leurs travaux, les bénédictions du ciel dans toutes leurs entreprises, la consolation dans leurs misères, et c'est proprement dans ce sacré Cœur qu'elles trouveront leur refuge pendant toute leur vie et principalement à l'heure de leur mort. »

4° Pour les maisons où l'image du Sacré-Cœur sera exposée et honorée.

« M'assurant qu'il prenait un plaisir singulier d'être honoré sous la figure de ce cœur de chair, dont il voulait que l'image fût exposée en public, afin, ajouta-t-il, de toucher par cet objet le cœur insensible des hommes; me promettant qu'il répandrait avec abondance dans le cœur de tous ceux qui l'honoreraient tous les dons dont il est plein ; et que, partout où cette image serait exposée pour y être singulièrement honorée, elle y attirerait toutes sortes de bénédictions. »

5° Promesse de grâces en faveur de ceux qui se dévoueront pour lui.

« Je me sens comme toute perdue dans ce divin Cœur, si je ne me trompe (1), comme dans un abîme sans fond

---

(1) Cette manière de parler habituelle à la Bienheureuse n'indique pas un doute dans son esprit, mais est le fait de son humilité.

où il me découvre des trésors d'amour et de grâces pour les personnes qui se consacreront et sacrifieront à lui rendre et procurer tout l'honneur, l'amour et la gloire qui sera en leur pouvoir. »

6° Promesse de salut pour tous ceux qui lui auront été dévoués et consacrés.

« Alors il m'a confirmé que le plaisir qu'il prend d'être aimé, connu et honoré de ses créatures est si grand que, si je ne me trompe, il m'a promis que tous ceux qui lui auront été dévoués et consacrés ne périront jamais. »

7° Promesse de bonne mort pour ceux qui communieront neuf premiers vendredis du mois de suite.

« Un jour de vendredi, pendant la sainte communion, il dit ces paroles à son indigne esclave, si elle ne se trompe : « Je te promets, dans l'excessive miséricorde de mon Cœur, que son amour tout-puissant accordera à tous ceux qui communieront neuf premiers vendredis du mois, tout de suite, la grâce finale de la pénitence ; ils ne mourront point en sa disgrâce ni sans recevoir leurs sacrements, mon divin Cœur se rendant leur asile assuré en ce dernier moment. »

8° Promesse de règne du Sacré-Cœur.

« Ne crains rien, je règnerai malgré mes ennemis et tous ceux qui s'y voudront opposer. »

« Ce Sacré-Cœur régnera malgré Satan et tous ceux qu'il suscite à s'y opposer. »

Elle l'entendait lui répéter ces paroles : « Le ciel et la terre passeront, et non mes paroles sans effet. »

Nota. — La plupart du temps, dans les feuilles de propagande et sur les images de piété, on reproduit d'une manière inexacte, à l'aide de formules abrégées et plus ou moins équivalentes, les promesses de Notre-Seigneur à la Bienheureuse. Les textes donnés ci-dessus ont été collationnés avec le plus grand soin à Paray-le-Monial et l'autorité diocésaine garantit leur authenticité.

Vu et permis d'imprimer.

Autun, le 1er Juin 1894.

† Adolphe-Louis-Albert
Cardinal PERRAUD,
Evêque d'Autun, Chalon et Mâcon.

Abbeville, imp. C. Paillart, éditeur des *Brochures illustrées de Propagande catholique.*

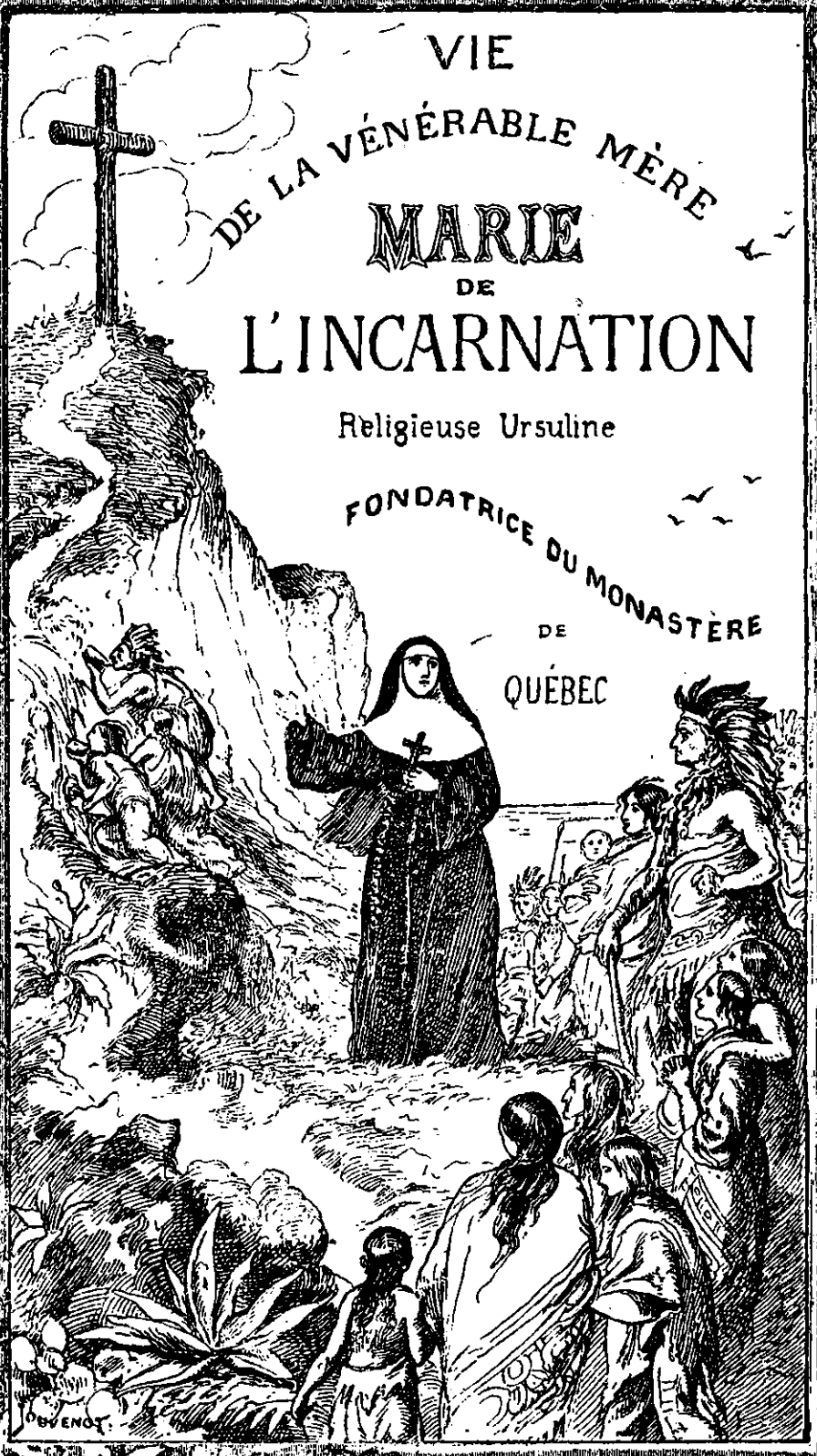
VIE
DE LA VÉNÉRABLE MÈRE
MARIE
DE
L'INCARNATION

Religieuse Ursuline

FONDATRICE DU MONASTÈRE

DE

QUÉBEC



ABBEVILLE (Somme)

C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

DÉCLARATION

L'auteur de cet Opuscule, pour se conformer aux décisions de l'Eglise, reconnaît que tout ce qui s'y trouve, texte comme gravures, *n'a d'autre autorité que celle que peut donner la certitude historique jointe aux inspirations de la piété chrétienne.*

Québec, 12 janvier 1893.

Imprimatur :

Quebeci, die 18 Julii 1893.

† E. A. Card. Taschereau, Arch. Quebecen.

VIE

DE LA VÉNÉRABLE MÈRE

MARIE DE L'INCARNATION

Religieuse Ursuline

ET FONDATRICE DU MONASTÈRE DE QUÉBEC

Parmi tant de noms que bénissent de concert au Canada et la religion et la patrie, il en est un qui semble briller d'un plus pur éclat et devant lequel tous les préjugés s'inclinent : c'est celui de Marie de l'Incarnation.

C'est à Tours que naquit Marie Guyart, le 28 octobre 1599. Par sa mère, elle était alliée à la noble lignée des Babou de la Bourdaisière, et par son père elle appartenait à une famille d'honnêtes artisans. Florent Guyart, quoique simple boulanger, était très estimé de tous ses concitoyens ; quant à la mère de la Vénérable, Jeanne Michelet, c'était une personne de grande vertu, dont la piété valait encore mieux que les quartiers de noblesse. La jeune

Portrait de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation.

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.

Marie profita merveilleusement des bons exemples qu'elle avait sous les yeux et en fut toute sa vie reconnaissante.

Dès son enfance, Marie Guyart se donna pleinement à Dieu et en fut récompensée comme elle le raconte elle-même : « Je n'avais qu'environ sept ans, lorsqu'une nuit, pendant mon sommeil, il me sembla que je voyais le Ciel ouvert et Notre-Seigneur descendant vers moi. Le plus beau des enfants des hommes, avec un visage plein d'une douceur et d'un attrait indicible, m'embrassa, et me baisant amoureusement me dit : Voulez-vous être à moi ? Je lui répondis : Oui ; et, ayant eu mon consentement, il monta au Ciel. » A partir de ce moment, elle éprouva un penchant prononcé vers le bien et un goût très sensible pour la prière, ce qu'elle-même attribue à la visite du Sauveur. Elle fut constamment fidèle à cet attrait, au point que tous ceux qui en furent témoins étaient étonnés de voir un si grand amour de la solitude et du recueillement dans une jeune fille de son âge. On lui avait mis entre les mains, pour la récréer, des livres qui traitaient de choses vaines et futiles : elle y renonça de son propre mouvement et ne voulut plus faire d'autres lectures que celles des livres de piété.

Son amour de la solitude.

L'on remarquait encore en elle une grande charité pour les pauvres, surtout quand ils étaient malades. Aucune compagnie ne lui était aussi agréable. Elle les servait de ses mains et leur donnait tous les soins dont elle était capable Rien ne la rebutait ; sans dégoût aucun, elle mangeait leurs restes, et, suivant ses propres expressions, elle eût volontiers accepté leur état de souffrance pour les en délivrer. Tout ce qui se trouvait sous sa main leur était distribué, et sa plus grande peine était de ne pouvoir faire l'aumône au gré de ses désirs.

De pareilles dispositions pour la vertu sont le plus souvent des préludes de vocation à la vie religieuse : aussi, dès l'âge de quatorze ans, Marie Guyart laissa entrevoir l'intention de se consacrer à Dieu et voulut entrer chez les Bénédictines de Beaumont-lès-Tours. Cette affaire n'eut aucune suite, car ses parents manifestèrent une volonté déterminée de la marier. Un parti que l'on jugea avantageux s'étant présenté, alors qu'elle avait dix-sept ans, elle se soumit par esprit d'obéissance à ceux qui, pour elle, tenaient la place de Dieu.

Le mari qu'on lui avait choisi, Claude-Joseph Martin, était fabricant de soieries et appartenait à une bonne famille de Tours. Nous avons peu de détails sur les quelques années que dura ce mariage ; mais un fait saillant, c'est que tout en veillant soigneusement sur sa maison, la jeune femme conserva avec Dieu l'union la plus intime, union qui ne fit que s'accroître par ses progrès dans l'oraison. Le commerce de son mari nécessitait l'emploi de

Sa charité envers les pauvres.

nombreux ouvriers, elle y vit un moyen de faire honorer le saint nom de Dieu : « Elle ne « se contentait pas, remarque son fils, de pour- « voir aux besoins corporels des domestiques ; « elle prenait encore plus soin de leurs âmes. « Elle les catéchisait, les instruisait des vérités de la « foi et de leurs devoirs de chrétiens. » A chaque instant nous rencontrons la pieuse épouse dans les églises, suivant les processions, employant au service de Dieu les moindres instants que lui laisse sa position de maîtresse de maison et de mère. Quel modèle admirable pour les tièdes chrétiennes de nos jours !

Deux ans s'étaient à peine écoulés depuis son mariage, quand Dieu rompit les liens qui l'attachaient au siècle. Son mari fut enlevé par la mort, lui laissant un enfant de six mois A cette première épreuve vinrent s'en ajouter d'autres à peine moins cruelles : en peu de jours, la pieuse veuve se vit réduite à un dénûment presque absolu, causé par des désastres imprévus et des procès dont elle eut à solder tous les frais. Mais son courage fut plus grand que tous ces malheurs. S'élevant au-dessus des sentiments de la nature, elle essuya ses larmes et ne songea plus qu'à remplir les desseins de Dieu sur elle.

Plusieurs excellents partis se présentèrent, mais elle les refusa tous ; car les grâces nouvelles répandues dans son âme et un attrait plus vif pour l'oraison lui donnaient à

Le catéchisme des ouvriers.

entendre que Dieu voulait être désormais l'unique objet de son amour. Une vision dont elle fut favorisée à cette époque le lui fit comprendre encore mieux. Au mois de décembre 1620, en pleine rue, comme elle repassait dans son esprit les paroles de l'Ecriture : « J'ai mis en vous mon espoir, Seigneur, je ne serai pas confondue » ; saisie d'un ravissement subit, elle se vit plongée dans une mer de sang, et il lui fut dit que ce sang était celui de Jésus-Christ répandu pour ses péchés. En même temps, un sentiment inouï de repentir et d'amour pour Dieu remplit toute son âme. A partir de ce moment, elle résolut de ne plus donner une seule pensée au monde ni à ses espérances, mais de ne s'occuper que de Dieu et de sa propre perfection.

Dans ce but, elle se hâta de congédier ses domestiques et de terminer ses affaires ; puis, choisissant un vêtement de forme bizarre, elle se retira chez son père pour y vivre dans une profonde solitude. Tout au haut de la maison paternelle, il y avait un appartement incommode et peu accessible, la pieuse veuve s'y logea ; son premier soin fut de se ménager un oratoire où elle pût prier au gré de son cœur. Là, séparée

Esprit d'oraison de la servante du Seigneur.

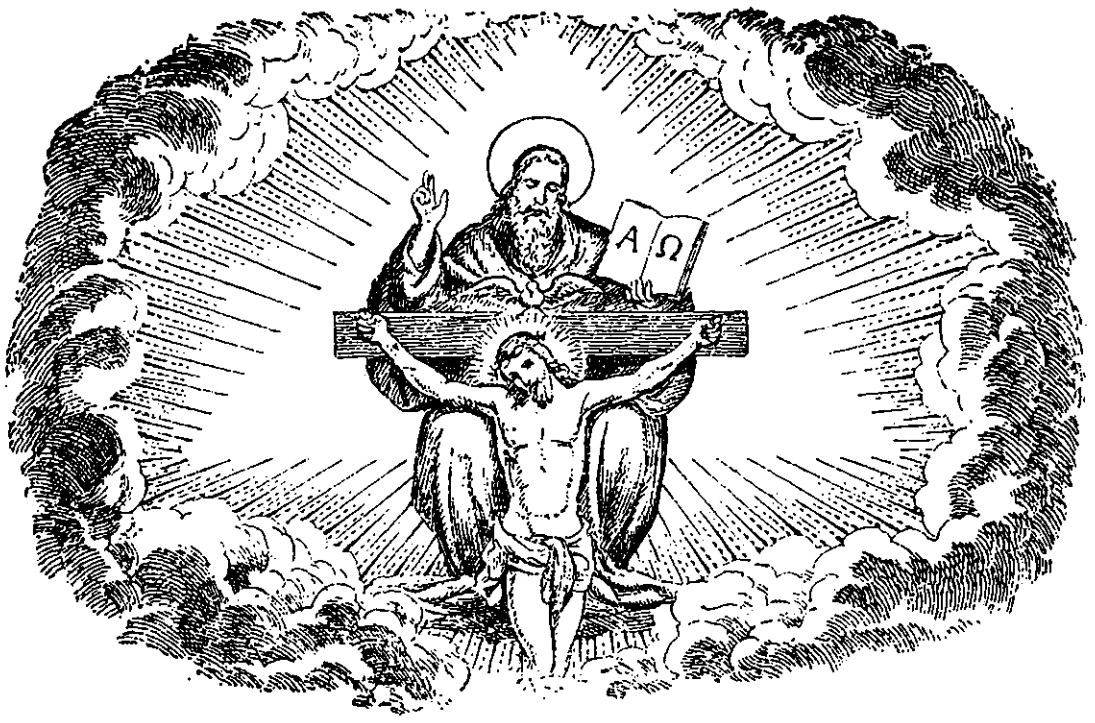
de tout, même de son fils, elle était bien véritablement seule avec Dieu. Là, elle priait sans cesse, pleurant ses péchés et châtiant rigoureusement son corps. Elle renonça dès lors à l'usage du linge et y substitua la serge comme moins agréable aux sens.

Cette vie de pénitence ne lui fit pas oublier les œuvres de charité : elle allait à la recherche des pauvres affligés de plaies et d'ulcères, les amenait chez elle ; puis, se mettant à genoux comme devant Jésus-Christ lui-même, elle leur donnait tous les soins que peut inspirer la plus tendre charité.

La servante de Dieu semblait destinée à passer sa vie dans cette paisible retraite, et Dieu, de son côté, paraissait y applaudir, tant étaient nombreuses les grâces dont il la comblait, et cependant sa Providence la voulait ailleurs. « Après un an de solitude, dit-elle, Dieu m'en « retira pour me mettre « chez une de mes sœurs « qui se trouvait surchargée d'affaires « temporelles. Son mari et elle me « désiraient pour leur aider à porter « ce fardeau. »

Sa position, dans la maison de sa sœur, n'avait rien de bien flatteur pour son amour-propre. Comme elle cachait volontiers ses aptitudes pour les affaires, on la croyait dépourvue d'intelligence et bonne tout au plus, suivant son expression, « à être la servante des serviteurs « et des servantes de la maison. » — « Pendant l'espace « de trois ou quatre ans, ajoute-t-elle, je fis constamment « la cuisine, endurant de grandes incommodités, mais plus « j'y souffrais, plus Notre-Seigneur me comblait de ses

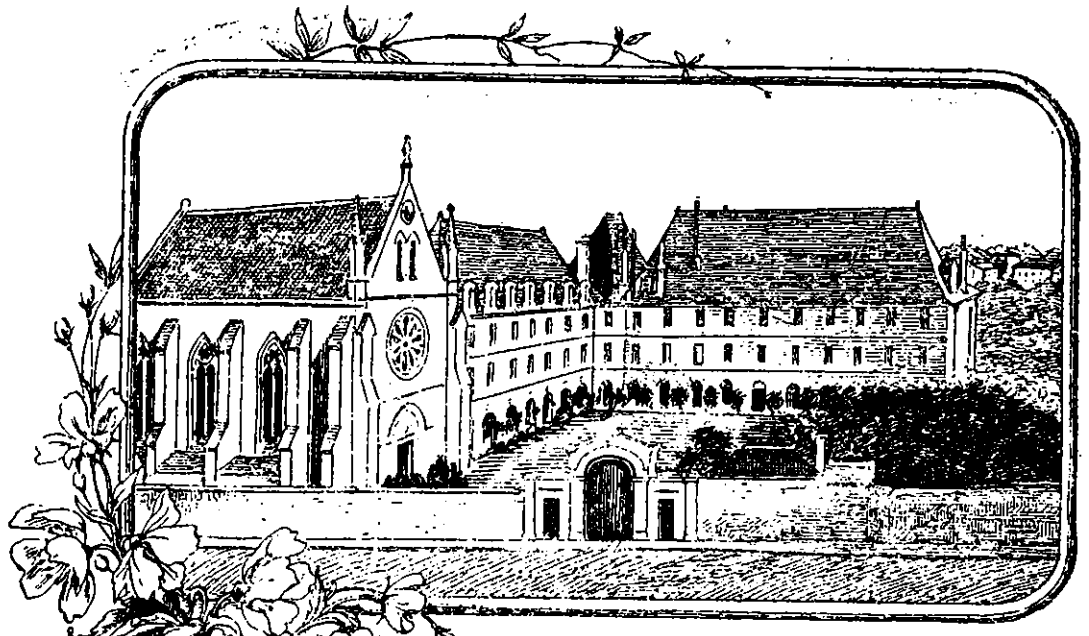
Maison où la Vénérable Mère vécut dix ans avec sa sœur.



« consolations et récompensait mes services par ses « faveurs et ses grâces. »

A nulle époque de sa vie, en effet, la pieuse veuve ne fut plus comblée de bienfaits célestes, bienfaits d'une nature tellement relevée qu'il n'y a que les personnes versées dans la spiritualité qui en pourraient comprendre les détails. Qu'il suffise de citer cette admirable vision de la Sainte Trinité qui, au témoignage de son fils, est la plus remarquable qu'elle ait eue. Voici le récit qu'elle en fait elle-même : « Un matin, qui était la seconde fête de « la Pentecôte (1624), lorsque j'entendais la messe dans la « chapelle des RR. PP. Feuillants, je regardais sans des- « sein de petites images de chérubins qui étaient au bas « des cierges ; tout à coup mes yeux furent fermés et mon « esprit élevé et absorbé dans la vue de la Très Sainte et « Auguste Trinité. Cette impression était sans forme ni « figure, mais plus claire et plus intelligible que toute « lumière. En un mot, je vis le divin commerce que les « trois Personnes Divines ont ensemble : l'Intelligence du « Père qui, se contemplant lui-même, engendre son Fils « de toute éternité, et l'amour mutuel du Père et du Fils « qui produit le Saint-Esprit. ... » Et la servante de Dieu continue de la sorte, en se servant d'expressions très sûres, pour rendre compte de ce que la théologie renferme de plus ardu au sujet de la Sainte Trinité. Comment humainement expliquer qu'une jeune femme dont les connaissances religieuses devaient nécessairement être fort restreintes, pût

La Très Sainte Trinité.



parler de la sorte sans faire quelque erreur de doctrine ?

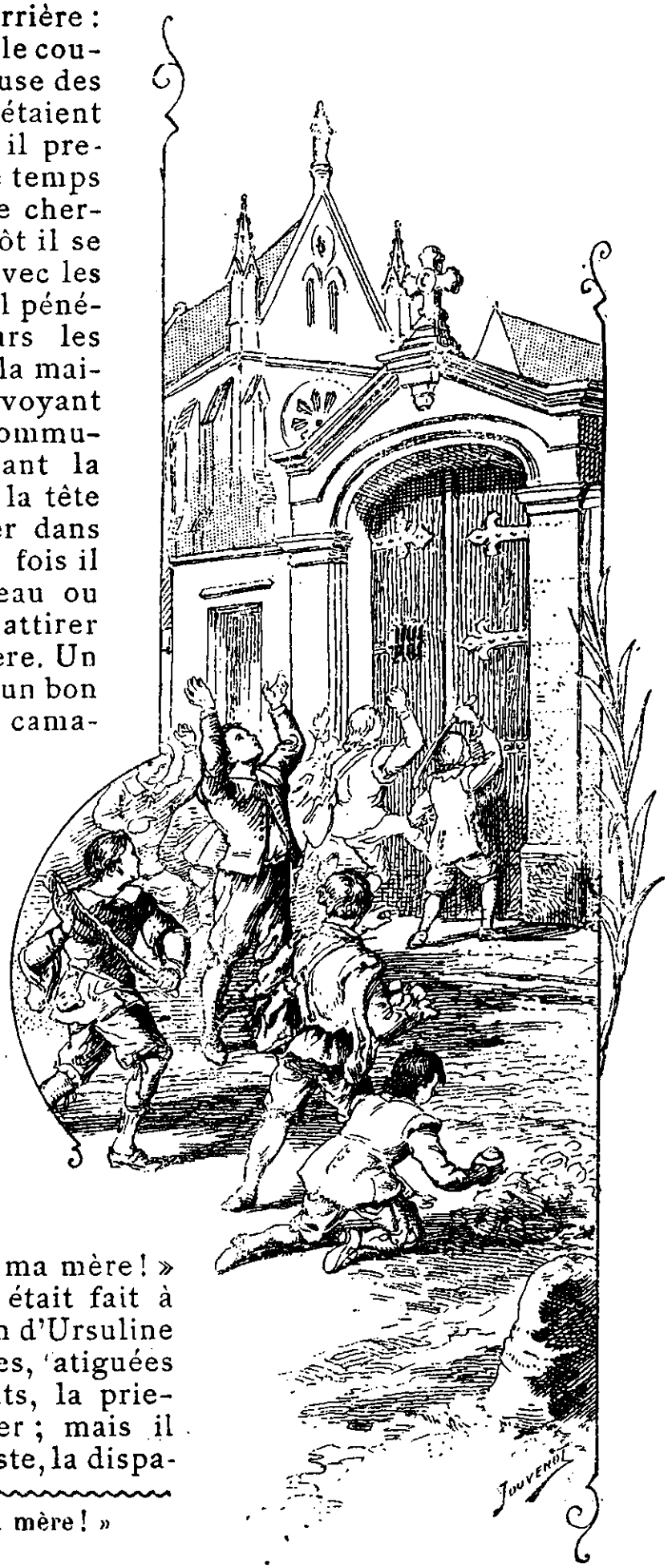
On comprend que Dieu n'ait pas voulu laisser dans le monde et livrer pour toute sa vie à des travaux matériels une âme à laquelle il accordait de pareils privilèges Le moment approchait où cette longue et laborieuse préparation à la vie religieuse allait recevoir sa récompense. Dix années entières s'étaient passées au milieu des tribulations les plus grandes, lorsque la Vénérable annonça à sa sœur qu'elle se proposait d'entrer en religion. A cette nouvelle, une véritable tempête de protestations s'éleva autour d'elle. Son beau-frère et sa sœur furent les premiers à témoigner leur mécontentement, l'accusant de cruauté à l'égard de son fils ; mais la résolution de la servante de Dieu était irrévocable. Son choix s'était fixé d'abord sur le monastère des Feuillantines de Paris, mais Dieu avait d'autres desseins et inclina son cœur vers l'Ordre de Sainte-Ursule, établi en France depuis vingt ans, et qui venait de fonder une maison à Tours.

La pieuse veuve fut reçue à bras ouverts au cloître où sa grande réputation de vertu l'avait précédée ; et le 25 janvier 1631, quittant son vieux père en larmes et son fils consterné, elle franchit le seuil du monastère en bénissant Dieu qui l'appelait enfin à lui.

Le fils de la servante de Dieu avait semblé se résigner d'assez bonne grâce à la disparition de sa mère ; mais il ne tarda pas à changer d'avis, et ses escapades mirent bientôt tout le monastère en émoi. Ecoutons-le raconter

Monastère des Ursulines de Tours.

cet épisode de sa carrière : « On bâtissait alors le couvent et comme à cause des ouvriers les portes étaient souvent ouvertes, il prenait adroitement ce temps pour entrer afin de chercher sa mère. Tantôt il se trouvait au jardin avec les religieuses, tantôt il pénétrait dans les cours les plus intérieures de la maison. Quelquefois, voyant le guichet de la Communion ouvert pendant la Messe, il y passait la tête et essayait d'entrer dans le chœur ; d'autres fois il y jetait son manteau ou son chapeau pour attirer l'attention de sa mère. Un jour, accompagné d'un bon nombre de petits camarades armés de pierres et de bâtons, il court au monastère ; et là, tous ensemble frappent, poussent des cris et font un aussi grand vacarme que possible. Au milieu de tout ce bruit, la pauvre novice distingue une voix qui lui va au cœur, c'est celle de son fils : « Rendez-moi ma mère ! Rendez-moi ma mère ! » Elle crut que c'en était fait à jamais de sa vocation d'Ursuline et que les religieuses, fatiguées de ces désagréments, la prieraient de se retirer ; mais il n'en fut rien. Du reste, la dispa-



« Rendez-moi ma mère ! »

rition de l'enfant, placé au collège de Rennes, mit fin au désordre. »

Rien de plus édifiant que la conduite de la servante de Dieu au Noviciat ! Elle agissait avec les novices dans un esprit de simplicité qui ravissait tout le monde et se faisait plus enfant que les dernières d'entre ces jeunes filles.

Deux ans après son admission, le 25 janvier 1633, la vertueuse novice fut admise à faire Profession. Les deux années qui suivirent furent remplies d'innombrables joies spirituelles, entrecoupées d'intervalles d'épaisses ténèbres. Dieu lui envoya, pour affermir sa marche vers la perfection, un directeur de grand mérite, le P. de la Haye, qui lui assura que tout ce qu'elle ressentait venait directement de Dieu.

Au bout de ces deux ans, la Communauté, reconnaissant son rare mérite, la nomma sous maîtresse du Noviciat, avec mission de donner toutes les instructions qui se font régulièrement aux novices. « Elle s'acquittait de ce devoir, « dit son fils, avec un zèle qui mettait la ferveur dans « toute la maison. » Ces nouvelles fonctions réveillèrent en elle l'ardeur d'un sentiment qu'elle avait déjà éprouvé dès sa plus tendre enfance, celui du zèle pour le salut des âmes, d'où devait découler plus tard sa vocation pour le Canada

Voici, du reste, une vision qu'elle eut vers cette époque et dont elle ne comprit le sens que plus tard : « Une nuit, après un colloque très intime

Marie de l'Incarnation, sous-maîtresse au Noviciat.

avec mon céleste Epoux, je m'endormis, et pendant mon sommeil, je vis en songe, auprès de moi, une dame que j'avais rencontrée, je ne sais par quel hasard. Je la pris par la main et l'amenai avec moi, marchant à grands pas et avec bien de la fatigue, parce que nous avions des obstacles très difficiles à surmonter pour arriver où nous aspirions. » Parvenues enfin à une petite église où se trouvait la Sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus dans ses bras, les deux compagnes aperçurent au loin un très grand pays, plein de montagnes et de vallées, mais couvert de brouillards épais, sauf un tout petit édifice qui servait d'église à tout le pays. La servante de Dieu vit la Sainte Vierge se pencher plusieurs fois vers son Fils comme pour lui parler, et il lui sembla qu'il s'agissait d'elle-même et de ce pays; puis, la Mère du Sauveur la baisa à trois reprises et elle s'éveilla, l'âme ravie, mais ne comprenant rien à cette faveur.

Au courant de l'année 1635, la même vision lui fut envoyée, mais une circonstance consolante s'y ajouta : elle entendit clairement une voix qui lui dit : « C'est le Canada

« que je t'ai montré, et il faut que tu ailles y fonder une « maison en l'honneur de Jésus et de Marie. » — « Ces « paroles qui portaient esprit et vie dans mon âme, dit la « Vénérable, la réduisirent dans un anéantissement absolu. « J'eus néanmoins assez de force pour répondre : « O Dieu « éternel ! vous pouvez tout et moi je ne puis rien. »

Dieu, cependant, préparait les voies qui devaient rendre praticable la mission de sa servante. Une pieuse dame, de noble famille normande, Mme de la Peltrie, étant malade au point d'être abandonnée par les médecins, fit à saint Joseph le vœu solennel de bâtir en son honneur une église au Canada, et d'y consacrer, sous ses auspices, sa fortune et sa vie au service et à l'instruction des filles sauvages. A peine ce vœu prononcé, elle tomba dans un profond sommeil, et à son réveil élle se trouva complètement guérie. Il lui fallait, pour accomplir son pieux projet, des auxiliaires. Les RR. PP. Jésuites de Paris, auxquels elle s'adressa, recommandèrent la Mère Marie de l'Incarnation, dont la réputation commençait à se répandre au dehors.

La Communauté de Tours ignorait encore ce qui se passait, lorsque, le 22 janvier 1639, Mme de la Peltrie fit annoncer sa visite prochaine. Toute la Communauté était à ce moment en pèlerinage à un petit oratoire, appelé l'Hermitage Saint-Joseph et situé au fond du jardin. Ce fut là que la Supérieure annonça à ses compagnes

L'Hermitage Saint-Joseph (22 janvier 1639).

l'honneur insigne dont le Ciel daignait les favoriser Elles purent à peine ajouter foi à ce bonheur inattendu, tant elles se croyaient peu dignes d'un choix aussi glorieux, et désormais ce fut une pieuse ambition dans la Communauté d'être choisie pour le voyage d'outrè-mer.

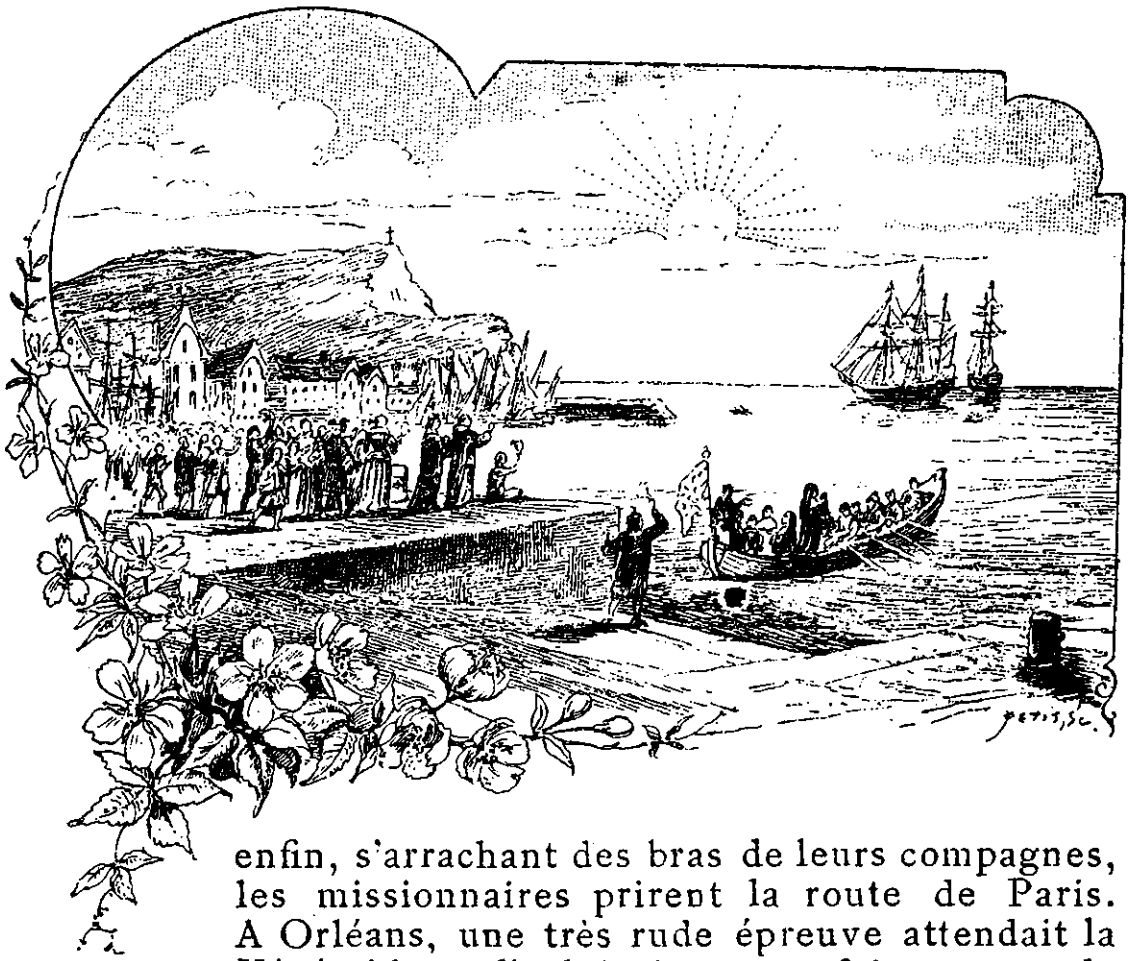
La visite de Mme de la Peltrie eut lieu le 19 février 1639. La Supérieure, a la tête de sa Communauté, l'attendait à la porte conventuelle et la conduisit processionnellement au chœur. Là, une courte cérémonie eut lieu ; puis, toutes les religieuses vinrent, à tour de rôle, se jeter aux genoux de la pieuse veuve, pour solliciter l'honneur de l'accompagner.

Désormais, les évènements vont se précipiter : la Mère de l'Incarnation fut choisie la première, et on lui adjoignit pour compagne la jeune Sœur Marie de Saint-Bernard, mieux connue sous le nom de Sœur Saint-Joseph. Le départ fut fixé au 22 février.

L'Eglise de Tours était alors gouvernée par le Vénérable Mgr d'Eschaux. Apprenant le prochain départ des missionnaires, il voulut leur donner une dernière marque de bienveillance, les invita à entendre la messe chez lui, les reçut à sa table, puis, après leur avoir remis des lettres d'obédience, les bénit et leur fit une allocution qui les émut jusqu'aux larmes.

Les adieux au monastère ne furent pas moins touchants;

Marie de l'Incarnation chez l'archevêque de Tours.



enfin, s'arrachant des bras de leurs compagnes, les missionnaires prirent la route de Paris. A Orléans, une très rude épreuve attendait la Vénérable : elle lui vint, cette fois encore, de la part de son fils qui, poussé par ses protecteurs, essaya d'entraver le départ de sa mère. Cette tentative ne réussit pas mieux que les précédentes et cinq jours après le départ de Tours, les voyageuses arrivèrent à Paris.

Divers incidents prolongèrent leur séjour dans la capitale. La nouvelle de la présence des futures fondatrices s'étant répandue dans la ville, bien des personnes de la Cour vinrent les visiter. Un jour, la comtesse de Brienne vint chercher les deux missionnaires pour les conduire à Saint-Germain, où la reine Anne d'Autriche désirait les voir. La reine voulut savoir jusqu'aux moindres détails d'une entreprise si extraordinaire et ne put retenir ses larmes en songeant aux dangers qu'allaient courir de si frêles existences.

Enfin, les derniers préparatifs du voyage furent terminés, et, vers le commencement d'avril, la petite colonie se mit en route pour Dieppe où l'on devait prendre la mer. Une nouvelle recrue les attendait au monastère de cette ville : c'était la Mère Cécile de Sainte-Croix, qui obtint la permission de se joindre aux deux religieuses de Tours. Elles eurent encore pour compagnes de voyage trois Hospita-

Adieux à la France (4 mai 1639).

lières de Dieppe, les Mères de Saint-Ignace, de Saint-Bernard et de Saint-Bonaventure, qui se rendaient à Québec pour y fonder un hôpital sous les auspices de la duchesse d'Aiguillon.

Le départ eut lieu le 4 mai 1639, au milieu des acclamations émues d'une foule attendrie.

La navigation fut longue et périlleuse : à l'exception de treize jours, cependant, il fut possible de célébrer la sainte Messe, et les ferventes religieuses eurent la consolation chaque fois de participer au Banquet sacré. Rien de plus édifiant que ce petit monastère errant sur les vagues : la méditation toujours faite en commun et l'office récité en chœur, tout rappelait la vie paisible et recueillie du cloître. Après plusieurs périls heureusement surmontés, le voyage se poursuivit sans encombre jusqu'à Québec que l'on atteignit le 1er août. La navigation avait duré trois mois.

Québec n'était alors qu'un pittoresque rocher, au pied duquel s'abritaient quelques misérables constructions habitées par les Français. Aussitôt averti de l'approche des religieuses, le chevalier de Montmagny, alors gouverneur de la Nouvelle-France, résolut de leur faire un réception digne de la grande œuvre qu'elles venaient inaugurer. Dès la pointe du jour, toute la population fut sur pied, attendant avec impatience les nouvelles venues. Le Gou-

La ville de Québec en 1639.

verneur, accompagné de la garnison et suivi de la ville entière, descendit au rivage pour les recevoir. En mettant pied à terre, la Mère de l'Incarnation et toutes ses compagnes se prosternèrent avec un pieux respect et baisèrent avec transport cette terre, objet de tant de vœux. On les conduisit en triomphe à l'église de Notre-Dame de la Recouvrance où la messe fut célébrée ; puis, le Gouverneur les reçut à sa table au château Saint-Louis, qu'elles ne quittèrent que pour prendre possession de la demeure qui leur était destinée.

A peine arrivées, les Ursulines témoignèrent une sainte impatience de voir de près ces filles sauvages au salut desquelles elles venaient consacrer leur vie. Dès le lendemain de leur débarquement, les PP. Jésuites se mirent en devoir de satisfaire leur curiosité en les conduisant à Sillery, mission sauvage fondée deux ans auparavant, où se trouvaient réunies un grand nombre de familles indiennes. Rien de plus émouvant que cette première entrevue. Ne pouvant contenir leur joie à la vue de ces pauvres enfants des bois, Marie de l'Incarnation et ses compagnes se jettent à leur cou, les arrosent de leurs larmes, les baisent avec effusion. Elles parcourent toute la bourgade, entrent dans chacune des cabanes, et ne peuvent rassasier leurs yeux de la vue de ces bons sauvages qui les regardent stupéfaits d'étonnement.

Le logement que le Gouverneur avait préparé pour les

Les Ursulines à Sillery.

Ursulines, était loin de répondre aux besoins de la Communauté, si petite qu'elle fût. C'était une misérable masure, située près du lieu de débarquement, nullement abritée du côté du fleuve et ne contenant que deux appartements. Les missionnaires habitèrent ce logis pendant plus de trois années, souffrant toutes les privations et toutes les incommodités, respirant un air vicié dans ces appartements encombrés d'enfants sauvages d'une malpropreté dégoûtante.

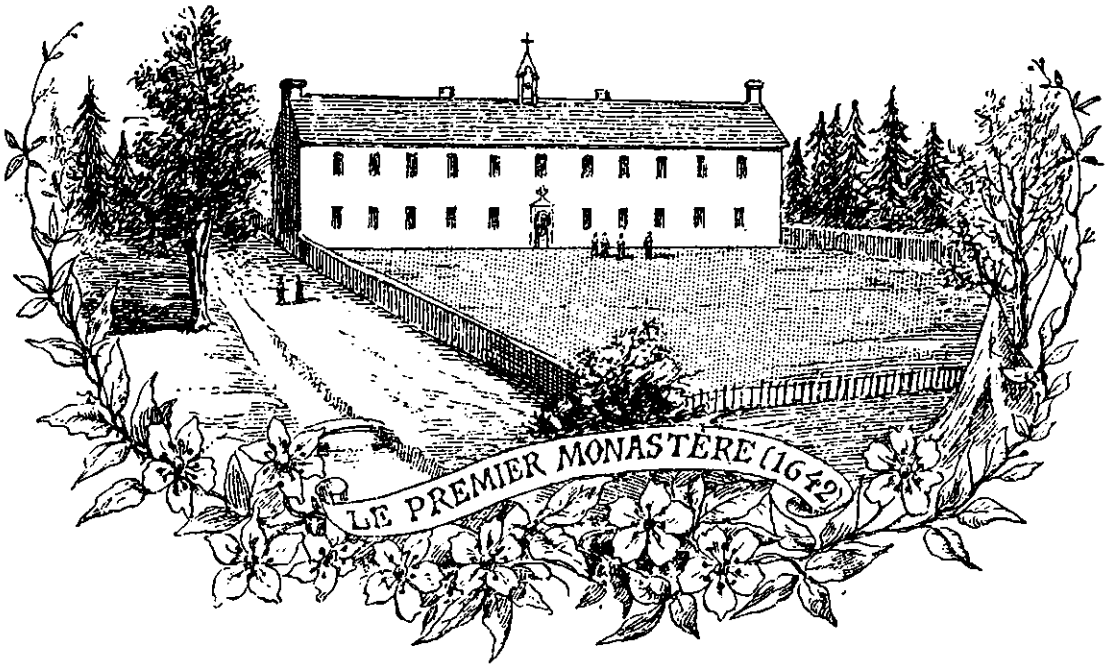
A peine installées, il fallut commencer l'étude des langues sauvages. Après deux

Marie de l'Incarnation se livre à l'étude des langues sauvages.

mois de travail, la Mère de l'Incarnation était en état de faire le catéchisme aux sauvages, mais pour éprouver la patience de sa servante, Dieu lui envoya le fardeau de la Supériorité, que ses Sœurs lui imposèrent dès leur arrivée dans la Nouvelle-France.

Quelques semaines s'étaient écoulées, paisibles et douces, malgré les mille incommodités de la situation, lorsque la petite vérole, maladie affreuse, éclata parmi les sauvages : les élèves des Ursulines ne tardèrent pas à en être frappées et en quelques jours le couvent ne fut plus qu'un hôpital. Les lits étendus à terre étaient tellement pressés, que les religieuses étaient obligées de passer pardessus pour donner leurs soins aux malades. Les Ursulines s'attendaient à chaque instant de succomber à l'épidémie. Renfermées jour et nuit dans ces petites chambres encombrées de malades, respirant sans cesse une atmosphère infectée par la contagion, il semblait impossible qu'elles pussent y échapper. Dieu, cependant, y pourvut miséricordieuse-

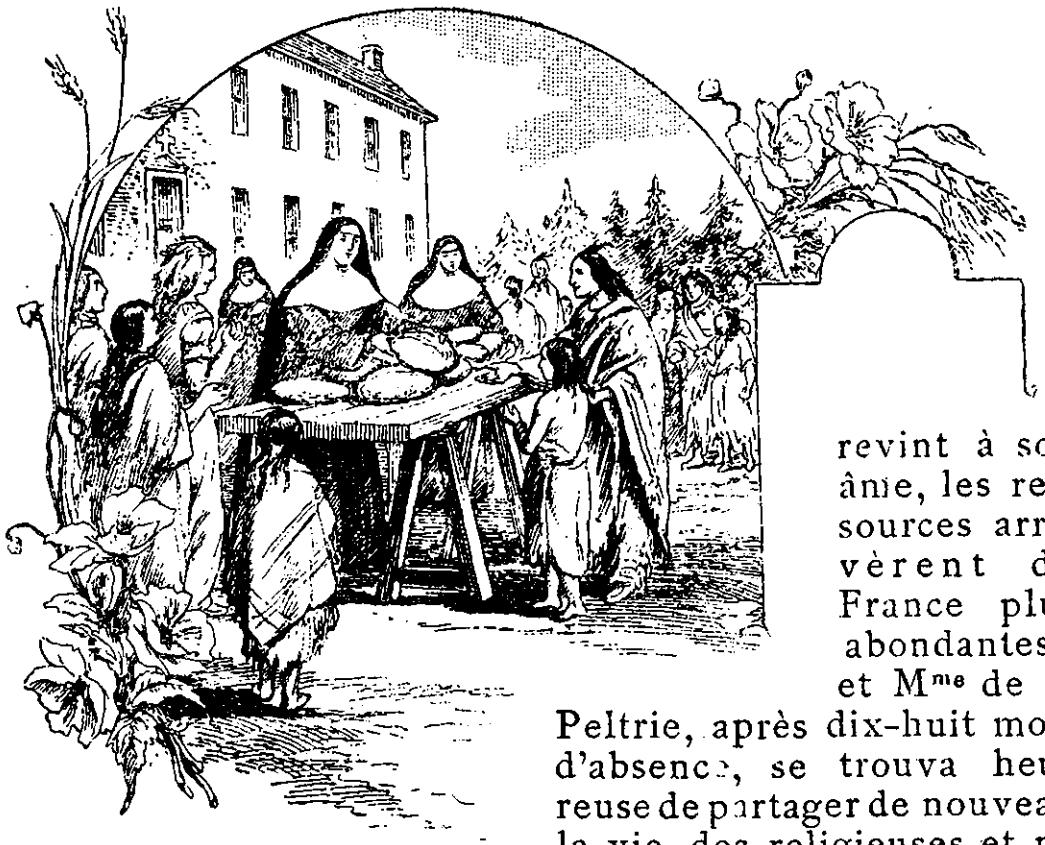
Le couvent devenu hôpital.



ment, et aucune d'entre elles n'en souffrit les atteintes.

Au mois de juillet 1640, la petite Communauté vit arriver deux religieuses de la Congrégation de Paris : ce renfort causa une grande joie dans le pays, mais augmenta les soucis de la pauvre Supérieure. Il fallait bâtir, car le petit local de la Ville-Basse ne pouvait suffire à tant de monde. On se mit à l'œuvre. La première pierre du nouvel édifice fut posée au printemps de 1641, sur l'emplacement même qu'occupe le monastère actuel. Mais que d'épreuves ! que de déchirements intérieurs devait souffrir l'austère Fondatrice avant que de passer le seuil de cette maison élevée à la gloire de Dieu !

De cruelles souffrances intérieures vinrent la crucifier ; Dieu et les hommes semblèrent l'abandonner à la fois. Sa compagne préférée, Mère Saint-Joseph, lui causa de cuisants chagrins, la Communauté de Tours lui témoigna de l'éloignement, son Directeur, préjugé, s'aigrit contre elle; enfin, pour mettre le comble à une mesure déjà pleine, M^me^ de la Peltrie quitta subitement l'établissement de Québec, emportant tout son bien, et se fixa à Montréal, laissant les Ursulines et leurs élèves dans le plus affreux dénûment. Tout semblait désespéré, mais pendant que toutes les espérances et les ressources humaines croulaient autour d'elle, la Mère de l'Incarnation resta ferme dans son imperturbable confiance en Dieu. Malgré tout cet abandon, elle résolut de garder les pensionnaires sauvages, fit des aumônes de plus belle aux pauvres indigènes qui venaient solliciter sa pitié et poussa activement les travaux du nouveau monastère. Le Seigneur récompensa sa persévérance, et l'une après l'autre les difficultés s'évanouirent : la paix



revint à son âme, les ressources arrivèrent de France plus abondantes, et Mme de la Peltrie, après dix-huit mois d'absence, se trouva heureuse de partager de nouveau la vie des religieuses et ne songea plus à les quitter.

C'est au milieu de toutes ces consolations que, le 21 novembre 1642, la Vénérable Mère prit possession du monastère construit par ses soins, et put quitter définitivement la chétive masure qui lui avait jusque-là servi de retraite. Le nouvel édifice était bien loin d'être terminé lorsque les religieuses y entrèrent ; il ne le fut complètement qu'en 1648, après sept ans de sacrifices incessants. Dans cet intervalle, la Mère de l'Incarnation, ayant complété son deuxième triennat, fut successivement chargée des emplois de dépositaire et de boulangère. Ce fut vers cette époque que les religieuses s'aperçurent pour la première fois que le pain se multipliait entre les mains de la Mère de l'Incarnation. En sa qualité de dépositaire, elle était chargée de faire l'aumône aux pauvres sauvages qui venaient implorer la charité de la Communauté ; or, il arrivait que n'ayant à distribuer que deux ou trois pains entre cinquante ou soixante sauvages, ils en avaient tous de très bons morceaux. La Vénérable Mère attribuait ce résultat aux bonnes dispositions de ces pauvres gens.

Elle se sentait depuis longtemps inspirée de s'engager par vœu à chercher en tout la plus grande gloire de Dieu et à faire tout ce qui lui paraîtrait le plus parfait. Son Directeur, consulté à ce sujet, connaissant sa force d'âme, le

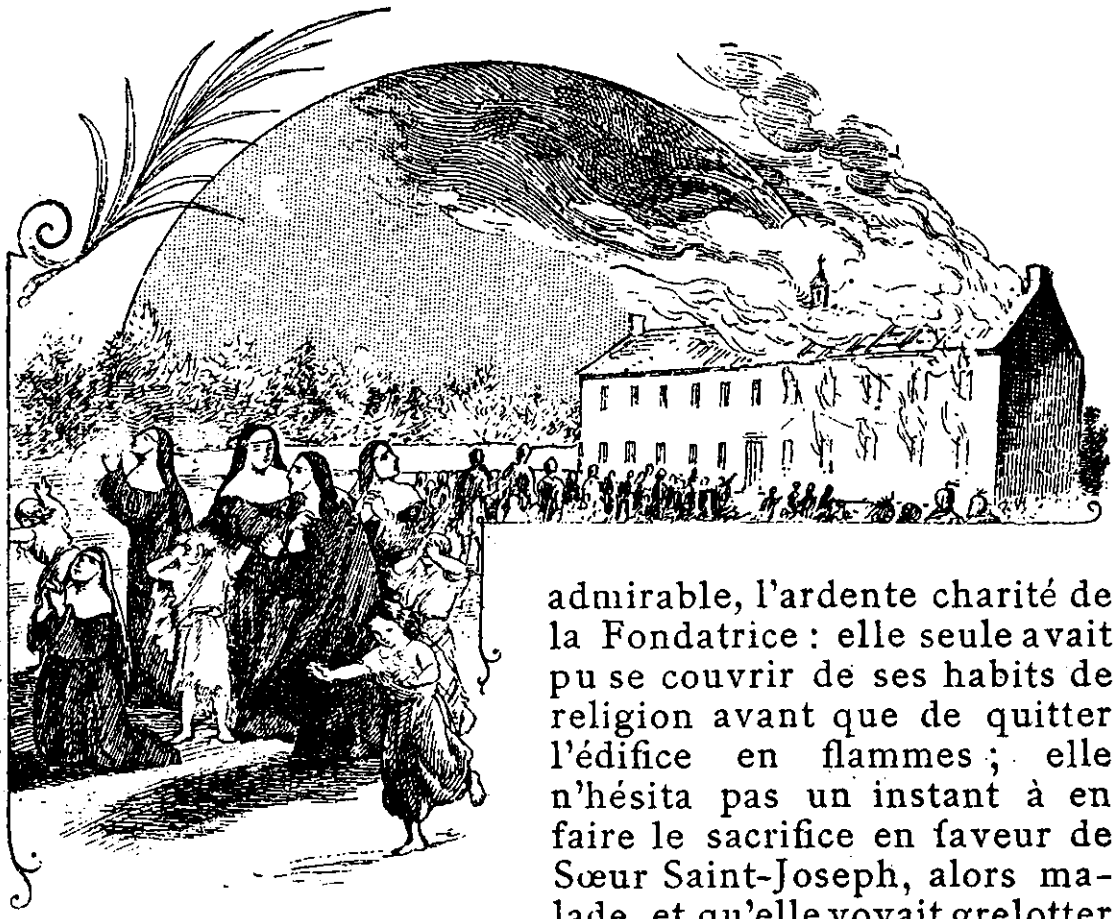
Charité à l'égard des sauvages.

lui permit sans hésitation : ce vœu héroïque était comme une préparation aux malheurs qui allaient de nouveau éprouver sa patience.

Pour le moment, déchargée du faix de la Supériorité, elle se délassait, malgré les soucis de son emploi d'économe, dans l'instruction des petites filles sauvages, auxquelles elle enseignait les vérités de la foi. Une touchante tradition, gardée pieusement au monastère, nous montre la Vénérable Mère assise sous un frêne qui, il y a quelques années, étendait encore sur le cloître l'ombrage de ses antiques rameaux : elle catéchise assidûment un groupe d'enfants de la forêt, qui ne perdent pas une des paroles tombées de sa bouche. Quel bonheur devait être le sien en voyant réalisées les promesses que Dieu lui avait faites!... Mais, hélas ! l'épreuve ne tardera pas.

Le 29 décembre 1650, par l'imprudence d'une Sœur converse chargée de la boulangerie, le feu prit dans le soubassement du monastère, et au milieu de la nuit, la Communauté s'éveilla au bruit du pétillement des flammes et de l'effondrement des planchers. Ce n'est guère que par miracle que les religieuses et leurs élèves purent échapper aux flammes, tant l'incendie se développa rapidement Mais, arrachées à un péril, elles tombèrent dans un autre dont les suites n'étaient pas moins à craindre : car rien (pas même les habits de première nécessité) n'avait pu être sauvé ; et l'on était au milieu de la saison la plus rigoureuse. Cette circonstance fit paraître, d'une manière bien

Le catéchisme sous le vieux frêne.



admirable, l'ardente charité de la Fondatrice : elle seule avait pu se couvrir de ses habits de religion avant que de quitter l'édifice en flammes ; elle n'hésita pas un instant à en faire le sacrifice en faveur de Sœur Saint-Joseph, alors malade, et qu'elle voyait grelotter de froid, pieds nus dans la neige. Tout fut détruit : linge, vêtements, approvisionnements, denrées destinées à l'alimentation de tout le personnel durant l'année entière. Rien ne put être sauvé, les murs mêmes furent calcinés.

Au milieu de ce désastre, la Vénérable Mère conserva toute sa liberté d'esprit : « Je ne ressentais pas un mou-« vement de peine, ni de tristesse, ni d'inquiétude, mais « je baisais en silence et avec amour la main qui nous « frappait. »

Après une calamité semblable, il aurait été bien légitime de se sentir l'âme découragée et de penser à retourner dans la mère-patrie : la Mère de l'Incarnation n'y songea pas un instant, et sans tarder, s'occupa de reconstruire sur une plus grande échelle son monastère dont les ruines fumaient encore. Il était impossible d'employer un grand nombre d'hommes, car l'on n'avait pas de quoi les payer : qu'importe ? Les religieuses travailleront ; et l'on vit cette vaillante femme, suivie de ses Sœurs, monter résolument sur les décombres et entreprendre le déblaiement. Tout le fardeau de la reconstruction retomba, cette fois encore, sur ses épaules, car au mois de juin 1651, elle fut réélue Supérieure.

Les travaux furent poussés avec une si grande rapidité

Incendie du premier monastère (1650).

que le monastère et ses dépendances furent rétablis dans l'espace d'un an. La Mère de l'Incarnation avoue ingénument qu'en tout cela il y a du merveilleux.

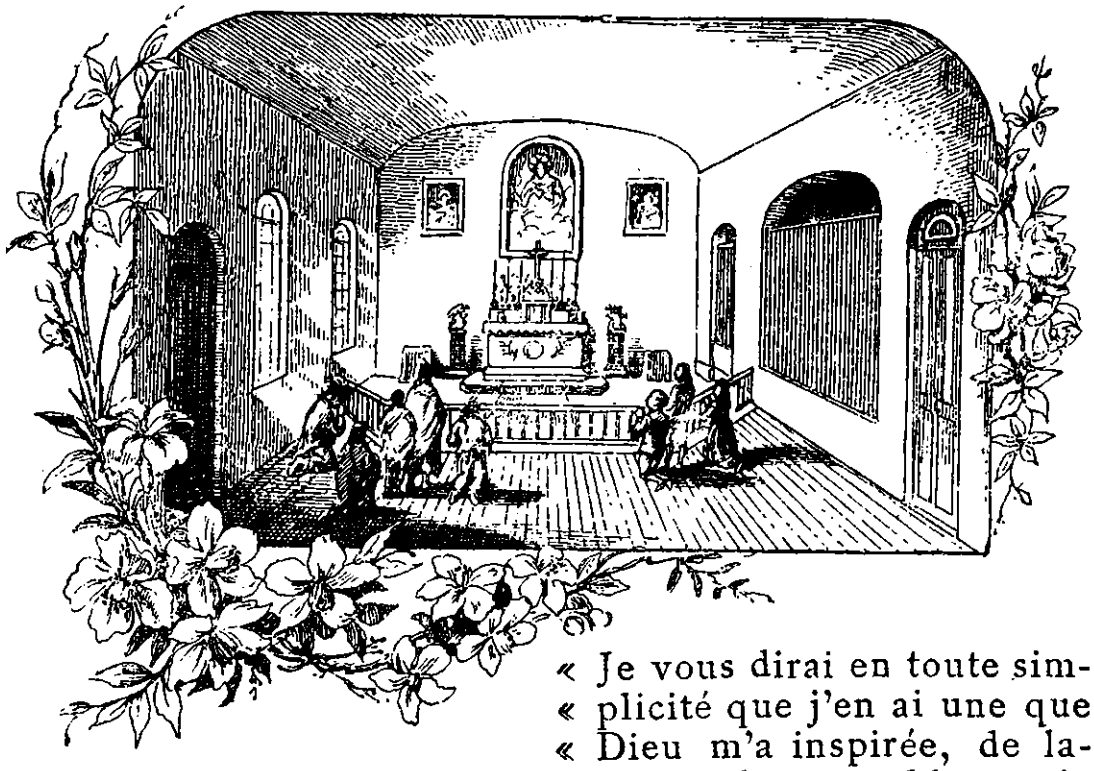
Cette grande œuvre une fois terminée, la Mère Marie de l'Incarnation, plus libre de se livrer à son travail de prédilection, l'apostolat des sauvages, ne négligea aucune occasion de leur être utile, tant par ses catéchismes que par ses écrits. Elle possédait également bien le huron, l'algonquin, l'iroquois et le montagnais, et composa, à l'usage de ses Sœurs, différents traités et dictionnaires qui furent dans la suite d'une inappréciable utilité.

La Mère de l'Incarnation bâtit le second monastère.

De la vie intérieure de la Vénérable, nous savons peu de chose entre les années 1652 et 1664. C'est cependant dans une lettre écrite à cette époque qu'elle fait connaître à son fils une dévotion pratiquée par elle depuis trente ans et qui lui avait été inspirée par Dieu lui-même : nous voulons parler de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. En l'année 1635, alors que la Vénérable était Sous-Maîtresse des novices au monastère de Tours, un soir qu'elle priait Dieu pour l'extension de son royaume, elle connut par une lumière intérieure que la divine Majesté ne l'écoutait pas L'âme remplie de tristesse, elle continua de prier avec ardeur, et sa pieuse insistance fut récompensée par une consolation indicible de l'âme accompagnée de ces paroles : « Demande-moi par « le Cœur de Jésus, mon « Très Aimable Fils ; c'est « par Lui que je t'exaucerai et que j'accorderai tes demandes. » « Dès ce moment, ajoute-t-elle, l'esprit qui me dirigeait m'unit à ce Divin et Très Adorable Cœur de Jésus, en sorte que je ne parlais et ne respirais que par Lui. »

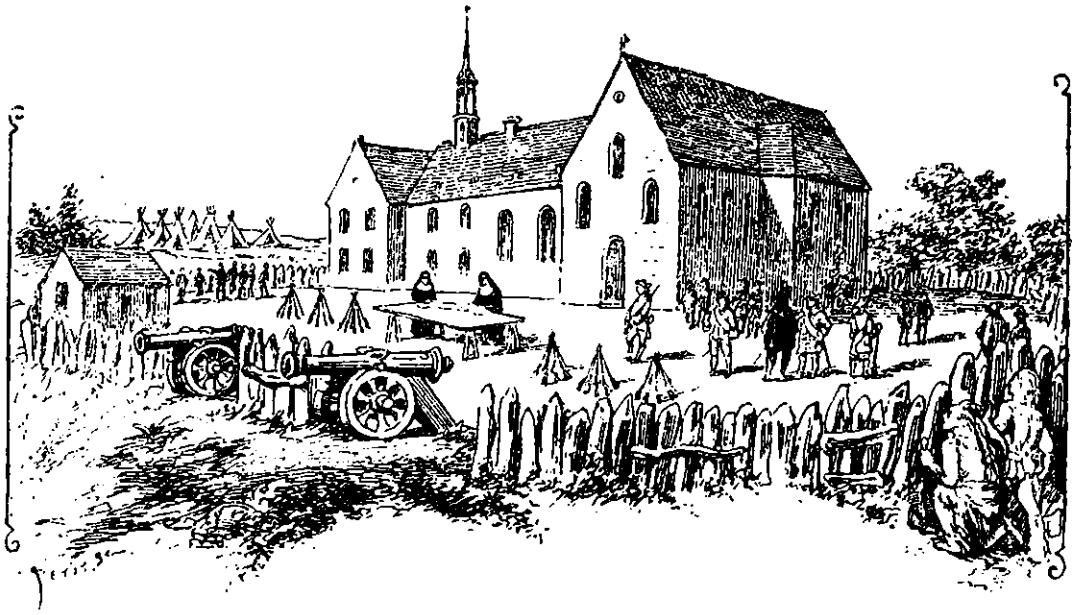
Le Sacré-Cœur de Jésus.

En 1661, sa correspondance avec son fils fournit les détails qui vont suivre : « Vous me « demandez que je vous fasse part de quelques-unes de mes pratiques de dévotion.



« Je vous dirai en toute sim-
« plicité que j'en ai une que
« Dieu m'a inspirée, de la-
« quelle il me semble que je
« vous ai parlé dans mes écrits : c'est au Suradorable
« Cœur de Jésus. Il y a plus de trente ans que je la pra-
« tique ; c'est par elle que, depuis ce temps, j'achève mes
« dévotions de chaque jour, et il ne me souvient point
« d'y avoir manqué, si ce n'est par impuissance de mala
« die, ou pour n'avoir pas été libre de mon action inté-
« rieure. Voici à peu près comment je me comporte en
« m'adressant d'abord au Père Eternel. C'est par le Cœur
« de Jésus, ma Voie, ma Vérité et ma Vie, que je m'ap-
« proche de Vous, ô Père Eternel !... Par ce divin Cœur,
« je Vous adore pour tous ceux qui ne Vous adorent pas ;
« je Vous aime pour tous ceux qui ne Vous aiment pas ;
« je Vous reconnais pour tous les aveugles volontaires qui
« par mépris ne Vous reconnaissent pas. Je veux par ce
« Divin Cœur satisfaire au devoir de tous les mortels. Je
« fais en esprit le tour du monde, pour chercher toutes les
« âmes rachetées du Sang Très Précieux de mon Divin
« Epoux, afin de Vous satisfaire pour toutes, par ce Divin
« Cœur. Je les embrasse pour Vous les présenter par Lui,
« et par Lui je Vous demande leur conversion. Hé quoi !
« Père Eternel ! souffrirez-Vous qu'elles ne connaissent
« pas mon Jésus et qu'elles ne vivent pas pour Lui qui est
« mort pour tous ?... Vous voyez, ô Divin Père, qu'elles
« ne vivent pas encore... Ah ! faites qu'elles vivent par
« ce Divin Cœur !... Vous savez, mon Bien-Aimé, ce que

Chapelle du premier monastère, où Marie de l'Incarnation pria le Sacré-Cœur de Jésus dès 1642.



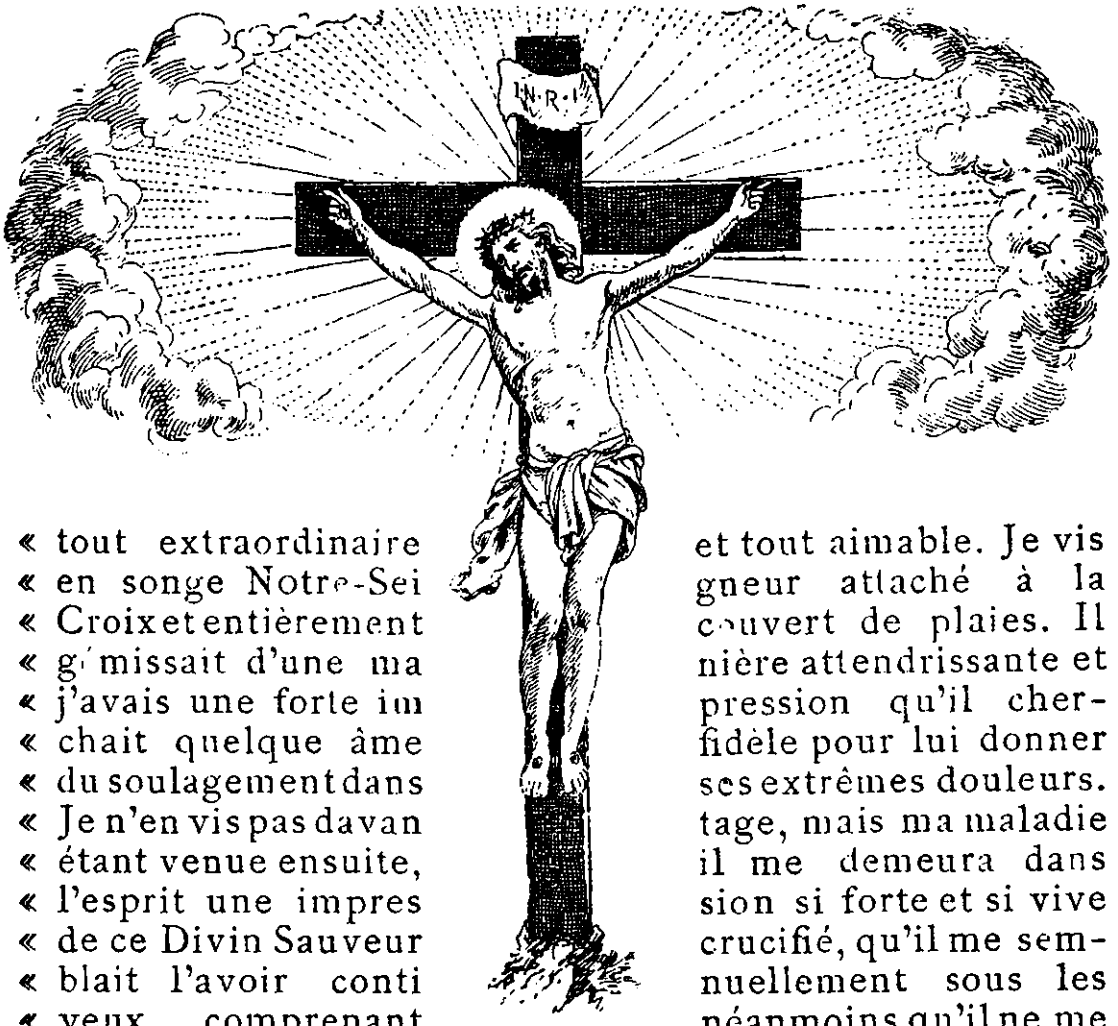
« je veux dire à Votre Père par Votre Divin Cœur et par « Votre Sainte Ame; je Vous le dis en le Lui disant, parce « que Vous êtes dans Votre Père et Votre Père est en Vous; « faites donc tout cela avec Lui... Je Vous présente toutes « ces âmes; faites qu'elles ne soient qu'une même chose « avec Vous. »

« Il est très remarquable, dit à ce sujet l'un des biogra- « phes de la Vénérable Mère, l'abbé Richaudeau, que cette « sainte Religieuse ait ainsi pratiqué tous les jours, pendant « la dernière moitié de sa vie, une si tendre dévotion au « Sacré-Cœur de Jésus. Il faut qu'elle ait été l'objet d'un « grand amour de la part de Dieu, pour qu'il lui ait révélé « et fait pratiquer à ce point une dévotion qu'il ne jugea à « propos de faire connaître à son Eglise que cinquante ans « plus tard. »

Ce culte au Sacré-Cœur est sans doute la source de la force d'âme de la Vénérable Mère de l'Incarnation et de cette sérénité imperturbable qu'elle conservait au milieu des plus grands dangers. Que l'Iroquois féroce vienne camper presque en vue du monastère, menaçant de tout mettre à feu et à sang comme en 1660; ou que la terre tremble et semble chanceler sur ses bases, comme en 1663, toujours elle déploie la même intrépidité.

Désormais, la vie apostolique de la Mère Marie de l'Incarnation semble terminée. Les années qu'il lui reste à passer sur la terre vont s'écouler dans des souffrances comparables à celles des martyrs. C'est par là que Dieu achève l'œuvre de sa sanctification. « En l'année 1664, « écrit elle, il plut à la Divine Bonté de me visiter par « une grande maladie et de m'y disposer d'une manière

Le monastère en état de siège (1660).



« tout extraordinaire et tout aimable. Je vis
« en songe Notre-Seigneur attaché à la
« Croix et entièrement couvert de plaies. Il
« gémissait d'une manière attendrissante et
« j'avais une forte impression qu'il cher-
« chait quelque âme fidèle pour lui donner
« du soulagement dans ses extrêmes douleurs.
« Je n'en vis pas davantage, mais ma maladie
« étant venue ensuite, il me demeura dans
« l'esprit une impression si forte et si vive
« de ce Divin Sauveur crucifié, qu'il me sem-
« blait l'avoir continuellement sous les
« yeux, comprenant néanmoins qu'il ne me
« faisait part que d'une partie de sa Croix, bien que mes
« douleurs fussent des plus violentes et des plus insup-
« portables. » Elle ajoute, faisant allusion à ses souffrances :
« J'y sens de l'attachement et j'ai peur que mes lâchetés
« n'obligent la Divine Bonté de me les ôter ou du moins
« de les modérer. De mon côté, j'aime mieux cette Croix
« que toutes les délices du monde. C'est la Bonté de Dieu
« qui m'a envoyé ces maladies comme un gage très précieux
« de son amour, ce dont je la remercie de tout cœur. »

Ses infirmités n'empêchèrent pas qu'elle ne fût réélue Supérieure ; elle s'y résigna par respect pour la volonté de ses Sœurs.

Supérieure par résignation, elle s'acquitta de sa charge comme si elle eût été en santé, assistant à toutes les observances, jeûnant même tout un Carême, malgré une faiblesse tellement grande qu'elle ne pouvait rester à genoux « le quart de la Messe, » même en s'appuyant Pendant trois années, la Vénérable éprouva cependant un peu de mieux, et elle en profita pour terminer ses travaux sur les

« J'aime mieux cette Croix que toutes les délices du monde »

langues sauvages; mais au milieu de toutes ses occupations une seule pensée l'absorbait et de jour en jour devenait un tourment plus vif : c'était le desir d'aller à Dieu.

La dernière lettre de la Vénérable à son fils dépeint un état familier aux extatiques, mais peu compréhensible pour qui n'a pas eu l'expérience de ces choses : l'on croirait entendre sainte Thérèse : « Quelque sujet d'oraison que « je puisse prendre, je l'oublie. Je me trouve en un moment, « mais sans y faire réflexion, dans mon fond ordinaire, où « mon âme contemple Dieu dans lequel elle est. Je lui « parle suivant le mouvement qu'il me donne, et cette « grande privauté ne me permet pas de le contempler sans « lui parler. Mes paroles sont comme à mon Epoux, et il « n'est pas en mon pouvoir d'en dire d'autres. Mon amour « n'est jamais oisif et mon cœur ne peut respirer que cela. « Les respirs qui me font vivre sont de mon Epoux ; ce « qui me consume de telle sorte par intervalles que si par « miséricorde il n'accommodait sa grâce à la nature, j'y « succomberais et cette vie me ferait mourir... » Comment rendre compte de choses d'un ordre aussi élevé?... Où trouver des expressions en rapport avec la sublimité du sujet?... Aussi, la Vénérable ajoute-t-elle avec une touchante ingénuité : « Je veux dire ce que je ne puis expri- « mer, et je ne sais si je le dis comme il faut. » Cette dernière communication à son fils nous donne une bien haute idée de la perfection d'union avec Dieu et du degré d'amour où cette âme séraphique était parvenue. Elle vivait bien plus au Ciel que sur la terre.

Le 15 janvier 1672, la Vénérable fut attaquée d'une oppression de poitrine extraordinaire, accompagnée d'une faiblesse d'estomac qui ne supportait aucun aliment. Brûlée par la fièvre, ses forces la délaissèrent complètement, au point que son corps devint une masse inerte, incapable de tout mouvement. Jamais la servante de Dieu ne parut plus sublime que sur ce lit de douleur. Pas une plainte, pas un soupir ne trahissait ses intolérables souffrances : sur toute sa physionomie rayonnait une expression de joie profonde, de jouissance surhumaine. Ravie de se voir crucifiée avec Jésus-Christ, elle répétait sans cesse : « *Christi crucifixa sum Cruci,* je suis attachée à la Croix « de Jésus-Christ » Le 20 janvier, les médecins perdirent tout espoir, et l'on fit donner à l'heureuse malade le saint Viatique et l'Extrême-Onction, qui furent précédés de la profession de Foi et de la demande publique de pardon, suivant l'usage des Ursulines.

Toute la Communauté, cependant, plongée dans la douleur la plus vive, conjurait le Ciel de prolonger encore, au moins pour quelque temps, une existence si chère. Son

Directeur, le P. Lallemant, ordonna à la malade de s'unir à ses Sœurs pour demander à Dieu la santé. Elle s'y résigna sans réplique : « Mon « Seigneur et mon Dieu, dit-elle, si « Vous jugez que je suis encore utile à « cette petite Communauté, je ne refuse « point la peine, ni le travail. » Aussitôt, elle éprouva un mieux sensible et bientôt les médecins la déclarèrent hors de danger. En peu de jours, elle put se rendre au Chœur et assister au *Te Deum* qui fut chanté en action de grâces. La convalescence parut se continuer tout le Carême ; mais le Vendredi-Saint, au soir, la servante de Dieu fut obligée de déclarer à la Supérieure qu'elle souffrait d'atroces douleurs, causées par des abcès aux côtés Le chirurgien, l'opération terminée, eut d'abord l'espoir de la sauver ; mais au huitième jour le mal lui parut sans ressource.

Quand la Vénérable apprit cette nouvelle, une joie subite parut sur tous ses traits, et depuis ce moment jusqu'à sa

« *Christi crucifixa sum Cruci.* »

mort, elle fut comme dans une continuelle extase. Lui parlait-on, elle répondait en peu de mots et aussitôt s'absorbait en Dieu. La conversion des sauvages fut sa dernière préoccupation mortelle; le 30 avril, se sentant à l'extrémité, elle voulut, une fois encore, revoir les petites pensionnaires indigènes et les bénissant avec effusion de cœur, elle leur adressa, dans leur propre langue, des paroles admirables sur les saints Mystères et le bonheur de servir Dieu. Le soir du même jour, après un long et dernier regard sur ses Sœurs, elle remit doucement son âme à Dieu. A l'instant de son décès, un rayon de lumière céleste sembla tomber sur ce visage immobilisé par la mort; et les religieuses, partagées entre la douleur et l'admiration, ne pouvaient détacher leurs regards de l'idéale beauté qu'il reflétait.

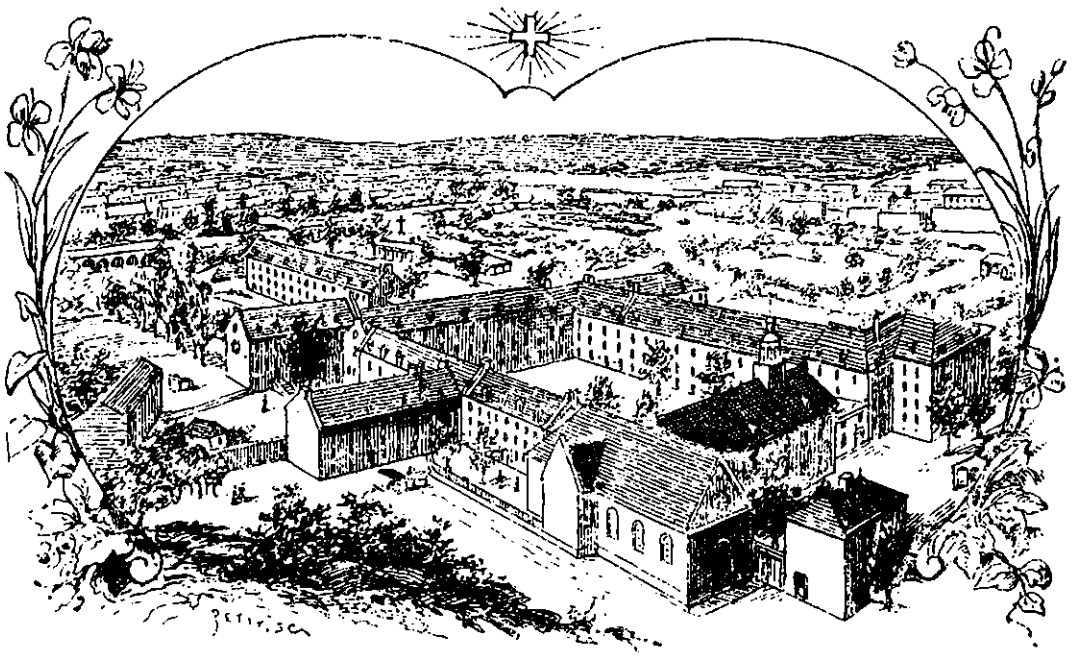
Adieux de la Vénérable aux enfants sauvages.

Ce phénomène, attesté par toutes celles qui en furent témoins, leur fit une telle impression qu'elles voulurent en perpétuer le souvenir ; et chaque année, au jour anniversaire de la mort de leur vénérée Fondatrice, elles chantaient un *Te Deum* d'actions de grâces. Cet usage s'est continué jusqu'à nos jours sans que l'Eglise y ait trouvé sujet de blâme.

Comment dignement dépeindre le sentiment de profonde douleur produit dans la colonie par la nouvelle de cette heureuse mort. Tous les objets qui avaient été à l'usage de la Vénérable : tuniques, livres, chapelets, médailles, tout fut enlevé en un instant ; et ce fut à grand'peine que les religieuses purent conserver son chapelet de costume qu'elles possèdent encore. Quand il fut connu qu'il n'y avait plus rien à donner, l'on apporta des images et d'autres objets de piété pour les faire toucher à la « Sainte Mère » ; cette expression était dans toutes les bouches, car : « Au mo- « ment où elle mourut, dit l'un de ses premiers biographes, « le P. Charlevoix, la voix publique la canonisa dans tous « les lieux où elle était connue. » La colonie entière assista à ses funérailles, car grands et petits, Français comme sauvages, tenaient la servante de Dieu en égale vénération et vinrent lui rendre un dernier témoignage de leur respect.

La réputation de sainteté dont la Vénérable a joui de son vivant n'a fait que s'accroître avec les années ; et à l'heure qu'il est, son intercession est réclamée dans tous les pays où les Filles de Sainte-Angèle exercent leur apostolat. Dieu semble écouter les prières de sa servante, car un

Mort de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation.



de ses biographes les plus récents (l'abbé Richaudeau) a pu donner une liste de soixante-trois faveurs, de toute importance, attribuées à l'intercession de la Vénérable Mère ; et nous savons, d'une manière certaine, que le nombre s'est beaucoup accru dans ces dernières années.

Vers le milieu du siècle dernier, en 1751, la question de la Béatification de la fervente Ursuline avait été agitée ; mais les bouleversements politiques et la difficulté des communications mirent obstacle au procès.

Cent ans s'écoulèrent, et malgré la vénération du public et les hommages discrets de ses Filles, rien n'avait été fait pour la gloire de Marie de l'Incarnation. Enfin, l'an 1867, les premières démarches furent tentées, et le procès préliminaire eut son cours. Depuis cette époque, à des intervalles irréguliers, réglés par les progrès de la cause, la Sacrée Congrégation des Rites a publié des décrets qui ont rempli de joie tous les amis de la Vénérable Mère.

Puisse Dieu réaliser bientôt les espérances que font naître de si beaux commencements !... Ce sera un jour heureux pour le Canada et pour tout l'Ordre de Sainte-Ursule, que celui où il sera permis d'invoquer en public celle qui, vivant encore, a mérité d'être appelée par Bossuet « la Thérèse de la Nouvelle-France. »

Monastère des Ursulines de Québec (1892).

Abbeville (Somme), C. Paillart, *Imprimeur-Editeur*.

TITRES DE QUELQUES-UNES DES

BROCHURES ILLUSTRÉES

DE PROPAGANDE CATHOLIQUE

Honorées de l'approbation de S. S. Léon XIII
de cinq Archevêques et seize Evêques de France

Editées par C. PAILLART, *Imprimeur-Editeur*
à ABBEVILLE *(Somme)*

BROCHURES ILLUSTRÉES (16 pages et Couverture)

Chemin de la Croix. — Chemin de la Croix pour les Enfants. — Prières du matin et du soir et Prières de la Messe. — Prières de la Messe pour les Enfants. — Le très-saint Rosaire. — Le saint Rosaire expliqué aux Enfants. — L'Adoration perpétuelle. — Etc.

BROCHURES ILLUSTRÉES (32 pages et Couverture)

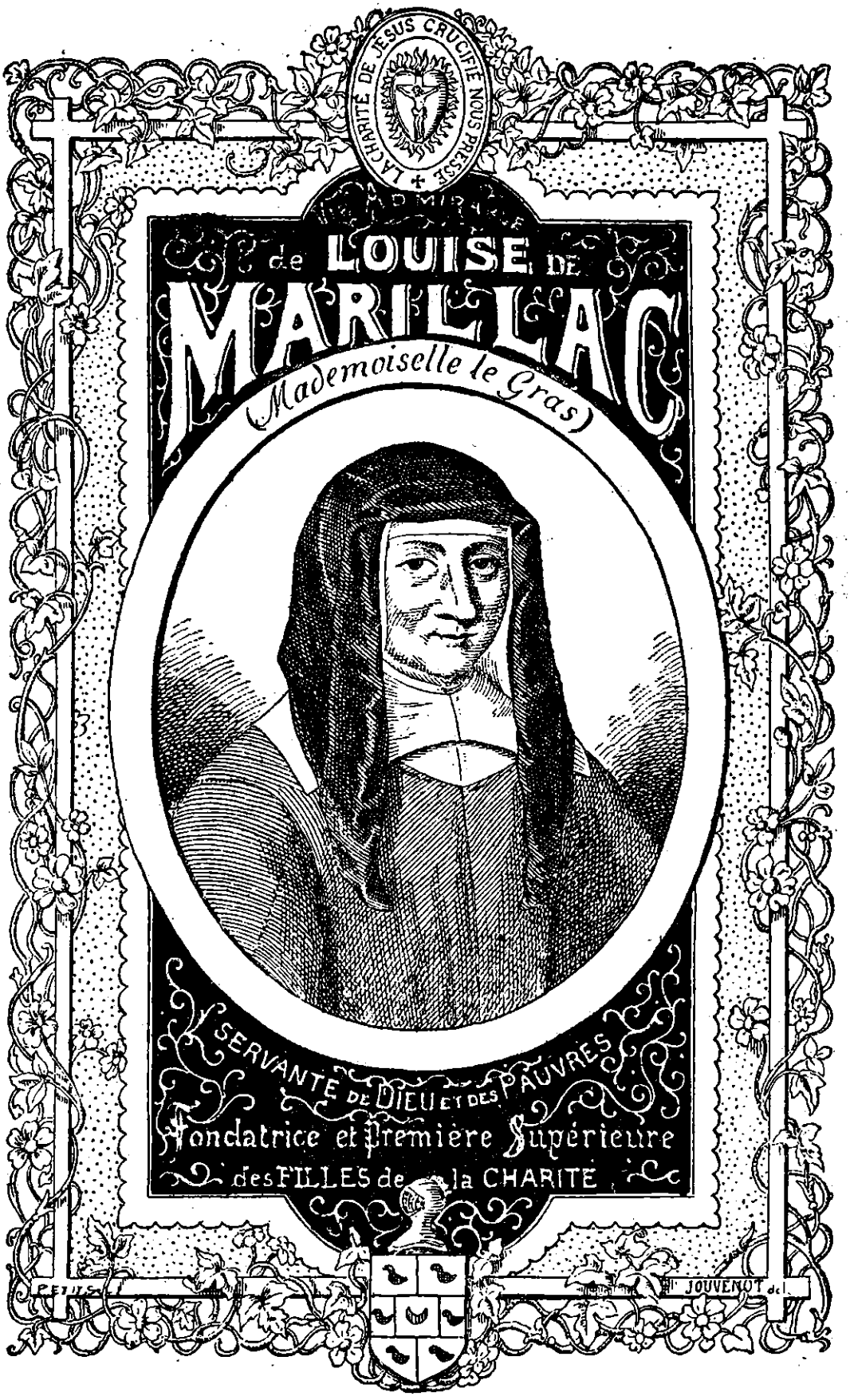
Les Mois de saint Joseph, de Marie, du Sacré-Cœur, des SS. Anges, des Ames du Purgatoire. — Les Apprêts du grand Jour. — La Veille du grand Jour. — Le Lendemain du grand Jour. — La Confirmation. — Jeanne d'Arc. — Général de Sonis. — La Rochejaquelein. — Christophe Colomb. — Général de Pimodan. — Garcia Moreno. — Vies de saint Vincent de Paul, de Louise de Marillac, du B. Perboyre, de la B^se^ Marguerite-Marie, du V. P. de la Colombière, de saint Louis de Gonzague, de la V. Madame Barat, de saint François de Sales, de saint Benoit Labre, du V. Curé d'Ars, de saint François Régis, de saint Martin, de sainte Angèle Mérici, de sainte Germaine Cousin, du B. Pierre Fourier, de la Mère Alix Le Clerc, du P. Champagnat, de Mgr de Ségur, du B. de La Salle, de sainte Philomène. — Sainte Anne d'Auray. — La vraie Histoire de France. — Portrait de l'Enfant de Marie. — Le Sacré-Cœur à Montmartre. — N.-D. de Lourdes. — N.-D. de la Salette. — N.-D. de Campocavallo. — Etc.

BROCHURES DIVERSES ILLUSTRÉES

Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, d'après la concordance des Quatre Evangélistes. — Evangiles des Dimanches et Fêtes de l'année. — N.-D. des Victoires. — N.-D. de Fourvière. — N.-D. de Chartres. — N.-D. de Boulogne. — N.-D. des Armées. — N.-D. des Champs. — Etc.

CES BROCHURES SE TROUVENT ÉGALEMENT A PARIS CHEZ
VIC & AMAT, LIBRAIRES, 11, RUE CASSETTE.

LIVRES DE PRIX ILLUSTRÉS



C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

ABBEVILLE (Somme)

L'auteur déclare formellement se soumettre aux décrets du Pape Urbain VIII et ne prévenir en rien les décisions du Saint-Siège, en appréciant la vie et les vertus de Louise de Marillac.

LETTRE de Monsieur FIAT

Supérieur Général de la Congrégation de la Mission

a Monsieur C. PAILLART

Imprimeur-Editeur

des Brochures illustrées de Propagande Catholique

Paris, 8 Décembre 1890.

Monsieur,

Je vous remercie d'avoir mis votre talent au service de la grande Servante de Dieu, si chère à Saint Vincent de Paul et à ses Enfants.

Cet abrégé de la Vie de Louise de Marillac, *d'un style simple et vrai, orné d'illustrations qui lui donnent un grand charme, ne sera pas moins goûté, je l'espère, que vos publications précédentes.*

Comme les autres, cette petite Notice pénétrera partout, et ceux qui aiment déjà l'Apôtre de la charité, aimeront aussi sa plus puissante Coopératrice.

Formant ce vœu de tout mon cœur, je vous prie d'agréer les sentiments de gratitude et de respect avec lesquels,

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble serviteur,

A. FIAT,

Supérieur Général.

Naissance de Louise de Marillac (1591). Sa première éducation.

La Vénérable Louise de Marillac, si désireuse de se cacher pendant sa vie, semble rechercher l'obscurité même après sa mort. Mais ce que Salomon promet à la femme forte se réalise pour elle : ses enfants se lèvent et la louent. « La Compagnie des Filles de la Charité est à elle seule, a-t-on dit, le plus beau discours que la terre ait entendu et comme le plus bel entretien entre Dieu et les hommes. » Et ce discours retentit dans tout l'univers.

Louise naquit à Paris, le 12 août 1591, de Louis de Marillac, seigneur de Ferrières, et de Marguerite Le Camus.

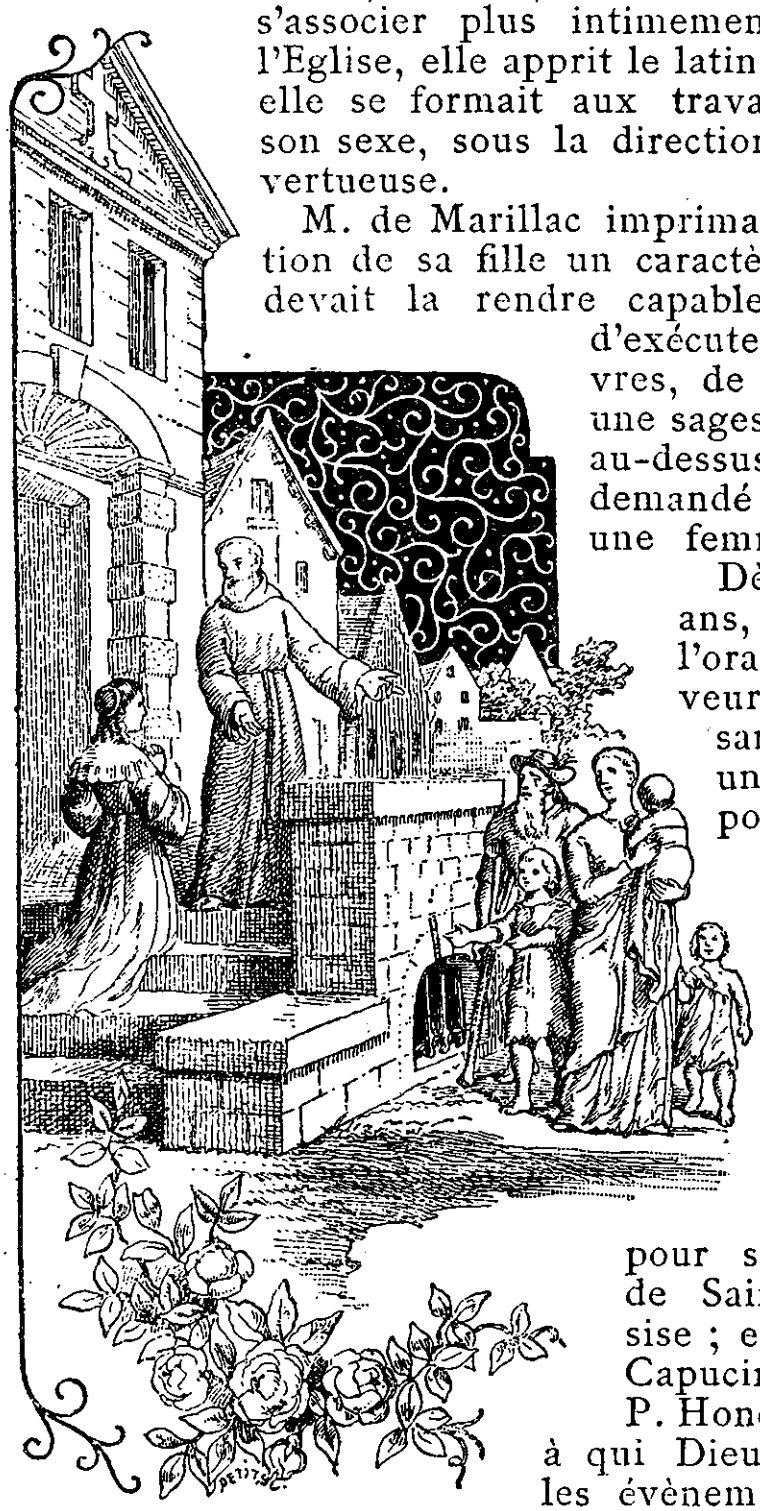
Comme Dieu avait préparé Vincent de Paul à être le père de tous les infortunés en lui faisant endurer tous les maux, ainsi sa main providentielle formait celle qui devait être la mère des orphelins et la servante des pauvres. Il voulut que, dès le plus bas âge, Louise apprît ce qu'est le malheur de perdre sa mère.

M. de Marillac, qui était un homme de haute intelligence et de grande vertu, ne négligea rien pour réparer cette perte : il confia sa fille unique à une de ses sœurs, religieuse dominicaine au monastère royal de Poissy. Ce fut là, sans doute, que Louise fit sa première Communion, et qu'elle puisa une dévotion toute filiale envers sa Mère du Ciel.

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.

Jeunesse de Louise. Ses vertus précoces.

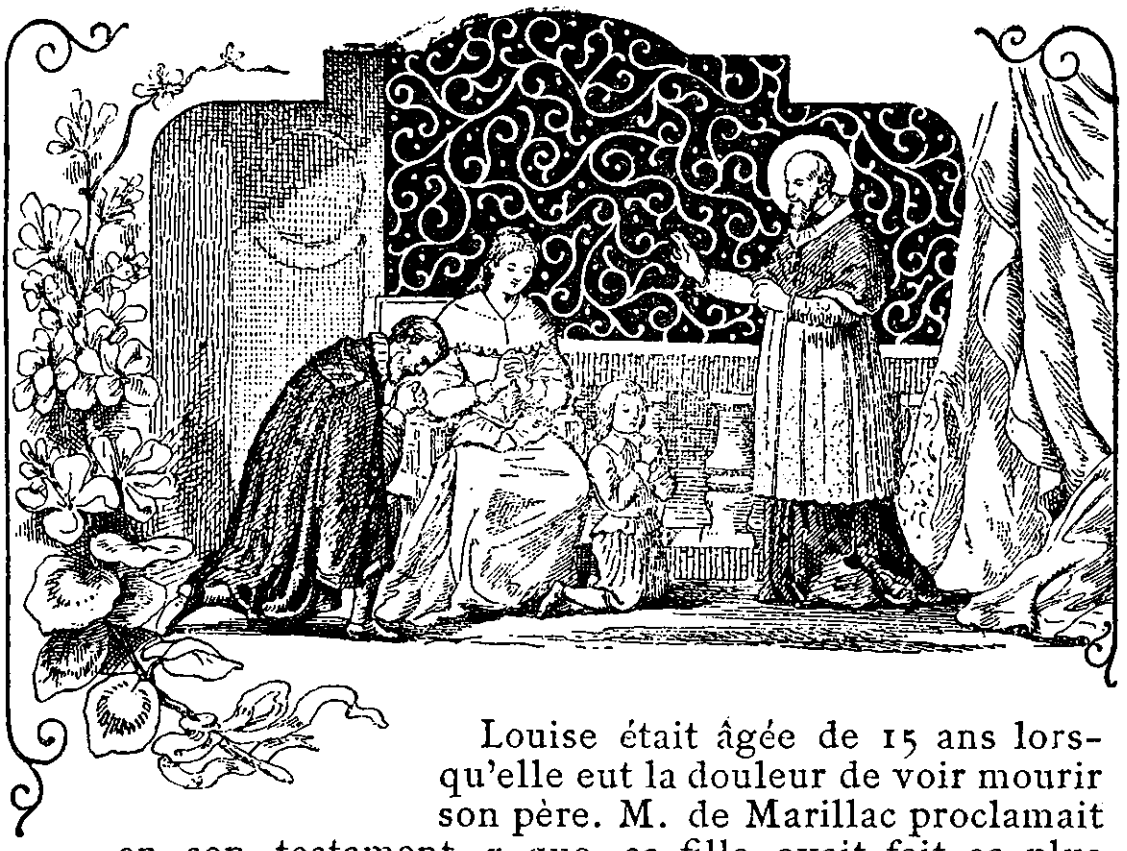
Peu après, M. de Marillac fit revenir à Paris sa fille et dirigea lui-même son éducation. Louise étudia avec succès la littérature, les arts, et même la philosophie. Pour s'associer plus intimement aux offices de l'Eglise, elle apprit le latin. En même temps elle se formait aux travaux convenables à son sexe, sous la direction d'une maîtresse vertueuse.



M. de Marillac imprimait ainsi à l'éducation de sa fille un caractère de virilité qui devait la rendre capable de concevoir et d'exécuter de grandes œuvres, de les conduire avec une sagesse et une prudence au-dessus de ce qui est demandé ordinairement à une femme.

Dès l'âge de quinze ans, Louise se livrait à l'oraison avec une ferveur toujours croissante. Elle y puisa un profond mépris pour le monde et le désir ardent de se consacrer à Dieu. La vie humble, pauvre, mortifiée des Capucines la ravissait. Mais sa constitution physique n'était pas assez robuste pour supporter la règle de Saint François d'Assise ; et le provincial des Capucins de Paris, le P. Honoré de Champigny, à qui Dieu montrait souvent les évènements de l'avenir, la détourna de son dessein en disant : « Ma fille, je crois que Dieu a d'autres vues sur vous. » Dieu, en effet, la destinait à être la mère des enfants innombrables que la charité de Vincent de Paul allait adopter, et il voulut qu'elle fût mère !

Visite de Saint François de Sales (1618).



Louise était âgée de 15 ans lorsqu'elle eut la douleur de voir mourir son père. M. de Marillac proclamait en son testament « que sa fille avait fait sa plus grande consolation en ce monde, et qu'elle lui avait été donnée de Dieu pour son repos dans les afflictions de sa vie. »

Ses parents et ses amis, préoccupés de son isolement, la pressaient pour lui faire accepter un honorable mariage. Ne pouvant entrer en religion ni rester seule dans le monde, elle crut devoir se laisser guider par ceux qui lui semblaient avoir reçu la mission de pourvoir à son avenir. Elle consentit à épouser Antoine Le Gras, secrétaire de la reine Marie de Médicis. Le mariage eut lieu à Saint-Gervais, à la chapelle du Saint-Esprit, le 5 février 1613.

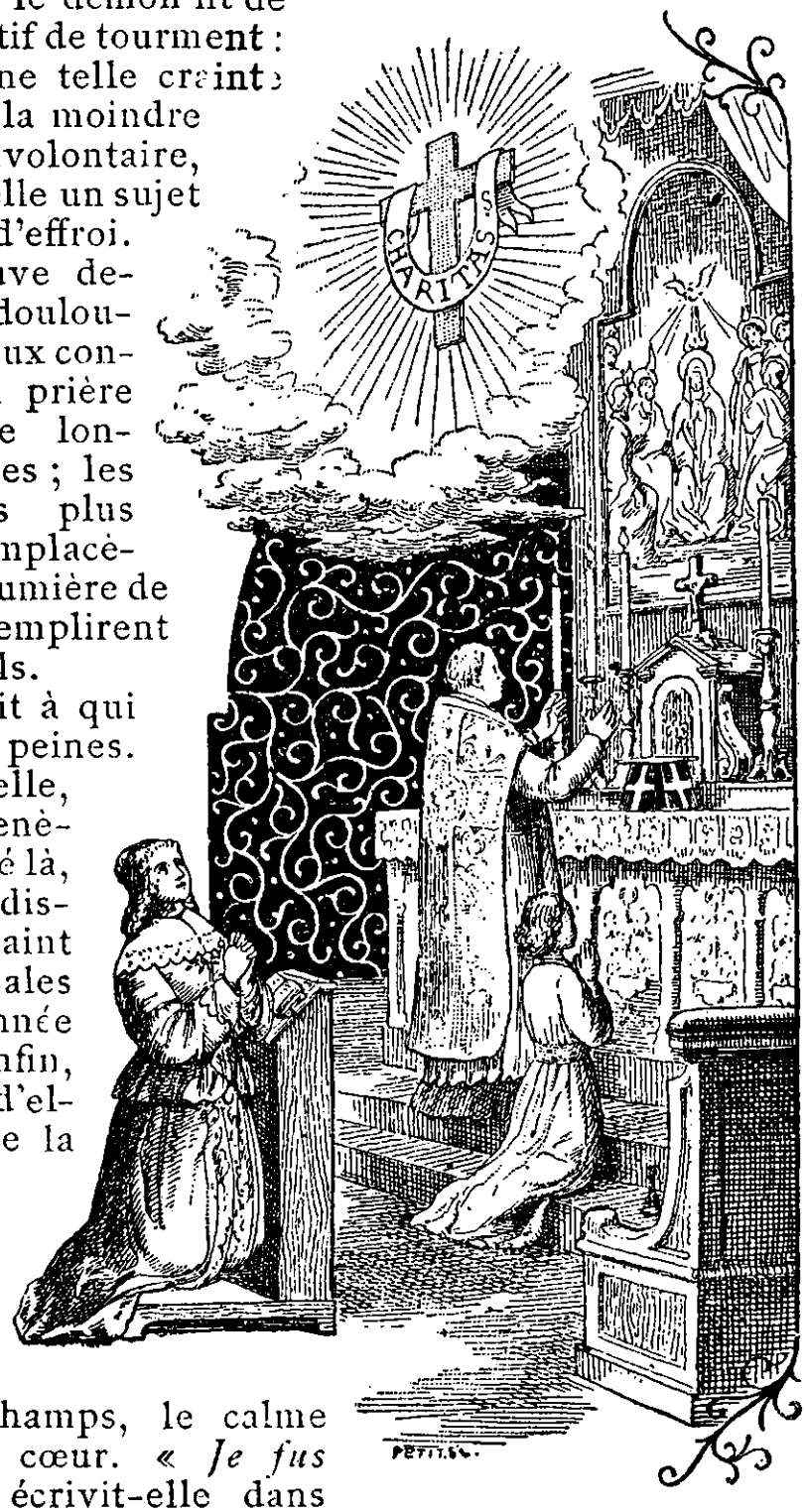
A peine mariée, Louise reproduisit dans sa conduite les traits et les vertus de la femme forte. D'une piété solide, elle ne se laissa pas éblouir par le prestige des futilités mondaines, elle menait une existence sérieuse et toute consacrée au service de Dieu, aux soins de sa famille et au soulagement des pauvres. Elle avait pour guide dans la direction de son âme Mgr Camus, évêque de Belley ; et étant tombée malade, Saint François de Sales vint lui rendre visite et la consoler dans son affliction.

Dieu bénit son mariage par la naissance d'un fils, qu'elle éleva avec un soin particulier, et dont elle fit un parfait gentilhomme et un excellent chrétien. Il étudia le droit, et devint Conseiller du Roi à la Cour des Monnaies.

Vocation de Louise de Marillac (4 Juin 1623).

Louise s'appliquait à la pratique des vertus chrétiennes avec une noble générosité et une suavité toute céleste.

Ne découvrant aucune faiblesse qui pût lui donner accès dans son cœur, le démon fit de sa vertu un motif de tourment : il lui inspira une telle crainte du péché, que la moindre faute, même involontaire, devenait pour elle un sujet de trouble et d'effroi.



Mais l'épreuve devait être plus douloureuse encore : aux consolations de la prière succédèrent de longues sècheresses ; les obscurités les plus navrantes remplacèrent la douce lumière de la foi, et la remplirent de doutes cruels.

Elle ne savait à qui confier ses peines. « Seul, se dit-elle, l'évêque de Genève, s'il avait été là, aurait pu les dissiper. » Mais Saint François de Sales était mort l'année précédente. Enfin, Dieu eut pitié d'elle. Le jour de la Pentecôte, 4 juin 1623, pendant qu'elle entendait la messe à l'église Saint-Nicolas-des-Champs, le calme revint en son cœur. « *Je fus alors avertie*, écrivit-elle dans ses notes intimes, *qu'un temps viendrait où je serais en état de faire vœu de pauvreté, chasteté et obéissance, et que je serais avec des personnes dont quelques unes feraient de même....* » Cette vue de l'avenir la remplit de joie.

Elle se place sous la direction de S. Vincent (1625).

M. Antoine Le Gras mourut après une longue et douloureuse maladie, le 21 décembre 1625, muni des consolations de l'Église. Louise de Marillac restait veuve à trente-quatre ans.

Elle consacra dès lors tout son temps à la prière et aux bonnes œuvres. « N'est-il pas raisonnable, disait-elle, que je sois toute à Dieu, après avoir été tant de temps au monde ?... »

Mgr Camus applaudit à ce redoublement de ferveur ; mais tenu loin de Paris, il confia la direction de sa fille spirituelle à Saint Vincent de Paul, l'apôtre de la charité. Saint François de Sales venait aussi de le choisir pour Supérieur de ses Filles de la Visitation, parce que, disait-il, il n'avait pas connu de plus digne et de plus saint Prêtre que lui.

A l'école d'un tel maître et sous l'impulsion de la grâce, Louise de Marillac brûlait de vouer sa vie au service des malheureux. Elle s'y consacra par un acte écrit de sa main et que l'on conserve encore précieusement. Mais son sage directeur, ennemi des résolutions précipitées, ajourna toute décision. « Soyez la chère fille de Notre-Seigneur, lui écrivait-il, toute humble, toute soumise, toute pleine de confiance, et attendez avec patience l'évidence de sa sainte et adorable volonté... Honorez toujours, ajoute-t-il, Notre-Seigneur à l'état inconnu de Fils de Dieu. C'est là ce qu'il demande de vous pour le présent et pour l'avenir. »

Saint Vincent de Paul confie à Louise de Marillac le soin des Pauvres (1629).

Louise de Marillac se livrait aux œuvres de charité avec une ardeur qui avait besoin d'être tempérée; mais son prudent directeur l'acheminait comme par degrés à une vocation plus sublime encore. « *Priez* lui disait l'homme de Dieu ; *la prière est la source des bons conseils. Communiez souvent ; l'Eucharistie est l'oracle des pensées charitables.* »

Après quatre années de ce noviciat, Mlle Le Gras était à la hauteur de la mission pour laquelle Dieu l'avait douée de qualités et de vertus éminentes. Aussi, au commencement de 1629, Saint Vincent de Paul lui permit-il de se donner particulièrement à Notre-Seigneur « pour honorer sa charité envers les pauvres, et pour l'imiter autant qu'elle pourrait dans les fatigues, lassitudes et contradictions qu'il avait souffertes pour leur sujet. » Il lui confia alors la visite des Confréries de la Charité, déjà établies en un grand nombre de lieux à la suite des missions, pour le soulagement spirituel et corporel des pauvres malades.

Saint Vincent lui traça la ligne de conduite qu'elle devait suivre en ses voyages, et il ajouta : « Allez, Mademoiselle, allez au nom de Notre-Seigneur ; je prie sa divine bonté qu'elle vous accompagne ; qu'elle soit votre consolation en votre chemin, votre force en votre travail, et qu'enfin elle vous ramène en parfaite santé et pleine de bonnes œuvres... Qu'il lui plaise de bénir votre voyage, et de vous aider à supporter vos peines en la manière qu'il a supporté les siennes. »

Louise de Marillac visite les Charités de province (1629-1632)

Louise de Marillac devenait pour toujours l'auxiliaire de saint Vincent de Paul. Obéissant avec joie, elle se rendit d'abord à Montmirail, dans le diocèse de Soissons, où elle fut reçue par le Père de Gondy, seigneur du lieu.

Dans ses courses pénibles, qu'elle faisait toujours avec quelque pieuse amie, elle continuait à mener la vie mortifiée qui lui était devenue habituelle. Les voitures incommodes, une nourriture grossière, de mauvaises auberges l'associaient plus intimement aux privations des pauvres et l'excitaient davantage à les soulager.

Dès qu'elle était arrivée dans les lieux où la Confrérie était établie, la pieuse visiteuse réunissait les femmes qui en faisaient partie, travaillait à les pénétrer de l'esprit de l'Œuvre, lisait et expliquait le règlement, et recherchait les personnes à enrôler. Puis, pour prêcher d'exemple, elle visitait elle-même les malades et apportait dans sa conduite tant de grâce, de bienveillance et d'activité, qu'à son départ l'association semblait renouvelée.

C'était vraiment un grand spectacle que celui de cette femme délicate que les veilles, les voyages, les plus pénibles travaux ne parvenaient pas à lasser. Simple et modeste dans ses habits, humble et charitable dans ses actions, elle portait dans son cœur l'amour de Jésus crucifié. Aussi sa seule apparition était-elle un premier bienfait, qui suffisait parfois pour surmonter les résistances et donner aux œuvres de miséricorde un élan inespéré.

Zèle de Louise de Marillac pour l'instruction de la jeunesse

Plus soucieuse du salut des âmes que de la santé du corps, Louise de Marillac s'occupait surtout des besoins spirituels des pauvres. Son œuvre de prédilection c'était l'instruction religieuse des femmes et des enfants.

Avec l'autorisation des Curés, elle réunissait les jeunes filles peu instruites, leur faisait des catéchismes et des instructions. S'il y avait dans le village une maîtresse d'école, elle lui traçait, avec une simplicité et une prudence admirables, la véritable méthode de l'enseignement religieux; s'il n'y en avait pas, elle s'efforçait d'en procurer une, et donnait elle-même les premières leçons.

Son intelligence si élevée, nourrie de fortes études et de lectures sérieuses, savait descendre au niveau des plus simples. Elle avait rédigé elle-même un abrégé de ce que le chrétien doit croire et pratiquer. Les vérités fondamentales, les moyens de salut, particulièrement la bonne manière de prier, de se confesser, de communier y sont exposés avec autant de simplicité que de clarté.

On accourait pour recueillir ses paroles : « Dans un village, raconte ingénuement une de ses premières compagnes, les femmes furent si consolées de l'entendre qu'elles en parlèrent à leurs maris ; ceux-ci voulurent y aller ; on leur dit que les hommes n'y allaient pas. Ils furent se cacher dans tous les coins de la chambre, et après ils demandaient si elle ne confessait point. »

Louise de Marillac soigne une pestiférée

Les Confréries de la Charité avaient été organisées au début en faveur des paroisses rurales; mais lorsque saint Vincent et Louise de Marillac en eurent constaté les fruits, ils voulurent en procurer les bienfaits aux grandes villes.

Dès l'année 1629, au retour d'une de ses tournées charitables, la Servante de Dieu organisa une Confrérie à Saint-Sauveur. En 1630, elle forma une nouvelle Confrérie dans le quartier de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, sa nouvelle paroisse. Toujours la première dans les rencontres qui réclamaient un dévouement plus généreux, elle abordait les réduits les plus repoussants. Un jour on apprit qu'elle s'était chargée du soin d'une pestiférée. Vincent, occupé ailleurs, lui écrivit: « Je vous avoue, Mademoiselle, que cela, d'abord, m'a si fort attendri le cœur, que, s'il n'eût été nuit, je fusse parti à l'instant même pour vous aller voir. Mais la bonté de Dieu sur les personnes qui se donnent à lui pour le service des pauvres, dans la Confrérie de la Charité, me fait avoir une très parfaite confiance en lui que vous n'en aurez pas de mal... Notre-Seigneur veut se servir de vous pour quelque chose qui regarde sa gloire, et j'estime qu'il vous conservera pour cela... »

A partir de 1631, la plupart des paroisses de Paris et de ses faubourgs accueillirent successivement avec joie des associations semblables à celle de Saint-Nicolas. Bon nombre de dames, entraînées par l'exemple de Louise de Marillac, se mirent à visiter les malades et à les assister.

Louise de Marillac organise la Charité dans plusieurs villes de province (1630).

En 1630, Asnières, Saint-Cloud, Villepreux et Villiers-le-Bel reçurent les visites, les conseils et les aumônes de Louise de Marillac. A Villiers, elle ne put résister à la fatigue et tomba malade. Saint Vincent lui écrivit à ce sujet : « Votre cœur n'est-il pas bien consolé d'avoir été trouvée digne devant Dieu de souffrir en le servant. »

La même année, elle visitait ou fondait à Beauvais dix-huit confréries, elle y faisait des conférences pour les femmes et elle y produisit une impression si vive que lorsqu'elle partit pour retourner à Paris, tout le peuple l'accompagna sur le chemin, en la comblant de bénédictions. Tout à coup survint un accident. Un enfant, pressé par la foule, tombe sous sa voiture, et une des roues lui passe sur le corps. Avertie par les cris des spectateurs, Louise de Marillac descend et prie pour l'enfant : aussitôt l'enfant se relève sans blessure et sans souffrance. Vincent lui écrit que les succès ne continueront pas toujours : « Souvenez-vous, ajoute-t-il, que l'abeille compose son miel de la rosée qui tombe sur l'absinthe comme de celle qui tombe sur la rose. »

La maladie, en effet, vint l'affliger, et ce fut après une de ces épreuves que Saint Vincent lui écrivit : « Un beau diamant vaut plus qu'une montagne de pierres, et un acte d'acquiescement vaut mieux qu'une quantité de bonnes œuvres. »

Louise de Marillac prend soin des Galériens (1632).

Louise de Marillac avait trouvé en Saint Vincent un guide et un modèle. Le saint aimait tous les malheureux ; mais il avait une tendresse particulière pour les galériens, car il se souvenait de son esclavage en Tunisie et il connaissait par expérience la misère des pauvres forçats. En 1632, il leur obtint de Louis XIII un lieu de retraite dans la tour St-Bernard, et il leur procura toutes sortes de secours.

Mlle Le Gras, étant pour lors Supérieure de la Charité de Saint-Nicolas - du - Chardonnet, voulut avoir part au mérite d'une si bonne œuvre, et commença d'y contribuer de ses biens. Saint Vincent l'y encourageait avec autant de zèle que de prudence : « La Charité vers ces pauvres forçats, lui écrivait-il en 1632, est d'un mérite incomparable devant Dieu ; vous avez bien fait de les assister et vous ferez bien de continuer en la manière que vous le pourrez, jusqu'à ce que j'aie le bien de vous voir, qui sera dans deux ou trois jours. Pensez un peu si votre charité s'en voudrait charger, au moins pour quelque temps ; vous les aideriez de l'argent qui vous reste... »

La servante de Dieu conserva toujours une tendre sollicitude pour cette œuvre. En 1639, les Filles de la Charité furent attachées au service des galériens qu'elles conservèrent jusqu'à la fin du siècle suivant.

La première servante des Pauvres

Les Confréries réussissaient dans les villes comme dans les campagnes. Beaucoup de malades étaient secourus à domicile ; mais les personnes dont se composaient les Confréries, appartenant souvent aux classes élevées, trouvaient dans les devoirs de famille et de position de sérieux obstacles à l'accomplissement de leurs fonctions. Louise de Marillac demanda à Saint Vincent de Paul si on ne pouvait remédier à ces inconvénients au moyen de servantes de bonne volonté qui, tout à fait dégagées des préoccupations terrestres, se dévoueraient à l'assistance des pauvres et des malades, pour l'amour de Dieu.

Vincent se souvint alors d'avoir rencontré dans ses missions de jeunes villageoises qui désiraient se dévouer au bien. Une jeune fille de Suresne, nommée Marguerite Naseau, se présenta la première. C'était une pauvre bergère qui, étudiant son alphabet en gardant ses vaches rêvait de savoir lire pour enseigner le catéchisme aux petites filles. Et quand elle apercevait un passant, elle le priait de lui apprendre une lettre, jusqu'à ce qu'enfin elle sût lire. Saint Vincent qui la connaissait l'envoya à Louise de Marillac. Marguerite Naseau se dévoua aux pauvres avec un zèle infatigable. Un jour elle rencontre une femme atteinte de la peste ; elle l'amène dans sa chambre et la couche dans son lit pour mieux la soigner. Mais le mal la frappe à son tour, elle le sent, fait ses adieux à sa compagne, et va mourir à l'hôpital Saint-Louis.

Louise de Marillac prononce ses Vœux (25 mars 1634)

Marguerite Naseau fut suivie de près par d'autres jeunes filles. Louise de Marillac offrit de réunir et de garder quelque temps chez elle les nouvelles venues, et le 29 novembre 1633, elle recevait chez elle les quatre premières Sœurs. Elle leur donna une règle et en dirigea l'application. Dieu bénit la nouvelle Communauté. Cette « petite pelote de neige », ainsi que l'appelait Saint Vincent, ne tarda pas à grossir. Au bout de peu de mois, la maison était un véritable noviciat, dont la croix, selon l'expression de Louise de Marillac, formait seule la clôture. Celle-ci demanda à se lier à son œuvre en formation par un vœu perpétuel. Vincent, toujours réfléchi en toutes ses actions, avait enchaîné son zèle pendant deux années. Mais cette fois il l'encouragea, et le 25 mars 1634, fête de l'Annonciation de la sainte Vierge, Louise de Marillac se consacra irrévocablement à Dieu pour le service des pauvres. Cette date a été religieusement conservée dans la Compagnie des Filles de la Charité, et le 25 mars de chaque année est le jour fixé pour le renouvellement de leurs vœux.

La sainte veuve se heurta à des difficultés de toutes sortes, mais son courage n'en fut jamais ébranlé. « Je lui ai souvent ouï dire, écrivait plus tard une de ses Filles, qu'elle avait grand peine à voir cette diversité de visages. » Elle se croyait obligée cependant de recevoir toutes celles qui paraissaient douées de bonne volonté.

Les premières Filles de Louise de Marillac

Les Filles de la Charité formées par Louise de Marillac étaient des âmes d'élite. La Sœur Anne de Gennes ne pouvait souffrir qu'on lui rappelât sa noble extraction, n'estimant aucun titre à l'égal de celui de servante des pauvres. — Sœur Barbe Angiboust avait un cœur de mère pour les petits enfants que, faute de berceau, elle tenait dans ses bras pendant des nuits entières. Une autre, Jeanne Dalmagne, substituait son repas à un morceau de pain dur qu'on présentait à un mendiant, et disait avec simplicité : « Il ne faut donner à Dieu rien qui ne soit bon. » Lorsqu'elle mourut, à peine âgée de 32 ans, Saint Vincent lui disait : « Ma fille, quelle aimeriez-vous mieux avoir été en votre vie, ou grande dame, ou fille de la charité? » Et la mourante s'écriait : « Fille de la charité » et rendait son dernier soupir. — Julienne Loret, très délicate de conscience et très énergique d'action, était si bien ménagère de son temps qu'elle se consolait de demeurer sur la terre en n'y restant pas un instant inoccupée de Dieu.— Marthe Dauteuil, appelée *la faiseuse de miracles*, aimait tant les pauvres malades, que l'infection qui s'exhalait de leurs plaies « lui semblait parfum de roses. » — Marguerite Laurence qui, ayant eu fort envie de regarder en passant les jeux de la foire, prend la croix de son chapelet et dit : « Vous êtes plus beau que tout cela, ô mon Jésus ! » et se détourne sans regret.

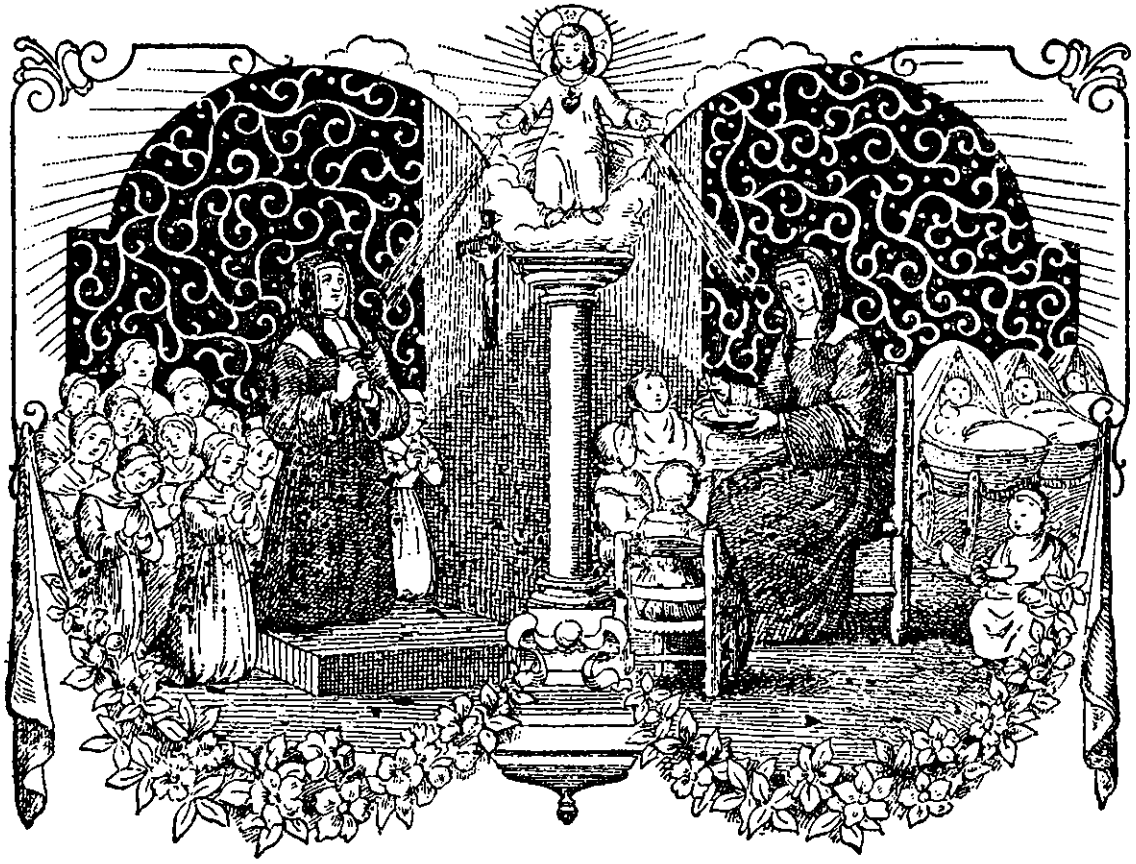
Louise de Marillac organise la collation des malades à l'Hôtel-Dieu (1634).

Le soin des malades à domicile fut le but primitif des Filles de la Charité, mais à mesure que le personnel augmentait, elles multiplièrent les applications de leur zèle.

En 1634, la présidente Goussault, aidée de Louise de Marillac et sous la direction de Saint Vincent de Paul, chercha à organiser l'œuvre des Dames de Charité pour la visite des malades de l'Hôtel-Dieu. Dès la première réunion, les Dames sollicitèrent le concours de M^lle^ Le Gras et celui de ses Filles. A la seconde assemblée, « elles résolurent qu'on donnerait tous les jours aux malades, par manière de collation, quelques douceurs qui leur seraient présentées par les Dames chacune à leur tour, accompagnant de consolations spirituelles cet acte de charité.» Saint Vincent leur donna un règlement. Elles devaient être vêtues fort simplement par respect pour les pauvres et les instruire charitablement. La bénédiction de Dieu fut si abondante que la première année près de huit cents malades hérétiques, infidèles ou hostiles à la vérité, furent conquis aux pratiques de la foi.

La Servante de Dieu ne perdit jamais de vue l'Hôtel-Dieu, elle y allait de temps en temps, avertissant Saint Vincent quand le zèle des Dames se ralentissait ou qu'il se faisait des vides dans leurs rangs.

Les Enfants-Trouvés (1636)



L'assemblée des Dames de l'Hôtel-Dieu ne se borna pas à visiter les hôpitaux; elle adopta successivement les œuvres de saint Vincent de Paul. L'une des premières fut celle des Enfants-Trouvés.

Dans la seule ville de Paris, la misère et l'immoralité abandonnaient des centaines d'enfants, chaque année. On en trouvait dans les rues, sous les portes-cochères, dans les églises, partout. Ces pauvres petites créatures étaient portées dans une maison voisine du port Saint-Landry, appelée *la Couche*. Mais les modiques ressources affectées à cette œuvre ne permettaient pas d'entretenir au-delà de deux nourrices et les enfants mouraient de faim et de misère.

Saint Vincent, informé par Louise de Marillac du sort de ces innocentes victimes, en fut ému jusqu'aux larmes. Il en parla aux Dames de Charité; elles n'hésitèrent pas à conclure qu'il fallait pourvoir au sort de ces malheureux enfants, et prièrent Louise de Marillac de faire un essai. Le succès de cet essai les décida à louer une maison au faubourg Saint-Victor où douze d'entre eux furent confiés aux Filles de la Charité (1638). Le nombre des enfants recueillis s'éleva bientôt à plusieurs centaines. La Reine donna, en 1647, le château de Bicêtre pour les loger. Vincent de Paul fut leur père; Louise de Marillac et ses Filles furent leurs mères dans la charité.

La petite Compagnie transférée à La Chapelle (1636)

La modeste maison que possédait Louise de Marillac dans la paroisse Saint-Nicolas était devenue trop exiguë pour sa petite Compagnie, et au mois de mai 1636 elle s'était transportée au village de La Chapelle, près de Paris. Les premières Filles de la Charité avaient conservé les vêtements alors en usage parmi les paysannes de l'Ile-de-France : elles avaient pour Monastère la maison des malades, pour cellule, une pauvre chambre, pour cloître, les rues de la ville, pour grille, la crainte de Dieu, et pour voile, la sainte modestie.

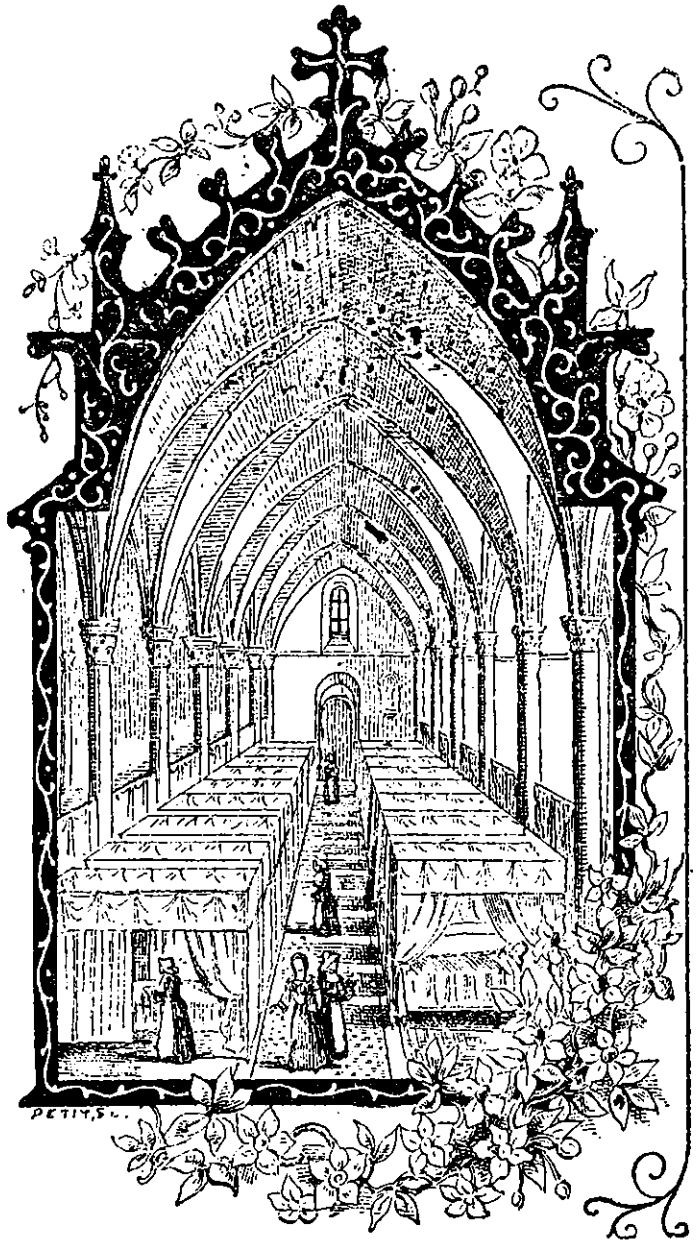
Pour attirer la bénédiction de Dieu sur le nouvel établissement, Louise de Marillac l'inaugura par quelques jours de retraite. Les dimanches et les jours de fêtes, elle réunissait les femmes et les jeunes filles du village pour leur enseigner le catéchisme. Elle ouvrit une classe pour les petites filles du quartier. Elle recueillit encore des jeunes personnes venues de Picardie, mises en fuite par les armées ennemies. Enfin, elle offrit l'hospitalité à un certain nombre de Dames qui voulurent faire des retraites sous sa direction.

Mais les pauvres avaient les préférences des Filles de la Charité. L'une d'elles, sœur Barbe, qu'on avait placée près de la duchesse d'Aiguillon, s'en revint quelques heures après, en pleurant, aux genoux de saint Vincent : « Renvoyez-moi aux pauvres, dit-elle, puisque c'est à eux que Notre-Seigneur m'a donnée. »

Louise de Marillac établit ses Filles à l'hôpital Saint-Jean d'Angers (1639)

« Si vous saviez tout ce que je crois de bien de vos bonnes Filles ! disait Mme Goussault à saint Vincent. Oh ! que Dieu m'a fait voir de grandes choses à leur sujet ! »

L'une de ces grandes choses fut le service hospitalier inauguré par l'installation des Sœurs à l'hôpital de Saint-Jean d'Angers. Les *pères des pauvres* ou administrateurs, connaissant les services rendus aux malades par les Filles de la Charité, en demandèrent avec instance. Pour répondre à ce vœu, il fut décidé que Louise de Marillac irait elle-même à Angers présider à l'établissement de quatre Sœurs. Elle était souffrante, mais rien ne put l'arrêter, elle partit au mois de novembre 1639. Elle atteignit Angers vers le 1er décembre. Malheureusement, épuisée par quatorze jours de route, elle tomba sérieusement malade.



La maladie de Mlle Le Gras fut longue ; mais elle n'attendit pas sa guérison pour s'occuper d'affaires. Elle réunit les dames de la ville pour leur proposer la visite des hôpitaux, leur faire adopter le règlement de Paris, et elle se mit à étudier les réformes nécessaires à l'hôpital. Dès que tout fut réglé, elle partit pour Paris.

Cette fondation commença sous les meilleurs auspices. La peste s'étant déclarée dans l'hôpital, les Sœurs bravèrent la contagion jusqu'à l'héroïsme ; le fléau parut les respecter, mais leur santé fut généralement si altérée qu'il y en eut plusieurs qui ne la recouvrèrent jamais.

Louise de Marillac s'installe au faubourg Saint-Denis (1641).

Le voyage et la maladie dont elle sortait à peine avaient fortement ébranlé la santé déjà si frêle de Louise de Marillac. Malgré la ruine de ses forces, les vingt années qu'elle parcourut encore furent peut-être les plus fécondes de sa vie. A son retour d'Angers, elle avait trouvé chez elle des jeunes filles lorraines que Saint Vincent avait fait venir de leur province, désolée par la guerre, pour leur donner asile. Elle prit un soin particulier de pourvoir à leur établissement.

La maison de La Chapelle fut bientôt trop petite. Louise de Marillac se décida, en 1641, à s'installer au faubourg S^t^-Denis dans un vaste local que Saint Vincent lui avait loué en face de S^t^-Lazare. C'est dans cette maison qu'elle reçut et logea Catherine de Bar, dite Mère Mechtilde du Saint-Sacrement, qui, de S^t^-Mihiel, dont elle était chassée par la guerre, venait à Montmartre où l'abbesse lui offrait l'hospitalité, et c'est en cette même année 1641 qu'eut lieu l'entrevue de Louise de Marillac avec sainte Jeanne de Chantal.

Les pauvres apprirent bientôt la demeure de la servante de Dieu ; les aumônes y affluèrent également à cause de la vénération et de la confiance qu'elle inspirait. Pendant les guerres de la Fronde, on put nourrir tous les jours plus de quatorze mille personnes, et des soins continuels furent prodigués à un nombre incalculable de malades.

Entrevue de sainte Jeanne de Chantal et de Louise de Marillac.

Les Filles de la Charité sont appelées à Nantes
(1646)

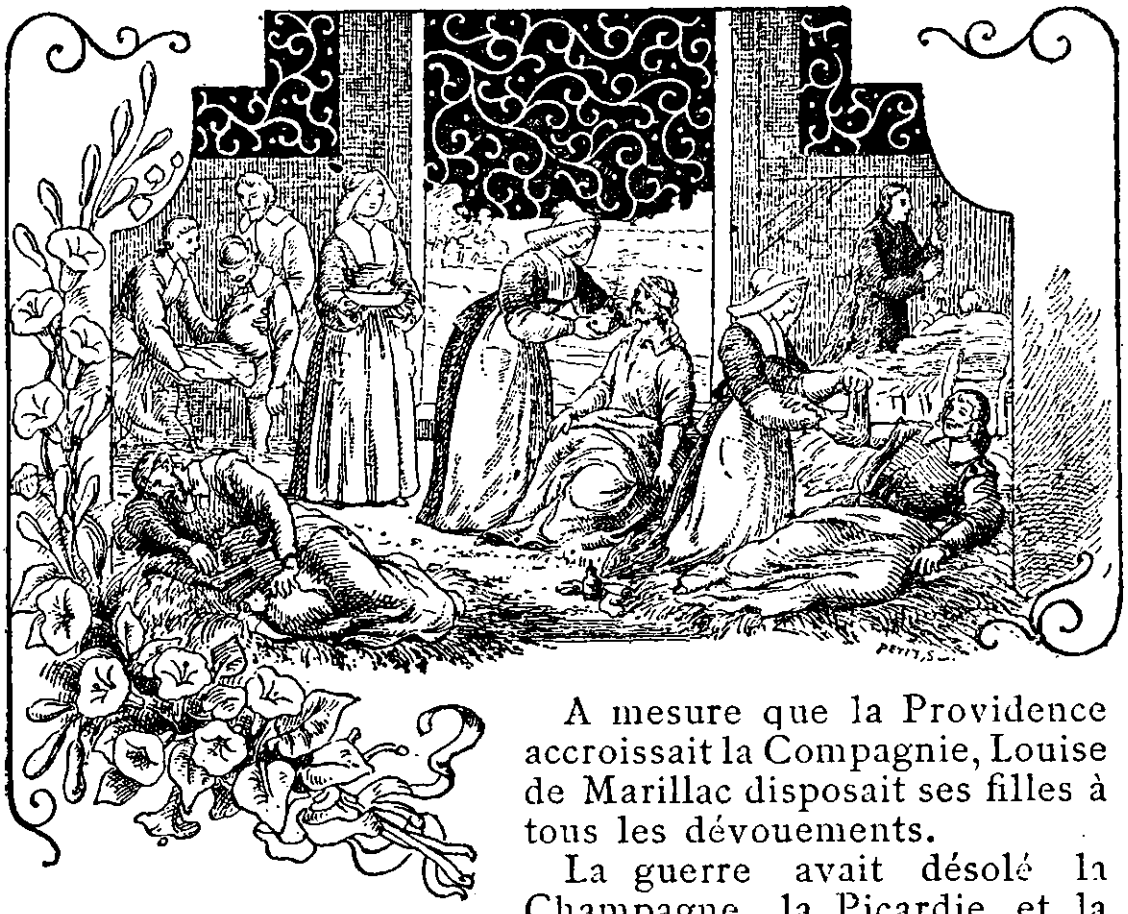
En l'année 1645, Louise de Marillac avait conduit ses Filles à Saint-Denis et les avait installées dans l'Hôtel-Dieu.

En 1646, Nantes, sachant tout le bien que faisaient les Filles de la Charité, sollicita leur assistance pour son hôpital. La servante de Dieu prit le coche d'Orléans et partit avec huit sœurs. Lorsqu'elles arrivèrent à Nantes, elles furent reçues par un grand concours de personnes qui étaient venues de tous les côtés pour les acclamer. « Dès le lendemain, dit la relation, nos Sœurs se mirent à travailler avec grand zèle, et en peu de jours il se trouva un tel changement dans l'hôpital que le monde prenait plaisir à y venir. Il y avait aux repas des pauvres une telle affluence qu'on

ne pouvait presque approcher des tables ni des lits des malades. »

Louise de Marillac, voyant avec quel empressement les Dames venaient voir les Sœurs faire le service, leur persuada de s'organiser en Confrérie ou en Association pour la visite des malades dans l'hôpital de Nantes, à l'instar des Dames de l'Hôtel-Dieu à Paris. Les Filles de la Charité établirent cette pieuse coutume dans tous les hôpitaux où elles furent appelées du vivant de leur Vénérable Mère. Et cette œuvre admirable, si nécessaire là surtout où la laïcisation écarte les Sœurs et les Prêtres du chevet des malades, existe encore aujourd'hui.

Louise de Marillac envoie des Sœurs en Champagne, Picardie, Lorraine et Flandre (1649-1652)



A mesure que la Providence accroissait la Compagnie, Louise de Marillac disposait ses filles à tous les dévouements.

La guerre avait désolé la Champagne, la Picardie et la Lorraine. On voyait sur les routes des mourants abandonnés, puis des religieuses fugitives et des églises profanées.

A ces désolantes nouvelles, le cœur de Saint Vincent est ému. Il envoie des Filles de la Charité pour soigner les malades, distribuer des aliments et procurer des refuges aux pauvres filles chassées de leurs maisons. Elles vinrent ensuite dans l'Orléanais et l'Ile de France. C'était Marie-Joseph qui, à bout de forces, tombe à son tour ; mais un malheureux malade implore son assistance, elle se lève, le soigne, regagne sa couche et meurt à l'instant. C'était Sœur Jeanne qui avait soin des orphelins demeurés en grand nombre. C'était Sœur Anne Hardemont qui, au siège de Montmédy, prit soin des blessés avec un courage infatigable.

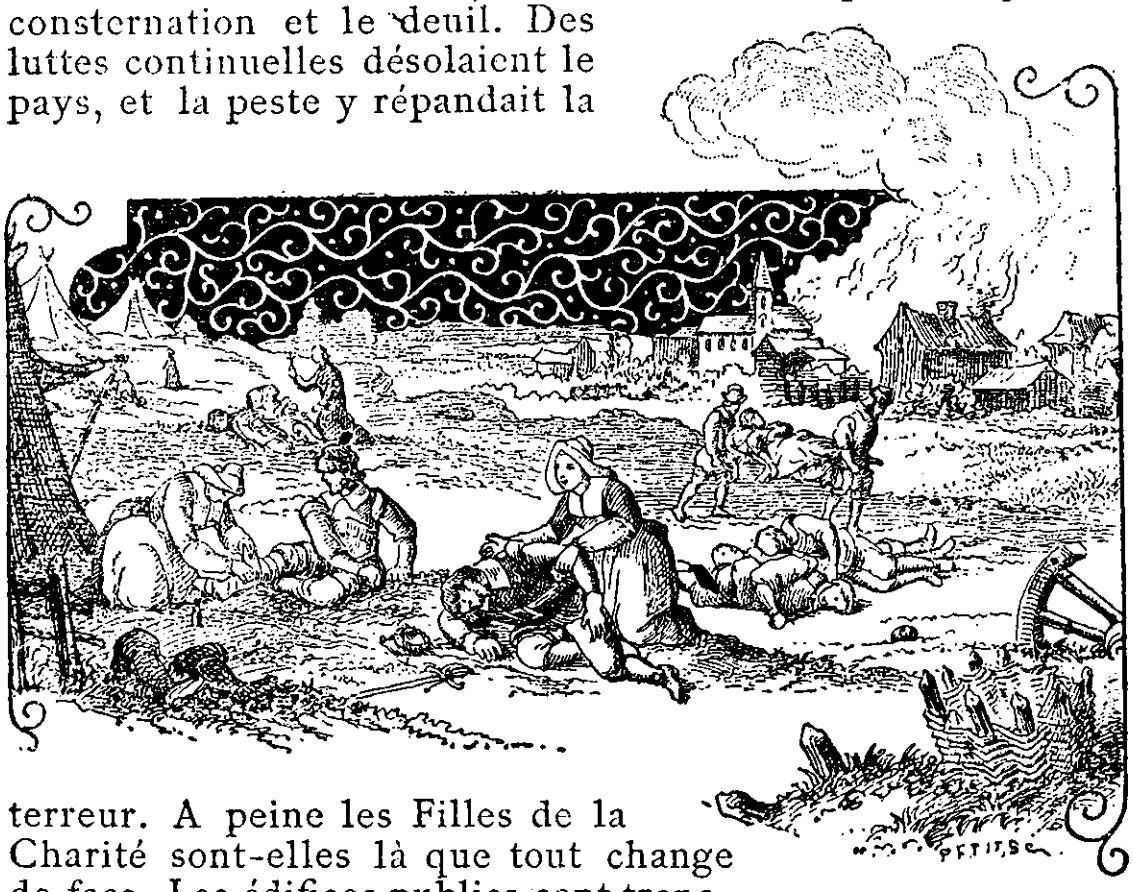
Après un court intervalle de tranquillité, c'est encore la guerre (1658). La Flandre est de nouveau en proie à toutes les horreurs. Les blessés encombrent les hôpitaux. La reine en informe Vincent de Paul : elle veut établir une ambulance à Calais. A l'instant, quatre Sœurs partent. Deux d'entre elles meurent de fatigue. Aussitôt vingt autres se présentent pour les remplacer.

Les Filles de la Charité aux ambulances de Calais (1658).

Les Filles de la Charité soignant les soldats blessés en Pologne (1652)

Parmi les Dames charitables qui visitèrent les salles de l'Hôtel-Dieu, était la fille du duc de Nevers, Louise-Marie de Gonzague. Devenue reine de Pologne dans les plus mauvais jours de ce malheureux pays, elle se souvint du zèle et de l'intelligence que déployaient à Paris les Filles de la Charité. Elle écrit à Vincent de Paul et à Louise de Marillac, les priant instamment de lui en envoyer quelques unes. Sa demande fut accueillie. Trois Sœurs partirent.

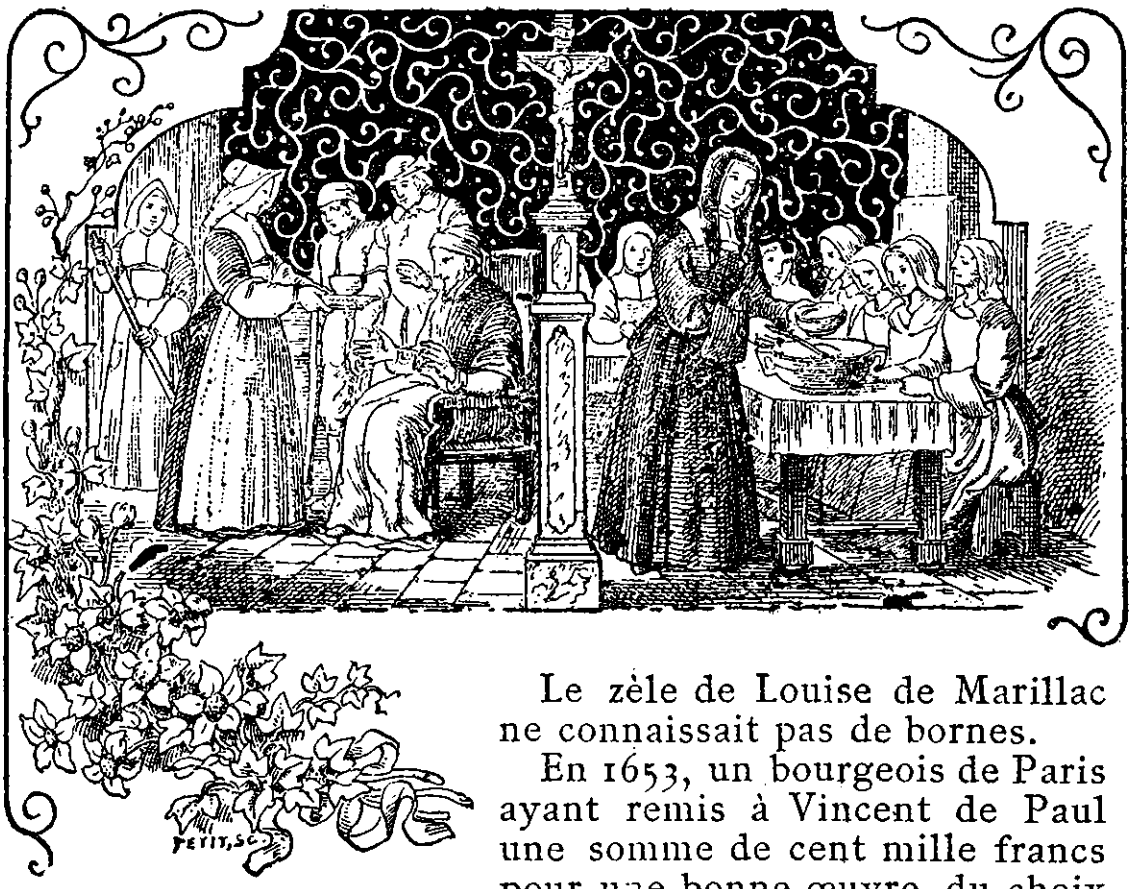
En arrivant à Varsovie, elles ne trouvent partout que la consternation et le deuil. Des luttes continuelles désolaient le pays, et la peste y répandait la



terreur. A peine les Filles de la Charité sont-elles là que tout change de face. Les édifices publics sont transformés en hôpitaux ; les pestiférés, les orphelins, les malades, sont recueillis et soignés ; le courage est rendu à une malheureuse population affolée. Et ce sont trois Sœurs et quelques prêtres de la Mission qui opèrent à eux seuls cet étonnant miracle. Une des Sœurs qui soignaient les pestiférés succomba, atteinte du fléau.

Cependant les fureurs de la guerre redoublent. Louise de Marillac envoie trois nouvelles Sœurs. Et c'est alors qu'on vit un spectacle qu'on n'avait jamais vu : les Sœurs dans les ambulances. « Avez-vous jamais ouï dire, écrivait Saint Vincent à M^lle^ Le Gras, qu'il se soit fait chose pareille, que des filles aient été aux armées pour semblable sujet ? Pour moi, je ne l'ai jamais vu. »

Hôpital du Nom de Jésus (1653)



Le zèle de Louise de Marillac ne connaissait pas de bornes.

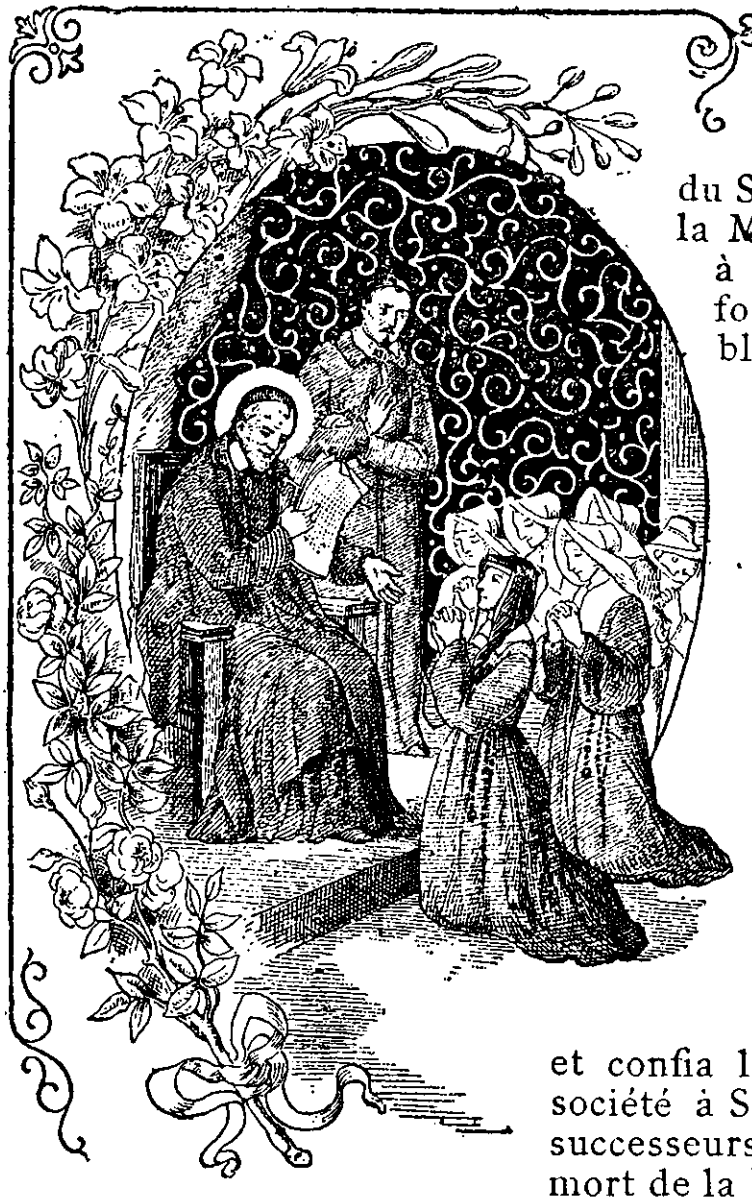
En 1653, un bourgeois de Paris ayant remis à Vincent de Paul une somme de cent mille francs pour une bonne œuvre du choix du Saint, celui-ci après avoir bien prié et en avoir conféré avec la Servante de Dieu, consacra cette offrande à la fondation d'un hospice pour les vieillards. Ce fut l'Hôpital du Nom de Jésus. « La maison, dit l'acte d'acquisition, est destinée à retirer, nourrir et vêtir quarante pauvres de l'un et de l'autre sexe, pour éviter la mendicité et l'oisiveté qui sont les mères de tous les vices. » Deux appartements séparés permettaient aux hommes et aux femmes d'assister aux offices sans se voir et d'entendre les mêmes lectures.

Louise de Marillac fut chargée de l'économie et du soin de cette œuvre nouvelle, modèle de tous les asiles de vieillards. Elle en fit elle-même l'organisation et le plan ; elle proposa à Saint Vincent d'occuper les hommes à des métiers divers, les femmes à filer ; elle chercha des ouvriers de bonne volonté pour enseigner et diriger l'ouvrage, s'informa des prix, se procura les matières premières, le chanvre, la laine, le mobilier, etc. La joie, la paix et l'union, qui régnaient en cet asile inspirèrent une œuvre plus grande encore, celle d'un Hôpital-Général pour tous les mendiants de Paris.

Vers le même temps, Louise de Marillac donnait ses filles pour l'établissement des petites maisons où il y avait, outre les insensés, un grand nombre de vieillards qu'elle s'engagea à faire assister dans leur maladie.

Approbation des Statuts des Filles de la Charité
(1655)

Louise de Marillac avait 64 ans, et il lui semblait urgent d'obtenir l'approbation de sa Communauté. On ne saurait dire avec quelle sollicitude elle poursuivit la rédaction des Règles, dans le plus minime détail ; avec quel soin religieux elle en fit donner l'explication par Saint Vincent. En sa qualité de fondatrice, par exception elle fut reconnue et élue comme Supérieure perpétuelle. Mais ce qui lui tenait le plus à cœur, c'est que la Congrégation naissante fût placée sous l'autorité du Supérieur général de la Mission. Elle écrivait à Saint Vincent : « Le fondement de cet établissement sans lequel il semble impossible à la Compagnie de subsister, c'est d'être érigé sous l'entière soumission et dépendance du Supérieur des Prêtres de la Mission. »



Saint Vincent présenta une requête à l'archevêque de Paris, qui, le 18 janvier 1655, érigea en Compagnie les Filles de la Charité et confia la conduite de cette société à Saint Vincent et à ses successeurs. Huit ans après la mort de la Vénérée Fondatrice, le Saint-Siège approuva son Institut ; et, depuis cette époque jusqu'à nos jours, les Filles de la Charité ont toujours été sous la direction des Supérieurs de la Mission.

Le 30 mai 1655, Saint Vincent réunit ses filles spirituelles, et, après avoir fait lecture de leurs Règles, il leur dit : « Vous porterez désormais le nom de Filles de la Charité ; conservez ce titre, il est le plus beau que vous puissiez jamais avoir. »

Développements de la Compagnie des Filles de la Charite

La Compagnie des Filles de la Charité avait reçu une base inébranlable ; elle peut maintenant prendre des proportions qui dépassent toute prévision humaine. « Courage, mes filles, disait saint Vincent dans sa conférence du 21 juillet 1658, si vous êtes fidèles à Dieu, Il vous fera la grâce de faire de grandes choses à son service ; oui, Dieu fera pour la Compagnie des choses dont on n'a jamais ouï parler..... Ne le voyez-vous pas déjà ? Avait-on jamais entendu dire que des filles allassent servir des pauvres criminels ? Avait-on vu des filles se donner au service des pauvres enfants abandonnés de leur père et de leur mère ? A-t-on jamais oui dire jusqu'à maintenant que des filles se soient données à Dieu pour servir des fous que leurs pères chassent de leurs maisons pour les enfermer dans des cachots ? » En effet, de tous côtés, à Paris comme en province, on demandait des Sœurs. Louise de Marillac était contrainte d'ajourner la plupart de ces demandes. Cependant, malgré l'insuffisance du nombre, elle put envoyer ses filles à Châteaudun, à Arras, à La Fère, à Cahors, à Metz, etc.

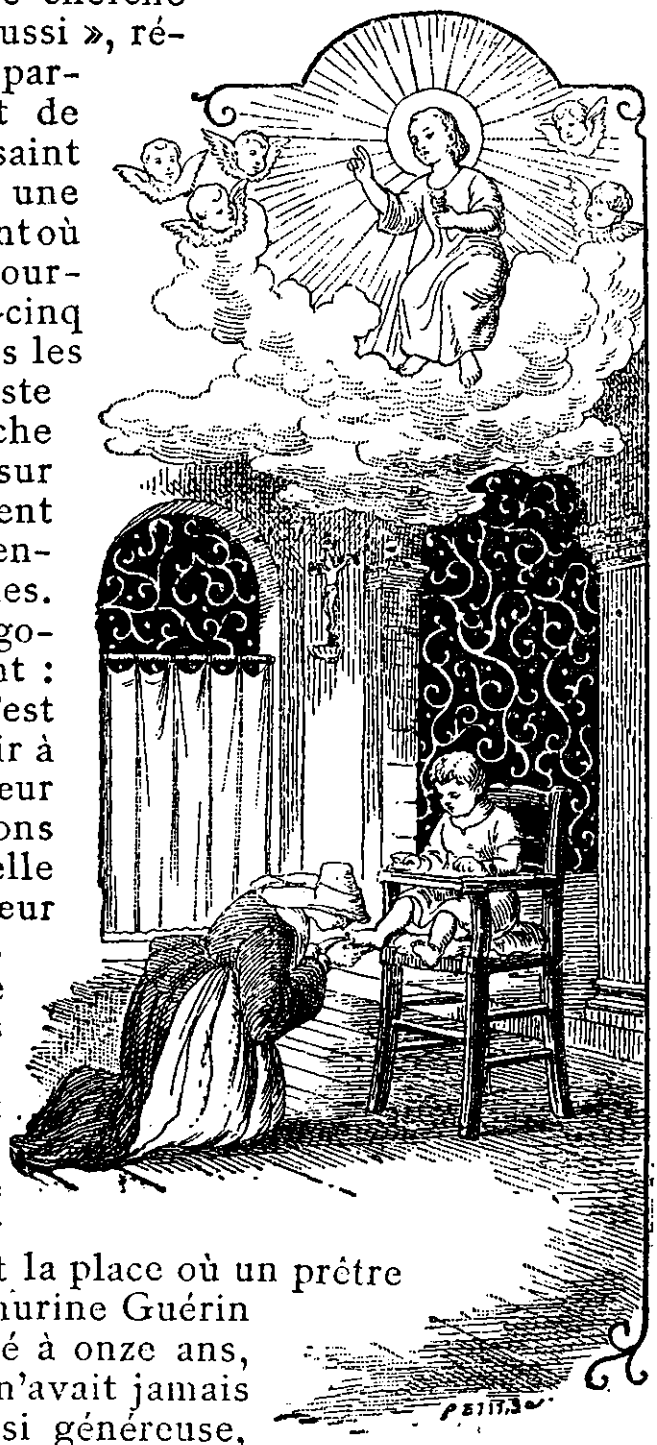
Mais déjà un autre apostolat les réclame. La Sœur Nicole écrit de Nantes qu'elle se sent pressée d'aller servir Dieu sur la terre infidèle. Aussi saint Vincent leur disait : « Un jour viendra où Dieu vous enverra en Afrique et aux Indes. » Cette prophétie s'est accomplie, elles vont dans le monde entier.

Vertus de Louise de Marillac

Les Filles de la Charité ne tarissent pas quand elles parlent des vertus de leur Mère. « Sa foi était grande, écrivait sœur Marguerite Chétif, comme il est dit de celle du Centenier ; ce qui la rendait immobile dans ses prières. Et quand quelqu'une de nous se plaignait de ne pouvoir être attentive à la prière pour ses infirmités : *On ne les sentirait pas, je crois,* répondait cette bonne Mère, *si on avait une foi bien vive.* J'estime qu'elle parlait par expérience. » Elle professa et inculqua à ses filles une dévotion singulière pour le mystère de l'Enfance de Jésus et pour sa sainte Passion : Jésus crucifié a été son cachet, sa devise, et tous les jours, à trois heures, elle faisait un acte d'adoration pour honorer l'agonie et la mort du Fils de Dieu. — Elle eut une piété si grande envers la Sainte Vierge et en particulier pour l'Immaculée Conception, qu'une personne docte, après avoir lu ses écrits, a été vivement frappée du rapport des expressions dont elle use avec celles de l'Encyclique de Pie IX pour la définition de ce dogme. La profession de foi dont elle établit la récitation quotidienne après chaque dizaine de chapelet, a été considérée, après cent cinquante ans de fidélité, comme un précédent qui justifiait la révélation de la *Médaille miraculeuse* à une fille de Louise de Marillac.

Vertus et dévouement des Filles de la Charité

C'est par les fruits qu'on connaît l'arbre. — Un jour, M. de Renty rencontre, dans l'escalier d'un pauvre malade, une Fille de la Charité. « Que cherchez-vous ici, ma Sœur ? lui dit-il. — Monsieur, je cherche Jésus-Christ. — Et moi aussi », répond l'homme de Dieu ; à partir de ce moment, il est de toutes les œuvres de saint Vincent. — Un autre jour, une maison s'écroule au moment où une Sœur portait de la nourriture aux pauvres ; trente-cinq morts sont ensevelis dans les décombres ; la Sœur reste seule debout sur une marche d'escalier ; elle saute sur des manteaux qu'on tient suspendus et continue ensuite à visiter ses malades. — Sœur Andrée, à son agonie, disait à saint Vincent : « Mon seul remords, c'est d'avoir pris trop de plaisir à servir les pauvres. » — Sœur Suzanne honorait les stations de Jésus souffrant lorsqu'elle veillait ses malades. — Sœur Françoise baisait les pieds des petits enfants comme si elle eut baisé les pieds de Jésus ; on la rencontrait dans la rue portant un enfant dans sa hotte et en conduisant un autre par la main. — Sœur Marguerite Chétif baisait la place où un prêtre avait passé. — Sœur Mathurine Guérin avait fait vœu de virginité à onze ans, et on disait d'elle qu'on n'avait jamais vu « fille si vaillante et si généreuse, d'un si grand cœur et d'un esprit si supérieur. » — Et à leur suite on voit une troupe innombrable de martyres du dévouement, parmi lesquelles plusieurs sont empourprées de leur sang, telles que Sœur Marianne et Sœur Odile d'Angers qui tombent ensemble sous les balles le 17 février 1794, en récitant à haute voix les litanies de la S^te^ Vierge.



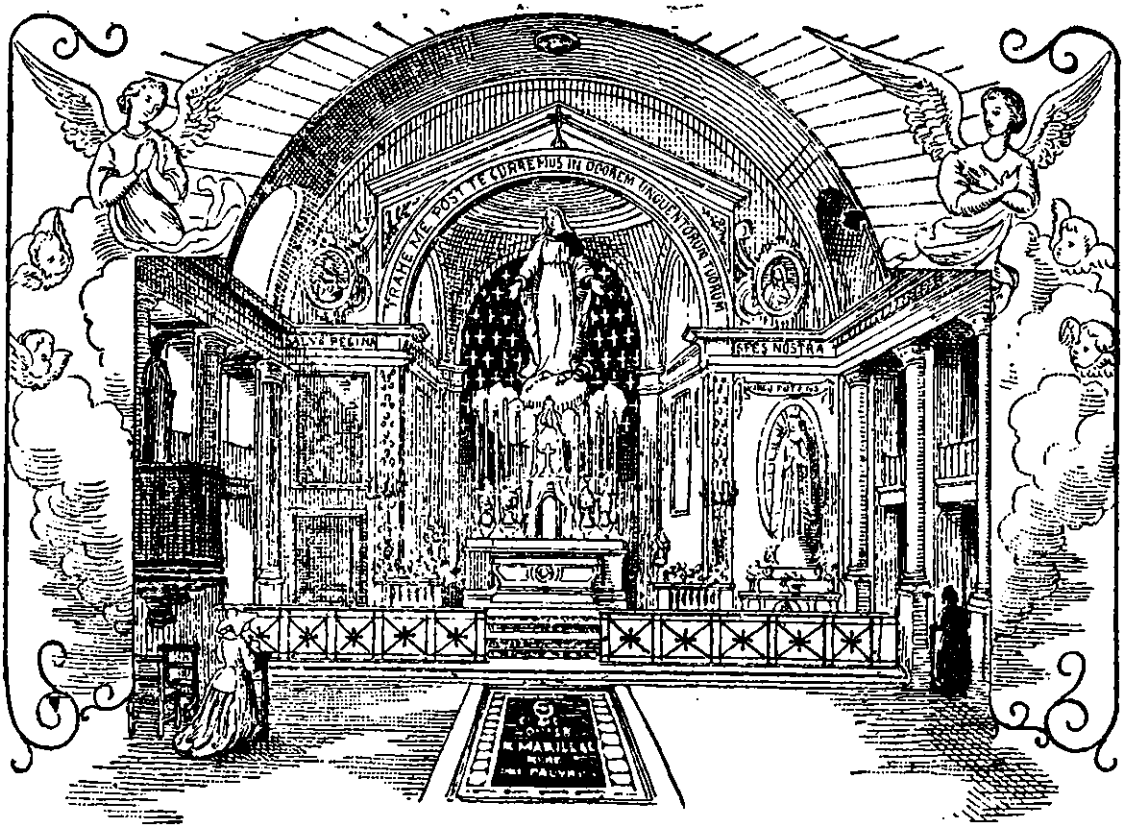
Mort de Louise de Marillac (15 mars 1660)

Dès l'année 1647, saint Vincent disait de Louise de Marillac : « Je considère Mademoiselle Le Gras comme morte naturellement depuis dix ans ; et à la voir on dirait qu'elle sort du tombeau, tant son corps est débile et son visage pâle. Mais Dieu sait jusqu'où va la force de son esprit. » Le 4 février 1660, elle fut prise d'une fièvre si violente qu'au bout de huit jours elle dut recevoir le Viatique et l'Extrême - Onction. Cependant les Filles de la Charité faisaient violence au ciel ; un instant on put croire que le malheur était conjuré : ce n'était qu'un répit. Le 9 mars, la fièvre revint ; le 13, elle reçut de nouveau la sainte Communion avec des effusions de respect et d'amour qui émurent tous les assistants.

Elle désira quelques mots de saint Vincent, alors malade ; il lui fit dire : « *Vous allez devant, je vous reverrai bientôt au Ciel.* »

A mesure que la fin approchait, sa ferveur semblait grandir. Le 15 mars, à onze heures du matin, elle avertit ses filles qu'elle allait mourir. Elle entra en agonie. Un prêtre de la Mission l'assistait. Elle s'unit aux prières des agonisants, reçut la bénédiction apostolique et s'endormit saintement dans le Seigneur. C'était le lundi de la Passion, entre onze heures et midi.

Ses funérailles et son tombeau



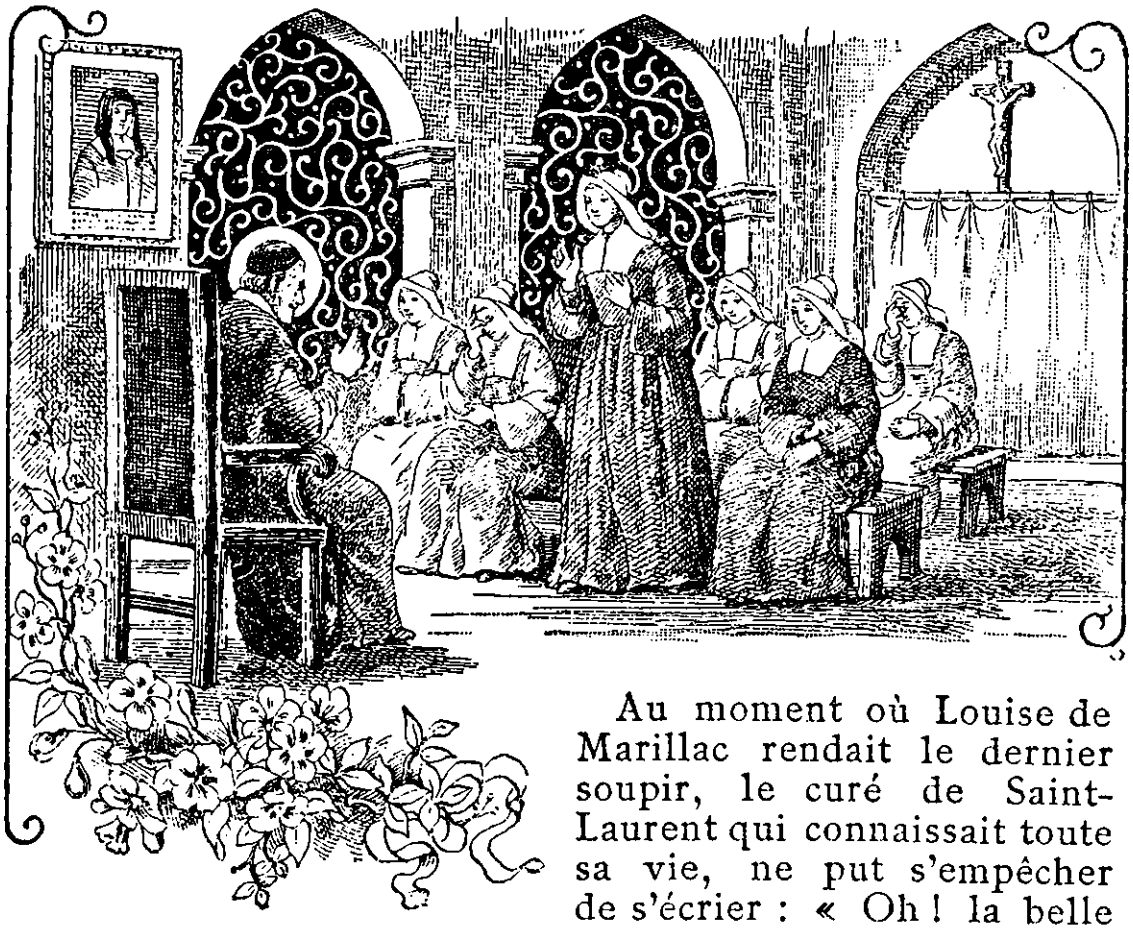
Le corps de la vénérable défunte resta exposé sur son lit jusqu'au mercredi 17, et des personnes de toute condition vinrent lui rendre leurs hommages. Les Dames de la Charité firent tendre leur chapelle de deuil et assistèrent en corps aux funérailles qui furent très simples, selon le désir exprimé par la servante de Dieu dans son testament.

Ses restes furent inhumés dans l'église de Saint-Laurent, en la chapelle de la Visitation de la Sainte-Vierge, où elle venait ordinairement prier, et autour de laquelle étaient rangés au dehors les tombeaux des Sœurs. Cette chapelle est dédiée aujourd'hui à saint Domnole. Pour répondre à ses intentions, on plaça près de sa tombe une croix entourée de ces mots : *Spes unica.*

« Il semble, ajoute ici M. Gobillon, curé de sa paroisse et son historien, que Dieu ne se soit pas contenté d'avoir fait connaître le mérite de cette servante fidèle par tant de bien qu'il a opéré par son ministère, mais qu'il veut découvrir sa gloire par des effets extraordinaires qu'il fait paraître à son tombeau. Il en sort de temps en temps comme une douce vapeur qui répand une odeur semblable à celle de la violette et de l'iris. Grand nombre de personnes peuvent en rendre témoignage... »

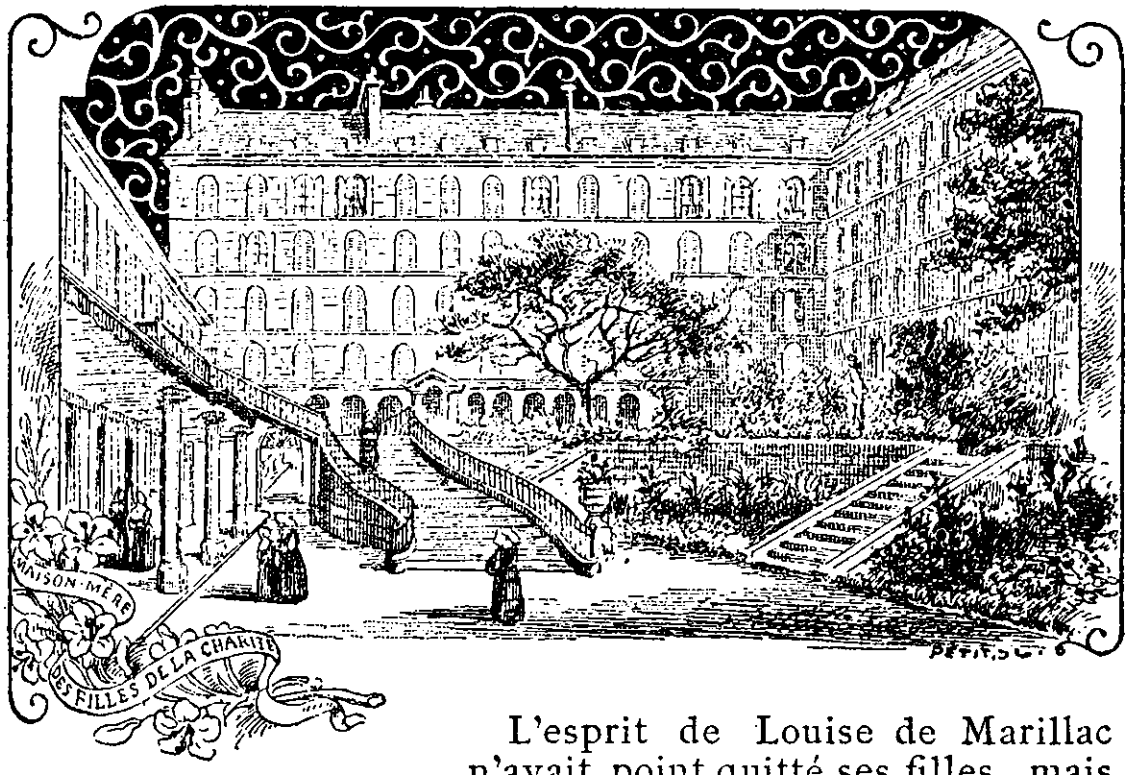
Tombeau actuel de Louise de Marillac dans la chapelle des Filles de la Charité.

Témoignages rendus à la vertu de Louise de Marillac



Au moment où Louise de Marillac rendait le dernier soupir, le curé de Saint-Laurent qui connaissait toute sa vie, ne put s'empêcher de s'écrier : « Oh ! la belle âme, qui emporte avec elle la grâce de son baptême ! » Dès le lendemain, Saint Vincent de Paul, retenu sur son lit de douleur, annonça à ses deux familles spirituelles le douloureux évènement qui les frappait l'une et l'autre et recommanda à leurs prières l'âme sainte qu'il avait, disait-il, « grand sujet de croire en possession de la gloire promise à ceux qui servent Dieu et les pauvres de la manière qu'elle a fait. » Cependant le Saint ayant retrouvé un peu de forces, s'empressa de réunir ses chères filles pour leur parler de leur Mère. Cette conférence eut lieu le 24 juillet 1660. Elle fut à la fois touchante, solennelle, plus nombreuse que jamais. En présidant à ce dernier témoignage de vénération donné à « la grande servante de Dieu », Vincent semblait, lui aussi, faire ses adieux à ses filles. Les vertus de la Vénérée Mère occupèrent toute la séance. C'est la première, on peut le dire, et la plus belle déposition faite pour la béatification de Louise de Marillac. Les Sœurs rappelèrent avec la plus vive émotion ce qu'elles avaient remarqué en leur très honorée Mère ; « mais vouloir décrire toutes ses vertus, dit la dernière qui parla, ce serait ne vouloir jamais finir. »

Translations des restes de Louise de Marillac. Introduction de la cause de sa béatification.



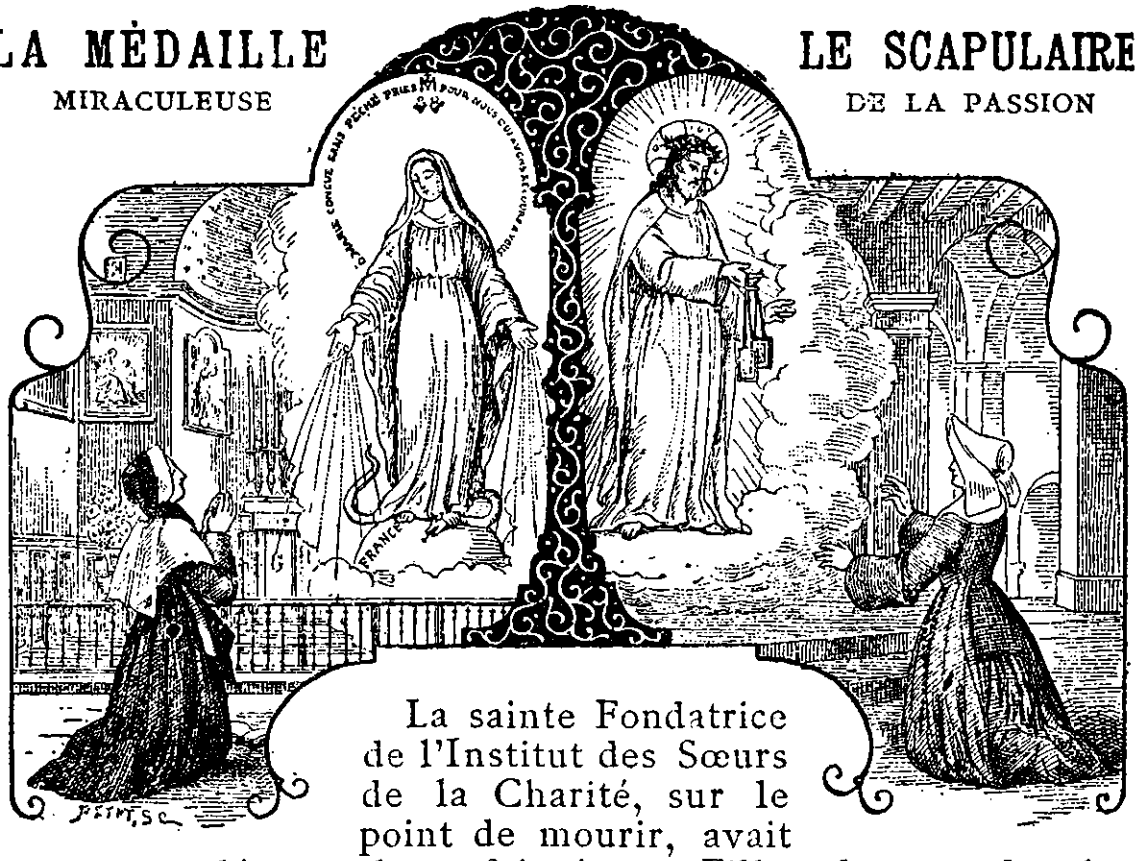
L'esprit de Louise de Marillac n'avait point quitté ses filles, mais son corps reposait trop loin d'elles et dans un trop modeste cercueil. Rentrer en possession de ces reliques et leur donner une sépulture plus durable était la plus vive ambition des Filles de la Charité, et elles y travaillèrent bientôt avec ardeur. En 1680, elles obtinrent la permission d'ouvrir le tombeau de leur Mère pour remplacer le coffre de bois par un cercueil de plomb. Soixante-quinze ans plus tard, en 1755, l'archevêque de Paris leur permit de transporter ce pieux trésor dans la chapelle du faubourg Saint-Denis. En 1797, la Maison-Mère ayant été confisquée et la chapelle démolie, les Sœurs rachetèrent secrètement le cercueil qui contenait les ossements de leur Mère, et le déposèrent en lieu sûr. En 1802, il fut transporté dans la Maison-Mère. Enfin, depuis 1815, les restes de Louise de Marillac reposent au milieu de ses filles dans la Maison-Mère de la rue du Bac, à Paris. Et, depuis le 5 novembre 1824, ils sont placés dans la chapelle où la Vierge Immaculée a daigné apparaître à une Fille de la Charité.

De nombreux miracles ont confirmé celui d'une vie si héroïquement charitable. Et le 10 juin 1895, Léon XIII a signé l'introduction en cour de Rome de la cause de béatification et canonisation de la *Vénérable* servante de Dieu. Puissions-nous la voir bientôt sur les autels.

Maison mère actuelle des Filles de la Charité.

LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

LE SCAPULAIRE DE LA PASSION



La sainte Fondatrice de l'Institut des Sœurs de la Charité, sur le point de mourir, avait recommandé par deux fois à ses Filles de regarder la Sainte Vierge comme leur unique Mère.

Le 27 novembre 1830, à l'endroit même où reposent les restes vénérés de Louise de Marillac, la Sainte Vierge apparaissait à une Fille de la Charité du noviciat. Autour de la vision étaient écrits ces mots en lettres d'or : *O Marie, conçue sans péche, priez pour nous qui avons recours à vous !* En même temps une voix se fait entendre : « Il faut faire frapper une médaille sur ce modèle. » Quelques années après, Notre-Seigneur, pour propager la dévotion à sa sainte Passion, apparaissait à une autre Fille de la Charité. Jésus tenait à la main droite un scapulaire rouge. Le Sauveur y était représenté crucifié, avec les instruments de la Passion au pied de la Croix ; puis cette inscription autour du crucifix : *Sainte Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sauvez-nous !* Le 14 septembre 1846, l'apparition s'étant renouvelée, la Sœur entendit ces paroles : « *Tous ceux qui porteront ce Scapulaire recevront tous les vendredis une grande augmentation de foi, d'espérance et de charité.* » Dès l'année suivante, le Pape Pie IX accorda aux Prêtres Lazaristes, fils de Saint Vincent de Paul, le précieux privilège de bénir et de distribuer le *Scapulaire de la Passion* enrichi d'indulgences, avec la mission de répandre en tous lieux l'amour de Jésus et de leur Immaculée Mère.

Imprimatur : † J.-B.-M. SIMON, Ep. Amb.

PRIÈRE

A

SAINT VINCENT DE PAUL

O glorieux Saint Vincent, Patron de toutes les Associations de charité et Père de tous les malheureux, qui avez trouvé dans la personne de Louise de Marillac, l'aide le plus intelligent et le plus dévoué pour l'accomplissement de vos œuvres admirables ;

Vous qui l'avez, avec tant de sagesse, conduite à la plus haute perfection, par un chemin tout parsemé de croix ;

Vous qui avez tant apprécié cette femme forte, son union à Notre-Seigneur, sa constante pureté, sa prudence consommée, son amour des pauvres et de la pauvreté ;

Vous qui recommandiez à ses Filles de l'invoquer en particulier, ne mettant pas en doute qu'elle ne fût au ciel ;

Par tous les services qu'elle vous a rendus et par cette reconnaissance qui était un besoin de votre cœur si tendre ;

Nous vous en supplions, pour la gloire de Dieu, pour l'exaltation de l'Eglise catholique, pour le bien de vos deux familles, sollicitez avec nous auprès de l'Immaculée Marie, la glorification sur la terre de celle qui implora avec tant d'ardeur la manifestation du Mystère de l'Immaculée-Conception ;

Qu'elle soit associée à vos louanges et à votre culte, celle qui fut associée à vos travaux et à vos peines, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. — Ainsi soit-il.

Nous accordons cinquante jours d'indulgence, dans notre Diocèse, pour la récitation de cette Prière.

Paris, le 7 Décembre 1890.

† François, Card. RICHARD,
Archev. de Paris.

TITRES DE QUELQUES-UNES DES

BROCHURES ILLUSTRÉES

DE PROPAGANDE CATHOLIQUE

Honorées de l'approbation de S. S. Léon XIII
de cinq Archevêques et seize Evêques de France

Editées par C. PAILLART, *Imprimeur-Editeur*
à ABBEVILLE *(Somme)*

BROCHURES ILLUSTRÉES (16 pages et Couverture)

Chemin de la Croix. — Chemin de la Croix pour les Enfants. — Prières du matin et du soir et Prières de la Messe. — Prières de la Messe pour les Enfants. — Le très-saint Rosaire. — Le saint Rosaire expliqué aux Enfants. — L'Adoration perpétuelle. — Etc.

BROCHURES ILLUSTRÉES (32 pages et Couverture)

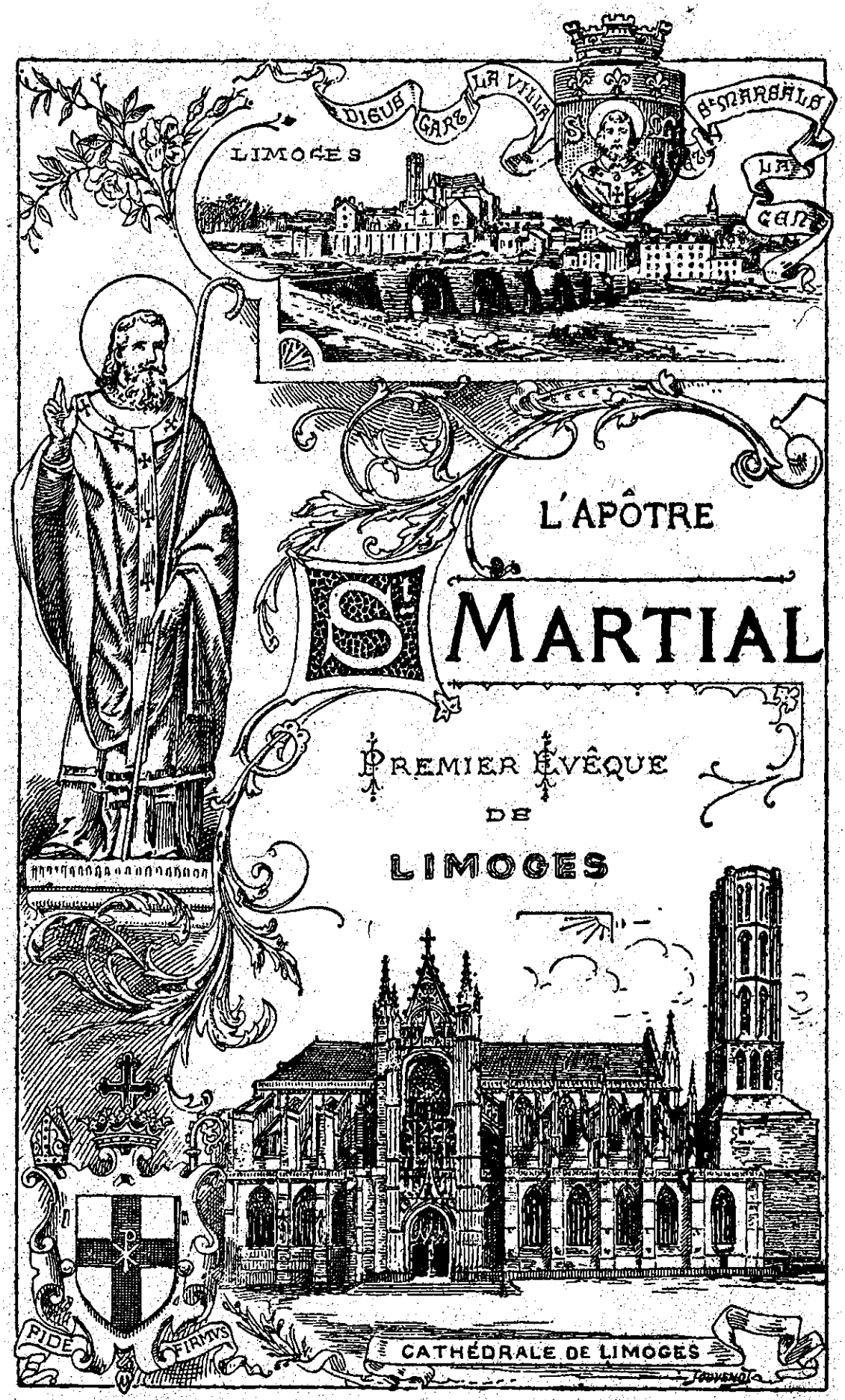
Les Mois de saint Joseph, de Marie, du Sacré-Cœur, des SS. Anges, des Ames du Purgatoire. — Les Apprêts du grand Jour. — La Veille du grand Jour. — Le Lendemain du grand Jour. — La Confirmation. — Jeanne d'Arc. — Général de Sonis. — La Rochejaquelein. — Christophe Colomb. — Général de Pimodan. — Garcia Moreno. — Vies de saint Vincent de Paul, de Louise de Marillac, du B. Perboyre, de la B^se^ Marguerite-Marie, du V. P. de la Colombière, de saint Louis de Gonzague, de la V. Madame Barat, de saint François de Sales, de saint Benoit Labre, du V. Curé d'Ars, de saint François Régis, de saint Martin, de sainte Angèle Mérici, de sainte Germaine Cousin, du B. Pierre Fourier, de la Mère Alix Le Clerc, du P. Champagnat, de Mgr de Ségur, du B. de La Salle, de sainte Philomène. — Sainte Anne d'Auray. — La vraie Histoire de France. — Portrait de l'Enfant de Marie. — Le Sacré-Cœur à Montmartre. — N.-D. de Lourdes. — N.-D. de la Salette. — N.-D. de Campocavallo. — Etc.

BROCHURES DIVERSES ILLUSTRÉES

Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, d'après la concordance des Quatre Evangélistes. — Evangiles des Dimanches et Fêtes de l'année. — N.-D. des Victoires. — N.-D. de Fourvière. — N.-D. de Chartres. — N.-D. de Boulogne. — N.-D. des Armées. — N.-D. des Champs. — Etc.

CES BROCHURES SE TROUVENT ÉGALEMENT A PARIS CHEZ
VIC & AMAT, LIBRAIRES, 11, RUE CASSETTE

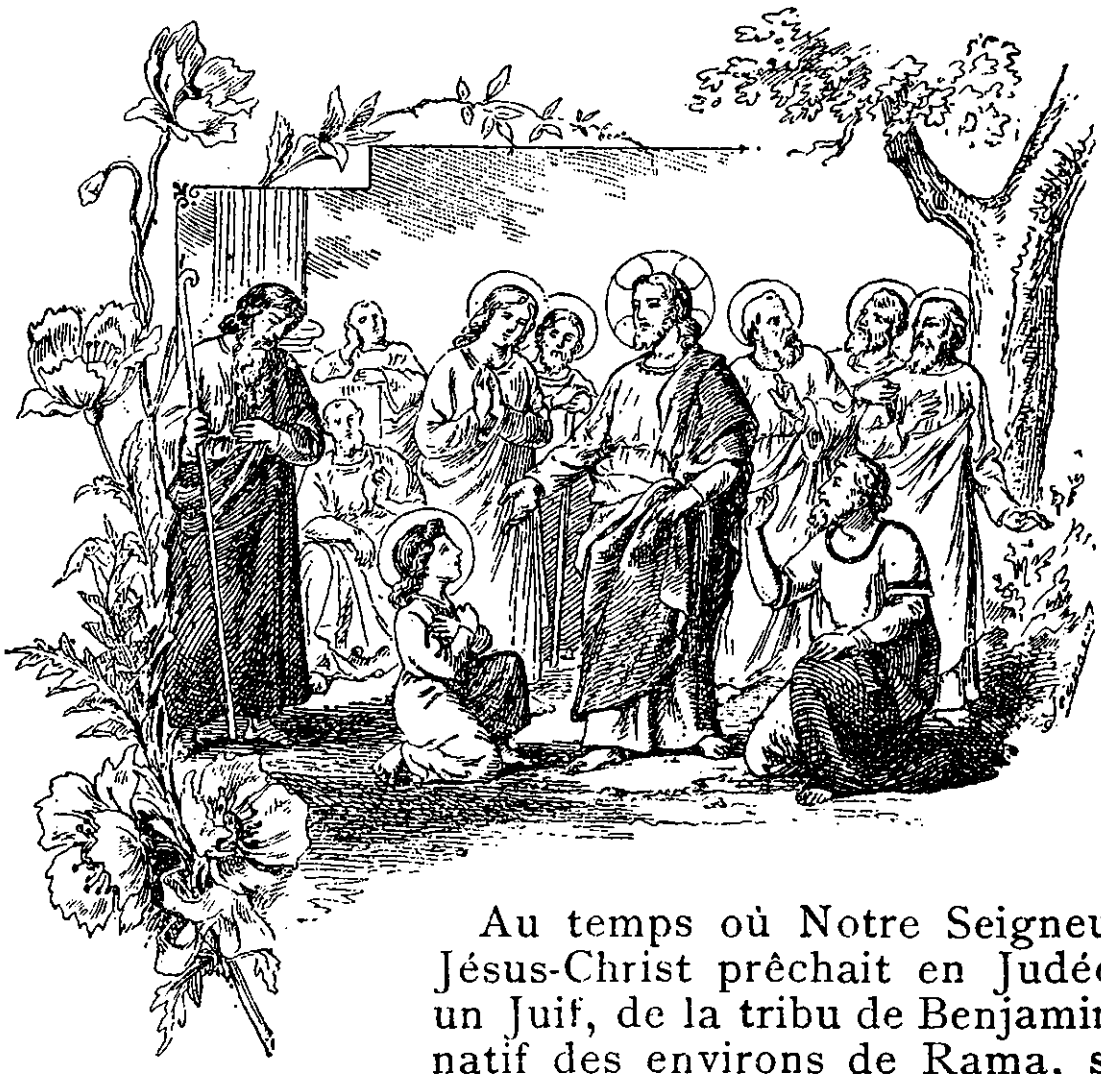
LIVRES DE PRIX ILLUSTRÉS



ABBEVILLE
C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

L'APÔTRE SAINT MARTIAL

PREMIER ÉVÊQUE DE LIMOGES



Au temps où Notre Seigneur Jésus-Christ prêchait en Judée, un Juif, de la tribu de Benjamin, natif des environs de Rama, se rendit auprès de lui. Il se nommait *Marcel;* sa femme était *Elisabeth* et leur fils unique, *Martial*, âgé de quinze ans, les accompagnait.

Ils furent convaincus par les paroles et les miracles du Maître, qui les fit baptiser par saint Pierre, leur parent.

Martial suivit dès lors le Seigneur Jésus. C'était un adolescent d'une simplicité et d'une foi admirables, et Jésus le donna comme exemple à ses apôtres : « Quiconque s'humiliera, dit-il, comme cet enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume des cieux. »

Vocation de saint Martial.

Il fut témoin de la résurrection de Lazare et de beaucoup d'autres miracles. Ce fut lui encore qui présenta les cinq pains et les deux poissons que Notre-Seigneur multiplia pour nourrir cinq mille hommes. Il servit à la dernière Cène, assista à la Passion et à plusieurs apparitions de Notre-Seigneur, ainsi qu'à son Ascension. Puis il se renferma avec les apôtres dans le Cénacle et mérita de recevoir avec eux les dons du Saint-Esprit.

Comment saint Martial fut envoyé dans les Gaules et comment il ressuscita son compagnon.

Après la dispersion des apôtres, Martial se rendit avec saint Pierre à Antioche, puis à Rome. Ils reçurent, dans cette ville, l'hospitalité du consul Marcellus. La tradition nous rapporte qu'il pria et

Martial présente à Notre-Seigneur les cinq pains et les deux poissons qui furent multipliés au désert.

prêcha souvent dans une maison sur l'emplacement de laquelle s'élève aujourd'hui l'église de Sancta-Maria-in-via-Lata. Il y fut même probablement prisonnier pour la foi.

Après deux années de séjour à Rome, saint Pierre, sur l'ordre qu'il avait reçu de Notre-Seigneur, donna à Martial la mission d'aller évangéliser les Gaules. Le prince des apôtres lui adjoignit pour compagnons les deux prêtres Alpinien et Austriclinien.

Saint Martial partit avec ses deux disciples. En arrivant à Colle, sur les bords de l'Elsa, Austriclinien tomba malade et mourut. Accablé de tristesse, saint Martial revint à Rome pour annoncer à saint Pierre ce qui s'était passé. Sur l'ordre du grand apôtre et porteur de son bâton, il revint vers son compagnon défunt, et le ressuscita par le simple contact de cet insigne du pouvoir pastoral.

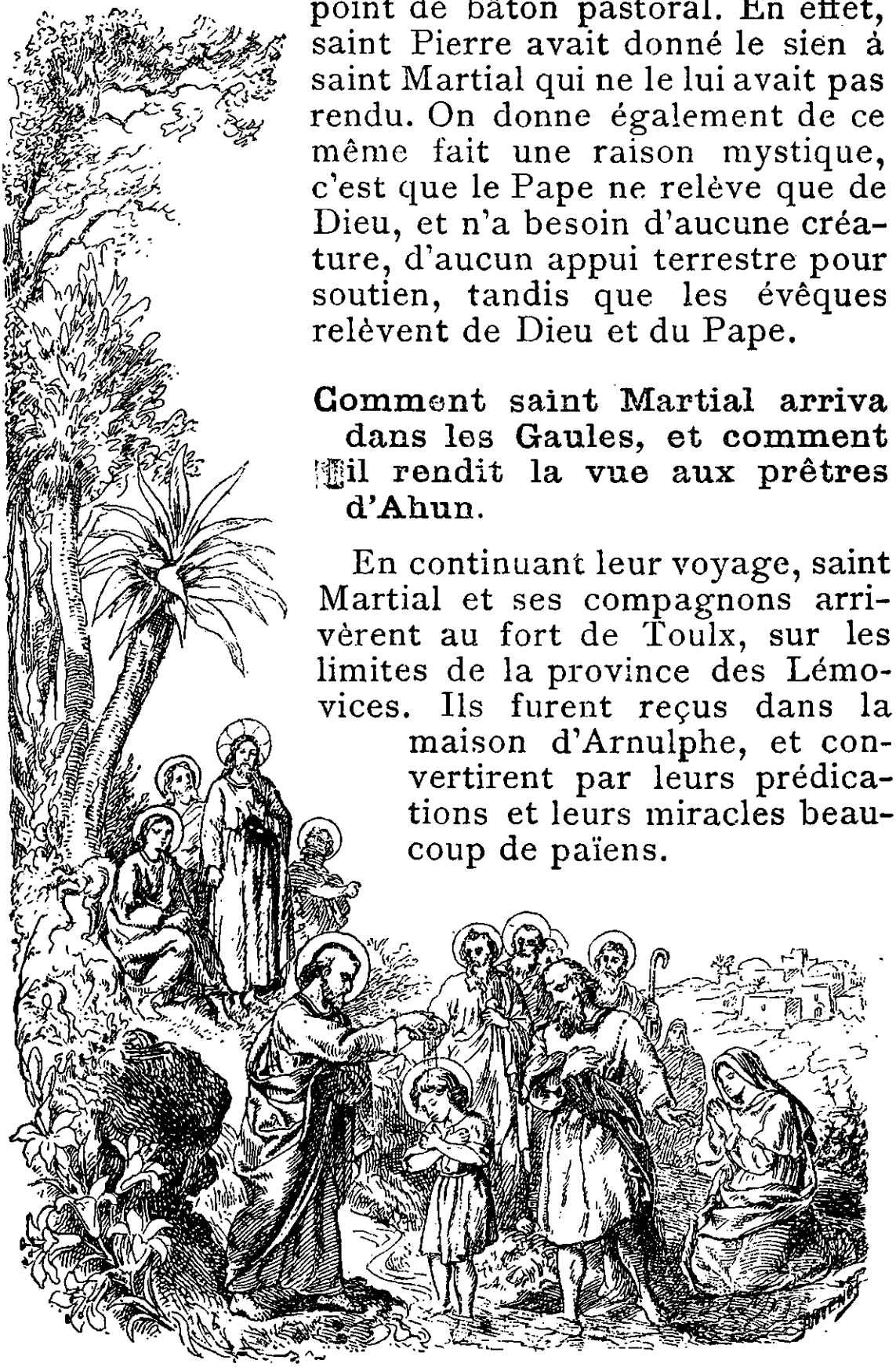
Ce fut le premier miracle de saint Martial, et le souvenir en est encore conservé dans la petite ville de Colle del val d'Elsa, en Toscane.

Martial sert à la dernière Cène.

Une tradition italienne dit que, en souvenir de cet évènement, les Souverains Pontifes ne portent point de bâton pastoral. En effet, saint Pierre avait donné le sien à saint Martial qui ne le lui avait pas rendu. On donne également de ce même fait une raison mystique, c'est que le Pape ne relève que de Dieu, et n'a besoin d'aucune créature, d'aucun appui terrestre pour soutien, tandis que les évêques relèvent de Dieu et du Pape.

Comment saint Martial arriva dans les Gaules, et comment il rendit la vue aux prêtres d'Ahun.

En continuant leur voyage, saint Martial et ses compagnons arrivèrent au fort de Toulx, sur les limites de la province des Lémovices. Ils furent reçus dans la maison d'Arnulphe, et convertirent par leurs prédications et leurs miracles beaucoup de païens.



Martial, sur l'ordre de Notre-Seigneur, est baptisé par saint Pierre.

La fille d'Arnulphe, qui était possédée du démon, fut guérie par les prières de saint Martial. Le saint apôtre rendit la vie au fils du gouverneur Nerva qui s'était noyé. Ce jeune homme demanda le baptême, et raconta que deux anges étaient venus le retirer de l'enfer en lui disant qu'il devait cette grâce à l'intercession du Bienheureux.

Saint Martial et ses disciples, poursuivant leur route, vinrent prêcher au bourg d'Ahun. Les prêtres des idoles, irrités de leurs succès, les frappèrent violemment et voulurent les renvoyer. Mais Dieu, pour venger ses messagers, frappa de cécité leurs persécuteurs qui implorèrent vainement leur guérison des idoles qu'ils servaient. Comprenant alors leur faute, ils se jetèrent aux pieds de saint Martial qui leur pardonna et les guérit. Il guérit ensuite un paralytique et brisa l'idole de Jupiter. Un grand nombre de païens reçurent alors le baptême.

Comment saint Martial arriva à Limoges et ressuscita André et Aurélien.

Le Seigneur apparut alors à saint Martial et lui

Martial suit le divin Maître au Calvaire

dit : « Entre sans crainte dans la ville de Limoges. C'est là que je te glorifierai et j'y serai toujours avec toi. »

Saint Martial et ses compagnons entrèrent donc à Limoges et reçurent l'hospitalité chez une noble dame nommée Suzanne.

Dès le lendemain, ils commencèrent à prêcher en public la foi de Jésus-Christ. Un frénétique chargé de chaînes fut guéri par leurs prières. A la vue de ce prodige, Suzanne et sa fille Valérie se firent baptiser avec toute leur maison.

Saint Martial ayant prêché dans le théâtre de Limoges, les prêtres des idoles en furent indignés et deux d'entre eux, André et Aurélien, maltraitèrent et firent mettre en prison les saints apôtres. Ceux-ci supportèrent patiemment cette épreuve et implorèrent le Seigneur. Le lendemain, leur cachot fut soudain rempli d'une lumière éclatante et leurs chaînes tombèrent. En même temps, un tremblement de terre ébranlait toute la ville, et les prêtres des idoles étaient frappés de la foudre. Le peuple courut alors à la prison, en tira saint Martial et ses compagnons, les suppliant de ressusciter André et

Martial, au Cénacle, reçoit le Saint-Esprit avec les apôtres et la Très Sainte Vierge.

Aurélien. Saint Martial invoqua Notre-Seigneur Jésus-Christ et les deux prêtres se levèrent pleins de vie. Ils renoncèrent à leurs erreurs et demandèrent le baptême. Presque toute la population de Limoges fut alors baptisée.

Saint Martial fit transformer le temple de Jupiter en une église dédiée au premier martyr, saint Etienne, son parent.

Sainte Valérie.

La bienheureuse Suzanne mourut pieusement, laissant à saint Martial tous ses biens pour les pauvres et les bonnes œuvres. Sa fille, Valérie, qui vivait saintement, promit alors à Dieu de lui appartenir toujours, de renoncer au monde, à ses vanités et même à l'union projetée avec Julius Silanus qui commandait toute l'Aquitaine au nom de l'empereur romain.

Maison occupée par Martial à Rome, aujourd'hui S. Maria-in-Via-Lata.

Quand ce chef revint à Limoges et apprit que sa fiancée Valérie avait consacré à Dieu sa virginité, il entra dans une violente colère ; et, voyant que ni prières, ni menaces ne pouvaient la fléchir, il ordonna de la conduire hors de la ville et de lui trancher la tête.

Valérie, amenée au lieu du supplice, sur les bords de la Vienne, annonça à son bourreau une mort prochaine et remit son âme aux mains de son Créateur.

Pendant sa prière, on entendit ces paroles venues d'en haut : « Ne crains rien, Valérie, il t'est réservé au ciel un bonheur qui ne finira pas. »

Puis le bourreau lui trancha la tête d'un seul coup et les assistants virent son âme monter au ciel au milieu des anges qui chantaient : « Tu es bienheureuse, Valérie, martyre du Christ, toi qui as gardé les commandements du Seigneur. »

Alors, ô merveille ! sainte Valérie se releva et, prenant sa tête dans ses mains, elle l'apporta à saint Martial qui célébrait la messe dans l'église de S^{t}-Etienne.

Martial est envoyé dans les Gaules par saint Pierre. Alpinien et Austriclinien l'accompagnent.

Comment Julius Silanus se convertit. Nouveau prodige.

L'écuyer Hortarius, qui avait décapité sainte Valérie, mourut subitement, en présence de son

maître, Julius Silanus. Celui-ci, effrayé, envoya chercher saint Martial et le supplia de ressusciter son serviteur.

Saint Martial se mit en prières et Dieu lui permit de rappeler à la vie l'écuyer-bourreau, qui demanda et reçut le baptême.

A la vue de ce miracle, le gouverneur se jeta aux pieds du Saint, implorant son indulgence pour le crime qu'il avait commis. Saint Martial lui pardonna, le baptisa sous le nom d'Etienne. Le nouveau chrétien fit alors de grandes largesses aux indigents. Il fonda en l'honneur de sainte Valérie un hôpital, où trois cents pauvres devaient être nourris chaque jour.

Martial ressuscite Austriclinien à Colle d'Elsa.

Quelque temps après, appelé à Rome avec ses troupes par l'empereur Néron, il s'empressa d'aller recevoir la bénédiction de l'apôtre saint Pierre, qui apprit avec joie les succès de la prédication de saint Martial.

A son retour, le gouverneur Etienne fit camper ses compagnons sur les bords de la Vienne, non loin de Limoges. Or, il arriva qu'Hildebert, fils d'Arcadius, comte de Poitiers, se noya en se baignant dans la rivière, au gouffre de Garric. Arcadius, accablé de douleur, accourut à Limoges et supplia saint Martial de venir rendre la vie à son fils.

Martial ressuscite le fils de Nerva, gouverneur de Toulx.

Emu lui-même, le saint apôtre se rendit au lieu de l'accident, et après avoir prié, il ordonna aux démons de rapporter sur la rive le corps du jeune homme. Les démons obéirent, puis disparurent à la parole de saint Martial qui leur commanda d'aller en un lieu désert et de ne plus nuire à aucune créature.

Le corps d'Hildebert était étendu sans vie. Saint

Martial invita les assistants à prier avec lui, puis il prit la main du mort en disant : « Hildebert, au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ, lève-toi. » Aussitôt le jeune homme se leva et fit le récit de sa résurrection.

Il raconta que les démons l'avaient étouffé dans le gouffre de la Vienne, et qu'un ange du Seigneur l'avait conduit, à travers l'enfer et le purgatoire, jusqu'au seuil du Paradis. Une voix se fit alors entendre du haut du ciel : « Que l'âme de ce jeune homme retourne dans son corps et qu'il vive encore vingt-six ans. » Hildebert apprit ensuite combien Dieu avait pour agréables les services et les travaux de saint Martial. « Douze anges, lui fut-il dit, sont à ses côtés, obéissant à tous ses désirs. Et comme il a toujours été fidèle à Dieu, il ne connaîtra pas les douleurs de la mort. »

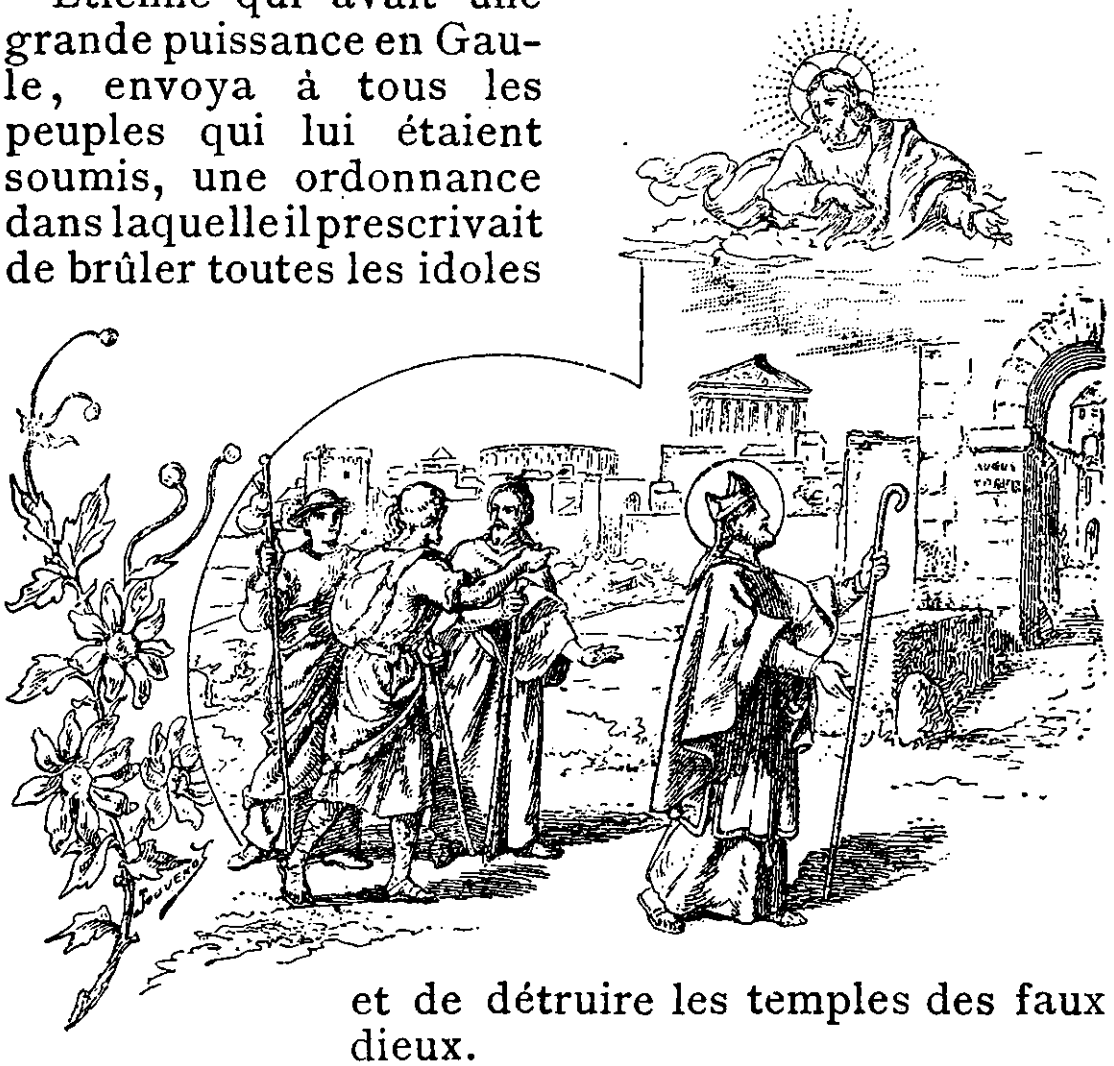
Comment Sigebert, comte de Bordeaux, fut guéri par saint Martial.

Le jeune fils du comte Arcadius, ainsi miraculeusement ressuscité par saint

Martial rend la vue aux prêtres des idoles d'Ahun que Dieu avait frappés.

Martial, voulut se consacrer à Dieu. Il se fit raser la tête et s'adonna à la prière, au jeûne et à l'aumône. Ses richesses, qui étaient considérables, furent toutes employées à secourir les malheureux et à orner l'église de Saint-Etienne.

Etienne qui avait une grande puissance en Gaule, envoya à tous les peuples qui lui étaient soumis, une ordonnance dans laquelle il prescrivait de brûler toutes les idoles



et de détruire les temples des faux dieux.

Il vécut dès lors pieusement, plein de sollicitude pour les pauvres et de zèle dans le service de Dieu.

Le gouverneur de Bordeaux, Sigebert, était gravement malade d'une paralysie qui le tourmentait depuis six ans. Ayant entendu parler des miracles de saint Martial, il dit à sa femme Bénédicte de se rendre à Limoges pour implorer le saint apôtre. Elle y vint, en effet, se fit baptiser avec ses serviteurs et reprit le chemin de Bordeaux, emportant le bâton pastoral que saint Martial lui avait confié pour en toucher son époux et le guérir.

Martial, sur l'ordre de Dieu, entre dans la capitale des Limousins.

Avant qu'elle ne fût de retour à Bordeaux, le démon proclama, au milieu d'un sacrifice qu'on offrait à l'idole de Jupiter, la puissance de saint Martial et son crédit auprès de Dieu. Bénédicte, à son arrivée, ordonna de renverser les temples des idoles et, s'approchant du lit de Sigebert, elle le toucha avec le bâton du bienheureux pontife. Aussitôt, les nerfs se détendirent, la fièvre disparut et le comte malade fut guéri.

Martial baptise Suzanne et Valérie qui lui avaient donné l'hospitalité.

Il se rendit alors, avec un nombreux cortège, auprès de saint Martial qui lui donna le baptême.

Dans la suite, la ville de Bordeaux étant menacée d'une destruction complète par un violent incendie, la pieuse Bénédicte se servit du bâton du saint évêque de Limoges pour combattre le feu qui s'apaisa au même instant.

Comment saint Martial alla à Mortagne et opéra plusieurs guérisons.

En ce temps-là, saint Martial, averti par une inspiration divine, se dirigea vers le fleuve de la Garonne et prêcha la parole de Dieu en un lieu appelé Mortagne. Il y guérit neuf possédés du démon.

Un jour, les gens de Sigebert étant allés à

la pêche pour rapporter du poisson au Saint et à ses disciples, furent assaillis par une violente tempête qui menaçait de les engloutir. Mais la pieuse Bénédicte, qui était restée sur le rivage, invoqua le secours du Tout-Puissant, et les pêcheurs purent aborder sains et saufs.

S'il faut en croire d'anciennes chroniques, saint Martial rencontra en Aquitaine saint Amadour et son épouse Véronique. Partout sur son passage il élevait des autels : c'est ainsi qu'au Puy, à Rodez, à Clermont et à Mende, il fit bâtir des oratoires en l'honneur de la Mère de Dieu.

Tandis qu'il prêchait à Poitiers, le Sauveur Jésus lui apparut et lui dit : « Aujourd'hui Pierre vient d'être crucifié à Rome, construis une église en son honneur. » Le Saint obéit, et la cathédrale de Poitiers porte encore le titre du prince des apôtres. Grâce au zèle de son disciple, bientôt saint Pierre eut également son église à Angoulême et à Saintes.

A Bordeaux, Martial annonça l'Evangile. Il y fit

Martial, à cause de ses prédications, est battu de verges, sur l'ordre des prêtres des idoles.

construire en l'honneur de saint Etienne une église qui devint plus tard Saint-Séverin, et il se disposait à en élever une plus vaste en l'honneur de saint Pierre, quand celui-ci lui apparut et lui dit : « C'est aujourd'hui que mon frère André est mort sur la croix pour Jésus-Christ ; consacre donc cette église en son honneur. »

En revenant à Limoges, saint Martial s'arrêta dans une petite ville nommée Ansiacum, où une idole de Jupiter était vénérée par les païens. Le saint pontife commanda aux habitants de se mettre en prières et, à sa voix, le démon brisa la statue. Tous les malades de ce pays furent guéris et beaucoup demandèrent le baptême.

De retour à Limoges, Martial y fit élever des oratoires qu'il décora avec soin : l'un en l'honneur de son parent saint Etienne, premier martyr, l'autre

Martial est miraculeusement délivré de ses chaînes et ses persécuteurs sont frappés de la foudre.

dédié à saint Pierre, chef des apôtres, son maître.

Ce dernier sanctuaire fut construit sur le tombeau de sainte Valérie. Il fut remplacé plus tard par l'église de Saint-Sauveur, appelée enfin de Saint-Martial, après la translation des reliques du saint apôtre d'Aquitaine.

Comment mourut le bienheureux Martial.

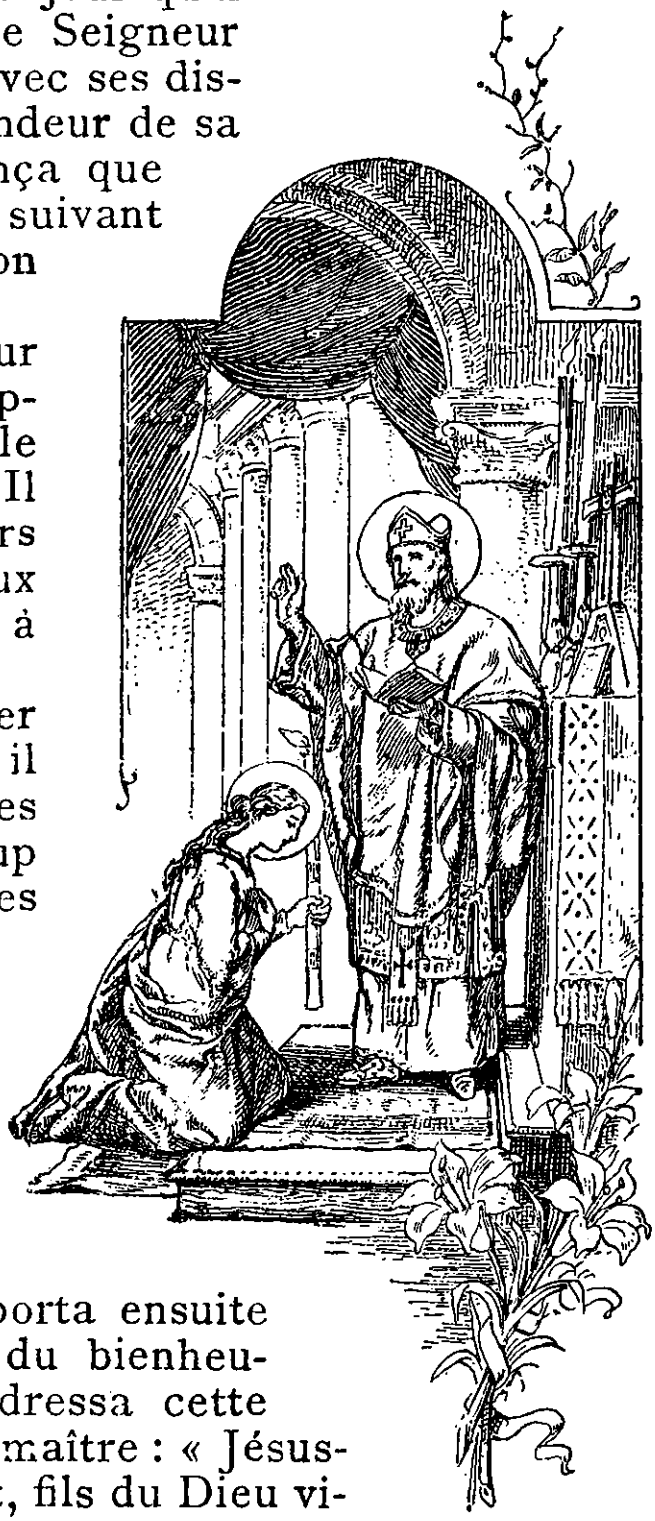
Peu de temps après, le bienheureux Martial conféra les ordres à Aurélien, l'ancien prêtre des idoles, et le désigna pour lui succéder sur le siège de Limoges. Son compagnon, André, fut chargé de diriger l'église de Saint-Pierre avec Hildebert et trente-six clercs à la subsistance desquels le pieux Etienne avait généreusement pourvu. Saint Aurélien fut le deuxième évêque de Limoges et devint plus tard le patron de la célèbre corporation des bouchers, qui, avec une admirable fidélité, ont conservé ses reliques dans une chapelle dédiée en son honneur au milieu de leur quartier.

Martial ressuscite les prêtres des idoles, Aurélien et André, qui se convertissent.

Après avoir longtemps prêché l'Evangile, guéri les malades et édifié le peuple par la sainteté de sa vie, le bienheureux Martial fut averti par Dieu de sa fin prochaine. Un jour qu'il était en prières, le Seigneur Jésus lui apparut avec ses disciples dans la splendeur de sa gloire et lui annonça que le quinzième jour suivant serait le terme de son exil en ce monde.

Le fidèle serviteur se réjouit de voir approcher pour lui le bonheur éternel. Il employa les derniers temps de sa vie aux veilles, au jeûne et à la prière.

Puis, son dernier jour étant venu, il fit assembler tous ses frères avec beaucoup de fidèles venus des provinces voisines. Il sortit de la ville par la porte appelée Calcinée (dite depuis du Saint-Esprit) et fit à son peuple de touchantes exhortations. On le porta ensuite dans le sanctuaire du bienheureux Etienne. Il adressa cette prière à Jésus, son maître : « Jésus-Christ tout-puissant, fils du Dieu vivant et véritable, je vous recommande ce peuple que j'ai conquis avec votre grâce, par le baptême et par la foi, et que vous avez



Martial consacre au Seigneur la vierge Valérie.

racheté de votre sang précieux. » Puis il mourut en disant : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. »

Des miracles que fit saint Martial après sa mort et du culte qu'il reçut.

Le lendemain de sa mort, un paralytique ayant touché son cercueil fut aussitôt guéri. A ses funérailles, une multitude de malades recouvrèrent la santé et depuis, ce saint apôtre n'a cessé de prodiguer ses faveurs à la ville de Limoges et à la province d'Aquitaine.

Vers 830, Louis le Débonnaire ayant fait bâtir à Limoges une grande basilique, le corps de saint Martial y fut transféré ; la mémoire de cette translation est fêtée chaque année le 10 octobre.

Par crainte des Normands, les reliques du Saint furent gardées quelques années à Solignac vers 842 et à Turenne vers 885.

Valérie décapitée présente sa tête à Martial qui célébrait le saint Sacrifice sur l'emplacement de la cathédrale actuelle.

En 994, une peste terrible, appelée le *mal des ardents*, ravageait l'Aquitaine. Les évêques de cette province se réunirent à Limoges avec un grand concours de peuple, pour implorer la protection de saint Martial. Les reliques du Saint furent portées sur une colline, à côté de la ville, et des prières publiques lui furent adressées. Aussitôt le mal cessa miraculeusement. En mémoire de ce prodige,

la colline prit le nom de *Mont Jauvy*, mont de la joie, et une église y fut construite en l'honneur de saint Martial.

En 1029, la châsse de saint Martial fut portée processionnellement à l'église cathédrale où siégeait le concile de la province de Bourges. Les Pères de ce concile reconnurent solennellement l'*apostolat* du fondateur de l'Eglise de Limoges. En 1095, le pape Urbain II venant de Clermont où il avait prêché la croisade, s'arrêta plusieurs jours à Limoges pour y célébrer les fêtes de Noël. Pendant son

Martial ressuscite Hortarius qui avait exécuté les ordres cruels de Julius Silanus.

séjour, il consacra la basilique de Saint-Martial et fit une translation des reliques du Saint.

A partir du XII^e^ siècle, on commença à faire des expositions ou *ostensions* plus fréquentes des reliques de saint Martial, mais ce ne fut guère qu'au commencement du XVI^e^ siècle que leur périodicité fut réglée et devint septennale.

Du XII^e^ au XVI^e^ siècle, les plus remarquables *ostensions* furent celles de 1137 et 1152, à l'occasion des deux voyages de Louis le Jeune. En 1163, on exposa les saintes reliques pour en donner quelques fragments aux chanoines de Lincoln et en 1168 elles furent portées à la bénédiction du monastère de Grandmont.

Saint Louis vint en pèlerinage au tombeau de saïnt Martial en avril 1244. Après lui, Philippe le Hardi et ses fils, Edouard, roi d'Angleterre, Philippe, roi de Navarre, Charles, roi d'Aragon, le pape Clément V, Edouard, prince de Galles, Marie d'Anjou, Charles VII, Louis XI, sainte Jeanne de

Martial consacre un oratoire à la Très Sainte Vierge dans l'ermitage de Zachée, aujourd'hui Notre-Dame de Rocamadour.

Valois, Henri IV, furent aussi pèlerins de saint Martial.

Vers 1520, on avait décidé que les cérémonies des ostensions n'auraient lieu que tous les sept ans, au temps pascal. On fit cependant toujours des ostensions ou processions extraordinaires à l'occasion des pèlerinages de personnages importants ou pour demander à Dieu, par l'intercession de saint Martial, la cessation de la sécheresse, des incendies (comme en 1790 et en 1864) ou d'autres fléaux. Les ostensions de 1869 et de 1876 furent splendides. En 1873, pour le dix-huitième anniversaire séculaire de la mort de saint Martial, la châsse de l'apôtre fut transportée dans l'église cathédrale où eut lieu un triduum solennel. C'était en même temps le sixième anniversaire séculaire de la fondation de la cathédrale actuelle.

Depuis 1880, des arrêtés municipaux, trop dédaigneux de l'égalité de

Martial ressuscite Hildebert, fils du gouverneur de Poitiers, noyé dans la Vienne.

tous les citoyens et de la liberté des catholiques, interdisent le déploiement extérieur des ostensions. Mais les fêtes de saint Martial sont toujours aussi populaires et les vrais Limousins les célèbrent avec autant de foi que leurs pères.

Martial annonce la parole de Dieu aux peuples d'Aquitaine.

La piété des Limousins pour saint Martial.

Les siècles, dit M. Louis Guibert, ont créé un lien étroit et intime entre Limoges et son saint protecteur. C'est cette invincible confiance qu'affirmaient autrefois, à la mort de leur mari, les bourgeoises de la ville en venant déposer leur anneau dans le tronc de la basilique et en prenant ainsi le Saint pour protecteur de leur foyer en deuil et pour tuteur de leurs enfants. Saint Martial n'était pas seulement

pour nos pères leur apôtre, leur premier évêque et leur patron, c'était, en quelque sorte, le fondateur et le seigneur de la ville. De son tombeau était, pour ainsi dire, sortie la cité nouvelle dont le commerce, les arts, le développement, la prospérité étaient dus à ses restes vénérés.

A l'Hôtel de Ville, saint Martial était comme le maître de la maison. Le sceau commun des bourgeois portait son image. A peine élus, les magistrats municipaux allaient solennellement vénérer ses reliques et lui rendre hommage.

Le nom du Saint se trouve en tête des coutumes locales, des vieux registres du consulat, de toutes les délibérations importantes du Corps municipal.

Aux portes des remparts on retrouve son image avec une inscription pieuse, comme celle qu'on lisait à la tour Manigne : *Dieus gart la villa e S. Marsals la gen.*

Martial est averti par Notre-Seigneur de sa mort prochaine.

Eglises Saint-Mar al et Saint-Michel.

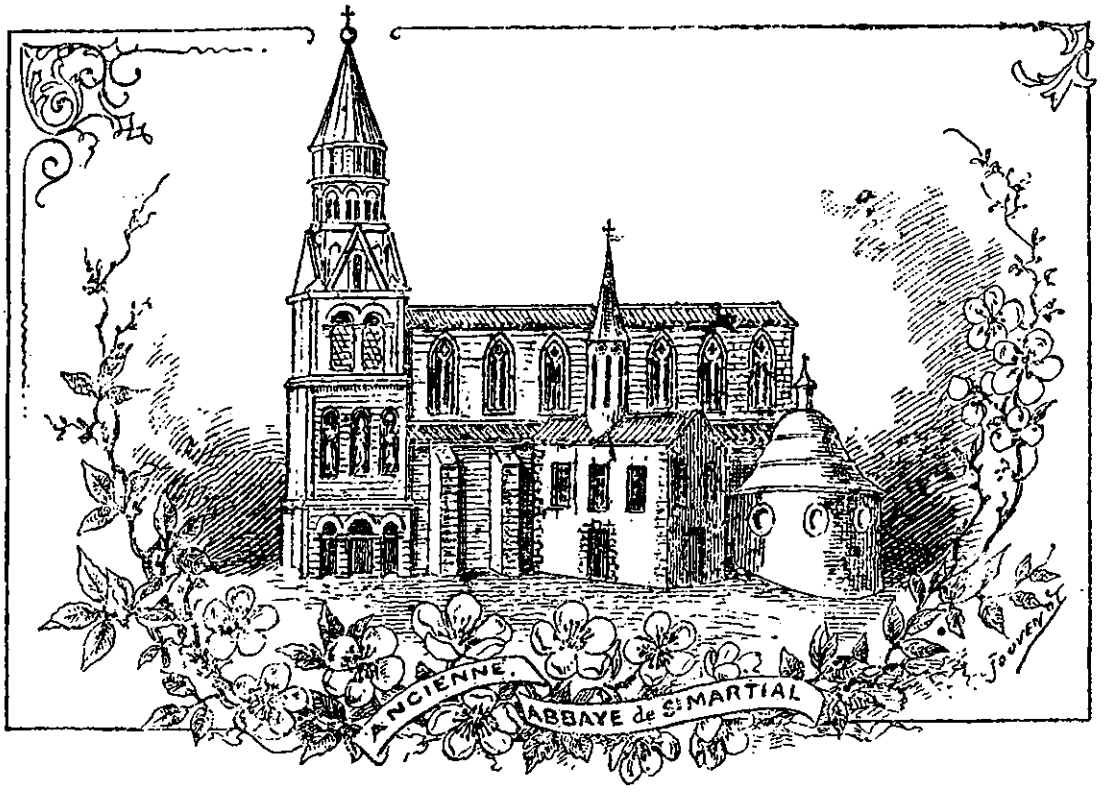
L'abbaye de Saint-Martial avait trois églises parallèles. Au midi, l'église principale, consacrée sous le nom de Saint-Sauveur ou de Saint-Martial, avait la forme d'une croix. A son transept nord se soudait une église basse à laquelle on descendait

par dix-sept marches et qui portait le nom de Saint-Pierre du Sépulcre. C'est là qu'était gardé le tombeau de saint Martial. Enfin, une troisième église dite de la Grande Confrérie ou de Saint-Benoît se liait aux débris du cloître et du chapitre. Cette magnifique basilique a été détruite de 1791 à 1807.

Dès le 17 décembre 1790, l'ordre de démolition ayant été donné, le chef de saint Martial fut trans-

Martial meurt dans l'église qu'il avait consacrée à saint Etienne.

féré dans l'église de Saint-Michel-des-Lions, au milieu d'une vive émotion populaire. Le 24 janvier 1793, la châsse de saint Martial fut brisée, mais deux officiers municipaux, délégués pour cette œuvre impie, sauvèrent la précieuse relique du saint apôtre, qui fut conservée avec respect dans leur famille et restituée au clergé de Saint-Michel lors de la restauration du culte. Son authenticité fut

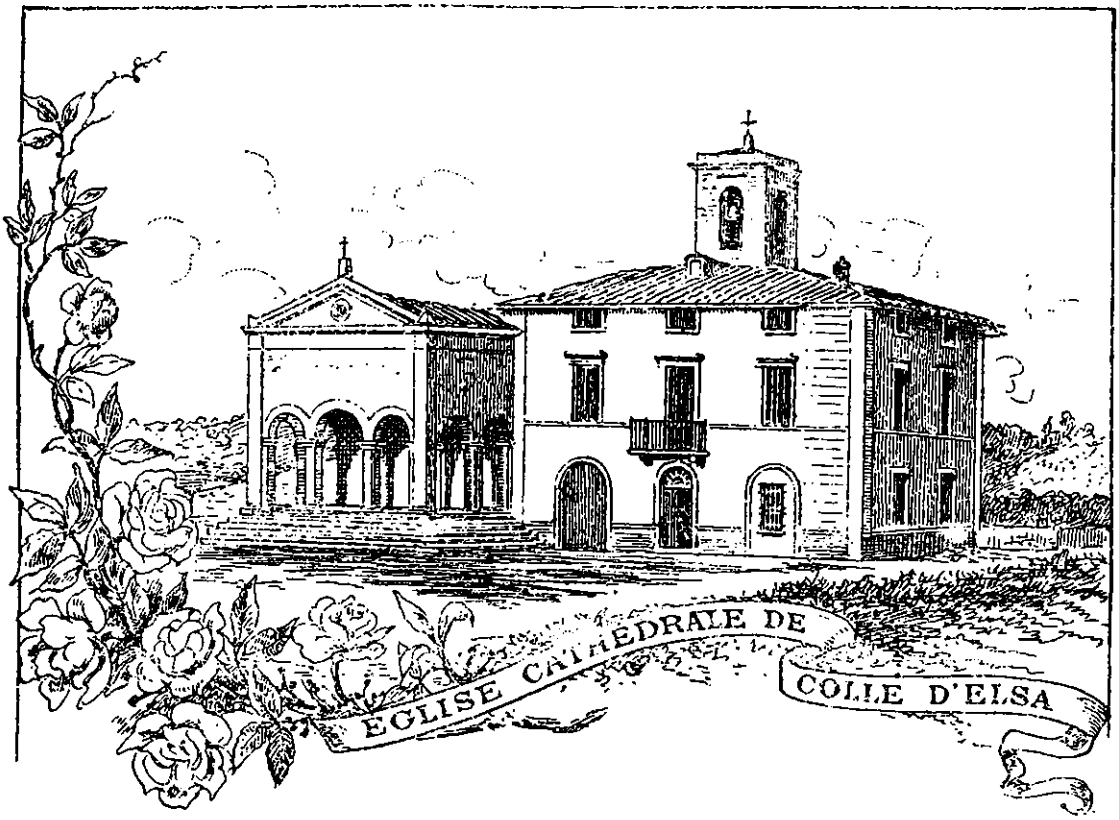


solennellement reconnue par Mgr du Bourg, évêque de Limoges, le 13 juin 1803.

L'église Saint-Michel où le chef de saint Martial est ainsi conservé depuis plus de cent ans, est une des plus anciennes de Limoges. Elle existait avant 1065 et était déjà une paroisse en 1230. Les reliques de saint Loup, évêque de Limoges, y avaient été transférées en 1158. L'édifice gothique actuel à la voûte élevée portée par des colonnes légères fut commencé en 1364. Le clocher qui, suivant l'ex-

Basilique de l'abbaye de Saint-Martial, détruite en 1791.

pression d'un chroniqueur, *est une des plus belles pyramides de France*, fut construit en 1383. Sa flèche souvent frappée par la foudre, notamment le 10 novembre 1810, a été surmontée en 1823 d'un globe de cuivre doré. Les deux lions placés au bas du clocher et dont le nom se joint à celui de saint Michel pour désigner l'église, sont, dit-on, un tro-



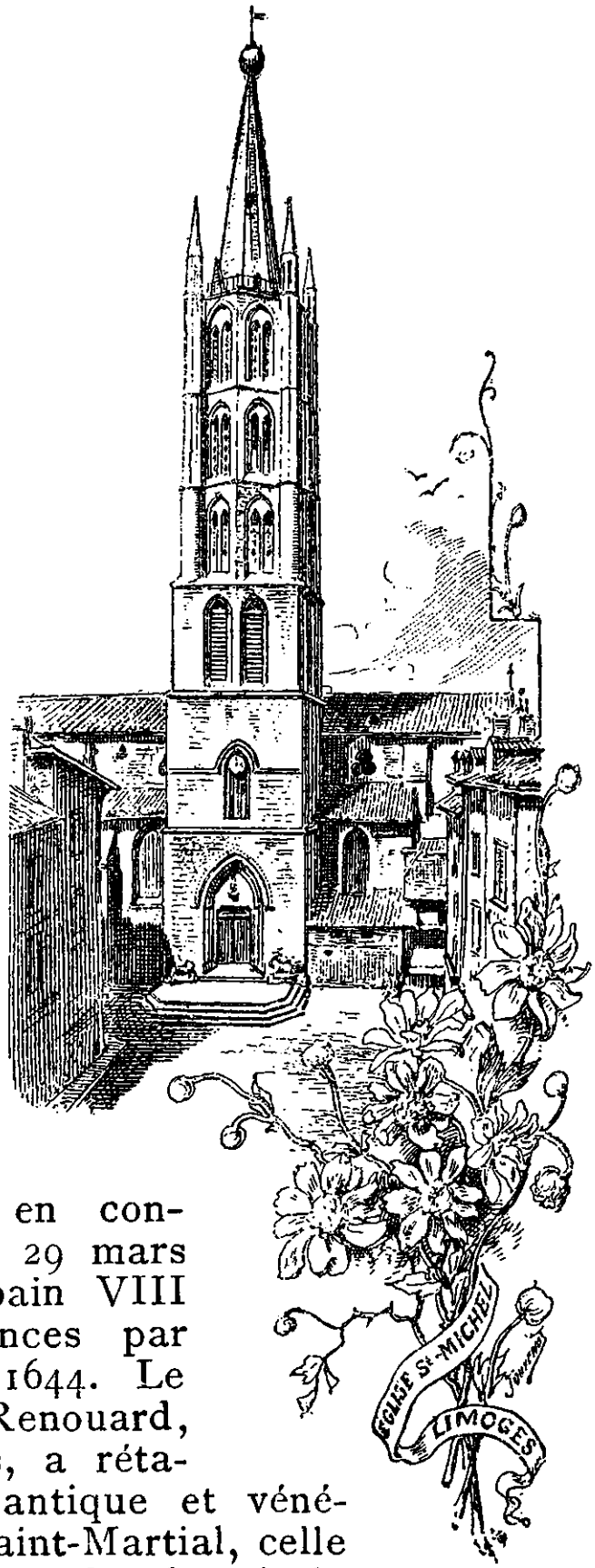
phée de la défaite des Sarrazins en 752 par Eudes, duc d'Aquitaine. Un autel monumental a été élevé dans l'église Saint-Michel par les soins de M. Pinot, curé-doyen, assisté d'une commission que présidait M. Dissandes de Bogenet, de MM. les fabriciens, de MM. les membres de la Grande Confrérie et à l'aide d'une souscription. Les plans sont de M. Vergez et l'exécution en a été confiée à M. Gardien. Le 10 juillet 1889, Mgr Renouard, évêque de Limoges, Mgr Denéchau, évêque de Tulle, et Mgr Rougerie, évêque de Pamiers, ont consacré les trois autels de Saint-

Eglise cathédrale de Colle d'Elsa, bâtie sur le lieu où Martial ressuscita Austriclinien.

Martial, de Sainte-Valérie et de Saint-Loup qui forment l'ensemble du monument, ainsi que le maître-autel de Saint-Michel.

La Confrérie de Saint-Martial.

On croit qu'elle fut fondée vers 1212 par les bourgeois de Limoges. Elle s'appelait, à son origine, Frérie Notre-Dame de Saint-Sauveur, puis fut nommée la Frérie de Saint-Martial ou Grande Confrérie. Messire Raymond de la Martonie, évêque de Limoges, en confirma les statuts le 29 mars 1624. Le pape Urbain VIII l'enrichit d'indulgences par bulle du 18 avril 1644. Le 13 mars 1890, Mgr Renouard, évêque de Limoges, a rétabli, sous le titre d'antique et vénérable Confrérie de Saint-Martial, celle qui exista jusqu'à la fin du siècle

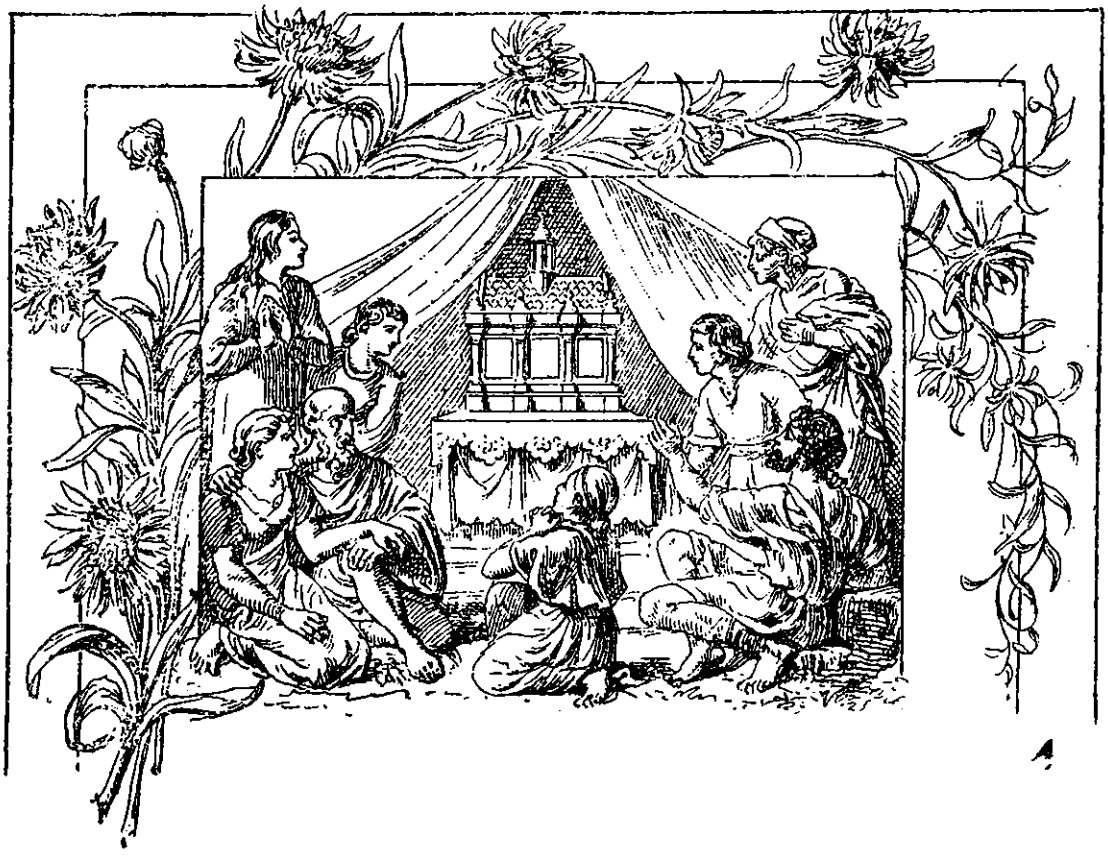


Eglise Saint-Michel de Limoges où sont conservées les reliques de saint Martial.

dernier, et à laquelle peuvent s'affilier tous les fidèles.

La grande Confrérie se compose de soixante-douze membres présidés par deux bayles.

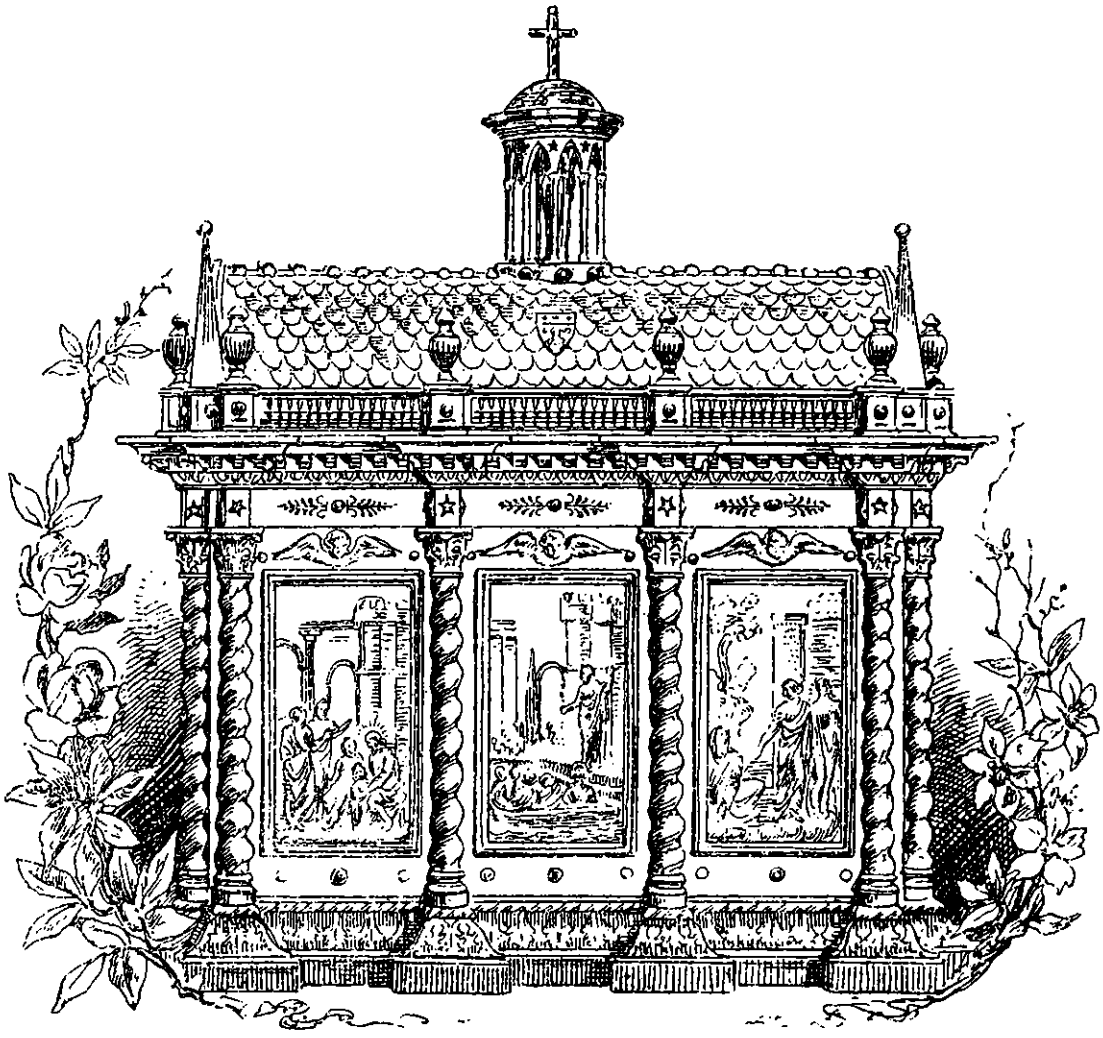
Tous les sept ans se fait l'*ostension* solennelle des reliques de saint Martial et des autres saints.



Le jour de la mi-Carême, un grand drapeau blanc et amarante est solennellement bénit, présenté aux églises et chapelles principales, puis arboré aux barres du clocher de Saint-Michel.

La procession solennelle se fait le dimanche de Quasimodo. Les porteurs de la châsse (qui forment une confrérie spéciale) sont vêtus d'aubes blanches.

Ostension des reliques de saint Martial en 994, et cessation du Mal des Ardents.



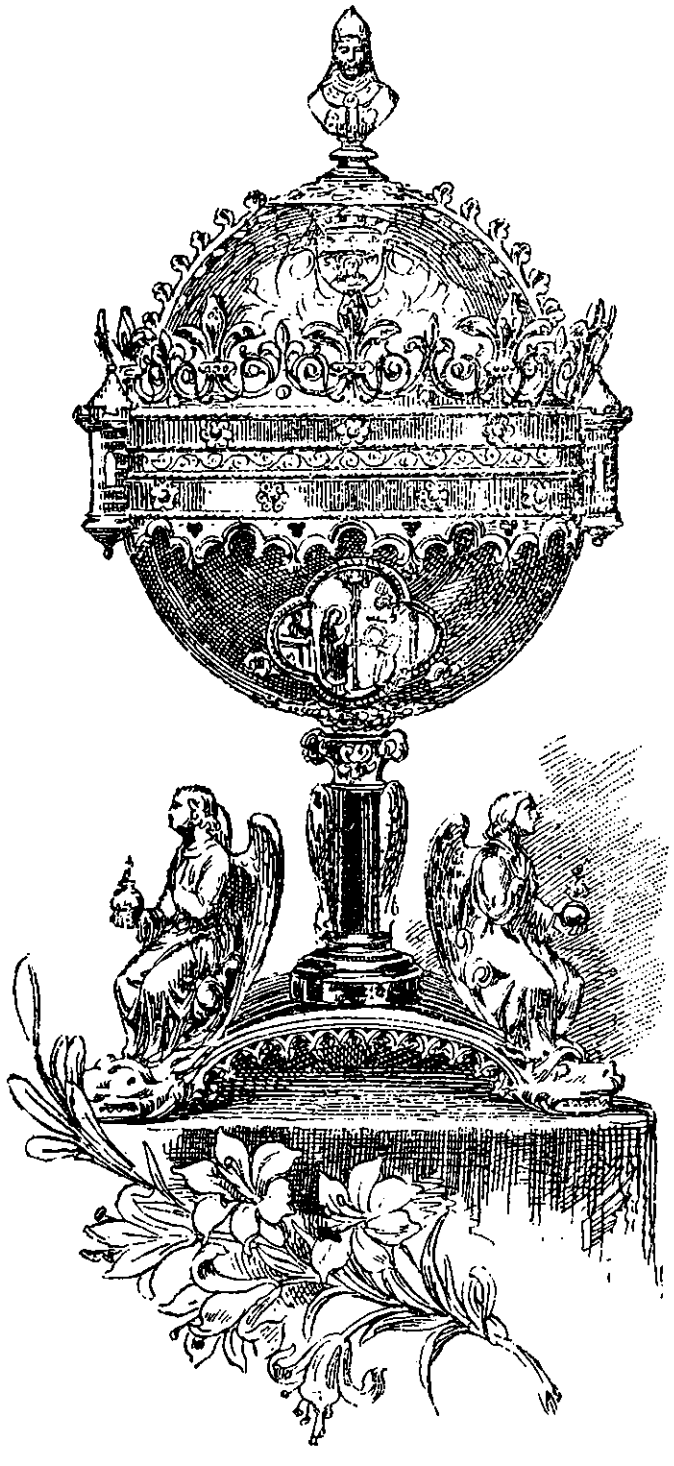
Châsse moderne de saint Martial.

Le culte de saint Martial à l'étranger.

De nombreuses églises sont consacrées à saint Martial dans toute l'ancienne province d'Aquitaine et dans le reste de la France, en Espagne, en Italie, notamment à Venise et à Colle del val d'Elsa.

A Rome, un autel fut érigé à saint Martial dans la basilique de Saint-Pierre au Vatican, par Jean XIX, en l'an 1031. Lors de la reconstitution de la basilique, il fut rétabli dans le transept gauche et consacré le 14 novembre 1655. Cet autel était surmonté d'un beau tableau de Spadarino,

peintre de l'école romaine. En 1824, le tableau représentant saint Martial fut remplacé par une mosaïque de saint François d'Assise. Les recherches de M. le chanoine Arbellot, les pétitions du chapitre de l'église cathédrale de Limoges, les démarches personnelles de Mgr Renouard appuyées avec beaucoup de bienveillance par Mgr de Neckere, économe de la fabrique de Saint-Pierre, et par les évêques de l'ancienne province d'Aquitaine, ont obtenu de N. S. P. le Pape Léon XIII la restitution à saint Martial de l'autel qui lui avait été indûment enlevé.



Mgr l'Evêque de Limoges a commandé à l'atelier de mosaïques du Vatican une reproduction du tableau de Spadarino. Ce sera un souvenir digne des Limousins et de la province d'Aquitaine.

Coupe renfermant le précieux chef de saint Martial.

Saint Martial et Jeanne d'Arc.

Dans son bel ouvrage sur l'*Apôtre saint Martial* (1), le R. P. Deschamps, de la Compagnie de Jésus, prouve la relation merveilleuse qui existe entre les prières adressées à saint Martial, au milieu des malheurs de la France au XV^e^ siècle, et la mission de Jeanne d'Arc. En 1423, Barthélemy, abbé de Saint-Martial, annonçait pour l'année suivante une ostension extraordinaire du chef du saint apôtre pour appeler sur la France la miséricorde de Dieu. A l'époque fixée, de tous les points des provinces désolées par l'invasion anglaise, les pèlerins accoururent en foule à Limoges. Or c'est en cette même année 1424, vers midi, en été, que Jeanne entendit pour la première fois ses voix mystérieuses. C'était à très peu près au mo-

(1) *L'Apôtre Saint Martial*, in-8 elzévir, par le R. P. Deschamps, S. J., recommandé par plusieurs cardinaux, archevêques et évêques, se vend chez Millescamps, à Limoges, et chez Lecoffre, à Paris.

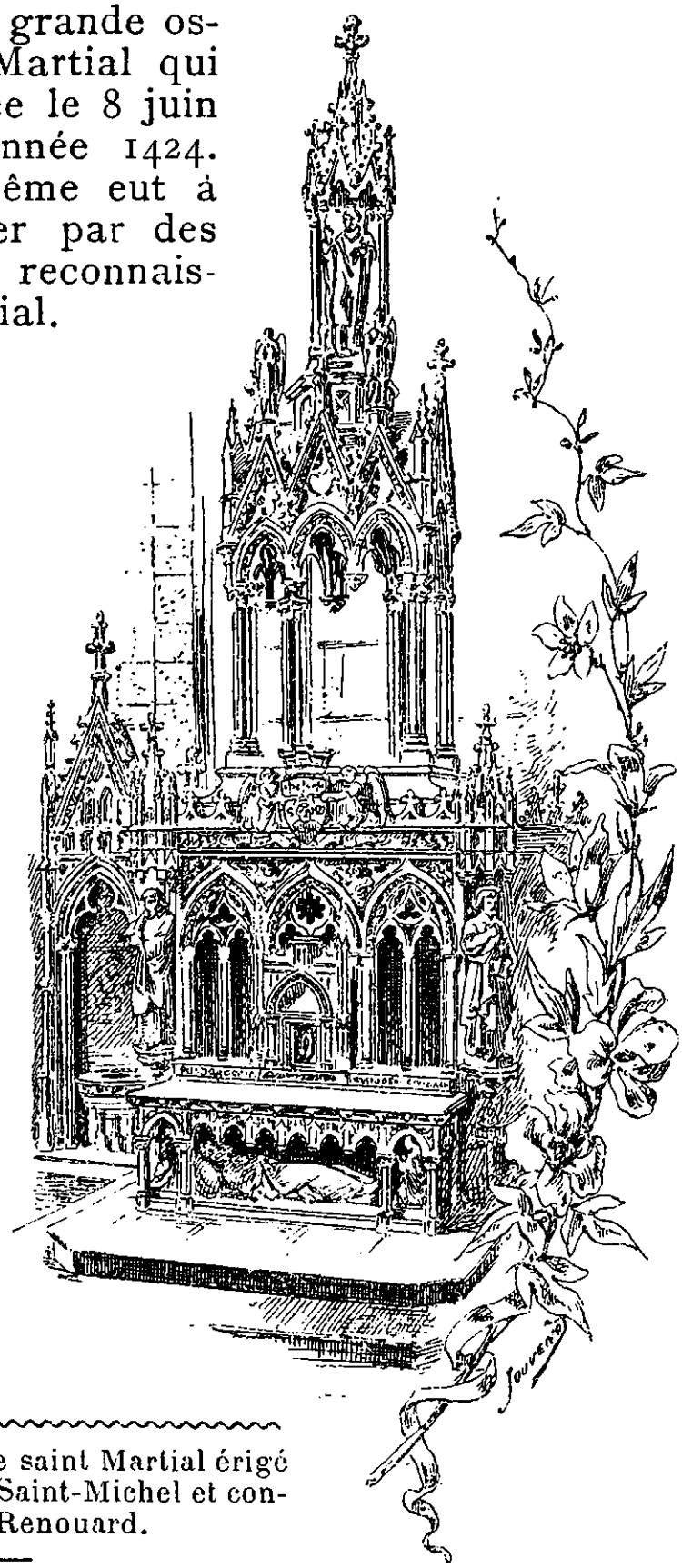
Saint Martial arrête les progrès du terrible incendie de 1864, à Limoges.

ment même de la grande ostension de saint Martial qui avait été inaugurée le 8 juin de cette même année 1424. Charles VII lui-même eut à cœur de témoigner par des actes éclatants sa reconnaissance à saint Martial.

PRIÈRE

Qu'il soit notre intercesseur, l'affectionné pontife Martial, qui fut le convive du Christ et le compagnon des apôtres, afin que, préparés et fortifiés par ses saintes leçons, nous méritions d'être admis au partage de l'héritage paternel. — *Amen.*

Permis d'imprimer :
Limoges, le
19 octobre 1894.
† FIRMIN,
Evêque de Limoges.



Tombeau monumental de saint Martial érigé en 1888 dans l'église Saint-Michel et consacré en 1889 par Mgr Renouard.

Propriété de l'Editeur. — Tous droits réservés.

Abbeville, imp. C. PAILLART, éditeur des *Brochures illustrées de Propagande catholique.*

TITRES DE QUELQUES-UNES DES

BROCHURES ILLUSTRÉES

DE PROPAGANDE CATHOLIQUE

Honorées de l'approbation de S. S. Léon XIII

de cinq Archevêques et seize Évêques de France

Editées par C. PAILLART, *Imprimeur-Editeur*

à ABBEVILLE *(Somme)*

BROCHURES ILLUSTRÉES (16 pages et Couverture)

Chemin de la Croix. — Chemin de la Croix pour les Enfants. — Prières du matin et du soir et Prières de la Messe. — Prières de la Messe pour les Enfants. — Le très-saint Rosaire. — Le saint Rosaire expliqué aux Enfants. — L'Adoration perpétuelle. — Etc.

BROCHURES ILLUSTRÉES (32 pages et Couverture)

Les Mois de saint Joseph, de Marie, du Sacré-Cœur, des SS. Anges, des Ames du Purgatoire. — Les Apprêts du grand Jour. — La Veille du grand Jour. — Le Lendemain du grand Jour. — La Confirmation. — Jeanne d'Arc. — Général de Sonis. — La Rochejaquelein. — Christophe Colomb. — Général de Pimodan. — Garcia Moreno. — Vies de saint Vincent de Paul, de Louise de Marillac, du B. Perboyre, de la Bse Marguerite-Marie, du V. P. de la Colombière, de saint Louis de Gonzague, de la V Madame Barat, de saint François de Sales, de saint Benoit Labre, du V. Curé d'Ars, de saint François Régis, de saint Martin, de sainte Angèle Mérici, de sainte Germaine Cousin, du B. Pierre Fourier, de la Mere Alix Le Clerc, du P Champagnat, de Mgr de Ségur, du B. de La Salle, de sainte Philomène. — Sainte Anne d'Auray — La vraie Histoire de France. — Portrait de l'Enfant de Marie. — Le Sacré-Cœur à Montmartre. — N.-D. de Lourdes. — N.-D. de la Salette. — N.-D. de Campocavallo. — Etc.

BROCHURES DIVERSES ILLUSTRÉES

Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, d'après la concordance des Quatre Évangélistes. — Évangiles des Dimanches et Fêtes de l'année. — N.-D. des Victoires. — N.-D. de Fourvière. — N.-D de Chartres. — N.-D. de Boulogne. — N.-D. des Armées. — N.-D. des Champs. — Etc.

CES BROCHURES SE TROUVENT ÉGALEMENT A PARIS CHEZ
VIC & AMAT, LIBRAIRES. 11. RUE CASSETTE

LIVRES DE PRIX ILLUSTRÉS

VIE de S. MARTIN

APÔTRE DES GAULES

FONDATEUR DE LIGUGÉ

PESIT. SC. JOUVENOT

C. PAILLART, IMPRIMEUR-EDITEUR, ABBEVILLE (SOMME)

En Vente à l'Abbaye de Ligugé

VIE DE SAINT MARTIN

APOTRE DES GAULES, FONDATEUR DE LIGUGÉ

I.

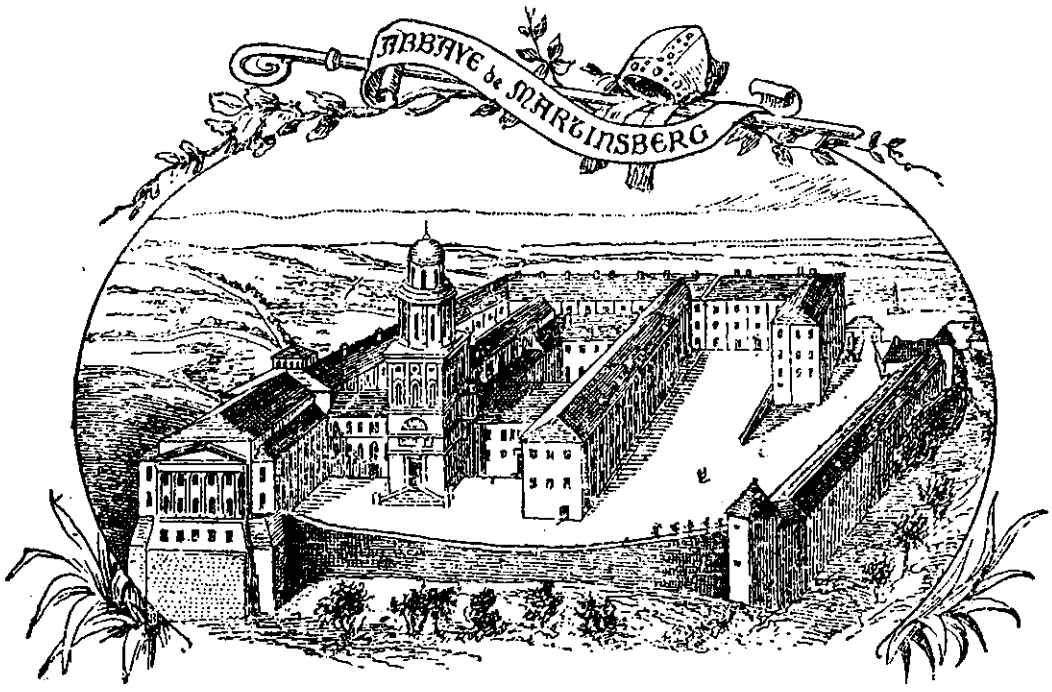
Origine et enfance de saint Martin.

L'apôtre de la France naquit loin de notre patrie, dans la Hongrie. Les Romains étaient alors maîtres de la partie de ce pays située au-dessous du Danube et qui se nommait la Pannonie. C'est la patrie de saint Martin.

En quittant l'Autriche à Presbourg pour entrer en Hongrie, le Danube coule dans une plaine immense. Au milieu de cette plaine, sur sa rive droite, on voit au loin quelques hauteurs qui signalent le cours de la rivière de *Raab* et de ses affluents. C'est dans cette vaste plaine que les Romains faisaient camper quatre légions chargées de défendre leur frontière du Nord. La cavalerie y dominait.

Le père de saint Martin était tribun d'une de ces légions, grade militaire équivalant au IVe siècle à celui de colonel dans nos armées modernes. Vieux soldat, parvenu à ce grade par sa valeur, il aimait passionnément son état.

La plaine du Danube vue de Presbourg.



En 316, la légion qu'il commandait était campée sur les bords d'un affluent de la Raab, nommé *Pannosia* (aujourd'hui la Pansza). Cette petite rivière avait sa source un peu plus loin. A *Sabarie*, lieu du campement, les hauteurs resserraient le lit de la rivière. Une petite montagne, appelée le *mont sacré de Pannonie*, s'élevait à droite et surveillait au loin le cours du Danube et une vaste étendue de territoire.

Le lieu s'appelle de nos jours *Szentmárton*, Saint-Martin, ou *Martinsberg*, la montagne de Saint-Martin, et une grande abbaye se dresse à son sommet pour consacrer le « lieu où saint Martin aimait à prier. »

L'enfant, prévenu de la grâce divine, se retirait en cet endroit désert de la montagne, et là, seul en présence de Dieu qui se manifestait à lui, il priait. Son père était un païen fanatique, très attaché au culte de ses idoles. Il ne rêvait pour son fils que la gloire militaire, et le voyait grandir avec joie, sans se préoccuper de ses instincts de solitude. Il l'élevait rudement et n'était pas sans doute fâché de le voir échapper aux soins efféminés qu'une mère prodigue à son enfant.

Qui nous dira ce qui se passait alors entre Dieu et l'âme du jeune Martin ? Dieu se faisant connaître, illuminant cette âme ; Martin recevant avec l'avidité d'un enfant qui boit le lait du sein maternel, les communications célestes.

A cette divine école, Martin dédaignait les jeux de l'enfance, l'attrait si fort des exercices militaires.

Sa douzième année approchait, quand son père fut appelé

Abbaye de Martinsberg.

à changer de garnison, ou, ce qui est plus probable, reçut, avec son congé définitif, comme vétéran, une terre en Italie. Il partit donc avec sa famille et vint se fixer près de Pavie sur un domaine au bord du *Gravellone*. C'est là que s'est élevée depuis l'église de San-Martino *in terra arsa*.

La Providence avait ses vues. Martin se trouvait transporté dans un pays tout chrétien, à deux kilomètres d'une ville ayant un évêque, une cathédrale. Plus d'une fois, profitant de ses habitudes d'indépendance, il se rendit à Pavie, assista dans l'église aux majestueuses cérémonies. Il se fit initier comme catéchumène, et hâta de tous ses vœux le moment où il recevrait le baptême. Mais l'Eglise est prudente, et on le fit attendre.

Enfin l'espoir d'être admis lui fut donné. Il atteignait sa seizième année. Mais l'Eglise exigea le consentement des parents païens, et Martin dut le demander ; en même temps il sollicita la permission de se retirer dans la solitude, à l'exemple des moines d'Orient, dont la renommée commençait à se répandre en Italie.

II. — Saint Martin soldat. Le pauvre d'Amiens.

Le père de saint Martin ne l'entendait pas ainsi. Cette demande, venant se mettre en travers de toutes ses espérances, l'irrita au dernier point. Il jura de mettre fin à jamais au projet de son fils. Il le fit inscrire dans la milice.

Des bruits de guerre se répandaient à cette époque. Les Sarmates imploraient le secours de l'empereur contre les

Saint Martin dans la grotte.

Goths. Les fils de vétérans furent appelés avant l'âge habituel à suivre l'armée (avril 332). Ils n'étaient pas soldats, mais dans la condition de nos jeunes gens dans les écoles militaires : c'était ce qu'on appelait la milice palatine. Aucun jeune homme, fils de vétéran, ne pouvait s'y soustraire, à moins d'entrer dans les charges civiles.

Martin n'avait de goût ni pour l'une ni pour l'autre de ces fonctions. Il résista. Il fut saisi et chargé de chaînes.

Son apprentissage de la vie militaire allait commencer : il dut prêter le serment qui l'engageait à servir l'empereur, lui qui ne voulait servir que le Christ. Il entra parmi les *scholares*, avec une solde comme fils de vétéran. Après un an ou deux passés à l'école de cavalerie, il fut envoyé en Gaule.

Les voies de Dieu sont mystérieuses, et à coup sûr l'empereur, en envoyant à la Gaule sa milice palatine, ne pensait guère lui envoyer un apôtre.

Ce fut vers Amiens que Martin se dirigea, parmi les *lanciers de Sabarie* placés sous le commandement du maître de la cavalerie. Son titre de fils de vétéran lui donnait droit de servir avec le rang de *circuiteur* ; son office était de faire des rondes de nuit, de parcourir les postes et de faire son rapport sur les infractions à la discipline. En un mot, il était officier. « Martin sous sa tente, dit Sulpice Sévère, se contenta d'un seul serviteur; celui-ci était plutôt servi par son maître, qui allait jusqu'à lui enlever sa chaus-

Les parents de Saint Martin lui refusent l'autorisation de se faire moine.

sure et la nettoyer ; ils prenaient ensemble leur repas, et c'était Martin qui servait le plus souvent. »

Un jour, sans doute au retour d'une de ces rondes militaires, en plein hiver (et l'hiver fut rigoureux à la fin de 338), en arrivant à une des portes d'Amiens, Martin rencontra un pauvre demi-nu. Il comprit que ce pauvre délaissé de tous lui était réservé ; mais que faire ? Il n'avait rien à donner que la clamyde qui lui couvrait les épaules ; tout le reste avait passé en bonnes œuvres. La clamyde était un manteau de laine blanche, attaché sur l'épaule droite avec un bouton ou une fibule et descendant jusqu'aux genoux. Martin, avec son épée, la fend par le milieu, en donne une moitié au pauvre et remet l'autre sur ses épaules. Cette moitié qui lui restait était encore assez ample pour le couvrir, mais disgracieuse. Aussi certains spectateurs se mirent à rire, tandis que d'autres, plus sensés, se reprochèrent de n'avoir point secouru ce pauvre, eux qui pouvaient le faire sans se dépouiller aussi complètement.

Martin ne s'inquiète ni des éloges ni des blâmes. Il s'en va continuer son service. La charité sous toutes les formes lui était devenue une douce habitude. Aussi la bonne action accomplie, Martin n'y pensait déjà plus.

Saint Martin donne la moitié de son manteau au pauvre d'Amiens.

Mais la nuit suivante, tandis qu'il repose, Jésus-Christ lui apparaît en songe, portant sur lui cette moitié de manteau donnée au pauvre inconnu. Il lui commande de regarder, de reconnaître sa clamyde. Puis s'adressant à la multitude des anges qui l'environnent, le Seigneur prononce à haute voix ces mots : « Martin, encore catéchumène, m'a revêtu de cet habit. » Jésus se souvenait, ajoute le biographe, de la parole qu'il avait dite aux siens : « Tout ce que vous ferez à un de ces petits, c'est à moi que vous le ferez. »

Apparition de Notre-Seigneur avec le manteau.

III.

Saint Martin baptisé.

L'amour de Martin pour un maître si bon, qui savait si bien récompenser une action toute simple à son avis, s'accrut. Il aspira plus que jamais à la grâce du baptême. Aux fêtes de Pâques qui suivirent, il reçut ce sacrement ; il avait alors vingt-deux ans et l'on était en l'année 339. Après avoir porté la tunique blanche des nouveaux baptisés, il ne fut plus soldat que de nom. Il aurait voulu se cacher dans la solitude pour y converser seul à seul avec son Dieu. Mais son tribun, étant devenu son ami, le retint, promettant de renoncer au monde avec lui à l'expiration de son tribunat. Il se contenta, pendant deux ans encore,

de mener une vie plus sainte, et commença à évangéliser les environs d'Amiens.

Au temps où le terme fixé par son tribun allait expirer, en 341, une lutte violente s'engagea entre l'empire et les barbares qui tentaient de franchir la limite du Rhin. L'une après l'autre, les légions furent convoquées pour la soutenir. Celle qui campait près d'Amiens arriva à la veille d'une action décisive. Les largesses furent distribuées aux soldats. Martin les refusa : « Jusqu'à ce jour, dit-il au prince, je vous ai servi comme soldat ; souffrez que désormais j'aille servir Dieu. Que ceux qui doivent combattre soient honorés de vos dons. Pour moi qui suis soldat du Christ, il ne m'est pas permis de me battre. — C'est la crainte de la bataille de demain, reprit l'empereur irrité, et non l'amour de la vie religieuse, qui te porte à déserter la milice. » Martin insulté répond en soldat chrétien : « Si ma demande est attribuée à un sentiment de lâcheté plutôt qu'à l'ardeur de ma foi, demain je me tiendrai debout et sans armes en avant de l'armée, et, au nom du Seigneur Jésus, muni du signe de la croix au lieu du casque et du bouclier, je pénétrerai hardiment les bataillons ennemis. »

On le prend au mot ; on l'arrête et on le détient sous bonne garde. Mais le matin arrivé, l'ennemi, au lieu de combattre, envoie demander la paix. Cette victoire était bien la victoire du bienheureux saint. Désormais il était libre de servir son Dieu.

Saint Martin devant l'Empereur.

IV. — Martin disciple d'Hilaire.

Un homme attirait sur lui tous les regards en Occident. On ne parlait partout que d'Hilaire, évêque de Poitiers, de sa science, de son énergie pour défendre la foi contre l'hérésie naissante qui niait la divinité de Jésus-Christ. L'amour du Christ, si ardent au cœur de Martin, le poussa vers Hilaire. Il arrive dans la ville de Poitiers, se dirige vers l'église cathédrale dédiée à saint Pierre, et quelques pas avant d'y parvenir, rencontre le cortège épiscopal. Hilaire n'avait jamais vu Martin, ni Martin Hilaire ; mais les deux saints, par une inspiration divine, se connurent alors et s'embrassèrent.

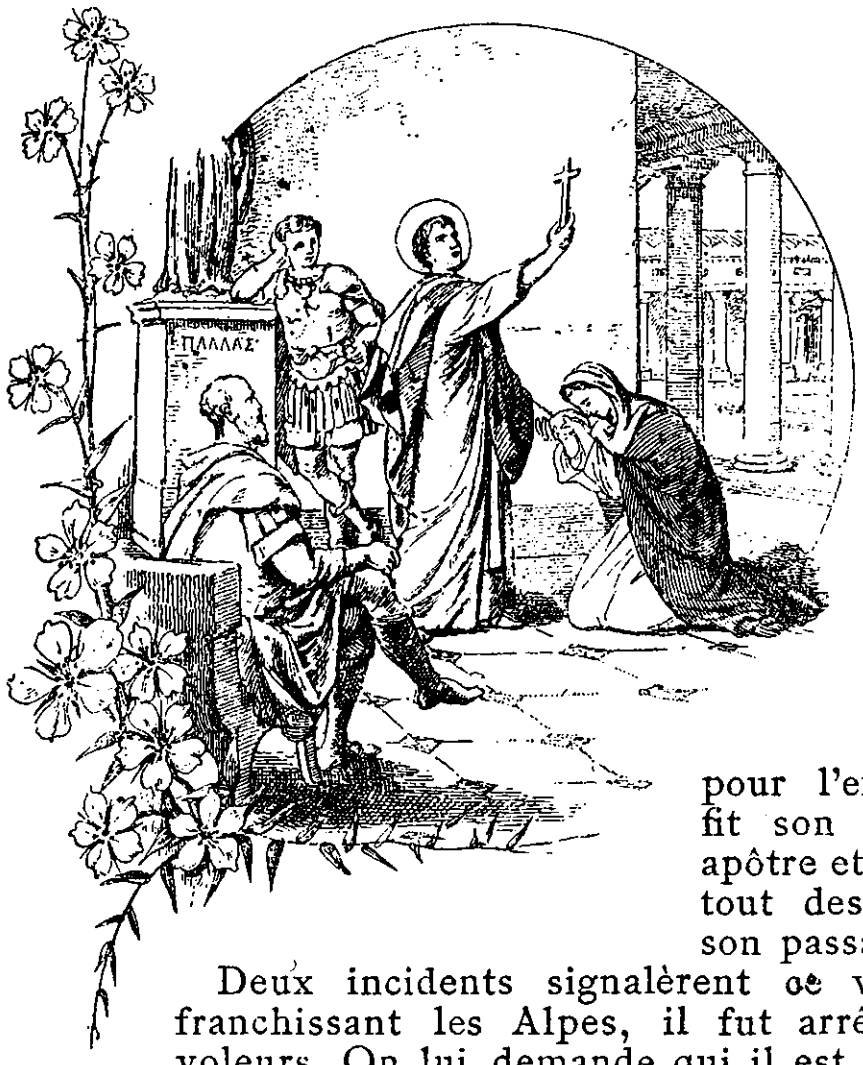
Martin passa plusieurs années près d'Hilaire, vivant dans une sorte de communauté parmi d'autres clercs, écoutant les leçons du grand docteur, s'inspirant à son école, aux sources les plus pures de la théologie, de la haine de l'hérésie, méditant les livres saints, se formant en un mot au ministère qu'il devait remplir si glorieusement.

L'évêque de Poitiers avait résolu d'attacher Martin à son église, en l'ordonnant diacre. L'humble disciple ne se jugeait pas digne d'un tel honneur ; il résista, et comme Hilaire insistait, il se mit à crier qu'il était indigne, pré-

Saint Martin à l'école de Saint Hilaire.

textant sans doute l'état militaire qui l'éloignait des ordres sacrés. Hilaire cependant ne voulut point céder tout à fait : il fit acte d'autorité pour lui faire accepter un ordre moindre et l'ordonna exorciste. Aucun office n'est petit dans l'Eglise de Dieu : l'ordre d'exorciste, si humble qu'il fût, donnait à Martin pouvoir sur les démons.

Un songe l'avertit de partir pour aller revoir sa patrie, ses parents plongés encore dans les ténèbres de l'idolâtrie, afin d'ouvrir leurs yeux aux lumières de la foi. Il lui en coûtait de quitter son cher maître, mais Dieu commandait et avait ses desseins. Hilaire était à la veille lui-même de partir pour l'exil. Martin fit son voyage en apôtre et laissa partout des traces de son passage.



Martin convertit sa mère.

Deux incidents signalèrent ce voyage. En franchissant les Alpes, il fut arrêté par des voleurs. On lui demande qui il est : « Je suis chrétien, répond-il. — N'as-tu pas peur ? — Je n'ai jamais été si tranquille, car je sais que la bonté divine m'assistera surtout à l'heure du danger. Mais je crains pour vous... » Et séance tenante, il catéchise le bandit qui le garde et entreprend sa conversion. Le voleur l'écoute, le délivre, le remet dans sa route.

Un peu au-delà de Milan, un homme d'étranges apparences se présente devant lui, lui demandant où il va : « Je vais, dit-il, où Dieu m'appelle. — Eh bien ! dit l'autre, partout où tu iras, et dans tout ce que tu entreprendras, le

diable te combattra. » Martin ne fut pas effrayé : « Le Seigneur est mon appui, dit-il en citant le livre saint à l'exemple du divin Maître ; je ne craindrai rien de la part des créatures. » A ces mots, l'*ennemi* disparut.

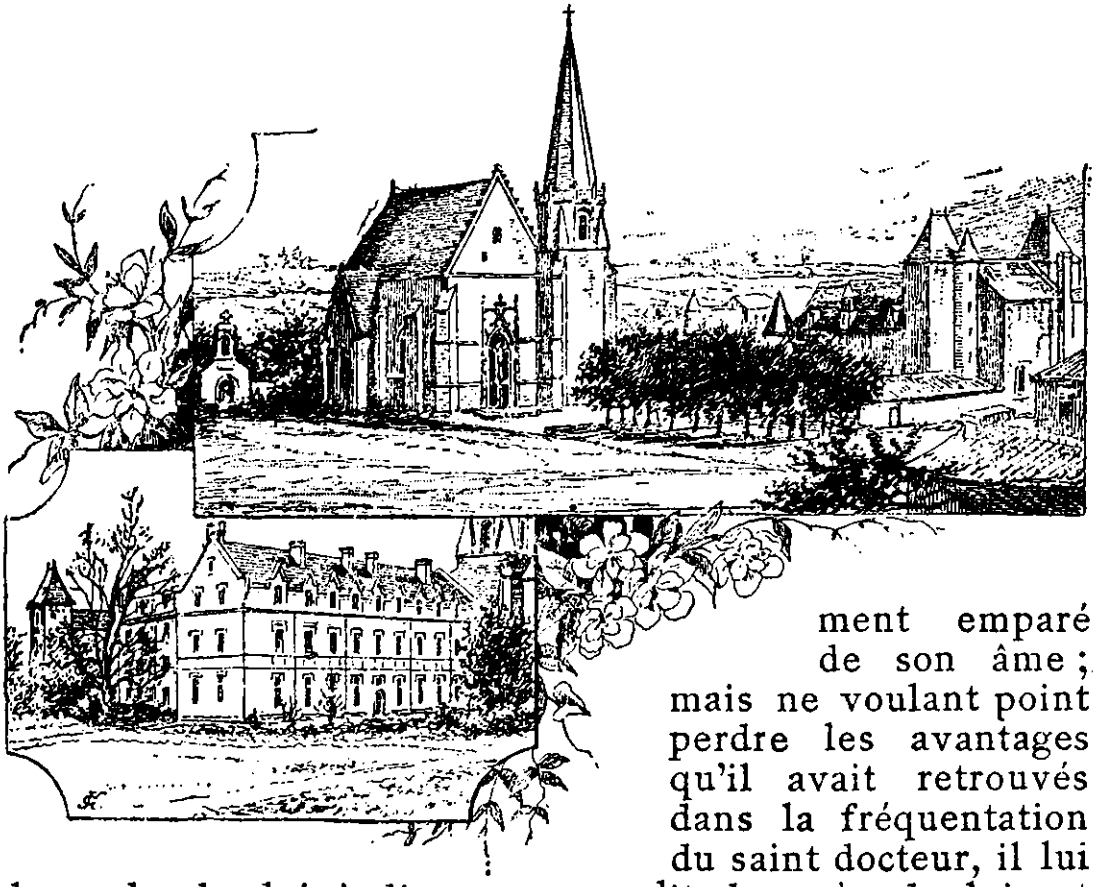
Arrivé en Pannonie, Martin essaya de convertir son vieux père, mais en vain ; il fut plus heureux près de sa mère qui ouvrit les yeux à la vraie foi. La Pannonie était infestée de l'hérésie d'Arius. Le disciple d'Hilaire prêcha partout, et ce fut avec succès. Mais en Illyrie, les hérétiques se saisirent de lui, le lièrent, le battirent de verges. « Si le glaive du persécuteur ne lui enleva pas la vie, chante l'Eglise, du moins il ne perdit pas la gloire du martyre. »

Martin revint vers l'Italie et s'arrêta à Milan. La tradition lui attribue la fondation en cette ville d'un monastère ; mais bientôt l'évêque arien de la cité s'alarma, et Martin dut fuir devant sa persécution. Retiré quelque temps à l'île Gallinaria (aujourd'hui *Isoletta d'Alberga*), dans le golfe de Gênes, il apprit le retour d'Hilaire, courut à Rome pour le trouver, et enfin le rejoignit en Gaule.

V. — Saint Martin moine à Ligugé.

De retour à Poitiers, près de son maître, il n'y séjourna pas longtemps. L'amour de la solitude s'était trop forte-

Saint Martin et Saint Hilaire à Ligugé.



ment emparé de son âme ; mais ne voulant point perdre les avantages qu'il avait retrouvés dans la fréquentation du saint docteur, il lui demanda de lui indiquer une solitude près de lui, et Hilaire lui désigna Ligugé, domaine désert qu'il possédait à deux lieues de Poitiers, sur les bords du Clain.

On peut aisément reconstituer l'aspect de ce lieu qui allait devenir si célèbre par le séjour de Martin. Le Clain, petite rivière aux eaux pures et peu profondes, encombrées de longues herbes flottant à la surface, forme au débouché des roches granitiques qui le resserrent, une vallée d'un kilomètre de large environ. A l'Est, le coteau sur lequel est bâti l'antique village de Smarves, se dresse à pic en certains endroits, formant de profondes excavations. La forêt dont il reste des bouquets d'arbres, descendait de là jusqu'à la vallée, pour reprendre à l'Ouest et se continuer au loin. Aucune habitation, aucun bruit ne venait troubler le silence de la vallée solitaire.

Martin s'y bâtit une cabane et bientôt il y fut rejoint par des hommes d'élite, heureux de se mettre sous sa direction. Les uns se fixèrent près de lui, les autres, comme saint Félix et saint Jean, se retirèrent aux environs dans les grottes naturelles. C'était la disposition des *laures* d'Egypte. Chacun s'occupait dans sa cellule à la prière, à la transcription des manuscrits ou à d'autres ouvrages monastiques. A certaines heures chaque jour et en particulier les jours de dimanche ou de fêtes, tous se réunis-

L'abbaye de Ligugé.

saient dans l'Oratoire. Le renoncement à toute propriété privée, la pauvreté dans le vêtement, les longs jeûnes, l'abstinence du vin et de la chair, le silence habituel, le partage du temps entre la prière et l'étude, telles étaient les règles observées.

Souvent saint Hilaire venait auprès de Martin et des serviteurs de Dieu qui militaient sous sa conduite, pour chercher au milieu d'eux quelques consolations spirituelles, et y offrir, en union avec eux, le sacrifice de l'Agneau sans tache. Après de suaves entretiens dans lesquels il les nourrissait du pain de la doctrine céleste, le pontife reprenait le chemin de Poitiers.

Martin est le père, l'abbé de cette pieuse communauté. Il explique à ses frères les observances qu'il a vu pratiquer en Italie et à Trèves.

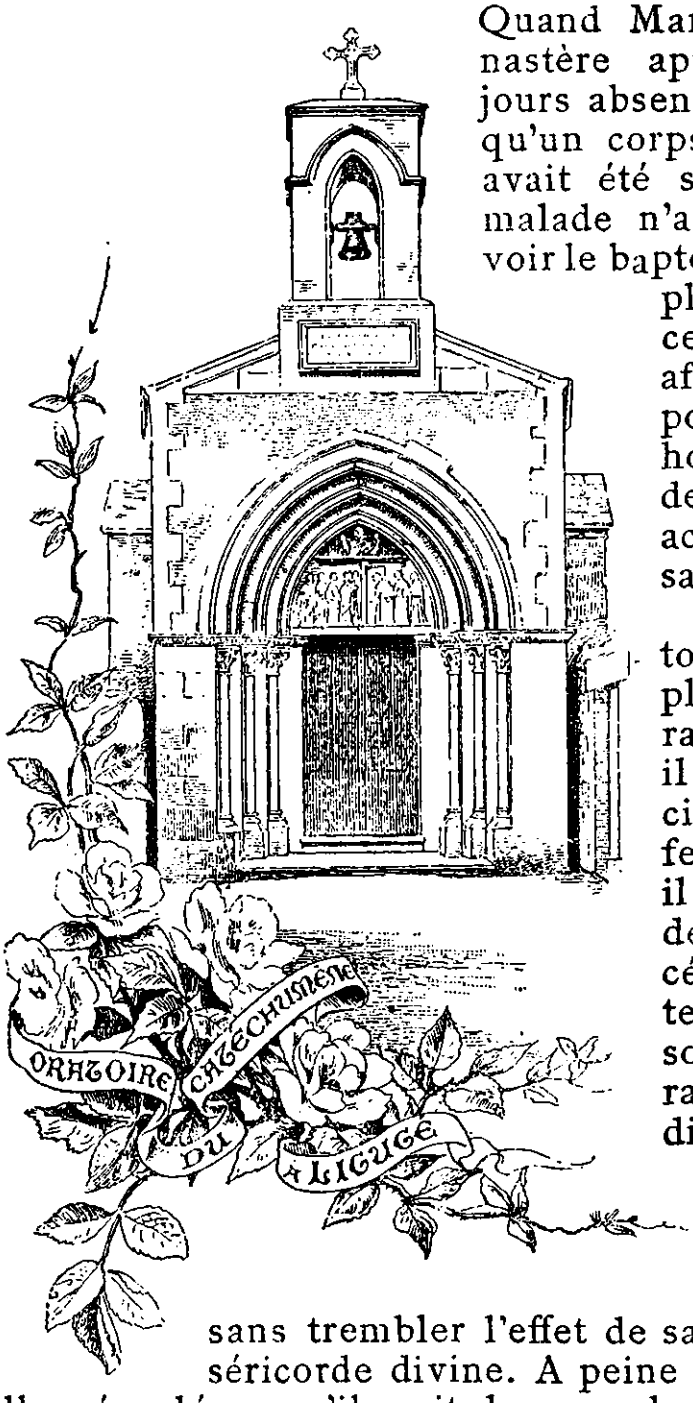
Ordonné diacre par saint Hilaire qui a vaincu enfin les résistances de son humilité, il a le devoir de prêcher et il l'exerce d'abord près de lui, en instruisant un catéchumène qui vient se ranger sous sa conduite. Mais son zèle ne se borne pas à instruire ceux qui viennent le trouver : des misères morales ou physiques l'attirent à visiter les habilants des plaines ou des bois voisins. La plupart étaient restés attachés à l'ancien culte avec la tenacité propre de la nation. Seul ou en compagnie de quelqu'un de ses disciples, Martin va les visiter, soigne leurs corps et leurs âmes, soutient ceux qui sont fidèles, exerce, en un mot,

Résurrection du catéchumène.

l'apostolat, et s'initie à sa grande mission. Pour frapper ces peuples et les convaincre, il ne fallait rien moins que la vertu du miracle, Dieu l'accorda largement à saint Martin.

VI. — Saint Martin thaumaturge.

Pendant une de ces absences, le catéchumène de Ligugé tomba malade. Une fièvre violente le saisit, et il mourut. Quand Martin rentra au monastère après avoir été trois jours absent, il ne retrouva plus qu'un corps inanimé. La mort avait été si prompte, que le malade n'avait même pu recevoir le baptême. Le cadavre était placé au milieu de la cellule, où les frères affligés se succédaient pour rendre au jeune homme les derniers devoirs, quand Martin accourut pleurant et sanglotant.

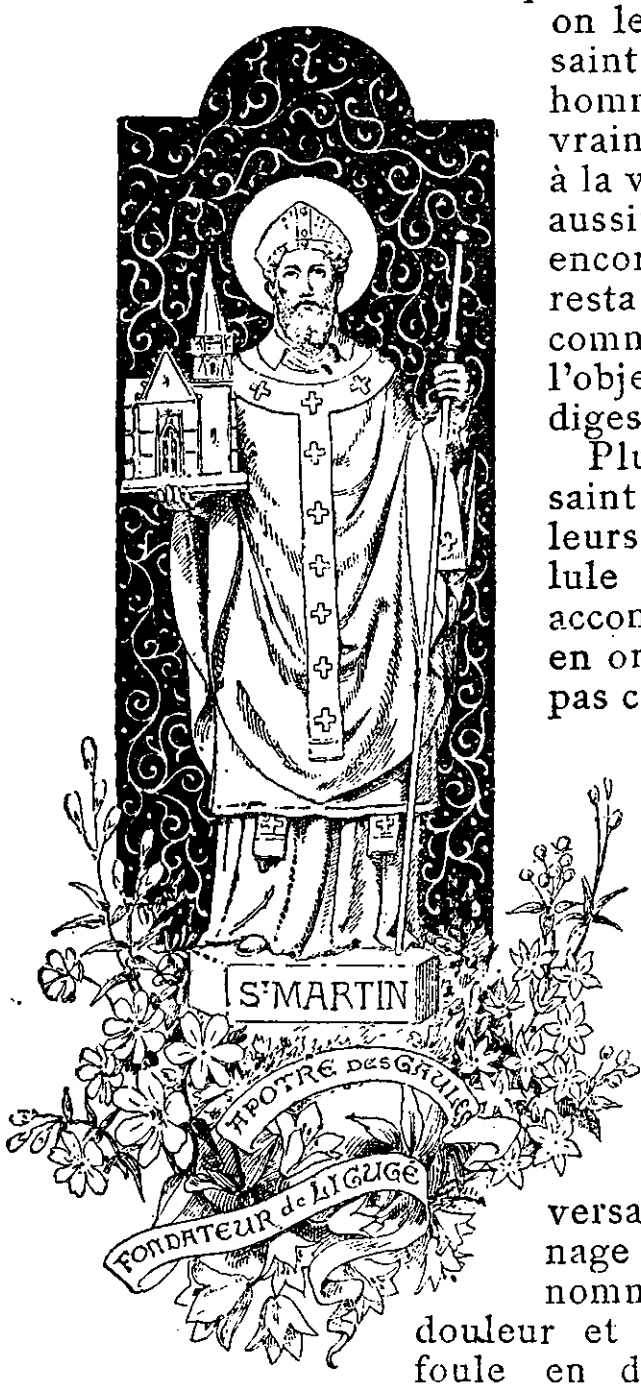


Dès qu'il fut entré, toute son âme se remplit de l'Esprit Saint, raconte son biographe ; il ordonne à ses disciples de sortir, il ferme la porte, puis il se prosterne sur la dépouille du frère décédé. Il prie quelque temps avec ardeur, et soudain reçoit l'inspiration que la vertu divine lui est accordée. Il se soulève un peu, fixe les yeux sur le visage du mort, et il attend sans trembler l'effet de sa prière et de la miséricorde divine. A peine deux heures se sont-elles écoulées, qu'il voit les membres du défunt se ranimer l'un après l'autre. Voilà les paupières qui s'ouvrent et palpitent au jour.

Oratoire du catéchumène à Ligugé.

Martin alors se tournant vers Dieu, fait retentir la cellule des accents puissants de son action de grâce. Les moines qui se tenaient dehors font irruption. O merveille ! celui qu'ils avaient laissé mort est vivant.

Ce miracle fit connaître partout le nom du bienheureux : on le regardait déjà comme un saint, on le cita comme un homme puissant en œuvres et vraiment apostolique. Rendu à la vie, le jeune homme reçut aussitôt le baptême et vécut encore plusieurs années ; il resta parmi les frères de la communauté naissante comme l'objet et le témoin des prodiges opérés par Martin.



Statue de saint Martin.

Plus tard les disciples de saint Martin environnèrent de leurs respects cette petite cellule où le prodige s'était accompli, et la transformèrent en oratoire. Les peuples n'ont pas cessé d'y venir implorer la puissante protection de saint Martin. On peut même dire que cette cellule du jeune catéchumène est devenue le monument le plus vénéré de saint Martin après son tombeau.

Mais le premier miracle de Martin ne resta pas longtemps isolé. Peu de temps après, il traversait les terres d'un personnage honorable selon le monde, nommé Lupicin : des cris de douleur et des gémissements d'une foule en deuil l'accueillirent. Tout anxieux, il s'arrêta et s'informa de la cause de ces lamentations. On lui dit qu'un petit serviteur de la maison s'est arraché la vie en se pendant. A cette nouvelle, il entre dans le réduit où se trouvait le cadavre ; il fait écarter la foule et penché sur le mort, il prie quelque temps. Bientôt le visage se ranime, les yeux se lèvent languissants

vers la figure de Martin ; puis, après un lent effort pour se relever, le jeune homme saisit la main de Martin et se met debout devant lui. Tous deux se dirigent ainsi jusqu'au vestibule de la maison, sous les yeux du peuple assemblé.

On comprend l'immense impression que produisirent ces miracles joints à la sainteté de Martin. Il en sema d'autres çà et là dans ses courses apostoliques. Quand elles étaient trop longues, il voyageait sur un âne. Un jour, c'était en plein été et la chaleur était grande, la pauvre monture se trouva fatiguée. Martin s'arrête à l'entrée d'un bois, sur les bords d'un sentier qui conduisait à un puits. Un villageois passait, portant un vase plein d'eau. « Voudrais-tu, mon ami, lui dit le vénérable abbé de Ligugé, donner un peu de cette eau à ma pauvre petite bête ? — Si ta petite bête a besoin de boire, reprit le brutal, va toi-même à la fontaine. » Et il passa outre. Mais aussitôt survient une pauvre femme. A la même demande, elle répondit : « Volontiers, ce ne sera pas pour moi une grande fatigue de retourner au puits. » Elle déposa sa cruche et abreuva l'âne ; puis elle retourna au puits et remplit son vase. Martin voulut la récompenser : « Ma fille, dit-il, je ne veux pas laisser ta charité sans récompense ; attends un peu. » Aussitôt il se prosterne, prie quelques instants, et

La femme fait boire l'âne de saint Martin.

quand il se relève, une source abondante jaillit de la terre. Comme témoignage du prodige, dit Grégoire de Tours, Dieu permit que le pied de l'âne s'imprimât sur une roche que les paysans conservent religieusement près du bord de la nouvelle fontaine miraculeuse.

VII. — Saint Martin apôtre.

« Quand l'heure de la miséricorde fut venue pour les Gaulois, Dieu leur envoya saint Martin, armé de toute la puissance des premiers apôtres. »

Or ce ministère apostolique, c'est à Ligugé que Martin l'a inauguré ; et il a même été, de son propre aveu, favorisé d'une vertu miraculeuse plus puissante sous l'humble habit de moine que sous le vêtement du pontife.

Le miracle du pin.

Si donc, alors qu'il gouvernait l'Église de Tours, il a opéré tant de conversions et de miracles, ainsi que nous le dirons, combien plus nombreuses furent celles qu'il produisit pendant les douze ans qu'il fut abbé de Ligugé !

Les villes de la Gaule avaient toutes été évangélisées. Mais en dehors des villes habitées par les Romains et les Gaulois qui acceptaient leur civilisation, restait une immense population qui repoussait et la civilisation

romaine et la religion chrétienne. D'immenses forêts couvraient le pays, surtout dans le Poitou et le Berry, le culte des arbres et des forêts formant le fond de la religion des prêtres Gaulois, appelés *Druides*. C'était au travers de ces forêts que saint Martin devait s'aventurer pour aller porter la parole de l'Evangile aux paysans, *pagani*. Un miracle de saint Martin nous montrera les difficultés de son apostolat.

Il avait détruit dans une bourgade un temple très ancien, et il se disposait à abattre un pin qui était proche, lorsque le prêtre du lieu et les païens réunis en foule s'y opposèrent. Paisibles spectateurs de la ruine de leur temple, ils ne pouvaient souffrir que le pin fût abattu. Martin leur représenta qu'un tronc d'arbre n'a rien de divin ; qu'ils devaient plutôt adorer le Dieu que lui-même adore ; que cet arbre devait être coupé, car il était consacré au diable. Alors l'un d'eux, plus audacieux que les autres, lui répond : « Si tu as confiance en ton Dieu dont tu nous parles, nous couperons nous-mêmes cet arbre et toi tu seras dessous quand il tombera ; si ton Dieu est avec toi, comme tu le dis, tu échapperas. » Martin, intrépide et confiant en Dieu, promet de le faire. En entendant cette promesse, tout ce peuple païen consent ; il pense qu'il aura bien compensé la perte de son arbre, si sa chute peut écraser cet ennemi de leurs dieux.

Dès que le pin commença à s'incliner d'un côté, et qu'il n'y eut plus de doute pour savoir où il tomberait quand il serait coupé, les paysans attachèrent Martin au lieu choisi

Saint Martin renverse les temples des faux dieux.

par eux et où l'arbre allait tomber à n'en pas douter. Puis ils se mirent à saper le pin avec de grandes démonstrations de joie. La foule des spectateurs regardait de loin; le pin se penchait peu à peu et tout annonçait sa chute prochaine. Les moines de loin aussi pâlissaient, épouvantés du péril qui approchait; ils avaient perdu espoir et confiance et n'attendaient plus que la mort de Martin.

Pour lui, se confiant au Seigneur, il reste plein de calme, et lorsque le pin, se rompant avec fracas, tombe et va le toucher, il élève la main et lui oppose le signe de la croix. Alors, l'arbre, comme si un violent coup de vent l'eût repoussé, se redresse et tombe à l'opposé: les paysans qui s'étaient mis à l'abri furent presque renversés.

Une immense clameur s'éleva vers le ciel. Ce fut le coup de grâce: le jour du salut était venu pour toute la contrée; il n'y eut presque personne dans cette foule immense qui n'abjurât sa fausse religion, ne crût au Seigneur Jésus et ne demandât l'imposition des mains.

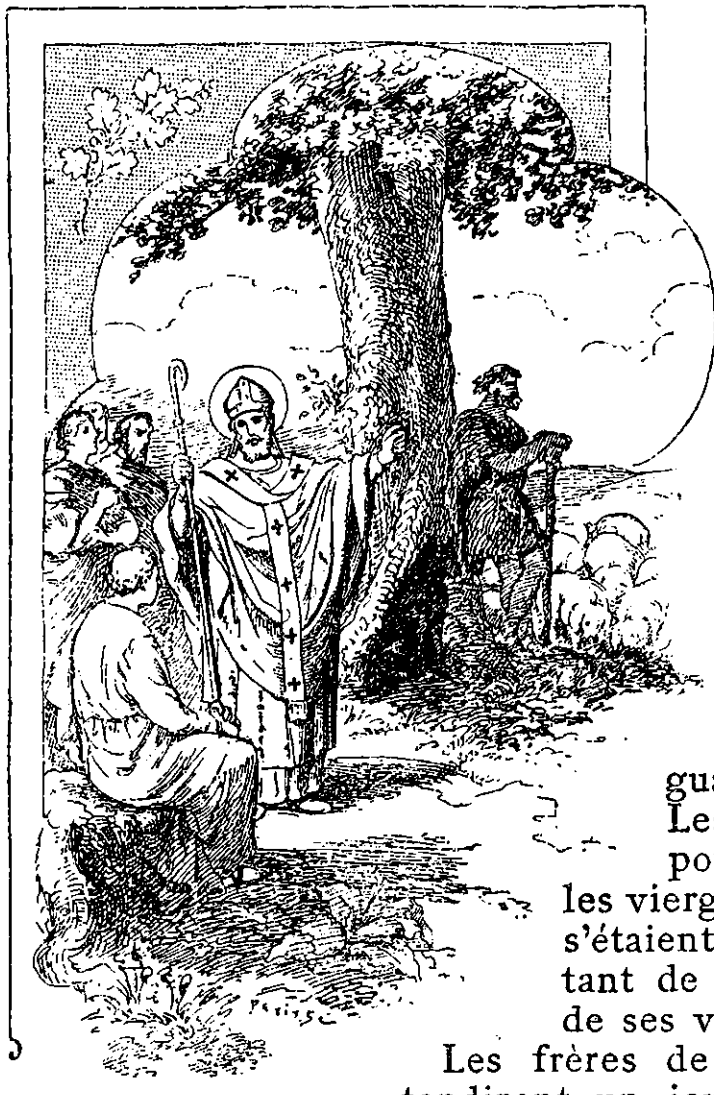
Saint Martin, en d'autres occasions, ne montra ni moins de fermeté, ni moins de puissance surnaturelle pour détruire les temples païens. Un jour il avait mis le feu à un temple fameux: les flammes menacent une maison voisine. Martin monte sur le toit de cette maison et se présente au-devant des flammes qui reculent. Un autre jour, à Levroux, les gentils s'opposent à la destruction de leur temple; Martin, outragé et chassé, reste trois jours à prier et jeûner, couvert d'un cilice. Le troisième jour, deux anges, viennent à son aide, et sous les yeux des païens, il détruit jusqu'aux fondements l'édifice, sans être inquiété.

Saint Martin discutant avec le diable.

Une autre fois, un païen se jette sur lui, l'épée à la main, mais il est renversé ; un autre veut le percer d'un couteau, mais le fer tombe et disparaît. Quand des paysans s'opposaient à ce que Martin détruisît les temples, plus d'une fois il toucha tellement le cœur de ces gentils, en leur prêchant la parole sainte, qu'ils ouvraient les yeux à la lumière de vérité, et les renversaient eux-mêmes.

VIII. — Enseignement de saint Martin.

Saint Martin, élevé à l'école du grand docteur saint Hilaire, était savant dans l'interprétation des Ecritures et dans la science divine. Sulpice Sévère atteste qu'il n'avait jamais trouvé dans la bouche d'un homme autant de science, autant de talent, ni même autant de pureté de langage, mais le même historien nous atteste que le saint méprisait les vains ornements des discours et le clinquant de la phraséologie. Il avait l'éloquence vraie qui subjuguait ses auditeurs. Les païens s'enfuyaient pour ne pas l'entendre ; les vierges de Claudiomagus s'étaient enthousiasmées autant de sa prédication que de ses vertus.



Le porcher.

Les frères de Marmoutiers l'entendirent un jour discuter dans sa cellule avec le démon, et celui-ci lui faisait un crime d'avoir admis dans son monastère quelques novices assez malheureux pour avoir perdu la grâce du baptême en retournant à l'erreur. Martin repoussait tous ses arguments ; il affirmait avec insistance que tous les crimes

passés sont effacés par la pratique d'une vie meilleure et que la divine miséricorde absout complètement le pécheur qui a cessé de pécher.

Et comme le diable ne cédait pas et disait qu'il n'y a point de pardon pour ceux qui se sont rendus coupables et que le Seigneur ne fait jamais miséricorde à qui une fois a succombé, Martin s'écria : « Et toi-même, misérable, si tu renonçais à tourmenter les hommes, si tu te repentais de tes actes au moins à la veille du jugement qui approche, moi j'aurais assez de confiance dans l'infinie bonté de Notre-Seigneur Jésus, pour te promettre ton pardon. » Oh ! quelle sainte présomption de la clémence divine !

Le saint Apôtre, employant ce style imaginé qu'on a tant admiré depuis en saint François d'Assise, était comme le divin Sauveur, grand diseur de paraboles. Rencontrait-il une brebis nouvellement tondue : « Celle-ci, disait-il, a accompli le précepte évangélique : elle avait deux tuniques ; elle en a donné une à celui qui n'en avait pas. C'est ainsi que vous devez faire. »

Apercevait-il un de ces porchers vagabonds qui erraient dans la campagne à peine couverts d'une peau sauvage : « Voici, disait-il, Adam chassé du paradis ; il fait paître ses pourceaux dans un état voisin de la nudité, sous un lambeau de peau tout souillé. Pour nous, dépouillons le

Saint Martin et les oiseaux.

vieil habit que cet homme a gardé, et revêtons-nous du nouvel Adam. »

Un jour, cheminant le long de la Loire en nombreuse compagnie, il remarqua certains oiseaux pêcheurs qui suivaient de petits poissons au-dessus de l'eau, et qui en saisissaient à chaque instant pour les engloutir avec une voracité croissante. « Voilà bien, disait-il, l'image des démons ; ils guettent les imprudents, ils les prennent à l'improviste ; quand ils les ont pris, ils les dévorent, et quand ils les ont dévorés, ils ne sont nullement rassasiés. » Alors, d'une voix puissante, il leur commanda de s'éloigner du fleuve et de se retirer dans une région inhabitée. Aussitôt ces oiseaux se rassemblèrent en bande ; puis ils prirent leur volée vers les bois et les montagnes, à la stupéfaction des habitants.

Un jour qu'il passait à la porte de Paris, il aperçut un lépreux dont tous se détournaient avec dégoût. Martin voyant en ce pauvre l'image de Jésus-Christ, s'approche de lui, le console, l'encourage, et l'embrasse avec une ineffable bonté à la grande stupéfaction des témoins de son admirable charité.

Saint Martin et le lépreux.

IX. — Saint Martin évêque de Tours.

Saint Hilaire était mort depuis trois ans, et saint Martin continuait son œuvre d'évangélisation avec ses disciples de Ligugé, quand un jour un habitant de Tours, nommé Rusticius, se présenta au monastère. Il vint se jeter aux genoux de l'abbé, en le suppliant de venir secourir son épouse

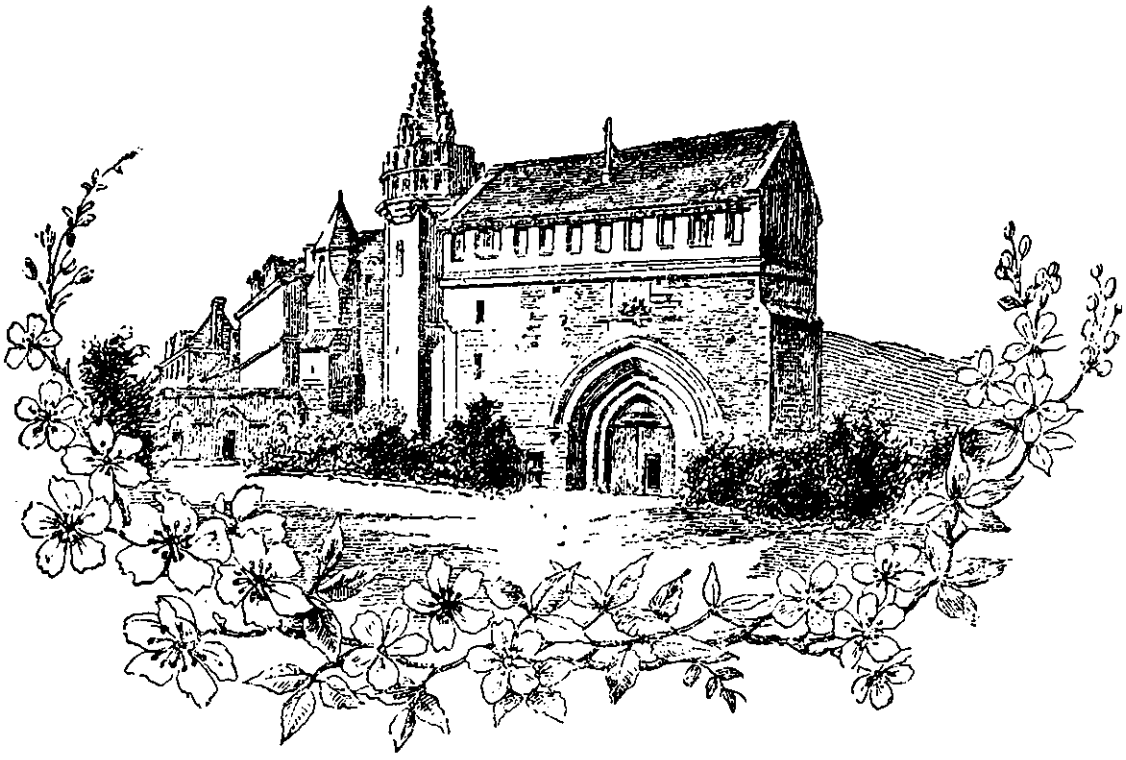
malade. Martin sans défiance écouta ce personnage, et toujours prêt à venir en aide à son prochain et à faire la volonté de Dieu, se mit en marche.

Il avait alors cinquante-quatre ans et gouvernait depuis douze ans le monastère de Ligugé. Il allait le quitter pour toujours ; l'acte de charité qu'on lui demandait allait absorber désormais toute sa vie. Le citoyen de Tours, en parlant d'une malade, avait entendu l'Eglise de Tours alors privée de pasteur.

Martin se mit en marche avec Rusticius sans soupçonner la ruse. Un grand nombre de Tourangeaux étaient échelonnés le long de la route : ils se saisirent de lui, et le conduisirent à Tours sous bonne garde. Là, une multitude immense, venue non seulement de Tours mais des villes voisines, s'était réunie pour donner son suffrage pour l'élection. En voyant le saint, un cri unanime s'éleva : « Martin est le plus digne ! Martin est le plus digne ! Heureuse notre Eglise, si un tel pasteur lui est donné ! »

Les évêques présents finirent par se ranger à l'avis général, et Martin fut consacré sur-le-champ évêque de Tours. L'humble moine se trouvait devenu l'égal des évêques présents, le successeur de saint Gatien. Il était le premier personnage de la cité, et richesses et honneurs lui étaient offerts. Il n'accepta que le droit de faire plus de bien. Il demeura toujours aussi humble de cœur. Il

Basilique de Saint-Martin, à Tours.



remplit ses fonctions épiscopales en mêlant à l'autorité la bonté, et il ne cessa pas de vivre comme un moine et d'en pratiquer les vertus. Il ne voulut pour demeure épiscopale, dans les premiers temps, qu'une humble maisonnette, voisine de l'église cathédrale ; mais importuné par le grand nombre de visites qu'il y recevait, il se retira de l'autre côté de la Loire, dans une solitude qui avec ses grottes voisines, son silence, lui rappelait sa chère solitude de Ligugé. Ce lieu était renfermé d'un côté par un rocher haut et escarpé, de l'autre par une sinuosité du cours de la Loire, qui y formait ainsi une petite vallée : on ne pouvait y aborder que par un sentier fort étroit.

Telle fut l'origine du grand monastère, *Marmoutiers*. Saint Martin habitait une cabane de bois ; quelques frères en avaient de semblables, d'autres s'étaient creusé des cellules dans le roc. Il y avait là quatre-vingts disciples, qui s'y formaient sur les exemples du bienheureux maître, et qui suivaient les mêmes observances que nous avons déjà vu pratiquer à Ligugé. De là aussi sortirent des saints et de grands évêques.

Un jour, il avait quitté son nouvel ermitage pour se rendre à la cathédrale. C'était en hiver. Un pauvre, à moitié nu, s'offre à lui, comme jadis aux portes d'Amiens, demandant de quoi se couvrir. L'Evêque chargea son archidiacre de le vêtir sans retard ; puis il entra dans le *Secretarium* pour se préparer à la célébration des saints mystères. Quelques

Abbaye de Marmoutiers.

instants se passent. L'archidiacre a oublié le pauvre : celui-ci, impatienté, fait irruption dans l'asile du saint, et se plaint amèrement de cet oubli. Martin, avec une douceur incroyable, l'écoute, disparaît un instant et lui donne la tunique qu'il a retirée de dessous son manteau de bure.

L'homme parti, entre l'archidiacre, disant que le peuple attend dans l'église. « Il faut avant tout revêtir le pauvre, dit le saint. — Le pauvre n'est plus là, répond l'archidiacre. — C'est égal, donnez-moi l'habit qu'on a dû acheter ; ce n'est pas l'homme à vêtir qui manquera. » Cédant enfin, mais irrité, l'archidiacre sort, va dans un bazar voisin, achète une vieille tunique courte et rugueuse, et revient la jeter aux pieds de Martin. Le saint lui ordonne de se tenir un instant à la porte, se revêt à la hâte et va ainsi célébrer.

Dieu voulut le glorifier, comme il l'avait fait à Amiens. Au milieu des rites solennels, un cercle de feu semble sortir de sa tête et lui fait une auréole lumineuse, dont les rayons s'allongent et s'élèvent vers le ciel. Un prêtre, une religieuse, trois moines contemplent ce prodige, caché aux yeux des assistants. Peut-être est-ce en ce même jour que les bras nus de Martin, s'élevant vers le ciel, parurent tout brillants de pierreries. Le préfet de la ville cette fois en fut témoin.

Nous ne pouvons redire tous les miracles de Martin. Il était si puissant pour la guérison que presque tous ceux

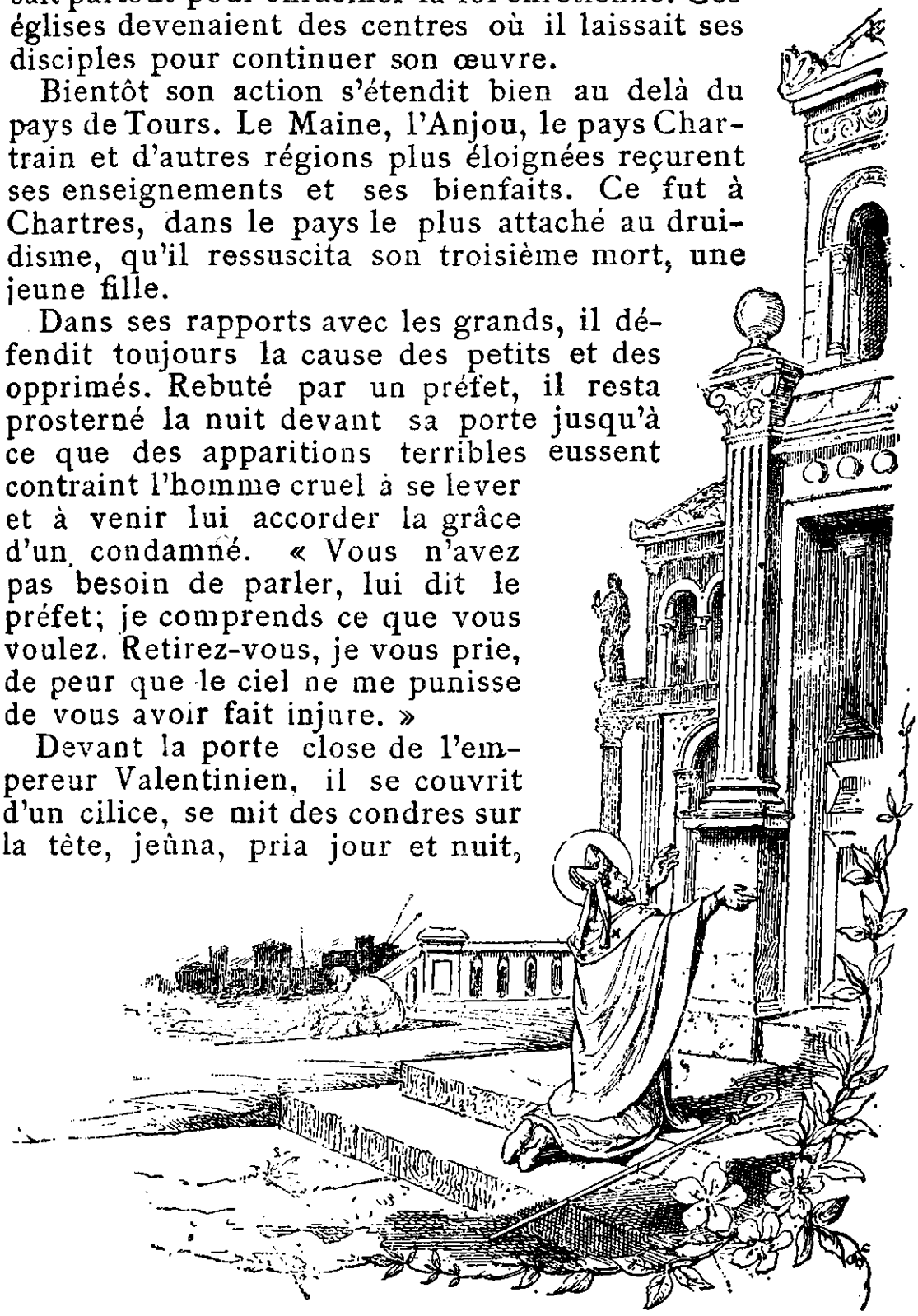
Messe de saint Martin, d'après Lesueur.

qui venaient à lui recouvraient la santé. Il parcourut son vaste diocèse pour en extirper l'idolâtrie : temples des dieux détruits, parfois au prix des plus grands dangers ; habitants évangélisés et baptisés ; églises construites : tel était l'ordre des opérations que le saint évêque accomplissait partout pour enraciner la foi chrétienne. Ces églises devenaient des centres où il laissait ses disciples pour continuer son œuvre.

Bientôt son action s'étendit bien au delà du pays de Tours. Le Maine, l'Anjou, le pays Chartrain et d'autres régions plus éloignées reçurent ses enseignements et ses bienfaits. Ce fut à Chartres, dans le pays le plus attaché au druidisme, qu'il ressuscita son troisième mort, une jeune fille.

Dans ses rapports avec les grands, il défendit toujours la cause des petits et des opprimés. Rebuté par un préfet, il resta prosterné la nuit devant sa porte jusqu'à ce que des apparitions terribles eussent contraint l'homme cruel à se lever et à venir lui accorder la grâce d'un condamné. « Vous n'avez pas besoin de parler, lui dit le préfet; je comprends ce que vous voulez. Retirez-vous, je vous prie, de peur que le ciel ne me punisse de vous avoir fait injure. »

Devant la porte close de l'empereur Valentinien, il se couvrit d'un cilice, se mit des condres sur la tête, jeûna, pria jour et nuit,



Saint Martin à la porte du Préfet.

et au bout d'une semaine, sur l'avis d'un ange, il se présenta audacieusement à la porte du palais. Nul garde ne lui barra le passage : il entra sans obstacle, parvint à l'empereur qui, effrayé par un incendie subit, se jeta à son cou, et lui dit que ses demandes étaient accordées d'avance.

A Trèves, ce ne fut pas l'empereur Maxime qui accorda des faveurs, mais il supplia Martin de s'asseoir à sa table, et l'impératrice, de le servir comme une humble servante.

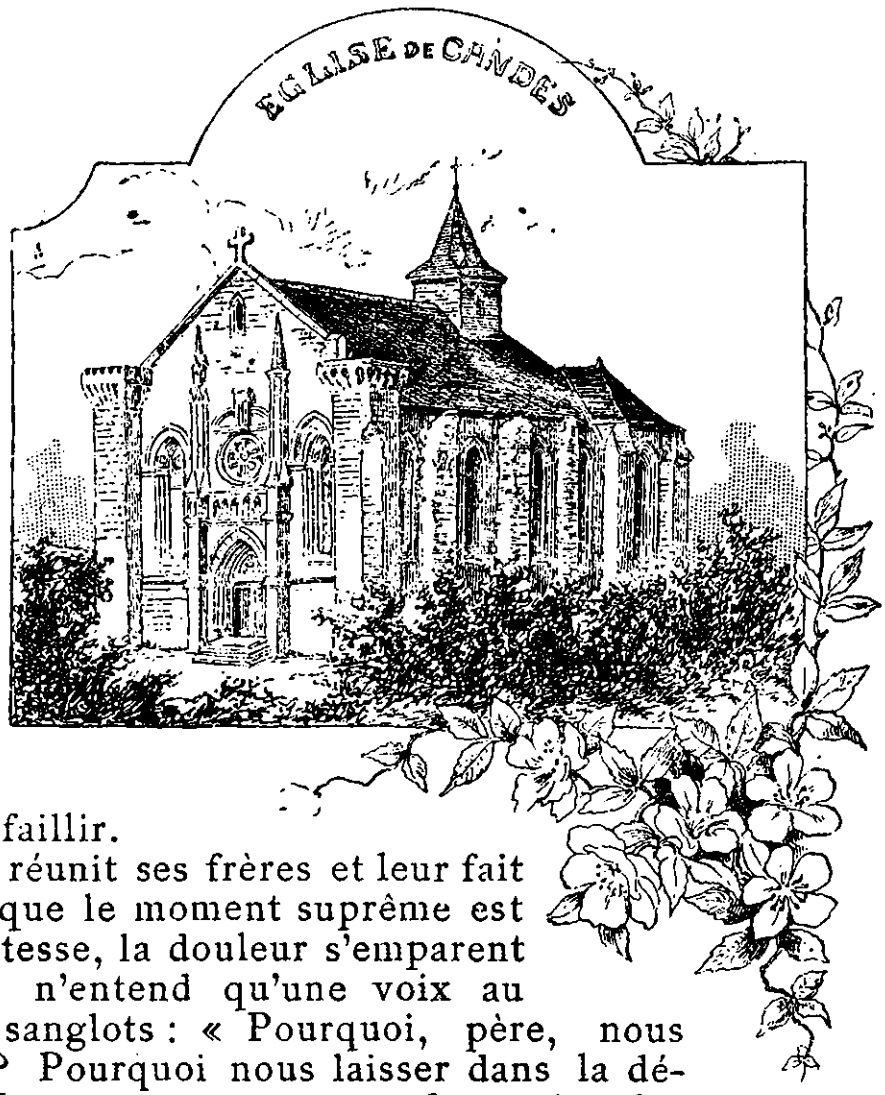
Le moine-évêque, vêtu de sa robe de bure, assis au milieu des consuls et des comtes, rendit les premiers honneurs à un humble clerc qu'il avait amené avec lui, et l'impératrice écouta avidement à ses pieds, nouvelle Madeleine, les enseignements tombés de sa bouche vénérable.

Défenseur intrépide de la vraie foi, il était doux pour les égarés et demanda la grâce des hérétiques convaincus. Sa charité le poussa même à communiquer à Trèves avec les Ithaciens ; mais ce fut une faute qu'il se reprocha depuis sans cesse, avouant que la vertu divine qui l'avait accompagné jusque-là, en avait été diminuée.

Saint Martin à la table de l'Empereur.

X. — Mort de saint Martin. Son tombeau.

Saint Martin atteignait sa quatre-vingt-unième année, quand il apprit que dans une église fondée à l'extrémité de son diocèse, à Candes, la mésintelligence s'était glissée entre les clercs qui desservaient cette église. Malgré son grand âge et la saison avancée, il voulut accomplir ce dernier devoir de charité. Au bout d'un court séjour, pendant lequel il avait rétabli l'union, il songeait à regagner son monastère avec les disciples qui l'avaient accompagné, lorsqu'il sentit tout à coup ses forces défaillir.



Eglise de Candes.

Aussitôt il réunit ses frères et leur fait comprendre que le moment suprême est venu. La tristesse, la douleur s'emparent de tous ; on n'entend qu'une voix au milieu des sanglots : « Pourquoi, père, nous abandonner ? Pourquoi nous laisser dans la désolation ? Votre troupeau sera la proie des loups rapaces ; qui nous protègera contre leurs morsures, une fois le pasteur disparu ? Nous savons que vous aspirez à Jésus-Christ ; mais votre récompense est assurée ; un petit sursis ne la diminuera pas. Prenez plutôt pitié de nous, nous que vous allez quitter. » Touché de ces plaintes, Martin dit à Dieu : « Seigneur, si je suis encore nécessaire à votre peuple, je ne refuse pas le travail ; que votre volonté soit faite. » Le vaillant soldat

du Christ avait soutenu de rudes combats, et il était prêt à combattre jusqu'à l'heure où son divin Chef le relèverait de son poste.

« Homme ineffable ! ajoute Sulpice ; ni la fatigue ni la mort ne viennent à bout de l'abattre ; il ne craint pas de mourir, il ne redoute pas de vivre. »

Pendant quelques jours une fièvre violente le consuma ; il continuait l'œuvre de Dieu, passait la nuit même à prier, à veiller, et couché sur la cendre et le cilice, il forçait son corps débile à obéir encore à son âme. Tenant les yeux et les mains élevés au ciel, son âme indomptable priait toujours. Les prêtres, accourus autour de lui, l'engageaient à se délasser en changeant de

position. « Laissez-moi plutôt regarder le ciel que la terre ; que mon âme voie le chemin qu'elle suivra pour aller à Dieu. » Il disait cela, quand il vit le diable à ses côtés : « Qu'as-tu affaire ici, bête cruelle, dit-il. Tu ne trouveras rien, maudit, qui t'appartienne en moi. Le sein d'Abraham s'ouvre pour me recevoir. » A ces mots il rendit son âme à Dieu. Son visage devint tout resplendissant ; ses membres s'assouplirent et sa chair ressemblait à celle d'un jeune enfant.

Une multitude incroyable se réunit pour lui rendre les derniers devoirs. Le bruit de sa maladie avait attiré de tous côtés peuples, clercs et moines, de Tours, du Poitou, de toutes les villes aux alentours. Les Poitevins réclamèrent son corps, alléguant que c'était assez pour les Tourangeaux de l'avoir eu vivant. Ceux-ci répondaient : « Vous

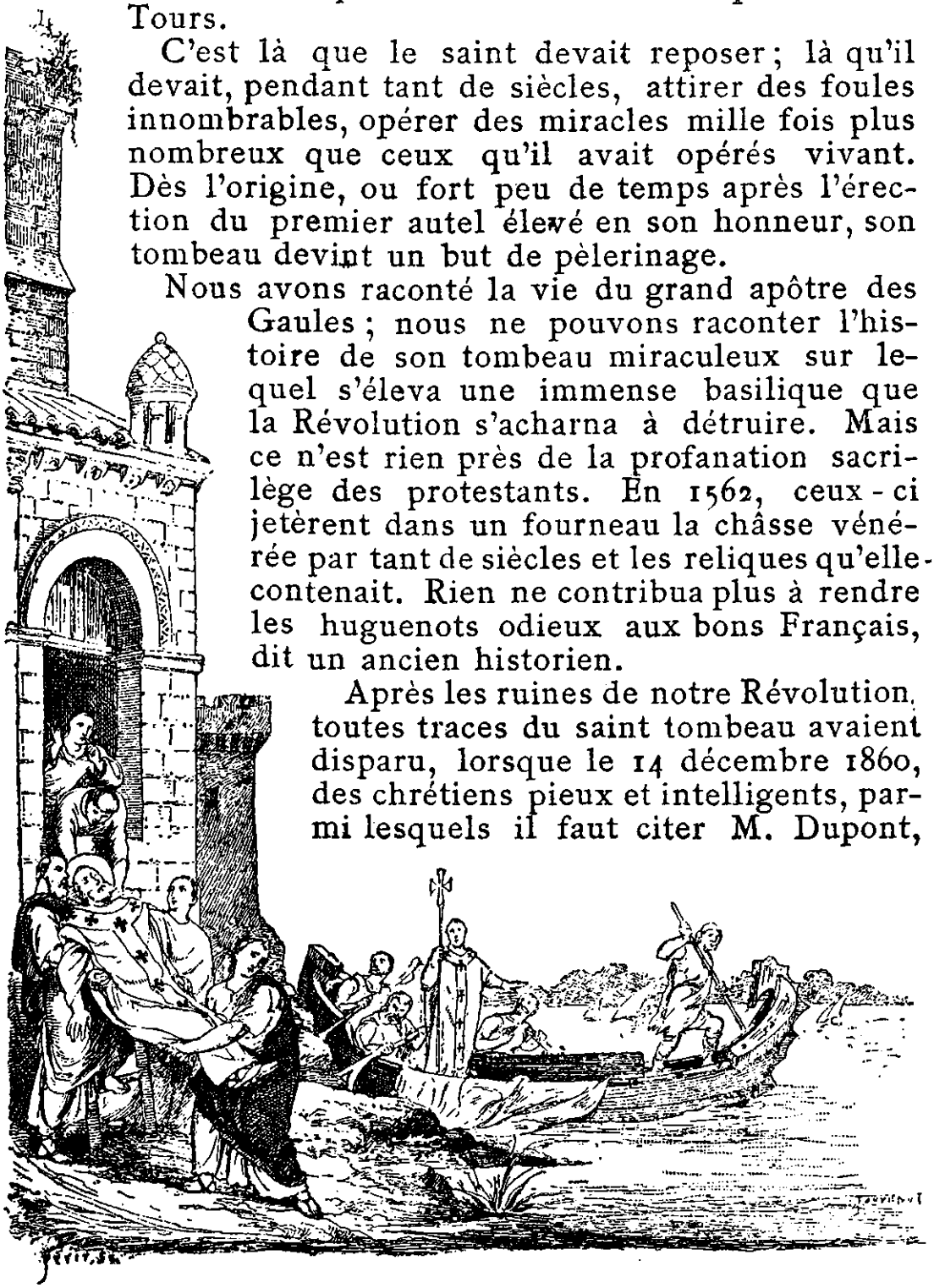
Mort de saint Martin

dites que ses miracles doivent nous suffire ; mais il en a fait bien plus étant chez vous que plus tard. Ne vous a-t-il pas ressuscité deux morts ? Il n'en a ressuscité qu'un étant dans notre pays ; et lui-même reconnaissait qu'il avait plus de pouvoir avant d'être élevé à l'épiscopat. » Las de disputer, les Tourangeaux enlevèrent son corps secrètement pendant la nuit et l'emportèrent à Tours.

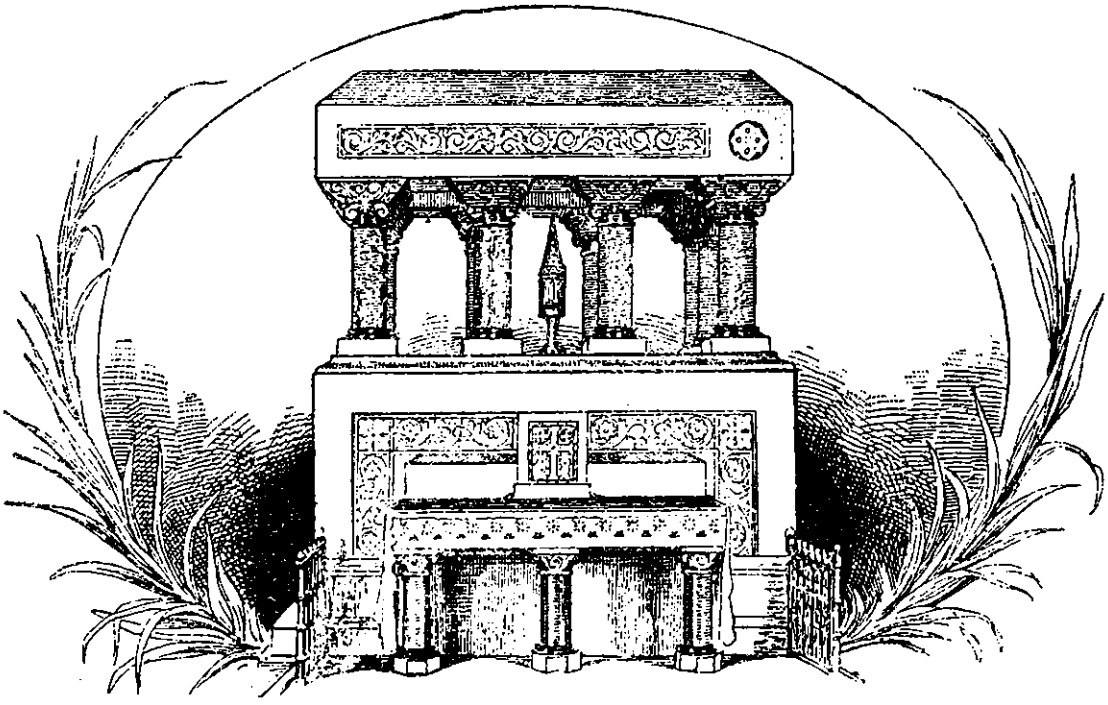
C'est là que le saint devait reposer ; là qu'il devait, pendant tant de siècles, attirer des foules innombrables, opérer des miracles mille fois plus nombreux que ceux qu'il avait opérés vivant. Dès l'origine, ou fort peu de temps après l'érection du premier autel élevé en son honneur, son tombeau devint un but de pèlerinage.

Nous avons raconté la vie du grand apôtre des Gaules ; nous ne pouvons raconter l'histoire de son tombeau miraculeux sur lequel s'éleva une immense basilique que la Révolution s'acharna à détruire. Mais ce n'est rien près de la profanation sacrilège des protestants. En 1562, ceux-ci jetèrent dans un fourneau la châsse vénérée par tant de siècles et les reliques qu'elle contenait. Rien ne contribua plus à rendre les huguenots odieux aux bons Français, dit un ancien historien.

Après les ruines de notre Révolution, toutes traces du saint tombeau avaient disparu, lorsque le 14 décembre 1860, des chrétiens pieux et intelligents, parmi lesquels il faut citer M. Dupont,



Les Tourangeaux enlèvent secrètement le corps de saint Martin pendant le sommeil des Poitevins.



appelé « le saint homme de Tours, » parvinrent à en retrouver les restes. Cette grande découverte ranima la dévotion à saint Martin. Les archevêques de Tours l'encouragèrent ; l'élan des pèlerinages se ranima, et si on n'a pu relever la grande basilique, Mgr Meignan, aujourd'hui cardinal, a pu voir s'élever une gracieuse basilique pour la remplacer.

XI. — Le culte de saint Martin à Ligugé.

Bien que déshérité de la présence de son glorieux fondateur, le monastère fondé par lui à Ligugé resta en grande vénération. Nous en avons un témoignage éclatant dans le récit du pèlerinage qu'y fit saint Grégoire, évêque de Tours.

« Etant allés jusqu'à la ville de Poitiers, il nous plut d'aller, dans le but de prier, au monastère de Ligugé, où le saint homme avait établi une nombreuse congrégation de moines. C'est là qu'il ressuscita le premier mort, et c'est de là qu'il fut appelé à l'épiscopat, comme on le lit dans sa vie. En arrivant au lieu objet de mes désirs, je me prosternai près des chancels à l'angle de la basilique où l'on raconte qu'il rendit la vie au défunt. Après avoir versé des larmes dans ma prière, et avoir célébré solennellement la messe, je demandai à l'abbé si le Seigneur

Tombeau de saint Martin dans la Basilique de Tours.

avait fait voir en ce lieu quelque miracle. Il affirma devant les frères qui étaient présents que bien souvent les aveugles y recouvraient la vue, et que les malades y étaient guéris. « Mais, Seigneur, dit-il, puisque vous vous en informez avec intérêt, je vais vous exposer ce qui s'est passé récemment. Une femme des environs de ce lieu, frappée de paralysie, avait perdu complètement l'usage de tous ses membres. Placée sur une charette, elle allait visitant les maisons des riches pour subvenir aux besoins de son indigence. Transportée ainsi en ce lieu, elle se prosterne sur le pavé, et, s'avançant avec de lents efforts, elle baise pieusement le voile qui couvrait la sainte balustrade, en disant : « Je crois, bienheureux confesseur, que vous êtes présent ici, j'atteste qu'ici vous avez ressuscité un mort. J'ai confiance que, si vous le voulez, vous pouvez me sauver et me rendre à la santé, comme autrefois vous avez rendu l'âme au défunt, en forçant les portes de la mort. » En disant ces paroles, des larmes abondantes coulaient sur ses joues, et, dès qu'elle eut achevé sa prière, la puissance du bienheureux pontife rétablit tout ce qui était desséché, tout ce qui était contracté, tout ce qui était paralysé dans le corps de cette femme.

Guérison de la paralytique.

De la même manière, un autre paralytique alla à ce monastère, et, dès qu'il eut touché le voile de la balustrade, il fut délivré de toute infirmité, et se retira sain et sauf.

Ce monastère est éloigné de la ville de Poitiers d'environ quarante stades. »

Si nous descendions le cours des siècles, nous verrions que la sainteté de ce lieu lui attire sans cesse de nouveaux hôtes. Son histoire a été racontée et ne peut être refaite ici. Le monastère est encore debout et le 25 novembre 1853 il a été rendu à sa destination par l'accord de deux illustres défenseurs de l'Eglise au XIXe siècle : le cardinal Pie, évêque de Poitiers, et Dom Guéranger, abbé de Solesmes. Ce jour-là, les fils de saint Benoît en ont repris possession et se sont constitués les gardiens des lieux sanctifiés par saint Martin.

L'Oratoire du Catéchumène, si vénérable par ses souvenirs, est resté bien humble. Mais il a revu de nos jours les pèlerins accourir pour prier au lieu témoin du premier miracle du grand thaumaturge. Ils ont répondu à l'invitation de Mgr Pie, le successeur de saint Hilaire : « Les fidèles viendront dans ce lieu ; ils y recourront à la puissance de Martin dans leurs afflictions et dans leurs maladies ; ils diront avec foi, comme disait cette pauvre femme il y a treize cents ans : « Bienheureux confesseur de Jésus-Christ, je vous crois encore ici présent : *hic te, beate confessor, adesse credo ;* je confesse que c'est ici que vous avez opéré votre premier et votre plus éclatant miracle : *hic te mortuum suscitasse testificor* » ; comme elle, ils appuieront leur front à la grille qui ferme la cellule miraculeuse ; comme elle, ils attireront à eux et feront toucher à leur tête le voile qui pend derrière les barreaux ; et comme elle, ils sentiront leurs prières exaucées, leurs infirmités guéries.

Abbeville, imp. C. Paillart, Editeur des Brochures illustrées de Propagande catholique.

AVIS AU LECTEUR

Nous n'avons pu citer les sources où nous avons puisé ; mais nous devons à la vérité de les faire connaître : outre les récits de Sulpice Sévère et de Grégoire de Tours, c'est l'excellent livre sur *Saint Martin* par M. Lecoy de la Marche et la précieuse monographie *Saint Martin et son monastère de Ligugé* par le R. P. Dom Chamard.

Association de Saint-Martin.

Répondant à de nombreuses demandes, en particulier à celles des membres du Pèlerinage national, pressé d'ailleurs par la piété et la reconnaissance envers saint Martin, le R. P. Abbé de Saint-Martin de Ligugé a autorisé une *Association* semblable à celles qu'on rencontre si fréquemment dans l'histoire des abbayes. A ceux qui feraient partie de cette *Union de prière et de bonnes œuvres*, il a accordé la participation aux biens spirituels du monastère.

But. — Raviver la dévotion à saint Martin, puissant protecteur de la France.

Avantages. — Part aux merites du monastère, — et surtout à la messe conventuelle chantée chaque jour en faveur des bienfaiteurs et associés vivants et défunts.

Le **Bulletin de l'Association de Saint-Martin**, organe de l'œuvre, paraît chaque mois ; prix d'abonnement, **1** fr. par an, **1** fr. **50** pour l'étranger.

Ce *Bulletin* qui a recruté de nombreux abonnés et pénétré bien au-delà des limites de la France, a été l'objet de chaleureuses approbations de la part de tous les amis de saint Martin. Il s'intéresse non seulement aux souvenirs de Ligugé, mais à toutes les églises, à tous les sanctuaires du grand thaumaturge. Les prêtres des paroisses de Saint-Martin y trouvent le meilleur accueil pour les besoins de leurs églises. On y publie les communications envoyées pour relater l'histoire des sanctuaires, des reliques, des confréries de Saint-Martin. En le propageant, les amis de saint Martin et MM. les Curés des paroisses placées sous son patronage feront donc une bonne œuvre. Son prix modique montre assez que les moines bénédictins de Ligugé qui le rédigent n'ont eu en vue que la gloire du grand Saint qui a fondé leur monastère, et l'extension de son culte.

Une offrande de 0 fr. 50 suffit pour être inscrit dans l'Association et y avoir part désormais.

S'adresser, pour les inscriptions et abonnements, au *R. P Directeur de l'Association*, Abbaye de Ligugé (Vienne).

TITRES DE QUELQUES-UNES DES

BROCHURES ILLUSTRÉES

DE PROPAGANDE CATHOLIQUE

Honorées de l'approbation de S. S. Léon XIII

de cinq Archevêques et seize Evêques de France

Editées par C. PAILLART, *Imprimeur-Editeur*

à ABBEVILLE *(Somme)*

BROCHURES ILLUSTRÉES (16 pages et Couverture)

Chemin de la Croix. — Chemin de la Croix pour les Enfants. — Prières du matin et du soir et Prières de la Messe. — Prières de la Messe pour les Enfants. — Le très-saint Rosaire. — Le saint Rosaire expliqué aux Enfants. — L'Adoration perpétuelle. — Etc.

BROCHURES ILLUSTRÉES (32 pages et Couverture)

Les Mois de saint Joseph, de Marie, du Sacré-Cœur, des SS. Anges, des Ames du Purgatoire. — Les Apprêts du grand Jour. — La Veille du grand Jour. — Le Lendemain du grand Jour. — La Confirmation. — Jeanne d'Arc. — Général de Sonis. — La Rochejaquelein. — Christophe Colomb. — Général de Pimodan. — Garcia Moreno. — Vies de saint Vincent de Paul, de Louise de Marillac, du B Perboyre, de la B^se^ Marguerite-Marie, du V. P. de la Colombière, de saint Louis de Gonzague, de la V. Madame Barat, de saint François de Sales, de saint Benoit Labre, du V. Curé d'Ars, de saint François Régis, de saint Martin, de sainte Angèle Mérici, de sainte Germaine Cousin, du B. Pierre Fourier, de la Mère Alix Le Clerc, du P. Champagnat, de Mgr de Ségur, du B. de La Salle, de sainte Philomène. — Sainte Anne d'Auray. — La vraie Histoire de France. — Portrait de l'Enfant de Marie. — Le Sacré-Cœur à Montmartre. — N.-D. de Lourdes. — N.-D. de la Salette. — N.-D. de Campocavallo. — Etc.

BROCHURES DIVERSES ILLUSTRÉES

Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, d'après la concordance des Quatre Evangélistes. — Evangiles des Dimanches et Fêtes de l'année. — N.-D. des Victoires. — N.-D. de Fourvière. — N.-D. de Chartres. — N.-D. de Boulogne. — N.-D. des Armées. — N.-D. des Champs. — Etc.

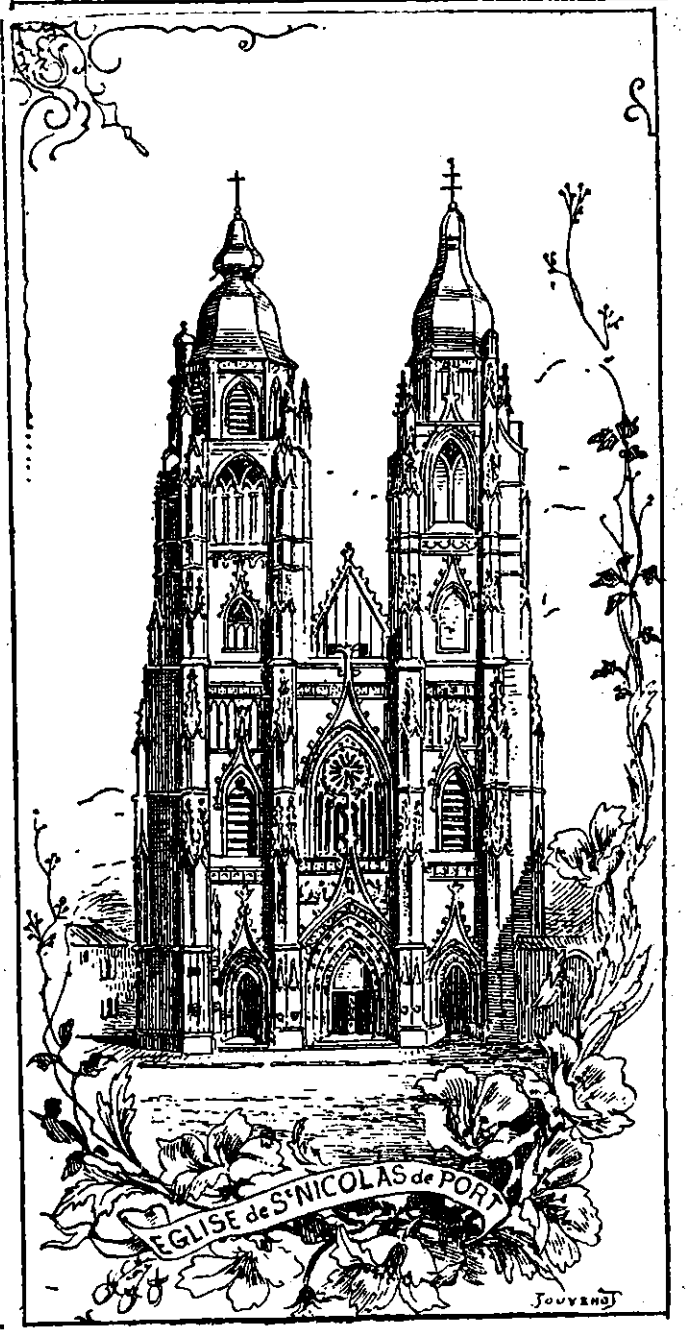
CES BROCHURES SE TROUVENT ÉGALEMENT A PARIS CHEZ
VIC & AMAT, LIBRAIRES, 11, RUE CASSETTE

LIVRES DE PRIX ILLUSTRÉS

VIE DE St Nicolas

Evêque de Myre

Patron de la Lorraine



ABBEVILLE

C PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

VIE
DE
SAINT NICOLAS

PREMIÈRE PARTIE

Vie de saint Nicolas

ÉVÊQUE DE MYRE

Patron de la Lorraine

Peu de saints personnages en l'Eglise catholique ont obtenu une gloire pareille à celle du grand saint Nicolas, évêque de Myre, en Lycie. Non seulement l'Orient, son pays d'origine, mais tour à tour la Russie, l'Italie, la France, l'Espagne, l'Autriche et la Lorraine lui ont érigé des autels et des temples magnifiques; son culte est universellement répandu, et dans le monde entier

il est invoqué comme le patron des écoliers, des marins, des prisonniers, des fiancés, des orphelins et des voyageurs.

Depuis le XII^e^ siècle, saint Nicolas a été considéré comme l'un des plus grands thaumaturges ; saint Martin en France, saint Patrice en Irlande, saint Jacques en Espagne et saint Pierre à Rome, ont seuls, après le Christ et sa Mère, obtenu les mêmes tributs de vénération de la part des siècles chrétiens.

Myre, Bari, Saint-Nicolas de Port, sont les points culminants de la vie et du culte de saint Nicolas : il a vécu longtemps dans sa ville épiscopale de Myre, la cité de Bari possède aujourd'hui son tombeau glorieux et Saint-Nicolas de Port en Lorraine a été l'un des plus importants pèlerinages du moyen âge, aussi célèbre que Rome, Compostelle, Bari, Tours, Reims, Trèves, Lorette et Jérusalem.

C'est dans la ville de Patare en Asie-Mineure que naquit, le 26 juin 250, saint Nicolas, le futur évêque de Myre. Son père se nommait Epiphane et sa mère Jeanne. Cette mère admirable était la sœur de l'évêque de Myre, Nicolas I^er^, qui donna son nom à son neveu et plus tard lui imposa les mains.

Dès son enfance, saint Nicolas parut un prodige aux yeux de tous et des signes surnaturels firent présager qu'il deviendrait un jour une des lumières de l'Eglise catholique.

Un ange avait annoncé la naissance de l'enfant ; le jour de son baptême il s'était dressé debout et avait joint les mains. Son oncle, évêque de Myre, avait eu du ciel une révélation au sujet de cet enfant et il avait appris qu'un jour il brillerait d'une merveilleuse sain-

teté et qu'il remplirait une grande mission dans l'Eglise de Dieu et les destinées du monde chrétien.

Saint Nicolas croissait en âge et en vertus, et la grâce de Dieu était avec lui.

Son corps était beau, plus belle encore son âme. Au lieu de partager les divertissements des enfants de son âge, il allait à l'église s'agenouiller aux pieds des autels, ou plongé dans la lecture des saints Livres, il s'inspirait de la parole divine.

Ce fut pendant son adolescence que saint Nicolas accomplit son premier miracle. Sur le chemin de l'église, il rencontra une pauvre femme boiteuse qui lui demanda l'aumône. Confiant en la Providence, le jeune Nicolas montra le ciel à la pauvresse et lui dit la parole du Christ: « Lève-toi et marche. » Et au même instant la paralytique fut guérie, louant Dieu et son jeune serviteur Nicolas.

Ce miracle fit grand bruit dans la ville de

Saint Nicolas enfant guérit une pauvresse.

Patare ; mais saint Nicolas se retira de plus en plus dans la retraite, étudiant les saintes lettres et les auteurs profanes à l'école d'un grammairien célèbre, s'essayant à composer des traités théologiques, et réfutant par avance les hérétiques qu'il devait confondre plus tard au concile de Nicée.

De tous les ouvrages de controverse, de théologie et de mystique, écrits par saint Nicolas durant sa jeunesse et son glorieux épiscopat, aucun ne nous est parvenu. La patrologie grecque se fût enrichie d'œuvres vraiment apostoliques et empreintes de ce souffle puissant qui est la caractéristique du saint, si les hérétiques ariens n'eussent détruit tous les manuscrits de leur victorieux réfutateur.

Saint Nicolas n'avait pas encore vingt ans quand il perdit, la même année, dans une peste terrible, ses illustres parents, Jeanne et Epiphane. Resté l'unique héritier de leur immense fortune, il commença par annoncer sa résolution de se consacrer à Dieu, et distribua aux pauvres de sa ville natale tout son patrimoine.

L'enfant de Patare avait trouvé sa voie : il serait prêtre du Christ et serviteur des affligés, des petits et de tous les délaissés et les vaincus de la vie.

Ce fut à cette époque que saint Nicolas dota richement trois jeunes filles nobles mais pauvres, que la nécessité allait contraindre au déshonneur.

Il y avait à Patare un homme de bonne naissance et riche autrefois, qui, par suite de différents malheurs, avait perdu tous ses biens. Il était dans l'impossibilité de marier ses trois

filles, quoiqu'elles fussent fort belles, car il n'avait rien à leur donner,

Nicolas, voulant faire le bien, mais tenant avant tout à observer ce que dit l'Evangile . que ta main gauche ne sache pas ce que donne ta main droite, prit une grosse somme d'or, l'enveloppa dans un linge et, à la faveur des ténèbres de la nuit, se glissa jusqu'à la demeure du père infortuné, découvrit, à la clarté de la lune, la fenêtre de la chambre où il était couché, et, la voyant entr'ouverte, y jeta son aumône, puis se retira en toute hâte.

L'homme, en s'éveillant, fut fort étonné de trouver une pareille somme. Il craignait d'abord qu'il n'y eût là quelque embûche; mais, bien vite et très volontiers, il se persuada que ce bienfait lui venait plutôt d'une main amie. Il remercia Dieu, les larmes aux yeux.

Le père maria sa fille aînée, et Nicolas, plus

Saint Nicolas apporte la dot des jeunes filles.

heureux encore d'avoir donné son bien que le père ne l'était de l'avoir reçu, renouvela de la même façon une offrande pour la seconde fille, qui se maria également. Il voulut faire de même pour la troisième et rester encore une fois inconnu, mais le père monta si soigneusement la garde autour de sa maison pour surprendre, non pas le voleur, mais le bienfaiteur, que le saint fut aperçu. L'homme se jeta à ses pieds :

« — Pourquoi, lui dit-il, vous cachez-vous ainsi de moi ? Pourquoi ne voulez-vous pas que je déclare combien je vous suis obligé ? Vous êtes mon secours et mon remède, celui qui a délivré de l'enfer mon âme et celles de mes filles. »

Nicolas supplia cet homme de lui en garder le secret. Mais ce fut en vain.

Ce fait est l'un des plus populaires de la vie du thaumaturge. Cette action charitable du saint se renouvela plusieurs fois dans son épiscopat, et c'est l'une des causes du patronage de saint Nicolas sur les jeunes fiancés.

A ce sujet, l'église de Saint-Nicolas de Port a gardé une très gracieuse légende du moyen âge : il est raconté que les jeunes gens et les jeunes personnes qui viennent en pèlerinage à Saint-Nicolas, feront un heureux mariage dans l'année courante, s'ils parviennent à poser le pied sur la *Bonne Pierre,* petit cube de granit entaillé d'une croix. Cette pierre a été replacée dans le nouveau pavé de la basilique en 1892. Ce miracle et cette légende sont reproduits dans les vitraux de la chapelle patronale de 1866.

Après un si noble usage de sa fortune, le

jeune Nicolas abandonna sa ville natale de Patare et se retira auprès de son oncle, l'évêque de Myre, dans un monastère que ce dernier avait fondé sur une colline nommée Sion. Myre de Lycie était alors une ville importante, située non loin de Patare, près de la mer et à l'embouchure d'un petit fleuve côtier. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un humble village du Taurus, appelé Myra par les Grecs, et Dembré par les Turcs. Mais au temps de saint Nicolas, c'était une cité puissante, honorée d'un titre épiscopal, avec rang de métropole de la Lycie.

A l'âge de vingt-trois ans, le jeune Nicolas fut ordonné prêtre par son oncle, au milieu de l'assemblée des fidèles, et dès ce moment il se voua tout entier au salut des âmes et à la con-

Saint Nicolas à Bethléem.

version des païens, encore si nombreux et tout-puissants en Lycie.

La vie contemplative ne devait pas être réservée à saint Nicolas ; après quelques années passées à la tête du monastère de Sion, bâti près de Myre par l'évêque, son oncle, il en sortit bientôt pour être sacré évêque de cette ville, après la mort du successeur immédiat de Nicolas Ier. Ce saint évêque mourut, en effet, peu de temps après l'arrivée de son neveu à Myre ; ses vertus et ses miracles l'ont fait inscrire dans les martyrologes sacrés, et son corps est honoré aujourd'hui dans une église de Venise.

C'est ce qui a fait dire bien souvent que le corps de saint Nicolas de Myre était à Venise et non à Bari. On se trompait, non pas sur le nom, mais sur le saint personnage lui-même. Le corps de l'oncle est à Venise, les reliques de son illustre neveu reposent dans la crypte d'Urbain II, à Bari.

Avant de succéder à Jean, le continuateur des vertus et du zèle de son oncle, saint Nicolas quitta la Lycie pour visiter les Lieux Saints, Jérusalem, l'Égypte et les Pères des déserts d'Orient qui peuplaient déjà les solitudes. Dans ce voyage, saint Nicolas accomplit de nombreux prodiges : il apaisa une violente tempête sur la mer, secourut et guérit des infirmes à Alexandrie et ressuscita un mort.

Déjà saint Nicolas apparaît dans sa vie, tel qu'il se montrera après sa mort et dans tous les siècles, le *thaumaturge*, dont les miracles ne se peuvent compter : à sa voix, comme à celle du Sauveur, les morts ressuscitent, les aveugles voient, les paralytiques sont debout, les sourds entendent, les boiteux marchent, les lépreux

sont guéris, les pauvres sont nourris et évangélisés. De retour à Myre, le jeune prêtre fait construire une nouvelle église dans son monastère de Sion et là, un jour de disette, il nourrit quatre-vingt-trois ouvriers avec un seul pain de froment.

L'élection de saint Nicolas au siège épiscopal de Myre fut miraculeuse, et malgré sa résistance il dut obéir aux évêques et au peuple qui l'avaient choisi, et il fut sacré dans son église le 14 juin.

Nous ne suivrons pas l'évêque de Myre dans sa vie apostolique ; il fut un héroïque modèle de toutes les vertus chrétiennes, courageux et intrépide devant les faux dieux et l'hérésie, doux et bon pour ses ouailles, admirable de mortification, sublime d'éloquence, illustre surtout par ses nombreux miracles.

Saint Nicolas est sacré Evêque.

Dans une famine qui désola l'Orient, Nicolas pourvut à la subsistance de toute la Lycie. Cependant, il n'avait pour toute richesse que l'oraison et la confiance en Dieu. Mais les pauvres volontaires ont à leur disposition les richesses de la Providence. Un marchand avait chargé un vaisseau de blé en Sicile pour aller le vendre en Espagne. Il était prêt à faire voile, quand Nicolas lui apparut en songe et lui dit d'amener ce blé à Myre, en Lycie, où il le vendrait bien. Et, pour appuyer sa demande, il lui remit trois pièces d'or à titre d'à-compte de Dieu. Le marchand, en se réveillant, vit cet or et reconnut qu'il avait eu une vision véritable. Il leva l'ancre et prit la route que Dieu lui indiquait. Un bon vent le poussa rapidement, il arriva à Myre, y vendit bien son blé et le peuple rendit grâces à Jésus-Christ de l'avoir secouru par l'intermédiaire de son saint prélat.

Il y avait à Myre un temple très fameux dédié à la déesse Diane. Nicolas le renversa de fond en comble. Il n'en resta pas pierre sur pierre ; mais, pendant qu'on sapait les fondements, on avait entendu des hurlements épouvantables poussés par tous les diables furieux d'être chassés de leur demeure.

Le respect que la sainteté de Nicolas inspirait à tous était si grand, qu'un jour d'émeute, il se présenta seul à la populace rebelle et calma tous les esprits.

Plusieurs fois il ressuscita des enfants et des jeunes hommes massacrés par des tyrans cruels et coupés en morceaux. Ces résurrections prodigieuses qui consacrèrent en Orient le renom de sainteté de l'évêque de Myre, ont continué après sa mort.

Saint Nicolas devait souffrir aussi persécution : Licinius fit périr plusieurs évêques d'Orient, dont le plus illustre fut saint Blaise, évêque de Sébaste. En l'année 316, l'édit de persécution fut publié en Lycie et saint Nicolas fut jeté en prison et déporté au fond d'une province lointaine où il resta plusieurs années, jusqu'à la victoire de Constantin sur son collègue Licinius.

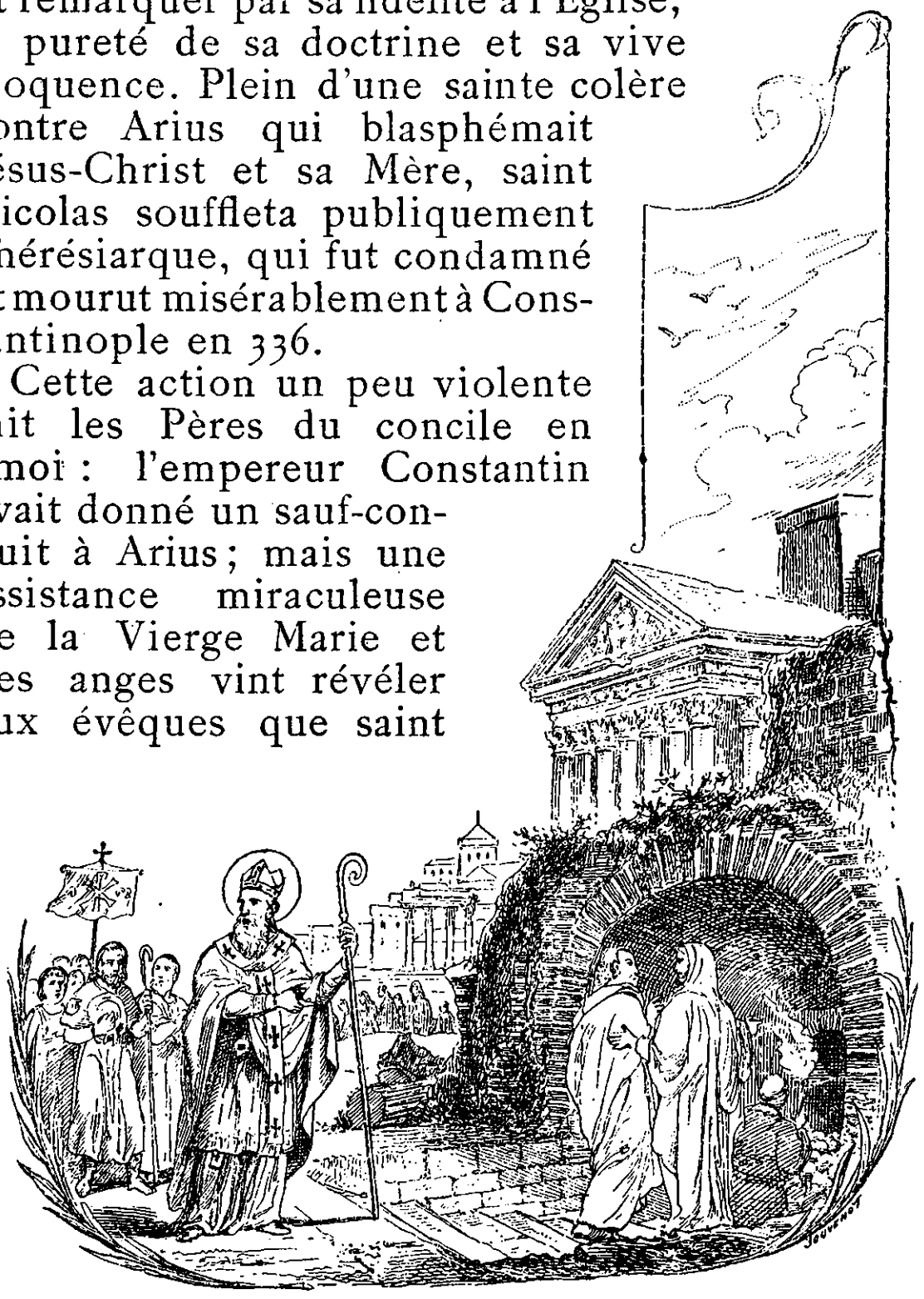
Il revint alors en Lycie à petites journées, car partout on voulait entendre la parole d'un confesseur de la foi, partout on voulait baiser ses mains couvertes de cicatrices et lui présenter des malades pour les guérir au nom du Christ.

Nous connaissons seulement cinq voyages de saint Nicolas, bien qu'au dire de l'empereur Léon, il ait plus voyagé que saint Paul : à Jérusalem et en Egypte, dans son lieu d'exil, au concile de Nicée, à Rome et à Constantinople.

Saint Nicolas en prison.

Le concile général de Nicée eut lieu en 325. Plus de trois cents évêques y siégeaient, presque tous confesseurs de la foi ; saint Nicolas se fit remarquer par sa fidélité à l'Eglise, la pureté de sa doctrine et sa vive éloquence. Plein d'une sainte colère contre Arius qui blasphémait Jésus-Christ et sa Mère, saint Nicolas souffleta publiquement l'hérésiarque, qui fut condamné et mourut misérablement à Constantinople en 336.

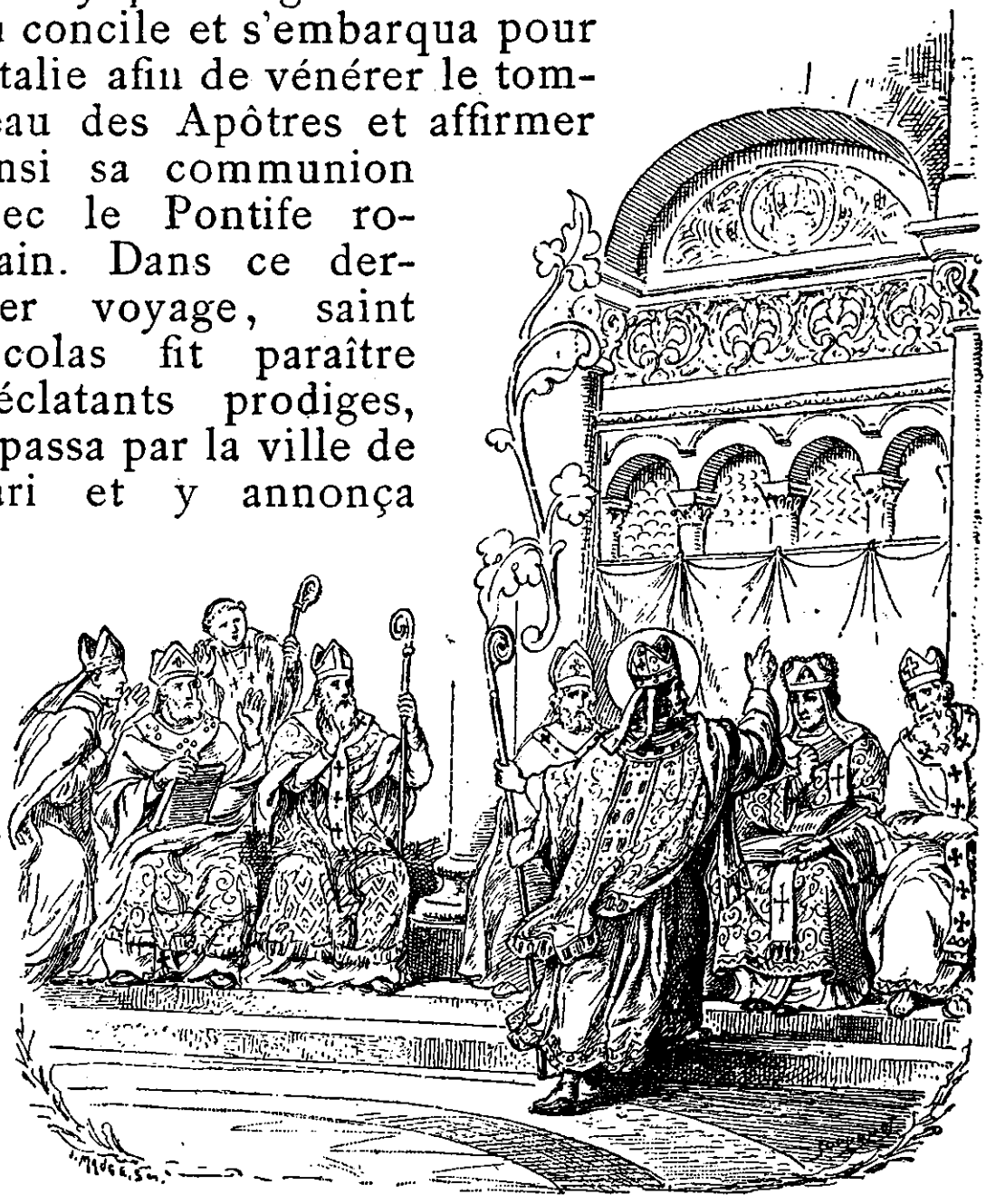
Cette action un peu violente mit les Pères du concile en émoi : l'empereur Constantin avait donné un sauf-conduit à Arius ; mais une assistance miraculeuse de la Vierge Marie et des anges vint révéler aux évêques que saint



Saint Nicolas en pèlerinage aux catacombes de Rome.

Nicolas n'avait agi que par une permission du ciel.

A la clôture du concile de Nicée, saint Nicolas, sur l'invitation de l'empereur, se rendit avec les autres évêques à Constantinople, pour la bénédiction solennelle de la nouvelle capitale de l'empire ; puis il revint dans son diocèse y promulgua les canons du concile et s'embarqua pour l'Italie afin de vénérer le tombeau des Apôtres et affirmer ainsi sa communion avec le Pontife romain. Dans ce dernier voyage, saint Nicolas fit paraître d'éclatants prodiges, il passa par la ville de Bari et y annonça



Saint Nicolas au concile de Nicée.

qu'un jour ses ossements reposeraient en ce lieu.

En se rendant au concile de Nicée, saint Nicolas ressuscita dans une hôtellerie trois enfants qui y avaient été coupés en morceaux. A cause de ce miracle, l'évêque de Myre est devenu le patron des écoliers: on ne saurait concevoir d'image ou statue de saint Nicolas sans les trois enfants sortant à demi nus du saloir. La légende elle-même en a consacré le

Miracle des trois enfants ressuscités par saint Nicolas.

souvenir dans la charmante complainte des *Trois Enfants de saint Nicolas* que nous reproduisons ici en son entier :

Il était trois petits enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.

*
* *

S'en vont un soir chez un boucher :
— Boucher, voudrais-tu nous loger ?
— Entrez, entrez, petits enfants,
Y a d'la place assurément.

*
* *

Ils n'étaient pas sitôt entrés,
Que le boucher les a tués,
Les a coupés en p'tits morceaux
Mis au saloir comme pourceaux.

*
* *

Saint Nicolas au bout d'sept ans
Vint à passer devant les champs ;
Il s'en alla chez le boucher :
— Boucher, voudrais-tu me loger ?

*
* *

— Entrez, entrez, saint Nicolas.
Y a d'la place, y n'en manqu' pas.
Il n'était pas sitôt entré,
Qu'il a demandé à soupé.

*
* *

— Voulez-vous un morceau de veau ?
— Je n'en veux pas, il n'est pas beau !
— Voulez-vous un morceau d' jambon ?
— Je n'en veux pas, il n'est pas bon !

*
* *

Du p'tit salé je veux avoir
Qu'y a sept ans qu'est dans l'saloir !
Dès que l'boucher entendit ça,
Hors de sa porte il s'enfuya.

— Boucher, boucher, ne t'enfuis pas :
Repens-toi, Dieu te pardonnera.
Saint Nicolas alla s'asseoir
Dessus les bords de ce saloir.

*
* *

— Petits enfants qui dormez là,
Je suis le grand saint Nicolas.
Et le saint étendit trois doigts,
Les p'tits se r'lèvent tous les trois.

*
* *

Le premier dit : — J'ai bien dormi !
Le second dit : — Et moi aussi.
Et le troisième répondit :
— Je croyais être en Paradis.

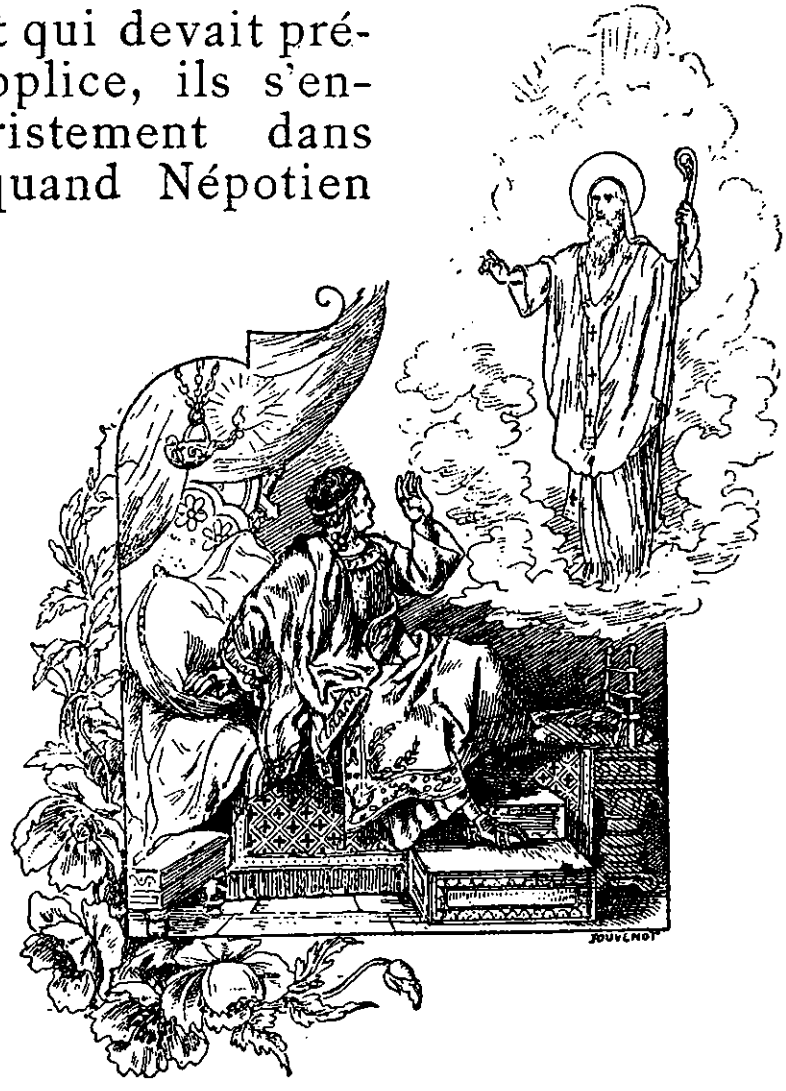
*
* *

Il était trois petirs enfants
Qui s'en allaient glaner aux champs.

Le dernier miracle que saint Nicolas accomplit durant sa vie, fut son apparition à Constantin pour sauver la vie de trois officiers de la cour, faussement accusés et condamnés à mort.

On vint dire un jour à saint Nicolas que le préfet Eustathe, trompé par de faux rapports, venait de condamner trois innocents au supplice. Les victimes étaient déjà arrivées au lieu de l'exécution. Nicolas accourut, délivra les prisonniers et, suivi de la foule, se rendit chez le magistrat. Une enquête nouvelle fut ordonnée. Trois commissaires impériaux, Népotien, Ursus et Herpilio, furent chargés de l'instruire. Après mûr examen, l'innocence des accusés fut reconnue et les officiers retournèrent à Constantinople où ils rendirent compte de leur mission à l'empereur. Mais la malveillance et

l'intrigue les poursuivant, on les accusa de s'être laissé gagner à prix d'argent. On dit que les malheureux qu'ils avaient déclarés innocents étaient au contraire des criminels ayant conspiré contre la vie de l'empereur. Ils furent jetés en prison et condamnés à mort. La nuit qui devait précéder leur supplice, ils s'entretenaient tristement dans leur cachot, quand Népotien se jetant à genoux :



« Seigneur du saint évêque Nicolas, s'écria-t-il, vous avez arraché les trois Hébreux à la mort; nous sommes innocents comme eux ! Tout secours humain nous est enlevé. Au nom de Nicolas, votre serviteur, prenez vous-même notre défense ! »

A ce moment, l'empereur était endormi. Un vieillard vénérable lui apparut en songe et lui dit:

« — Lève-toi, et donne sur-le-champ l'ordre de délivrer les trois officiers qui viennent d'être injustement condamnés à mort ! »

Saint Nicolas apparaît à l'empereur Constantin.

Constantin, étonné, demanda au vieillard :

« — Qui es-tu pour me tenir un pareil langage ? »

Le vieillard répondit :

« — Je suis Nicolas, l'évêque de Myre. »

Après avoir prononcé ces paroles, la vision disparut. Constantin se leva et fit mander Ablavius, son préfet du prétoire. Avant que le messager du prince fût arrivé, Ablavius avait vu pendant son sommeil le même vieillard lui transmettant les mêmes ordres.

« — Qui es-tu? avait demandé Ablavius. »

« — Je suis un serviteur du Christ. »

On demanda les trois captifs.

« — Par quelle opération magique avez-vous produit ces fantômes? leur dit-on. »

Les malheureux ne comprenaient rien à cette question, et quand on la leur eut expliquée :

« Dieu tout-puissant! s'écria Népotien, avez-vous donc daigné exaucer ma prière et envoyé Nicolas, votre serviteur, attester en personne notre innocence? »

Il raconta alors la scène de la prison et se défendit des accusations portées contre eux, avec un tel accent de sincérité qu'il émut et convainquit l'empereur.

Constantin leur fit grâce et leur dit :

« — Ce n'est pas à moi que vous devez la vie, mais à ce saint vieillard qui est venu à votre secours. Allez lui rendre vos actions de grâces ; dites-lui que j'ai fidèlement accompli ses ordres et que je lui demande de prier pour moi. »

Il fit apporter un exemplaire de l'Evangile, écrit en lettres d'or, un calice enrichi de pierreries et deux burettes d'or. Il les leur remit

avec ordre de les offrir en son nom à l'église de Myre, pour l'usage du saint évêque.

Mais le temps était venu pour le saint évêque de Myre d'aller goûter le repos éternel dans le sein de Dieu. Sentant la mort approcher, en l'année 330, il se retira en son monastère de Sion et il expira paisiblement le 6 décembre, jour où l'Eglise célèbre depuis sa fête principale.

Les églises latine et grecque célèbrent annuellement quatre fêtes en l'honneur de saint Nicolas: sa nativité, le 26 juin, — son

Mort de saint Nicolas.

ordination, le 14 juin, — sa mort bienheureuse, le 6 décembre, — et la translation de ses reliques, le 9 mai. Au diocèse de Nancy, cette dernière fête est fixée au 13 mai et à Saint-Nicolas le lundi de la Pentecôte.

Son tombeau allait devenir glorieux, et ses ossements vénérés allaient accomplir des prodiges. Jusqu'en l'année 1087, le corps de saint Nicolas reposa au mont Sion, dans un sépulcre de marbre, distillant une liqueur abondante et odoriférante, qui coule encore aujourd'hui à Bari.

A la fin du XI^e^ siècle, des marchands italiens enlevèrent le corps tout entier de saint Nicolas et le transportèrent dans la ville de Bari, au sud de l'Italie, où il est encore conservé aujourd'hui dans un temple magnifique.

Son culte se répandit bientôt dans tous les pays de la chrétienté ; des autels et des temples innombrables lui furent érigés ; mais de tous ces édifices, aucun n'est comparable à l'*insigne église patronale* bâtie au XV^e^ siècle dans la cité lorraine de Saint-Nicolas de Port.

De fort nombreux miracles y ont été accomplis ; les Bénédictins en conservaient l'histoire dans de gros registres aujourd'hui perdus. Dom Delisle en cite quelques-uns dans sa *Vie*, notamment celui de Claude Huel en 1644.

Le culte de saint Nicolas est aujourd'hui répandu dans tout l'univers catholique : culte fort populaire en Russie, en Grèce, en Angleterre et en Allemagne. En Angleterre, il est patron du petit commerce ; en Orient, des bêtes féroces. L'on assure que les loups en Russie se réunissent en bandes la nuit du 6 décembre. Dans ce pays, souvent on représente saint

Nicolas traînant un monstre enchaîné avec une fourrure dont le poil est à l'intérieur. En Autriche, il est le patron des mariniers, des troupeaux, des pâtres et des compagnons des Alpes, même des boulangers.

DEUXIÈME PARTIE

La Ville de Saint-Nicolas de Port.

A la fin du XI^e^ siècle, peu d'années après la translation des reliques de saint Nicolas dans la ville de Bari, un seigneur lorrain, Albert de Varangéville, prit la croix et partit en Orient guerroyer pour le Christ contre les infidèles. Après maintes campagnes, le vaillant chevalier résolut de revoir son pays de Lorraine ; il s'embarqua en Palestine et vint aborder en 1098 à Bari, où il eut la joie de trouver un parent, clerc-sacristain, gardien du tombeau de saint Nicolas.

L'évêque de Myre apparut en songe au noble seigneur et lui ordonna d'emporter avec lui une portion de son doigt bénissant : « *Aufer tecum partem digiti benedicentis.* » Cette précieuse phalange, qui devait être comme le palladium sacré de la Lorraine à travers les siècles, fut déposée par Albert de Varangéville, à son retour au pays, d'abord dans son castel féodal, puis dans une humble chapelle dédiée

à Notre-Dame de Port, érigée à la lisière d'un grand bois et tout proche de la rivière de Meurthe.

Bientôt l'oratoire champêtre de la Blanche Mère de Dieu, desservi par les Bénédictins du prieuré de Varangéville (fondé en 760 par l'abbaye de Gorze), fut trop étroit pour contenir les nombreux pèlerins qui s'en venaient voir à Port *Monsieur Sainct Nicolas.*

Il fallut construire un nouveau temple dès l'année 1101, et un autre encore en 1193, qui dura jusqu'à la fin des constructions de la basilique actuelle (1550). Saint-Nicolas de Port doit donc son origine et son développement extraordinaire à la relique de son illustre patron.

Du XII^e^ au XV^e^ siècle, la prospérité de Saint-Nicolas ne fit qu'augmenter. Les privilèges accordés par les papes, les empereurs d'Allemagne, les rois de France et les ducs de Lor-

Saint Nicolas délivre de prison le sire de Réchicourt.

raine au pèlerinage de Saint-Nicolas, attirèrent en ce lieu des foules immenses. Un commerce important y prit naissance et devint la source d'abondants revenus.

La ville grandit ainsi de siècle en siècle, autour de son église, visitée par toutes les têtes couronnées du monde chrétien, par les princes de l'Eglise et par des milliers et des milliers de pèlerins venus de tous les points de la France, de la Suisse et de l'Allemagne. Au seul jubilé de 1600, on en vit accourir 200,000.

Les miracles se succédaient dans l'église du pèlerinage, et des ex-voto d'une richesse inouïe venaient attester la puissance de saint Nicolas. C'était la délivrance du sire Cunon de Réchicourt, le 5 décembre 1240, délivrance perpétuée chaque année par une procession merveilleuse. C'était, en 1254, l'ex-voto de saint Louis et de la reine Marguerite, un vaisseau d'argent, apporté par le sire de Joinville, pieds nus, depuis sa terre de Champagne. C'étaient encore : le bras d'argent offert par Charles II de Lorraine, le bras d'or donné par le roi René d'Anjou, les chaînes appendues du sire de Réchicourt et de nombreux pèlerins délivrés, les enfants d'argent massif donnés par les duchesses de Lorraine après une heureuse délivrance, l'ornement d'or, orné de pierreries et de broderies en soie, de la reine Marguerite d'Angleterre, fille de René d'Anjou, les visites successives des empereurs, des princes, des rois, et en janvier 1429 le pèlerinage accompli par Jeanne d'Arc, pour demander aidance en son long voyage au patron de sa chère Lorraine.

Le XVI^e^ siècle fut véritablement pour Saint-Nicolas de Port la période de gloire. En 1546,

la régente Christine de Danemarck octroie à Saint-Nicolas des armoiries et une devise : « *Un champ d'or, au navire maillé, hunné et cordé de sable, flottant sur ondes d'azur et d'argent de 5 pièces, au chef de gueules, à l'alérion d'argent.* » La devise latine était : « FLUCTUO NEC MERGOR. » Au milieu du XVI^e^ siècle, l'église était achevée et consacrée ; la ville avait atteint son apogée par la création de foires franches, en 1597, par le duc Charles III, foires qui devaient être célèbres et fréquentées à l'égal des plus importantes de l'Europe. Des monuments remarquables s'élevaient dans la ville, qui, au dire des historiens, était l'une des plus belles et des plus peuplées de France.

Tour à tour René II, Antoine, Charles III et sa mère comblèrent de bienfaits la cité et son église ; les rois de France Henri II, Charles IX, Henri III, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV et Louis XV vinrent officiellement prier saint Nicolas et lui faire de riches présents.

Quand aux pèlerins obscurs, leur nombre est incalculable ; des miracles furent annuellement consignés dans les registres du prieuré, attestant la protection et l'infinie bonté de saint Nicolas.

Toute la prospérité de Saint-Nicolas tomba en 1635 pour ne plus se relever. Un désastre inouï vint frapper cette ville et la réduire presque à néant. Durant la guerre de Trente Ans, les Suédois, alliés des Français, envahirent les Etats du duc de Lorraine, et les troupes du maréchal de la Force et du duc de Saxe-Veimar pillèrent, durant dix jours, la cité et l'église de Saint-Nicolas de Port. Le 5 novembre commença le pillage et le 11, la ville était brûlée,

ainsi que sa magnifique église, dont le trésor avait été heureusement mis en dépôt à Nancy. Les deux tiers de Saint-Nicolas ne furent plus qu'un amas de ruines ; des 16,000 habitants il en périt un grand nombre et, depuis ce temps, on ne put jamais réparer entièrement ce désastre effroyable.

C'en était fait de la grandeur de la ville de Saint-Nicolas. Le commerce et l'industrie qui faisaient sa richesse, prirent d'autres directions. Malgré les efforts de Léopold et du roi Stanislas, les grandes foires tombèrent et allèrent s'établir à Strasbourg et à Francfort. Cependant, malgré l'immensité des ruines accumulées, on dut encore se féliciter de la conservation de la basilique.

L'ensemble du monument fut sauvé ; les voûtes ne fléchirent pas sous le terrible incendie, et peu à peu, la tranquillité se rétablissant, le culte de saint Nicolas retrouva son ancienne

Saint Nicolas protecteur des matelots.

splendeur. Au XVIII^e^ siècle, on répara, dans le goût du temps, les ruines des Suédois et l'on rebâtit tant bien que mal la ville.

La Révolution, elle aussi, exerça beaucoup de ravages dans notre église ; son trésor admirable fut enlevé et fondu à la Monnaie, et ses merveilleux objets d'art mutilés sans pitié. Depuis cinquante ans, Saint-Nicolas essaie de se relever et de retrouver un peu de gloire ; le pèlerinage a été rétabli avec pompe, l'église dignement restaurée et ornée, et la ville a été assainie et embellie sous l'habile direction de magistrats intègres et dévoués.

Saint-Nicolas de Port est bien déchue de sa splendeur d'autrefois ; seule, l'église admirable du patron de la Lorraine est restée debout, dominant toute la vallée et attirant encore de nombreux touristes et de dévots pèlerins.

Saint Nicolas apparaît au sire de Varangeville (page 21) (bas-relief de l'église Saint-Nicolas de Port).

TROISIÈME PARTIE

Trésor et Reliques de Saint-Nicolas de Port.

I. — *Le Trésor.*

Le trésor de l'église de Saint-Nicolas était cité au XVII^e^ siècle comme l'un des plus riches

Buste en argent de saint Nicolas.

de la chrétienté. Voici quelques détails sur les principaux objets qu'il renferme :

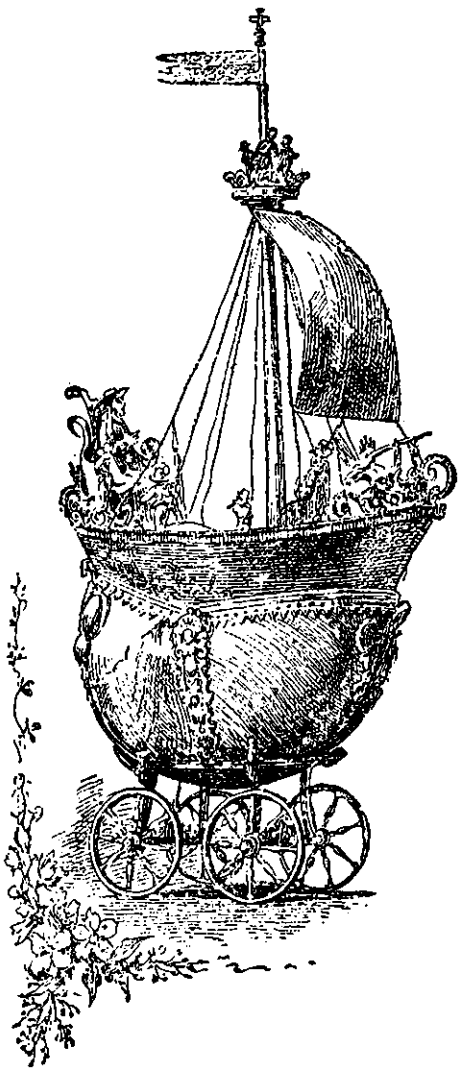
1° *Buste en argent de saint Nicolas.* — Cette œuvre admirable remonte au XVII^e^ siècle, et a

dû être offerte à la basilique lorraine par Louis XIV. Monté sur quatre boules en argent, le buste du saint patron représente l'évêque de Myre, coiffé de la mître précieuse, revêtu d'une sorte de riche camail, sur lequel sont des broderies en relief; les cheveux et la barbe sont fort bien ciselés; il est regrettable cependant que les yeux n'aient pas été faits au naturel avec des pierres fines, car le ton mat de l'argent donne au visage du saint quelque chose de dur et d'austère. Au-devant du buste, un très élégant cartouche renferme la relique de saint Nicolas. L'authentique est scellé des armes de Mgr Osmond, avec ces mots : *Vraies reliques de saint Nicolas, évêque de Myre.*

Les coins du chaperon en argent repoussé s'écartent avec élégance pour laisser voir la relique. Sur le devant de la mître, on voit deux pierres précieuses, finement taillées, un rubis et une émeraude offerts par Marie Leckzinska, reine de France.

2° *Vaisseau du cardinal de Lorraine.* — La nef d'argent, donnée à sainct Nicholas de Warengeville par le roi saint Louis et la reine Marguerite, et apportée dans notre église par le sénéchal de Joinville, a disparu avant 1790. Elle est mentionnée dans les deux inventaires de l'ancien trésor: « un navire avec les chaînes d'argent pesant dix-neuf marcs. » Il est certain que cet ex-voto historique n'a pas été porté à la Monnaie, pas plus que l'ornement de la reine d'Angleterre; les procès-verbaux des commissaires délégués en font foi ; il aura été caché par les Bénédictins à une époque inconnue, puisque sa disparition temporaire avait déja fait l'objet d'un litige entre les bourgeois et les

religieux de Saint-Nicolas au XVIII^e siècle. Le petit et curieux vaisseau actuel, qui jouit maintenant de la popularité de l'ancien, a été donné à notre église par un cardinal de Lorraine, à la suite d'un vœu. C'est une œuvre charmante de la seconde moitié du XVI^e siècle, dont la panse est formée par un énorme coquillage de nacre, et où l'on voit, à l'avant, le cardinal assis sur un trône, entouré de guerriers et d'archers tenant des arquebuses. Lui faisant face, un seigneur est assis près du mât, et d'autres arquebusiers sont grimpés sur la dunette. Les roues du navire et l'armature sont en argent doré, la mâture, les voiles et les cordages, en argent, les personnages en argent doré.



Vaisseau donné par le cardinal de Lorraine.

3° *Bras d'or de saint Nicolas.* — La précieuse phalange du doigt bénissant de l'évêque de Myre, apportée de Bari en 1098 par Albert de Varangéville, resta longtemps enfermée dans un riche coffret ; puis au XV^e siècle, le roi René d'Anjou fit faire un somptueux reliquaire tout en or, en forme de bras, reliquaire qui fut célèbre dans l'Europe entière par sa

valeur intrinsèque et sa décoration artistique.

Le manchon reposait sur une base quadrangulaire ornée d'émaux aux armes du roi René et de sa femme Jeanne de Laval. Tout le long de cette manche de forme ovale, il y avait des perles, des pierres précieuses, des émaux et de nombreux camées antiques.

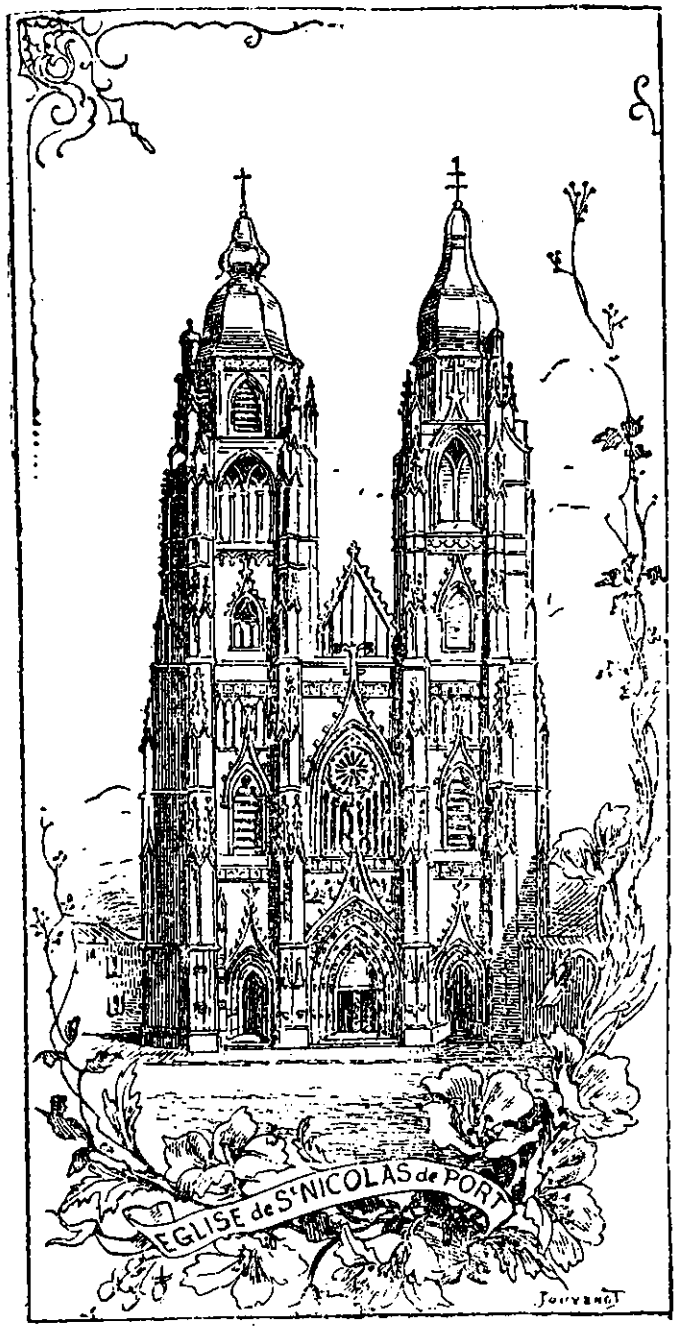
Depuis la Révolution qui fit jeter au creuset le bras d'or du roi René, la relique de saint Nicolas a été déposée dans un reliquaire en bois doré qui vient enfin d'être dignement remplacé — grâce à un don d'une personne généreuse et dévouée — par un bras en vermeil, orné de perles, d'émaux et de pierreries.

Ce nouveau et splendide reliquaire pourrait presque rivaliser avec l'ancien. L'artiste nancéien lui a donné une forme très élégante. Le soubassement est orné d'armoiries lorraines sur ses quatre faces; dans le manchon on remarque deux magnifiques émaux, l'un représentant la basilique, l'autre saint Nicolas. Cette dernière peinture, fort bien exécutée et remarquable par sa finesse, vient de l'ancien bras d'or; elle a une grande valeur artistique. Tout à l'entour du manchon, on remarque de gracieux émaux représentant les

Le bras d'or de saint Nicolas.

personnages célèbres venus en pèlerinage à Saint-Nicolas de Port, depuis Albert de Varangéville, Cunon de Réchicourt, Jeanne d'Arc, René d'Anjou, René II, Antoine, Simon Moycet, Pierre Jacobi, jusqu'à Charles III, Claude de Guise, Louis XI, Pierre Fourier, Madame Acarie, saint François-Xavier, saint Benoît Labre, saint Bernard, Léopold et Stanislas.

Dans une gloire à rayons, formés par des pierreries, on voit la relique du glorieux thaumaturge. Une main bénissant, ornée d'anneaux et de perles, surmonte ce beau reliquaire de 1893.



La Basilique de Saint-Nicolas de Port.

II. — *Les Reliques.*

L'église de Saint-Nicolas est des plus riches en reliques. Outre les reliques de la vraie Croix,

des saints de l'Ancien et du Nouveau Testament, des apôtres, martyrs, vierges, confesseurs, des saints d'Austrasie et de l'Eglise de Toul, les châsses de sainte Jeanne de Valois (1642) et des martyrs de Trèves, la plupart des saints lorrains y sont représentés, en particulier saint Mansuy, saint Sigisbert, saint Gauzelin, saint Amon, saint Epvre, saint Gérard, les saints des Vosges, les martyrs de Grand; mais elle possède surtout six reliques de saint Nicolas, contenues avant la Révolution dans le bras d'or.

Il est raconté qu'au soir du 4 janvier 1477, à la veille d'engager la fameuse bataille de Nancy qui décida du sort de deux grands peuples, le jeune et vaillant René II, duc de Lorraine, fit placer un fanal au sommet de l'église de Saint-Nicolas pour annoncer à son peuple que la délivrance était proche.

Puissions-nous revoir, nous aussi, ces jours de victoire et ces triomphes, et bientôt replacer au plus haut des tours gothiques de Saint-Nicolas le fanal d'espérance qui portera aux flèches de Metz et de Strasbourg, la nouvelle de la délivrance si attendue.

Alors, sous les nefs restaurées de cette admirable basilique, les enfants des Lorrains viendront nombreux célébrer la gloire du patron de leur chère patrie et répéter le refrain populaire:

Viens, couvre encor de ton doux patronage,
Tes vieux amis, les enfants des Lorrains!

Imprimatur : † RENÉ-FRANÇOIS, Ev. d'Amiens.

Abbeville, imp. C. Paillart, éditeur des *Brochures illustrées de Propagande Catholique*

C. PAILLART, Imprimeur-Editeur, ABBEVILLE

Brochures illustrées de Propagande Catholique

VIES DE SAINTS

Sainte Agnès.
Saint Antoine de Padoue.
Saint Bruno et la Grande Chartreuse.
Ste Catherine, d'Alexandrie, patronne des jeunes filles.
Sainte Cécile, vierge et mart., patronne des musiciens.
Ste Jeanne de Chantal, fond. de l'Ordre de la Visitation.
Sainte Claire d'Assise.
Le V. P. de la Colombière, de la Compagnie de Jésus.
Le Vénérable Curé d'Ars, J.-B.-M. Vianney.
Saint Dominique, fond. de l'Ordre des Frères-Prêch.
Le V. P. Eudes, fondateur de la Congrégation de Jésus et de Marie.
Saint François d'Assise.
Saint François Régis.
Saint François de Sales.
Saint François-Xavier et la Neuvaine de la Grâce.
Sainte Geneviève, patronne de Paris.
Saint Georges, soldat mart..
Sainte Germaine Cousin, bergère de Pibrac.
Saint Jean Berchmans, patron de la jeunesse.
Saint Jean de Dieu et Notice sur son Ordre.
Saint Benoît-Joseph Labre.
Saint Louis de Gonzague, modèle et patron de la jeunesse chrétienne.
La Bienh. Marguerite-Marie.
La Vén. Louise de Marillac, fondatrice et première Sup. des Filles de la Charité.
Saint Martial, apôtre et patron du dioc. de Limoges.
St Martin, apôtre des Gaules.
St Nicolas, évêque de Myre et patron de la Lorraine.
Le Bienheur. Jean-Gabriel Perboyre.
Sainte Philomène, la thaumaturge du XIXe siècle.
Saint Pierre Fourier.
Saint Remi, apôtre des Gaules et évêque de Reims.
St Roch, l'admirable pèlerin.
Saint J.-B. de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrét.
Saint Stanislas Kostka, patron de la Pologne et de la jeunesse studieuse.
Sainte Thérèse, sa vie d'après ses mémoires.
Saint Vincent de Paul.

Envoi du Catalogue sur demande.

Ces Brochures se trouvent également à Paris, *chez* **Charles AMAT**, *libraire*, 11, *rue Cassette.*

VIE ADMIRABLE

DU BIENHEUREUX

Jean-Gabriel Perboyre

PRÊTRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

DITE DES LAZARISTES

MARTYRISÉ EN CHINE LE 11 SEPTEMBRE 1840

C. PAILLART IMPRIMEUR-ÉDITEUR

ABBEVILLE

ŒUVRE

DU

Bienheureux JEAN-GABRIEL PERBOYRE

EN FAVEUR DES

MISSIONS LES PLUS NÉCESSITEUSES

De la double Famille de Saint-Vincent de Paul

Parmi les missions lointaines, combien y en a-t-il, hélas! qui n'ont pour subsister et faire leur œuvre de salut, d'autres ressources que les offrandes charitables venues des pays catholiques mieux pourvus des biens de la terre!

Or, quoi de plus naturel que d'intéresser aux besoins de ces missions en détresse le Bienheureux Jean-Gabriel Perboyre qui les a aimées sur la terre, et s'y est dévoué jusqu'à l'effusion de son sang, ayant été martyrisé en Chine le 11 septembre 1840!

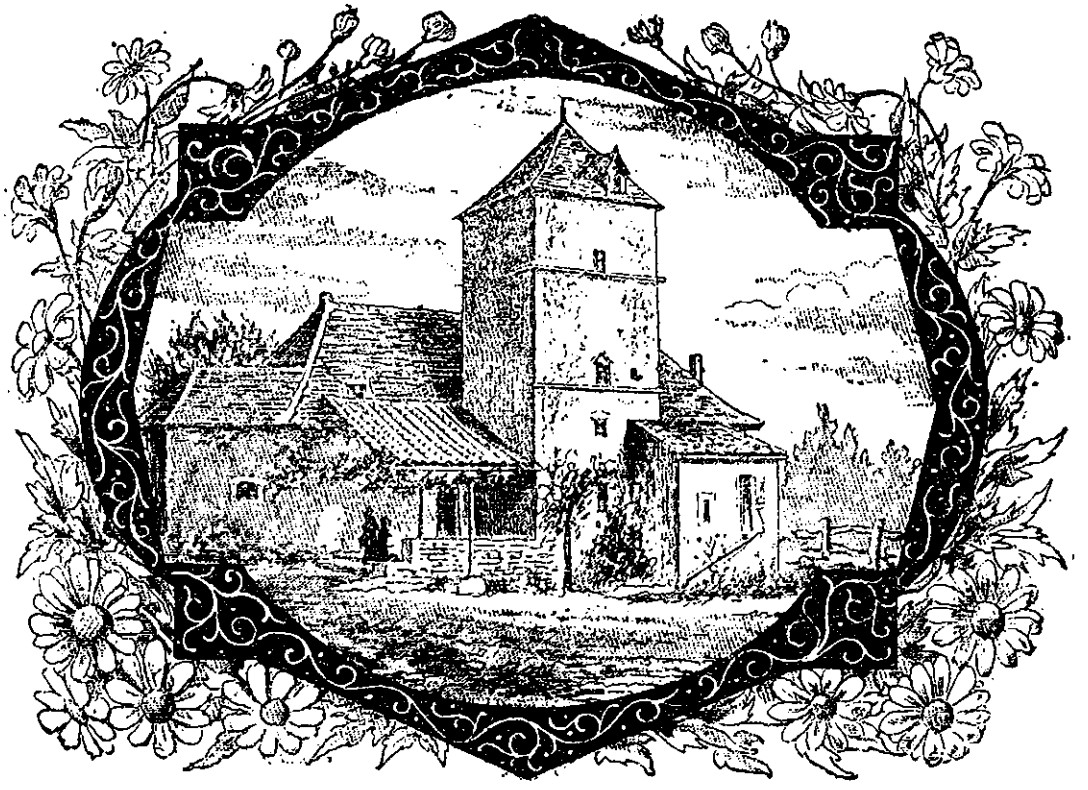
Aussi a-t-on eu la pensée de mettre en demeure le glorieux Martyr de secourir les frères d'armes qu'il a laissés ici-bas, à peu près de la même manière que saint Antoine de Padoue vient en aide à nos pauvres en leur procurant du pain.

En conséquence, les personnes qui désirent obtenir quelque grâce spirituelle ou temporelle, promettent au Bienheureux Jean-Gabriel, pour les missions les plus nécessiteuses, une offrande proportionnée à leurs moyens, et si rien par ailleurs ne vient y mettre obstacle, elles seront exaucées.

L'acquit de la dette ainsi contractée peut se faire, ou à l'adresse de M. Angeli, prêtre de la Mission (95, rue de Sèvres, Paris), ou entre les mains de tout autre prêtre de la même Congrégation, ou des Filles de la Charité, avec prière de la faire parvenir à l'adresse ci-dessus indiquée.

Déjà le Bienheureux Jean-Gabriel a montré sa puissance pour obtenir les grâces demandées. Confiance donc en son intervention si efficace, elle sera doublement récompensée, et par la grâce obtenue, et par le mérite de l'offrande faite en reconnaissance.

I. — Famille religieuse du Bienheureux



La vie que nous allons raconter est vraiment *admirable*, et « nous craignons que toutes nos louanges ne soient au-dessous de la vérité, » dirons-nous avec la Congrégation Romaine chargée d'instruire le procès de béatification.

Dans ce récit, nous reproduirons, autant que possible, les détails du *Bref* qui proclame *Bienheureux* Jean-Gabriel Perboyre.

La première parole du Souverain Pontife est un éloge pour la famille religieuse à laquelle appartient le martyr.

« Léon XIII, Pape, pour perpétuelle mémoire. — Par leurs œuvres admirables, les pieux Missionnaires, disciples de saint Vincent de Paul, se sont acquis une gloire éclatante dans la société chrétienne ; mais ils se sont particulièrement illustrés par leur ardeur à propager le catholicisme chez les peuples de la Chine. Dans l'accomplissement de cette tâche cette Congrégation a donné de nombreuses preuves de ce que peuvent le zèle pour la religion et la charité envers le prochain ; c'est pourquoi Dieu a daigné se choisir dans ses rangs de belles et agréables victimes qui, à l'éclat de toutes les vertus, ajoutaient la palme du martyre. Cette gloire, Dieu l'a accordée à Jean-Gabriel Perboyre qui, après avoir, pendant près de cinq années, travaillé avec une admirable charité à enseigner la doctrine chrétienne aux Chinois, fut enfin livré au supplice et donna de grand cœur son sang et sa vie pour le Christ. »

La ferme du Puech où est né le Bienheureux.

II. — Sa naissance, ses premières années (1802-1808

C'est le jour de l'Epiphanie, 6 janvier 1802, que naquit au Puech, paroisse de Mongesty, dans le diocèse de Cahors, le futur martyr. Dès le lendemain de sa naissance, il reçut avec le baptême les noms de Jean-Gabriel.

Ses parents, Pierre Perboyre et Marie Rigal, pleins d'attachement pour la religion et de sollicitude pour leur famille, eurent huit enfants : quatre garçons et quatre filles. Dieu se choisit parmi eux trois prêtres et deux Filles de la Charité, tous les cinq enfants de saint Vincent de Paul. Une autre fille allait les imiter, lorsque la mort l'enleva.

« Mais Jean-Gabriel se distingua entre tous, dit le Bref de béatification, et, dès sa première enfance, fit concevoir de lui les plus grandes espérances. Tout jeune, bien différent de ceux de son âge, il fuyait les frivolités et les amusements, et ne fit jamais rien de repréhensible. »

A peine âgé de cinq ans, il témoignait déjà beaucoup de goût pour les choses saintes ; et l'amour divin, dont son jeune cœur était rempli, se traduisait visiblement dans la manière dont il prononçait les saints noms de Jésus et de Marie, et dans l'attitude religieuse qu'il gardait en faisant ses prières. Dès qu'il apercevait un pauvre à la porte de la maison : « Voilà un malheureux, s'écriait-il ; il est bien mal vêtu, il faut lui donner du pain et des habits. » Il était d'une candeur et d'une modestie angéliques. Son obéissance était si parfaite que jamais, nous disent ses historiens, il ne sut ce que c'est que désobéir.

III. — Ses premières études, sa première Communion

Etant l'aîné de ses frères, Jean-Gabriel reçut dès l'âge de six ans la garde d'un troupeau de moutons qu'il menait paître chaque jour sur les côteaux voisins de la ferme. Son père voulait ainsi de bonne heure lui inspirer le goût du travail. Mais, deux ans après, il le confia au maître d'école. On peut imaginer facilement avec quelle ardeur Jean-Gabriel s'appliqua à l'étude. Toutefois il sut mettre autant d'ardeur à acquérir les vertus qu'à augmenter ses connaissances. Le soir, il lisait avec amour la *Vie des Saints*, surtout celle de saint Vincent de Paul, qu'il vénérait beaucoup. Il faisait aussi le catéchisme à ses frères, à ses sœurs et à d'autres enfants du voisinage qui venaient s'édifier auprès de lui. Un jour, son père, frappé de la manière dont il parlait des choses de Dieu, lui dit en souriant: « Puisque tu prêches si bien, il faudra te faire prêtre. » L'enfant baissa les yeux et versa quelques larmes.

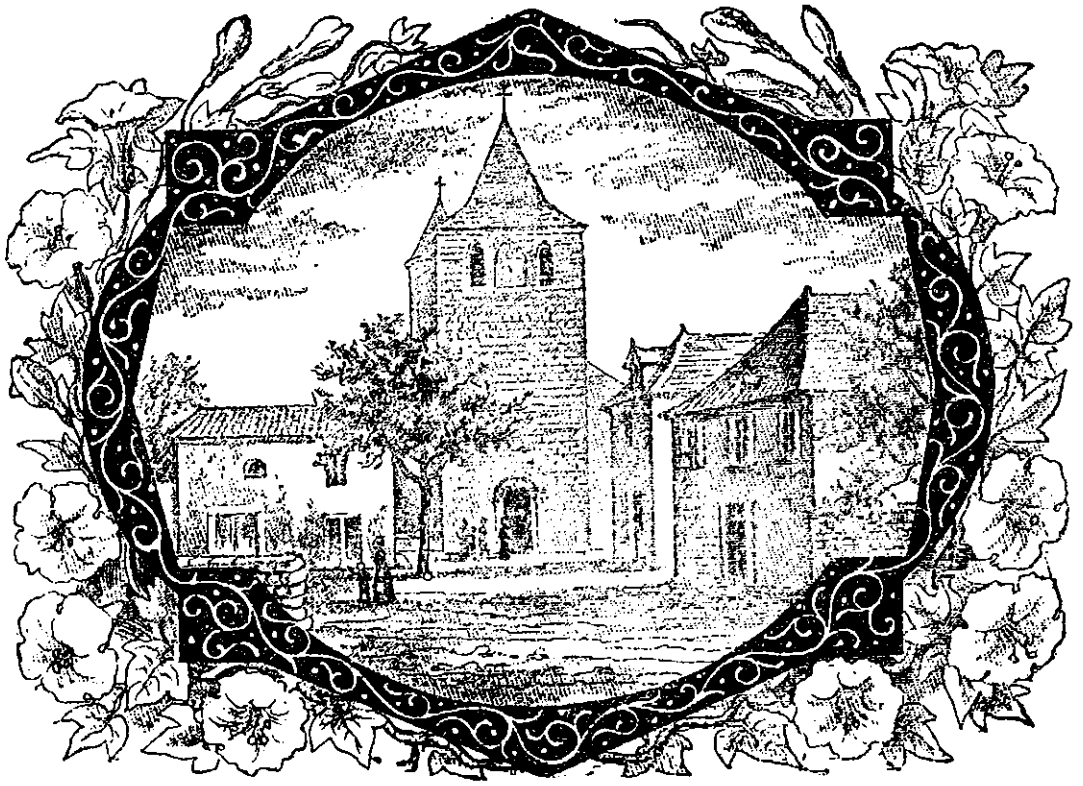
Le curé de Mongesty admirait en silence les vertus qui brillaient en Jean-Gabriel, et l'admit à la première communion dès l'âge de onze ans, une année plus tôt que ses jeunes condisciples. La ferveur qu'il apporta à cet acte si important de la vie chrétienne ne fut point passagère. Par son assistance régulière à tous les offices de l'église et par la fréquentation des sacrements, il était devenu le modèle de toute la paroisse. Ses parents ont laissé de lui ce beau témoignage : « Il était toujours tel qu'il ne nous laissait rien à désirer. » Et les habitants de Mongesty ne l'appelaient plus que le *petit Saint*.

IV. — Le Bienheureux au Petit Séminaire de Montauban

Ainsi cet excellent jeune homme progressait en piété à mesure qu'il avançait en âge. La Providence lui ouvrit bientôt un chemin facile vers la Congrégation de la Mission. Son frère Louis avait quitté la maison paternelle pour se rendre au Petit Séminaire de Montauban, dont son oncle, M. Jacques Perboyre, prêtre de la Mission, était supérieur. Jean-Gabriel l'y accompagna pour y rester seulement quelques jours. Mais son remarquable talent frappa d'admiration les professeurs du Séminaire qui ne voulurent pas le laisser partir. Ses parents y consentirent. Il fut donc reçu parmi les élèves du Séminaire, et appliqué d'abord aux lettres, puis à l'étude de la philosophie.

Dans ce genre de travail, si nouveau pour lui, le jeune écolier se montra merveilleusement doué, plein d'ardeur et de persévérance ; réussissant en tout, il s'éleva au-dessus de ses condisciples et dépassa de beaucoup l'attente de ses maîtres. Ses succès en philosophie furent tels que d'élève il devint professeur. Mais la modestie, gardienne habituelle de la vertu, était si grande en lui, qu'il aimait mieux s'effaçer que de briller au milieu de ses condisciples, et qu'il montra toujours la plus grande humilité de sentiments. On devina un jour le glorieux martyr. A la fin du cours de rhétorique, dans les exercices qui précédèrent la distribution des prix, il lut un morceau ayant pour titre : *La croix est le plus beau des monuments*, et il s'écria : « *Ah ! qu'elle est belle cette croix plantée au milieu des terres infidèles et souvent arrosée du sang des apôtres de Jésus-Christ !* »

V.—LE BIENHEUREUX ENTRE DANS LA CONGRÉGATION DE LA MISSION (1818)



A la suite d'un sermon de Mission qu'il avait entendu en 1817, Jean-Gabriel avait dit: « Je veux être missionnaire ! » On n'attacha alors aucune importance à cette parole. De plus en plus pressé du désir d'entrer dans la Congrégation de Saint-Vincent de Paul, le Bienheureux consulta Dieu dans la prière. Il fit une neuvaine à Saint François-Xavier et il se sentit exaucé. Son oncle, qui reçut ses confidences, voulut s'assurer s'il y avait là une vocation véritable ; il ne tarda pas à reconnaître l'appel de Dieu. Jean-Gabriel sollicita et obtint son admission. Il revêtit les pauvres et saintes livrées du Missionnaire en décembre 1818. La Congrégation, si cruellement éprouvée par la tempête révolutionnaire, n'avait pas encore pu rétablir son noviciat. Il fallut donc autoriser le jeune homme à passer à Montauban, auprès de son oncle, les deux années qui précèdent les saints vœux.

Aussi fervent novice qu'il avait été parfait étudiant, il mérita que son plus intime compagnon de noviciat rendît plus tard de lui ce témoignage : « Pendant tout le temps que j'ai vécu avec lui, M. Perboyre a été constamment l'objet de mon étonnement et de mon admiration. J'avais beau le considérer, l'épier même, je ne pouvais parvenir à trouver en lui quelque chose de répréhensible. »

Ce fut le 28 décembre 1820 qu' « il confirma, en prononçant ses vœux, le don qu'il avait fait de lui-même à Dieu, et ce fut cette même année que le Vénérable François-Régis Clet (un autre fils de saint Vincent de Paul) eut la gloire d'être martyrisé en Chine. »

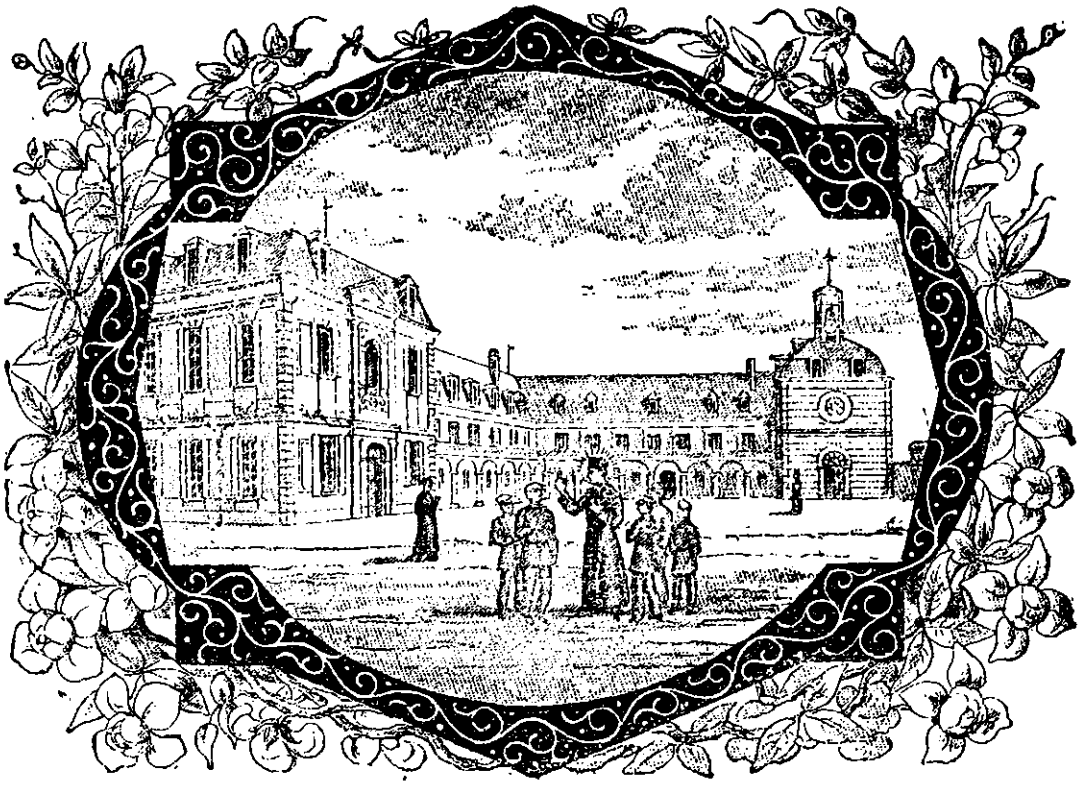
Eglise de Montgesty où fut baptisé le Bienheureux.

VI. — Son départ pour Paris. Ses études théologiques

Sur ces entrefaites, notre Bienheureux fut appelé de Montauban à Paris pour ses études théologiques. Son oncle, sachant toute l'affection qu'il avait pour ses parents, lui proposa de leur rendre une dernière visite avant de partir; la chose était d'autant plus facile que, pour aller à Paris, il devait passer par Cahors, distant du Puech seulement de trois ou quatre lieues. « Saint Vincent, répondit-il, ne s'est rendu qu'une seule fois chez ses parents, et il s'en est repenti; si vous voulez me le permettre, j'offrirai à Dieu ce sacrifice. » Ses parents accourus pour le voir à Cahors lors de son passage, insistèrent pour qu'il vienne passer quelques jours au sein de la famille : « Ce n'est pas le chemin du ciel que vous me montrez, répondit-il; pour aller au ciel il faut faire des sacrifices. » Et il s'arracha courageusement de leurs bras.

A Saint-Lazare, les vertus de Jean-Gabriel purent s'épanouir à leur aise. La pensée de l'apostolat ne le quittait guère. « Déjà, dit le Bref pontifical, le saint jeune homme parcourait en pensée les vastes régions de la Chine et ne négligeait rien pour se préparer de son mieux à sa grande mission. Aussi s'appliqua-t-il avec le plus grand soin à l'étude de la théologie et des saintes lettres; il mit, en particulier, la plus grande ardeur à approfondir la doctrine de saint Thomas d'Aquin, dans les œuvres duquel il aimait à puiser comme à la source la plus abondante de la science chrétienne. » Ses progrès furent rapides; à vingt et un ans, il avait achevé son cours de théologie.

VII. — Le Bienheureux au Collège de Montdidier



Jean-Gabriel fut ordonné sous-diacre en 1823. Aussitôt après son ordination, on l'envoya au Collège de Montdidier, dans le diocèse d'Amiens. Il y resta deux ans. La première année, il fut chargé de faire la classe aux plus jeunes élèves qu'il sut conduire à Dieu et affermir dans la piété en établissant parmi eux la Congrégation des Saints-Anges. La seconde année, on lui confia le cours de philosophie. Les élèves aimèrent avec passion ce jeune professeur dont la vertu les charmait autant que son enseignement.

Ses occupations ne l'empêchaient pas de s'intéresser aux pauvres de la ville ainsi qu'aux prisonniers. Ingénieux pour les soulager dans leurs besoins, il recueillait en leur faveur et leur distribuait toutes les aumônes que sa charité pouvait leur trouver. Dans ses courses charitables, il se faisait accompagner de quelques-uns de ses élèves afin de les initier aux œuvres de la charité chrétienne.

Un ecclésiastique fort respectable, qui connut Jean-Gabriel à cette époque, raconte ce qui suit : « Un jour, ayant eu l'avantage d'aller avec lui en promenade, nous nous entretînmes longtemps de sujets graves et pieux tout à la fois ; il me dit des choses si touchantes que les larmes m'en vinrent aux yeux : je n'en ai jamais perdu le souvenir. »

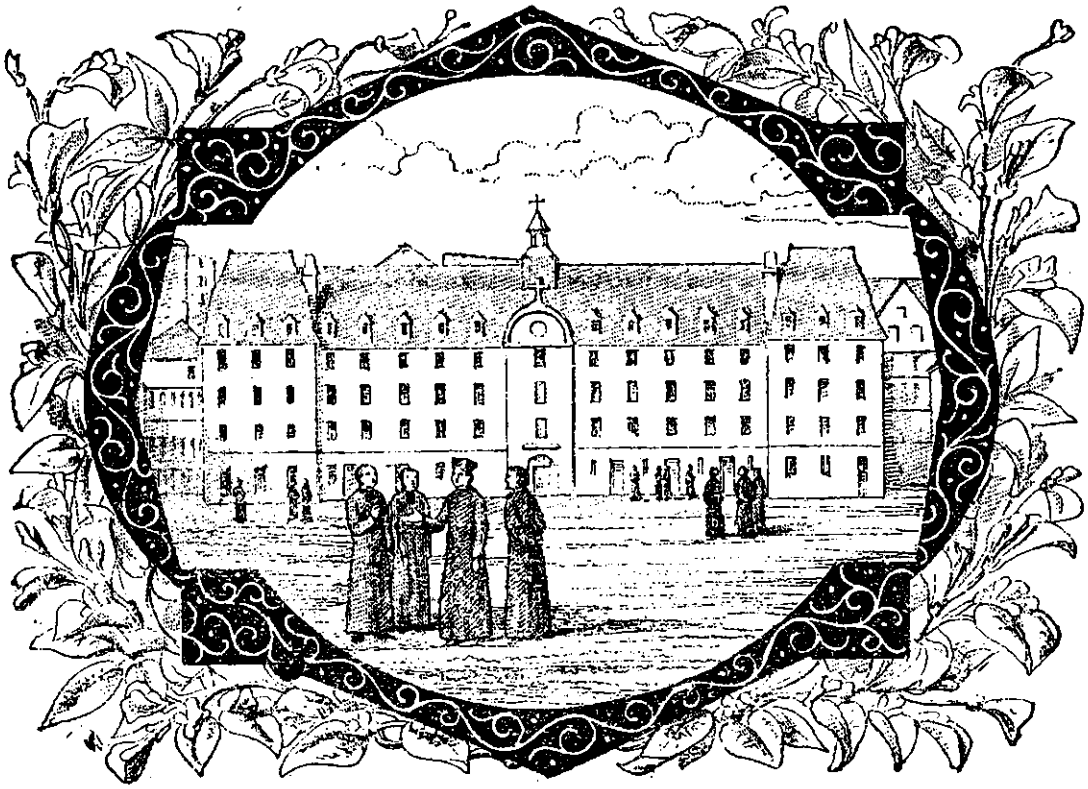
Quelques prêtres du diocèse d'Amiens, associés à la direction du collège de Montdidier, avaient pour Jean-Gabriel une telle vénération que, lorsqu'ils venaient à parler de lui dans leurs entretiens, ils le désignaient eux aussi souvent par le titre de *Petit Saint*.

VIII. — Le Bienheureux est ordonné Prêtre (23 septembre 1825)

Aux vacances de 1825, Jean-Gabriel fut appelé à Paris pour y recevoir le sacerdoce. « Il est monté pour la première fois à l'autel avec d'incroyables transports de joie, nous dit le Bref de béatification, le même jour que son bienheureux Père saint Vincent de Paul. » C'était le 23 septembre 1825, dans la chapelle des Filles de la Charité, où la Vierge Immaculée devait révéler peu de temps après la Médaille Miraculeuse. « Dès lors, poursuit le Bref, il ne s'appartiendra plus : il est tout entier à Dieu et il est résolu de se dépenser sans réserve pour la gloire du Seigneur et le salut des âmes. Entrant avec ardeur dans la voie tracée par le Christ, il s'attacha fermement à ses pas et ne s'en écarta jamais. Lorsqu'il était à l'autel, tout absorbé dans la contemplation de ce mystère de charité divine, quelque chose de céleste rayonnait sur ses traits et dans toute son attitude. Il n'est donc pas étonnant que ses confrères eussent pour lui la plus grande estime et qu'on lui confiât, malgré sa jeunesse, les fonctions les plus importantes. »

La ferveur qu'il montra au jour de son sacerdoce ne s'éteignit jamais. On le vit, disant un jour la sainte Messe à l'autel du Sacré-Cœur, ravi en extase au moment de la Consécration. Le séminariste qui le servait l'aperçut s'élever lentement au-dessus de terre, la figure toute transfigurée et les yeux ardemment fixés au ciel. Après un temps assez long il revint à lui et, après avoir achevé le saint Sacrifice, il imposa au jeune clerc un silence trop longtemps gardé.

IX. — Le Bienheureux au Grand Séminaire de Saint-Flour (1825-1827)



Lorsque M. Perboyre fut ordonné prêtre, ses supérieurs l'envoyèrent au Grand Séminaire de Saint-Flour pour y enseigner la théologie dogmatique. Là, il déploya un talent extraordinaire pour attirer les âmes et les entraîner en les éclairant. Son enseignement n'avait rien de sec ni d'abstrait. Il s'y préparait par l'oraison. Ses admirables explications du *Traité de la Grâce* ravissaient les élèves qui ne se lassaient pas d'admirer sa connaissance et sa pénétration des mystères divins. Il était tout nourri des saintes Ecritures et savait par cœur les Epîtres de saint Paul. Rien de recherché dans son langage ; son éloquence était celle des Livres Saints et des Docteurs. « Je me souviens, dit un de ses élèves, d'une conférence qu'il nous fit, un dimanche, sur la charité : jamais je n'ai entendu mieux établir l'unité du double précepte de l'amour envers Dieu et envers le prochain ; j'avais peine à comprendre qu'il fût possible de parler avec tant de maturité et de force à l'âge de vingt-cinq ans. » Mais ce qui parlait surtout chez lui, c'était la sainteté de sa vie.

Ses confrères n'étaient pas moins édifiés des vertus dont il leur offrait le spectacle journalier ; et l'un d'eux, un jour, s'écria : « Voyez-vous, M. Perboyre, c'est un saint, et un saint privilégié ; je ne doute pas qu'il n'ait conservé l'innocence de son baptême. » Aussi fut-il bien regretté de tous, lorsque l'obéissance l'enleva à leur affection pour l'appeler sur un nouveau théâtre.

X. — Le Bienheureux Supérieur du Pensionnat ecclésiastique de Saint-Flour (1827-1832)

Le pensionnat ecclésiastique de Saint-Flour, aujourd'hui Petit Séminaire, était alors à son début et subissait les plus pénibles épreuves. On en confia la direction au Bienheureux. C'était vers la fin de 1827. Les choses prirent bientôt une physionomie nouvelle, grâce à la sage administration du nouveau supérieur. Les élèves, qu'il avait trouvés sans discipline, devinrent souples et dociles ; leur nombre même s'accrut rapidement: de trente il s'éleva à plus de cent dans l'espace d'une année. Les professeurs eux-mêmes gagnèrent admirablement à son contact.

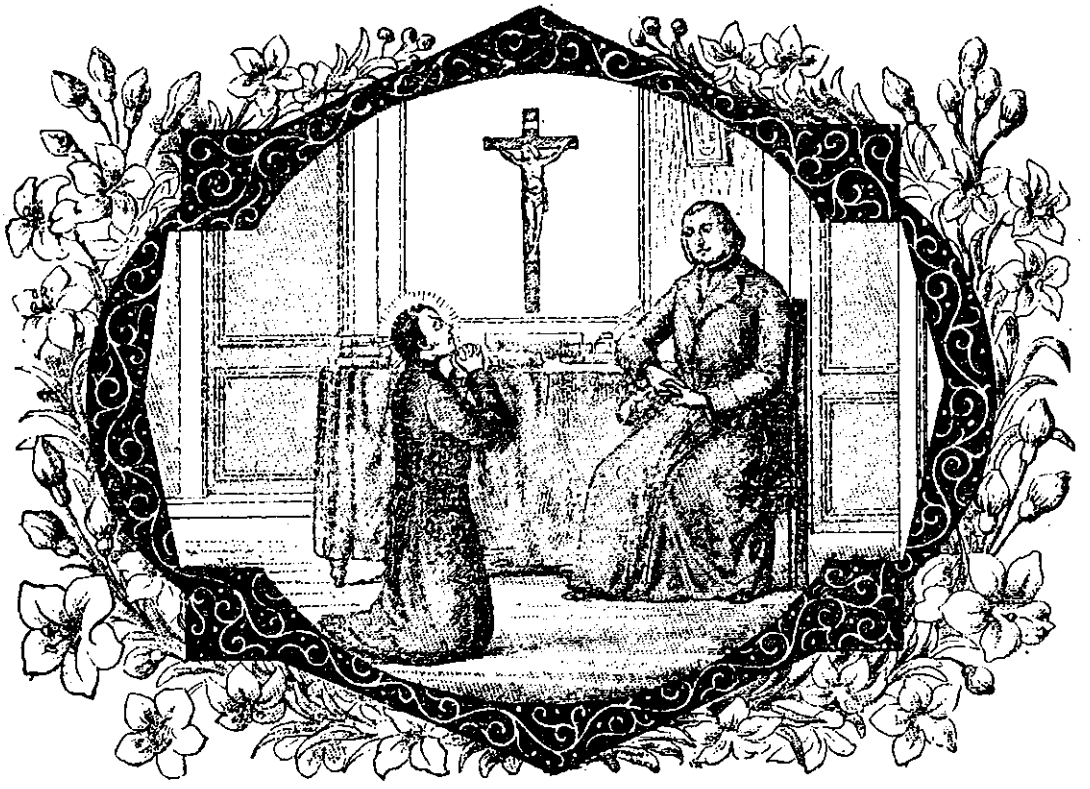
Comment M. Perboyre s'y prit-il pour obtenir ces résultats ? Il les dut sans conteste à ses vertus qui frappaient tous les regards et lui attiraient la vénération des élèves et de leurs parents; à sa bonté, à sa douceur qui lui gagnèrent leur affection ; à sa prudence, à sa fermeté, et surtout à ses prières... « Notre Supérieur m'a singulièrement frappé, racontait un jeune homme qui avait mérité de vives réprimandes. J'étais dans sa chambre ; tout-à-coup il s'est tourné vers son crucifix et il m'a dit : *Que de tristes moments, mon ami, vous me faites passer aux pieds de Jésus-Christ en croix !* » C'en fut assez, le coupable, ému, demanda pardon et changea de conduite. Faut-il s'étonner après cela que Dieu ait versé sur l'établissement les plus abondantes bénédictions pendant tout le temps que le Bienheureux y demeura ? Au bout de cinq ans ses supérieurs le rappelèrent à Paris. Ce fut à Saint-Flour un deuil universel.

XI. — Le Bienheureux Sous-Directeur du Séminaire interne de Saint-Lazare (1832-1835)

On était aux vacances de 1832. M. Perboyre, rappelé à la maison-mère, fut chargé par ses supérieurs d'aider et même de suppléer dans ses fonctions le directeur du *Séminaire interne* ou *Noviciat* de la Congrégation. Il avait à former des missionnaires, il s'y dévoua tout entier. Mais il gardait au fond de son cœur le désir profond de verser son sang pour le salut des âmes. Et cet amour du martyre débordait à chaque instant de son cœur. « Quelle belle fin que celle de M. Clet ! disait-il à un de ses novices. Priez Dieu que je finisse comme lui. » Un jour, il réunit les séminaristes, leur fit voir une corde et un habit ensanglantés ; et, d'un ton où vibrait toute son âme : « Voici l'habit d'un martyr, s'écria-t-il, voici l'habit de M. Clet! voici la corde avec laquelle il a été étranglé! Quel bonheur pour nous, si nous avions un jour le même sort ! » Lorsqu'il fut sorti, il prit à part un séminariste et lui dit : « Priez donc bien pour que ma santé se fortifie, et que je puisse aller en Chine, afin d'y prêcher Jésus-Christ et d'y mourir pour Lui. »

Pendant plus de six ans, tous les jours, au saint sacrifice, il confia son désir à la victime eucharistique. Son frère, ce jeune frère qu'il avait jadis accompagné à Montauban, plus heureux que lui, était parti en 1830, mais il n'arriva pas, et mourut sur mer au printemps de 1831 ; il cinglait vers la Chine, il aborda au Paradis. Cette mort prématurée n'était pas pour dégoûter M. Perboyre de sa vocation.

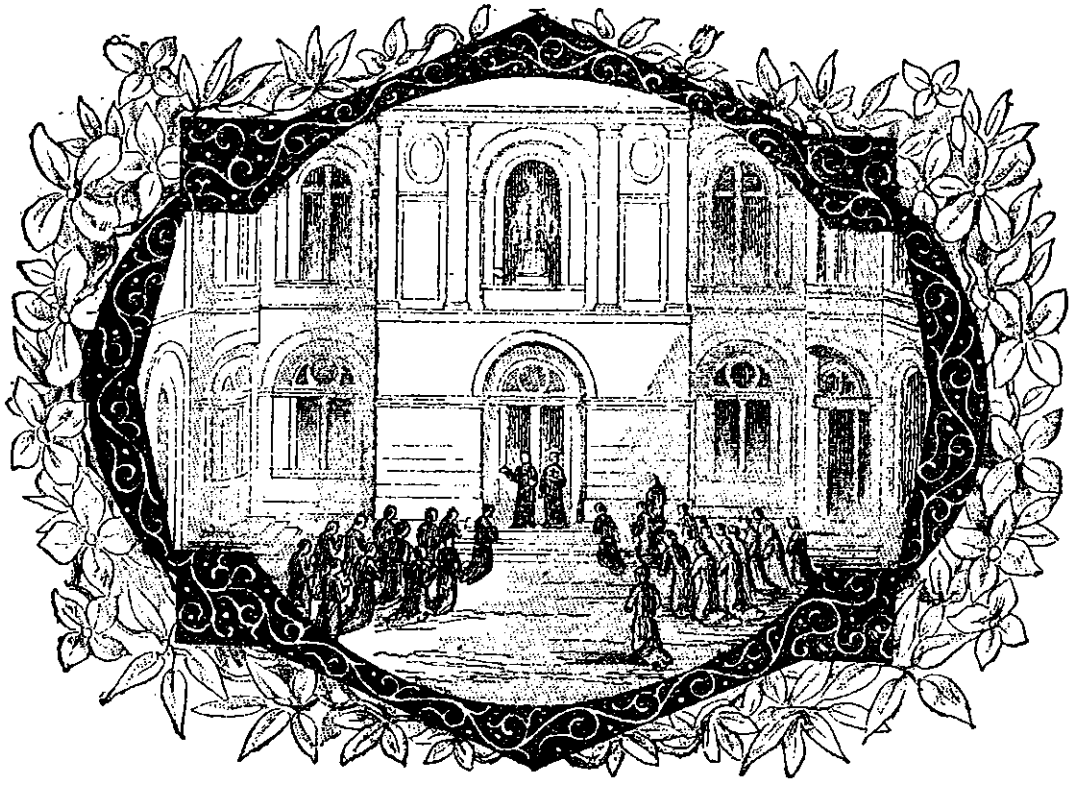
XII. — Le Bienheureux obtient l'autorisation de partir pour la Chine (2 février 1835)



Au commencement de l'année 1835, les séminaristes remarquèrent chez le Bienheureux une certaine préoccupation : il venait d'apprendre qu'on allait envoyer des missionnaires en Chine, et il n'était pas du nombre. Pressé par une inspiration mystérieuse, il va se jeter aux pieds du Supérieur Général et le conjure avec larmes de ne pas mettre plus longtemps obstacle à son départ. « Comme sa santé était assez débile, dit le Bref de béatification, les supérieurs demandèrent l'avis du médecin. Celui-ci déclara qu'un voyage si long, si pénible, exposerait ce jeune homme si délicat à une mort certaine. Jean-Gabriel redouble ses prières et ses larmes, et comme on était à la veille de la fête de la Purification de la Sainte Vierge, il prie, il supplie sa Mère du ciel de lui obtenir d'arriver enfin à l'objet de ses désirs. La Mère de Dieu exauça ses prières : le médecin, durant la nuit qui suivit sa consultation, ne put dormir et fut tourmenté de scrupules ; aussi, dès le point du jour, on le vit revenir, et, cette fois, il consentit au voyage. »

Dieu venait de se prononcer : M. Perboyre s'empressa de lui offrir ses plus vives actions de grâces. Un de ses cousins, qui habitait Paris, essaya de le détourner de son projet, en lui parlant de fatigues, de privations et de dangers : « Mon cher cousin, répondit le Bienheureux, qu'est-ce que notre corps ? Un peu de boue. Faut-il tenir tant à cela ? Le ciel ne mérite-t-il pas de plus grands sacrifices ? »

XIII. — Le Bienheureux fait ses adieux aux Séminaristes et à ses autres confrères (mars 1835)



Notre saint missionnaire se prépara au départ par de ferventes prières et par une bonne confession générale. Le jour de la séparation étant arrivé, il réunit les séminaristes pour leur parler une dernière fois. Chacun était avide d'entendre les derniers accents de sa charité. Mais à peine eut-il prononcé quelques mots qu'une vive émotion, dont son humilité, plus encore que les regrets de la séparation, était la cause, étouffa sa voix. Il descendit de chaire ; puis, prosterné au milieu de la salle, il demanda pardon à tous les novices de ses mauvais exemples et de ses négligences dans l'exercice de sa charge. Les spectateurs de cette scène attendrissante, tombant à genoux à leur tour, demandèrent à l'humble missionnaire de les bénir avant de les quitter.

Les adieux à la communauté se firent dans la cour d'honneur de la maison-mère. Tous les confrères étaient présents, ayant à leur tête le Vénérable M. Salhorgne, supérieur général. L'émotion était à son comble. On se recommandait au saint missionnaire, on demandait ses prières, comme les premiers chrétiens réclamaient celles des martyrs qui marchaient au supplice. Il fallut enfin se séparer ; et, après avoir répandu son âme devant le Saint Sacrement, après avoir invoqué Marie, saint Joseph, saint Vincent, dont il quittait à regret les restes vénérés ; après s'être mis sous la protection des saints Anges, Jean-Gabriel Perboyre s'achemina vers le Hâvre, où il devait s'embarquer pour la Chine.

XIV. — Voyage du Bienheureux de Paris à Macao

Notre Bienheureux arriva au Hâvre le lundi 16 mars 1835. Cinq jours après, un samedi, sous les auspices de la Très Sainte Vierge, il quitta les rives de la France sur un navire français qui se rendait à Java. Deux confrères et cinq prêtres des Missions Etrangères l'accompagnaient. Voici comment il parle de son voyage dans une lettre écrite à un de ses parents : « ... Si vous me demandez maintenant de quelle manière nous passions nos journées pendant un pèlerinage si peu divertissant, je vous dirai qu'à part les premiers jours, qui furent des jours d'épreuves, tous nos moments étaient consacrés à des exercices de piété et à l'étude. Après cela, tantôt les missionnaires s'entretenaient ensemble ; tantôt ils allaient dire quelques mots d'édification aux matelots ; souvent ils chantaient des cantiques, et quelquefois même ils étaient obligés de faire de la controverse ou la partie d'échecs avec les officiers. Après avoir, aux jours de gros temps et de tempête, admiré la puissance de Dieu dans le terrible élément qui nous portait, nous nous plaisions à l'admirer dans le magnifique firmament des belles nuits. Quand nous pouvions dire la sainte messe le dimanche, alors notre joie était grande... »

Après une traversée de cinq mois, il aborda à Macao, le 29 août, encore un samedi. « *M'y voilà !* écrivait-il peu de jours après ; tel est le mot d'ordre par lequel je devais vous donner mon premier signe de vie. Oui, *m'y voilà*, et béni soit le Seigneur qui m'y a lui-même conduit et porté ! »

XV. — Séjour du Bienheureux à Macao (1835)

Jean-Gabriel Perboyre fut reçu à Macao dans la maison qu'y possédaient les Prêtres de la Mission. Il se prépara de son mieux au difficile ministère qu'il ambitionnait. « Nous avons commencé à étudier le chinois, disait-il dans une de ses lettres. On dit que M. Clet ne parlait cette langue qu'avec une grande difficulté ; mes précédents me donnent quelques traits de ressemblance avec lui. Puissé-je ressembler jusqu'à la fin à ce vénérable confrère, dont la longue vie apostolique a été couronnée par la glorieuse palme du martyre ! » Mais, grâce à son travail et à sa persévérance, au bout de trois mois, il s'exprimait déjà passablement. Il continua dans la suite à consacrer à cette étude tous les moments que ne réclamaient pas ses exercices de piété ou les fonctions qu'il avait à remplir ; et Dieu bénit tellement ses efforts qu'il fut bientôt en état de prêcher, de confesser et de faire le catéchisme.

Les Prêtres de la Mission avaient à Macao un collège tenu par des confrères portugais. M. Perboyre passa quelques jours parmi eux ; ils furent tellement ravis de ses vertus que, longtemps après, ils ne pouvaient en parler sans être émus jusqu'aux larmes.

Quoiqu'il eût fait un long voyage pour travailler au salut des Chinois, une fois à Macao, il ne s'occupa ni du lieu où on l'enverrait, ni de l'époque où il pourrait se rendre à son poste ; il préféra s'abandonner entièrement à la Providence, et attendre dans le calme qu'on lui assignât une mission.

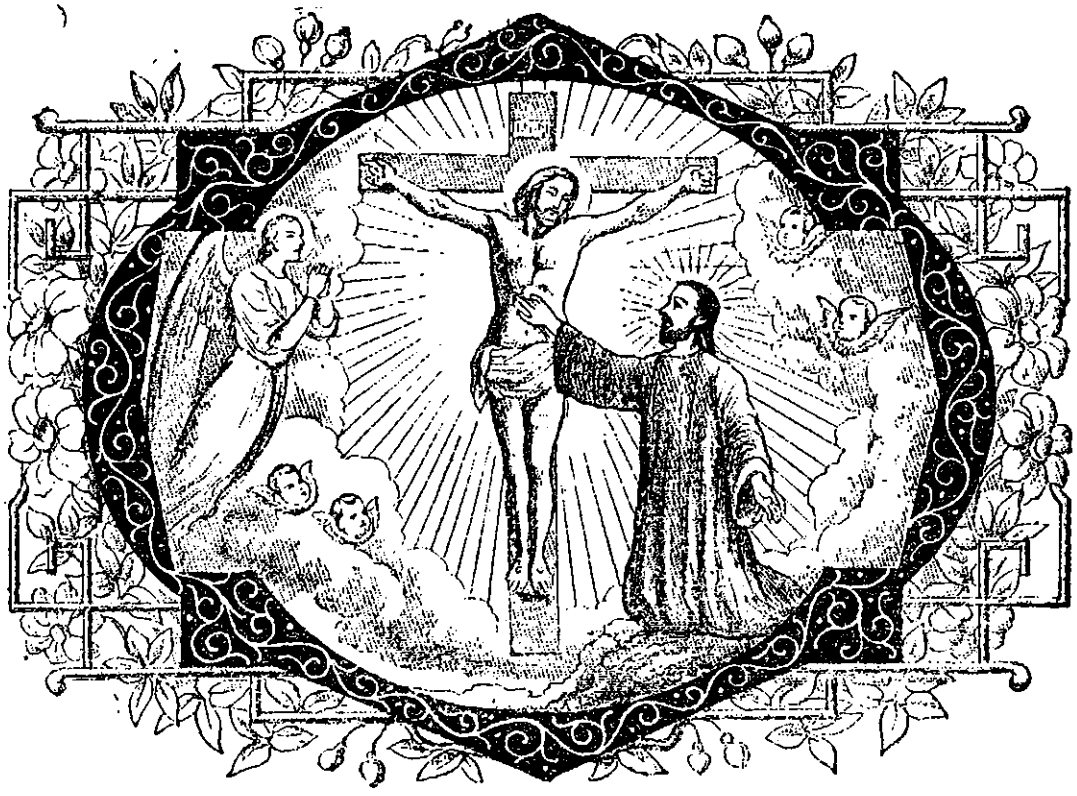
Le Bienheureux reçoit le salut d'arrivée des chrétiens chinois.

XVI. — Voyage de Macao à la mission du Ho-Nan (1835-1836)

Après un séjour de quatre mois à Macao, notre Bienheureux fut désigné pour la mission du *Ho-Nan*. Ce fut le 21 décembre 1835 qu'il partit à la faveur des ténèbres, car les lois de l'empire interdisaient l'entrée du pays à tout Européen, sous peine de mort. Le voyage se fit d'abord par mer. Deux mois après, il pénétrait dans l'intérieur des terres. En barque, en char, souvent à pied, il employa cinq mois pour se rendre à son poste : toujours caché, souvent exposé aux exactions des mandarins, visitant sur son passage les diverses chrétientés. Rien ne pouvait ralentir l'ardeur du généreux apôtre. S'il venait à tomber de fatigue, il se rappelait qu'il portait sur lui un petit crucifix auquel était attachée l'indulgence du Chemin de la Croix, et il suivait en esprit les traces de son divin Maître. Gravissant une montagne, accablé de fatigues, il s'asseyait sur les pierres, puis se remettait à grimper, même avec les mains. « Si vous me permettez de parler ainsi, ajoutait-il, *j'aurais au besoin grimpé avec les dents pour suivre la voie que la Providence m'avait tracée.* »

Il arriva enfin vers la fin de juillet 1836 sur le théâtre de ses combats et de ses victoires. Depuis son départ de France jusqu'à son arrivée à *Nan-Yang-Fou*, il s'était écoulé seize mois, pendant lesquels il avait été presque continuellement en course, pour faire environ huit mille lieues. « J'ai assez couru, écrivait-il, pour désirer de n'avoir pas d'autre grand voyage à faire que celui qui ne se fait ni par eau, ni par terre. »

XVII. — Apostolat du Bienheureux dans le Ho-Nan et le Hou-Pé (1836-1839)



Le Bienheureux évangélisa le *Ho-Nan* et le *Hou-Pé*. Son apostolat fut bien court, mais fécond. Le Bref de béatification en rend compte en ces termes :

« Se pliant sans hésitation à un genre de vie tout nouveau pour lui, le saint missionnaire n'a d'autre préoccupation que de remplir avec zèle toutes les fonctions de son ministère. L'étendue de sa mission, les périls qui menacent sa vie, ne sauraient l'empêcher de parcourir les chrétientés confiées à sa garde. Le jour, la nuit, il est prêt à courir partout où son ministère l'appelle. Il ne compte pour rien les fatigues ni les veilles. Bien plus, comme si tous les labeurs, toutes les souffrances inséparables de sa situation étaient trop peu de chose, il s'inflige encore des tourments volontaires. Il n'habite que les huttes misérables des pauvres, se nourrit d'herbes cuites à l'eau, prend son repos sur des sarments, se flagelle cruellement et porte des ceintures hérissées de pointes de fer. Il lui semblait parfois que Dieu lui avait retiré son assistance, et son âme alors était en proie aux plus douloureuses angoisses. Mais, comme autrefois *un ange apparut à Jésus-Christ pour le fortifier*, ainsi le Sauveur lui-même le rassura dans une céleste vision, et, l'invitant à mettre la main dans la plaie de son côté percé par la lance, il lui rendit courage et ranima sa confiance. Le jour suprême approchait, en effet, et l'heure n'était plus éloignée où l'invincible martyr devait donner le dernier témoignage de sa vertu. »

XVIII. — Arrestation du Bienheureux (16 septembre 1839)

Il y avait quatre ans que le Bienheureux était arrivé en Chine, et dix-huit mois environ qu'il était au Hou-Pé. La province jouissait d'une tranquillité parfaite. « Tout à coup s'élève une violente tempête : le préfet de la province rend un édit de persécution contre les chrétiens et les condamne à mort. Une consolation vraiment céleste, un honneur sans égal était réservé à Jean-Gabriel ; car la divine Bonté permit qu'au milieu de ses atroces supplices, il offrit des traits frappants de ressemblance avec le divin Rédempteur. »

Le 15 septembre 1839, le Bienheureux célébrait avec trois autres missionnaires la fête du saint Nom de Marie, lorsque les satellites des mandarins chinois se présentèrent pour s'emparer de leurs personnes. Les apôtres, prévenus de leur arrivée, s'enfuirent. Jean-Gabriel, frêle et délicat, eut beaucoup à souffrir de cette course pénible et précipitée. « Le lendemain, il alla chercher un asile dans la forêt voisine, mais un de ses disciples, émule du traître Judas, le livra pour trente onces d'argent. Et lorsque survint la troupe des satellites en fureur, un autre de ses disciples voulut tirer l'épée, comme saint Pierre ; mais lui, se souvenant du divin Maître, lui ordonna de déposer son arme et se rendit aux ennemis. Ceux-ci, imitant la conduite des Juifs, se saisirent de leur prisonnier, le maltraitèrent, le frappèrent de leurs épées, et le traînèrent, demi-nu, dans une ville remplie de marchands. » — Les débuts de la passion du missionnaire ressemblent singulièrement à ceux de la passion du Sauveur.

XIX. — Premiers interrogatoires à Kouang-Jn-Tam et à Kou-Tchen-Tieng

Il serait impossible de décrire tous les raffinements de barbarie inventés par les persécuteurs pour lasser la patience du saint missionnaire, le forcer à reniersa foi et à dénoncer les prêtres et les chrétiens de sa connaissance.

Le jour même de son arrestation, raconte le Bref apostolique, « on le conduit sans retard au tribunal (de *Kouang-Jn-Tam*), et là, les mains liées derrière le dos, il doit répondre, à genoux, au juge qui l'interroge sur sa patrie et sa religion. A peine s'est-il déclaré chrétien, que la foule l'accable d'opprobres; le juge, transporté de colère, ordonne de resserrer ses liens, et, faisant venir un homme qui, à cause de sa cruauté, avait été surnommé *le Tigre*, il le charge de garder ou plutôt de tourmenter le serviteur de Dieu.

« Le jour suivant (17 septembre), les soldats le conduisent à une ville assez éloignée (*Kou-Tchen-Tieng*), et le forcent de faire la route à pied. Mais un imitateur du bon Cyrénéen vient au secours du saint missionnaire, mourant de faim, couvert de blessures et prêt à défaillir. Après son martyre, Jean-Gabriel, se souvenant de son bienfaiteur, lui apparut miraculeusement, et, lui parlant avec bonté, l'exhorta à embrasser le christianisme, et lui obtint de Dieu sa conversion. — Mandé au tribunal du préfet militaire, Jean-Gabriel confesse sa foi, puis, à l'exemple de Jésus, garde le silence. Alors on le soufflette, on le flagelle cruellement, puis on le jette dans une horrible prison. »

Un Mandarin fait conduire le Bienheureux en palanquin.

XX. — Troisième interrogatoire du Bienheureux

Le lendemain, notre Bienheureux fut conduit au tribunal du mandarin civil, et soumis à un nouvel interrogatoire. On lui demanda s'il était Européen et chef d'une secte fausse et impie : « Je suis Européen et missionnaire, non d'une secte fausse et impie, mais de la seule religion véritable. » Parmi les effets enlevés aux missionnaires se trouvaient les divers objets destinés au culte. Le mandarin, montrant la boîte qui renfermait les saintes huiles, demanda au serviteur de Dieu si elle ne contenait point l'eau qu'il avait exprimée des yeux arrachés aux malades : « Jamais, dit le Bienheureux, je n'ai commis un pareil crime. »

Le mandarin tenta alors de lui faire renier sa foi : il mit à terre un crucifix et il lui ordonna de le fouler aux pieds. Le vaillant apôtre répondit : « Jusqu'à la mort je refuserai de renier ma foi et de fouler aux pieds le crucifix. » Le mandarin insiste : « Si tu n'abjures, je te mettrai à mort. — Fort bien, je serai heureux de mourir pour ma foi. » Aussitôt, sur l'ordre du mandarin, il reçoit sur les joues quarante coups d'une forte lanière de cuir, et son visage en est horriblement meurtri et défiguré. Puis on le reconduit en prison.

C'était la troisième fois que le Bienheureux confessait Notre-Seigneur Jésus-Christ devant les tribunaux, sans que les plus cruels tourments pussent lui arracher un seul mot, un seul signe capable de passer pour une apostasie. Après avoir été traîné de prétoire en prétoire comme Notre-Seigneur, Jean-Gabriel fut conduit par les soldats à *Siang Yang-Fou*, ville fort éloignée de *Kou-Tchen-Tieng*.

XXI. — Le Bienheureux devant les tribunaux de Siang-Yang-Fou

A *Siang-Yang-Fou*, Jean-Gabriel eut à subir quatre nouveaux interrogatoires. Il est d'abord traduit devant le tribunal du gouverneur de la ville. Là, on lui pose plusieurs questions insidieuses. L'homme de Dieu y répond avec un calme et une simplicité admirables. « Foulez aux pieds le crucifix! » crie le mandarin. Et le confesseur de la foi répond : « Jamais ! » Voyant l'inutilité de ses menaces, le gouverneur fait reconduire le saint apôtre en prison.

Dix jours après, l'interrogatoire recommença devant un des principaux mandarins. Mêmes questions de la part du juge, mêmes réponses de la part du Bienheureux.

Il dut ensuite paraître devant le tribunal fiscal. Il y fut soumis à des tortures dont la seule idée fait frémir. On le souffleta au moyen d'une forte lanière de cuir ; on le suspendit à une poutre par les deux pouces solidement liés ensemble ; enfin, il fut contraint de demeurer près de quatre heures, au prix des plus cruelles souffrances, à genoux, les jambes nues, sur des chaînes de fer. Jean-Gabriel souffrit tout sans proférer la moindre plainte.

Le tyran lui réservait d'autres supplices : il lui jeta à la face les plus outrageantes calomnies, l'accusa de crimes odieux, lui fit subir les plus cruels opprobres ; mais la vertu du saint athlète sortit triomphante de toutes ces épreuves.

Un mois s'était écoulé au milieu de ces divers interrogatoires, lorsqu'on jugea bon d'envoyer notre Bienheureux à *Ou-Tchang-Fou*, métropole de la province du *Hou-Pé*.

XXII. — Ce que le Bienheureux souffre à Ou-Tchang-Fou

C'est à *Ou-Tchang-Fou* que le serviteur de Dieu devait être jugé, condamné et mis à mort. On lui fit subir plus de vingt interrogatoires, tous accompagnés de tortures atroces qui se prolongeaient chaque fois plusieurs heures. L'interpellait-on sur sa foi, il se hâtait de répondre : « Je suis chrétien ! » Alors on le flagellait, on le soufflétait. A chaque question laissée sans réponse, le mandarin jetait sur le pavé de la salle un certain nombre de jetons et aussitôt un nombre égal de coups de rotin venait ensanglanter le corps déjà meurtri du pauvre Missionnaire.

Dans une de ces horribles séances, on le lia par les mains à une espèce de croix à laquelle il demeura suspendu depuis neuf heures du matin jusqu'au soir. Parfois on l'élevait en l'air au moyen de cordes et de poulies et on le laissait ensuite retomber de tout son poids, de sorte que son corps en était brisé et les membres disloqués. Parfois aussi l'on étendait à terre des chaînes de fer sur lesquelles le Missionnaire devait s'agenouiller, suspendu en l'air au moyen de fortes cordes par les pouces et les cheveux, de manière que tout le poids du corps pût peser sur les chaînes. Pour comble de cruauté, les bourreaux plaçaient sur les mollets une large traverse de bois et aux deux extrémités deux satellites se balançaient, pendant que le mandarin cherchait à arracher au saint prêtre une parole d'apostasie. Il y eut des raffinements de barbarie qui dépassent l'imagination humaine. Tout ce que les *Actes* racontent des anciens martyrs semble ici dépassé.

XXIII. — Nouvelles tortures qu'endure le Bienheureux

Ecoutons maintenant la parole du Souverain Pontife :

« Les plus cruelles souffrances du serviteur de Dieu ne furent point celles qu'il endura dans son corps, mais plutôt celles qu'il endura dans son âme. On lui ordonna de fouler aux pieds l'image de Jésus en croix. Il la prit avec respect et la couvrit de ses baisers et de ses larmes. Alors ces hommes infâmes se saisissent de la croix et de l'image de la Vierge Marie et les profanent par d'abominables outrages. A cette vue, Jean-Gabriel ressentit une douleur si profonde qu'il parut près d'en mourir. Ce qui le fit aussi cruellement souffrir ce fut de voir plusieurs de ses disciples abjurer la foi et, à l'instigation de ses juges, outrager notre sainte religion. Bafoué, livré comme un jouet à l'insolence de ses bourreaux, jeté dans un cachot plus étroit, son corps fut déchiré par les fouets et les instruments de torture au point que son sang coula à grands flots et que ses chairs volèrent en lambeaux ; un fer rouge le marqua au front d'un stigmate d'infamie ; il souffrit tous ces divers tourments et dévora tous ces outrages avec un calme invincible. »

Les criminels de toute espèce avec lesquels le Bienheureux était confondu finirent par le regarder comme un personnage extraordinaire qui, ne devant ses malheurs qu'à sa vertu, avait droit au respect des plus pervers. De leur côté, les chrétiens lui donnèrent les marques les plus vives d'attachement; ils achetèrent plusieurs fois des geôliers la faveur de pénétrer jusqu'à lui.

XXIV. — Le Bienheureux est condamné à mort

On était au milieu de janvier 1840.

Après avoir fait torturer le saint Missionnaire pendant quatre mois entiers, le vice-roi de *Ou-Tchang-Fou*, ennuyé de voir qu'il s'épuisait en barbaries inutiles, voulut prononcer la sentence de mort. Mais, auparavant, il tenta un dernier effort pour faire apostasier le serviteur de Dieu et les autres chrétiens qui, à son exemple, avaient généreusement persévéré dans la confession de leur foi. « Nous ayant fait amener devant son tribunal, raconte l'un d'entre eux, il nous tint ce langage : « Votre sentence va être « prononcée. Toi, *Tong-Quen-Sio* (nom chinois du Bien- « heureux), tu dois être étranglé ; et vous, qui n'avez cessé « de résister aux ordres de vos supérieurs et n'avez point « voulu apostasier, vous allez être envoyés en exil. Je « veux cependant encore essayer de vous sauver : reniez « votre foi et aussitôt vous serez libres, sinon vous aurez « le châtiment que vous méritez. » Le vénérable serviteur de Dieu répondit le premier : « Plutôt mourir que de renier la foi ! » Le vice-roi, irrité de notre constance, ajouta : « Vous ne voulez donc pas renoncer à vos erreurs ? Eh bien ! signez votre propre condamnation en traçant de votre main, sur cette feuille, le signe de la croix. » Aussitôt, le vénérable serviteur de Dieu, prenant le pinceau chinois qu'on lui présentait, peignit une croix sur cette feuille, et nous en fîmes autant. »

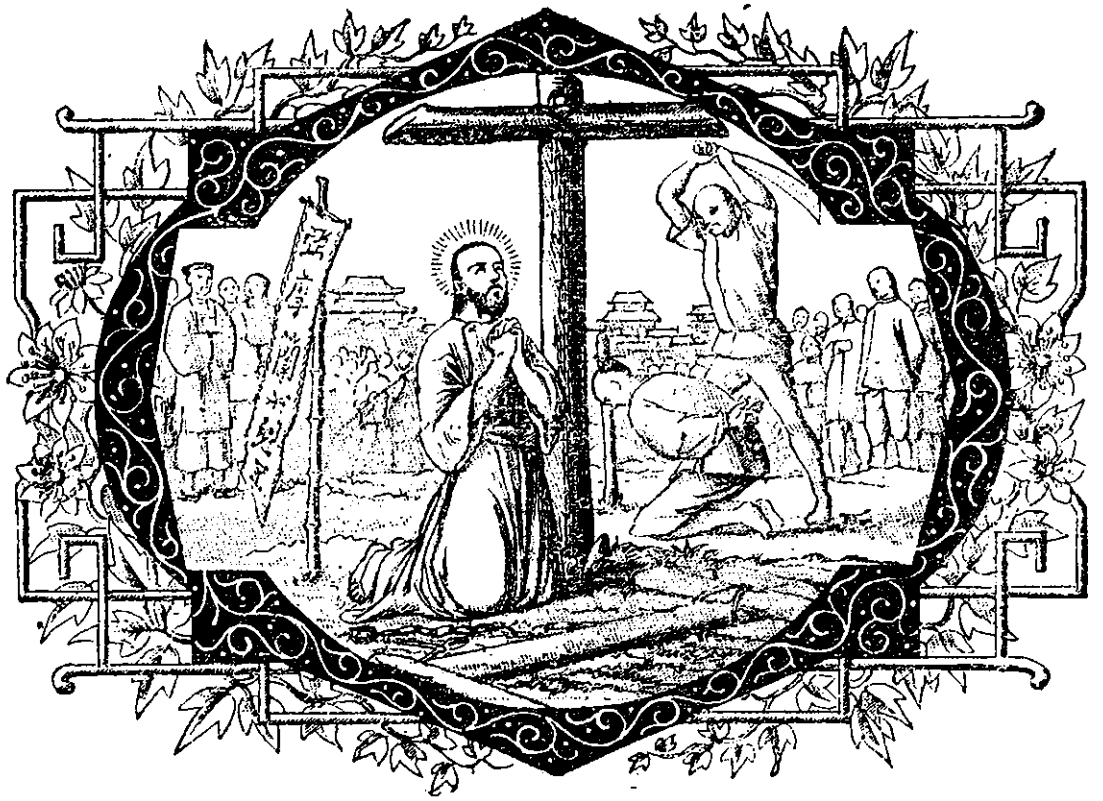
Le Bienheureux, rentré dans sa prison, tomba à genoux et se mit en prières pour se préparer à l'heure suprême.

XXV. — Le Bienheureux attend en prison la ratification de son arrêt de mort

La sentence de mort était portée; mais elle ne pouvait recevoir son exécution qu'après avoir été ratifiée par l'empereur. Le saint Martyr dut attendre huit mois les ordres de Pékin. Ce long intervalle, loin d'être un repos pour lui, fut sans contredit la portion la plus amère de son calice. Qu'on se le figure, en effet, renfermé dans la prison commune où l'on entassait les plus vils scélérats, dans cette atmosphère infecte et fétide que des légions d'insectes envahissaient, rongeant les hôtes de ce triste séjour. La vie des captifs était un martyre du jour et de la nuit. Mais ces tourments n'étaient rien en comparaison des tortures que l'âme délicate du saint Apôtre était obligée de subir ; dans cet enfer tous les vices s'étaient donné rendez-vous : la corruption la plus affreuse, les obscénités les plus révoltantes, les blasphèmes les plus impies. La nuit venue, le supplice s'aggravait encore. Comme on fixait par un collier de fer le pied droit du prisonnier au mur de la prison, cette immobilité, le froid qui en résultait et l'action de plus en plus sensible des vers que multipliait une chair en pourriture rendaient tout sommeil impossible.

Tant d'épreuves accumulées et supportées par le Bienheureux avec une résignation angélique lui donnaient un nouveau trait de ressemblance avec le divin Maître. Plusieurs de ses compagnons de chaîne se laissèrent attendrir par cette patience surhumaine, rendirent hommage à sa vertu et admirèrent la puissance de la religion chrétienne.

XXVI. — Glorieux martyre du Bienheureux (11 septembre 1840)



Cependant le saint Confesseur de la foi était heureux au milieu de ces souffrances qui le rendaient plus conforme à son divin Modèle. Il n'avait plus qu'à attendre la mort, mais cette mort était l'objet de tous ses désirs, parce qu'elle devait le mettre en possession du souverain bien. Le moment approchait où ces désirs allaient être réalisés. Un courrier apporta l'édit qui ratifiait la sentence du vice-roi.

« Enfin, dit le Bref apostolique, après tant de raffinements de cruauté auxquels, durant toute une année, le saint Martyr opposa une inébranlable constance, il fut conduit au supplice. Il avait dans les mains, liées derrière le dos, une perche sur laquelle on lisait la sentence portée contre lui. Cinq scélérats l'accompagnaient à la mort. On eût dit que le héros marchait au triomphe tant son visage était calme et souriant. Le cou entouré d'une corde, il fut attaché à un gibet en forme de croix et mit le comble à ses admirables vertus en souffrant le martyre le 11 septembre de l'année 1840, un vendredi, presque à l'heure même où notre divin Rédempteur expira.

« La mort de Jean-Gabriel a donc été semblable à celle de N.-S. J.-C., et par le genre de supplice et par presque tous les détails, et l'on doit convenir qu'il a une place parmi ces Bienheureux que Dieu *a connus par sa prescience et qu'il a prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils.* »

La dernière prière du martyr.

XXVII. — Prodiges qui accompagnèrent la mort du Bienheureux

Les nombreux chrétiens qui avaient admiré la constance du martyr au milieu des tourments, ont redit les choses extraordinaires par lesquelles il plut à Dieu de glorifier son serviteur.

Dès que le Bienheureux eut rendu le dernier soupir, son corps devint aussitôt un objet d'étonnement et d'admiration. Loin de présenter l'aspect horrible qu'offrent les cadavres des suppliciés lorsqu'ils ont subi la strangulation, il resplendissait d'une beauté extraordinaire. Son visage n'était point livide, mais frais et vermeil ; ses yeux, au lieu de sortir de leur orbite, d'une manière effrayante, étaient modestement baissés. La langue ne sortait pas hors de la bouche qui était fermée et dont les lèvres semblaient sourire. Enfin, ses membres ne portaient plus aucune trace des cruels traitements qu'on lui avait fait subir. Bien plus, sa tête était entourée d'une auréole lumineuse dont l'éclat resplendissant fut aperçu par un grand nombre de témoins. Et le prodige put être constaté d'autant plus facilement que le corps du martyr resta jusqu'au lendemain exposé sur le gibet. Un païen, qu'un de ses parents chrétiens avait conduit auprès du martyr, fut tellement frappé de ces faits merveilleux, qu'aussitôt il se convertit au christianisme.

Le corps du Bienheureux resta attaché pendant un jour et une nuit. Il avait regardé la mort en face, avec force et avec douceur, comme un ennemi à vaincre et il l'avait vaincu. Il dormait en attendant la résurrection éternelle.

XXVIII. — Sépulture du Bienheureux

Entrainés par la renommée du saint Martyr et les prodiges qu'il opérait, les fidèles affluèrent au lieu de son supplice. Ils furent tous frappés de l'air calme et serein de la sainte victime, de cette beauté suprême que l'âme avait laissée sur son visage en s'envolant vers les cieux.

Désireux de s'assurer la possession de son corps, les chrétiens s'entendirent avec les satellites qui devaient le conduire au cimetière des suppliciés, et obtinrent à prix d'argent que, dans le trajet, on entrerait dans une maison chrétienne pour enlever du cercueil le corps du martyr. Ce projet réussit.

Après avoir dépouillé le saint Martyr des vêtements qu'il portait, on se les partagea avec respect, puis on le revêtit des ornements sacrés et on lui rendit en secret les honneurs funèbres. Le lieu de sa sépulture fut choisi hors des murs de la ville, sur le versant de la Montagne-Rouge, près du tombeau du vénérable Clet.

Le premier soin des missionnaires Lazaristes, dès qu'ils en eurent le moyen, fut d'aller réclamer le corps de leur confrère et tout ce qui lui avait appartenu comme autant de richesses plus précieuses pour eux que tous les trésors de la terre. Le 16 janvier 1860, les saintes reliques du martyr, rapportées de Chine, firent leur entrée, au milieu d'une émotion indescriptible, dans la Maison-Mère de la Congrégation de la Mission à Paris.

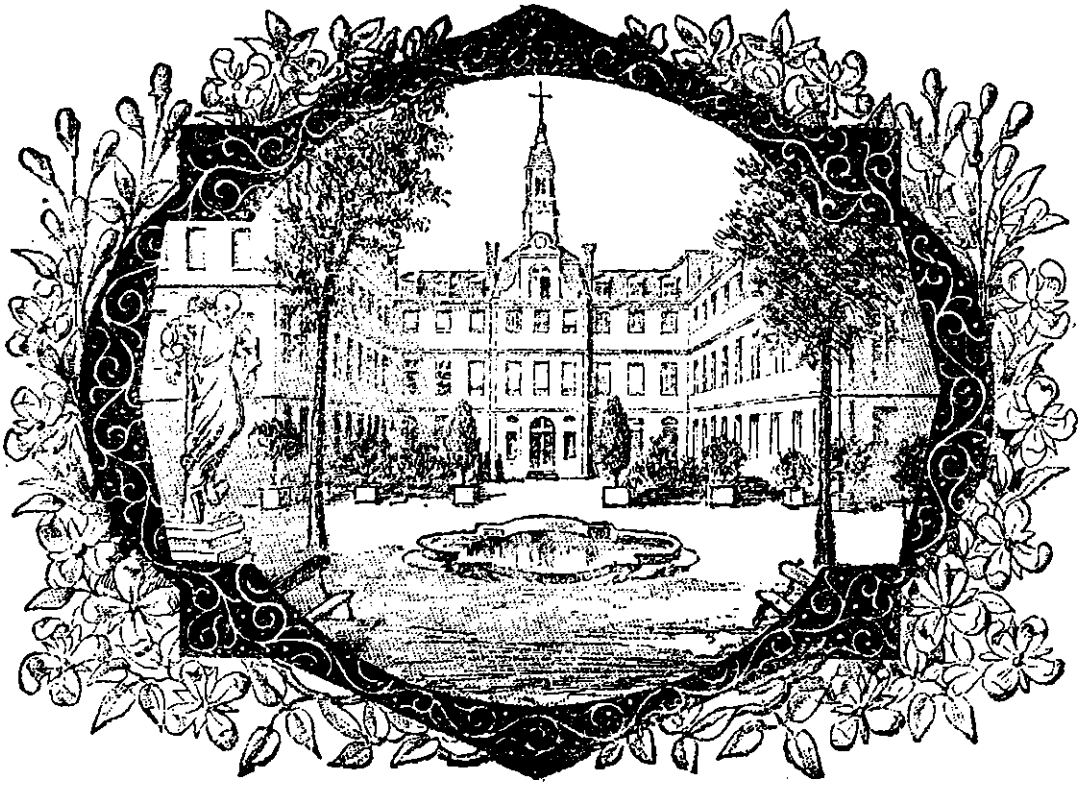
Le triomphe du martyr.

XXIX. — Miracles qui suivirent la mort du Bienheureux

Le Seigneur manifesta par des signes extraordinaires la gloire de son martyr. Ce furent des apparitions miraculeuses, des guérisons subites, des grâces de toute sorte. Citons un prodige plus frappant que les autres. Voici comment il est raconté par un missionnaire de Chine : « Quand le serviteur de Dieu fut martyrisé, une croix grande, lumineuse et très régulièrement dessinée, apparut dans les cieux. Elle fut aperçue par un nombre considérable de fidèles, habitant diverses chrétientés très distantes les unes des autres. Beaucoup de païens furent témoins de ce prodige et quelques-uns s'écrièrent : « Voilà le signe « qu'adorent les chrétiens, je renonce aux idoles. » Ils se convertirent et Mgr Clauzetto leur administra le baptême. Quand le prélat apprit ces faits, il en douta d'abord ; mais frappé du grand nombre et de l'importance des témoignages, il fit une enquête dans les formes et il constata que cette croix lumineuse, formée dans le ciel, avait été vue à la même époque, de même forme, de même grandeur et sur le même point du ciel, par de nombreux témoins chrétiens et païens, habitant des districts éloignés les uns des autres et n'ayant pu avoir ensemble aucune communication. »

D'autre part, la justice divine ne tarda pas à venger, dès ici-bas, l'innocence du Bienheureux. Le mandarin qui l'avait fait arrêter fut, peu de temps après, destitué de sa charge et se pendit de désespoir, et le vice-roi qui l'avait condamné à mort fut envoyé en exil à cause de ses cruautés.

XXX. — Introduction de la cause du Bienheureux



De son vivant déjà, et avant d'avoir subi le martyre, Jean-Gabriel Perboyre inspirait à tous ceux qui l'approchaient une véritable vénération. Un missionnaire franciscain, qui l'a connu intimement avait coutume de dire : « Quand même M. Perboyre n'eût point remporté la palme du martyre, ses vertus héroïques lui auraient mérité de monter sur les autels. » Mais quand il eut couronné tant de combats par une mort si précieuse et une si courageuse confession de sa foi, cette vénération se changea en une espèce de culte. « Grande était déjà la réputation de sainteté de Jean-Gabriel, dit le Pape Léon XIII ; mais après son glorieux martyre, elle s'accrut encore et se répandit au loin, et, comme l'Asie, l'Europe célébra ses vertus. C'est pourquoi le Souverain Pontife Grégoire XVI, de sainte mémoire, approuvant la sentence de la Congrégation des Saints Rites, signa le 9 juin 1843, la commission d'introduction de la cause du vénérable Serviteur de Dieu. Plus tard, par notre volonté et sur notre ordre, toutes les enquêtes nécessaires pour porter un tel jugement étant terminées, on commença dans la Congrégation des cardinaux préposés aux Saints Rites, à examiner la question de savoir si, d'après les témoignages juridiquement recueillis, le martyre du Serviteur de Dieu, la cause du martyre et les signes ou miracles opérés par Dieu, à la prière du Vénérable Jean-Gabriel, étaient constatés. »

Tous ces points furent soumis à la plus sévère discussion et proclamés certains par décret du 25 novembre 1888.

Cour intérieure de Saint-Lazare.

XXXI. — Sa Béatification (10 novembre 1889)

« Il ne restait qu'à demander aux cardinaux de la Congrégation des Rites, poursuit Léon XIII, si, étant approuvés le martyre et la cause du martyre, illustré et confirmé de Dieu par plusieurs signes et miracles, on pouvait sûrement procéder à la béatification du vénérable serviteur de Dieu, Jean-Gabriel Perboyre ; et les cardinaux, dans l'assemblée générale tenue en Notre présence, le 12 mars de la présente année 1889, répondirent, avec un accord unanime, qu'on le pouvait en toute sûreté.

« Nous, cependant, dans une affaire de si haute importance, Nous différâmes de prononcer Notre jugement, voulant auparavant implorer, par de ferventes prières, l'assistance du Père des lumières. C'est après l'avoir fait que, dans la solennité de l'Ascension, Nous avons enfin décrété qu'on pouvait sûrement procéder à la béatification solennelle du vénérable serviteur de Dieu, Jean-Gabriel Perboyre.

« En conséquence, Nous rendant aux prières unanimes de la Congrégation de la Mission, en vertu de Notre autorité apostolique et par l'effet des présentes lettres, Nous permettons que le vénérable serviteur de Dieu, Jean-Gabriel Perboyre, reçoive désormais le nom de *Bienheureux.* »

Et le dimanche 10 novembre 1889, en présence de plusieurs milliers d'ouvriers français venus pour vénérer le Vicaire de Jésus-Christ, Léon XIII élevait sur les autels le glorieux martyr que Dieu avait déjà couronné dans les cieux.

Que Dieu nous accorde la grâce d'imiter ses vertus !

S. S. Léon XIII. — T. H. P. Fiat, Supérieur général des Lazaristes.

Le Bienheureux apparaît après son martyre à un Chinois qui l'avait secouru et l'engage à devenir Chrétien.
Le païen, vaincu par ce prodige, se convertit au Christianisme.

PRIÈRE AU BIENHEUREUX

Angélique martyr de la Chine, Bienheureux Jean-Gabriel, du sein de la gloire qui vous environne, daignez abaisser sur la terre un regard compatissant et le diriger ensuite avec supplication vers le Roi des martyrs, dont vous avez si bien retracé la vie, la passion et la mort.

Priez-le de glorifier son Vicaire, de pacifier son Eglise, de rendre prospère votre Congrégation ; priez-le de donner, à vos chers Chinois, aux infidèles et aux hérétiques, la vraie religion ; aux pécheurs, la conversion ; aux justes, la persévérance.

Venez, oh ! venez à notre secours et protégez-nous. Au milieu d'un monde corrompu, persécuteur et apostat, aidez-nous à vivre purs, patients et toujours fermes dans la foi de l'Eglise Romaine, afin que nous puissions, à votre exemple, être conformes à Jésus-Christ crucifié et concevoir l'heureuse espérance d'arriver avec vous à l'aimer et à être réunis à lui dans le ciel. Ainsi soit-il.

S. S. Léon XIII, par un rescrit du 31 octobre 1889, a accordé à cette prière une indulgence de deux cents jours, à gagner une fois par jour.

Imprimatur: † J.-B.-M. SIMON, Ep. Amb.

PRIÈRES

CONSEILLÉES POUR OBTENIR LES GRACES DEMANDÉES

Pater, Ave, Gloria et trois fois l'invocation *Bienheureux Jean-Gabriel, priez pour nous !*

Prière au Bienheureux Jean-Gabriel PERBOYRE

(Collecte de la Messe)

PRIONS

Seigneur Jésus-Christ, qui, au milieu des peuples de la Chine, avez rendu le Bienheureux Jean-Gabriel, votre martyr, digne de notre admiration par l'innocence de sa vie, les travaux de son apostolat et une participation peu commune à votre croix, faites, nous vous en prions, que, par notre docilité aux leçons de foi, de charité et de patience qu'il nous a données, nous méritions d'être associés à sa gloire. Vous qui, étant Dieu, vivez et régnez avec Dieu le Père, en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Autre Prière au Bienheureux Jean-Gabriel PERBOYRE

Voir ci-contre, page 32

C. PAILLART, Imprimeur-Editeur, ABBEVILLE

Brochures illustrées de Propagande Catholique

VIES DE SAINTS

Sainte Agnès.
Saint Antoine de Padoue.
Saint Bruno et la Grande Chartreuse.
Ste Catherine, d'Alexandrie, patronne des jeunes filles.
Sainte Cécile, vierge et mart., patronne des musiciens.
Ste Jeanne de Chantal, fond. de l'Ordre de la Visitation.
Sainte Claire d'Assise.
Le V. P. de la Colombière, de la Compagnie de Jésus.
Le Vénérable Curé d'Ars, J.-B. M. Vianney.
Saint Dominique, fond. de l'Ordre des Frères-Prêch.
Le V. P. Eudes, fondateur de la Congrégation de Jésus et de Marie.
Saint François d'Assise.
Saint François Régis.
Saint François de Sales.
Saint François-Xavier et la Neuvaine de la Grâce.
Sainte Geneviève, patronne de Paris.
Saint Georges, soldat mart..
Sainte Germaine Cousin, bergère de Pibrac.
Saint Jean Berchmans, patron de la jeunesse.
Saint Jean de Dieu et Notice sur son Ordre.
Saint Benoît-Joseph Labre.
Saint Louis de Gonzague, modèle et patron de la jeunesse chrétienne.
La Bienh. Marguerite-Marie.
La Vén. Louis de Marillac, fondatrice et première Sup. des Filles de la Charité.
Saint Martial, apôtre et patron du dioc. de Limoges.
St Martin, apôtre des Gaules.
St Nicolas, évêque de Myre et patron de la Lorraine.
Le Bienheur Jean-Gabriel Perboyre.
Sainte Philomène, la thaumaturge du XIXe siècle.
Saint Pierre Fourier
Saint Rémi, apôtre des Gaules et évêque de Reims.
St Roch, l'admirable pèlerin.
Le Bienh. J.-B. de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrét.
Saint Stanislas Kostka, patron de la Pologne et de la jeunesse studieuse
Sainte Thérèse, sa vie d'après ses mémoires
Saint Vincent de Paul.

Envoi de Catalogue sur demande.

S^t PHILIPPE DE NÉRI

ABBEVILLE (Somme)

C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

VIE DE SAINT PHILIPPE DE NÉRI

Ce petit livre s'adresse à tous, mais spécialement à vous, jeunes gens. Saint Philippe de Néri adolescent vous offre les exemples que vous devez suivre pour vous conserver purs de la contagion du siècle ; dans sa vieillesse, il vous donne des préceptes et des instructions pour vous aider à fuir l'esprit du monde et à pratiquer les vertus qui vous assureront la gloire du beau paradis après lequel le saint soupirait sans cesse. Depuis trois siècles déjà il est dans l'enivrement de la béatitude qui a mis le comble aux suavités de l'ardente charité dont toute sa vie fut remplie.

Il vous garde, il vous désire, il vous appelle.

Ecoutez-le, imitez-le dans sa vie pour être associés à ses joies au Ciel.

Philippe naquit dans la ville de Florence, la troisième année du pontificat de Léon X, en 1515, au mois de juillet, la veille de sainte Marie-Madeleine. Selon l'usage de sa patrie, il fut baptisé dans l'église de Saint-Jean-Baptiste et appelé Philippe, du nom de son aïeul. Son père, François Néri, était un personnage fort recommandable et très lié aux Pères Dominicains. Sa mère s'appelait Lucrèce de Mosciano ;

elle était issue d'une famille noble de Florence, qui, pendant de longues années, avait occupé les principales charges de la République. François eut de Lucrèce quatre enfants, deux garçons : Philippe et Antoine, qui, tout jeune encore, passa à une vie meilleure, puis deux filles : Catherine et Elisabeth.

Philippe était beau et aimable ; mais à cause sans doute de la maladie de sa mère Lucrèce, il fut élevé par une étrangère. La maison de l'heureuse nourrice est l'unique souvenir du saint qui existe encore à Florence.

Il avait en partage un esprit noble, une nature agréable, un physique d'une grâce et d'un attrait merveilleux, comme il arrive souvent chez les enfants prédestinés à gagner des âmes au Seigneur. Ses parents lui procurèrent une éducation soignée et lui firent apprendre la grammaire. Il s'y livra de manière à ne le céder en rien à aucun de ses compagnons, et à provoquer l'admiration de tous. Il s'appliqua aussi à la rhétorique et y fit de grands progrès.

Parmi les indices que Philippe encore enfant donnait de sa future sainteté, il faut relever un grand respect pour les vieillards, une singulière modestie et une inclination plus qu'ordinaire vers les choses de Dieu. Il fut si obéissant envers son père, qu'il ne lui donna jamais l'occasion de se fâcher, si ce n'est une fois pour avoir donné un léger soufflet à sa sœur Catherine, laquelle trop importune, pendant qu'il lisait les psaumes avec son autre sœur Elisabeth, avait osé troubler sa prière. De cette faute (si faute il y avait), après réflexion, il ressentit une telle douleur et un tel regret, qu'il pleura amèrement.

Le jeune Philippe observait tellement les volontés de sa mère, que lorsqu'elle lui avait dit de ne pas quitter un endroit, jamais il ne s'en serait éloigné qu'il n'en eût auparavant obtenu la permission.

Philippe respectait non seulement ses propres parents, mais en général tous ceux qui étaient plus âgés que lui. Avec ses égaux et ses inférieurs, il était joyeux et pacifique, de telle sorte qu'il paraissait incapable de s'irriter. Au contraire, venait-on lui rapporter quelque chose de fâcheux ou d'inconvenant, il cherchait toujours à l'interpréter en bonne part et il voulait la même chose de ceux qui conversaient avec lui. On ne l'entendit jamais dire du mal de personne. Enfin il agissait de manière à se rendre aimable à tous. Aussi, tant pour la bonté de sa nature que pour la pureté de ses mœurs, l'appelait-on *le bon petit Philippe.*

Cette bonté native fut comme le signal de la particulière protection de la Providence sur lui. Il avait huit ou neuf ans environ, quand son père et sa mère le conduisirent à Castelfranco, dans le Val d'Arno. Apercevant un âne dans la cour d'une habitation, aussitôt, avec l'entrain et la vivacité de son âge, il courut sauter dessus. Mais par l'effet de l'inexpérience ou du hasard, il fut précipité avec l'animal dans une cave très profonde. On ne voyait plus de l'enfant qu'un bras. Une femme, qui était accourue sur-le-champ, le croyant entièrement broyé, le tira en toute hâte de dessous la bête de somme. Philippe était intact, sans même qu'il parût en lui le moindre mal. Il avait coutume de raconter souvent ce fait comme une des grandes bénédictions qu'il avait reçues de la bonté de Dieu ;

il lui en rendait de continuelles actions de grâce, tout en confessant son ingratitude.

Une tendre piété relevait ces qualités naturelles précoces. Les dévotions du jeune Philippe avaient déjà quelque chose de grave. Il arrive parfois aux enfants pieux de manifester, très gracieusement d'ailleurs, leur goût pour les choses divines, en faisant de petits autels ou autres choses semblables ; Philippe, lui, faisait oraison, récitait les psaumes et surtout se plaisait à écouter avidement la parole de Dieu. Il n'avait pas non plus l'habitude de dire, comme d'autres, qu'il voulait devenir prêtre ou religieux : il conservait son secret dans son cœur. Dès sa plus tendre enfance, on le vit fuir l'ostentation dont il sera toujours le plus grand ennemi.

Cette maturité d'esprit jointe à la candeur de l'enfance le rendait si cher à Dieu, qu'il obtenait de la Providence tout ce qu'il demandait. Quand il avait perdu quelque chose, il recourait ordinairement à la prière. Ainsi, une fois entre autres, dans le chemin de l'hôtel de la Monnaie au Palais Pitti (quartier où il vint au monde et où il habitait), ayant laissé tomber dans la rue une chaîne d'or sans s'en apercevoir, il recourut à la prière et retrouva immédiatement l'objet perdu. Une autre fois, de la même façon, il retrouva un vêtement qui avait glissé sous son bras, à une assez longue distance.

Philippe, à cette époque, fréquentait de préférence l'église de Saint-Marc où se trouvait le couvent des Dominicains. Il y puisa les premiers éléments de la piété chrétienne. Aussi plus tard, à Rome, avait-il coutume de dire quand il recevait la visite d'un Père de cet Ordre : « Ce qu'il

y a de bon en moi, depuis mon enfance, je le dois à vos Pères de Saint-Marc. »

De tous ces exercices que faisait le saint jeune homme, surgissaient en lui de grands

désirs de toutes les vertus et spécialement (c'est la note des saints) de la souffrance pour l'amour du Christ. Aussi à l'âge de quinze ou seize ans, ayant été atteint d'une très grande fièvre, il la supporta avec tant de patience et d'énergie, qu'il semblait dominer son mal ; il gardait le

L'oraison du petit Philippe.

silence pour le dissimuler de son mieux. Une de ses tantes l'ayant remarqué lui procura des soulagements sans que le malade eût rien demandé.

Il montra la même fermeté dans un incendie dévastateur qui arriva à la maison paternelle. Il supporta la chose avec un si grand calme et une si grande paix, qu'on se prit à augurer de lui des choses extraordinaires.

Il acquit ainsi une extrême aversion des choses que le monde estime. Un jour qu'on lui avait donné un parchemin où figurait l'arbre généalogique de sa famille, au lieu de le lire, il le déchira sans même avoir la curiosité d'y chercher son nom, se réjouissant seulement d'être inscrit avec les justes dans le livre de la vie éternelle.

Philippe avait un oncle opulent, qui était passé de Florence dans le royaume de Naples et se livrait au commerce à Saint-Germain, petite ville située au pied du Mont-Cassin. Or quand Philippe eut atteint l'âge de dix-huit ans environ, convenablement instruit des lettres humaines, il fut envoyé à son oncle par son père. L'intention de celui-ci était de le former au commerce. L'oncle Romulus reçut tendrement son neveu, et, ravi des excellentes qualités du jeune homme, il pensa l'instituer héritier de toute sa fortune. Philippe, qui avait le cœur fixé en Dieu, considérant que les richesses sont un obstacle à la perfection chrétienne, songea à prendre une détermination pour son avenir.

Il y a près du port de Gaëte une montagne dont les rochers abrupts se seraient fendus à la mort du Sauveur, selon une tradition. Dans la

crevasse se trouve une petite chapelle où Philippe avait coutume d'aller de Saint-Germain, pour y faire oraison ; c'est là qu'il rêvait à un

état de vie qui serait l'accomplissement de la pure volonté de Dieu et le renoncement à son propre bien-être.

Il résolut de laisser là le commerce et de se donner tout à Dieu. Renonçant donc de bonne

Saint Philippe écartant les liaisons dangereuses.

grâce et avec la plus grande générosité aux biens temporels de son oncle, il vint s'établir à Rome en 1535. Un gentilhomme florentin du nom de Galeotto Caccia, qui demeurait dans cette ville, le reçut dans sa maison pour faire l'éducation de ses enfants. Il ne fut pas longtemps sans connaître la valeur du trésor qu'il possédait. Du reste la vie que menait Philippe était des plus édifiantes : si bien que sa réputation de sainteté se répandit rapidement d'un lieu à un autre et parvint jusqu'à Florence. Il avait l'habitude de ne faire qu'un repas par jour, au pain et à l'eau. Il y ajoutait parfois quelques grains d'olives ou des herbes. Souvent il passait les nuits en oraison ; cet exercice faisait ses délices.

Sous la direction d'un tel maître, les fils de Galeotto Caccia firent de grands progrès dans la vertu et dans les lettres.

Dans le même temps, Philippe étudia la philosophie et la théologie. Il y fit des progrès en rapport avec son application, si bien qu'il y surpassait de beaucoup ses compagnons d'étude. Tous ces condisciples cherchaient de toute manière à l'avoir pour ami ; lui, cependant, mettait beaucoup de prudence à nouer des relations avec d'autres, parce qu'il craignait de tomber dans quelque mauvaise compagnie, ou du moins de s'exposer à perdre en futilités un temps précieux. C'est peu de chose en effet de donner un quart d'heure chaque jour à des conversations inutiles, mais si de tous les instants perdus on fait un tout, si on ajoute encore le temps consacré au repos et aux autres besoins de la nature, la plus longue vie ne paraît-elle pas resserrée dans des limites bien

étroites, et n'est-il pas bien court le temps qui reste pour acheter le ciel? Cette considération était toujours présente à l'esprit du saint et le rendait souverainement attentif à mettre à profit tout son temps. Jamais il ne s'entretenait avec le prochain, que le devoir ou la charité, ou quelque autre motif sérieux ne l'y appelât. Il se souvenait que les saints eux-mêmes gémissaient de se trouver, au sortir de ces fréquentations, moins préparés à l'oraison et souvent aussi moins purs aux yeux de Dieu. Il avait appris d'eux également que les conversations frivoles apportent dans l'âme l'air contagieux du monde, lequel est d'autant plus meurtrier que son venin est plus subtil et plus caché.

Malgré tant de précautions, il ne put se prémunir contre les attaques du démon qui se servit de certains jeunes gens dissolus, comme d'autant d'instruments perfides, pour essayer de ternir le miroir de son âme. Ces trop fidèles ministres de Satan s'essayèrent à le gâter par des discours lascifs. Mais le saint se mit à leur parler avec tant d'énergie et d'onction, qu'il réussit à amollir la dureté de leurs cœurs et à les amener aux sentiments d'un vif repentir. Les armes dont il se servait contre l'ennemi du salut étaient l'oraison, le jeûne et l'humilité. Toutefois, il ne fut pas sans ressentir les révoltes de la chair ; il ne réussit à s'en délivrer qu'à l'âge de cinquante ans, où il devint maître de tous les mouvements de la nature corrompue, de sorte qu'il ne savait plus s'il avait un corps, comme il le déclara un jour au cardinal Baronius. En faisant cette déclaration, il pleurait amèrement et se reprochait d'être bien peu reconnaissant au Seigneur qui lui avait fait la

grâce de s'être conservé toujours chaste de corps et d'esprit.

Il pratiquait une absolue mortification des sens, jusque dans les plus petites choses : « Il est utile, disait-il sur ce sujet, de se mortifier même dans les choses qui semblent des bagatelles, parce que de cette façon l'homme s'habitue à vaincre les difficultés plus sérieuses. »

Il aimait tant la pauvreté que, lorsqu'il se retira la première fois à Rome, il ne voulut recevoir des siens que ce qui lui était absolument nécessaire. On ne voyait dans sa chambre qu'un pauvre petit lit et quelques livres. Tout amusement lui paraissait insipide ; il ne connaissait d'autres récréations que la visite des églises et des hôpitaux. Même dans le cours de ses études, il passait beaucoup de temps à l'oraison ; il ne laissait passer aucun jour sans avoir visité quelque paroisse, et même toutes les églises fréquentées par les pèlerins, très éloignées pourtant les unes des autres. Souvent il se tenait la nuit entière à prier devant la porte d'une église et spécialement devant les reliques des martyrs ou dans le cimetière de Saint-Callixte... D'autres fois, se sentant appesanti par le sommeil, il se contentait de prendre un peu de repos sur la terre, sous le portique de l'une des sept églises.

Pendant qu'il étudiait la philosophie, il se fit une obligation de penser fréquemment aux souffrances de Jésus-Christ, de méditer sur ses propres fautes et sur l'ingratitude des hommes. De là vient qu'il ne levait jamais les yeux sur un crucifix sans fondre en larmes.

Quand il eut terminé son cours de théologie, il étudia pendant un temps l'Ecriture sainte

et les Pères, pour se perfectionner dans la science sacrée.

Il s'appliqua également au droit canon dont la connaissance est non seulement utile en

elle-même mais nécessaire à ceux qui doivent diriger les autres. Dans ces différentes branches du savoir, il devint en peu de temps très expert, si bien que les plus célèbres professeurs venaient le consulter.

Il recommandait chaudement les études à ses disciples ; et pour les exciter à s'y livrer il

Saint Philippe et le Cardinal Baronius écrivant les Annales.

leur proposait comme modèle le cardinal Baronius qui à dix-huit ans était entré à l'Oratoire pour travailler aux *Annales de l'Eglise.* Le même Baronius avouait que saint Philippe de Neri lui avait rendu de grands services au début de son ouvrage et que, par ses conseils et encouragements, il venait chaque jour le soutenir dans la voie pénible où il s'était engagé ; aussi lui attribuait-il la gloire d'avoir trouvé le plan et la méthode de ses Annales. Le témoignage de Baronius touchant saint Philippe donne une idée des vastes connaissances de celui-ci. Mais l'ardent désir de s'unir plus parfaitement à Jésus-Christ le fit renoncer à l'étude des lettres ; et, à l'âge de vingt-trois ans, il vendit tous ses livres et en donna le prix aux pauvres.

Désormais livré à Dieu seul, il reçut bientôt le don de l'oraison la plus sublime. Les douceurs qu'il goûtait dans cet exercice devinrent si abondantes, qu'il ne pouvait presque plus les supporter, si bien qu'il tombait à terre et criait : « Assez, Seigneur, assez ! je vous prie de retenir un peu le torrent de vos consolations ; éloignez-vous de moi, Seigneur, je suis un pauvre mortel incapable de soutenir un si grand poids de délices, je me meurs, mon Dieu, si vous ne me secourez ! O mon Dieu, pourquoi êtes-vous si aimable, et pourquoi ne m'avez-vous donc pas fait un cœur tel que je puisse vous aimer ? pourquoi mon cœur est-il toujours si petit et si étroit ? »

On croit, et le saint en était persuadé, qu'il serait mort dans un accès de joie, si en de tels moments Dieu ne lui avait tempéré les ardeurs de ses consolations.

Philippe de Néri, contre sa volonté, laissait quelquefois apercevoir ce qui se passait dans son âme ; et son humilité le rendait industrieux à cacher toutes les grâces extraordinaires qu'il recevait. Il ne cherchait qu'à être méprisé en toutes choses.

Cette disposition était justement celle qui lui méritait principalement les communications intimes de l'Esprit-Saint. L'amour de Dieu opérait en lui avec une si grande impétuosité, que la flamme s'en manifestait au dehors et spécialement par de violentes palpitations de cœur.

Gallonio rapporte que dans l'année 1544, un peu avant la fête de la Pentecôte, en faisant, selon sa coutume, son oraison sur le Saint-Esprit, tandis qu'il sollicitait ardemment ses dons et ses grâces, le pieux jeune homme vit un globe de feu qui lui entra ensuite par la bouche dans la poitrine. A l'instant il fut pris d'une si grande ardeur d'amour que ne pouvant la supporter, il se laissa tomber par terre. Quand il se releva, il se trouvait rempli d'une joie extraordinaire ; et, portant la main à sa poitrine, il sentit, à l'endroit du cœur, une tumeur de la grosseur d'un poing. Le saint amour avait miraculeusement dilaté son cœur, comme on le vit après la mort du saint. Les côtes s'étaient brisées et élevées afin de laisser au cœur un plus grand espace pour se mouvoir, sans que Phillippe éprouvât ni piqûre ni douleur d'aucune sorte.

Le serviteur de Dieu resta en cet état les dernières cinquante années de sa vie.

Il vivait, dans Rome, à la façon d'un ermite, usant de toutes sortes de pénitences et de

macérations. Il languissait chaque jour dans l'attente du moment béni, où son âme, sortie de son corps, s'envolerait pour se perdre dans l'océan du Bien Suprême. Il avait coutume de dire qu'un homme qui aime vraiment Dieu ne peut supporter la vie, que rien ne peut le fortifier comme la pensée de faire la volonté de Dieu et de retracer en lui l'image du Sauveur souffrant. Il s'encourageait encore à l'exemple de saint Paul, parce que en restant sur la terre, il pouvait travailler à la gloire de Dieu par la conversion des âmes.

Notre saint, dévoré du même zèle que l'Apôtre, se mit à fréquenter les places publiques, les boutiques et les prisons pour gagner les âmes à Jésus-Christ. N'étant encore que laïque, il opéra un grand nombre de conversions. Il visitait aussi les hôpitaux afin d'assister et d'encourager les membres souffrants de Jésus-Christ.

Jeunesse chrétienne, ne dites pas que vous ne pouvez faire le bien parce qu'il y a trop d'occasions de péché ! Saint Philippe, jeune homme, y réussit.

Quand il se mettait à considérer l'abandon où se trouvent trop souvent les pauvres malades, les larmes lui montaient aux yeux, et il formait le dessein d'aller les visiter et de faire revivre ainsi une pratique si conforme à l'esprit du christianisme et si propre à inspirer des sentiments d'un complet oubli de soi. Dans ce but il songea à établir à Rome la confrérie de la Sainte-Trinité. Il y fut grandement aidé par son pieux confesseur, Persan Rosa. Ce fut en 1548 que commença cet établisse-

ment de charité, dans l'église de saint Sauveur del Campo.

Quatorze personnes s'unirent à lui pour cette bonne œuvre. Il pourvut à tout avec une admi-

Saint Philippe visite les prisonniers.

rable prévoyance, et régla la façon dont on devait recevoir, servir et instruire les malades, les pèlerins, les convalescents qui n'avaient pas où reposer. Il leur faisait lui-même chaque jour une conférence spirituelle qui durait quelquefois jusqu'à la nuit. Ces entretiens portaient des fruits merveilleux. Un grand nombre de pécheurs se convertissaient ;

d'autres embrassaient plus étroitement la pratique de la vertu et parvenaient ensuite à une éminente perfection.

En l'année 1550, saint Philippe transporta sa confrérie dans l'église de la Trinité, et fonda dans le même temps un hôpital nouveau, qui existe encore à présent, mais transformé, hélas ! par la folie de la déchristianisation. Non content de prendre soin de ses hôpitaux, il assistait encore les malheureux dans les différents quartiers de la ville.

Il s'intéressait spécialement aux pauvres honteux, qui souvent manquent des secours nécessaires parce qu'ils n'ont pas le courage de les demander.

Ayant appris, un jour, qu'un vieillard de race noble était réduit à une extrême misère, Philippe voulut le secourir en cachette. Par une nuit noire, il quitta la maison et se dirigea vers le malheureux avec des provisions en abondance. En voulant éviter une voiture qui passait par là, il tomba dans une fosse profonde creusée pour les fondations d'un édifice. Il lui était très difficile d'en sortir. Mais Dieu voulut récompenser sa charité : un ange apparut, saisissant Philippe par les cheveux, et le remit sur son chemin. Nous avons là-dessus le témoignage non équivoque de Baronius. Un autre jour qu'il était triste de n'avoir pu faire l'aumône, il rencontra un vieillard auquel il fit l'aumône. Le pauvre aussitôt se manifesta sous la forme d'un ange et disparut, ce qui fut le sujet d'une extrême consolation pour le saint.

S'il n'avait écouté que les sentiments de son humilité, Philippe fut demeuré laïque toute sa vie, mais son confesseur le contraignit à

entrer dans la cléricature, pour se mettre en état de servir plus utilement l'Eglise de Jésus-Christ. Il fut ordonné prêtre au mois de juin de 1551, à l'âge de 36 ans. Après son ordination, il se retira dans la communauté des prêtres de Saint-Jérôme, qui était alors en grand renom de vertu, et dans laquelle vivait Persan Rosa, son confesseur. Chaque prêtre y mangeait seul et y pratiquait les jeûnes selon sa dévotion et ses forces physiques. Philippe y diminua un peu ses austérités, pour ne pas trop affaiblir son corps, mais il usait rarement de viande et de poisson. Quand il se trouvait à une table

Saint Philippe secouru par un ange.

étrangère, il acceptait de bonne grâce ce qu'on lui présentait pour éviter la singularité ; autrement il s'en tenait à un seul plat, et mangeait de telle sorte que ceux qui le voyaient pouvaient facilement juger que le sens du goût était éteint chez lui. La chambre qu'il habitait était petite et mal meublée. Il n'aspirait qu'à s'élever vers Dieu avec une ferveur toujours grandissante.

Le jour où il célébra sa première messe, son âme fut remplie d'un contentement extraordinaire, et le tremblement de ses mains et de son corps donnèrent à connaître les sentiments dont il était pénétré. Ce tremblement apparut surtout à l'élévation de l'hostie et à la communion ; tellement que plus d'une fois il fut contraint de s'appuyer sur l'autel, incapable autrement de se tenir debout. Il ne passait pas un jour sans offrir le saint Sacrifice ; et s'il en était empêché par quelque maladie, il demandait qu'on lui apportât la communion. Souvent, à l'autel, il éprouvait des extases qui lui faisaient prolonger sa messe durant deux heures. C'est pourquoi, sur la fin de sa vie, il résolut de célébrer dans une chapelle domestique. Il serait malaisé d'exprimer les transports de joie qu'il éprouvait en recevant la sainte Eucharistie ; la seule pensée de ce sacré banquet produisait en lui les plus vives impressions. On voyait quelquefois son corps élevé de terre et son visage paraissait tout rayonnant de lumière.

Peu de temps après son ordination sacerdotale, Philippe fut chargé par ses supérieurs d'entendre les confessions des fidèles. Il n'y en avait pas de plus apte que lui à bien remplir

cette charge si importante du saint ministère. Souvent il passait les journées entières au confessionnal. Il s'y rendait aussitôt sa messe dite. Son ingénieuse charité lui suggérait mille manières de procurer la gloire de Dieu.

Saint Philippe et la pénitence.

S'étant trouvé un jour avec un juif, il se sentit pris de la plus tendre compassion pour l'âme de ce malheureux ; il resta pendant trois semaines de suite à gémir et à prier pour lui, et eut à la fin la consolation de le voir deman-

der le baptême. La conversion des pécheurs les plus endurcis était assurée dès qu'ils pouvaient s'approcher de lui ; car les discours qu'il leur faisait sur la mort et sur le jugement étaient irrésistibles. C'est pourquoi quelques-uns l'évitaient dans la crainte d'être obligés d'abandonner leurs désordres qu'ils aimaient trop ; mais le saint priait tant et avec si grande ferveur que, tôt ou tard, ils revenaient à Dieu. Un jour il convertit un pécheur en lui faisant promettre seulement de réciter sept fois par jour le *Salve Regina*, et de baiser ensuite la terre en disant ces mots : « Demain, je puis être au nombre des morts. »

Les pécheurs plongés dans l'habitude du mal lui paraissaient avec raison mériter des soins particuliers. Il leur donnait pour pénitence de faire tous les soirs quelque oraison, de penser quelques instants à la mort, ou de s'imaginer l'état de leur âme, si elle venait à tomber en enfer, de s'interroger et de se répondre à eux-mêmes sur l'éternité malheureuse, sur la vanité et sur la folie des satisfactions coupables. Une autre fois il leur enjoignait de se transporter par la pensée auprès d'une personne mourante, ou de se considérer comme un cadavre dans la tombe.

Il avait un don admirable pour éveiller la componction dans l'âme de ses pénitents. Non seulement il les aidait à découvrir leurs péchés, mais il leur indiquait les occasions contre lesquelles ils avaient ensuite à se mettre en garde. Il leur enseignait que leur pénitence ne serait pas sincère s'ils ne s'attaquaient aux racines du mal, que c'est le seul moyen de ne pas retomber, que sans cette précaution leurs

mauvaises inclinations produiraient fatalement des fruits de mort, qu'il fallait avoir du courage, surtoût dans les commencements, et être prêt à faire les sacrifices les plus pénibles à la nature. Il disait finalement que c'est à l'absence de ces dispositions qu'il faut attribuer tant de fausses pénitences et tant de conversions passagères.

Il ne suffisait pas à cet habile directeur de retirer les âmes du péché, il visait encore à leur perfection. Souvent aussi il lui arrivait de pénétrer miraculeusement le fond des cœurs. Il discernait particulièrement le vice impur par une mauvaise odeur qui s'exhalait de ceux qui en étaient coupables. Le fait fut confirmé par nombre de témoins après sa mort. Ainsi il disait à ceux qui avaient manqué de sincérité au tribunal de la pénitence : « Vous répandez une odeur insupportable ; certainement vous êtes tombé dans tel péché d'impureté : hâtez-vous donc de vous débarrasser de cette maladie par une sincère confession. »

Son zèle ardent pour le salut des âmes lui faisait désirer d'aller jusqu'aux Indes ; mais ceux qu'il consulta sur ce projet l'en dissuadèrent en lui représentant que ses Indes étaient Rome.

Ce fut alors qu'il commença à recevoir dans sa chambre tous ceux qui venaient le consulter ; il leur faisait chaque jour des instructions familières qui produisaient un grand fruit. Mais la jalousie ne fut pas longtemps sans l'attaquer. Le saint supporta cette épreuve avec patience, sans se plaindre ni chercher à se justifier, mais il se réjouissait de se voir ainsi exposé aux railleries et aux mépris du monde.

Or il arriva que l'un de ses ennemis fut si touché de sa douceur et de sa sérénité d'âme dans les moments où il était accablé d'injures, que changeant tout d'un coup d'attitude, il se mit à le défendre hautement, et mena depuis une vie très édifiante. L'auteur principal des ennuis infligés au saint se convertit de même et vint à ses pieds pour lui demander pardon. Philippe l'embrassa avec tendresse et le reçut au nombre de ses fils spirituels. Il avait pour maxime que si nous aimons vraiment la patience et l'humilité, nous devons nous réjouir et remercier Dieu quand il s'en présente quelque occasion, car elles ne s'acquièrent que par l'effort et par la souffrance.

L'épreuve que nous venons de rapporter ne fut pas la seule que Dieu lui envoya. Philippe fut accusé d'orgueil et d'ambition et l'on en vint jusqu'à dire qu'il était un hypocrite cherchant à faire ostentation de son mépris du monde. Le Cardinal-Vicaire, trompé par ces faux bruits, lui défendit d'entendre les confessions pendant quinze jours, et de prêcher jusqu'à nouvel ordre. Il alla jusqu'à le menacer de la prison s'il ne se corrigeait. Philippe répondit modestement qu'il était prêt à obéir à tous les ordres de ses supérieurs, et dans le même temps, il chercha, autant que possible, à excuser les auteurs de la persécution : « Dieu, disait-il à ses amis, ne permet que je sois traité de cette façon que pour m'apprendre à être humble. » Mais cette seconde tempête passa comme la première.

Le temps parut opportun à saint Philippe pour mettre la main à un projet que lui suggérait sa grande charité. Sa chambre com-

mençait à être fréquentée par des personnes de tout rang et de tout âge qui tiraient grand profit de ses entretiens. Son amour pour le prochain ne connaissait pas de bornes. Le

nombre de ses fils spirituels croissant, il obtint de les rassembler dans l'église de Saint-Jérôme de la Charité, à des jours et à des heures fixes. Pour leur infuser l'esprit de Dieu, il s'ingénia à les édifier par des discours, des lectures, des chants et d'autres exercices spirituels afin de les éloigner avant tout des lieux profanes.

Saint Philippe pardonne à son ennemi.

Ces conférences furent l'origine de la Congrégation de l'Oratoire.

Bientôt d'autres prêtres se joignirent au saint pour le salut des âmes. En 1564, il présenta aux ordinations ses jeunes clercs, parmi lesquels il faut citer le célèbre César Baronius. Il réunit ses disciples en congrégation sous le nom d'Oratoriens, leur donna des statuts et voulut qu'ils vécussent en communauté sans cependant se lier par aucun vœu. La charité et la ferveur lui parurent d'assez forts liens pour faire de ces prêtres choisis un seul cœur et une seule âme. Les membres de l'Oratoire devaient travailler à établir en eux-mêmes le règne de Jésus-Christ et se dépenser de tout leur pouvoir dans les fonctions du ministère sacré. La règle ordonnait que le supérieur demeurât trois ans en charge, mais Philippe, contre sa volonté, en exerça la tâche jusqu'à la fin. Cependant il se désista en 1595, donnant pour raison son grand âge et ses infirmités. On élut, pour lui succéder, Baronius, qui n'accepta la charge qu'avec peine.

Saint Philippe avait choisi l'année 1564 comme date officielle de l'établissement de l'Oratoire. Il fit approuver la congrégation par Grégoire XIII en 1575 et les Constitutions furent ensuite confirmées par Paul V en 1612. Grégoire XIII donna au saint l'église de la Madone de la Vallicella. Elle fut rebâtie par d'habiles architectes ; de là son nom d'Eglise Neuve. Les admirateurs de saint Philippe firent de généreuses offrandes ; parmi eux il faut citer en première ligne saint Charles Borromée. Pendant qu'on faisait les nouvelles constructions, on laissa subsister le toit et une partie de

l'ancienne église pour la célébration de la Messe et l'administration des sacrements. Un jour Philippe appela à lui le P. Lucci et, sans autre préambule, lui dit : « Va et fais enlever le toit qui ne tient plus, car j'ai vu, la nuit passée, la Mère de Dieu qui soutenait la poutre branlante sur le point de tomber. » Le fait prouva la vérité de ces paroles. En enlevant le toit les ouvriers trouvèrent que la poutre était à distance de la muraille et posait dans le vide.

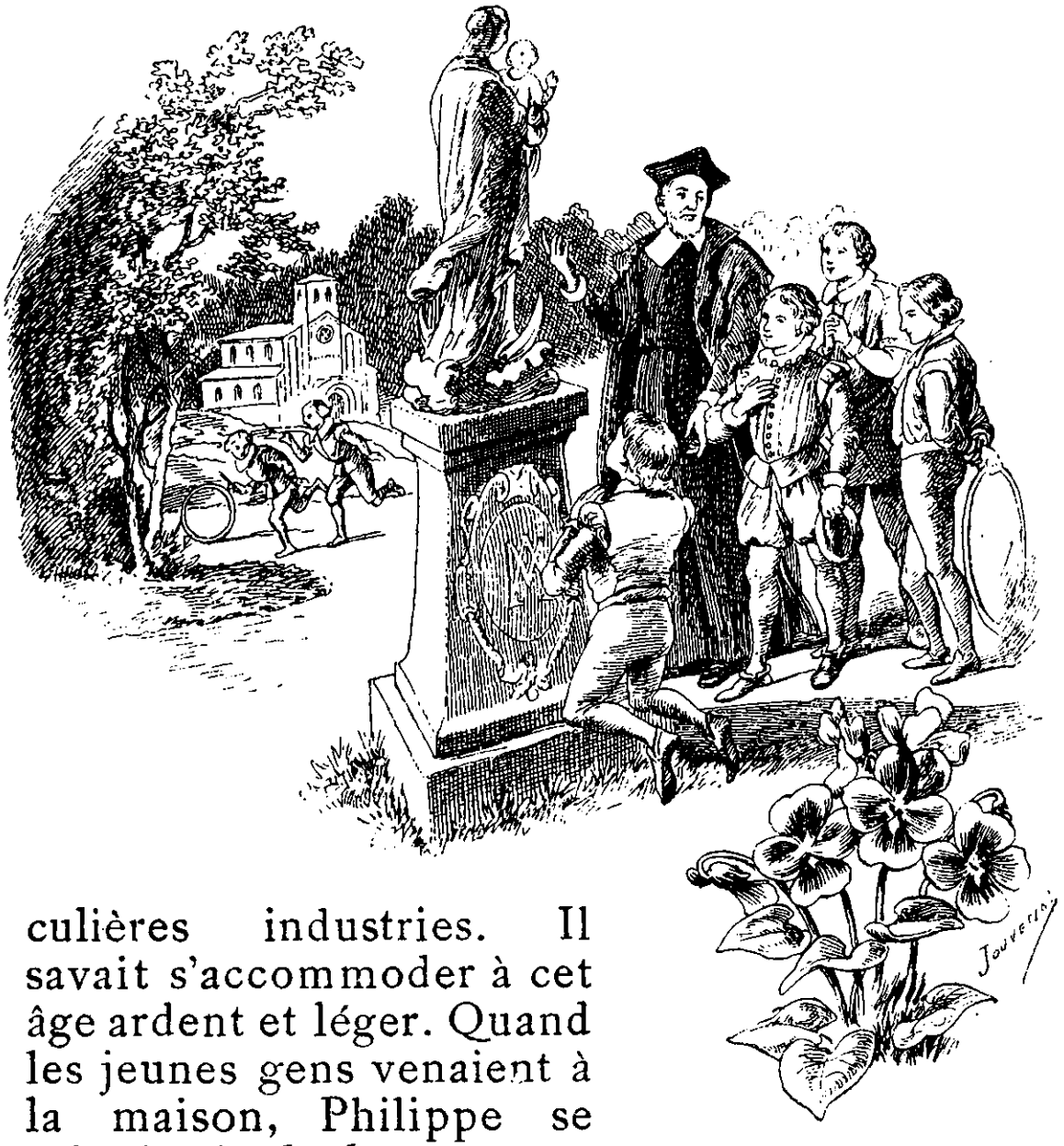
Le saint prit possession de l'église en l'année 1583, ce qui n'empêcha pas ses disciples de continuer à desservir l'hôpital des pèlerins de la Sainte-Trinité. La Congrégation de l'Oratoire s'accrut considérablement, même avant la mort de son fondateur. Philippe la vit s'établir à Florence, à Naples, à Saint-Severino, à Palerme, à Lucques, à Padoue, à Ferrare et ailleurs.

Le saint maintenait avec fermeté parmi ses disciples l'esprit d'obéissance et de renoncement. « C'est, disait-il, la plus certaine et la plus sûre manière d'atteindre à la perfection. » Son amour de la pauvreté était tel qu'il voulut vivre dans la complète privation des biens de ce monde. Il défendait aux prêtres de sa congrégation de rien recevoir de leurs pénitents : « Il est impossible, disait-il à ce propos, de gagner en même temps leurs âmes et leurs bourses. » Tant de vertus réunies le firent aimer des papes Pie IV, Pie V, Grégoire XIII, Grégoire XIV, Clément VIII, de beaucoup d'insignes personnages et, par-dessus tous les autres, de saint Charles Borromée.

Il n'est pas inutile de signaler une autre

œuvre dont saint Philippe est le fondateur et qu'on appelle l'Oratoire des fêtes.

Le saint apôtre de Rome, quoiqu'il accueillît tout le monde avec affabilité, préférait la jeunesse en faveur de laquelle il usait de particulières industries. Il savait s'accommoder à cet âge ardent et léger. Quand les jeunes gens venaient à la maison, Philippe se réjouissait de leur tapage et de leur gaîté. Il avait coutume de les conduire quelquefois en promenade, spécialement à Saint-Onuphre, en un site charmant.



Saint Philippe et les enfants à Saint-Onuphre.

Là, après quelques exercices spirituels, il les encourageait à se divertir. Il souriait à leurs jeux en disant : « Mes enfants, soyez bien joyeux, pourvu que vous ne commettiez pas de péché. »

C'est une tradition que, quand il avait autour de lui les jeunes gens, soit à la maison, soit au dehors, durant les promenades, il leur parlait de la Très Sainte Vierge. Il voulait qu'elle fût grandement honorée, et, dans ce but, il en exposait l'image dans un endroit convenable, excitant l'émulation de ses chers petits disciples. Ces enfants, si facilement dociles à qui les aime dans le Seigneur, rivalisaient d'ardeur pour fêter Marie et pour satisfaire le pieux désir du bon Père. Ils étudiaient prières et cantiques, se procuraient des colliers, des bouquets de fleurs pour embellir l'image de la Madone, et mettaient leur bonheur à voir le saint vieillard agréer avec une simplicité angélique ces démonstrations pieuses.

L'œuvre de saint Philippe ne périt point après sa mort. Elle se perfectionna et, adaptée aux besoins et aux usages des lieux, elle continue et continuera toujours à encourager les jeunes gens à la sanctification du dimanche, à la fréquentation des sacrements, et en même temps aux plaisirs innocents, loin des périls du monde.

Vers la fin de sa vie, saisi par une fièvre violente qui faisait craindre pour ses jours, saint Philippe recouvra la santé d'une façon miraculeuse. Il eut une extase où il vit la Sainte Vierge et on l'entendit s'écrier : « O Très

Sainte Mère de Dieu, qu'ai-je fait pour que vous veniez me voir? »

Un moment après, il dit aux quatre médecins qui étaient dans sa chambre : « Vous n'avez pas vu la bienheureuse Mère de Dieu, qui par

sa visite m'a guéri de mon mal ? » Mais à peine se fut-il aperçu qu'il avait manifesté sa vision, qu'il pria tous les assistants de garder là-dessus un silence absolu. La vérité de ce fait fut confirmée avec serment par Gallonio et les quatre médecins. Philippe, dans sa maladie, souffrait sans se plaindre ni manifester aucune

La Sainte Vierge apparaît à saint Philippe.

impatience. Seulement il disait de temps en temps ces paroles : « Seigneur, augmentez mes douleurs, pourvu que vous augmentiez en même temps ma patience ! »

Outre le don des miracles, Philippe eut aussi celui de prophétie. En diverses circonstances il prédit l'avenir, et ses prédictions furent vérifiées par l'événement, comme en témoignent Baronius et beaucoup d'autres personnes dignes de foi.

Saint Philippe était d'assez faible complexion. Il ne se passait pas d'année qu'il ne fut pris une fois ou deux d'une fièvre qui lui durait longtemps. Malgré cela il parvint à une grande vieillesse. Il resta sur son lit tout le mois d'avril 1595. Au commencement de mai, il lui survint un vomissement de sang qui fit craindre une issue fatale. Baronius lui administra de sa main le sacrement de l'Extrême-Onction. L'hémorragie ayant cessé, le cardinal Frédéric Borromée lui porta le saint Viatique, Quand saint Philippe vit le cardinal entrer dans sa chambre avec le Saint-Sacrement, il dit à haute voix en versant des abondantes larmes : « Voici mon amour, mon amour vient à moi, lui qui fait la seule joie de mon âme ! donnez-moi promptement mon amour ! » Il récita avec le cardinal les prières accoutumées, et, pénétré des plus vifs sentiments de ferveur, il prononça avec lui le *Domine, non sum dignus*, puis il ajouta : « Non, mon Dieu, je ne suis pas et je n'ai jamais été digne d'être nourri de votre corps adorable. »

Après la communion, il dit : « J'ai reçu dans la maison de mon cœur celui qui est vraiment

mon médecin. » Il demanda qu'on célébrât la messe à son intention, et au bout de deux ou trois jours, il parut rétabli et se trouva même en état de célébrer le saint Sacrifice et d'en-

tendre les confessions des fidèles. Cette apparente guérison ne fut pas de longue durée. Philippe prédit l'heure de sa mort à beaucoup de personnes qui l'attestèrent plus tard avec serment.

Pendant la journée même de sa mort il reçut

Mort de saint Philippe de Néri.

des consolations divines extraordinaires. Il était à compter toutes les heures, attendant avec impatience celle qui devait terminer sa vie. A la reprise d'une nouvelle hémorragie, Baronius fit la recommandation de l'âme ; et pendant qu'on récitait les prières accoutumées, le saint et bien-aimé Philippe rendit paisiblement l'esprit le 26 mai de l'année 1595, à l'âge de quatre-vingts ans passés. Son corps fut ouvert et l'on découvrit la brisure miraculeuse des deux côtes.

Son cœur et ses entrailles furent enterrés dans le lieu qui servait de sépulture aux Oratoriens ; le reste de son corps fut placé dans un cercueil et sept années après on le trouva sans le moindre signe de corruption.

Les grâces et les miracles obtenus par l'intercession de saint Philippe furent innombrables de sorte que l'Eglise lui décerna bientôt les honneurs des autels.

Le pape Paul V le proclama Bienheureux le 25 mai 1612, et Grégoire XV, le 12 mars 1622, l'inscrivit au catalogue des Saints.

Prière à saint Philippe

O bienheureux père saint Philippe, je vous supplie, par l'abondance des grâces spirituelles et temporelles que vous avez reçues de Dieu, et aussi par la gloire qui vous rend joyeux au ciel, de m'aider à obtenir les joies du Paradis. — *Pater. Ave. Gloria.*

O très doux père saint Philippe, je vous supplie, par la joie qui remplit votre cœur en présence de la Très Sainte Vierge, de m'obtenir une dévotion sincère envers elle afin qu'elle me regarde toujours comme son serviteur et son enfant. — *Pater. Ave. Gloria.*

O glorieux père saint Philippe, je vous supplie, par le zèle brûlant que vous aviez pour le salut des âmes, de m'obtenir la grâce d'aimer Dieu sincèrement de tout mon cœur et de pleurer mes péchés jusqu'à la fin de ma vie, afin que je puisse recevoir la couronne qu'Il a préparée à ceux qui l'aiment. — *Pater Ave. Gloria.*

Permis d'imprimer :

† LÉON,
Evêque d'Amiens

Abbeville, imp. C. Paillart, éditeur des Brochures illustrées de Propagande catholique.

C. PAILLART, Imprimeur-Editeur, ABBEVILLE

Brochures illustrées de Propagande Catholique

VIES DE SAINTS

Sainte Agnès.
Saint Antoine de Padoue.
Saint Bruno et la Grande Chartreuse.
Ste Catherine, d'Alexandrie, patronne des jeunes filles.
Sainte Cécile, vierge et mart., patronne des musiciens.
Ste Jeanne de Chantal, fond. de l'Ordre de la Visitation.
Sainte Claire d'Assise.
Le V P de la Colombière, de la Compagnie de Jésus.
Le Vénérable Curé d'Ars, J.-B.-M. Vianney.
Saint Dominique, fond. de l'Ordre des Frères-Prêch.
Le V. P Eudes, fondateur de la Congrégation de Jésus et de Marie.
Saint François d'Assise.
Saint François Régis.
Saint François de Sales.
Saint François-Xavier et la Neuvaine de la Grâce.
Sainte Geneviève, patronne de Paris.
Saint Georges, soldat mart..
Sainte Germaine Cousin, bergère de Pibrac.
Saint Jean Berchmans, patron de la jeunesse.
Saint Jean de Dieu et Notice sur son Ordre.
Saint Benoît-Joseph Labre.
Saint Louis de Gonzague, modèle et patron de la jeunesse chrétienne.
La Bienh. Marguerite-Marie.
La Vén. Louise de Marillac, fondatrice et première Sup. des Filles de la Charité.
Saint Martial, apôtre et patron du dioc. de Limoges.
St Martin, apôtre des Gaules.
St Nicolas, évêque de Myre et patron de la Lorraine.
Le Bienheur. Jean-Gabriel Perboyre.
Sainte Philomène, la thaumaturge du XIXe siècle.
Saint Pierre Fourier.
Saint Remi, apôtre des Gaules et évêque de Reims.
St Roch, l'admirable pèlerin.
Saint J.-B. de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrét.
Saint Stanislas Kostka, patron de la Pologne et de la jeunesse studieuse.
Sainte Thérèse, sa vie d'après ses mémoires.
Saint Vincent de Paul.

Envoi du Catalogue sur demande.

Ces Brochures se trouvent également à PARIS, *chez* **Charles AMAT**, *libraire*, 11, *rue Cassette.*

C. PAILLART, Imprimeur-Editeur, ABBEVILLE (Somme)

A L'ARCHICONFRÉRIE DE L'ŒUVRE DE SAINTE PHILOMÈNE
3, rue de Dantzig, PARIS (Vaugirard)

ARCHICONFRÉRIE

DE

L'ŒUVRE DE SAINTE PHILOMÈNE

Instituée par Sa Sainteté Léon XIII

DANS LA

Maison Saint Vincent de Paul

3, rue de Dantzig, 3

PARIS-VAUGIRARD

Elle a pour but d'honorer la Vierge-Martyre, de propager son culte et d'*unir dans la prière* tous ses serviteurs.

Son Eminence le Cardinal Guibert, archevêque de Paris, Sa Sainteté le Souverain Pontife Léon XIII, ont particulièrement désigné aux prières des Associés l'INTENTION APOSTOLIQUE du *retour à Dieu* de la classe ouvrière et de l'*éducation chrétienne* de l'enfance.

L'**Œuvre de Sainte-Philomène** est enrichie de nombreuses indulgences et faveurs spirituelles. Pour en faire partie, il suffit de donner son nom et de réciter chaque jour un *Pater* avec un *Ave* et trois fois. *Sainte Philomène, priez pour nous.*

Cette Archiconfrérie jouit du privilège de s'agréger des Confréries ou Associations dans toute la France et de leur communiquer ses indulgences.

Le Messager de Sainte-Philomène, organe de l'Œuvre, paraît chaque mois en une livraison de 32 pages avec couverture : prix de l'abonnement : 2 francs par an ; étranger, 3 francs par an.

S'adresser, pour les *inscriptions* et pour les *abonnements*, à M. l'abbé Louis PETIT, directeur de l'*Œuvre* et du *Messager* de sainte Philomène, 3, rue de Dantzig, Paris-Vaugirard.

On trouve à cette même adresse tout ce qui concerne le culte de S.te Philomène : Images, Statuettes et Statues, Médailles, Cordons, etc.

Un Bref de S. S. Léon XIII permet de déléguer tous les Prêtres, tant séculiers que réguliers, pour bénir les *Cordons de Sainte Philomène* avec application des indulgences. Il suffit de demander ce pouvoir à l'adresse ci-dessus, en indiquant les nom, prénom et diocèse du Prêtre. — Frais de chancellerie, 2 francs.

I.

Découverte du corps de Ste Philomène.

C'était en mai 1802. A Rome, momentanément pacifiée, on venait de reprendre les fouilles commencées autrefois dans l'antique catacombe de Sainte Priscille. Les travaux suivaient leur cours, lorsqu'un jour la pioche d'un ouvrier heurte une tombe. Aussitôt averti, Mgr Ludovici, gardien des reliques, fixe au 25 la cérémonie de l'ouverture. Il se rend, en effet, et examine. Bien simple, cette tombe. Trois tuiles en ferment l'entrée, sur lesquelles on lit : *Pax tecum, Filumena. Paix à toi, Bien-aimée,* car *Philomène,* qui vient du grec, veut dire *bien-aimée.*

Autour de l'inscription, des symboles : une palme, trois flèches, une fleur et une ancre. Il est évident que la palme indique le triomphe du ciel, les flèches sont sans doute des instruments de supplice, la fleur est le signe de l'innocence et de la jeunesse, l'ancre celui de l'espérance éternelle. Cette tombe est donc très probablement la tombe d'une sainte martyre.

Effectivement, après quelques instants de recherche, apparaît, noyée dans le ciment, la petite fiole de sang que

Apothéose de sainte Philomène.

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.

les chrétiens prenaient dès ce temps l'habitude de joindre aux tombes des martyrs. Alors, d'une main respectueuse, le prélat enlève la cloison légère, et on se trouve en présence d'un corps que les hommes de l'art déclarent être celui d'une jeune fille de douze à quinze ans. Les humbles ossements sont immédiatement rassemblés, et transportés pieusement au Trésor des reliques. Ni le vénérable prélat, ni les témoins de la scène ne pensaient, en retournant à Rome, leur précieux fardeau dans les bras, qu'ils portaient l'une des plus glorieuses thaumaturges de l'Église. L'endroit où l'on venait de la découvrir étant la partie la plus ancienne de toute la catacombe de sainte Priscille, sainte Philomène, c'est aujourd'hui démontré, appartient à l'âge voisin du siècle apostolique, c'est-à-dire, au plus tard, à l'an 150 de l'ère chrétienne. Il y avait, par conséquent, dix-sept cents ans que ce frêle corps dormait sur sa couche humide, dix-sept cents ans que Dieu attendait le coup de pioche d'un fossoyeur pour faire jaillir de ce tombeau la grâce et le prodige !

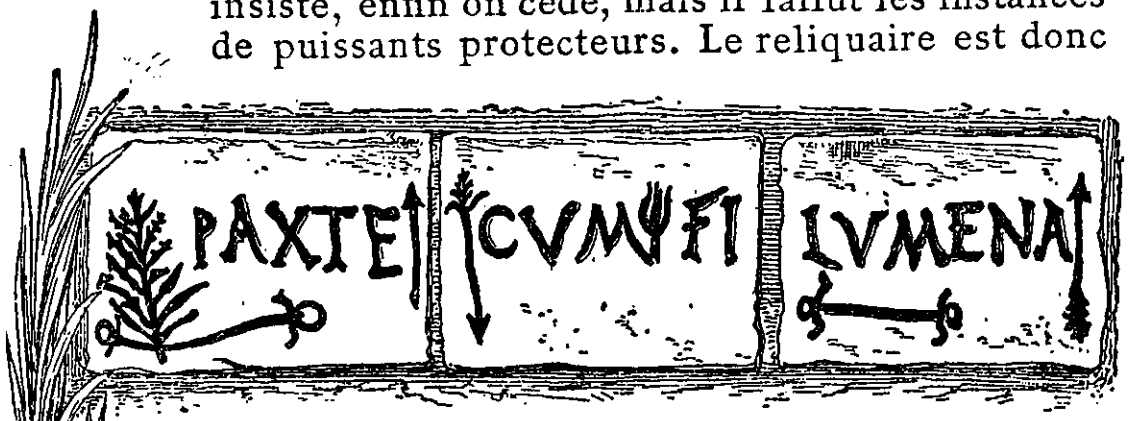
II. — **Translation des reliques à Mugnano.**

Le sommeil dure pourtant trois années encore. Jusqu'en 1805, les restes de la jeune martyre résident sans honneurs au Trésor des reliques, attendant toujours l'heure de Dieu. Mais en cette année, un saint prêtre de Mugnano, aux environs de Naples, se rendit à Rome, à la suite de l'évêque de Potenza, dans le dessein d'obtenir pour son église un des corps saints trouvés aux catacombes.

Le corps de sainte Philomène est descendu dans les Catacombes après son martyre.

Ce prêtre se nommait Don François de Lucia.

Introduit, pour faire son choix, dans le Trésor des reliques, ses yeux rencontrent, sur un reliquaire, le doux nom de la sainte enfant, et aussitôt il se sent pris d'un désir extrême de la posséder. On promet, puis on refuse ; il insiste, enfin on cède, mais il fallut les instances de puissants protecteurs. Le reliquaire est donc



remis aux mains du dévot pèlerin qui l'emporte avec l'ardeur jalouse de celui qui, suivant l'expression du psalmiste, *a trouvé d'opulentes dépouilles.*

Partis à la fin de juin 1805, l'évêque de Potenza et Don François de Lucia suivaient à petites journées la route de Rome à Naples. Le 2 juillet, on entrait dans Naples où les voyageurs avaient des amis et des affaires. Il fallut placer le reliquaire en un lieu digne et sûr. On choisit la chapelle particulière de Don Antoine Terrès, libraire en renom. C'est là que sainte Philomène reçut les premiers honneurs.

On rangea d'abord, selon la vieille coutume italienne, les ossements, chacun à sa place, dans un corps figuré, revêtu d'une robe blanche et d'un manteau de pourpre ; puis le tout fut enfermé dans une châsse transparente, scellée du sceau épiscopal. Aussitôt après commença la vénération publique. Mais la chapelle de Terrès devint promptement trop étroite. Il fallut transporter le reliquaire dans une église voisine où, trois jours durant, il resta exposé. Il y eut un immense concours, mais on ne signala aucun miracle. Chose mystérieuse, dès que le corps rentra dans le petit oratoire d'où on l'avait tiré, les prodiges commencèrent. Le premier fut en faveur de ses pieux gardiens. La femme de Terrès fut guérie radicalement d'une maladie réputée incurable dont elle souffrait depuis douze ans. Un avocat, Michel Ulpicella, en proie depuis six mois à une sciatique rebelle à tout remède, n'eut qu'à

Le sépulcre de sainte Philomène aux Catacombes.

se faire transporter dans la chapelle pour recouvrer immédiatement la santé. Une noble dame, affligée d'un ulcère cancéreux, mit le soir sur sa plaie une relique de la sainte; le lendemain matin, un chirurgien qui venait pour faire l'amputation, trouva la gangrène entièrement disparue.

Cependant deux hommes robustes étaient arrivés de Mugnano à Naples pour le transport du reliquaire : ils disaient avec quelle impatience leurs compatriotes attendaient le trésor annoncé. Don François décida qu'on partirait au plus tôt.

Le samedi soir, 9 août, le cortège se mettait en marche. On devait cheminer la nuit pour éviter les ardeurs du soleil, terrible dans ces contrées durant la canicule. Pendant ce temps, Mugnano se préparait. Les cloches avaient annoncé dès la veille l'évènement du lendemain. On se groupait dans les rues pour partir ensemble dès qu'on annoncerait l'approche des pieux voyageurs. Enfin, au point du jour, un messager, détaché du groupe par Don François, apparaît à l'entrée de la ville et dit : *Voilà la Sainte ! — Voilà la Sainte !* crie-t-on de toutes parts. Et vite on va réveiller les cloches qui transmettent au loin la nouvelle. En un instant, une procession immense est formée : les deux confréries sont là, bannières au vent, musique en tête; plus de quarante prêtres, revêtus des plus riches ornements; et puis toute la ville en habits de fêtes; on vient même des villages voisins; une troupe de musiciens qui passait par là ne veut pas continuer sa route sans avoir exécuté ses plus beaux morceaux. Et quand les reliques

Don François de Lucia, promoteur du culte de Ste Philomène.

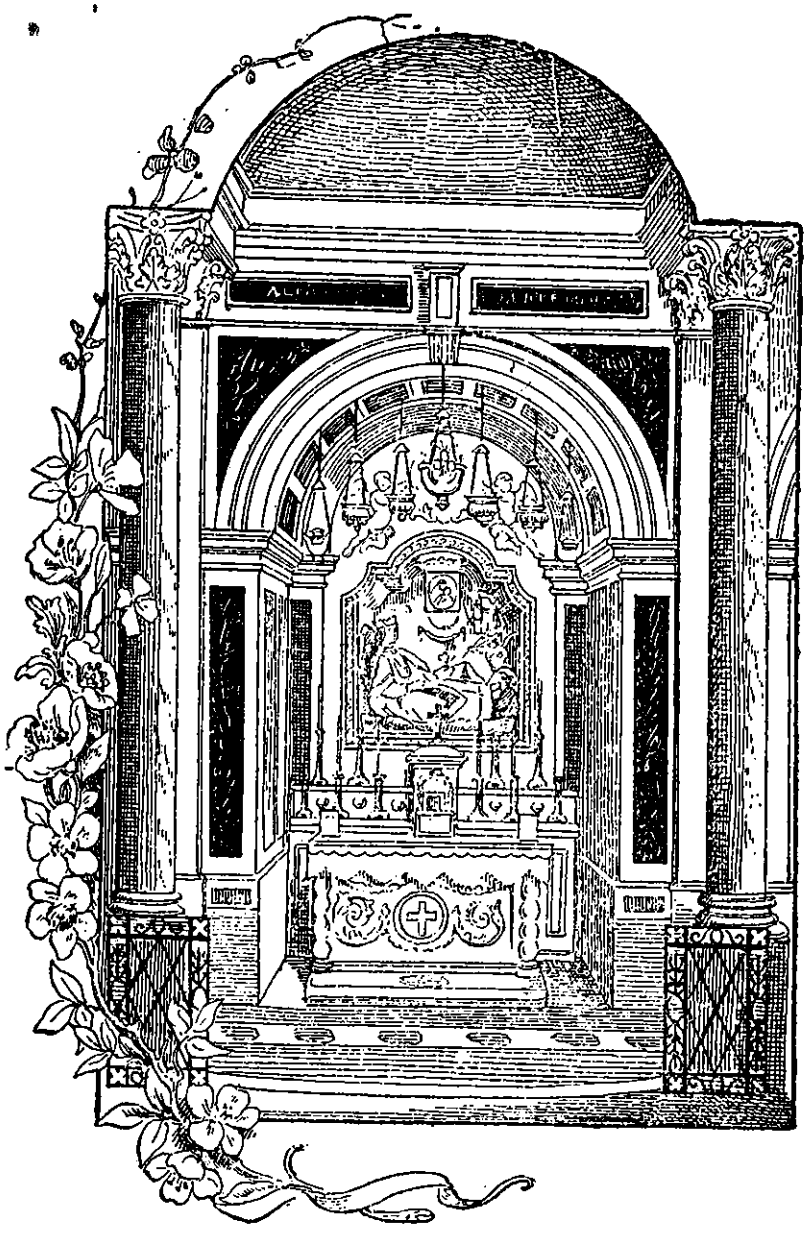
apparaissent, alors l'enthousiasme est à son comble : les rangs s'ouvrent, les chants éclatent, interrompus par des acclamations, des fanfares, des décharges d'armes à feu. On crie, on prie, on pleure ; il faut deux heures pour atteindre l'église depuis l'entrée de la ville. On arrive enfin. Le reliquaire est placé sous un dais triomphal auprès de l'autel, du côté de l'Évangile. Maintenant, la Sainte est bien chez elle, là où Dieu la voulait. L'église qui va la garder s'appelle déjà l'*Eglise des Grâces*. Elle n'aura jamais mieux porté son nom qu'à partir du jour béni où elle a vu entrer sainte Philomène.

III. — Premier anniversaire.

Il y avait à Mugnano un nommé Angel Bianco qu'une goutte cruelle retenait au lit depuis plusieurs mois. En entendant, la nuit qui précéda l'entrée du reliquaire, les cloches sonner pour réveiller la ville, il se mit à prier de toute son âme, et au matin sa foi était si vive qu'il s'élança tout malade hors de son lit pour aller voir la Sainte. O prodige ! au bout de quelques pas, il éprouve un soulagement ; quelques pas encore, et il est guéri ! Son apparition à l'église fut saluée par tous ceux qui le savaient impotent, et puis par la foule entière. C'est par lui que sainte Philomène commençait à Mugnano la série de ses miraculeux bienfaits.

Translation du corps de sainte Philomène, à Mugnano.

La suite ne se fit pas longtemps attendre. Le dimanche suivant, une veuve de Mercogliano avait apporté à la messe son fils unique, estropié de naissance, absolument perclus. Au moment de l'élévation, la pauvre femme s'abîmait dans la prière, lorsqu'elle sentit l'enfant, assis à côté d'elle, se lever et partir. Elle regarde : son fils, complètement guéri, marchait d'un pas ferme vers le reliquaire. Un grand cri : *Miracle !* s'échappe malgré elle de sa poitrine. *Miracle !* répète la foule subitement transportée. Aussitôt les cloches sont mises en branle, on pleure de joie, on acclame la Sainte, et, la messe à peine finie, l'enfant est reconduit en triomphe au son des fifres et des tambours, qui dans ce pays-là sont de toutes les fêtes.



L'après-midi, un grand orateur parlait en chaire sur cet évènement. Voilà qu'en l'écoutant, une femme de l'auditoire a subitement la pensée que sa fillette de deux ans, aveugle, recouvrera la vue si elle baigne ses pauvres yeux obscurs avec l'huile d'une lampe allumée devant la Sainte. Et prise d'impatience, sans attendre la fin du discours, elle se lève, traverse la foule malgré les réclamations des assistants, et parvient à la lampe. Elle humecte les yeux de l'enfant qui est subitement guérie. On l'a vue, un tumulte enthousiaste éclate,

Le sanctuaire de sainte Philomène, à Mugnano.

l'orateur n'a plus qu'à s'interrompre et à s'en aller : le plus beau commentaire d'un miracle n'est-ce pas un miracle nouveau ? Un prêtre monte à sa place, tenant dans ses bras l'heureuse enfant que la foule applaudit.

La source des prodiges est ouverte, et ne doit plus tarir. On ne s'attend pas sans doute à ce que nous racontions même les principaux faits ; il faudrait un grand volume. Qu'on songe que sainte Philomène s'est élevée presque d'un coup au rang des plus illustres thaumaturges de l'Eglise. Et encore n'est-il question que des miracles publiés.

La châsse de sainte Philomène, à Mugnano.

Combien de grâces secrètes : faveurs spirituelles, conversions, consolations, joies dans les épreuves, force dans la lutte, illuminations soudaines, élans généreux !... C'est là surtout, il n'en faut pas douter, dans ce monde invisible des âmes, que sainte Philomène a opéré le plus beau de son œuvre terrestre.

Heureux peuple qui oubliait auprès d'un reliquaire la révolution dont son territoire était le théâtre ! On sait, en effet, qu'en 1799, le général Championnet entrait à Naples et mettait le vieux royaume en république. Naturellement, depuis lors, la domination française était bien plus subie qu'acceptée, et l'armée d'occupation devait se tenir constamment en garde contre les surprises. Dans ces circons-

tances arriva le 10 août 1806, premier anniversaire de la translation de sainte Philomène. Tout était prêt à Mugnano pour renouveler la fête de l'année précédente. Au loin, de tous côtés, les pèlerins arrivaient en foule, quand soudain la nouvelle se répand que la solennité est interdite, et qu'un escadron de cavaliers français accourt pour l'empêcher. Le général en chef craignait que sous ce pèlerinage se cachât un complot. La déception fut immense, elle prit les caractères d'une telle douleur que le commandant militaire, voyant combien ces bonnes gens étaient inoffensifs, rapporta la défense. Bien plus, il voulut que sa troupe prit part à la grande procession du soir. Une partie faisait la haie, l'autre composait l'escorte d'honneur. La musique militaire alternait avec celle de la ville. L'éclat des armes et des uniformes, la fière allure de ces braves qui avaient parcouru l'Europe en vainqueurs, l'enthousiasme surrexcité du peuple donnèrent à cet anniversaire un cachet étrange et imprévu qui en doubla l'attrait.

Le reliquaire du précieux sang de sainte Philomène.

IV. — **Vingt ans après.**

Les années suivantes furent bien tristes ; la guerre partout rallumée, le Souverain Pontife enlevé de Rome et traîné captif à Fontainebleau, la campagne de 1812, la défaite, l'abdication, les Cent-Jours, Waterloo !... Le royaume de Naples, donné à Murat, subissait le contre-coup de toutes ces secousses. Des temps si durs favorisaient peu les grands pèlerinages. — Mugnano délaissé resta silencieusement fidèle à sa Sainte.

Mais dès que la paix fut signée, en même temps que l'astre glorieux et sanglant descendait dans l'océan du

côté de Sainte-Hélène, on vit, du côté opposé, la blanche auréole de sainte Philomène monter dans le ciel. Car c'est elle qui allait maintenant conquérir le monde.

Elle marqua son entrée en scène par un miracle : Les époux Sério, de Naples, étaient venus passer auprès du Sanctuaire l'octave de la fête. La religieuse dame demandait avec ferveur la guérison de son mari qui souffrait d'un mal interne des plus graves. Mais on arrivait à la fin de l'octave, sans constater aucune amélioration. Quoi donc ! n'est-ce pas plutôt une malédiction qu'on est venu chercher ? En effet, le soir même de la clôture, Sério fut pris d'épouvantables douleurs. Il n'y a pas de doute, c'est la mort. Voilà déjà la pâleur et la sueur froide de l'agonie. L'épouse désolée ne demande plus qu'une sainte mort pour le cher malade, et elle met, sur le lit, une image de la Vierge martyre. O surprise, le mourant se ranime, il ne souffre plus. Il ne souffrira plus. Cette crise miraculeuse a emporté absolument tout son mal.

Les époux Sério n'étaient pas ingrats ; ils songèrent tout de suite à donner au sanctuaire un beau souvenir du bienfait qu'ils y avaient reçu. Justement les habitants de Mugnano désiraient depuis longtemps remplacer l'humble autel de bois hâtivement offert à la Sainte, l'année même de son arrivée. Trop heureux de leur être agréables, les pieux époux élevèrent un autel de marbre de grande valeur. C'est celui qui existe encore.

Procession du 1er anniversaire avec le concours de la troupe française.

Ce miracle eut un retentissement immense. Serio était avocat, mieux qu'un autre il fut à même de plaider la cause du surnaturel dans l'évènement dont il avait été le témoin irrécusable. Naples, la grande ville, se prit d'un véritable enthousiasme pour sainte Philomène. Elle lui dressa des statues dans ses trois cents églises; en quelques années l'humble Enfant était devenue comme la rivale de la Madone et de saint Janvier, si aimés des Napolitains.

Et dans toute la région, ce fut ferveur pareille. Le sanctuaire de Mugnano ne désemplissait plus.

Or, le 10 août 1823, au commencement de l'octave de la Translation, se produisit un fait plus éclatant encore. Selon l'usage, on promenait processionnellement dans les rues de la ville une statue en bois de sainte Philomène, don déjà ancien de l'Archevêque de Naples. Tout-à-coup les hommes qui la portent sentent son poids augmenter d'une façon extraordinaire; ils en font la remarque, on vient à leur aide; mais impossible d'aller plus loin; il faut rentrer la statue à grand peine. Naturellement, on se presse pour la regarder, et au même instant tout le monde, même les petits enfants, voient son visage se couvrir d'une vive rougeur. Cette transfiguration n'était qu'un prélude, car le lendemain la statue prit un éclat encore plus beau; les yeux brillants donnaient l'illusion de la vie; la bouche gracieuse semblait prête à sourire, et chose merveilleuse, une sueur abondante se mit à baigner ce visage radieux Aux cris de la foule, Don François de Lucia, le vieil ami de la Sainte, le curé de la ville, d'autres personnages accoururent. Sur

Statue miraculeuse de sainte Philomène.

leur ordre, la statue est descendue de sa place, déposée au milieu de l'église, examinée longuement. Impossible de douter : la sueur coule, abondante, embaumée ; on l'essuie, elle se renouvelle, et trois jours entiers dure le prodige. Des milliers de personnes purent défiler à l'aise, toutes constatèrent la même merveille. Un procès-verbal fut dressé aussitôt; un volume entier qu'on peut voir encore à Mugnano se remplit de signatures, parmi lesquelles sont des noms d'incrédules notoires, convaincus et convertis.

V. — Rome consacre le culte public de sainte Philomène.

Depuis vingt ans, on publiait les miracles de sainte Philomène. Les populations assiégeaient son autel. Prêtres, religieux, prélats, évêques, orateurs, écrivains, la proclamaient grande Thaumaturge, les missionnaires portaient son nom jusqu'au fond de l'Orient. Rome n'avait encore rien dit.

Pourtant le miracle que nous venons de raconter eut un tel retentissement qu'on jugea le moment venu d'attirer l'attention du Saint-Siège. Justement Don François de Lucia achevait d'écrire un volume plein de détails sur l'histoire prodigieuse qui se déroulait à Mugnano; Mgr Ludovici, le prélat qui avait présidé, en 1802, à la découverte des

Léon XII et Grégoire XVI approuvant le culte de sainte Philomène.

précieuses reliques, voulut présenter lui-même l'ouvrage à Léon XII. Le Vicaire de Jésus-Christ, l'ayant parcouru, fit, dans sa réponse, un éloge complet de celle qu'il n'hésitait plus à nommer la *grande Sainte*. Assurément, ce titre n'avait rien d'exagéré : Sainte Philomène s'était vraiment montrée une grande Sainte. Pourtant ce simple mot tombé des lèvres du Pontife provoqua, dès qu'on le sut, un redoublement de ferveur.

Sainte Philomène y répondit par un redoublement de miracles. A Rome même, sous les yeux du Pape, elle guérit une religieuse dont on n'attendait plus que le dernier soupir. L'évêque de Népi et Sutri, Mgr Anselme Basilici, son dévôt serviteur, possédait un de ses ossements. Voulant faire des heureux, il travaillait un jour à enfermer de petites parcelles de cet ossement dans des reliquaires pour en distribuer à ses diocésains, lorsqu'il s'aperçoit, lui et ses aides, que la provision ne diminue nullement, et que, malgré cent trente emprunts, elle est toujours aussi considérable. Une nouvelle distribution n'a pas plus d'effet. Emerveillé, l'évêque en tente une troisième, avec des soins plus minu-

Pèlerinage de Pie IX au Sanctuaire de Ste Philomène à Mugnano.

tieux encore ; on n'en peut plus douter, ce sont les reliques qui se multiplient miraculeusement. Selon la parole de l'*Ecclesiaste*, ses ossements croissaient jusque dans la tombe.

A la même époque encore, eut lieu la guérison de Mlle Pauline Jaricot, l'illustre Lyonnaise dont nous parlons plus loin.

Il est évident que Rome ne pouvait plus, sans contrister les âmes, maintenir sa traditionnelle réserve. Un décret de Grégoire XVI, daté du 30 janvier 1837, instituait une fête spéciale en l'honneur de sainte Philomène, avec une *Leçon propre* introduite dans le Bréviaire. La bienheureuse enfant est la seule parmi les Saints sortis des catacombes à laquelle on ait fait cet honneur.

A dater de ce jour, les Souverains Pontifes n'ont plus ménagé leurs faveurs aux serviteurs de sainte Philomène. Ne vit-on pas en 1849, pendant la tourmente révolutionnaire qui força Pie IX à se réfugier à Naples, auprès de Ferdinand II, le vénérable exilé arriver tout exprès à Mugnano pour porter à l'innocente martyre l'hommage de son cœur meurtri par l'ingratitude de ses sujets ? Comme pour reconnaître la grandeur du personnage qui venait à elle, l'aimable Vierge guérissait dans le même temps un enfant affreusement malade. Délicatesse réciproque, le Pontife adopta aussitôt le

Les Frères de Saint-Jean-de-Dieu chantent les cantiques de sainte Philomène, pendant les veillées dans les chaumières de Bretagne.

jeune *miraculé*, et il ordonna qu'on le placerait, à ses frais, au séminaire de Bénévent.

Grégoire XVI avait institué une fête en l'honneur de sainte Philomène : Pie IX décida que, pour cette fête, un office tout spécial serait composé. Ceux qui connaissent les traditions de l'Eglise savent bien que cet hommage est un des plus éclatants qu'elle puisse rendre aux élus. « Non-seulement, dit la cinquième leçon de *Matines*, de saints prélats et des ecclésiastiques de grand nom, mais encore des rois, des princes et d'autres fidèles illustres par leur piété et leur noblesse sont venus de lointaines contrées vénérer son tombeau, la remercier de ses bienfaits, comme l'attestent tant de vases d'or et d'argent, de rubis et de pierres précieuses, monuments de leur piété. »

VI. — Sainte Philomène en France.

On pense bien que pendant tous ces évènements le nom de sainte Philomène avait passé les Alpes et pénétré en France. Tant de gloire devait retentir dans notre patrie si avide d'émotions religieuses. La sainte enfant était donc invoquée, ici, là, un peu de tous les côtés.

Les détails manquent sur cette première infiltration du culte de sainte Philomène. Dans quel sanctuaire fut-elle invoquée d'abord ? Quel a été le premier messager de sa gloire ? On serait si heureux de transmettre des noms

Portrait de Pauline-Marie Jaricot, fondatrice de la Propagation de la Foi et du Rosaire-Vivant.

propres à la postérité ! mais il ne nous a pas été possible d'en découvrir.

En revanche, la seconde période nous est mieux connue, car le nom de sainte Philomène fut associé à une œuvre mémorable : la rentrée en France des Frères de Saint-Jean de Dieu. On sait la mission sublime que cet ordre a choisie, le soin des infirmes incurables, en particulier des plus disgraciés et des plus rebutants. Sous la Restauration, quelques hommes d'élite, voulant rendre à notre pays une Congrégation si secourable, se mirent à parcourir les provinces pour recueillir les premiers fonds. Or, entre tous les Saints qu'ils pouvaient appeler au secours de leur entreprise, ces vaillants chrétiens choisirent de préférence notre Thaumaturge, et ils se vouèrent à la propagation de son culte, tout en implorant pour leur œuvre la charité des fidèles. Les moyen par eux adopté rappelle l'âge des trouvères. Les pieux mendiants s'en allaient de ville en ville, de village en village, entrant dans les maisons, et chantant devant les familles étonnées des cantiques à sainte Philomène. Ce nom était sans doute inconnu à beaucoup de ceux qui l'entendaient ; mais l'explication suivait les cantiques, et tout de suite s'éveillait la sympathie pour la petite Sainte. Les moines partis, on redisait le soir, à la veillée, leurs gracieux refrains, et l'on baisait l'humble médaille laissée en souvenir par les chanteurs du

Guérison miraculeuse de M^lle^ Jaricot au Sanctuaire de Mugnano.

bon Dieu. C'est ainsi que sainte Philomène fut rapidement connue et invoquée, principalement en Bretagne, la vieille terre privilégiée de la foi.

Mais l'évènement qui donna un retentissement extraordinaire à la renommée de sainte Philomène, ce fut la guérison de l'illustre Lyonnaise Marie-Pauline Jaricot, une des plus belles âmes de notre temps. Elle ressemble à sainte Thérèse. Ardente, passionnée, généreuse, d'une rare culture intellectuelle, étant jeune fille, Pauline-Marie éprouva, comme la Sainte à laquelle nous venons de la comparer, un de ces vertiges du monde qui ravissent tant de jeunes personnes à la vie chrétienne. La crise se dénoua par un sacrifice total de l'héroïque enfant à Dieu.

Elle se voua dès lors aux œuvres de piété et de zèle et devint fondatrice de la *Propagation de la Foi* et du *Rosaire Vivant*. Mais voilà qu'une violente maladie de cœur se déclare, et le moment vint où l'on crut qu'elle n'y résisterait pas. Les Frères de Saint-Jean-de-Dieu lui avaient fait connaître sainte Philomène et ses miracles. Malgré son état qui obligeait, pour la changer de place, de la transporter assise dans un fauteuil, M^lle^ Jaricot voulut entreprendre le pèlerinage de Mugnano.

Sa réputation l'avait précédée à Rome. Elle fut reçue avec honneur au Sacré-Cœur de la Trinité-du-Mont, et

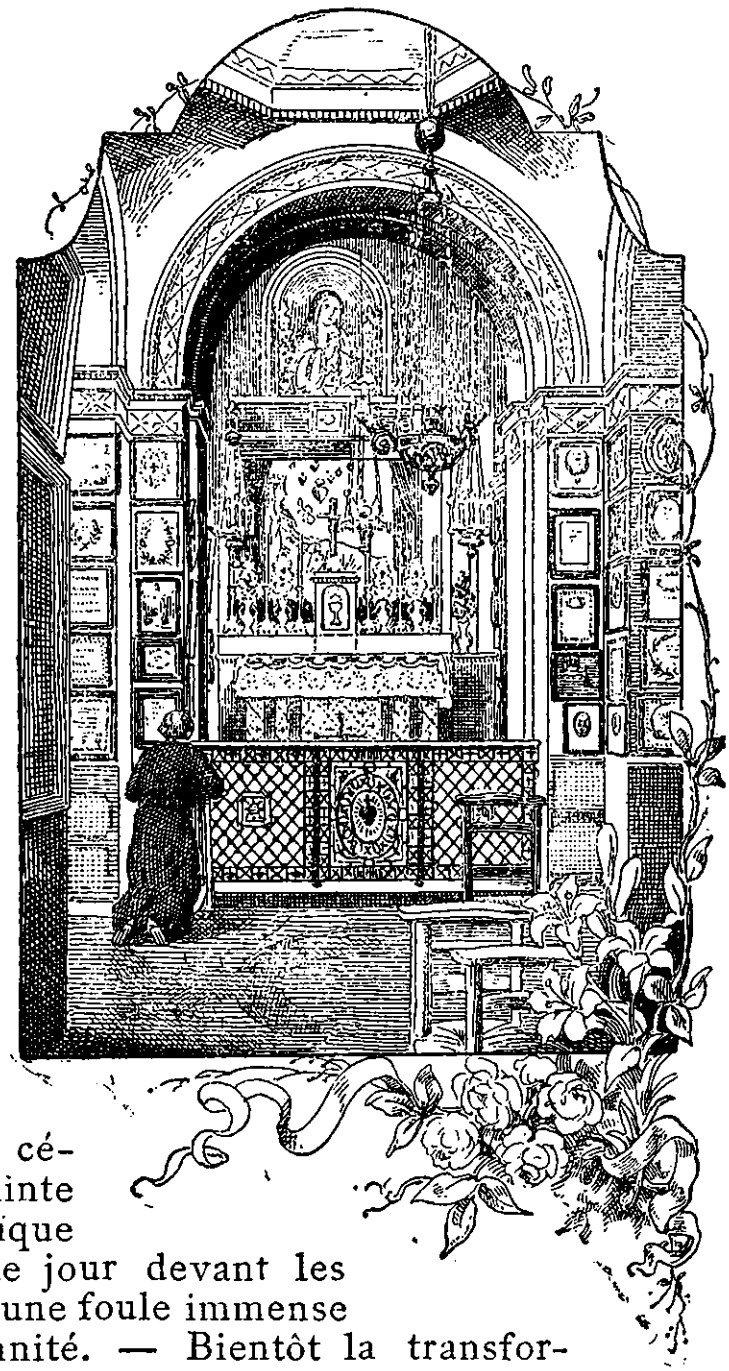
Retour de M^lle^ Jaricot, à Rome, après sa guérison.

le Pape Grégoire XVI s'y rendit pour la voir. Frappé de son état, le doux Pontife n'hésita pas à lui demander de prier pour lui, *dès qu'elle serait au Ciel.*

— Oui, Très Saint Père, je vous le promets, répond Pauline, mais si à mon retour de Mugnano, j'allais à pied au Vatican, Votre Sainteté daigneraitelle procéder sans retard à l'examen définitif de la cause de sainte Philomène ?

— Oh oui, ma fille, car alors il y aurait *miracle de premier ordre*, répliqua Grégoire XVI. Puis se retournant vers la Supérieure de la maison, il ajouta en italien pour que Pauline ne comprit pas : « Qu'elle est donc malade, notre fille ! nous ne la reverrons plus, elle ne reviendra pas. » Pauline sourit ; la foi fortifiait son espérance.

Malgré l'ardeur néfaste du climat, la moribonde put arriver à Mugnano. C'était le 8 août 1835. Le surlendemain, on célébrait la fête de sainte Philomène. L'héroïque malade passa tout le jour devant les reliques, au milieu d'une foule immense attirée par la solennité. — Bientôt la transformation s'opère. Une chaleur intense envahit la moribonde ; une joie étrange la pénètre ; plus de doute, c'est la guérison ; le miracle imploré vient de s'accomplir. Pauline l'a senti, mais craignant les transports du peuple, elle se fait porter encore, en présence de la consternation



Chapelle dédiée à sainte Philomène sur la colline de Fourvière, à Lyon, par Mlle Jaricot.

générale. Pourtant le lundi soir, 10 août, après la bénédiction et le départ de la foule, elle se hasarde et marche seule jusqu'à la porte, sans faire usage du grand fauteuil, son véhicule ordinaire. Quand le gardien de l'église la voit ainsi sur pied, stupéfait d'abord, convaincu ensuite, il jette des cris, fait mettre les cloches à la volée, et la bonne Pauline qui avait voulu se soustraire aux ovations populaires doit subir d'indescriptibles assauts. Elle se prêta doucement à toutes les exigences, et l'on peut croire qu'à la fin rien ne manquait à la preuve *expérimentale* de sa guérison.

Le retour fut un triomphe pour sainte Philomène. Dans sa reconnaissance, Pauline avait installé sur sa chaise de poste l'insigne relique qu'elle avait obtenue, ainsi qu'une belle statue. On devine quelle curiosité d'abord, quelle dévotion ensuite s'éveillèrent partout sur son passage. A chaque relai, c'étaient des acclamations et comme des cérémonies improvisées en plein air autour des voyageuses.

Naturellement, Pauline voulut revoir Grégoire XVI, qui peut-être à ce moment la croyait morte. Quand le Pontife la vit devant lui, pleine de force et de santé, il ne put maîtriser son émotion :

— Est-ce bien ma chère fille ? s'écria-t-il. Revient-elle de la tombe, ou Dieu a-t-il manifesté en sa faveur la puissance de la Vierge martyre ? Et il faisait marcher Pauline dans les immenses salles du Vatican : « Encore, encore plus vite ! disait-il, je veux être sûr de n'avoir

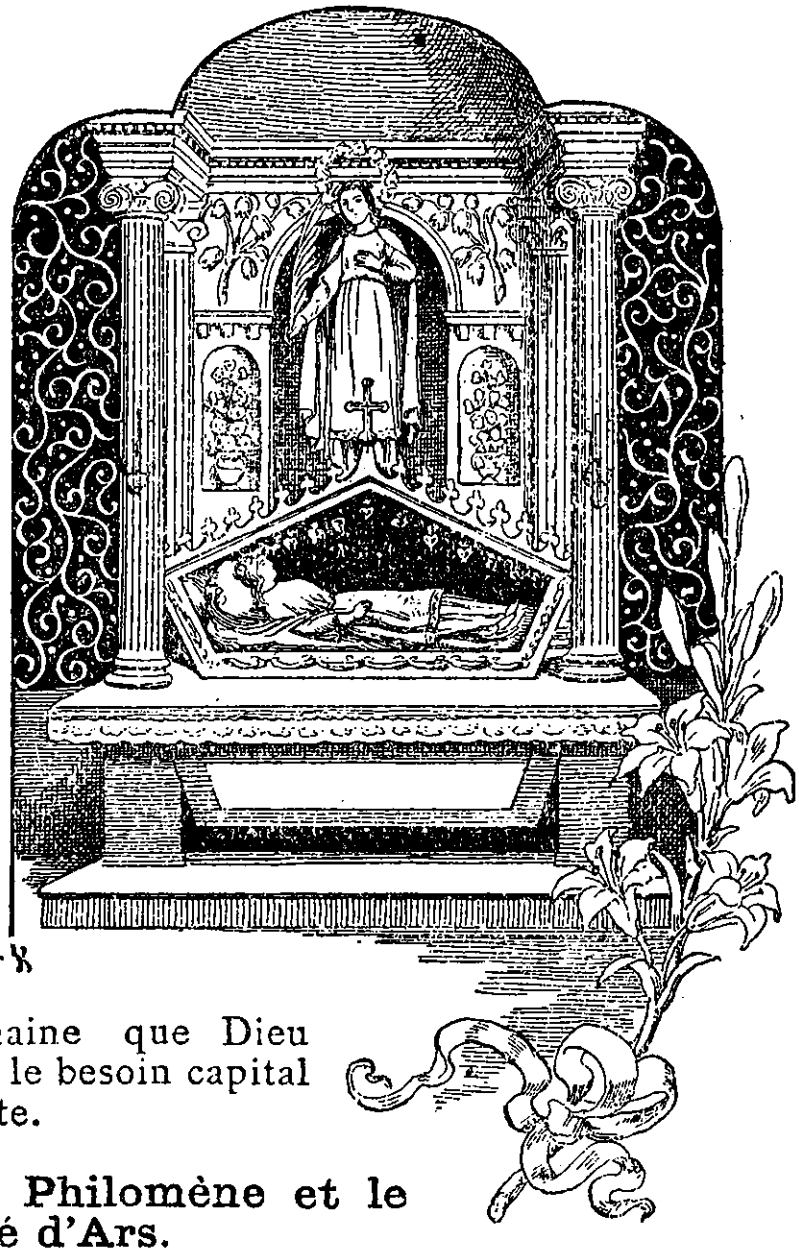
Portrait de J.-B.-M. Vianney, curé d'Ars.

pas sous les yeux une apparition de l'autre monde. »

L'auguste vieillard combla Pauline de privilèges et la retint à Rome une année entière. D'autre part, il donna aussitôt l'ordre d'instruire canoniquement la cause de sainte Philomène.

Rentrée en France, Mlle Jaricot fit élever dans sa propriété de Fourvières une chapelle en l'honneur de sa bienfaitrice. L'image et les reliques qu'elle avait rapportées du triomphe de Mugnano y furent placées. Voilà le premier sanctuaire public établi en France en l'honneur de la Bienheureuse. Les *ex-voto* couvrent ses murs.

La noble femme consacrait ensuite toute sa fortune à la régénération de la classe ouvrière, devinant en cela, par cette clairvoyance surhumaine que Dieu donne aux Saints, le besoin capital de l'heure présente.



Chapelle de sainte Philomène, à Ars.

VII. — Sainte Philomène et le Curé d'Ars.

Tous ceux qui abordèrent la *miraculée* durent entendre les louanges de sa Bienfaitrice et subir l'action que sa parole convaincue ne pouvait manquer de produire.

Or, parmi les visiteurs de Melle Jaricot, se trouvait un humble prêtre du diocèse de Belley. Sa paroisse, une des plus misérables de la région, était au nombre de celles que Pauline secourait, et l'homme de Dieu venait de temps à

autre tendre la main pour ses pauvres. Quelle que fut l'humilité du prêtre, il n'avait point passé inaperçu dans la foule de ceux qui puisaient aux mains constamment ouvertes de la riche Lyonnaise (les belles âmes se révèlent toujours), car elle lui réserva comme à un privilégié une relique de sainte Philomène. « Monsieur le Curé, dit-elle en la lui remettant, ayez grande confiance dans cette Sainte ; elle vous obtiendra tout ce que vous lui demanderez. »

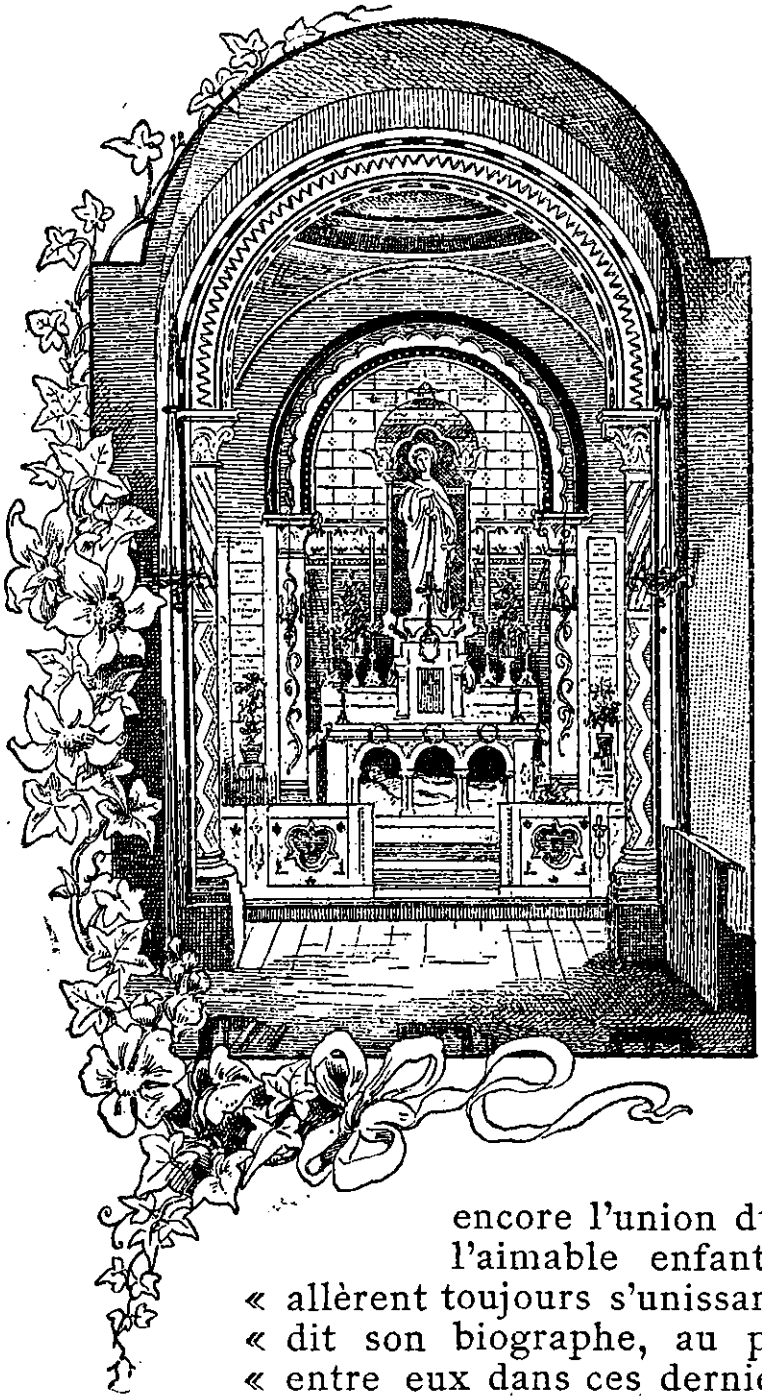
Ce prêtre était le curé d'Ars, la grande figure sacerdotale de ce siècle !

Que se passa-t-il aussitôt dans l'âme du Saint ? Dieu seul le sait, mais à dater de ce jour, le Prêtre et la Vierge ne se quittèrent plus. Lui, parlait constamment d'elle avec une tendresse inspirée, et elle faisait avec une docilité d'enfant tout ce qu'il voulait. Quelque faveur qu'on lui demandât en son nom, elle l'accordait. Ne se crut-il pas un jour obligé de modérer sa complaisance ? Oh ! non pas qu'il eût l'idée de diminuer ses grâces, mais il trouvait que tant de miracles faisaient trop parler de lui.

Heureusement la *petite Sainte* ne l'écouta guère, et non seulement elle continua ses prodiges, mais encore elle en voulut faire un pour lui-même. C'était en 1843. A force de se priver de tout, de nourriture et de feu, le saint homme

Le curé d'Ars inspiré par sainte Philomène.

avait gagné une fluxion de poitrine. Il était très mal, on venait de lui administrer les derniers sacrements, et l'on n'attendait plus que le dénouement fatal, lorsque tout à coup, pendant qu'une messe se disait pour lui à Sainte Philomène, on le voit s'endormir doucement, puis bientôt se réveiller absolument guéri. « C'est une opinion générale, dit M. Monnin, son historien, que sainte Philomène lui était apparue, et lui avait dit des choses qui ont fait, jusqu'au terme de sa longue vie, la consolation du saint prêtre. » Durant ce sommeil mystérieux, on l'entendit murmurer plusieurs fois le nom de sa douce protectrice. Un tableau placé dans la belle chapelle de la Sainte, à Ars, perpétue le souvenir de cette miraculeuse guérison.



L'effet naturel de cette faveur fut de resserrer encore l'union du saint prêtre et de l'aimable enfant. « Leurs cœurs « allèrent toujours s'unissant de plus en plus, « dit son biographe, au point qu'il y avait « entre eux dans ces dernières années, on le « sait par des confidences réitérées, un com- « merce immédiat et direct, et dès lors, le saint vivant « eut, avec la bienheureuse, la familiarité la plus douce « et la plus intime. C'était d'une part une perpétuelle

Chapelle de sainte Philomène dans l'église de Saint-Martin de Gigny, à Saint-Dizier.

« invocation, de l'autre une assistance sensible, une sorte « de présence réelle. »

A combien d'âmes le saint Curé a-t-il fait partager son amour? A des millions sans doute, car on sait que pendant vingt-cinq ans l'église d'Ars n'a pas désempli, et personne n'y est entré sans entendre le doux vieillard parler de sa *petite Sainte*. M. Vianney a donc été le grand apôtre de sainte Philomène. Sans quitter son village, il a couvert la France de sanctuaires en son honneur. On lui envoyait de tous côtés des statues à bénir, pour lui montrer que c'était à lui qu'on devait de la connaître. En 1859, l'année de sa mort, on peut bien dire qu'il avait mis la France aux pieds de sainte Philomène.

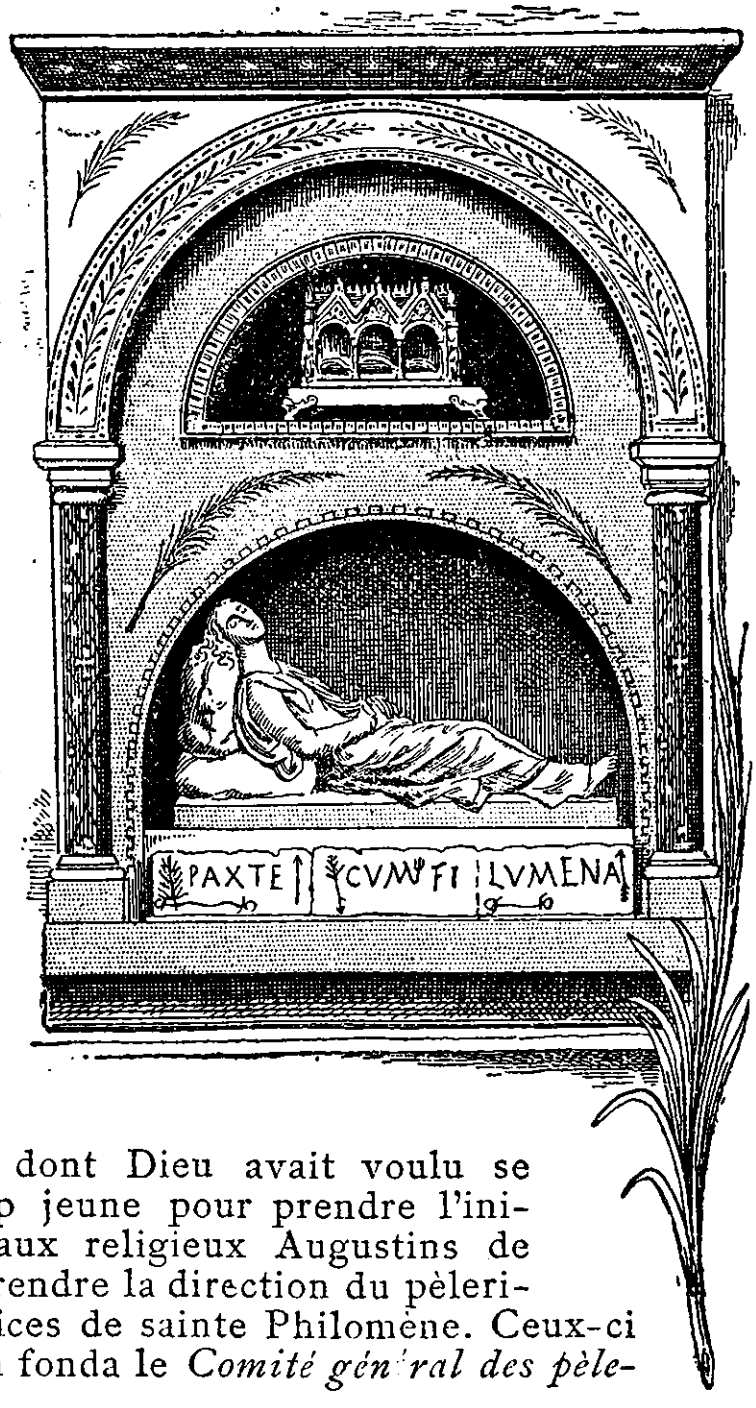
Comment pouvoir raconter dans un si petit livre même les principaux faits miraculeux par lesquels l'aimable Thaumaturge a répondu à tant d'amour? Ils se sont produits sur tous les points de la France, à tous les autels dressés en l'honneur de sainte Philomène.

VIII. — Les Pèlerinages nationaux.

Au mois d'octobre 1871, au lendemain de nos désastres, un jeune prêtre du clergé de Paris, entièrement dévoué à sainte Philomène, priait tristement sur la tombe du curé d'Ars, près de l'autel de la *petite Sainte*. Il songeait au moyen de détourner de notre chère patrie la juste colère

Chapelle de Ste Philomène dans l'église de Villers-les-Pots (Côte-d'Or).

du ciel. Tout à coup, une idée se lève dans son âme : peut-être un grand pèlerinage, un *pèlerinage national*, en l'honneur de la Reine du ciel, attirerait sa protection sur nous et nous serions sauvés !... Cette idée l'envahit peu à peu et prit bientôt une telle intensité, que de retour à Paris il n'hésita pas à la communiquer autour de lui. On fit d'abord quelques objections, mais déjà la chose paraissait possible, puisque l'on commença des neuvaines, au sanctuaire de sainte Philomène, dans l'église Saint-Gervais. La bonne Sainte produisit sur les autres la même conviction qu'elle avait communiquée à son pieux serviteur, et le projet d'un *pèlerinage national* fut partout annoncé. Le sanctuaire de la Salette était naturellement désigné, puisque c'est là que Marie a pleuré en annonçant les malheurs de la France.



L'humble prêtre dont Dieu avait voulu se servir d'abord, trop jeune pour prendre l'initiative, demanda aux religieux Augustins de l'Assomption de prendre la direction du pèlerinage sous les auspices de sainte Philomène. Ceux-ci acceptèrent, et l'on fonda le *Comité général des pèlerinages*.

L'action fut si vive que, le 18 août 1872, l'église Saint-Gervais voyait entrer un magnifique cortège de pèlerins prêts à partir. Ils venaient demander à sainte Philomène, leur aimable inspiratrice, de les bénir. De tous les points

Monument en l'honneur de sainte Philomène dans l'église de Saint-Gervais, à Paris.

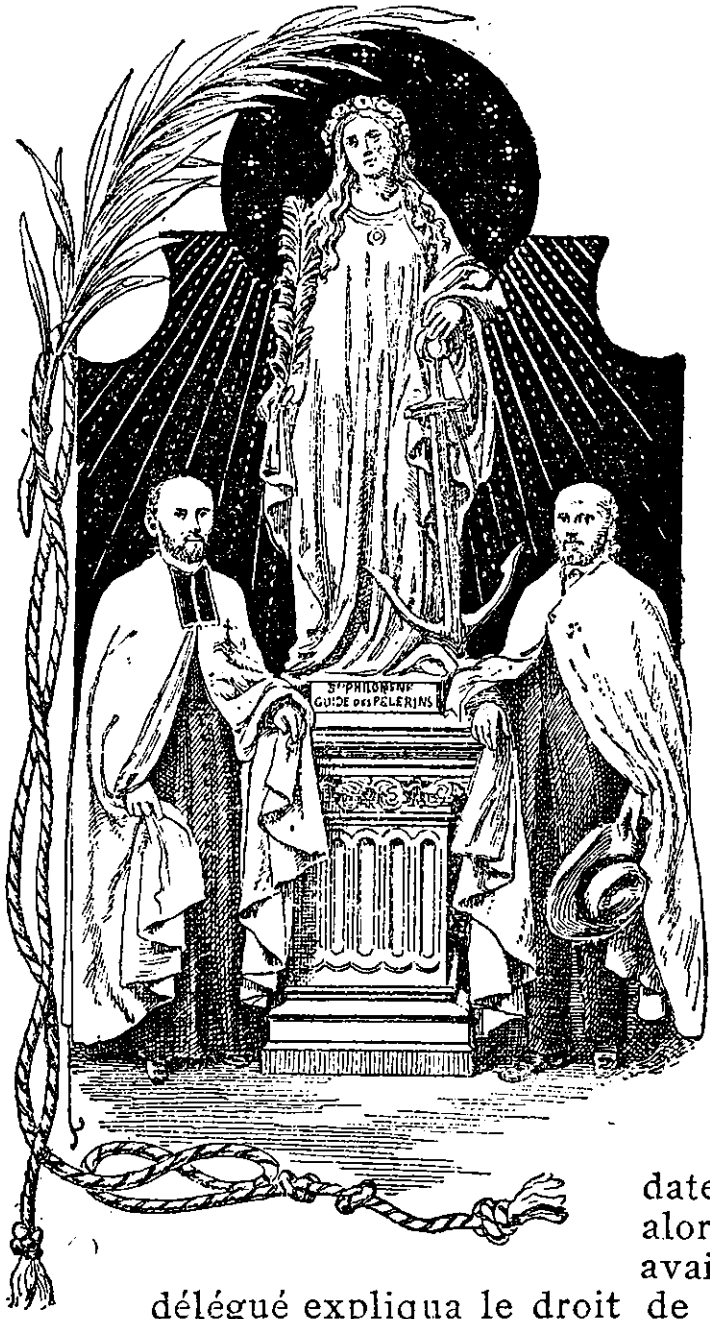
de la France, on avait répondu à l'appel du Comité. Deux jours après, des milliers de chrétiens pénitents priaient à la Salette pour l'Eglise et le salut de la Patrie.

L'élan était donné, les pèlerinages nationaux *rentraient dans nos mœurs chrétiennes*. On vit depuis, tous les ans, des légions de pèlerins se former aux quatre coins de la France, se rencontrer en priant partout où s'élèvent des autels privilégiés : à Lourdes, à Chartres, à Notre-Dame de France, à Notre-Dame des Victoires, à Pontmain, à Paray-le-Monial, au Mont glorieux des Martyrs. — Quoi donc ! bientôt on éprouva le besoin de passer la frontière, d'aller à Rome baiser le seuil des temples saints, vénérer le chef auguste de l'Eglise.

— Mieux encore ! pourquoi ne pas reprendre sous une autre forme l'idée des croisades, et

1870-1871 — Sainte Philomène inspiratrice des Pèlerinages nationaux.

ne pas se donner rendez-vous au tombeau de Jésus ? Et en effet, en 1882, mille pèlerins saintement audacieux remplissaient deux navires et cinglaient vers la Palestine. Cette fois, sainte Philomène était, pour ainsi dire, personnellement du voyage. La promotrice du premier pèlerinage national avait inspiré à un groupe de ses plus pieux serviteurs d'emporter avec eux son image, afin de la dresser sur cette terre qu'ont foulée les pieds bénis du Sauveur.



Quelle inoubliable journée, celle qui rassembla les pèlerins, dans l'église française de l'*Ecce Homo*, à Jérusalem, pour l'érection solennelle de la statue venue de France ! — C'était le 25 mai 1882, quatre-vingtième anniversaire de la découverte du corps de la Thaumaturge. Bien avant l'heure, les trois nefs de l'église débordaient de pèlerins. La statue, bénite à Paris, avant le départ, se dressait radieuse à la place que le vénérable P. Alphonse-Marie de Ratisbonne, le fondateur de l'Œuvre de Sion, alors encore vivant, lui avait marquée. Un prêtre délégué expliqua le droit de la sainte Enfant à la place d'honneur qu'on venait lui faire, puisqu'elle était la première inspiratrice des pèlerinages, l'apôtre des nouvelles croisades. Et c'est sous ce titre qu'elle fut plusieurs fois acclamée.

Ce titre doit lui rester. Le grand mouvement de foi qui

Statue de sainte Philomène, érigée dans le Sanctuaire de l'*Ecce Homo*, à Jérusalem. — 25 mai 1882. — Les deux pèlerins délégués.

s'est traduit en France et en Europe par de si belles manifestations vient d'elle ; il serait injuste de l'oublier, il est nécessaire que ses fidèles amis le redisent.

IX. — Le Cordon de sainte Philomène.

Depuis plusieurs années, ses plus dévots serviteurs avaient pris l'habitude de porter en son honneur un cordon aux couleurs blanche et rouge, emblèmes de la virginité et du martyre. Ils voulaient attirer sur eux les faveurs spéciales de la Sainte.

La dévotion du Cordon bénit se propageant chaque jour davantage, on crut opportun d'en informer officiellement le Saint-Siège, et de solliciter son approbation. Après examen, la Sacrée Congrégation des Rites, dans sa séance du 15 décembre 1883, reconnut légitime et louable l'usage de porter un Cordon bénit en l'honneur de sainte Philomène. Le Décret concédant la formule de bénédiction fut rendu le 20 du même mois.

Le Pape ne tarda pas à consacrer la pieuse pratique. Par un Bref du 3 avril 1884, il daignait y attacher à perpétuité de précieuses indulgences que peuvent gagner dans toute l'Eglise les fidèles de l'un et l'autre sexe. Une famille religieuse, les Prêtres de la Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul, a été désignée pour bénir ce Cordon avec application d'indulgences.

La précieuse livrée s'est répandue avec une rapidité extraordinaire. Fréquemment elle a été l'instrument de guérisons merveilleuses. A l'heure qu'il est, plus de cinquante mille fidèles portent les couleurs de sainte Philomène.

Portrait de M. Le Prevost, fondateur de la Congrégation des Frères de Saint-Vincent-de-Paul.

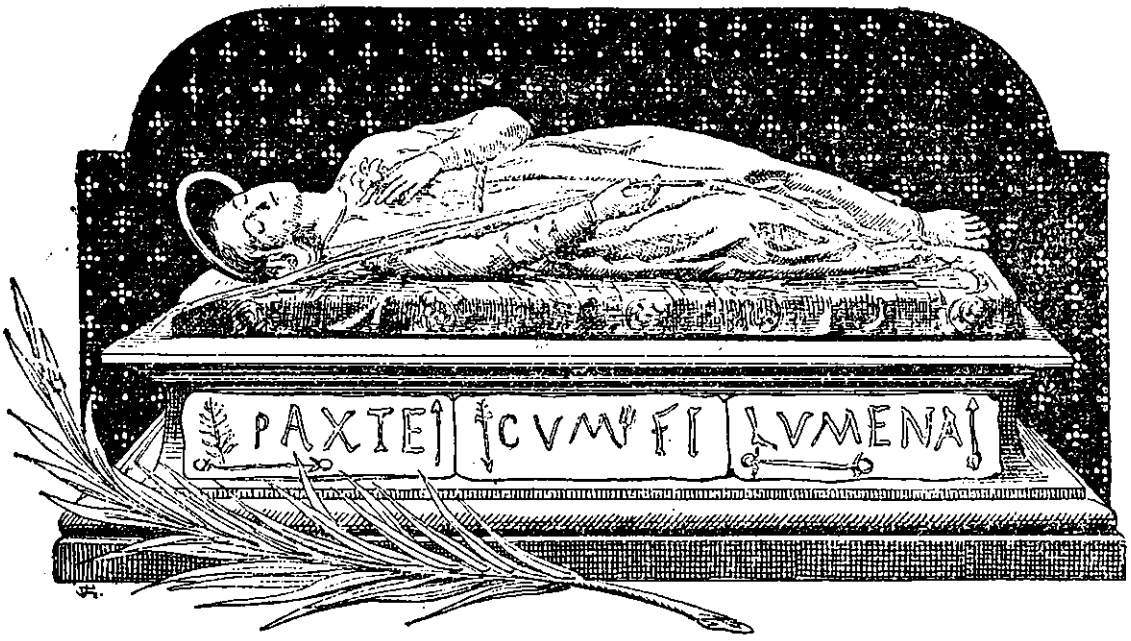
X. — L'Œuvre de Sainte-Philomène.

Il était impossible que tant d'admirateurs de la même Sainte ne se groupassent point en une de ces associations pieuses comme on en a tant vu naître au sein de la société chrétienne. L'*Œuvre de Sainte-Philomène* se trouva donc formée comme d'elle-même. Le Cardinal Guibert, Archevêque de Paris, l'érigea canoniquement dans la Maison Saint-Vincent-de-Paul, 3, rue de Dantzig, Paris-Vaugirard, le 10 février 1884. Un Bref de Sa Sainteté Léon XIII l'étendait bientôt à toute l'Eglise (2 mai 1884).

Cette association a pour *but* d'honorer la Vierge Martyre, de propager son culte, d'unir dans la prière tous ses serviteurs. Il lui fallait aussi un *but apostolique*, car toute œuvre chrétienne doit revêtir un caractère d'apostolat.

On l'a vu, les forces que sainte Philomène avait rendues à Mᵉˡˡᵉ Jaricot furent consacrées à la régénération de la classe ouvrière. Cette œuvre lui coûta sa fortune et très probablement sa vie. Ce n'est pas ici le lieu de donner des détails, mais on sait qu'au moment suprême de sa douleur, Mˡˡᵉ Jaricot alla se jeter *aux pieds de Sᵗᵉ Philomène*, dans sa chapelle de Fourvière, et s'offrir en *victime* pour

Le cardinal Guibert vient présider l'érection de l'Œuvre de sainte Philomène.



la conversion du peuple. L'holocauste fut agréé, car bientôt après elle mourait avant l'âge, dans l'angoisse et l'abandon.

Pauline-Marie avait écrit : « Je sais que notre Rédemp-« teur est vivant et qu'après une attente plus ou moins « longue, sa miséricorde ressuscitera la vertu chez les « pauvres ouvriers, en leur donnant des *apôtres* et des *frères* « pour les sauver. »

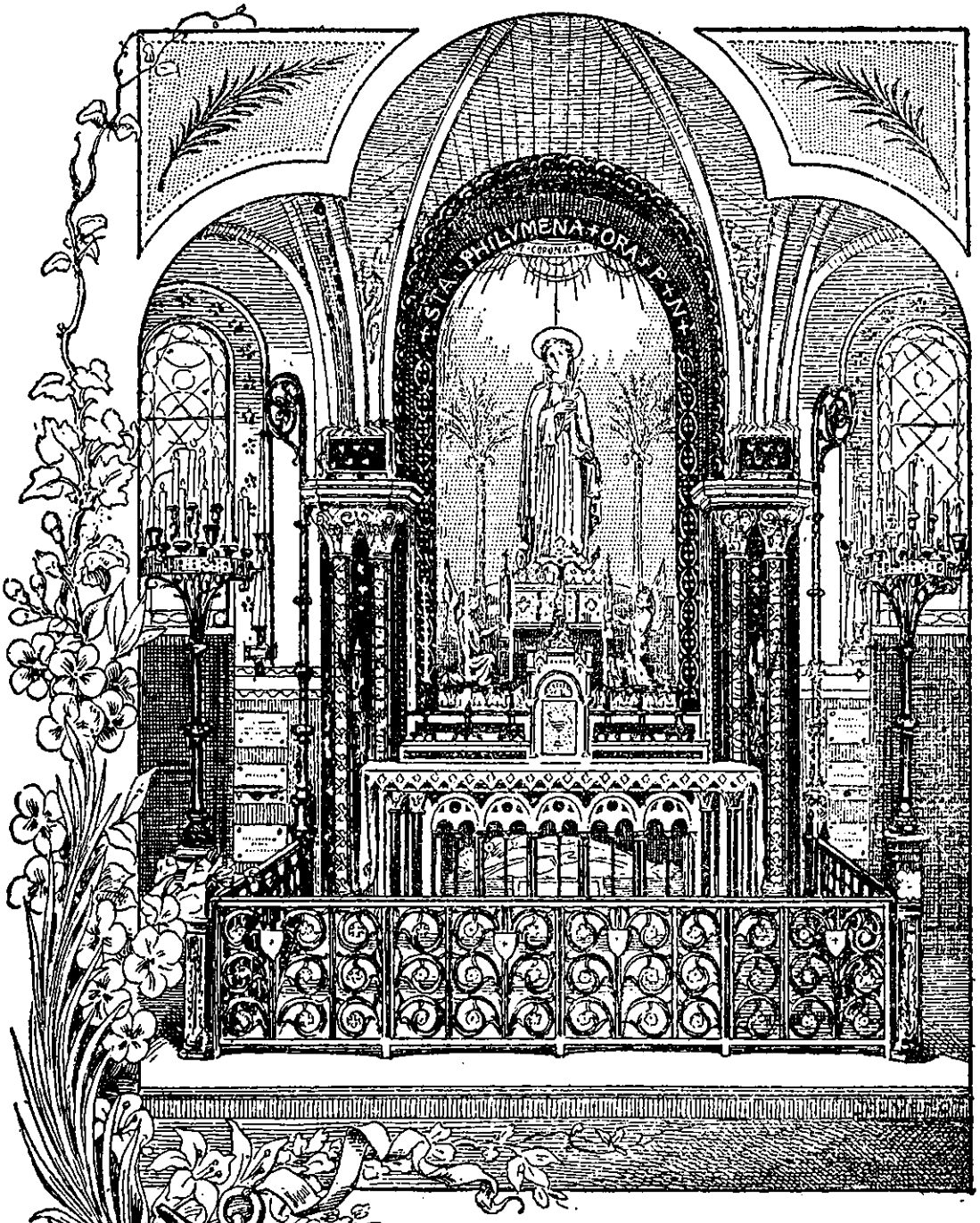
Quand mourut cette héroïque martyre de la charité, Dieu venait de susciter l'homme choisi pour donner aux ouvriers ces *apôtres* et ces *frères*. Nous voulons parler de M. Jean-Léon Le Prevost, fondateur des Frères de Saint-Vincent de Paul. Navré par la détresse morale du peuple parisien, ce grand chrétien eut l'idée de former une Congrégation uniquement vouée à la conversion de la classe ouvrière. Sainte Philomène, qui avait entendu la prière de M^lle^ Jaricot, devait aussi intervenir dans l'entreprise de celui qui devenait le *père* des apôtres de l'ouvrier.

Au début de sa fondation, M. Le Prevost désira consulter le curé d'Ars, et il se transporta auprès du saint prêtre.

Personne n'allait à Ars sans invoquer sainte Philomène. Aussi le pieux fondateur voulut-il que son compagnon célébrât la messe à l'autel de la Thaumaturge, et il la servit lui-même, n'étant pas encore prêtre. La décision du bon curé fut celle-ci : « Votre fondation est de Dieu, elle réussira. » Elle a réussi ; en effet, à l'heure présente, dans Paris seulement, plus de trois mille jeunes gens de la classe ouvrière doivent à la Congrégation de M. Le Prevost de connaître et d'aimer Jésus-Christ.

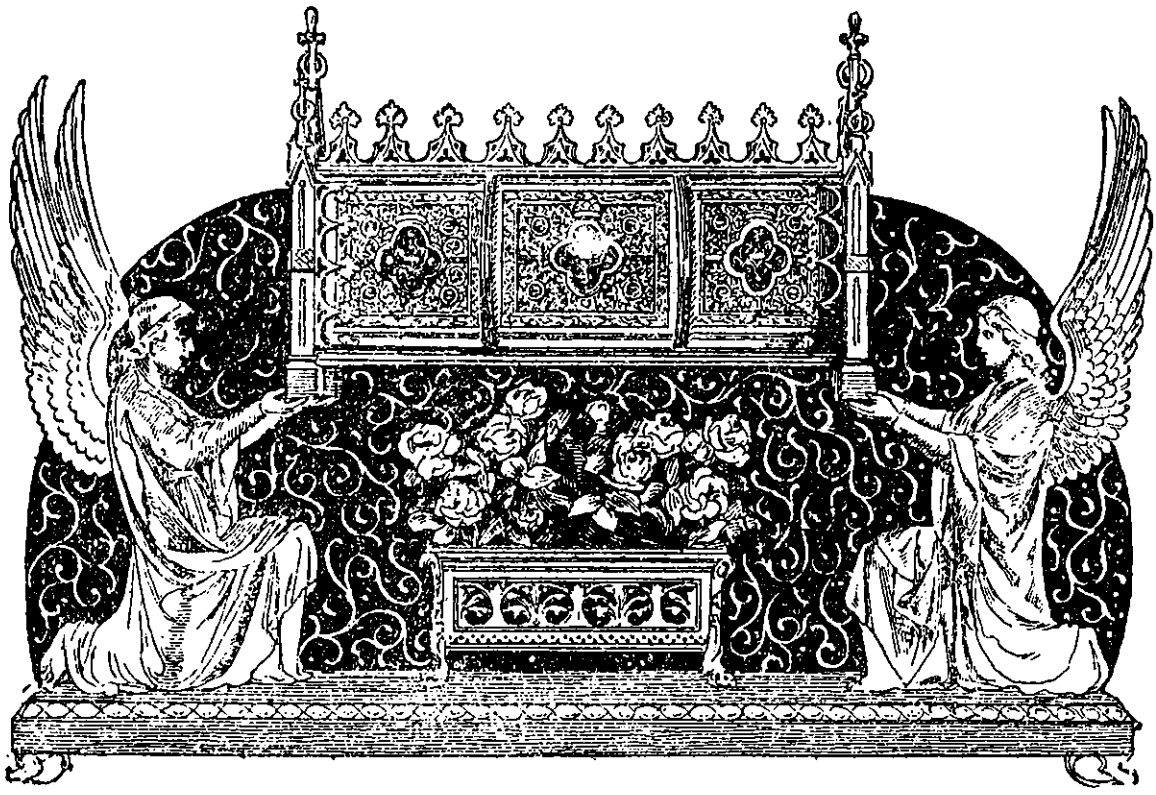
Or, c'est là, à Vaugirard, dans cette Maison Saint-Vincent-

Statue de sainte Philomène, offerte par l'Œuvre à S. S. Léon XIII à l'occasion de son Jubilé sacerdotal.



de-Paul, où l'admirable fondateur avait établi le centre de ses travaux que, dix ans après son trépas, l'*Œuvre de Sainte-Philomène* est venue se fixer par une suite de circonstances providentielles. Non-seulement, nous l'avons dit, l'autorité ecclésiastique l'y érigea canoniquement, mais encore Sa Sainteté Léon XIII l'élevait, le 18 mai 1889, à la dignité

Le Sanctuaire de l'Œuvre de sainte Philomène, à Paris.



suprême d'*Archiconfrérie* pour la France entière. Le Souverain Pontife sanctionnait en même temps le *but apostolique* de l'Œuvre, *qui est de prier le Dieu de miséricorde, par l'intercession de sainte Philomène, pour obtenir que les ouvriers égarés reviennent à la voie du salut éternel et que les enfants de la classe ouvrière soient instruits chrétiennement.*

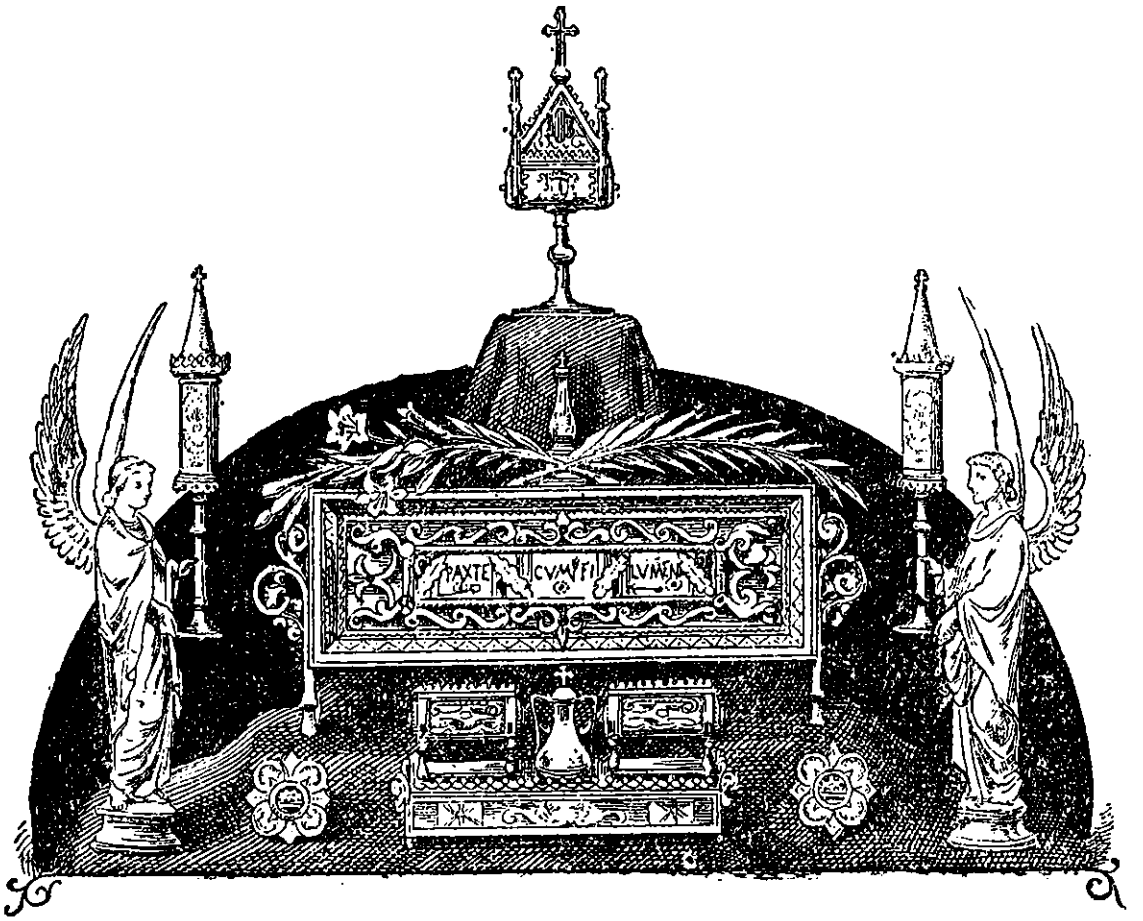
Sainte Philomène sera désormais la protectrice officielle du peuple, des petits, de cette immense foule qui souffre, par la faute de grands coupables, « dans l'infortune et la misère imméritée. » *(Paroles de Léon XIII.)*

XI. — Le Sanctuaire de l'Œuvre, à Paris.

Et maintenant, faisons ensemble un pèlerinage au sanctuaire privilégié de notre aimable Sainte. Il est situé dans le parc de la *Maison Saint-Vincent de Paul.*

Au premier pas que l'on fait dans l'enceinte, on l'aperçoit devant soi, la douce enfant, au-dessus de l'autel, entourée de lampes, avec son céleste sourire. Prions, prions longuement, car nous sommes au centre de son action bienfaisante. Après Mugnano, c'est ici qu'il faut chercher les plus considérables fragments de ses restes sacrés. L'âme des Saints attend toujours le corps qu'elle animait ; mieux encore, elle aspire constamment à le reprendre. En conséquence, il est permis de dire qu'elle est plus présente là où sont les cendres de ce corps. Sainte Philomène est donc

Chasse monumentale de sainte Philomène.



ici, non seulement d'une présence morale et mystique, mais encore d'une sorte de présence physique et réelle.

L'autel est fait de marbres blanc et rouge antique, relevés de ciselures en cuivre doré. La composition en est extrêmement remarquable : Partant de l'idée primitive (les premiers autels furent des tombeaux de martyrs), l'artiste a fait de son autel un tombeau. Tout le devant est formé par une claire-voie d'un travail très fin, derrière laquelle apparaît la sainte Martyre au moment où elle vient d'expirer. Les membres sont détendus, affaissés par la mort ; le visage est doux ; la lutte s'achève à peine et déjà la transfiguration commence. D'une main elle tient la palme, de l'autre elle serre un lys contre sa poitrine, toute la récolte du jardin de son cœur !

En avant du socle sur lequel la statue repose, se dresse un beau reliquaire ciselé, contenant des fragments du *Titulus* sépulcral de la Bienheureuse. Une fiole le surmonte remplie de la poussière de son tombeau.

D'autres reliquaires sont encore disséminés dans cette sorte de crypte, si nombreux que cet autel est moins l'image d'un tombeau qu'un tombeau même.

De chaque côté du tabernacle deux gradins nous amènent à une galerie de cuivre imitant une bordure de feuillage d'où

Le trésor des reliques de sainte Philomène.

sortent comme des fleurs des coupes de lampes.

Au-dessus de cette galerie illuminée, trône le grand reliquaire, fait d'un cylindre de cristal monté en bronze et porté par deux anges. Ce cylindre contient les panneaux mobiles dans lesquels sont disposés les ossements de la Vierge. L'aspect en est éblouissant. Du vermeil, de l'or, des diamants, des perles fines, des rubis, des émeraudes, une parure de reine qui s'est égrenée sur une végétation fantastique de métaux précieux !

Vient enfin la statue de l'aimable Enfant. Ce n'est plus la martyre expirante que nous avons vue sous l'autel; c'est l'élue de Dieu au sein de la gloire, la palme sur son cœur, une main appuyée sur l'ancre, la couronne de roses au front, le regard perdu dans l'infini. Elle resplendit, comme heureuse d'être là, sous cette poétique lumière faite des rayons du jour, des reflets des lampes et des scintillements des parures.

Avant de sortir, l'âme embaumée, prions encore; prions-la pour nous, pour ceux que nous aimons, pour ceux qui nous font souffrir, pour l'Eglise, pour la France, pour le retour de la foi dans les âmes, pour l'extension dans le monde du règne adoré de Jesus-Christ.

Imprimatur: A. LECLERC, præp. gen.

Statue de Ste Philomène vénérée à Paris, au Sanctuaire de l'Œuvre.

Mission de Ste Philomene en ce siècle

Sainte Philomène est la sainte, l'apôtre spécial de l'heure présente. Oubliée au fond des catacombes depuis dix-sept cents ans, elle se lève tout à coup, au seuil de ce siècle, dans sa robe de vierge, la palme du martyre dans la main, couronnée de grâce antique et de candeur chrétienne. Que vient-elle faire? Elle vient convertir notre siècle; elle vient ramener le surnaturel divin dans ce monde follement épris des droits de la raison. Mais pourquoi elle? Pourquoi, cette mission, Dieu l'a-t-il confiée à une martyre inconnue, du christianisme primitif? C'est pour nous ramener, nous, les chrétiens de la décadence, à nos origines, pour nous retremper à la source vive d'où nous sommes sortis. Dieu a voulu régénérer, par cette graine récoltée aux premières fleurs de l'Église, la semence vieillie qui lève de nos jours avec tant de peine. Et il lui a plu que cette Vierge, sa messagère, fût une inconnue, sans histoire. Un nom très doux lu sur un tombeau, voilà tout ce qu'on sait d'elle; c'est afin que l'on vît le pur surnaturel éclater dans cette enfant. Si elle avait une histoire glorieuse, mouvementée, héroïque, on pourrait dire qu'elle nous a séduits, exaltés par les événements de sa vie. Mais non, rien; c'est bien spontanément que le miracle fleurit sur ses reliques; c'est bien le surnaturel authentique qu'elle nous apporte. — Dieu pouvait-il mieux montrer à ce siècle défiant la réalité de son intervention? Pouvait-il plus clairement lui dire: c'est moi, ton Dieu, qui te cherche?...

C'est sous cet aspect précis que les amis de sainte Philomène doivent contempler leur bien-aimée protectrice. Ils la rattacheront ainsi à l'œuvre capitale de Dieu, qui est la Rédemption du monde; de plus, ils la comprendront toute: le choix que Dieu a fait d'elle, son avènement, les phases rapides qu'a parcourues son culte. Or, mieux comprendre, n'est-ce pas mieux aimer, quand il s'agit d'une sainte aussi puissante et aussi bonne?

La Thaumaturge sainte Philomène, *d'après le bréviaire romain et l'archéologie sacrée,* par Louis Petit, prêtre des Frères de Saint-Vincent de Paul. 1 vol. gr. in-18 de 216 p. Paris, au bureau de l'*Œuvre de Sainte-Philomène*, 3, rue de Dantzig. Prix: 1 fr. 50, franco, 1 fr. 75.

Ce gracieux volume, écrit avec science et piété, est sans doute le *dernier mot de la question* sur sainte Philomène, dont la gloire va croissant, et que le travail de M. Louis Petit contribuera, dans une large mesure, à faire mieux connaître et aimer.

C. PAILLART, Imprimeur-Editeur, ABBEVILLE

Brochures illustrées de Propagande Catholique

VIES DE SAINTS

Sainte Agnès.
Saint Antoine de Padoue.
Saint Bruno et la Grande Chartreuse.
Ste Catherine, d'Alexandrie, patronne des jeunes filles.
Sainte Cécile, vierge et mart., patronne des musiciens.
Ste Jeanne de Chantal, fond. de l'Ordre de la Visitation.
Sainte Claire d'Assise.
Le V. P. de la Colombière, de la Compagnie de Jésus.
Le Vénérable Curé d'Ars, J.-B.-M. Vianney.
Saint Dominique, fond. de l'Ordre des Frères-Prêch.
Le V. P. Eudes, fondateur de la Congrégation de Jésus et de Marie.
Saint François d'Assise.
Saint François Régis.
Saint François de Sales.
Saint François-Xavier et la Neuvaine de la Grâce.
Sainte Geneviève, patronne de Paris.
Saint Georges, soldat mart..
Sainte Germaine Cousin, bergère de Pibrac.
Saint Jean Berchmans, patron de la jeunesse.
Saint Jean de Dieu et Notice sur son Ordre.
Saint Benoît-Joseph Labre.
Saint Louis de Gonzague, modèle et patron de la jeunesse chrétienne.
La Bienh. Marguerite-Marie.
La Vén. Louise de Marillac, fondatrice et première Sup. des Filles de la Charité.
Saint Martial, apôtre et patron du dioc. de Limoges.
St Martin, apôtre des Gaules.
St Nicolas, évêque de Myre et patron de la Lorraine.
Le Bienheur. Jean-Gabriel Perboyre.
Sainte Philomène, la thaumaturge du XIXe siècle.
Saint Pierre Fourier.
Saint Remi, apôtre des Gaules et évêque de Reims.
St Roch, l'admirable pèlerin.
Saint J.-B. de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrét.
Saint Stanislas Kostka, patron de la Pologne et de la jeunesse studieuse.
Sainte Thérèse, sa vie d'après ses mémoires.
Saint Vincent de Paul.

Envoi du Catalogue sur demande.

Ces Brochures se trouvent également à Paris, *chez* **Charles AMAT**, *libraire*, 11, *rue Cassette.*

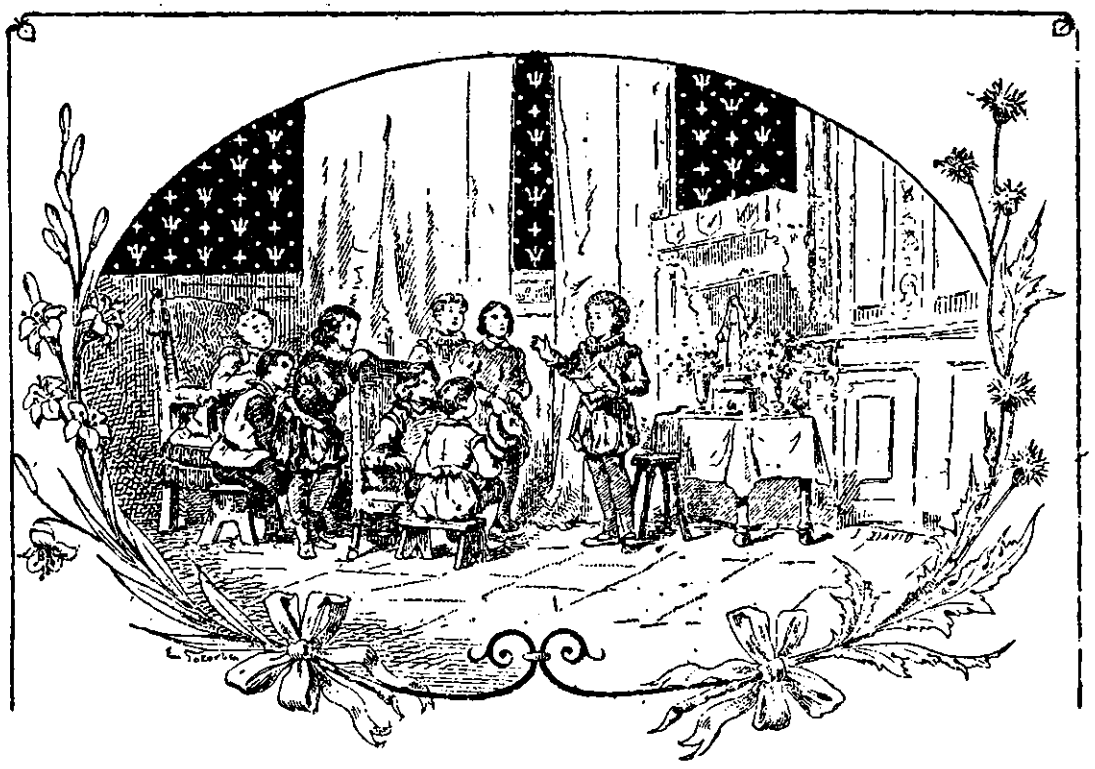
VIE
DE
SAINT
PIERRE FOURIER

ABBEVILLE (Somme)
C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

VIE DE SAINT PIERRE FOURIER

« O Reine, Mère de Jésus, la très sainte entre toutes les Vierges et la très pure entre les Saints, incomparable Marie, ayant intention de publier un nouvel abrégé de la vie de votre serviteur Fourier, ma pensée serait criminelle en votre endroit si je lui cherchais un autre abri que votre protection et consacrais son image ailleurs qu'au pied de vos autels..... puisque je fais profession d'être à vous, Vierge sainte, souffrez que j'attache ce livret aux colonnes de votre berceau, et agréez cette offrande au jour de votre Nativité. » (BEDEL.)

Dédicace à la Très Sainte Vierge.



Saint Ignace venait de mourir laissant à l'Eglise sa Compagnie militante, saint François de Sales et saint Vincent de Paul allaient gagner à Jésus-Christ des milliers d'âmes par l'héroïsme de la charité, lorsque le 30 novembre 1565, naissait à Mirecourt Pierre Fourier, destiné à entreprendre la régénération sociale par l'éducation chrétienne de la jeunesse.

La Lorraine, « sa chère patrie, » vivait heureuse sous le duc Charles III, et Pie IV, « autant pieux d'effet que de nom, » gouvernait l'Eglise.

Dominique Fourier et Anne Nacquart nommèrent leurs trois fils Pierre, Jacques et Jean, « afin qu'autant de fois « ils se souviendraient d'eux-mêmes, ils fussent poussés à « ne se contenter d'une vertu médiocre. »

Pierre montra dès le berceau des dispositions merveilleuses à la vertu et « Dieu planta ce beau lis au milieu « de son cœur au même instant qu'il lui donna la vie. » Dès lors rien de léger en ses paroles et en ses actions ; plein de bonté, doux et obligeant, endurant les injures et les coups plutôt que de prendre part aux querelles ; « il eut traversé les flammes pour exécuter les volontés de ses père et mère. » Pierre se retirait souvent dans un oratoire dédié à la Très Sainte Vierge ; il y prenait un singulier plaisir à parer son autel, à changer les ornements selon les fêtes ; le son d'une clochette réunissait autour de lui un innocent auditoire devant lequel il aimait « à faire le petit prêtre. »

Le jeune Fourier réunit ses camarades pour prier (J. David).

A quinze ans, Fourier entrait à l'Université de Pont-à-Mousson, dirigée par les Pères de la Compagnie de Jésus; il y termina, avec un entier succès, le cours de ses études. Il possédait la langue latine « jusqu'au bien dire », la langue grecque, les lettres et la poésie ne lui semblaient point du luxe; il avait surtout un souci véritable de parler son français purement, de l'écrire et de le prononcer correctement. « Si dans une missive, il rencontrait une faute... il ne faut que cela pour discréditer un homme, disait-il. » Il avait « le travail opiniâtre et la mémoire tenace. » L'étude de saint Thomas, celle de l'Ecriture Sainte et des Pères était, avec la prière, son pain quotidien. « Est-il plus savant, est-il plus pieux, » telles sont les questions de ses amis, au sujet de ce jeune homme de dix-huit ans.

Le grand soin de ses parents pour le bien élever, fut la première source de cette perfection; le souvenir continuel de la présence de Dieu, en détournant son cœur et ses yeux de tous les objets qui passent, les ouvrit délicieusement à la contemplation des biens éternels, qu'il jugea seuls dignes de combler les désirs de son âme.

Recherché par les plus nobles familles de Lorraine pour être le guide des jeunes gens, c'est par l'étude approfondie et l'exercice laborieux de la vertu, par la culture des sciences et des lettres, qu'il veut jeter les fondements de leur bonheur; mais surtout il perfectionne chaque jour sa propre vie, de telle sorte que « jamais le guettant en ses

Portrait du Saint.

paroles et en toutes ses actions et démarches, on ne pût découvrir en lui une faute vénielle, mais une sorte de perfection. »

Est-il question de prendre un état de vie définitif, Fourier consulte le saint Jésuite Jean Fourier, son proche parent et son directeur, le futur guide et ami de saint François de Sales ; et, tandis que toutes les congrégations lui ouvrent leur porte, le choix qu'il fait étonne le monde et lui est dicté par le Saint-Esprit. L'abbaye des Chanoines réguliers à Chaumousey, fondée en 1094, avait bien dégénéré ; les richesses en avaient altéré l'esprit, et favorisé le relâchement. Pierre affronte toutes les difficultés, résiste à toutes les épreuves, endure jusqu'aux mauvais traitements ; soutenu par une ardeur extraordinaire pour la pénitence, une profonde humilité et un courage inébranlable qu'il a puisés dans l'amour de Dieu et le désir de procurer sa gloire, il fait en 1587 sa profession religieuse.

Quelques années plus tard, on offrit une cure au pieux chanoine ; en vain répondait-il « qu'étant ignorant en vertu, il était incapable de devenir curé, » l'abbé de Chaumousey lui ordonna d'accepter ; et sur la promesse de trouver à Mattaincourt « beaucoup de peine et point de récompense temporelle, » il préfère Mattaincourt aux autres prébendes.

Profession religieuse.

Le Catéchisme mis en scène (J. David).

Le jour de la Sainte-Trinité 1597, Fourier entrait dans sa paroisse. « Aujourd'hui simple village des Vosges, Mattaincourt était alors une bourgade importante et manufacturière ; le négoce avec la Suisse y avait introduit des germes de protestantisme, et on l'appelait *la petite Genève.* » Le bon curé commença par édifier les habitants par sa piété ; il porta au jour de la Fête-Dieu le Très Saint Sacrement à la procession, avec la ferveur et la modestie d'un ange ; puis il dit à ses paroissiens que « comme Dieu se donnant sous les espèces eucharistiques sans autre intérêt que le salut des hommes, ainsi se donnait-il à eux en union avec Lui pour le salut de leurs âmes. »

Son premier et naïf historien dit à ce propos : « Saint « Grégoire de Naziance a bonne grâce lorsqu'il compare « les curés à un homme qui danse sur la corde... Si ce « joueur s'en acquitte heureusement, on ne s'en étonne « pas beaucoup ; mais s'il manque d'un pas, il tombe avec « le hasard de sa vie, et n'a que les huées de ceux qui le « regardent .. Si un curé fait bien son devoir, on passe ; « mais s'il trébuche, tout le monde l'envisage avec une « sévérité non pareille. » Plein de ces pensées, Fourier s'appliqua « d'abord à faire ce qu'il devait enseigner. »

Pour connaître à fond sa paroisse, il entreprend la visite de chaque famille ; aussi en peu de mois a-t-il parcouru tout le village et constaté que l'ignorance est la cause des vices qui dominent.

Le soin du catéchisme l'occupe deux fois chaque semaine ;

pour « le rendre plus intelligible et attirer les auditeurs « par quelque nouveauté, il fait dresser une espèce de « théâtre sur lequel des enfants d'élite, bien préparés et « couverts à l'avantage, dépeignaient un vice dans toute « sa laideur, les motifs de le fuir, les punitions desquelles « Dieu l'avait châtié... et protestaient de plutôt mourir que « de commettre cette faute. » Il prêche aussi avec zèle, puis exhorte à une bonne confession : « Venez, ne craignez « pas ; et comme on ne peut s'assurer de la vie, commen- « çons dès demain. » Par ses soins, trois Congrégations, l'une du Saint Rosaire, l'autre de Notre-Dame, la troisième de Saint-Sébastien, enrôlent presque toute la paroisse. Et parce que la pompe extérieure anime la dévotion, il pare les autels, enseigne le chant, réunit les enfants et quelques musiciens, s'unit à eux et fait des cérémonies magnifiques « pour donner de la piété aux plus endurcis et de la « jalousie aux villes les mieux peuplées. » Et comme, suivant sa maxime, « la frugalité est une banque de grand rapport, » Fourier trouve dans ses privations de quoi subvenir à tous les besoins ; il dresse un catalogue des plus nécessiteux, leur fait distribuer du pain pour trois jours deux fois la semaine, « donnant ordre qu'au Dimanche il « soit plus blanc, et y ajoutant quelque peu de lard pour « faire du potage, du vin pour les vieillards, et du lait « pour les enfants. Il voulait mettre ordre au soulagement « des pauvres et faire par là (et non par une loi de police)

Le Saint visite les pauvres.

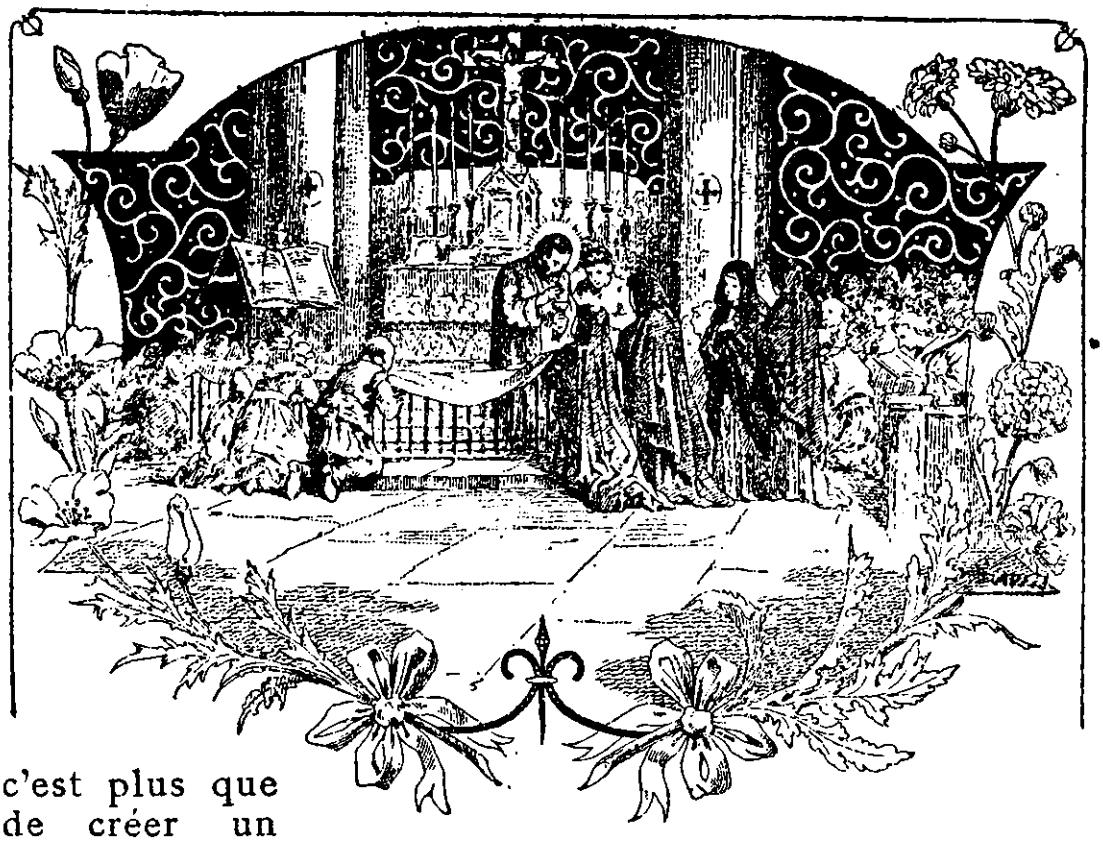
« qu'on ne vît plus mendier, ne croyant pas cette entre-
« prise impossible à la charité. »

« Sa charité prévoit tout » ; ce pauvre curé de campagne établit une caisse de prévoyance, une banque de commerce (nous dirions aujourd'hui une société de secours mutuels) sous le nom de *bourse de Saint-Evre*, pour venir en aide aux marchands dans la disette, et leur donner moyen de reprendre le commerce. « Aussitôt qu'il avait découvert les « pauvres honteux, les allant visiter, il cachait quelque « somme d'argent sous une vaisselle ou quelque autre « ustensile... afin qu'ils trouvassent incontinent cette « aumône. » Il aimait les pauvres jusqu'aux délicatesses, les rafraîchissant par des confitures qu'il ramassait de toute part, il les consolait de ses visites, veillant des nuits entières auprès d'eux.

Mais sachant qu'un « homme vertueux sans science, de « même qu'un savant sans vertu, est un borgne, il s'était « rendu très capable en la connaissance des lois civiles et « des coutumes reçues en pratique. » Etant chef de la justice dans sa paroisse, il fait cesser les procès, impose des amendes aux récalcitrants, sollicite les princes, éclaire les juges ; et l'on voit le petit Mattaincourt victorieux « dans les causes les plus embrouillées et contre des villes « bien puissantes. »

Le bon prêtre gémissait sur tant d'âmes qui se perdent faute de secours. « Gagner une seule âme, répétait-il, eh ! Jésus !

Le Saint enseigne à faire le signe de la Croix.



c'est plus que de créer un monde. »

L'Eglise, fidèle à la mission reçue de Jésus-Christ même: *Allez, enseignez toutes les nations*, avait dès les temps apostoliques placé l'école à côté du sanctuaire. Les Papes, en particulier Alexandre III, Innocent III et Innocent IV, ordonnent qu'en chaque église il y ait des maîtres capables d'instruire *gratuitement*. A ces écoles *cathédrales* et *paroissiales*, il faut joindre les écoles *monastiques*; mais on n'y pouvait guère réunir que les clercs et les enfants quelque peu lettrés. Dans les institutions *laïques*, les maitres rétribués étaient souvent incapables ou peu soigneux de leur mission laborieuse; les enfants des deux sexes se trouvaient mêlés; enfin bon nombre de pauvres en étaient exclus, ne pouvant donner la moindre rétribution. L'instruction primaire du peuple n'existait pas. C'est encore l'Eglise, ce sont les saints qui vont combler cette lacune; et la société leur devra le bienfait de l'*instruction gratuite*.

En effet, après l'ébranlement causé par le protestantisme, il fallait reprendre l'édifice à la base, et commencer par l'éducation de la jeunesse. Les ordres religieux qui surgissent de toute part ont pour but accessoire, sinon principal, l'*instruction des enfants*. Dès son arrivée à Mattaincourt, Fourier rassemble quelques jeunes garçons et s'efforce de les former à la science et à la vertu; mais cet essai demeura infructueux, la Providence en réservait le succès

Messe de Minuit (J. David).

cent ans plus tard au Bienheureux de la Salle. Le saint curé fut plus heureux en ce qui concerne les filles.

Alix le Clerc, née le 2 février 1576, d'une des familles les plus honorables de Remiremont, docile à la grâce qui la sollicitait au milieu même des plaisirs, « se proposa « de faire désormais tout ce « qu'elle saurait être plus « agréable à Dieu, quand ce « serait pour mourir. » Une des compagnes d'Alix, Gante André, « fille de cœur et de courage, sans « avoir égard aux res- « pects humains, » puis trois autres résolurent de se faire religieuses. « Le Père ne peut qu'il « ne ressente une joie « bien grande... il dissimule néanmoins et les laisse là;... « mais toutes ensemble lui signifient la continuation de « leur volonté avec tant de ferveur qu'il leur permit la nuit « de Noël de paraître à la messe de Minuit vêtues plus « modestement, avec des habits noirs à la simplicité, et des « couvre-chefs qui ressentent l'adieu qu'elles faisaient au « monde. » L'épreuve fortifia ces vocations; ni l'absence d'Alix, ni l'abandon de leur saint directeur, ni les murmures du monde au milieu duquel elles vivaient encore, n'ébranlèrent ces âmes résolues.

Extase dans lequel le Saint voit la diffusion de l Ordre.

Fourier, dans une nuit d'extase et de ravissements (19 janvier 1598), eut la claire vision du plan de son Institut, et connut la merveilleuse diffusion de l'Ordre qu'il allait fonder. Il réunit ses filles : « Vous êtes donc « résolues, leur dit-il, de « faire *tout ce qui plaira le* « *plus* à votre Dieu, or c'est « une chose plus agréable à « Dieu de quitter le monde « que de s'y engager... Etant « religieuses, vous lui plaisez davantage si vous sau-« vez les autres, il y faudra donc tâcher... parce que Dieu « a plus agréable que l'on soit obligé à cette instruction, « en sorte qu'on ne puisse jamais la quitter... il faudra « trouver moyen de s'y engager irrévocablement,... et enfin, « attendu qu'il est plus agréable à Dieu d'enseigner sans « aucune récompense et pour l'amour de lui... il faut « enseigner pour rien pauvres et riches indifféremment. »

L'esprit de la Congrégation, et « comme la vraie pierre de touche pour distinguer un monastère de Notre-Dame, » est tout entier dans ce discours ; et un quatrième vœu, celui d'*instruction*, donne pour jamais à ce nouvel ordre un *but éminemment apostolique*. Retirées d'abord à Poussey,

Miracle du Puits.

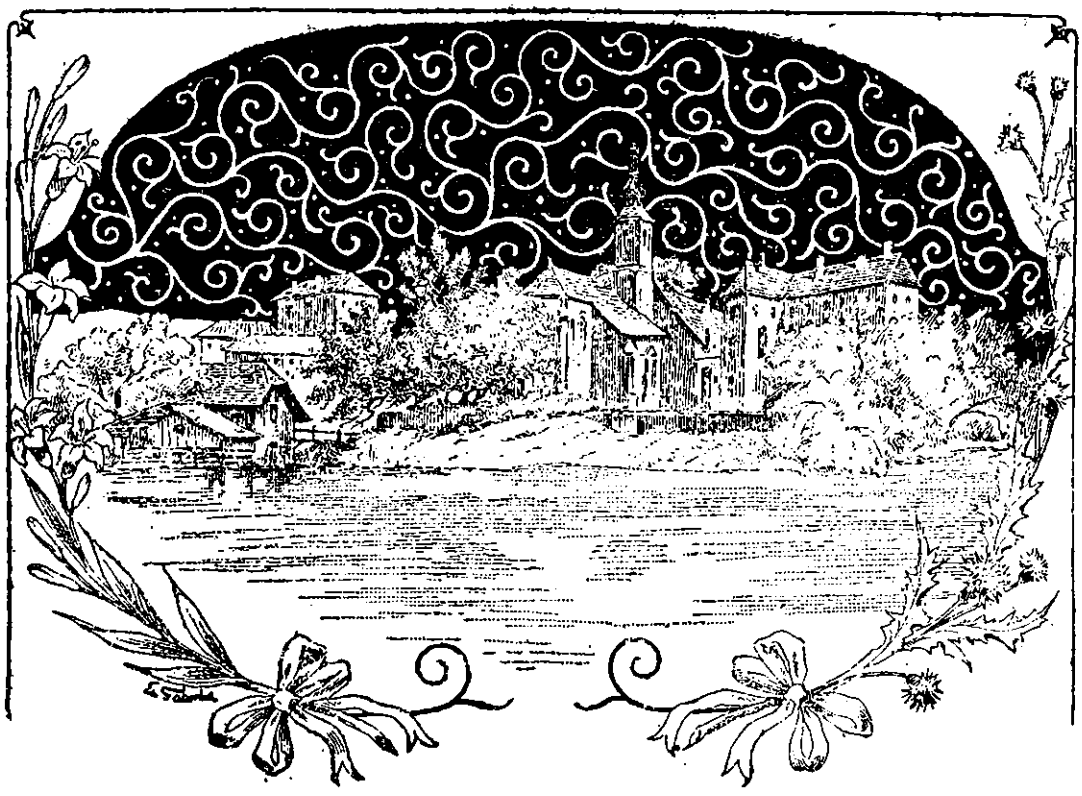
dont la comtesse d'Apremont était chanoinesse, les religieuses revenaient l'année suivante à Mattaincourt. En vain les parents d'Alix et d'autres gens de bien s'efforçaient-ils de réunir les filles de Notre-Dame à d'autres congrégations existantes ; en vain le fondateur, pour éprouver leur vocation, passa-t-il une année entière sans répondre à une seule, Alix ne cessait de répéter : « *L'objet de ma vocation « est le zèle de l'instruction.* » Enfin la dame d'Apremont acheta à Saint-Mihiel (1602) « le premier domicile assuré de la Congrégation. »

Bientôt Nancy, Saint-Nicolas, Pont-à-Mousson, Châlons réclamèrent à leur tour des écoles.

Ce fut à Mattaincourt même, au retour d'une des visites de Fourier à ses monastères, que Dieu fit éclater pour la première fois la sainteté de son serviteur.

Il était huit heures du soir ; un groupe d'enfants jouaient autour d'un puits ; une petite fille qui tenait les bords du seau se laissa entraîner. « A l'eau, à l'eau, criait-on dans « la rue, venez, il y a une petite gente à l'eau. » Après plusieurs essais inutiles, quand on retira l'enfant, elle était morte. Le père se jette aux pieds du bon pasteur. « Que « ferai-je ? que ferai-je ? Oh ! rendez-moi ma fille ! — « Priez, mon fils, priez. » On plaça la petite sur un lit, le saint curé prosterné pria pendant plusieurs heures ; lorsqu'il se releva tout baigné de larmes, l'enfant était revenue à la vie et dès le lendemain retournait à l'école.

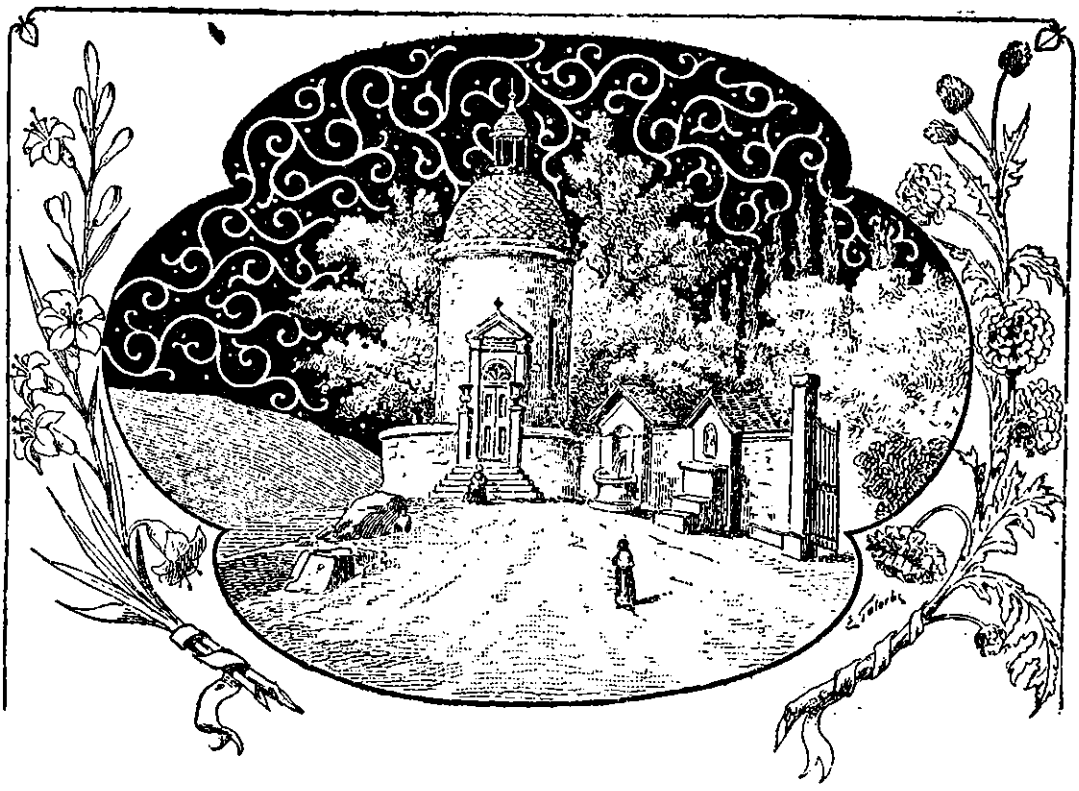
Portrait de Mère Alix.



Le temps semblait venu de solliciter l'approbation du Saint-Siège pour le nouvel Institut. Dans le premier Bref de Paul V (1615) il n'était pas fait mention de l'instruction des externes, le but de Fourier n'était pas atteint; cependant, il préparait avec soin les instruments dont Dieu voulait se servir. La Mère Alix et deux compagnes furent envoyées à Paris chez les Ursulines où Madame de Sainte-Beuve les accueillit comme des sœurs; elles y passèrent plusieurs mois, s'instruisant à fond des pratiques et des observances de la vie régulière et étudiant les méthodes les plus propres à l'enseignement. A leur retour, les sept premières firent leur profession au monastère de Nancy (2 décembre 1618). On procéda à l'élection canonique d'une Supérieure. Mère Alix, première religieuse de la Congrégation par sa vocation et par ses vœux, en fut, par élection, la première Supérieure.

La première règle que Fourier donne à ses religieuses est de 1600; les Constitutions définitives, fruit de quarante années de travail et de prière, en sont le développement; elles ne furent achevées que peu avant la mort du Saint. « Les choses de conséquence, disait-il, et qui doivent « durer ne sont jamais achevées et mûres au jour de leur « naissance. »

Or, les religieuses de Notre-Dame doivent enseigner « toutes les petites filles qui se présenteront, tant pauvres « comme riches... elles enseignent tout ce qui se peut

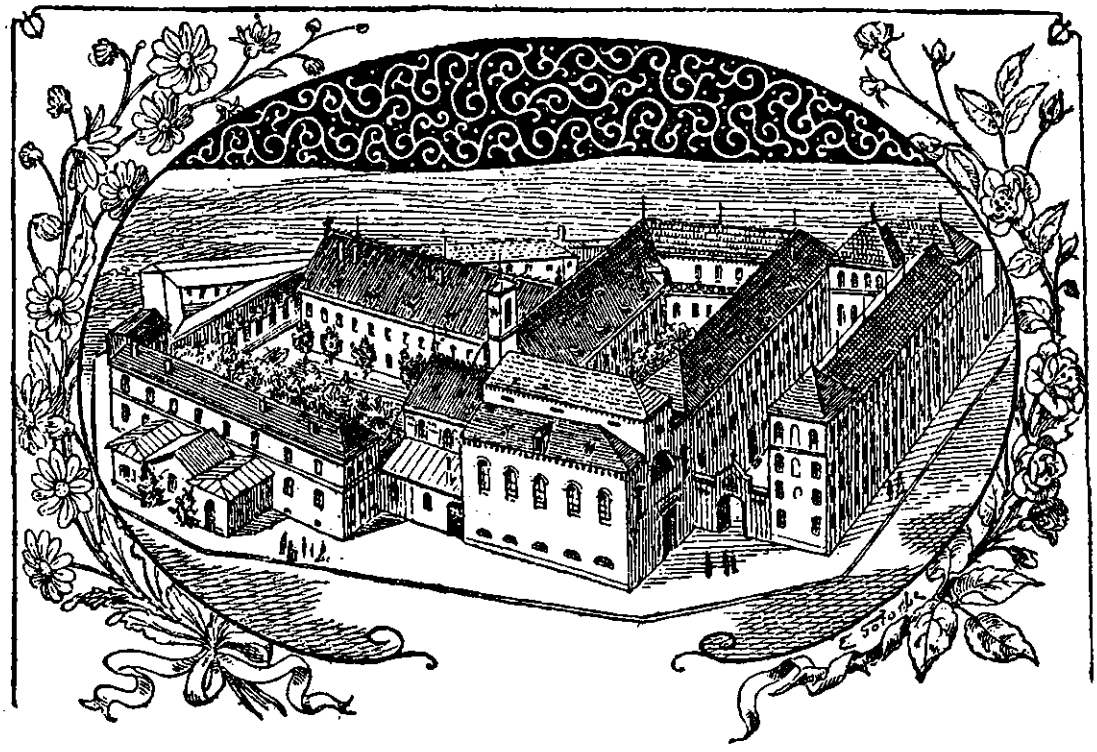


« apprendre et pratiquer par des filles du monde pour « plaire à Dieu, à leurs père et mère... et se rendre bien « propres à toutes sortes de travaux qui puissent apporter « quelque profit à celles qui s'en voudront servir... » Pour les écoles, l'ordre dans les classes et l'application de la méthode *toute nouvelle* qu'il veut introduire, les détails semblent minutieux ; les moyens de rendre l'étude fructueuse et intéressante sont indiqués avec l'intuition et le cœur d'un saint ; et il ajoute encore « que les reli- « gieuses pour atteindre leur but devront employer tous « autres moyens qu'il plaira au Saint-Esprit de leur « inspirer encore à l'avenir pour rendre de jour en jour « l'ouvrage plus parfait. »

N'est-il pas intéressant de trouver, à deux siècles en arrière, l'instruction gratuite, l'enseignement mutuel joint à l'enseignement simultané, si vanté de nos jours et si récemment adopté comme le résultat de l'esprit moderne, déjà en plein exercice dans les écoles des Filles de Notre-Dame ; l'objet spécial d'un ordre religieux ; et Pierre Fourier, son fondateur, l'homme du véritable progrès.

Cependant l'approbation du Saint-Siège manquait encore ; c'était pour le Saint, comme pour les religieuses, le sceau nécessaire à leur œuvre. La bulle d'Urbain VIII combla enfin tous les vœux. Datée du 8 août 1628, elle proclame dans les termes les plus bienveillants « que « l'instruction des jeunes filles n'avait pas encore été

Chapelle ronde et fontaine du Bon Père.



« entreprise comme elle devait l'être... constate que les « religieuses récemment établies ont réussi de manière à « s'attirer les applaudissements des prélats, des princes et « des peuples... enfin, élève le nouvel institut au rang « d'un *Ordre régulier* et donne aux religieuses le titre de « *Chanoinesses régulières de Saint-Augustin de la Congré-* « *gation de Notre-Dame.* »

Les fondations en Lorraine et en France faisaient bénir le zèle des pieuses institutrices ; quelques-uns, néanmoins, ne craignaient pas de nuire aux établissements : « Ce sont « des bouches inutiles, avait dit un maire de Mirecourt, « — Eh quoi ! répond le Bon Père, ne mangeraient-elles « pas tout aussi bien chez leurs père et mère, et même « beaucoup plus, et des viandes bien meilleures. » Des maîtresses se sont établies et cherchent à supplanter les religieuses. « Laissez-les faire, écrit Fourier, ne dites rien « au monde contre elles; vivez comme si vous ignoriez « ce qu'elles disent ou font contre vous; tâchez de les « devancer en humilité, patience, modestie, charité, pureté « d'intention et diligence à fidèlement instruire vos « petites... quand on vous chassera de votre maison, vous « en trouverez une autre... ne vous étonnez pas de ces nou- « velles écoles, laissez-les un peu jeter leur premier feu. »

La prédiction s'est réalisée : quatre-vingt-dix monastères existaient au moment de la Révolution ; et bien que pas un établissement de France ait échappé au bouleversement général, dès 1801 quelques-unes des religieuses chassées

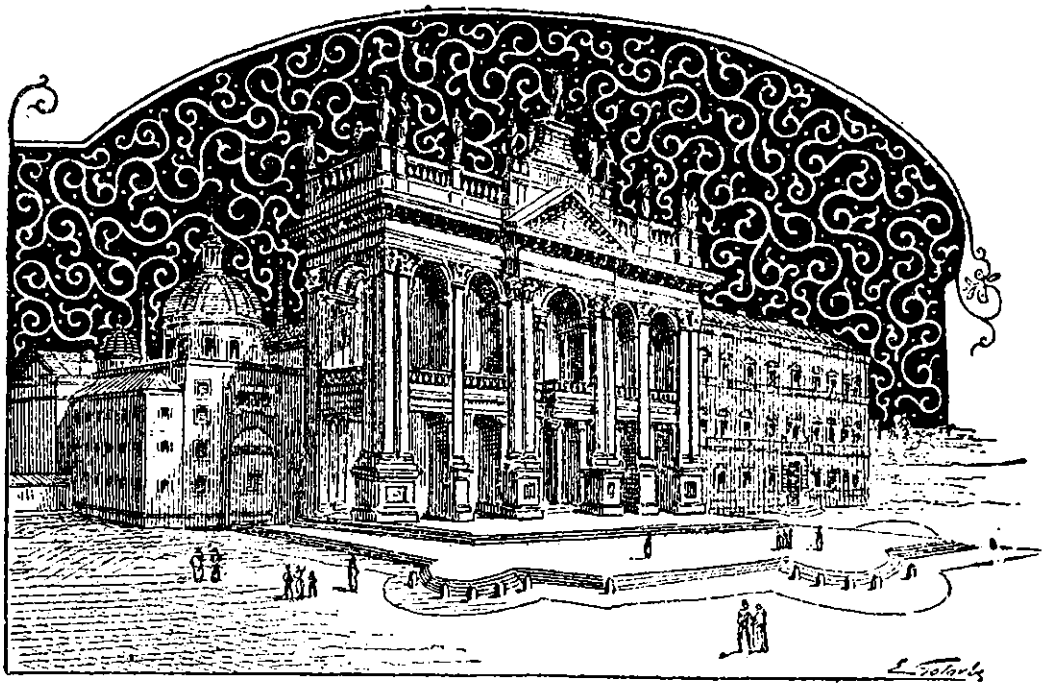
Maison de Munich.

de Paris en 1792 y rentraient et réunissaient autour d'elles de nouvelles enfants. — Il y a aujourd'hui plus de trente maisons de la Congrégation de Notre-Dame.

En 1833, un saint prêtre nommé Job, puissamment encouragé par le pieux évêque de Ratisbonne, Mgr Wittmann, fondait à Stadt-am-Hof la *Congrégation des pauvres Sœurs des écoles de Notre-Dame;* la *Mère Marie-Thérèse de Jésus Gerhardinger* était une élève des religieuses de saint Pierre Fourier. Aussi, ont-elles gardé le quatrième vœu d'instruction et adopté tout ce qui dans les Constitutions a pu s'adapter aux besoins actuels de leurs œuvres. Elles se regardent comme les filles spirituelles du Bon Père, et dans leurs trois cent soixante-dix maisons, tant en Allemagne qu'en Angleterre et en Amérique, elles élèvent plus de cent cinquante mille enfants. — La maison-mère est à Munich.

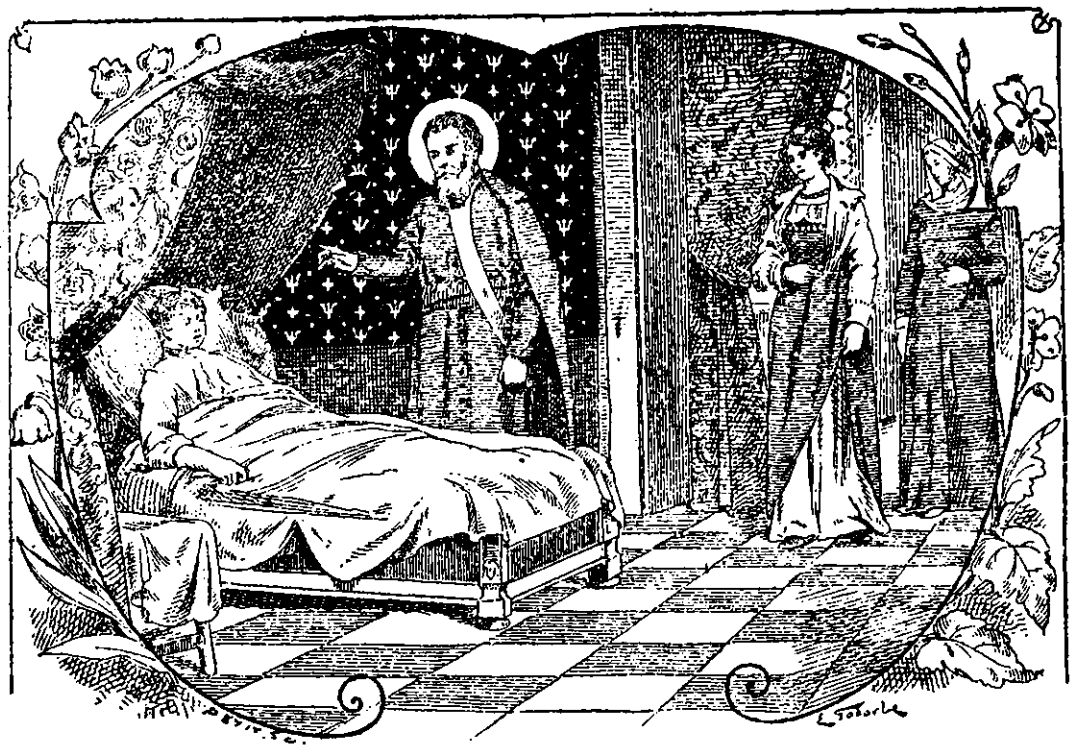
Enfin la *Congrégation des Filles séculières de Notre-Dame,* au Canada, donne l'instruction à plus de vingt-cinq mille enfants. Elle a été fondée par Marguerite Bourgeois, dont la cause est récemment introduite en cour de Rome; cette pieuse fille, élevée à la Congrégation de Notre-Dame de Troyes, partit, en 1653, avec M. de Maisonneuve, pour la Nouvelle-France; et, si les religieuses ne suivent pas les Constitutions du saint Père, du moins les relations de la plus fraternelle charité les unissent à son Ordre.

Le Saint missionnaire dans les Vosges.



Saint-Jean de Latran.

Au milieu de telles entreprises, l'infatigable ouvrier est chargé, par l'évêque de Toul, de la mission des Vosges (1607). Des peuplades entières vivaient dans les mœurs les plus barbares, faute d'une instruction suffisante. Il fit fleurir dans toute cette région la vertu et la sainteté, par ses exemples autant que par ses prédications. Plus étonnants encore furent les fruits de conversion que recueillit le Saint en 1625 dans le comté de Salm. Un jour qu'il entendait parler de ce pauvre peuple perverti par le protestantisme, « en vérité, s'était-il écrié, vous me faites « venir l'eau à la bouche. » Le bon prêtre reçut l'ordre de se fixer à Badonviller, il se joignit aussitôt à deux religieux de la Compagnie de Jésus dans cette laborieuse mission. Pour arriver aux âmes, il soulage les corps, assiste les malades, console et nourrit les indigents, recherche ceux qui le fuient, relève et embellit les églises, détruit habilement tous les préjugés, se concilie l'amour des hérétiques eux-mêmes, ne les nommant jamais que les *pauvres étrangers ;* en moins de six mois, il avait l'ineffable consolation de voir presque tous les habitants de Badonviller rentrer au bercail. La grande force de Fourier était la prière : « il se jetait dans le sein de « Dieu jusqu'à l'extase, » pour lui ravir ses grâces de conversion, gages du salut éternel. Un jour son compagnon, après avoir frappé jusqu'à six fois à sa porte sans obtenir de réponse, se hasarda de pénétrer dans la chambre ; le Saint était à genoux, le visage rayonnant et absorbé en Dieu ; le bruit involontaire du visiteur en se



retirant fut entendu et, pendant plus de huit jours, Fourier confus d'avoir été surpris, n'osait lever les yeux.

Réforme des Chanoines Réguliers

« La vie régulière a été, dit le Pape Pascal II, établie dans l'Eglise primitive par les Apôtres, embrassée avec amour par saint Augustin qui lui a donné dans des Règles sa forme spéciale. » Benoît XII, Pie IV, saint Pie V constatent et reconnaissent la même origine aux Chanoines Réguliers. Les principales Congrégations sont celles du Saint-Sépulcre, de Saint-Rufe, laquelle donna naissance à celle de Sainte-Geneviève ; celle de Windesheim que Thomas a Kempis rendit célèbre ; celle de Prémontré connue surtout par saint Norbert ; et en Lorraine, celle du Saint-Sauveur dont notre Saint faisait partie ; elles aimaient toutes à s'affilier à la Congrégation de Saint-Jean de Latran pour resserrer toujours davantage les liens d'amour et de fidélité au Siège Apostolique. La plupart de ces monastères avaient, au XVI^e^ siècle, bien dégénéré. Le Cardinal Charles de Lorraine, ayant entrepris la réforme dans les abbayes de sa juridiction, n'avait rien obtenu. L'an 1621, Mgr de Maillane, évêque de Toul, muni d'un Bref de Grégoire XV et de la protection du duc Henri II, choisit le P. Fourier pour cette grande entreprise Ils firent ensemble la visite générale : six religieux seulement se déclarèrent prêts à la réforme. Mgr de Maillane les retint à Nancy pendant le noviciat et l'an 1623 les

Guérison du prince Charles.

installait à Saint-Remi de Lunéville où ils prononçaient leurs vœux en 1624, s'engageant à suivre les Constitutions de l'Ordre réformé.

Pendant que Fourier se dépensait au service des religieux, Dieu prenait soin de faire éclater sa sainteté. Au mois d'août 1623, le jeune prince Charles IV était à la mort. Le Bon Père, mandé en toute hâte, ne partait que le lendemain ; il réunit ses chanoines dans la prière, demande l'intercession de toutes les religieuses, passe lui-même la nuit dans les larmes, les prostrations et les sanglantes disciplines. Le jour venu : « Ah ! dit-il plein « de joie, il ne mourra pas. » Le jeune prince reçut l'homme de Dieu, son fidèle ami, avec confiance ; le faisant approcher, il avance doucement et en secret la main sous ses couvertures et touche la robe du saint prêtre ; dès ce moment la convalescence, puis la guérison, se succèdent avec une telle rapidité que tous reconnaissent une intervention miraculeuse.

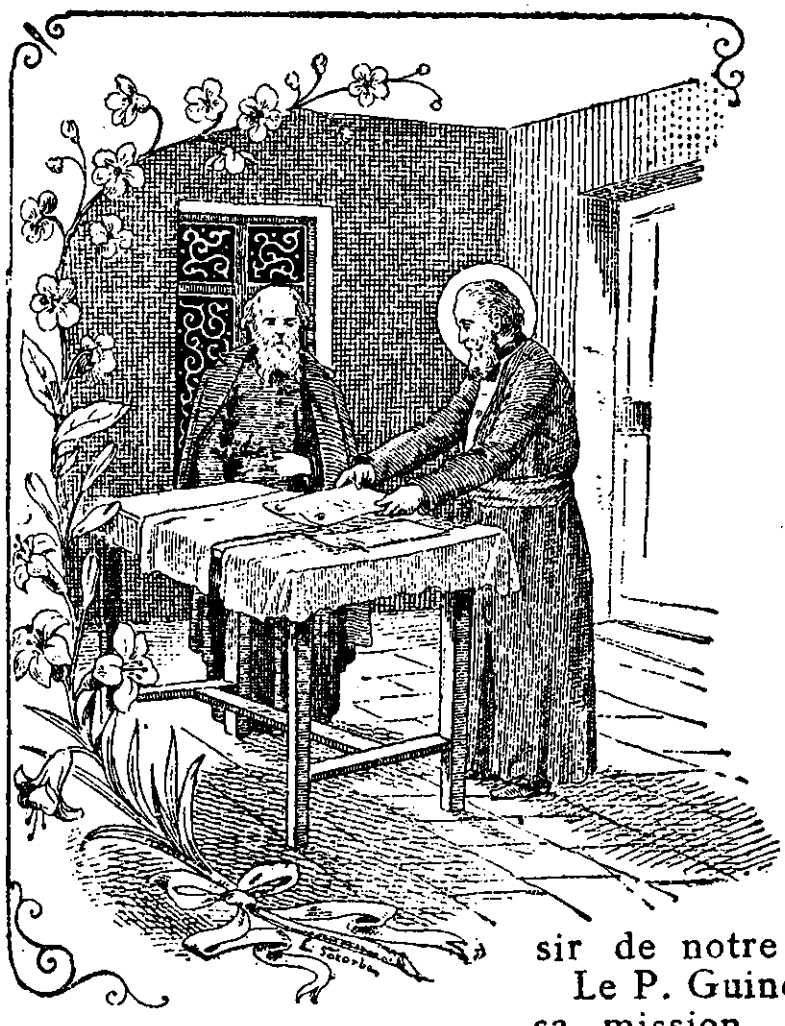
Le Saint enseigne le chant aux jeunes clercs.

Sous un tel homme, la réforme s'étendit à nombre de monastères ; le bruit d'un succès si inattendu se répandit en France et engagea les évêques de Sens, de Châlons, etc., à solliciter le secours du Bon Père. Le Cardinal de La Rochefoucauld, pour la réforme de Sainte-Geneviève, réclamait l'aide de ce pauvre curé de campagne ; en même temps plusieurs villes lui offraient la direction des collèges ; le manque de sujets l'obligea de refuser toute nouvelle proposition. Néanmoins, l'ouvrage de la réforme était si avancé que le P. Guinet, prieur de Lunéville, et le P. Guy le Mulier, prieur de Saint-Pierremont, furent députés à Rome pour solliciter l'approbation du Saint-Siège en faveur des deux familles spirituelles de Fourier.

Ils obtinrent d'Urbain VIII, après une année de labeur et de pénibles difficultés, la bulle dont nous avons parlé pour les religieuses de Notre-Dame ; et à la même date du

8 août 1628, pour les Chanoines Réformés, une seconde bulle qui donnait à la Congrégation le nom de *Notre-Sauveur*, et l'agrégeait aux Chanoines Réguliers de Saint-Jean de Latran.

Rome avait tout accordé, excepté pour les Chanoines, l'émission du quatrième vœu d'instruction. Le zélé réformateur aurait désiré que les enfants fussent « enseignés « selon le besoin, et sans autres dépenses que les néces-



« sités pour le « vivre et le vê- « tement. » Il souhaitait encore que « les « religieux pus- « sent les suivre « au milieu du « monde, pour « les y encou- « rager, les y « soutenir et les « protéger. » A quoi la grande âme du Saint n'a-t-elle pas songé ! Les associations de patronage, les cercles catholiques eux-mêmes, ne sont-ils pas la réalisation du désir de notre Saint ?

Le P. Guinet, ayant rempli sa mission, revint à Mattaincourt, au temps de Noël, après vingt mois d'absence ; mais il rapportait les précieuses bulles et se mettait en devoir de les déployer devant le Saint. Tout à coup le saint curé, lui saisissant le bras, s'écrie avec émotion : « Ah ! mon Dieu, mon Dieu, arrêtez, je vous prie, « ne les profanez pas, les mettant sur une table toute nue... « il faudrait de la soie, du velours, de l'or ou quelque « autre chose de plus précieux pour y déposer un tel « présent que nous fait le Vicaire de Jésus-Christ... il « faudrait la pureté d'un ange pour manier ce parchemin... » Puis, prenant ces bulles l'une après l'autre, et à demi

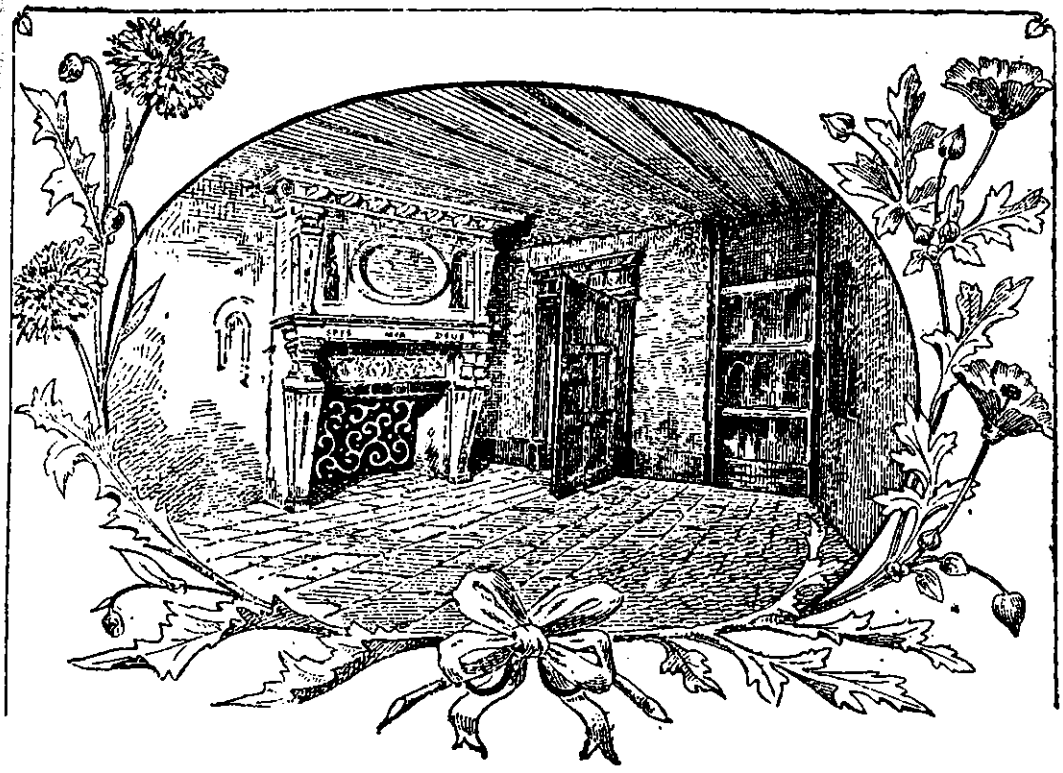
Le Saint reçoit les bulles d'Urbain VIII.

courbé, il les mit chacune sur un linge et pleura de joie.

Cependant les démons voyant leur empire ruiné de plus en plus par les œuvres du Saint, l'accablèrent de tourments et d'alarmes. Outre les maux qu'il souffrit en sa personne, il reçut des nouvelles affligeantes de sa paroisse. « Dans cette pauvre cure, écrit-il, sont quatre-vingt-« cinq, tant possédés de l'ennemi que tourmentés de « maléfices .., et sont tellement inquiétés qu'ils ne peuvent « travailler pour entretenir leur pauvre vie... » Les prières, les exorcismes, tout fut mis en œuvre pour soulager de telles misères ; mais l'humble religieux évitait de se trouver aux cérémonies. Une fois, contraint par un évêque, il s'y rendit, et se plaça, par son ordre, dans une chaire. « Ne l'avais-je « pas dit, s'écria aussitôt l'esprit infernal, que tu étais un « hypocrite... Oh ! le beau saint que voilà ! que ne le « mettez-vous dans une niche !... Je t'en prépare une au « plus profond de l'enfer..., puisque tu trompes ainsi « le monde. » Le saint curé, tout recueilli et absorbé dans son néant, pousse un grand soupir. « Oui, vraiment, cette place je l'ai bien méritée, *Vere mereor.* » A peine ces deux petits mots d'une héroïque humilité sont-ils prononcés, que le démon terrassé demeure muet et abandonne sa victime.

Exorcisme d'un possédé.

Rien, d'ailleurs, n'était refusé au serviteur de Dieu ; plusieurs prodiges firent, à cette époque même, bénir son nom. A Châlons, à peine un officier blessé à mort d'un coup d'arquebuse a-t-il posé sur la plaie un vêtement du Saint,

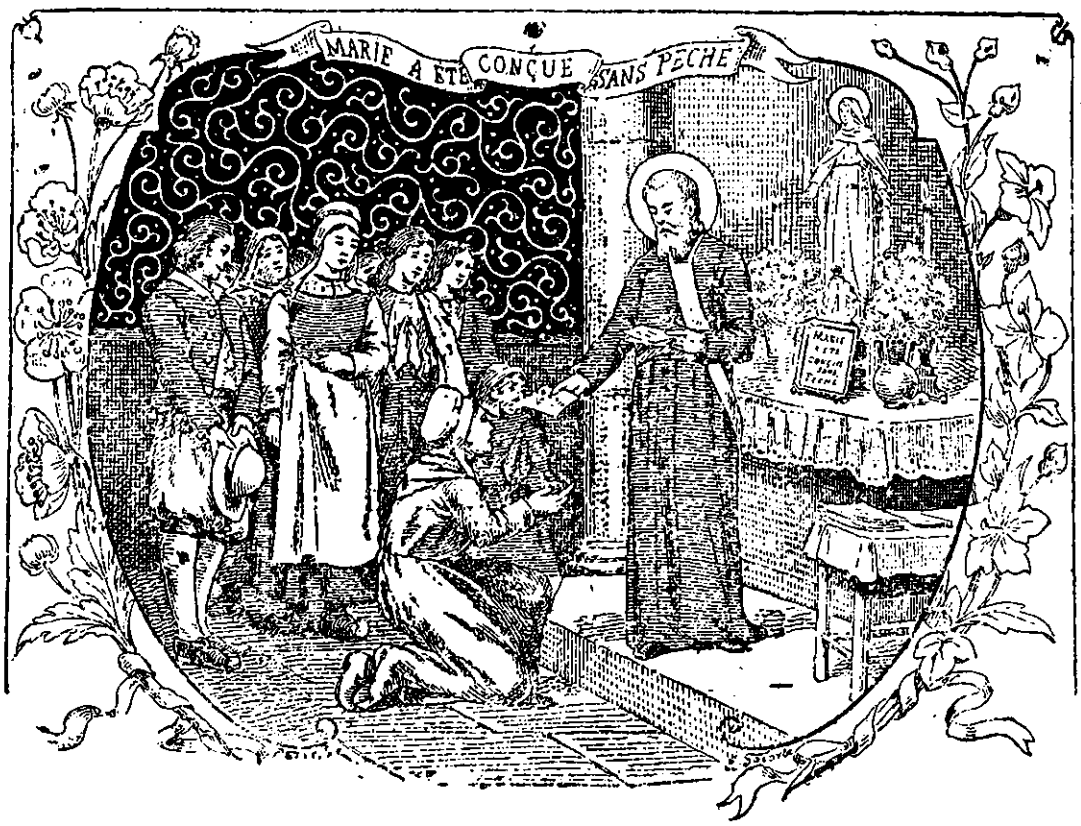


qu'elle se trouve cicatrisée. Une fille de Sorcy, près Verdun, est délivrée en un instant, par le même moyen, d'un ulcère affreux qui lui dévore le visage.

Malheurs de la Lorraine.

Dès l'an 1625, Fourier s'était écrié : « Les trois fléaux « qui servent d'instrument à la colère de Dieu penchent « sur nos têtes. » Moins de cinq ans après, il se dépensait tout entier pour prévenir ou adoucir les maux de la guerre, de la famine et de la peste. La guerre commence en 1630. Richelieu dont la politique astucieuse se servait à la fois de l'hérésie et de la religion, ne put accepter ni le mariage de Marguerite de Lorraine avec Gaston d'Orléans, ni le secours donné par Charles IV au Saint-Empire contre Gustave-Adolphe. Fourier, consulté par Charles IV, lui avait conseillé l'abstention « parce que nul n'est obligé de « résister au delà de ses forces », mais le sang des Guise était trop bouillant et trop catholique : Charles se jeta dans la mêlée et y succomba. Pendant la disette, le saint prêtre écrivait : « Nos pauvres gens n'ont point de pain, « point d'argent, point d'ouvrage, point de crédit, point « de parents, ni d'amis, ni de voisins, qui les veuillent ou « puissent aider. » Lorsqu'à la famine vint se joindre la peste, le Saint eut recours à la prière, surtout à la Très Sainte Vierge ; il établit à cette occasion la dévotion

Chambre du Saint à Gray.



à son Immaculée Conception, et répandit de toutes parts d'innombrables billets portant l'inscription : *Marie a été conçue sans péché.* C'est à Marie qu'il avait consacré ses deux familles religieuses, c'est à elle encore qu'il veut confier son peuple. « Nos afflictions m'ont servi d'occa- « sion, écrit-il, pour donner commencement à une très « belle et très pieuse Confrérie, sous le titre de Concep- « tion de Notre-Dame. » On ne saurait s'imaginer le soin avec lequel il prépara cette institution, et jusqu'au travail matériel de la transcription des règlements et prières. « Au nom de Dieu, disait-il, que l'ouvrage de la Vierge « Marie soit exact et bien fait en tant que possible. » A la prière, il joignit l'action ; aliments, remèdes, préser- vatifs... qu'il envoyait avec des lettres pleines de charité : « Petits présents de pauvre à pauvres, écrivait-il, j'estime « que vous ne dédaignerez d'accepter ces pots de beurre... « que vous envoie pour les pauvres de la ville un autre « pauvre sorti de chez eux. »

Le P. Guinet fut la dernière victime du fléau, et déclarait en mourant que Dieu voulait qu'il laissât au curé de Mattaincourt la place qu'il eût dû toujours occuper. Cette place, le Saint, malgré les retards et les obstacles que son humilité multipliait à dessein, dut l'accepter, plutôt la subir ; « tout l'avantage qu'il tira de sa dignité de « Général, c'est de prêcher plus haut la gloire de l'humilité. »

Le Saint distribue les billets : *Marie a été conçue sans péché.*

La Lorraine était de plus en plus menacée ; le traité de Vic, puis celui de Liverdun, ne firent qu'ajourner sa ruine. Charles IV ayant tenté de secourir Haguenau menacée par les hérétiques, Louis XIII fut contraint par son ministre d'assiéger Nancy (1633). Cette ville, la plus forte de l'Europe, était imprenable. Richelieu sut attirer le duc, à Charmes, pour une conférence, puis au camp même du roi devant Nancy. Charles, retenu captif, ne recouvra sa liberté qu'après avoir fait ouvrir à Richelieu les portes de la capitale ; mais la douleur lui rendit ce séjour insupportable, il se retira à Mirecourt, près du Saint ; et, comme il était sans enfants, le 19 janvier 1634, il abdiqua ses droits à la couronne, en faveur du Cardinal-prince Nicolas-François, son frère. Le Cardinal n'était pas dans les ordres ; il épousa, par le conseil de Fourier, la princesse Claude, sa cousine, et réunit ainsi les droits des deux branches lorraines. Puis aussitôt il se pourvut à Rome en confirmation de sa dispense, renvoya le chapeau de Cardinal et résigna ses bénéfices. Urbain VIII approuva et autorisa cette union fameuse, de laquelle naquit le bon Charles V, « le meilleur des grands hommes. » Le duc et la princesse Claude parvinrent à s'échapper des mains de Richelieu, qui fit arrêter le P. Marets coupable d'avoir béni leur union. Le Saint voyant qu'il n'était plus en sûreté, après avoir tenté plusieurs changements de résí-

Le Saint part pour l'exil.

dence, se retira en Bourgogne où fleurissaient de nombreuses maisons de Notre-Dame.

« Passant à Toul, dit le P. Bédel, nous trouvâmes cette « ville remplie du bruit que le Père avait rendu la vie à « un moribond... Chacun sortait de son logis : « Voilà le « Saint qui passe, courez, venez le voir! » Lui s'échappe « le mieux qu'il peut, mais l'empressement redouble. . et « il est contraint d'entrer dans sa carriole pour se défendre « de ces assauts... »

La cure de Mattaincourt était administrée par un Père de la réforme, Fourier avait soixante et onze ans : faible et manquant de tout, il résolut de quitter la Lorraine, et se rendit *obéissant aux ordres de ses fils*. Tel était l'ascendant moral de ce pauvre vieillard, que l'on tenta d'empêcher son départ ; mais il ne fut pas reconnu : les soldats envoyés à sa poursuite ne pouvaient s'imaginer que cet humble prêtre dans une carriole d'osier était un Général d'Ordre, qu'il était cet homme important que Richelieu avait voulu entretenir et duquel il disait : « J'ai trouvé en Lorraine un *homme*, c'est le Père « de Mattaincourt. »

Le Saint, accompagné du P. Terrel et de douze religieuses de Notre-Dame, entrait à Gray après un mois d'attente. Les écoles y furent aussitôt fréquentées par toutes les petites filles Là, le bon curé apprit que sa paroisse avait été ruinée par les Suédois, que la plupart des monastères manquaient de tout, la peste les décimait avec fureur. « Tout le monde se meurt, écrivait-il, qui de « peste, qui de faim, qui de coups d'épée et de pistolet... « Si notre bon Dieu ne prend pitié de nous, dans peu

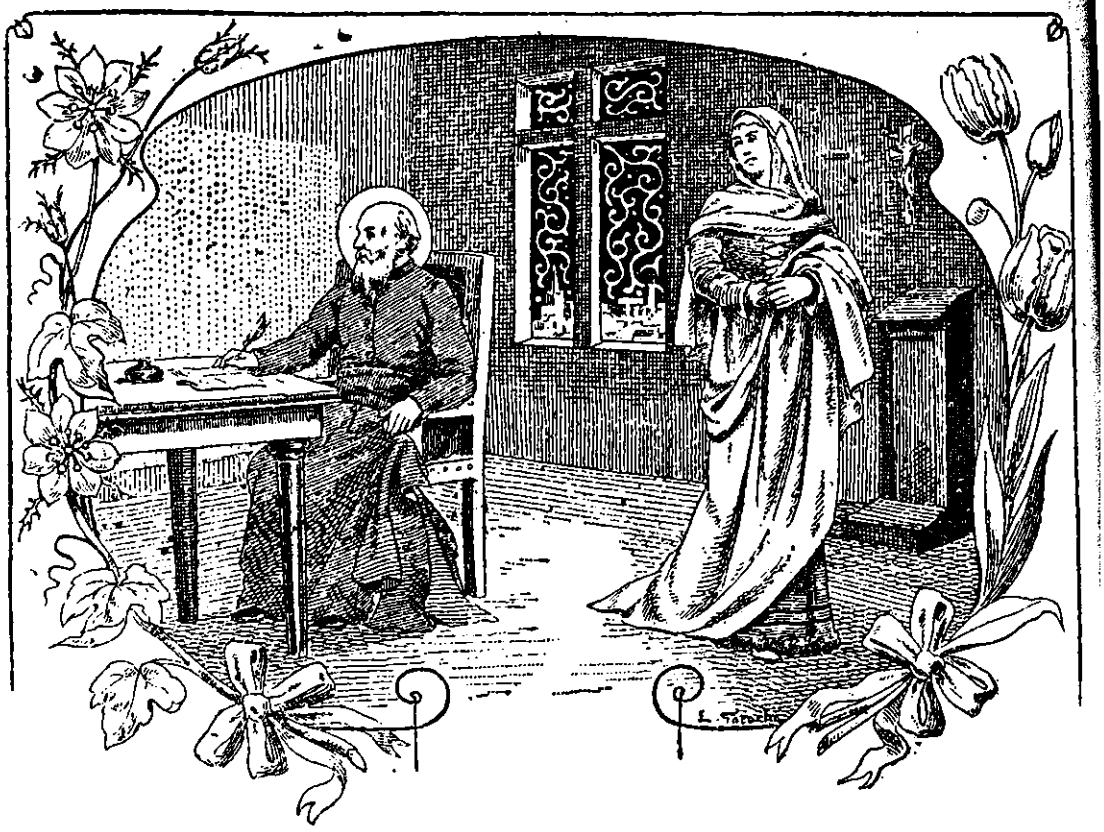
Constitutions préservées des flammes.

« de temps il ne nous restera quasi comme rien. »

Les religieuses de France essayaient de secourir leur saint Fondateur, et les Congrégations dont il était le père; mais les communications étaient comme impossibles. De Gray cependant, Fourier trouva le moyen de correspondre avec ses enfants ; sa paroisse, ses religieux, ses religieuses, personne n'était oublié. Il employa surtout les quatre dernières années de sa vie à revoir les Constitutions de Notre-Dame ; il n'y travaillait jamais qu'à genoux, la tête découverte, et s'interrompait lorsqu'il n'avait pu jeûner; la nuit même ne ralentissait pas son ardeur. Un soir, accablé de fatigue, il s'endormit sur sa chaise ; le feu prit aux papiers qui étaient sur la table, tous furent consumés, la surface de la table calcinée dans toute son étendue; son bréviaire et le cahier des Constitutions demeurèrent intacts ; ce manuscrit, doublement précieux, est conservé au monastère de Lunéville.

Les maux qu'il endurait lui-même avaient rempli son cœur de compassion, il excellait dans l'art de consoler. Appelé vers une pieuse infirme : « Ma damoiselle, lui dit-« il agréablement, je ne doute pas qu'ayant été nourrie en « si bonne école que celle de vos père et mère, vous « n'ayez appris à vous comporter chrétiennement dans les « afflictions ; néanmoins j'oserai dire que saint Jean Chry-

Guérison, *Deo gratias.*



« sostôme... savait un mot pour les malades que peut-être « vous ne savez pas encore... puisqu'il faut que je vous « l'apprenne aujourd'hui, le voilà : c'est *grand merci!* « Quand la migraine vous pique, quand la douleur vous « étouffe : *Grand merci, mon Dieu!* L'avez-vous jamais « dit, ma damoiselle ? Un *grand merci* vaut le Paradis « parmi ces alarmes ; et vous ne sauriez croire le crédit « qu'a dans le Ciel un bon *Deo gratias!* » Non seulement il console, mais il guérit. Au milieu des humbles services qu'il rend à l'un de ses frères : « Vraiment, lui dit-il, ce « n'est pas temps d'être malade, quand nous avons si « besoin d'ouvriers. » Le bon frère se lève dès le lendemain et reprend le travail.

A Gray, Fourier reçut encore la visite de l'infortuné Charles IV. Il l'exhorte avec tendresse à prendre soin de son salut; ce souhait que rien ne semblait motiver, n'était que trop opportun ; car peu après le duc envoyait deux religieux pour traiter avec le saint prêtre une affaire importante : il s'agissait de faire casser le mariage de Charles avec Nicolle, pour épouser Béatrix de Cusance, princesse de Cantecroix. « O mon Dieu, le malheureux « prince, s'écria Fourier,... en toute autre chose j'y sous- « crirais volontiers, mais en ceci, jamais. » Lorsque le P. Terrel reportait à Besançon cette réponse formelle, le mariage avait été célébré. Le saint vieillard se hâta près de son souverain ; mais ses efforts demeurèrent infruc-

Visite de Beatrix de Cusance au Saint.

tueux jusqu'à la décision d'Innocent X à laquelle Charles se soumit humblement. Béatrix avait voulu entretenir en particulier le Bon Père dans l'espoir de gagner son appui à Rome. Bien qu'elle fût alors dans tout l'éclat de son triomphe, Fourier reçut sa visite sans lui répondre un mot, puis la laissa descendre, seule et sans aucune marque de respect, l'étroit escalier de sa pauvre chambre.

La vénération et l'amour du prince grandissaient le Saint aux yeux de tous. Le gouverneur de Gray obtient par ses prières une année de vie. Une dame, abandonnée des médecins, est rendue tout d'un coup à la santé par une cuillerée de sirop.

Le Saint cependant ne manque pas de dire : « Mes prières !... vous vous trompez bien si vous estimez que je fasse des prières qui vaillent pour aider aux malades, puisque je n'obtiens pas pour moi-même que je marche sans porter bâton et sans avoir la mine d'un mal-allant »

Ses infirmités lui donnant un prétexte, il célébrait la sainte messe fort tard, ayant soin d'exclure toute assistance ; c'était, disait-il, pour ne fatiguer personne par sa lenteur. Les précautions même qu'il prenait pour cacher les faveurs divines le trahirent ; on perça les cloisons de petits trous et on put le contempler ainsi plusieurs fois élevé de terre à la hauteur d'un pied, les bras étendus et les yeux vers le ciel dans l'attitude de l'extase.

Le Saint élevé de terre en célébrant la Messe.

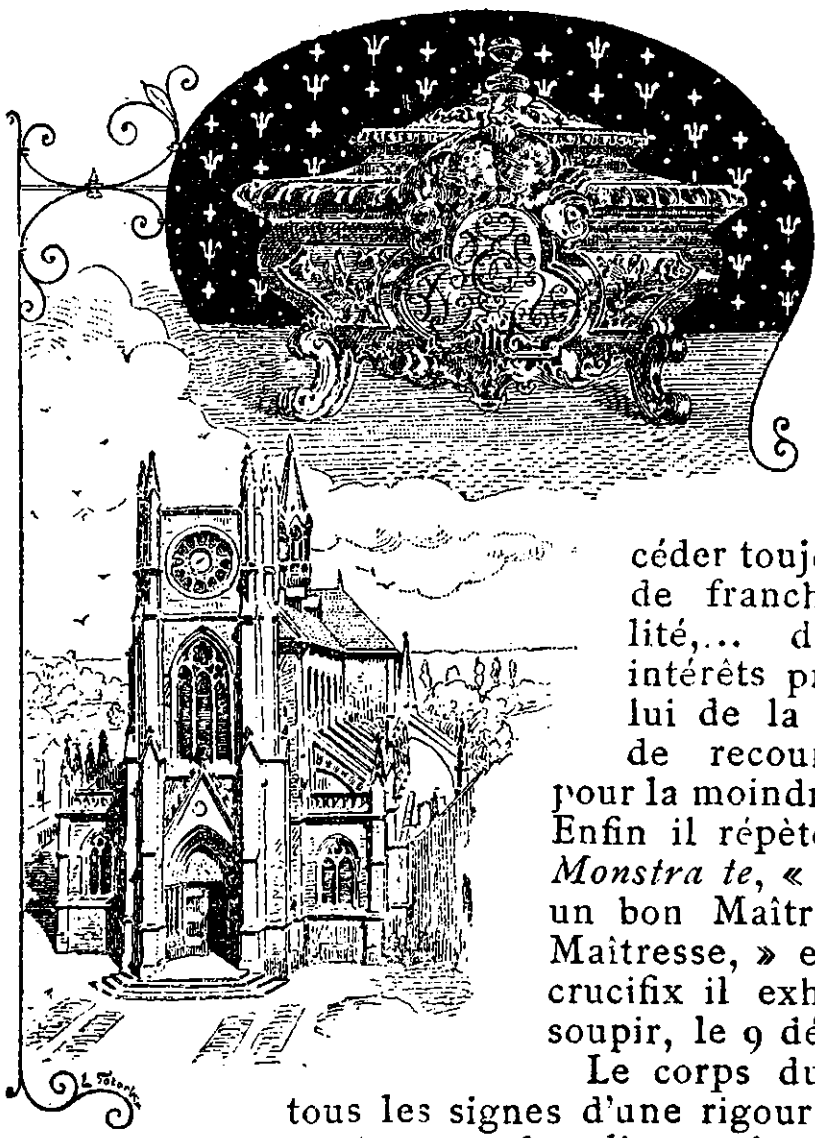
Cependant, vers l'été de 1640, le Bon Père, avec quatre religieux, prenait possession du collège de Gray que la confiance des bourgeois lui avait offert, lorsqu'une fièvre épidémique arrêta les uns après les autres les trois Pères ; et le saint vieillard fut contraint de descendre au milieu des enfants. Dieu voulait lui donner cette consolation de l'appeler au repos pendant qu'il reprenait le travail par un héroïque dévouement. « Mon tour approche, dit-il une « fois au P. George, je touche à mes derniers jours... « Quand vous m'y verrez, répétez-moi souvent : Nous « avons un bon Maître et une bonne Maîtresse. »

Vers le milieu d'octobre 1640, un accès de fièvre, suivi d'un second, puis d'un troisième, avertit le vieillard que son exil allait se terminer. Il déclara au médecin toute sa pensée, et abandonna entièrement le soin de son corps, « cette vieille masure qui croule aux quatre coins. » Avec abondance de larmes, il voulut faire la confession générale de ses fautes, et cet aveu renouvelé ne suffisait pas à le rassurer ; dans son humilité il redoute la mort et « les yeux fixés sur son cher Sauveur, il demande une « gouttelette du Sang divin pour signer un passeport à « son âme. »

Au mois de novembre, le saint malade s'affaiblissait sensiblement, mais la Très Sainte Vierge lui réservait la grâce de recevoir le Viatique en la fête de son Immaculée Conception. Dès que le Saint-Sacrement entre dans la chambre,

Dernière communion du Saint.

le bienheureux mourant, par un suprême effort, se met à genoux ; la tête droite et les mains jointes, il récite le *Miserere*, entrecoupant la prière des soupirs de sa contrition ; puis il emploie le reste de la journée à remercier et bénir Dieu, pesant chacune des paroles du cantique *Benedicite omnia opera Domini Domino*. Puis, prenant de ses mains les Constitutions des religieuses, il les remet au P. George « comme son testament », et se tournant vers ses frères assemblés, il leur recommande « de vivre en grande union et charité,... de s'humilier de cœur et d'esprit,... de procéder toujours avec grande franchise et cordialité,... de quitter leurs intérêts propres pour celui de la communauté,... de recourir à l'oraison pour la moindre entreprise... » Enfin il répète sans cesse le *Monstra te*, « oui, nous avons un bon Maître et une bonne Maîtresse, » et saisissant son crucifix il exhale son dernier soupir, le 9 décembre 1640.



Le corps du Saint portait tous les signes d'une rigoureuse pénitence ; on trempa des linges dans son précieux sang et le cœur fut conservé à Gray où il est encore vénéré aujourd'hui. Le cercueil, partout reçu comme en triomphe, arriva, contre le gré des religieux qui l'accompagnaient, au village de Mattaincourt ; aussitôt toute la population se porte à sa rencontre ; aux ordres formels de laisser repartir le cortège et le saint corps : « Venez le « prendre ! s'écriaient les femmes ; notre Bon Père a de « tout temps choisi ce lieu pour sa sépulture ; il y est, il « y restera... » Les troupes mêmes furent contraintes de

Eglise de Mattaincourt et Châsse du Saint.

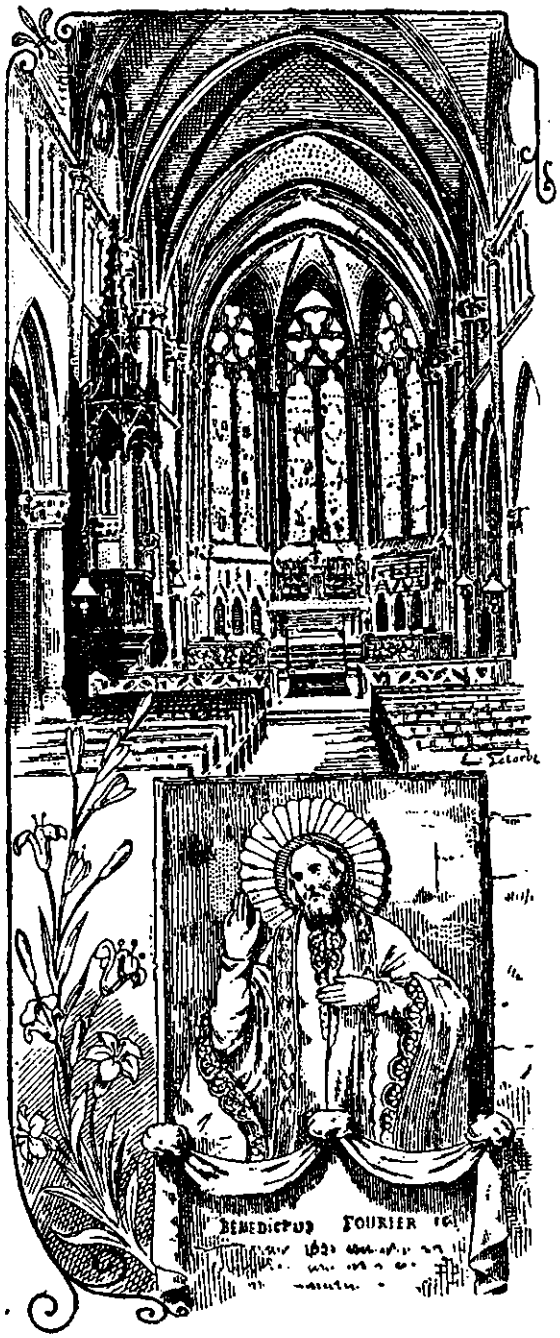
céder ; et c'est à la constance des femmes chrétiennes de Mattaincourt qu'était réservé l'honneur de garder à la paroisse ce précieux trésor.

Seize années seulement après la mort de Fourier, on parlait de béatification ; les malheurs de la Lorraine retardèrent les démarches jusqu'en 1676 ; le 10 janvier 1730, paraissait la bulle *Laudemus viros ;* et la fête de béatification célébrée à Rome le 29 du même mois, était particulièrement solennelle à Sainte-Marie de la Paix, desservie par les Chanoines de Latran, et à la chapelle nationale de Saint-Nicolas des Lorrains où le Saint est honoré et possède un autel magnifique. A Mattaincourt la fête eut lieu le 30 août 1732, le concours fut immense, la joie indescriptible ; et le feu de joie dans l'île du Madon s'allume encore de nos jours en l'honneur du Saint.

Entre tous les prodiges insérés dans la Bulle, nous citerons la résurrection de deux frères : suspendus à l'arrière d'une lourde charrette, ces enfants imprimèrent au véhicule un mouvement tel qu'il s'abaissa ; quand on eut soulevé la pesante masse et retiré les victimes, ils étaient morts, les corps froids, les côtes enfoncées... la pauvre mère voue ses enfants au Bon Père et applique une de ses calottes au plus jeune qui revient tout à coup ; le même moyen rend l'aîné à la vie ; les petits ressuscités étaient demeurés l'un trois heures, l'autre six heures entre les

Résurrection des deux enfants écrasés.

bras de la mort ; dès le lendemain, ils retournaient à l'école. Catherine Colas, percluse, se fait étendre sur la pierre du tombeau et se relève guérie. Des aveugles, des muets, des infirmes et cancéreux sont rendus à la santé ; mais la conservation parfaite du saint cœur, retrouvé au bout de quatre-vingt-dix ans, « aussi frais et aussi vermeil que s'il eût été vivant, » est de tous les miracles celui qui excita davantage la joie et la vénération.



Le concours au tombeau du Saint et les miracles n'ont pas cessé jusqu'aujourd'hui. M. l'abbé Hadol, dévoré du zèle des âmes et de la gloire de son saint prédécesseur à Mattaincourt, posait en 1846 la première pierre de la superbe église qui sert comme de châsse au saint corps. Le 7 juillet 1853, le Cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, entouré de ses suffragants et de sept cents prêtres, en faisait la consécration solennelle. Le R. P. Lacordaire inaugurait la nouvelle chaire par un incomparable panégyrique, et la basilique était terminée en 1859 par la superbe tour malheureusement foudroyée en 1884. — M. Hadol eut encore la joie suprême d'appeler comme ses auxiliaires et ses successeurs les Chanoines rétablis en France par Sa Sainteté Pie IX, de douce et vénérée mémoire, et l'église de Mattaincourt fut déclarée *église abbatiale* en 1878.

Grâce au zèle de Mgr Lacroix et de Mgr de Briey, évêque de Saint-Dié, on put déposer, à la Sacrée Congrégation des Rites, les *lettres postulatoires* pour la canonisation ; la

Intérieur de la nouvelle église. — Pierre du tombeau.

cause fut poursuivie avec activité et non moins de zele par le dévoué Postulateur, le R. P. Santini, général des Chanoines Réguliers de Latran.

Et aujourd'hui, des lèvres infaillibles de notre illustre et bien-aimé Pontife Léon XIII, est sortie la première invocation : *Saint Pierre Fourier, priez pour nous!* Alors l'Eglise catholique redira avec plus de confiance la magnifique prière par laquelle l'orateur dominicain termine son discours :

« O Père bienheureux, vous connaissez nos maux, car « vous avez vécu comme nous dans un siècle plein de « troubles et de vicissitudes; mais, plus heureux que nous, « vous vîtes de grands saints et de grands citoyens, dont « vous faisiez vous-même partie, travailler au rétablisse- « ment de la cité de Dieu. Obtenez à notre âge, dans les « mêmes ruines, les mêmes dons du Ciel. Demandez-lui « pour nous, par vos mérites, la force, la lumière, la « bonté, *de grands saints et de grands citoyens.* »

(LACORDAIRE, *Panég. du B. Fourier.*)

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.

Imprimatur : † J.-B.-M. SIMON, EP. AMB.

M. Hadol et Mgr de Briey.

Abbeville (Somme), C. PAILLART, *Imprimeur-Editeur.*

TITRES DE QUELQUES-UNES DES

BROCHURES ILLUSTRÉES

DE PROPAGANDE CATHOLIQUE

Honorées de l'approbation de S. S. Léon XIII

de cinq Archevêques et seize Evêques de France

Editées par C. PAILLART, *Imprimeur-Editeur*

à ABBEVILLE *(Somme)*

BROCHURES ILLUSTRÉES (16 pages et Couverture)

Chemin de la Croix. — Chemin de la Croix pour les Enfants. — Prières du matin et du soir et Prières de la Messe. — Prières de la Messe pour les Enfants. — Le très-saint Rosaire. — Le saint Rosaire expliqué aux Enfants. — L'Adoration perpétuelle. — Etc.

BROCHURES ILLUSTREES (32 pages et Couverture)

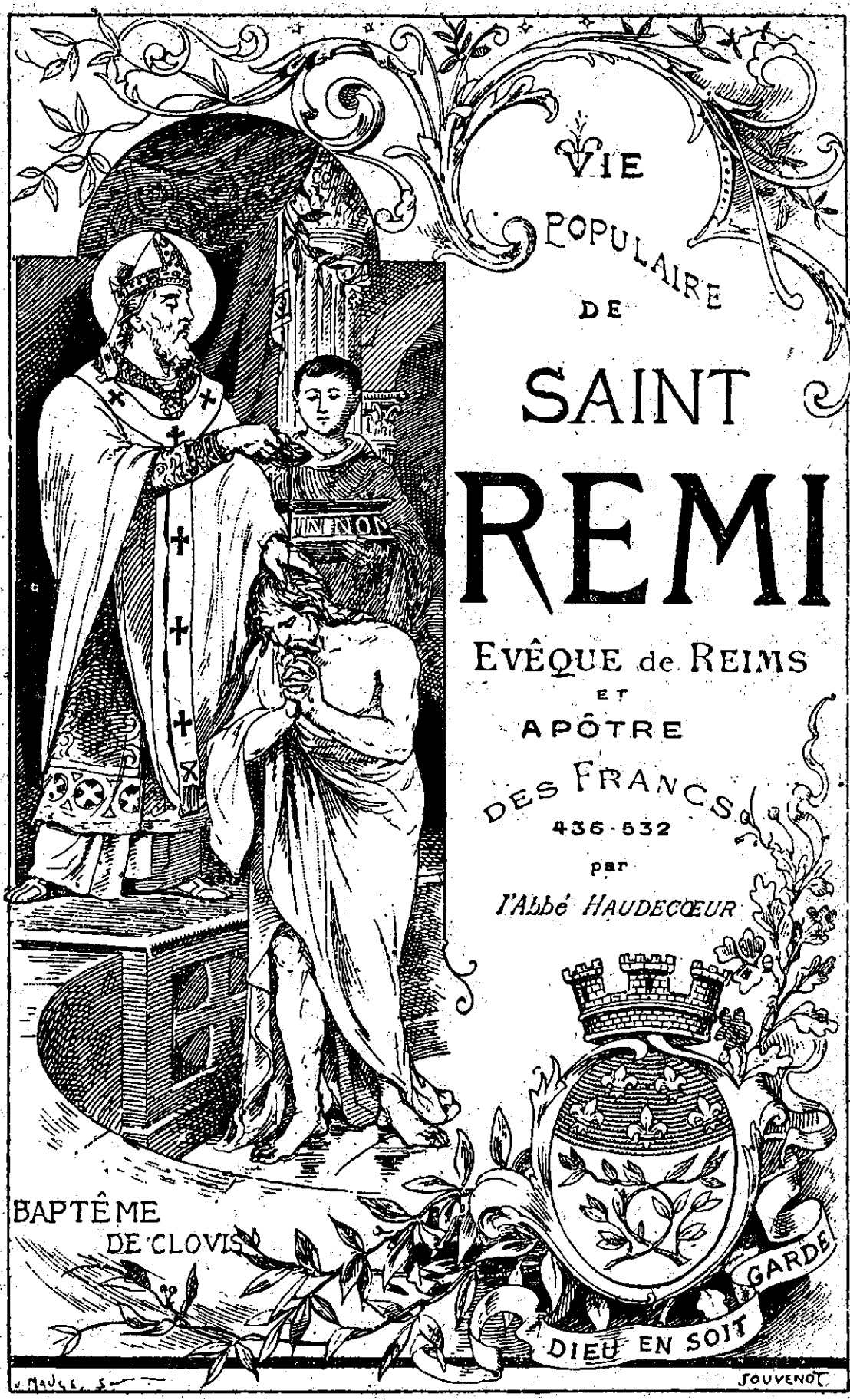
Les Mois de saint Joseph, de Marie, du Sacré-Cœur, des SS. Anges, des Ames du Purgatoire. — Les Apprêts du grand Jour. — La Veille du grand Jour. — Le Lendemain du grand Jour. — La Confirmation. — Jeanne d'Arc. — Général de Sonis. — La Rochejaquelein. — Christophe Colomb. — Général de Pimodan. — Garcia Moreno. — Vies de saint Vincent de Paul, de Louise de Marillac, du B. Perboyre, de la B^se^ Marguerite-Marie, du V. P.-de la Colombière, de saint Louis de Gonzague, de la V Madame Barat, de saint François de Sales, de saint Benoit Labre, du V Curé d'Ars, de saint François Régis, de saint Martin, de sainte Angèle Mérici, de sainte Germaine Cousin, du B. Pierre Fourier, de la Mere Alix Le Clerc, du P. Champagnat, de Mgr de Ségur, du B. de La Salle, de sainte Philomène. — Sainte Anne d'Auray. — La vraie Histoire de France. — Portrait de l'Enfant de Marie. — Le Sacré-Cœur à Montmartre. — N.-D. de Lourdes. — N.-D de la Salette. — N.-D de Campocavallo. — Etc.

BROCHURES DIVERSES ILLUSTREES

Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, d'après la concordance des Quatre Evangélistes. — Evangiles des Dimanches et Fêtes de l'année. — N.-D. des Victoires. — N.-D. de Fourvière. — N.-D. de Chartres. — N.-D. de Boulogne. — N.-D. des Armées. — N.-D. des Champs. — Etc.

CES BROCHURES SE TROUVENT ÉGALEMENT A PARIS CHEZ
VIC & AMAT, LIBRAIRES, 11, RUE CASSETTE

LIVRES DE PRIX ILLUSTRÉS



C. PAILLART, IMPRIMEUR-EDITEUR, ABBEVILLE (SOMME

REIMS. — H. LEPARGNEUR, 3, rue de l'Université

ARCHEVÊCHÉ DE REIMS

16 *Mars* 1896.

A MONSIEUR L'ABBÉ HAUDECŒUR,

Professeur au Petit-Séminaire de Reims.

CHER MONSIEUR L'ABBÉ,

Son Eminence Mgr le Cardinal encourage et bénit votre projet de donner une édition populaire et abrégée de la VIE DE SAINT REMI, *que vous préparez à l'occasion du XIV^e^ Centenaire du baptême de la France.*

Vous avez été bien inspiré de confier à la maison PAILLART *le soin d'illustrer votre brochure.*

*En attendant votre travail plus complet, Son Eminence accorde volontiers l'*IMPRIMATUR *à votre petite publication.*

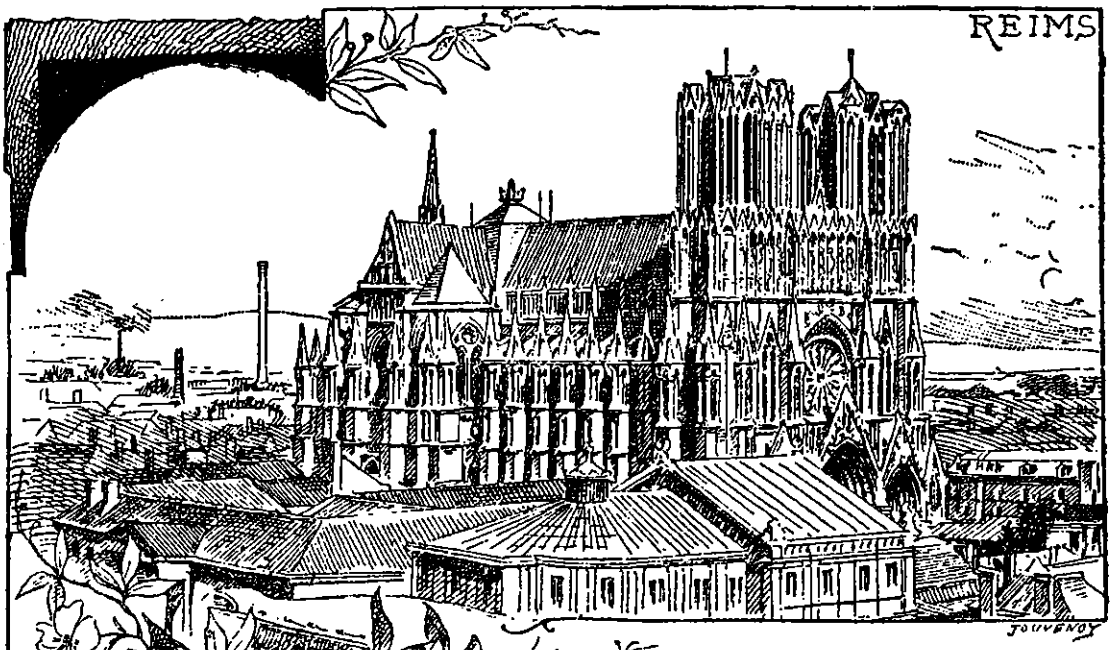
Agréez, cher Monsieur l'Abbé, l'expression de mes sentiments dévoués en N.-S.

ERN. CAULY,
Vic. Gén. Prot. Apost.

Cette petite Vie populaire est extraite de la *Vie complète de Saint Remi*, par M. l'abbé Haudecœur, éditée par M. LEPARGNEUR, libraire à Reims, 3, rue de l'Université. Edition in-8° illustrée : 4 fr. ; édition in-12 : 2 fr. 50.

VIE POPULAIRE DE SAINT REMI

Evêque de Reims et apôtre des Francs (436-532)



Naissance de saint Remi. — Depuis près d'un siècle, la Gaule avait été envahie par une foule de barbares. Les Suèves, les Huns, les Vandales, les Burgondes, les Visigoths l'avaient tour à tour dévastée, laissant sur leur passage un amas de ruines. Partout régnaient le deuil et la terreur, la misère et le découragement. L'avenir se présentait enveloppé des plus sombres nuages, car l'on apprenait que les Francs, jusque là tranquilles entre le Rhin et la Meuse, commençaient à s'agiter. Une irruption de ce peuple belliqueux était imminente. Barbares et idolâtres, allaient-ils faire disparaître les derniers vestiges du catholicisme et achever l'œuvre de dévastation que les autres bar-

Reims.

bares avaient commencée? Non, la Providence veillait sur son peuple; les Francs viendront, mais ils trouveront en saint Remi un apôtre et courberont leur tête sous le joug de Jésus-Christ.

Parmi ceux qui importunaient le Ciel avec le plus de persévérance en faveur de la Gaule ravagée par les barbares, il y avait un solitaire nommé Montan. Il était aveugle, mais il supportait son infirmité avec une soumission parfaite à la volonté de Dieu. D'après une tradition de l'abbaye d'Orval, il habitait sur les bords de la Chière, entre Marville et Montmédy, une solitude qui porte encore son nom. Or, une nuit pendant son sommeil, il se crut transporté au milieu des Anges. Il les entendait discuter sur la ruine ou le rétablissement de l'Eglise des Gaules, et déclarer qu'il était temps de prendre pitié d'elle. Au même moment une voix pleine de douceur sembla sortir d'une région supérieure. Cette voix annonçait la venue prochaine d'un homme envoyé pour mettre fin aux maux de l'Eglise et gagner les Francs à l'Evangile. Il fut en même temps prescrit au saint solitaire d'aller annoncer à Cilinia, épouse d'Emilius, comte de Laon, qu'elle était destinée à mettre au monde le nouvel apôtre, auquel le nom de *Remi* devait être donné.

Montan, à son réveil, ne savait que penser de cette vision. Il crut avoir été abusé par un rêve; mais le même prodige se répéta trois fois. Il cessa alors de douter de la vérité de cette révélation, et il partit aussitôt pour annoncer à Cilinia les desseins de Dieu. Cilinia était alors fort avancée en âge et déjà mère de deux fils: Principe, qui fut évêque de Soissons, et un autre, dont on ignore le nom, qui fut le père de saint Loup. La pieuse comtesse fut naturellement surprise de la prédiction que lui fit Montan; mais confiante en la toute puissance de Dieu, elle crut aux paroles du solitaire.

La promesse de Dieu se réalisa en effet; neuf mois après, en 436, à Cerny, en Laonnois, naissait l'enfant prédestiné; il reçut au baptême le

nom de Remi. Montan recouvra la vue, en se frottant les yeux avec quelques gouttes de lait qui avait touché les lèvres de celui dont il avait annoncé la venue. Il était juste qu'il fût ainsi le premier à ressentir l'effet des bénédictions qu'allait attirer sur les peuples cet enfant miraculeux.

Cilinia et le comte Emilius, son époux, entourèrent l'enfance du jeune Remi des soins les plus tendres. Une sainte femme, Balsamie, partagea avec eux les soins de sa première éducation, et tous s'efforcèrent de le former à la vertu dès le berceau.

Quand il fut en âge de commencer ses études, il fut confié à des maîtres recommandables par leur savoir et leur vertu. Ce fut sans doute à Reims, où il y avait une école, qu'il fut envoyé. Les succès qu'il obtint furent nombreux. Tous ses historiens en parlent avec admiration. Il cultivait tous les genres avec une égale facilité, mais il se distinguait particulièrement par ses facultés oratoires. S'il surpassait ses condisciples par l'intelligence et le savoir, il pratiquait une modestie, rare pour son âge, et une douceur de caractère qui

Le rêve de l'ermite Montan.

le rendait cher à tous. Il fuyait les plaisirs, et ne cherchait que dans la prière et la méditation un délassement après l'étude. Il aimait à se retirer dans la solitude pour se livrer à ces pieux exercices avec plus de liberté. Ainsi, de jour en jour, il s'unissait plus parfaitement à Dieu ; son cœur se détachait de plus en plus des choses terrestres, et il devenait digne de sa haute vocation.

Election de saint Remi à l'évêché de Reims. — L'heure fixée par la Providence est arrivée ; Remi est prêt pour la mission sublime qu'il doit remplir. Il s'est retiré dans la solitude, mais son mérite est connu ; la renommée de ses vertus s'est répandue au loin et sa situation de famille attire sur lui les regards des populations.

La mort de Bennade vient de laisser vacant le siège de Reims. Le peuple et le clergé, selon la coutume du temps, se réunissent pour élire un nouvel évêque. Au milieu du tumulte et de l'agitation, qui règnent dans l'assemblée, on prononce le nom de Remi. Une approbation générale accueille cette désignation. Remi a beau refuser l'honneur qu'on lui offre, objecter son peu de mérite, son âge, les canons de l'Eglise qui interdisent d'ordonner un prêtre, encore plus un évêque, avant l'âge de trente ans, la multitude le presse et le prie d'accepter. Il oppose à toutes ces sollicitations une résistance opiniâtre. Mais une manifestation surnaturelle vient l'obliger de céder et sanctionne le choix du peuple. Une lumière céleste illumine tout à coup son front, et en même temps une huile miraculeuse se répand sur lui en exhalant un délicieux parfum. A la vue de ce prodige, l'enthousiasme est à son comble, et Remi ne croit pas devoir résister plus longtemps devant la volonté du ciel, si visiblement manifestée. Il accepte les fonctions qui lui sont offertes ; les évêques présents confirment l'élection du peuple, confèrent l'ordination à Remi et le mettent en possession du siège épiscopal de Reims (458). Il avait alors vingt-deux ans.

Commencement de l'apostolat de saint Remi. — La manière dont le jeune évêque s'acquitta de ses fonctions, montra qu'on ne s'était pas trompé dans ce qu'on attendait de lui. On eût dit qu'il avait toujours occupé la charge à laquelle il venait d'être appelé. Des abus nombreux, par suite des misères du temps, s'étaient glissés dans l'Eglise. Remi s'efforça de les extirper; son peuple gémissait dans le dénuement où l'avaient laissé les incursions des barbares, il distribua d'abondantes aumônes, vêtit ceux qui n'avaient point de vêtements, nourrit ceux qui n'avaient point de pain et distribua sans calculer aux nécessiteux son revenu et même son avoir. Il recueillit bientôt les fruits de sa générosité dans les bénédictions dont son peuple le combla et dans les conversions nombreuses qu'il opéra parmi les païens ou les hérétiques.

Portrait et vertus de saint Remi. — Son ascendant sur les populations était immense : outre l'empire que possède la vertu, la Providence l'avait doué des dons extérieurs capables d'exercer du pres-

Saint Remi guérit l'ermite aveugle (page 3).

tige. Sa taille était haute, son visage remarquable par la beauté des traits ; il avait le front large et élevé, les yeux vifs, le nez aquilin ; il portait une longue barbe ; sa démarche était imposante, ses manières d'une noble simplicité.

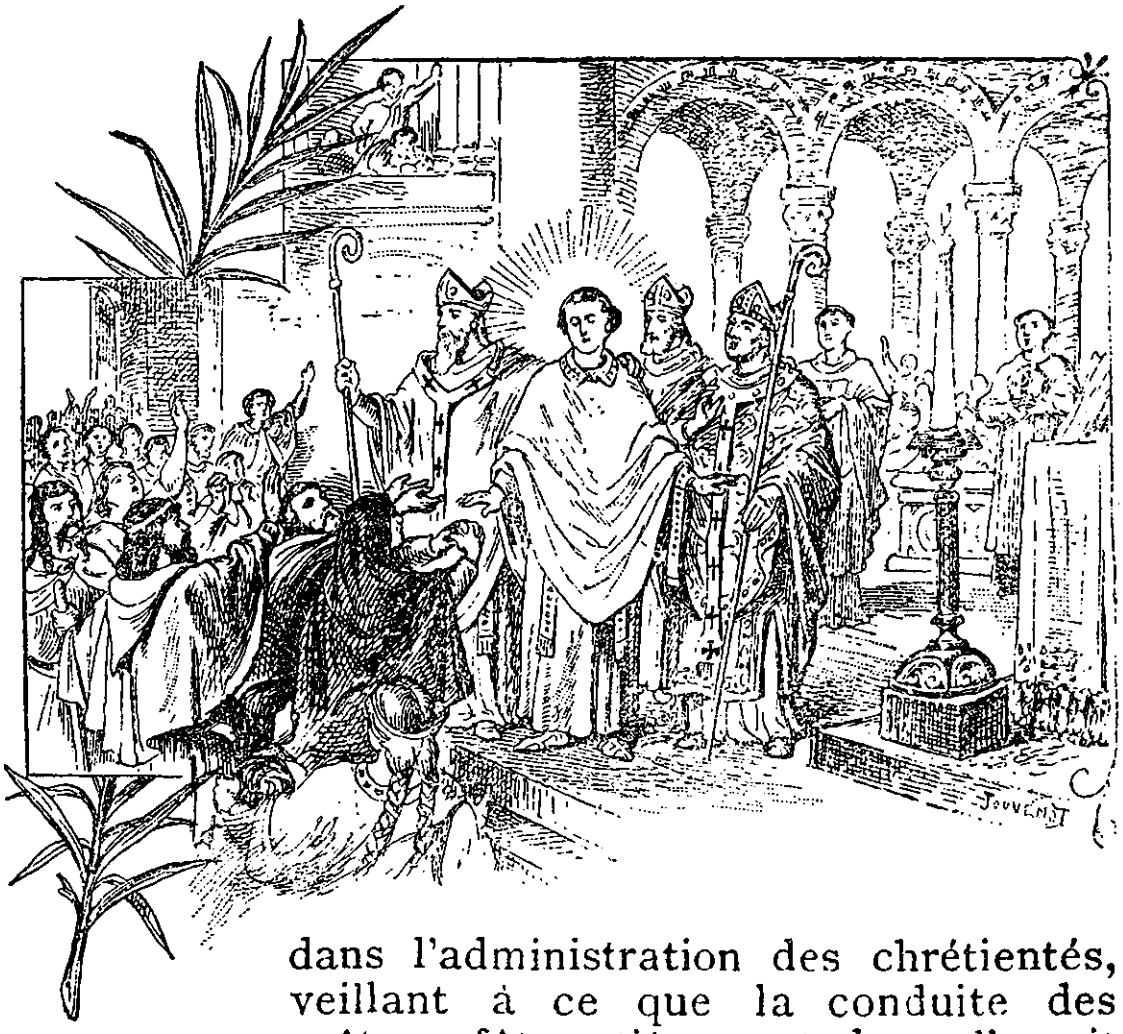
Une heureuse expression de bienveillance, tempérant ce qu'avait d'austère sa physionomie, répandait un charme infini sur toute sa personne. Il y avait en lui quelque chose de grave et de doux, qui commandait à la fois l'amour et la vénération. Tout son extérieur offrait, dans sa sérénité, l'image de la vertu. (MARLOT. *Hist. Rem.*, lib. II, cap. II.)

A ces qualités physiques, s'ajoutaient un esprit vaste et flexible, un jugement sûr et délicat, une sagesse éminente et un courage héroïque, qui le portait à ne reculer devant rien pour assurer le succès de ses desseins. Son éloquence était entraînante ; « sa parole, nous dit Sidoine Appollinaire, bon juge en la matière, tour à tour coulait comme un fleuve majestueux ou grondait comme la foudre. »

Jeune, réunissant toutes les perfections d'un saint évêque, éloquent, dévoué à son peuple, recherchant en tout la gloire de Dieu et la propagation de la foi catholique, Remi était bien l'homme de la situation, le pasteur destiné à amener au bercail un troupeau nombreux, à réparer les maux de l'Eglise et à illustrer pour jamais le siège de Reims.

Progrès que saint Remi fait faire à la cause de l'Église. — Malgré les obstacles nombreux qui paralysaient son action, saint Remi s'était mis à l'œuvre avec énergie. Il attaqua de front tous les vices qui s'étaient propagés à la faveur des désordres politiques et des invasions barbares ; il s'appliqua avec ardeur à la réforme des mœurs et à l'extirpation des hérésies et du paganisme, qui existait encore dans beaucoup de localités de son diocèse.

Il visitait avec exactitude, à certaines époques de l'année, chaque ville et chaque hameau, foudroyant les désordres du libertinage et les croyances étrangères au catholicisme, corrigeant les abus



dans l'administration des chrétientés, veillant à ce que la conduite des prêtres fût entièrement dans l'esprit de l'Eglise, les aidant de ses lumières et de ses conseils, et les encourageant à persévérer dans l'édification des fidèles. A l'exemple de Notre-Seigneur, il parcourait les campagnes en évangélisant; fréquentait indistinctement la demeure du riche et celle du pauvre, prêchant à celui-ci la résignation, et la bienfaisance à celui-là ; les exhortant tous à la paix, à la justice, à la piété et laissant partout des souvenirs bénis de son passage. Deux clercs, dit la tradition, l'accompagnaient dans ces courses apostoliques. L'un portait une bourse, que la charité du prélat vidait en aumônes, l'autre le livre saint dans lequel sa piété se retrempait et où il puisait les préceptes divins qu'il enseignait à son peuple. Aussi, les conversions se multipliaient-elles sur ses pas. Une des plus importantes, du com-

Saint Remi est acclamé évêque de Reims (page 4).

mencement de son ministère, fut celle de Rogatien, seigneur de Rethel et d'Euphrasie, sa femme.

Guérison d'un homme aveugle et possédé. — Dieu, pour aider le zèle de l'apôtre, lui avait donné le don des miracles. Un jour qu'il passait par le village Chaumuzy (FLODOARD, l. I, c. XII) une foule immense se pressait autour de lui. Un pauvre homme s'avance et le conjure de le secourir. Il est aveugle et possédé. Remi est touché de compassion, il adresse à Dieu une fervente prière et somme l'esprit malin de laisser en paix cet infortuné. Le démon est contraint d'obéir et il abandonne sur le champ sa victime. L'aveugle, qui a, au même instant, recouvré la lumière, se retire en glorifiant Dieu et en bénissant la bienfaisance de son apôtre.

Saint Remi remplit de vin un tonneau vide. — Une autre fois, le prélat s'était arrêté dans un champ, au milieu de pauvres moissonneurs qu'il instruisait dans la foi. Une de ses parentes, nommée Celse, le pria de venir jusque chez elle. Remi accepta cette invitation. Arrivé chez sa cousine, il apprend que le vin allait manquer au repas, parce que le tonneau dans lequel on le conservait était vide. Pour éviter à Celse l'embarras et la confusion de cet incident, saint Remi, se mit à prier, et tout à coup, le tonneau se trouva plein, à la surprise et à l'admiration de tous les assistants. (FLODOARD. *Hist. Eccl. Rem.*, l. I, c XII.) Celse, en souvenir de ce miracle, donna à son parent la maison où il avait eu lieu, et y ajouta toutes les dépendances qui y étaient attachées. C'est, selon la tradition la plus vraisemblable, le village de Sault-Saint-Remi.

Saint Remi éteint un incendie dans la ville de Reims. — Un jour, un incendie terrible se déclare dans la ville de Reims ; il se propage avec une effrayante rapidité. Bientôt, il aura envahi la ville entière. Le saint évêque était alors absent ; il se trouvait dans l'église Saint-Agricole, située à un quart de lieue de Reims, et s'y livrait à la prière

et à la méditation. On vient lui annoncer le danger ; il accourt. Il tient d'une main la croix ; il lève l'autre contre le feu et lui ordonne de se retirer. O prodige ! les flammes rétrogradent à mesure qu'il s'avance ; il les chasse ainsi devant lui jusqu'à l'entrée de la ville, et leur commande de sortir par une porte qui demeurait ouverte. Les flammes obéissent, et la ville est sauvée. (HINCMAR, FLODOARD, *ubi supra.*)

Saint Remi ressuscite l'énergumène de Toulouse. — Le bruit des miracles de notre saint

Saint Remi évangélisant dans les campagnes (page 7).

avait depuis longtemps dépassé les bornes de son diocèse. Il n'était pas de lieu si reculé dans les Gaules où l'on ne connût ses vertus et sa puissance auprès de Dieu. L'histoire de l'énergumène de Toulouse nous en offre un exemple sensible. Cette jeune fille appartenait à une illustre famille, et la nature l'avait abondamment favorisée de ses dons ; mais, depuis sa plus tendre enfance, elle était tourmentée par le démon. Ses parents étaient dans la désolation. Son père, du nom de Benoît, était l'un des principaux seigneurs de la cour d'Alaric, roi des Visigoths ; il avait inutilement tenté tous les moyens pour obtenir la guérison de sa fille. Il l'avait en particulier conduite à Rome, au tombeau de saint Pierre, où demeurait un moine, du nom d'Abundius, célèbre par ses vertus et par les grâces éclatantes que Dieu se plaisait à répandre par son intercession. Cette fois, Abundius fut impuissant à guérir la pauvre malade ; mais le démon fut obligé d'avouer par la bouche de la possédée que Remi seul pourrait le chasser. Benoît n'hésita pas à faire le voyage de Reims; il se présenta devant saint Remi, muni d'une lettre de recommandation de la part d'Alaric. L'évêque de Reims est ému de compassion à la vue de la malheureuse jeune fille ; dans son humilité, il hésite un moment ; mais la charité l'emporte, il se recueille, il prie, et après quelques instants : « Au nom de Jésus-Christ, dit-il au démon, je t'ordonne de laisser en paix le corps de cette infortunée. » L'esprit des ténèbres se retira, mais non sans avoir essayé de venger sa défaite. La jeune fille était morte, au milieu des contorsions que le démon lui avait causées dans sa fuite. A cette vue, Remi redouble ses prières ; il implore le secours de Dieu avec larmes et une ferveur touchante, puis s'approchant du cadavre, il étend la main sur lui, et lui dit de se lever, au nom de Jésus-Christ. Cette voix, qui venait de vaincre l'enfer, devait aussi commander à la mort. Comme autrefois Lazare, la jeune fille se leva, glorifiant le Seigneur, à la vue d'une foule immense réunie dans l'église de Saint-Jean-Baptiste où l'événement avait

lieu. (GRÉG. DE TOURS, cap. 79, *De gloria confessorum*. HINCMAR, FLODOARD.)

Grâce à ses miracles, à ses qualités éminentes, à son zèle apostolique, Remi avait été promptement placé à la tête des évêques les plus renommés de la Gaule. Il était l'homme prédestiné qui devait amener la conversion des Francs.

Les Francs, leurs rapports avec saint Remi avant l'avènement de Clovis. — L'élévation de Remi au siège de Reims coïncide avec les premières années du règne de Childéric, père de Clovis (458 ou 459). La paix régnait alors dans le nord de la Gaule ; elle continua de régner pendant tout le règne de Childéric, et cette paix, relativement longue pour le temps, ne peut s'expliquer que par l'accord qui dut exister entre le chef de la seule puissance militaire de ces contrées et le guide spirituel des popula-

Saint Remi guérit un aveugle. — Il remplit un tonneau de vin (p. 8).

tions gallo-romaines. C'est qu'en effet, après la mort d'Egidius, l'empire romain n'avait plus de représentant dans la Gaule septentrionale, et que Childéric avait reçu la soumission des principales cités. Il avait même été honoré par les empereurs de Rome du titre de *maître des milices ;* ce qui expliquerait facilement l'obéissance des populations, la paix relative dont elles avaient joui, et la lettre que saint Remi écrivit à Clovis, lors de son avènement.

Quoi qu'il en soit, les Francs, bien que barbares et idolâtres, n'étaient pas cruels comme les Huns, ni persécuteurs comme les autres envahisseurs qui s'étaient emparés du sud de la Gaule. Depuis longtemps, ils avaient des rapports avec les Romains, et ils avaient puisé dans ces rapports plus d'humanité pour les vaincus et perdu un peu de leur cruauté primitive. Saint Remi, comme évêque de Reims, protecteur de la cité, c'est-à-dire chef municipal, premier magistrat de la ville, dut évidemment avoir des rapports assez suivis avec Childéric, père de Clovis et les autres chefs des Francs. Aussi, quand Clovis succède à son père et prend le commandement des Francs Saliens, Remi se croit-il autorisé à lui écrire une lettre où éclatent l'affection d'un père, la sagesse d'un maître et la respectueuse liberté de l'évêque. (V. DE PÉTIGNY, *Etude sur l'époque mérovingienne*, t. II, p. 361 et suiv.) De ce jour datent les rapports intimes de saint Remi et de Clovis.

Clovis et saint Remi — A peine Clovis et l'évêque de Reims se connurent-ils qu'une affection mutuelle les unit. L'évêque devint le conseiller et l'ami du jeune monarque.

Clovis, peu de temps après son élévation au trône, vainquit Syagrius, dernier chef des Gallo-Romains. Ensuite il quitta Tournai et vint s'établir à Soissons qu'il fit sa capitale. Alors, il se plaisait à appeler saint Remi auprès de lui, à lui communiquer ses projets, à lui demander ses avis. En sa considération, il se montrait généreux et

plein d'égards envers les ecclésiastiques et les catholiques. On peut citer comme preuve de ces bonnes dispositions l'épisode bien connu du vase de Soissons.

Mariage de Clovis, sainte Clotilde. — Tolbiac. — Vainqueur des Thuringiens et partout triomphant, Clovis résolut de demander en mariage Clotilde, nièce de Gondebaud, roi des Burgondes. C'était une princesse dont la piété était connue et dont le zèle pour le catholicisme était à la hauteur de ses autres vertus. Saint Remi ne fut pas étranger à ce mariage, car Clovis, qui le consultait sur les affaires les plus graves, dut naturellement s'ouvrir à lui sur son projet. La joie fut grande parmi les sujets chrétiens de Clovis, à la nouvelle de cette alliance. On y voyait le gage de la paix de l'Eglise, de la sécurité de l'avenir et de la conversion même

Saint Remi force les flammes à sortir de la ville (page 9).

du roi. A peine fut-elle montée sur le trône, que Clotilde profita de son élévation pour la faire servir à la gloire de la Providence et pour préparer insensiblement son époux à renoncer au culte des idoles. L'évêque de Reims la soutenait dans son dessein et coopérait à son œuvre.

Il lui envoyait des instructions dont la sagesse donnait à ses démarches une efficacité de jour en jour plus sensible sur l'esprit du roi.

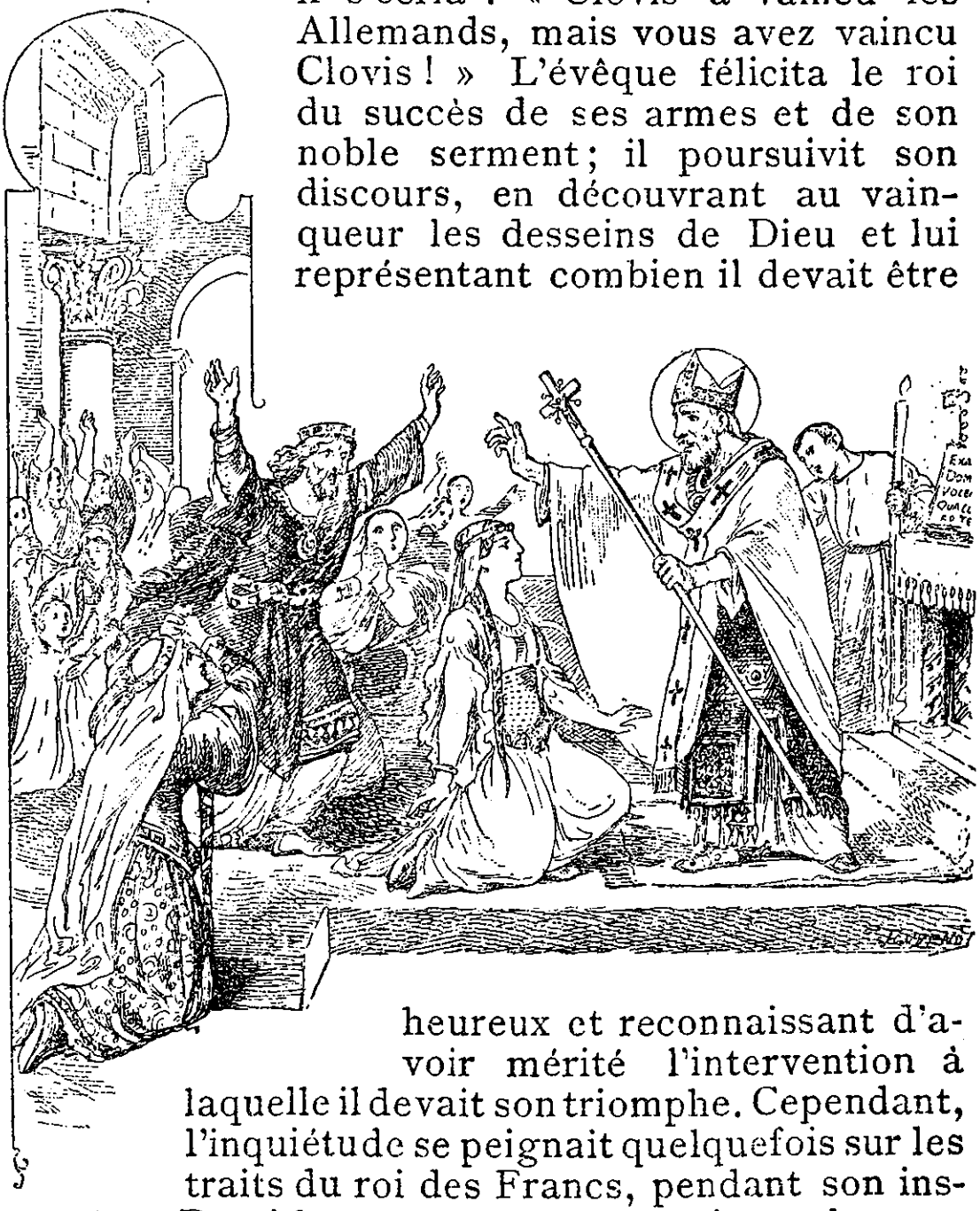
Mais pour la conversion de Clovis, il fallait des circonstances particulières et un éclat qui prouvât ostensiblement aux peuples qu'elle était l'ouvrage de Dieu même. On sait qu'elle ne s'opéra qu'à la suite de la fameuse journée de Tolbiac, où Clovis, sur le point d'être vaincu par les Allemands, invoqua le Dieu de Clotilde et promit, s'il était victorieux, de recevoir le baptême. Sa prière fut exaucée : les Francs, reprenant courage, revinrent à la charge et défirent complètement les ennemis.

Instruction religieuse de Clovis. — Saint Vaast. — Clovis n'avait pas fait une vaine promesse. Arrivé à Toul, après la bataille de Tolbiac, il s'adressa à l'évêque Ursus, lui fit part de sa résolution, avouant qu'il avait besoin d'être instruit sur les vérités chrétiennes, et implora cet office de sa charité. Le saint évêque confia le roi des Francs aux soins d'un prêtre instruit et pieux, du nom de Védast ou Vaast.

Clovis, s'avançait du côté de la ville de Reims, où l'attendait Clotilde, qui s'y était transportée et qui déjà s'était entendue avec saint Remi sur les moyens à employer pour achever l'œuvre de Dieu. Chemin faisant, le néophyte s'entretenait avec son catéchiste des vérités de la religion, et, à chaque pas qu'il faisait, la foi descendait dans son âme ; bientôt, complètement instruit, il pourra recevoir la régénération baptismale des mains de l'évêque de Reims.

Clovis à Reims ; ses craintes sont levées par saint Remi. — Les Francs imitent leur roi. — Clovis arriva bientôt dans la ville de Reims.

Son entrée fut celle d'un conquérant. Il venait en réalité de remporter une double victoire, en triomphant des Allemands et en renonçant à l'idolâtrie. Au devant de lui s'avancèrent Clotilde et saint Remi. Quand il fut en présence de son épouse, il s'écria : « Clovis a vaincu les Allemands, mais vous avez vaincu Clovis ! » L'évêque félicita le roi du succès de ses armes et de son noble serment; il poursuivit son discours, en découvrant au vainqueur les desseins de Dieu et lui représentant combien il devait être



heureux et reconnaissant d'avoir mérité l'intervention à laquelle il devait son triomphe. Cependant, l'inquiétude se peignait quelquefois sur les traits du roi des Francs, pendant son instruction, Remi le remarqua, et comprit que le cœur du monarque était tourmenté par une crainte ou un regret. Il pria et attendit. Un jour enfin, Clovis prenant la parole : « Saint Pontife, dit-il, je veux être chrétien, je veux recevoir le baptême et tenir

Délivrance et résurrection de la possédée de Toulouse (page 10).

mon serment vis-à-vis du Dieu de Clotilde, qui m'a donné la victoire ; mais serai-je le seul à renoncer aux idoles de ma nation ? Chef des Francs, j'en ai partagé les erreurs ; mais puis-je espérer que mes fidèles soldats me suivront dans les voies de la vérité que vos enseignements m'ont révélée ? N'en viendront-ils pas, au contraire, à m'abandonner ? Laissez-moi m'assurer de leurs sentiments ; je leur dirai ce que vous m'avez dit vous-même, et peut-être qu'ils seront convaincus comme moi. » L'évêque y consent. Clovis ordonne alors à ses soldats de s'assembler, comme ils avaient coutume de le faire quand ils se préparaient au combat. L'armée obéit, et son noble chef, prenant la parole, leur dit : « Fils des Francs, courageux compagnons de mes exploits ; vous vous souvenez des dangers de la dernière bataille ; nous faiblissions devant des soldats innombrables, lorsque le Dieu de Clotilde que j'ai invoqué est venu nous secourir. J'ai juré de le servir désormais. Voulez-vous, comme moi, dédaignant des divinités impuissantes, adorer celui qu'adorent Clotilde et les chrétiens, celui dont Remi est le ministre. » Soudain, un cri d'approbation interrompt ces paroles, et le plus grand nombre des soldats répond : « Nous renonçons à nos dieux mortels, et nous sommes prêts à servir le Dieu dont Remi proclame la grandeur et l'immortalité. » (GREG. TUR., II, c. XXXI. AIMOIN, I, c. XVI.)

Saint Remi, en apprenant cette démonstration solennelle, s'en réjouit comme d'un nouveau miracle que Dieu opérait en faveur des Francs. Il s'empressa, aidé de saint Vaast, encore à Reims, et de Solemne, évêque de Chartres, de faire entendre, dans les rangs de l'armée, les enseignements de la foi, avec toute la clarté et la précision que demande l'instruction destinée aux guerriers. (SIGEBERT, *Chron.*, an. 490. BARONIUS, VIII, p. 630.)

Rien ne s'opposait plus au baptême de Clovis ; déjà le royal catéchumène subissait, par degrés, la transformation surnaturelle que la grâce opère dans les âmes qu'elle conduit à la vérité et à la vie. Clovis laissait voir la générosité de sa foi naïve et

ardente. Quand le saint évêque lui racontait l'histoire du Sauveur, il s'abandonnait à la noblesse et à la sensibilité de son cœur. S'il lui montrait Jésus souffrant, humilié, et conservant, malgré ses souffrances, le calme et la bonté, les yeux du roi se mouillaient de larmes. Mais son indignation éclatait au souvenir du peuple déicide qui avait crucifié le Messie. Un jour, laissant éclater ses généreux élans, il interrompit le récit de la Passion, en s'écriant: « Ah! que n'étais-je là avec mes Francs! » (AIMOIN, I.)

Baptême de Clovis. — Cependant le jour fixé pour le baptême est arrivé. C'est le jour de Noël 496. (AVITUS, *Ep. ad Clodov.*). Clovis s'est préparé par le jeûne, suivant la coutume de l'Eglise, à la réception de ce Sacrement. Après avoir tout disposé pour la cérémonie, Clotilde et Remi ont passé la

Saint Remi et les Evêques évangélisant les Francs (page 12).

nuit en prières, rendant à Dieu des actions de grâces pour la conversion miraculeuse qu'il a opérée, et le conjurant de continuer à répandre ses bénédictions sur le monarque et sur son peuple. Quant à la pompe de la cérémonie, tous les historiens sont d'accord pour en vanter la magnificence. Voici la description que nous en a laissée Grégoire de Tours : « On couvre de tapisseries peintes les portiques intérieurs de l'Eglise, on les orne de voiles blancs ; on dispose les fonts baptismaux ; on répand des parfums, les cierges brillent de clarté, tout le peuple est embaumé d'une odeur divine, et Dieu fit descendre sur les assistants une si grande grâce, qu'ils se croyaient transportés au milieu des parfums du Paradis. Le roi pria le pontife de le baptiser le premier. Le nouveau Constantin s'avance vers le baptistère, pour s'y faire guérir de la vieille lèpre qui le souillait. Comme il s'avançait vers le baptême, le saint de Dieu lui dit de sa bouche éloquente : « Sicambre, abaisse humblement ton cou ; adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré. » (GRÉG. DE TOURS, II, c. XXXI.) D'autres historiens ont relaté des détails plus nombreux, et en particulier l'étonnement du roi devant la magnificence de la scène qu'il a devant les yeux : « Saint Père, s'écrie-t-il, est-ce là le royaume de Dieu dont vous m'avez fait espérer la possession ? — Non, Seigneur, lui répond le pontife, ce n'est que l'entrée de la route à suivre pour y arriver. » (HINCMAR, IV.) Un autre fait est également mentionné, pieusement recueilli par la tradition. Comme un peuple immense encombre l'église, le prêtre, porteur du saint chrême se trouve arrêté et ne peut arriver jusqu'aux fonts baptismaux. Alors, saint Remi lève les yeux au Ciel, et se met à prier. Au même instant on vit une colombe, blanche comme la neige, descendre vers le prélat, déposer dans ses mains une petite fiole qu'elle avait dans le bec et disparaître aussitôt. Dieu, par ce prodige, voulait donner à la cérémonie un signe manifeste de son approbation. Cette fiole, qui fut nommée la *Sainte-Ampoule*, servit plus tard au sacre du roi de France.

« Le roi, continue Grégoire de Tours, ayant reconnu la toute-puissance de Dieu dans la Trinité, fut baptisé, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit et oint du saint chrême avec le signe de la Croix. » (GRE. TUR., II, 31)

Deux sœurs de Clovis, Albofléde et Lantilde, reçurent le baptême immédiatement après lui. On porte à plus de trois

Baptême de Clovis. — La Sainte-Ampoule.

mille hommes le nombre de ceux qui succédèrent à la famille royale sur les fonts baptismaux (1). Ils appartenaient tous à l'élite de la cour et de l'armée.

Conséquences du baptême de Clovis. — Grande fut la joie du peuple chrétien quand il vit entrer dans son sein le chef victorieux et redouté des Francs. L'Eglise trouvait un protecteur et elle pouvait espérer que l'exemple d'un monarque, célèbre par ses conquêtes et son génie, agirait sur les autres rois barbares. Aussi, Clovis, à la nouvelle de son baptême, reçut-il du Pape le titre de *Fils aîné de l'Eglise* et de *roi très-chrétien* que ses successeurs se firent un honneur de porter.

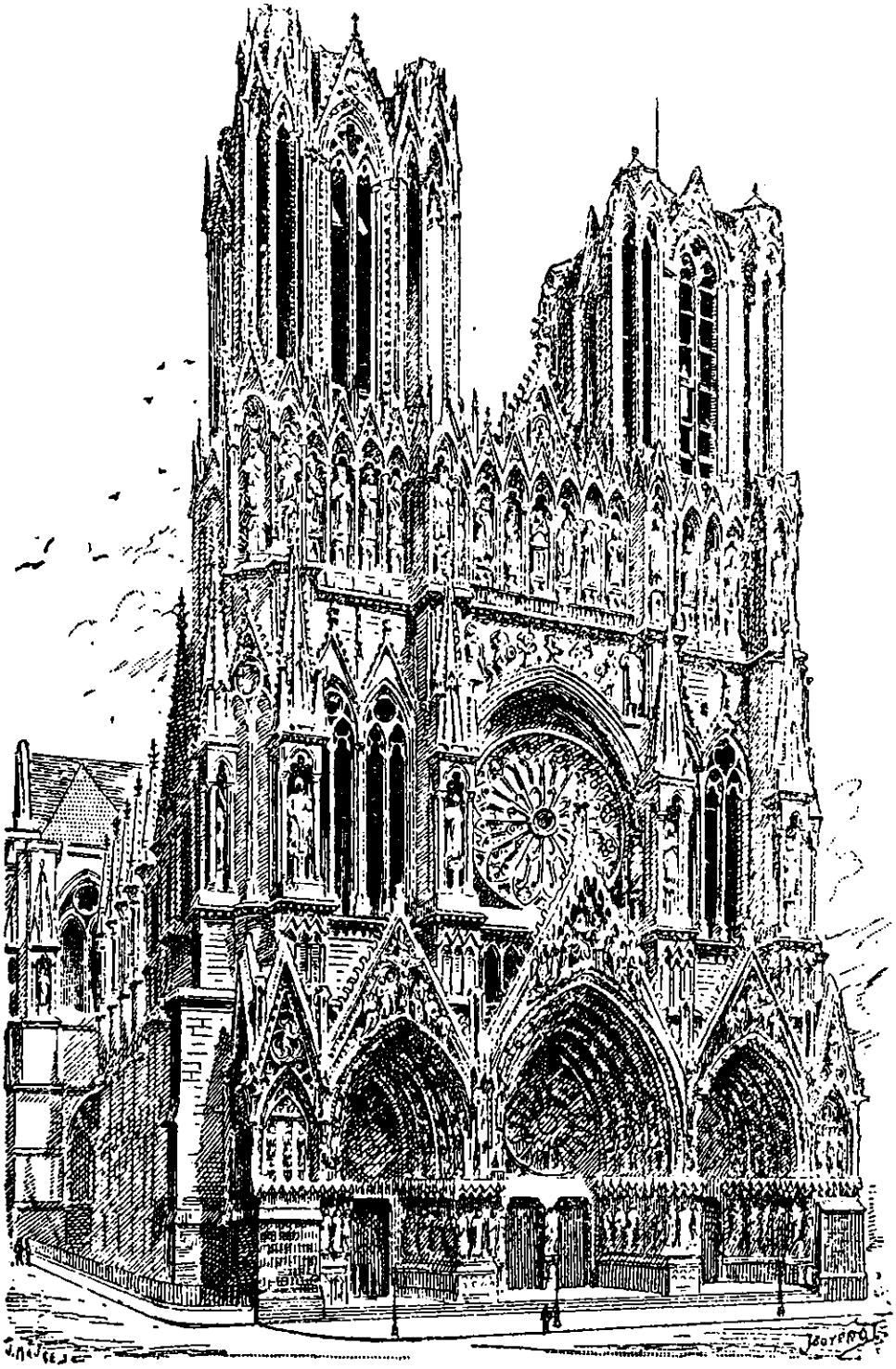
Ces espérances devaient se réaliser. Bientôt Clovis, avec les encouragements et les conseils de saint Remi, prit les armes contre le roi des Burgondes, qui persécutait les évêques et les catholiques, et le força à se reconnaître tributaire et à respecter les orthodoxes. Plus tard, il marcha contre Alaric II, roi des Visigoths, aussi persécuteur, et les populations catholiques se montrèrent empressées à se ranger sous le sceptre d'un roi qui professait la même foi. Ainsi, le baptistère de Reims avait été le point de départ de la formation de la France, et c'était là une partie de l'œuvre de saint Remi et de l'Eglise dont il était le ministre. Il possédait, en effet, la confiance entière du prince qui le consultait sur toutes les affaires civiles et religieuses et se prêtait docilement à ses exhortations.

Disciples de saint Remi, organisation des diocèses de sa Province. — Saint Remi profitait des bonnes dispositions du roi à son égard pour se livrer avec plus d'ardeur à son œuvre d'évangélisation. Il y déployait un zèle infatigable. Ses jours, ses nuits même étaient employés à porter partout

(1) Le baptistère où fut administré le baptême était, d'après les plus récents et les plus éminents critiques, près de l'ancienne cathédrale et des constructions de l'archevêché, sur un emplacement enclavé, vraisemblablement dans la cathédrale actuelle. (Voir la dissertation de M. Demaison, archiviste de Reims, dans l'ouvrage si remarquable de M. Kurth: *Vie de Clovis,* appendice II.

la foi chrétienne, à démasquer l'erreur, à encourager les fidèles et à exhorter son peuple à la pratique de la perfection.

Le succès répondait à ses efforts. Autour de lui



Cathédrale de Reims.

se forme toute une légion de saints qui s'établissent en divers points de son diocèse et attirent sur lui

les grâces du ciel. Sur le mont d'Hor, saint Thierry fonde un monastère et sanctifie par la prière des lieux où le vice avait jusque là étalé ses désordres. Sur les bords de la Marne, une famille entière de saints Irlandais, Véran, Prompte, Posenne, sous la conduite de Gibrien, leur frère, instruit les populations et les édifie par ses vertus ; un autre de ses membres, Trésain, humble gardien d'un immonde bétail, est distingué par saint Remi. Elevé au sacerdoce, il illustre par sa sainteté le bourg de Mareuil. A Chaumont-Porcien, saint Berthaud, venu d'Irlande lui aussi, jette les fondements de la future abbaye des Prémontrés.

La métropole de Reims comprenait alors une étendue immense de pays, depuis la Meuse, presque jusqu'à l'Escaut et la mer. Or, cette région qui se trouvait sur le passage des peuples barbares, avait été saccagée et ruinée par les invasions. La religion n'avait pas été épargnée, plusieurs des sièges épiscopaux étaient devenus vacants et la foi chrétienne s'en allait de jour en jour. Loin de se décourager, saint Remi sentit redoubler son ardeur. Il confie à son disciple saint Vaast, les deux églises d'Arras et de Cambrai : au rapport de son historien, le zélé missionnaire « qui n'y avait pas trouvé un seul chrétien, lors de son arrivée, n'y laissa pas un seul païen lorsqu'il mourut. » Par l'ordre de son évêque, saint Aumond quitte son frère saint Berthaud et sa pieuse solitude de Chaumont-Porcien. C'est vers le rivage de la mer, vers Boulogne et Abbeville qu'il dirige ses pas : il devient le premier évêque de Thérouane. Bientôt l'église de Tournai refleurit par les soins de saint Eleuthère, pendant que saint Médard, son ami, exerce son zèle à Noyon, où il a transporté le siège épiscopal du pays des Vermandois. Le neveu de saint Remi, saint Loup, donne une impulsion nouvelle à la religion catholique dans le Soissonnais. Enfin, non content de rétablir les anciennes églises, saint Remi détache encore de son vaste diocèse toute la région de Laon et la confie au zèle de son neveu, saint Génebaud.

Tous ces saints évêques ont été formés par ses

soins, ils restent ses disciples dans leurs nouvelles fonctions. Ainsi son action est partout présente ; elle se fait sentir jusqu'aux extrémités de son immense province ecclésiastique.

Cependant il n'oublie pas que le souverain Pontife Hormisdas lui a donné le titre de légat et de vicaire du Saint-Siège dans les Gaules. Ce n'est pas là pour lui une vaine dignité, c'est une fonction dont il accepte toutes les responsabilités et toutes les charges. Il entretient des relations suivies avec les évêques des Gaules, il les guide de ses conseils.

Il sortait même de sa province pour aller annoncer la parole de Dieu dans les régions voisines. C'est ainsi qu'il parcourut les montagnes et les forêts des Vosges, en répandant partout la lumière de la foi. Toul, Metz et Verdun furent suc-

Saint Remi récitant les matines environné des anges et des saints (page 26).

cessivement visitées par notre saint. Il passa ensuite sur le territoire de Cologne, et là, comme ailleurs, il fut donné à son zèle de recueillir la plus abondante moisson. Le crédit dont il jouissait auprès de Dieu se révéla par plusieurs miracles.

Saint Remi confond un évêque arien. — Epreuves qui lui sont envoyées. — Vers ce temps les évêques des Gaules se réunirent en concile pour décider quelques points de discipline et achever de purger leurs provinces du levain de l'arianisme. Il s'y trouvait un évêque appartenant à cette hérésie. Homme éloquent, exercé à tous les détours de la dialectique, il insultait avec orgueil les autres prélats, les défiait à la discussion, persuadé qu'il était de détruire par ses subtilités toutes les raisons qui lui seraient objectées. Comme on attendait saint Remi, qui devait présider l'assemblée, les prélats ne répondaient pas, et l'arien triomphait, donnant libre cours à ses blasphèmes contre le Dieu fait homme. Remi parut enfin, tous les Pères le reçurent avec respect, l'arien seul le regarda d'un air fier et dédaigneux. L'homme de Dieu prit alors la parole, exposa avec force et clarté la doctrine catholique. L'arien se lève pour répondre, mais lorsqu'il veut essayer de parler, sa langue demeure impuissante, et il essaie en vain de proférer une seule parole. Le malheureux reconnaissant alors que Dieu lui ferme la bouche pour le punir de ses blasphèmes contre le Verbe, vient humblement se jeter aux pieds de saint Remi, et le supplie par ses gestes de lui obtenir le pardon. L'évêque de Reims lui ordonne de confesser la foi orthodoxe, lui rend la parole et lui fait abjurer l'arianisme.

Malgré ses mérites, ses miracles, son zèle pour son troupeau, la critique n'épargna pas saint Remi. Il s'était vu déjà reprocher de mettre peu de discernement dans le choix des hommes qu'il élevait aux hautes dignités du sacerdoce. Ce qu'il y eut surtout de pénible pour saint Remi, c'est que le

ciel employa, pour exercer sa patience, des hommes recommandables par leurs vertus : Héraclius de Paris, saint Léon de Sens, saint Théodore d'Auxerre. Ils lui écrivirent deux lettres très-dures dans lesquelles ils le traitaient ironiquement de prélat *jubilaire*, voulant faire entendre que ses facultés étaient affaiblies par l'âge. L'évêque outragé répondit avec dignité et fermeté et se défendit en termes nobles et éloquents. Il est vraisemblable que les prélats accusateurs reconnurent leurs torts et s'efforcèrent de les réparer.

Une autre fois, ayant appris de Dieu qu'une grande famine allait avoir lieu, notre saint pour prévenir la calamité et soulager le peuple avait fait réunir dans ses métairies une grande quantité de blé. Il s'en trouvait des meules nombreuses aux environs de Sault. Un jour, les habitants de ce

Saint Remi aveugle (page 27).

village, échauffés par les vapeurs du vin, mirent le feu à ces meules. Averti de ce qui se passe, Remi monte à cheval, et se rend en toute hâte sur le lieu de l'incendie. Arrivé là, il trouve son blé dévoré par le feu, et, malgré sa douleur, il demeure calme et se soumet à la volonté de Dieu.

Ces déboires ne furent pas les seuls dont l'apôtre des Gaules fut abreuvé sur le déclin de sa carrière. Mais quelque pénibles qu'ils fussent, ils ne troublaient pas le calme de son âme, habituée à se nourrir de la méditation des saintes Ecritures. Le Seigneur d'ailleurs comme dédommagement se plaisait à lui manifester sa sollicitude. Il n'y avait pas de jour où des apparitions célestes et de merveilleuses révélations ne vinssent inonder l'âme de notre saint de la joie la plus pure.

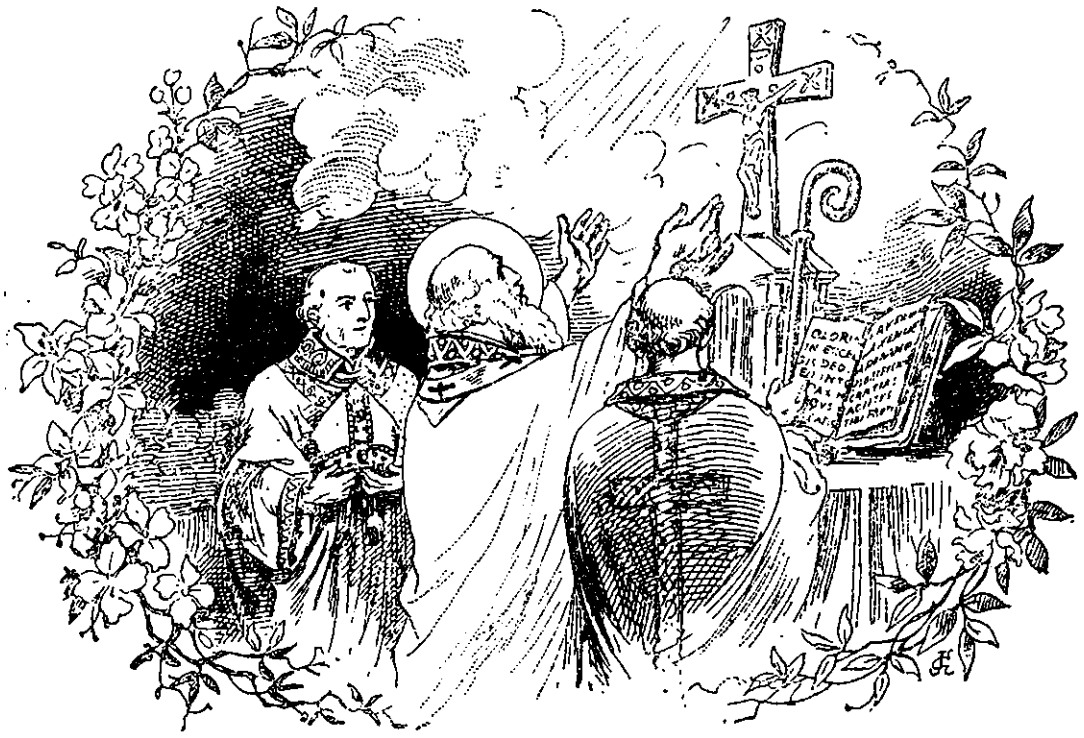
Communications de saint Remi avec les bienheureux. — Toujours humble, au milieu de tant de grâces surnaturelles, saint Remi s'attachait à dérober à la connaissance du monde les merveilles qu'il lui était permis de voir. Mais il entrait dans les desseins de Dieu de faire connaître plus clairement aux hommes la prédilection qu'il avait pour son fidéle serviteur. Il donna un témoin à l'une de ses glorieuses communications.

Saint Remi avait l'habitude de se rendre chaque soir à l'église, afin d'y vaquer plus paisiblement à la prière. Un de ses clers l'y suivit et se cacha dans un endroit retiré. Il aperçut bientôt, à la lueur d'une lampe, le vénérable prélat environné d'anges et récitant les matines avec eux; puis saint Pierre et saint Paul venant aussi se mêler à sa prière.

Derniers travaux, dernières épreuves de saint Remi; sa mort. — Les communautés religieuses existaient déjà du temps de saint Remi. Diverses provinces en possédaient un grand nombre, et le bien qu'elles faisaient était considérable. Ce que de saints évêques avaient fait ailleurs, saint Remi le fit dans sa province. Un grand nombre de

maisons religieuses s'y étaient élevées par ses soins, et il s'occupait avec zèle à y faire régner la piété et la régularité, même après que la maladie l'eût forcé à suspendre le cours de ses autres travaux.

Ces fondations et celles de plusieurs églises, érigées tant à Reims qu'en divers endroits de son diocèse, résument les derniers travaux de notre saint. Le temps approchait où il allait recevoir le prix de ses longs et pénibles labeurs. Mais Dieu lui réser-



vait encore des souffrances et des douleurs pour achever de perfectionner sa vertu. Il fut frappé dans une de ses plus chères affections, dans la famille royale. Il vit la discorde et le meurtre parmi les fils de Clovis. Accablé d'infirmités toujours croissantes, dégouté du monde, il soupirait après le moment qui devait mettre un terme à son existence terrestre. Ses vœux ne furent cependant pas exaucés de suite. Une dernière épreuve lui était réservée : Dieu le priva de la vue.

Cette nouvelle infirmité n'ébranla pas son courage, il se soumettait à la volonté divine et acceptait avec foi et amour l'épreuve qui lui était en-

Dernière messe de saint Remi (page 28).

voyée. Loin d'être d'une humeur incommode et fâcheuse, il se montrait de plus en plus aimable, gai et affable. On venait chercher auprès de lui des consolations et des conseils ; et lui, oubliant ses souffrances, se prêtait à toutes les demandes avec une bonté parfaite.

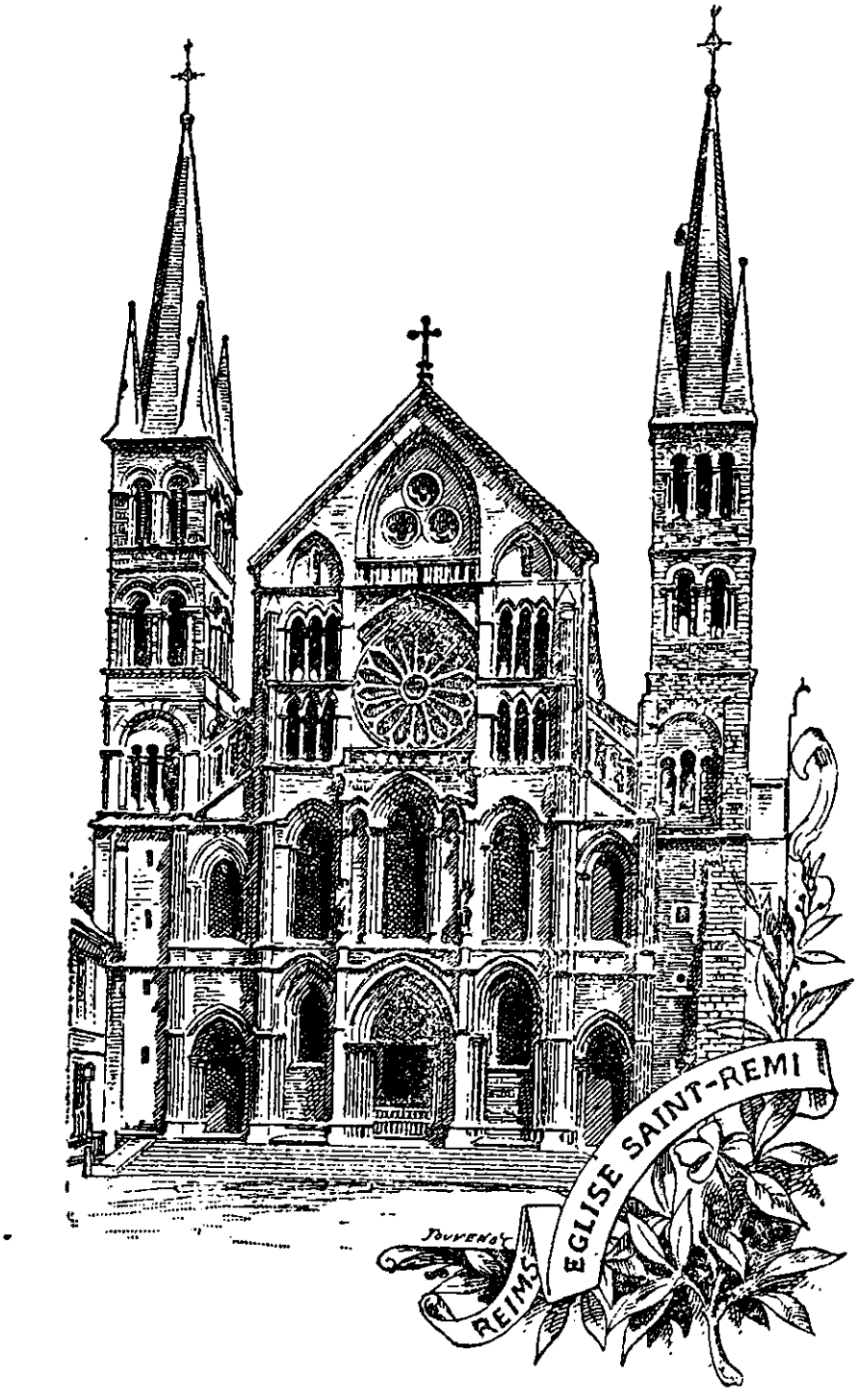
Cependant, le bienheureux Remi touchait au terme de la lice. Le Seigneur se plut à lui venir annoncer lui-même qu'il avait trouvé l'épreuve assez longue, en lui faisant connaître distinctement le jour qui devait y mettre fin. Cette révélation remplit l'âme du saint évêque de la plus douce joie. N'aspirant plus qu'au moment qui allait le réunir à Dieu, il se mit à tout disposer pour cet heureux évènement.

Pendant qu'il se livrait avec transport à ces préparatifs, une grâce nouvelle vint d'en Haut le consoler : la vue lui fut rendue. Il reçut avec joie ce témoignage de la faveur divine. Il avait béni le Seigneur quand il l'avait frappé de cécité ; il le bénit quand il lui rendit l'usage de ses yeux.

Enfin, après avoir réglé ses affaires par son testament, que nous possédons encore, détaché de tout autre soin, il n'eut plus qu'une pensée, celle du Ciel, et s'occupa sans relâche à se rendre de plus en plus digne de le posséder. Peu de temps après, sachant que le jour de sa délivrance était venu, il voulut célébrer encore une fois la messe, pour faire ses adieux à ses fidèles et leur donner la paix, en les faisant participer avec lui à la sainte Communion. Puis, s'étant recommandé à leurs prières, il rendit tranquillement son âme à Dieu, le 13 janvier 532. « Il avait saintement fourni sa carrière, toujours fidèle à la foi, riche de ses bonnes œuvres et du salut des âmes; comme il l'avait désiré, son âme, laissant son corps sur la terre, pénétra dans les cieux. » (FLODOARD, t. I, p. 105.)

Sépulture et tombeau de saint Remi. — La mort du saint évêque fit naître de toutes parts une douleur profonde. Ses obsèques se firent avec une grande solennité. Les prêtres, les magistrats de la

ville, une foule innombrable de peuple étaient présents à la cérémonie. L'église des martyrs Apollinaire et Timothée, qu'il avait lui-même choisie pour le lieu de sa sépulture, était préparée pour le rece-

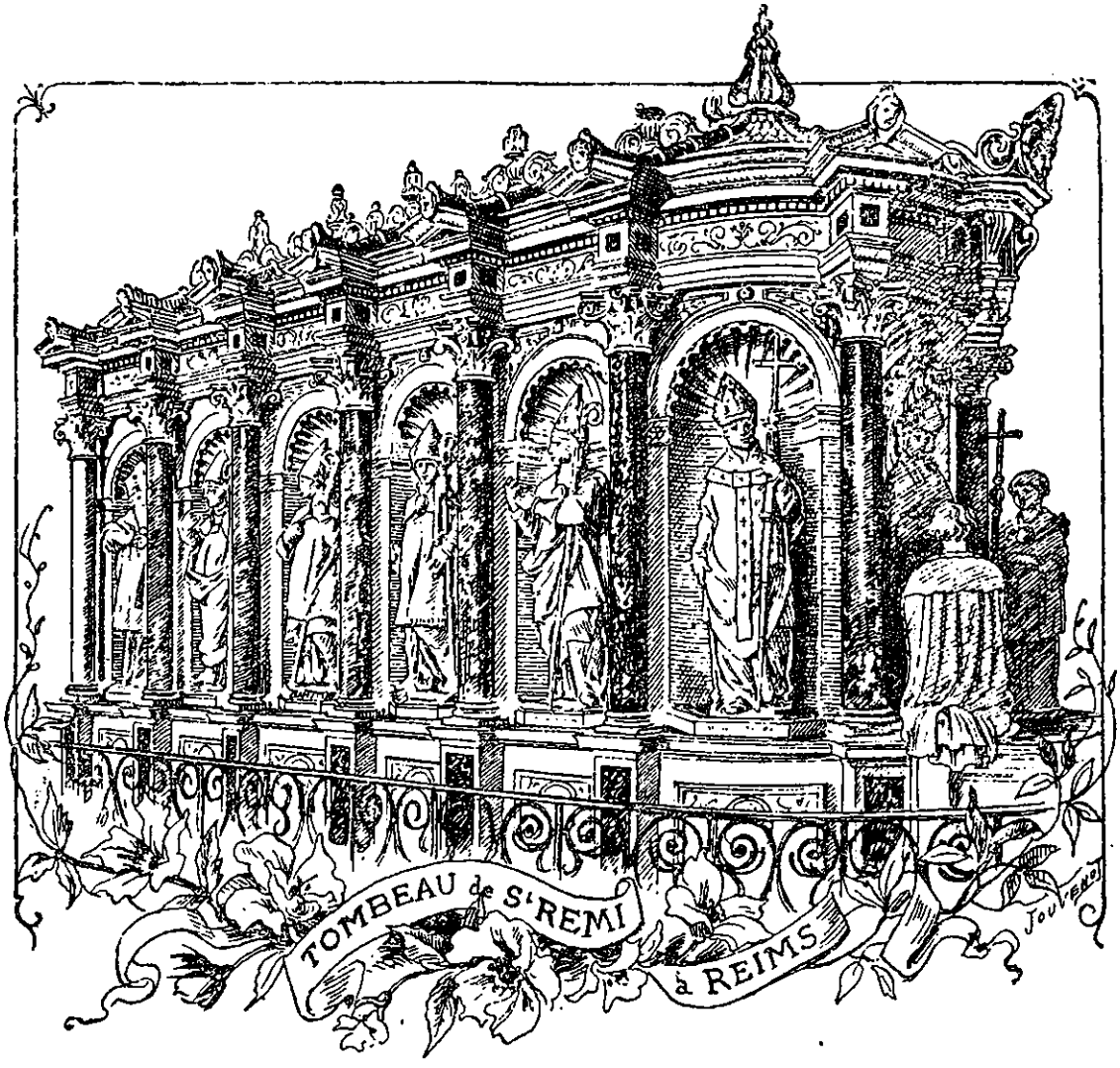


voir. Le cortège funèbre s'avançait dans cette direction, lorsque, à peu de distance de cette église, le cercueil devint si lourd que, malgré tous les efforts, on ne put parvenir à le soulever. Tout le monde s'étonne ; on invoque la miséricorde de Dieu, pour

qu'il daigne indiquer en quel lieu il veut qu'on dépose le corps de son pieux serviteur. On propose l'église Saint-Nicaise, l'église de Saint-Sixte et de Saint-Sinice, les efforts pour enlever le cercueil sont inutiles. Il ne restait plus qu'une petite église, bâtie en l'honneur de saint Christophe. On demande à Dieu de déclarer s'il voulait que les précieuses reliques fussent déposées dans cette petite église. A peine cette demande eût-elle été formulée, que les porteurs soulevèrent le cercueil avec assez de facilité pour ne pas s'apercevoir du fardeau. Les restes du vénérable prélat furent donc, par une disposition de la volonté divine, ensevelis dans cette petite église, qui ne suffit bientôt plus et devint, dans la suite, l'église actuelle de Saint-Remi.

Culte rendu à saint Remi. — Les prodiges opérés par saint Remi pendant sa vie, les miracles qui se firent à son tombeau immédiatement après sa mort, déterminèrent l'Eglise à l'honorer d'un culte particulier. De tous les points de la France, et même des contrées étrangères, on vit bientôt les peuples venir solliciter l'intercession du bienheureux, qui fut dès lors regardé non seulement comme le génie tutélaire de sa province, mais encore comme le protecteur de la nation dont il avait été l'apôtre. Le nombre des bénédictions obtenues par son crédit auprès de Dieu, la quantité de merveilles opérées journellement sur sa tombe, justifiaient pleinement le culte que lui rendirent dans tous les siècles les rois et les peuples, et la vénération dont ils entourèrent sa mémoire. Il faudrait des volumes pour énumérer les grâces qu'il obtint pour ceux qui l'invoquèrent, les miracles qu'il opéra en faveur de milliers de personnes, de la ville de Reims elle-même dans des temps calamiteux. Les habitants de Reims, en effet, ne manquaient pas de recourir à leur saint protecteur dans les contagions, les trop grandes sécheresses, les pluies trop abondantes et dans toutes leurs afflictions, et l'on peut dire que tant que l'on y recourut avec foi, l'intercession du saint se fit sentir avec efficacité.

Translations du corps de saint Remi. — La chapelle Saint-Christophe, où avait d'abord été déposé le corps du bienheureux, étant trop petite pour contenir l'affluence du peuple, on résolut de l'agrandir. Sonnace, vingt-deuxième archevêque de Reims, leva de terre le corps du saint Pontife et lui érigea, derrière l'autel de la nouvelle église,



précisément où il est encore, un mausolée en marbre noir, revêtu de velours cramoisi, enrichi de dorure, et il y plaça les restes précieux qu'il avait tirés de leur première sépulture.

Hincmar, trente-troisième archevêque de Reims, non moins zélé que ses prédécesseurs pour le culte de saint Remi, fit lui aussi agrandir l'église, en 852, et construire un nouveau tombeau beaucoup plus riche et plus orné que le précédent et y fit graver une inscription qu'il composa lui-même. Après la dédicace de l'église et du tombeau, Hinc-

mar procéda à l'ouverture du cercueil, en présence des évêques de la province. Le corps fut trouvé entier et placé dans une châsse d'argent.

Le 20 septembre 1646, cette châsse fut ouverte par Mgr Léonor d'Etampes de Valencay, quatre-vingt-huitième archevêque de Reims, en présence de nombreux témoins. Le corps de saint Remi apparut dans le même état que l'avait laissé Hincmar, et il fut renfermé seulement en 1650, dans la châsse d'argent qu'on voyait encore en 1793.

Dans la journée du 23 octobre 1793, des hommes sacrilèges s'emparèrent de la châsse de saint Remi, en retirèrent le corps, en profanèrent les ossements, et par un raffinement de malignité, ils les enterrèrent dans le cimetière de la paroisse entre deux militaires qui venaient de mourir. Mais Dieu, qui veille sur ses saints, permit que ces ossements précieux fussent réunis dans le même suaire cramoisi qui les contenait, afin que plus tard, on pût les reconnaître. Trois ou quatre ans après, ils furent exhumés ; le suaire n'était pas endommagé, et ils purent être recueillis par de pieux fidèles, et remis entre les mains de l'autorité ecclésiastique. Mgr de Latil, archevêque de Reims. en fit la reconnaissance, en 1824, et les déposa dans un reliquaire de cuivre argenté.

Un tombeau, en style toscan, avait été élevé en 1803, par M. Ludinart de Vauxelles, pour recueillir les précieux restes de saint Remi ; en 1847, Mgr Gousset fit ériger le splendide monument que nous voyons aujourd'hui. Une châsse nouvelle sera construite en souvenir du quatorzième centenaire du baptême de Clovis et de la France, et une translation sera faite cette année par les soins de son Eminence le cardinal Langénieux, promoteur des fêtes solennelles qui se préparent.

Puisse la France entendre l'appel qui lui a été fait, revenir à la foi et aux sentiments de son baptême et redevenir le soldat de Dieu, la fille aînée de l'Eglise !

Abbeville, imp. C. Paillart, éditeur des *Brochures illustrées de Propagande Catholique*

TITRES DE QUELQUES-UNES DES

BROCHURES ILLUSTRÉES

DE PROPAGANDE CATHOLIQUE

Honorées de l'approbation de S. S. Léon XIII

de cinq Archevêques et seize Evêques de France

Editées par C. PAILLART, *Imprimeur-Editeur*

à ABBEVILLE *(Somme)*

BROCHURES ILLUSTRÉES (16 pages et Couverture)

Chemin de la Croix. — Chemin de la Croix pour les Enfants. — Prières du matin et du soir et Prières de la Messe. — Prières de la Messe pour les Enfants. — Le très-saint Rosaire. — Le saint Rosaire expliqué aux Enfants. — L'Adoration perpétuelle. — Etc.

BROCHURES ILLUSTRÉES (32 pages et Couverture)

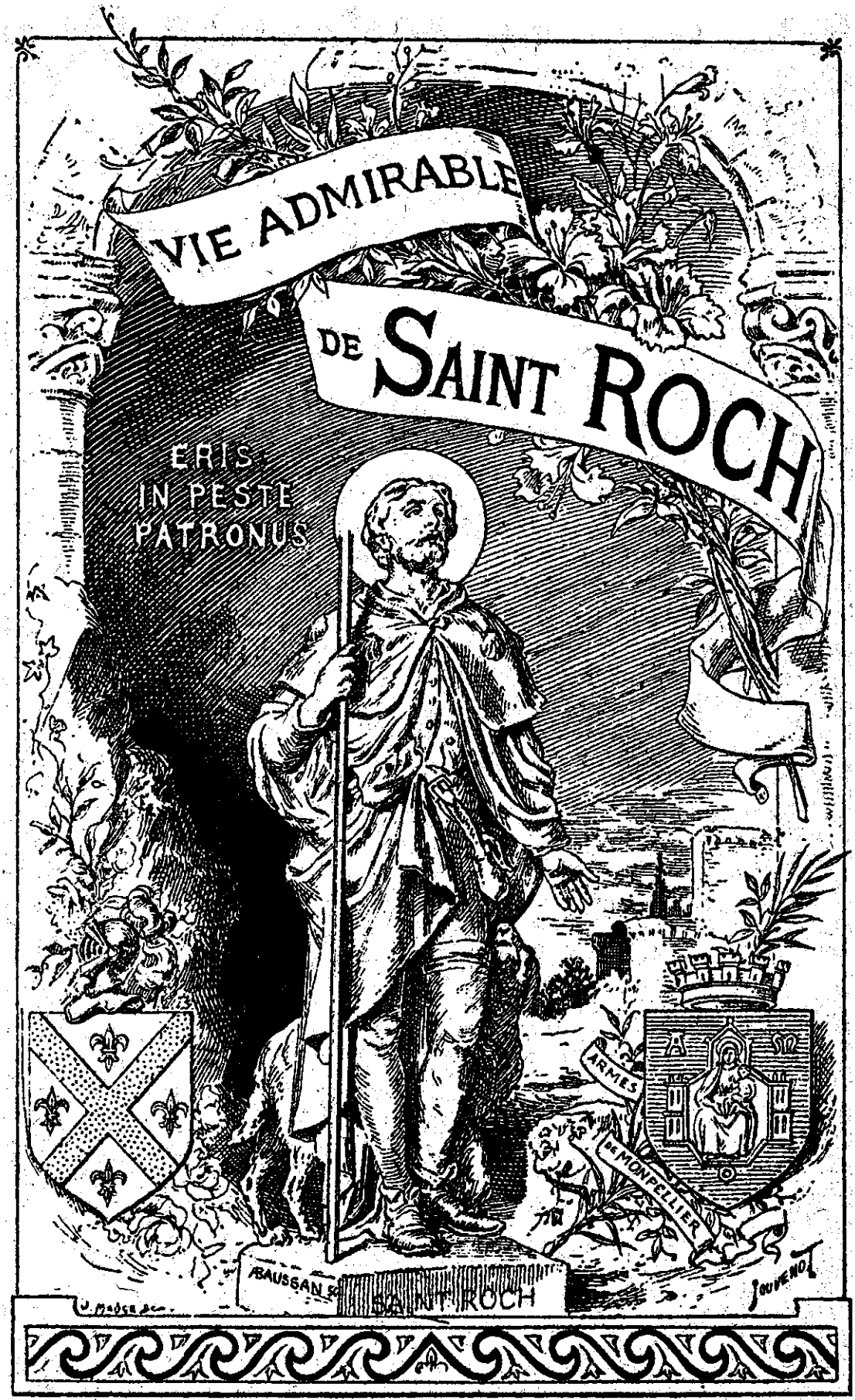
Les Mois de saint Joseph, de Marie, du Sacré-Cœur, des SS. Anges, des Ames du Purgatoire. — Les Apprêts du grand Jour. — La Veille du grand Jour. — Le Lendemain du grand Jour. — La Confirmation. — Jeanne d'Arc. — Général de Sonis. — La Rochejaquelein. — Christophe Colomb. — Général de Pimodan. — Garcia Moreno. — Vies de saint Vincent de Paul, de Louise de Marillac, du B. Perboyre, de la B^se^ Marguerite-Marie, du V. P. de la Colombière, de saint Louis de Gonzague, de la V. Madame Barat, de saint François de Sales, de saint Benoit Labre, du V. Curé d'Ars, de saint François Régis, de saint Martin, de sainte Angèle Mérici, de sainte Germaine Cousin, du B. Pierre Fourier, de la Mère Alix Le Clerc, du P. Champagnat, de Mgr de Ségur, du B. de La Salle, de sainte Philomène. — Sainte Anne d'Auray. — La vraie Histoire de France. — Portrait de l'Enfant de Marie. — Le Sacré-Cœur à Montmartre. — N.-D. de Lourdes. — N.-D. de la Salette. — N.-D. de Campocavallo. — Etc.

BROCHURES DIVERSES ILLUSTRÉES

Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, d'après la concordance des Quatre Evangélistes. — Evangiles des Dimanches et Fêtes de l'année. — N.-D. des Victoires. — N.-D. de Fourvière. — N.-D. de Chartres. — N.-D. de Boulogne. — N.-D. des Armées. — N.-D. des Champs. — Etc.

CES BROCHURES SE TROUVENT ÉGALEMENT A PARIS CHEZ
VIC & AMAT, LIBRAIRES, 11, RUE CASSETTE

LIVRES DE PRIX ILLUSTRÉS



C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
ABBEVILLE (Somme)

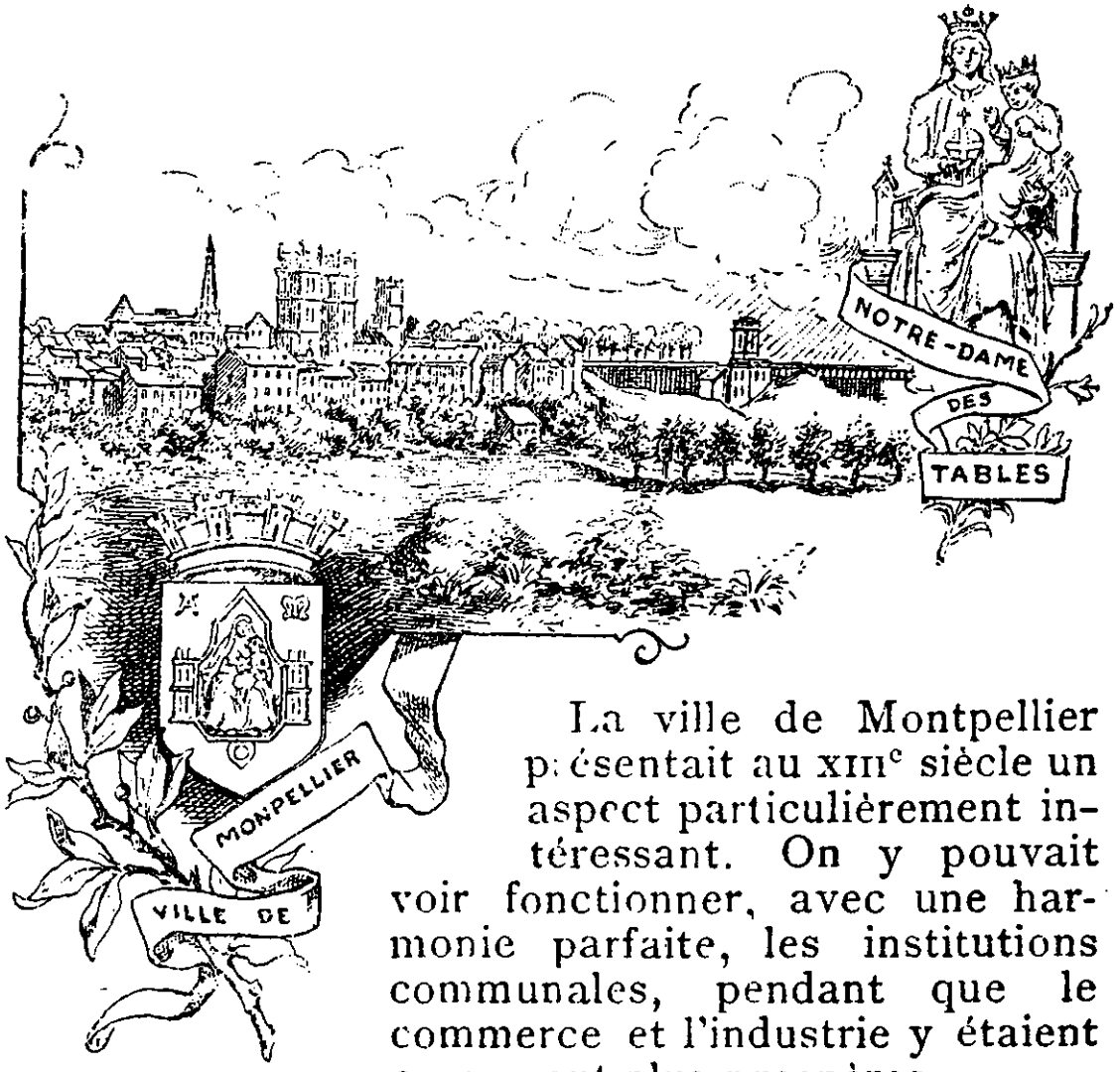
VIE DE SAINT ROCH

L'ADMIRABLE PÈLERIN

Le grand Guérisseur de la peste et de toutes les maladies épidémiques

I

La ville de Montpellier au moyen âge. — Le sanctuaire de Notre-Dame des Tables.



La ville de Montpellier présentait au XIII^e^ siècle un aspect particulièrement intéressant. On y pouvait voir fonctionner, avec une harmonie parfaite, les institutions communales, pendant que le commerce et l'industrie y étaient on ne peut plus prospères.

Son école de médecine déjà si renommée et son Université appelée à devenir si célèbre n'étaient

Vue de la ville de Montpellier. — Notre-Dame des Tables.

elles point, pour cette cité, une raison d'être fière d'elle-même?

« Montpellier, dit M. Germain, était une *com-*
« *mune* à la fois *chrétienne, démocratique* et
« *savante*, type remarquable de l'alliance alors si
« générale du catholicisme avec les lumières et la
« liberté,... une ville distinguée par ses progrès,
« parce qu'elle a été profondément et fermement
« catholique. »

Le centre de toute vie dans cette cité chrétienne était, sans contredit, le sanctuaire célèbre de *Notre-Dame des Tables*.

C'est en effet dans ce temple béni qu'en 1204, le peuple recevait solennellement du roi d'Aragon, seigneur de la ville, la charte qui consacrait ses franchises et ses libertés.

Chaque fois que de nouvelles libertés et de nouveaux droits étaient concédés au peuple, c'était en l'église de Notre-Dame qu'ils étaient proclamés.

Les consuls y venaient prêter serment à leur entrée en charge et c'était toujours au signal donné par la grosse cloche de Notre-Dame que se réunissaient les assemblées populaires.

Aussi n'est-il point surprenant de voir, dès le commencement du XIII^e^ siècle, l'image de Marie figurer dans les armes de la cité.

Le bailli qui rendait la justice et les officiers curiaux qui l'assistaient venaient eux aussi, à leur entrée en fonction, faire à l'autel de *Notre-Dame* leur serment solennel.

D'un autre côté, les corporations de métiers, alors si florissantes, particulièrement à Montpellier, se faisaient un honneur de relever de « *l'Antique Majesté* » et de lui former une garde d'honneur aux jours des processions générales.

Chaque corporation avait en outre sa procession spéciale à l'époque de la grande *fête des Miracles* (le 31 août).

C'est encore dans le béni sanctuaire *des Tables* que se produisaient les principales manifestations de la vie intellectuelle de cette cité savante.

C'est là que « les escoliers en droit, » après la soutenance de leur thèse et leur réception au grade de docteur, venaient prêter le serment de leur profession et prononcer leur premier discours, pendant qu'au dehors la *grosse cloche* de Notre-Dame lançait au ciel ses joyeuses volées.

Là encore venaient les *escoliers en médecine*, avant d'être reçus docteurs, soutenir leurs deux dernières thèses.

Tout autour du sanctuaire se trouvaient les rues commerçantes de la ville et l'emplacement du marché. De nombreux changeurs avaient adossé leurs établis, — leurs tables, — contre l'église même d'où le nom de Notre-Dame des Tables.

Or ces changeurs et tous les gens de négoce avaient pour l'antique madone une dévotion très grande, qui se traduisait même par un impôt qu'ils prélevaient volontairement sur leurs affaires et qui avait nom le *denier à Dieu*.

Nous devons dire enfin que le sanctuaire vénéré avait, pour les habitants de Montpellier, et pour

La mère de saint Roch demandant un fils au pied de l'autel de Notre-Dame des Tables.

les chrétiens de la région, un autre attrait : celui des *miracles*.

Ces miracles, ils s'étaient produits de tous temps et leur éclat était si grand, leur nombre si considérable que, dès 1189, on célébrait chaque année le 31 août une *fête* spéciale *des Miracles de Notre-Dame des Tables*. Toutes les fois qu'une épidémie éclatait on recourait à Marie qui, usant de sa puissance, éloignait aussitôt le fléau.

Les malades aussi venaient de fort loin, attirés surtout par la réputation des médecins. Mais il arrivait souvent, dit un historien, que ceux-ci, obligés de s'avouer impuissants, malgré toute leur habileté, envoyaient à Notre-Dame des Tables les malades désespérés. *Et Notre-Dame souventes fois les guérissait.*

Nous avons cru utile de donner tous ces détails sur la ville qui devait être la patrie de saint Roch et sur le célèbre sanctuaire auquel tant de liens rattachent, comme on le verra dans la suite, le saint dont nous allons narrer l'histoire.

II

La famille de saint Roch. — Sa naissance miraculeuse. — Sa pieuse enfance.

A côté de l'autorité démocratique des consuls, il y avait, à Montpellier, les représentants de l'autorité seigneuriale.

Vers la fin du XIII^e^ siècle, à l'époque de la naissance de saint Roch, le roi de France avait acquis le petit fief de Montpellieret. Quant au fief de Montpellier, le plus important parce qu'il comprenait la ville elle-même, il relevait de l'autorité des rois d'Aragon.

Ceux-ci étaient représentés par un *gouverneur* qui, en 1295, était le seigneur Jean de la Croix.

Un des aïeuls de Jean de la Croix, partant pour

la croisade, avait mis sur sa cotte d'arme une grande croix qu'il ne quitta jamais pendant la guerre, ni même après son retour : d'où lui vint le nom du chevalier de la Croix.

Ses descendants se firent gloire de ce nom et conservèrent la croix dans leur blason.

Jean de la Croix, petit-fils du croi é dont nous avons parlé, et Libéria de Hongrie étaient des époux fortement chrétiens à qui nul bonheur, ici-bas, n'eût manqué, s'ils eussent vu leur foyer s'animer et s'égayer par la présence d'un enfant.

Tel était aussi l'objet de leurs ardentes prières, tel était le plus grand désir de leur cœur.

Souvent on pouvait voir la pieuse Libéria, dans le sanctuaire vénéré de *Notre-Dame des Tables* où elle venait confier à la Madone la peine qui remplissait son cœur.

Un jour donc que Libéria redisait à Marie son ardent désir d'avoir un fils, non pour la gloire de sa maison, mais pour le consacrer au service de

Naissance de saint Roch, une croix sur sa poitrine.

Dieu, la pieuse dame entendit une voix du ciel qui lui disait : « O femme, Dieu t'exauce, un fils te sera donné. »

Un fils lui naquit en effet portant sur la poitrine une croix rouge ; c'était comme la preuve du miracle de sa naissance et l'annonce de sa future sainteté. La mère chrétienne comprit toute la grandeur de sa mission, et s'appliqua dès lors à concevoir, en quelque sorte, son fils une seconde fois, dans son cœur, pour le faire naître à la vie du ciel.

Libéria ne voulut confier à personne le soin de nourrir ce fils que le ciel lui donnait ni celui de l'élever. Aussi peut-on dire que c'est dans les bras et sur le sein de sa mère que commença pour le fils du gouverneur de Montpellier la formation du chrétien héroïque et du saint.

Dès l'âge le plus tendre, Roch fit l'admiration de tous ceux qui le voyaient. Il y avait chez cet enfant, dès l'âge de cinq ans, une élévation d'âme vraiment extraordinaire et une piété surprenante ; on le trouvait parfois en prière, sur le pavé de sa chambre et dans l'attitude de l'extase.

Il joignait à l'amour de la prière une grande amabilité ; il était cordial et affable. Ses manières étaient nobles et engageantes, comme il convenait à un seigneur de son rang.

Mais ce qui dominait surtout en lui, c'était l'amour des pauvres, ces amis du bon Dieu, comme il les appelait.

D'ailleurs Roch était à bonne école pour la charité. Sa bonne mère était en effet la providence des malheureux ; tout jeune encore il l'accompagnait dans ses visites aux hôpitaux ou aux familles pauvres, faisant, lui aussi, de petites aumônes avec les économies qu'il réalisait sur ses menus plaisirs.

III

Jeunesse pieuse et studieuse de saint Roch. Modèle qu'il offre aux jeunes gens.

Saint Roch avait été admirable par sa piété dès l'âge le plus tendre ; il ne démentit jamais ses premiers sentiments, même à l'âge des passions. Ses vertus au contraire ne firent que s'affermir par la pratique. Aussi peut-on le donner comme modèle aux jeunes gens.

La piété et le travail se partagèrent sa jeunesse. Après de sérieuses études, à l'âge de seize ans, Roch fut confié à des maîtres savants qui commen-

Saint Roch au Petit Scel, au milieu des pèlerins et des pauvres, écoutant les uns, soignant les autres.

çaient alors les traditions de profonde science, conservées depuis dans l'Université de Montpellier ; un chroniqueur nous apprend qu'il était tellement ardent à s'instruire que ses condisciples le proclamaient le premier de tous, et que ses maîtres ne craignaient point de lui promettre un brillant avenir.

Mais le succès de ses études était loin de compromettre en lui le développement de ses belles vertus ; pour se délasser du travail intellectuel, Roch se plaisait à aller fréquemment dans le sanctuaire béni de *Notre-Dame des Tables*, dans l'église de *Saint-Firmin* ou dans la chapelle de *Sainte-Croix ;* d'autres fois, cédant déjà au goût pieux des pèlerinages qui devait plus tard l'entraîner vers Rome, il allait visiter les sanctuaires célèbres des environs de Montpellier et plus particulièrement celui de Maguelonne où il retrouvait le souvenir des temps apostoliques.

Il aimait aussi beaucoup à venir s'entretenir des choses de l'âme avec les religieux franciscains. Peut-être le souvenir du passage de saint François d'Assise et surtout de saint Antoine de Padoue l'attirait vers le modeste couvent de ces pauvres religieux, au faubourg de Lattes.

Rien de surprenant dès lors que pour faire un pas de plus dans la voie de la *sainteté,* il se soit enrôlé à cette époque dans le tiers-ordre de Saint-François, vers lequel l'attirait son amour de la souffrance et du détachement.

Roch trouvait du temps pour travailler, il en trouvait pour prier et pour faire de fréquents pèlerinages. Indépendamment de ces œuvres excellentes, tous les jours c'était pour lui une pieuse coutume de se rendre sur la place du *Petit Scel* où se trouvait une hôtellerie pour les pèlerins, et il n'était jamais plus heureux que lorsqu'il pouvait venir en aide, par ses soins et par ses aumônes, à quelqu'un de ces pauvres du bon Dieu, heureux d'en recevoir en échange le récit des merveilles de la Ville Eternelle ou de Jérusalem.

IV

Saint Roch renonce aux honneurs et se détache de tous ses biens pour mieux appartenir à Dieu.

Saint Roch touchait à sa dix-neuvième année ; sa vie jusque-là avait été toute de bonheur et d'innocence.

Mais Dieu permettrait plutôt que périssent le ciel et la terre que de priver d'épreuves ceux qu'il appelle à une sainteté élevée. Aussi ménagea-t-il à Roch, comme pour commencer à travailler et à former son âme, de ces épreuves qui laissent dans le cœur une impression cruelle, mais qui, prises chrétiennement, l'élèvent au-dessus de lui-même.

En peu de temps le pieux jeune homme eut la douleur de fermer les yeux à son noble père Jean de la Croix et de recevoir le dernier soupir de la sainte que le ciel lui avait donnée pour mère.

Saint Roch, vêtu en pèlerin, dit adieu aux siens.

Le lien de son affection filiale rompu par la mort de ses parents, rien ne pouvait plus désormais attacher le jeune Roch à la terre. Ni ses parents moins proches, ni la fortune considérable dont il devenait le libre possesseur, ne purent le détourner de suivre la voix de Dieu qui l'appelait à une vocation plus qu'ordinaire. Sa résolution était prise, il aspirait après la pauvreté et la souffrance.

Il y avait lieu d'espérer que la dignité de gouverneur de Montpellier lui serait tôt ou tard confiée. Mais pas plus les honneurs que la fortune ne furent capables de l'arrêter.

C'est entre les mains de Guillaume Roch de la Croix, son oncle paternel, que notre saint laissa la dignité de gouverneur.

Quant à sa fortune il résolut de la mettre en lieu sûr avant de quitter son pays et, suivant la parole de l'Ecriture, il voulut placer ses trésors à l'abri de la rouille et des voleurs. Il ne trouva rien de mieux que de les verser dans le sein des pauvres, ses amis.

Et ces pauvres, ils étaient nombreux, car la famine et une grande misère étaient en cette année la conséquence d'une sécheresse de sept mois.

Or il advint qu'un jour, après s'être ainsi dépouillé de tout ce qu'il possédait en ce monde, Roch convia au sanctuaire vénéré de *Notre-Dame des Tables* tous ceux de sa parenté; après avoir longtemps prié et après avoir obtenu la bénédiction du prêtre, il embrassa son oncle, lui demanda aussi sa bénédiction et s'éloigna de sa ville natale.

V

Dévouement de saint Roch envers les pestiférés.

Le désir de visiter Rome et ses nombreux sanctuaires poussait sans doute *Roch* vers l'Italie, mais

Saint Roch guérissant les malades en les soignant.

il désirait aussi trouver dans ce voyage de rudes et nombreuses occasions de pénitence. Aussi ses courses étaient-elles longues, et lorsque, exténué de fatigue, il était obligé d'accorder à son corps un peu de repos, il allait frapper à la porte de quelque couvent et demandait un abri pour la nuit et l'aumône d'un peu de pain.

En cheminant ainsi, il traversa le midi de la France, franchit le défilé des Alpes et arriva en Italie. Il chemina encore à travers les plaines fertiles et enchanteresses de ce pays. Il touchait déjà au terme de son voyage, lorsque soudain la nature si belle jusque-là sembla se revêtir d'un voile de tristesse. Les villes et les campagnes étaient presque abandonnées ; la peste venait d'apparaître.

Roch se souvint alors que Jésus-Christ réside en quiconque est souffrant ; aussi n'hésita-t-il pas un

seul instant à se mettre au service des malheureux atteints par la peste.

Une ville était, là devant lui, cruellement éprouvée par le fléau : c'était *Acquapendente*. Roch se présente à l'hospice et tout couvert encore de la poussière du chemin, accablé de fatigue à la suite d'une longue marche, il vient s'offrir à soigner les pestiférés abandonnés.

Il était beau à voir, dans cet asile de la souffrance, ce jeune homme se dévouant aux soins des moribonds. On eût dit que, toute sa vie, il s'était préparé à ce pénible ministère. Avec quelle habileté et quelle bonté, il se prodiguait auprès de chacun. C'était comme un ange consolateur qui savait à la fois adoucir les souffrances du corps et aider l'âme à s'élever vers le ciel.

D'ailleurs la main de Dieu était avec lui, car depuis son entrée dans la ville, la peste avait perdu de sa force et l'on disait déjà, dès les premiers jours, que le pieux jeune homme avait obtenu miraculeusement la santé à des malades, en invoquant sur eux le nom de Jésus, ou en les marquant du signe de la croix.

Ces miracles se confirmèrent et se multiplièrent au point qu'il n'y eut bientôt plus, dans toute la ville d'Acquapendente, rendue à la santé et à la joie, qu'une voix pour bénir le Seigneur qui avait envoyé un saint pour chasser le fléau.

Mais l'humilité de notre saint s'épouvanta bientôt des honneurs et des louanges qu'on lui adressait ; pour s'y soustraire, il disparut un jour et personne ne put dire en quel lieu il s'était retiré.

Une pieuse tradition assure, et les faits ne l'ont jamais démentie, que saint Roch aurait promis à cette ville, premier théâtre de son pouvoir surnaturel, qu'elle ne serait jamais atteinte désormais par la peste.

VI.

Dévouement de saint Roch à Cezène, Rome, Plaisance, etc.

Une fois sa mission terminée dans la cité d'Acquapendente, il semblait que Roch dût se diriger vers la ville de Rome, but de son pèlerinage. Aussi est-ce de ce côté que les habitants d'*Acquapendente* portaient leurs recherches pour essayer de retrouver la trace de leur libérateur.

Tout à coup l'on apprend que du côté de l'Adriatique, assez loin de Rome, la peste ravageait la ville de Cezène, et, qu'au milieu de cette calamité, on remarquait le dévouement d'un jeune étranger.

Voici ce que l'on racontait sur ce jeune inconnu. On l'avait vu un jour arriver aux portes de la ville, tomber aux pieds d'une madone et y prier longtemps; puis, sa

Saint Roch se prosternant aux pieds d'une madone champêtre aux portes de Cezène, les anges viennent l'introduire dans la ville

prière finie, des anges lui avaient porté de la part de Dieu des pouvoirs étendus contre la peste et le prenant par la main l'avaient introduit dans la cité. Or chaque fois que le jeune homme avait tracé sur les malades le signe de la croix, ceux-ci avaient retrouvé miraculeusement la santé.

Fort du pouvoir qu'il tenait de la bonté de Marie, Roch se répandit dans les localités environnantes, où la peste faisait aussi des ravages considérables et partout, avec l'aide du ciel, il ramena la santé pour les corps et l'amour de Dieu dans les âmes.

Le fléau qui avait déjà atteint une grande partie de l'Italie reculait devant le puissant thaumaturge, mais refusait d'abandonner sa proie. On apprend soudain qu'il venait de faire son apparition dans la ville éternelle. A cette nouvelle Roch se met en route et se dirige vers Rome. Il en sera le protecteur, car il est l'envoyé du Dieu des miséricordes.

A Rome, comme partout, Roch ne voulut connaître d'autre demeure que les hospices où il prodiguait ses soins aux malades, et les sanctuaires où il cherchait dans la prière le repos nécessaire après ses longues fatigues.

Ce fut dans l'un de ces sanctuaires et pendant qu'il assistait à la sainte messe, qu'un cardinal, témoin depuis quelque temps de son grand dévouement et poussé par une inspiration d'en haut, le supplia de demander à Dieu la cessation du fléau.

Roch s'en défendit par humilité ; mais cédant aux instances du cardinal, il adressa au ciel une ardente prière et à partir de cet instant les miracles recommencèrent partout sur son passage. Un de ses biographes exprime ce fait avec un laconisme très éloquent : Il signait les malades et ils étaient guéris.

Nous ne pouvons suivre notre bienheureux dans tous les détails de sa vie de thaumaturge ; qu'il nous suffise de dire que bientôt le mal disparut entièrement de Rome et Roch après avoir satisfait sa dévotion reprit le chemin de sa patrie.

Partout où sur ses pas se trouvait une ville dé-

cimée par la peste, Roch s'arrêtait et renouvelait les prodiges qui l'accompagnaient en tout lieu.

Une des étapes les plus remarquables de ce retour fut celle de Plaisance. La tristesse et la mort régnaient dans cette ville lorsqu'un jour, elle aussi, vit arriver l'étranger.

Le pèlerin, avant de rentrer dans la ville, voulut prier dans un petit sanctuaire dédié à Marie sous le vocable de Notre-Dame de Bethléem. Durant sa prière une voix du ciel se fit entendre : « Lève-toi et va secourir tes frères de Plaisance, » lui disait-elle. Le jeune homme obéit et se rendant au chevet des mourants, il les signa de la croix du salut et les guérit. — Bientôt la peste eut totalement disparu de cette ville.

Il est un fait à remarquer, c'est que partout où Roch allait remplir son ministère de charité il renouvelait ce qu'il fit en entrant dans la première ville qu'il secourut.

Pendant toute sa vie, il professa pour Marie la

Saint Roch dans la forêt de Sarmato.

plus grande dévotion. Ne lui devait-il pas sa naissance miraculeuse ? De plus, Roch avait vu dans sa ville natale, avec quel succès éclatant on invoquait *Notre-Dame des Tables* toutes les fois qu'un mal contagieux apparaissait. Aussi avant de voler au secours des pestiférés, tombait-il à genoux aux pieds d'une madone ou dans un sanctuaire de Marie et là il demandait à la Mère de Dieu la force de guérison qui brillait si merveilleusement en lui.

Marie se plaisait à écouter son serviteur si dévoué et dans ses mains elle déposait en quelque sorte sa puissance.

Dès que saint Roch avait paru dans une ville contaminée par la peste, la confiance renaissait aussitôt. Mais sa puissance n'a point cessé de se manifester et il suffit d'un rapide coup d'œil sur les prodiges qu'il continue d'opérer depuis sa mort

Le voyageur pieux trouve le souvenir des bienfaits nombreux de l'admirable guérisseur, dans toute l'Italie surtout, où les sanctuaires et les autels dédiés à notre Saint abondent. L'Espagne le tient dans la plus grande vénération pour des faveurs remarquables obtenues par son intercession. Tous les pays du monde connaissent sa puissance et honorent son nom ; partout on a recours à lui dès que la peste ou le choléra apparaissent.

La France tient à honneur de célébrer son glorieux enfant si puissant auprès de Dieu et la ville de Montpellier se fait gloire d'une protection particulière qui ne s'est jamais démentie.

Quels plus puissants motifs de confiance pouvons-nous avoir? quelle plus grande garantie pouvons-nous demander que ce concert unanime de six siècles qui proclament la puissance de saint Roch ?

VII.

Saint Roch en proie aux douleurs de la peste.

Plaisance était délivrée de la peste ; mais Roch y continuait son rôle de bienfaiteur. La ville subissait avec peine la domination d'un tyran cruel : on s'adressa au saint pour lui demander d'éloigner de la cité ce nouveau fléau. Roch, comme il le faisait en toute circonstance grave, eut lui-même recours à la Sainte Vierge. Il vint la prier dans le petit sanctuaire de Notre-Dame de Bethléem et en rapporta l'assurance d'une prompte délivrance. Le lendemain, en effet, le tyran était mis en fuite à la suite d'une révolte et la ville tombait aux mains d'un prince plus humain.

Saint Roch recevant un pain du chien de saint Gothard.

Cependant approchait pour le saint guérisseur le moment de l'épreuve. Il ne saurait en effet y avoir d'âme grande et de vertu véritable, sans l'auréole de la souffrance ; ainsi Dieu le veut-il depuis le jour où *Jésus-Christ* son fils a couronné l'œuvre de son incarnation par les souffrances du Calvaire.

Que de fois au milieu de ces jours de tristesse et de deuil, Roch n'avait-il pas offert sa propre vie pour apaiser la colère de Dieu ; que de fois ce cri s'était échappé de son cœur : « Mon Dieu, frappez votre inutile serviteur et épargnez ces populations malheureuses. » Dieu avait tardé à exaucer cette prière tant que le ministère de Roch était utile aux habitants de Plaisance ; maintenant partout règnent la tranquillité et la joie, le moment est venu d'accepter le sacrifice de la victime qui s'est offerte elle-même.

Une voix retentit un jour aux oreilles de Roch : « Mon fils je vais te donner une part à mon calice de douleur, la contagion va te frapper à ton tour. » Et subitement les symptômes de la peste se manifestent en lui. Il ressentit surtout une douleur insupportable à la cuisse où une plaie fut bientôt ouverte. Ses souffrances étaient si grandes qu'elles lui arrachaient, malgré toute son énergie, des cris désespérés.

Le Saint ne voulant pas troubler par sa présence et par ses cris une ville déjà si éprouvée, rassembla tout ce qui lui restait de forces pour s'éloigner de Plaisance, et les habitants oublieux des services si grands qu'il leur avait rendus, le laissèrent partir tout seul dans ce triste état.

Auprès de là se trouvait une forêt ; le Saint y chercha un abri dans l'enfoncement d'un rocher. Alors, épuisé par le mal et par l'effort qu'il venait de faire, il se laissa tomber à terre en proie à des souffrances mortelles.

Dans cet extrême abandon, une prière s'échappa des lèvres du Saint : « Si, du moins, s'écria-t-il, j'avais un peu d'eau pour étancher la soif ardente qui me dévore, et l'assurance que malgré ma misère

je ne suis point abandonné de Dieu! » Il dit et soudain Dieu se plut à inonder l'âme du Saint de consolations intérieures, en même temps qu'il faisait jaillir à ses pieds une source miraculeuse, claire et abondante.

Roch remercia Dieu, se désaltéra et avec cette eau miraculeuse il lava sa blessure. A partir de ce moment, les douleurs devinrent plus supportables et le Saint bénissait Jésus-Christ de la part qu'il lui accordait dans sa sainte passion.

VIII.

Saint Roch et saint Gothard.

Non loin de l'asile que s'était choisi saint Roch, se trouvait le château où Gothard Palastrelli, noble habitant

Saint Roch bénissant et guérissant les animaux qui se pressent autour de lui dans la campagne.

de Plaisance, s'était retiré pour fuir la peste.

Or, il advint qu'un jour, ce seigneur s'aperçut qu'un de ses chiens s'emparait d'un pain et se dirigeait avec son butin vers la forêt. Poussé par la curiosité, ou mieux encore par la main de Dieu, Gothard suivit l'animal jusque bien avant dans le bois.

Bientôt, à travers le feuillage, il vit dans l'enfoncement d'un rocher, un jeune homme qui gisait en proie à de grandes souffrances. C'est aux pieds du malade que le chien venait de déposer le pain qu'il portait. Le jeune homme levant les yeux vers le ciel, avait remercié Dieu et béni le charitable animal qui de son côté manifestait sa joie par des caresses et des aboiements.

Ce spectacle toucha profondément le cœur de Gothard ; il voulut, écartant le feuillage, arriver jusqu'au pauvre malade, mais un cri le retint... « Eloignez-vous ! fuyez de peur de la terrible contagion ! je suis frappé de la peste. »

Gothard saisi de frayeur s'enfuit ; mais le lendemain, poursuivi par le remords, honteux d'avoir ainsi abandonné un homme, qui, sans aucun doute, était un ami de Dieu, ne voulant pas, d'ailleurs, être vaincu en générosité par un animal sans raison, il revint dans la forêt et s'offrit à soulager le patient. Il eût voulu lui voir accepter l'hospitalité dans sa demeure où les soins lui eussent été prodigués par son médecin et par ses serviteurs. Roch ne voulut rien accepter de tout cela, il consentit seulement à ce qu'on disposât quelques branches pour abriter un peu mieux son asile.

Gothard revenait, tous les jours, auprès du malade de la forêt, conduit par une impulsion intérieure qu'il ne comprenait pas, et chaque jour il sentait s'opérer dans son cœur d'étranges transformations.

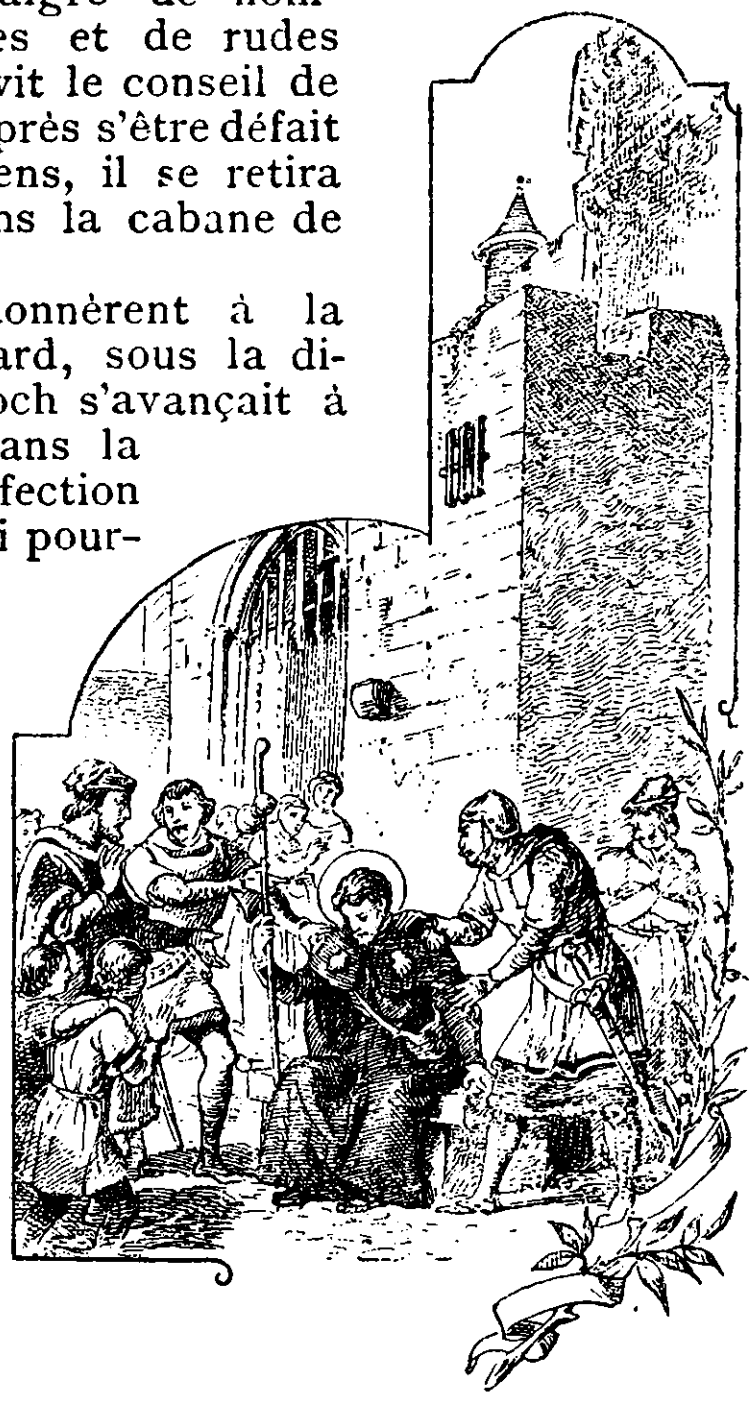
Un jour enfin il s'en ouvrit à Roch sur le désir de plus en plus grand qu'il éprouvait de suivre la voix intérieure qui l'appelait à Dieu. — « Que dois-je faire, lui demanda-t-il, pour devenir meil-

leur ? et Roch lui répéta la parole du divin Maître : « Que celui qui veut me suivre vende tout ce qu'il possède et en donne le prix aux pauvres. »

Gothard, malgré de nombreux obstacles et de rudes tentations, suivit le conseil de l'Evangile et après s'être défait de tous ses biens, il se retira avec Roch dans la cabane de Sarmato.

Là, ils s'adonnèrent à la prière et Gothard, sous la direction de Roch s'avançait à grands pas dans la voie de la perfection chrétienne. Qui pourrait redire leurs saints entretiens et retracer les élans pieux de ces deux âmes d'élite ?

Pendant plusieurs mois, Roch ne quitta pas sa solitude ! le mal, d'ailleurs, était opiniâtre. Une fois cependant il revint à Plaisance ; la peste venait encore d'y faire son apparition. A peine se fut-il montré, et eut-il répandu sur les malades ses bénédictions, le fléau disparut de nouveau.



Saint Roch arrêté par des soldats et traîné en prison.

Après avoir rempli son ministère, le thaumaturge se traîna de nouveau vers sa solitude.

Sur son passage les animaux domestiques abandonnés dans les champs, les bêtes sauvages et les oiseaux du ciel, tous atteint du mal terrible qui s'étendait partout avec les miasmes.... tous ces animaux vinrent se placer sur le passage du Saint guérisseur.

Et saint Roch, comme autrefois saint François d'Assise bénissant toutes ces pauvres créatures du bon Dieu les guérit. .

Dans ce trait se trouve expliquée la raison de la bénédiction solennelle donnée aux troupeaux et aux animaux domestiques au jour de la fête du Saint.

De retour dans sa cabane de branches, Roch ne tarda point à guérir par la volonté de Dieu. En même temps il recevait, d'en haut, l'ordre de retourner dans sa patrie.

Le jour du départ venu, Gothard voulait suivre cet ami précieux qui lui avait appris à tout mépriser ici-bas et à n'estimer que le ciel. Il s'était créé, en effet, entre ces deux âmes, une telle intimité que la séparation devait être bien douloureuse.

Cependant telle était la volonté de Dieu. Roch devait revenir dans son pays où l'attendaient des épreuves nouvelles; Gothard devait continuer à mener la vie érémitique.

Le disciple demeura longtemps dans la forêt de Sarmato et souvent il venait dans le sanctuaire de Notre-Dame de Bethléem, où saint Roch avait tant de fois obtenu pour Plaisance des faveurs signalées Gothard avait autrefois cultivé la peinture ; il usa de son talent pour fixer, sur les murs de la chapelle, l'image de saint Roch et l'histoire merveilleuse de sa vie.

Puis un jour Gothard disparut. Il était allé chercher sur un des plus hauts sommets des Alpes, qui, aujourd'hui, porte son nom, une solitude plus complète.

Saint Roch dans sa prison.

IX

Retour de saint Roch dans sa patrie. Il est arrêté et mis en prison.

Roch avait donc repris son bâton de voyage et seul, il se dirigeait vers la France à travers la Haute Italie. Ceux qui le rencontraient sur leur chemin étaient loin de se douter qu'ils coudoyaient le grand guérisseur de la peste. Roch se plaisait à s'envelopper dans le silence et le mystère; il était si heureux de passer inconnu.

Mais, bientôt, voilà les Alpes franchies, Roch se retrouve sur le chemin de la Provence et du Languedoc qu'il avait déjà parcourus. Enfin, dans le lointain il aperçoit les clochers de sa ville natale; encore quelques heures de marche et il arrive à Montpellier.

Montpellier était alors troublé par la guerre et divisé entre deux partis qui s'en disputaient la possession. C'est au milieu des haines et des mé-

fiances causées par cet état malheureux que Roch rentrait dans son pays.

Par son air de grande fatigue, par le désordre de son vêtement, Roch n'attira sur lui l'attention que pour éveiller la méfiance. Qui sait, pensa-t-on, si c'est là un véritable pèlerin? Les ennemis pourraient bien avoir envoyé sous ce déguisement un espion pour nous surprendre et nous trahir.

Roch, à peine eut-il atteint les portes de la ville, vint s'asseoir, n'en pouvant plus de fatigue, sur un banc de pierre, que la tradition a longtemps conservé. Là, il est bientôt entouré ; on veut avoir de lui, comme de tous les autres pèlerins, des détails curieux et édifiants sur son voyage. D'où venait-il ? Quels sanctuaires avait-il visités ? Telles étaient les questions que l'on posait au pèlerin.

Mais Roch craignant d'avoir à parler de ce qu'il avait fait de merveilleux en Italie et ne voulant pas surtout, en se prêtant aux questions indiscrètes, en venir à dévoiler qui il était, répondit brièvement et d une façon évasive.

Cette réserve excessive fortifia les soupçons qu'on avait conçus sur son compte ; sûrement c'était un espion. Le gouverneur fut averti de l'arrivée de cet étranger, de son attitude suspecte... et sur son ordre Roch fut jeté en prison.

Le pèlerin n'avait qu'à se nommer au gouverneur, qui n'était autre que son oncle et aussitôt on l'eût rendu à la liberté et on lui eût fait l'accueil qui était dû à son rang et à sa sainteté.

Mais lorsque Jésus-Christ a fait goûter à une âme les consolantes douceurs de l'épreuve chrétienne, l'âme s'attache à l'épreuve et la désire pour son héritage.

Roch préféra rester inconnu et méprisé dans sa prison. Là, du moins, il trouvait au sein même de sa patrie, à peu de distance du sanctuaire aimé de *Notre-Dame-des-Tables* une solitude où il pouvait s'adonner à la prière et bien souvent à l'extase.

Et que lui importait, à cet homme dépouillé de tout, que sa vie s'écoulât dans les murs obscurs

d'une prison ou au grand air de la liberté ? Il se savait sous l'œil de Dieu et si les hommes le traitaient comme un malfaiteur, il avait le consolant espoir que Dieu le traiterait bien mieux dans sa paternelle bonté.

X

Mort de saint Roch.

Pendant quatre ans, saint Roch gémit au fond de son cachot. Jamais on n'avait vu prisonnier aussi soumis et résigné. Souvent les geôliers le surprenaient à genoux, profondément plongé dans la prière et dans le ravissement. Malgré tous les signes de son innocence, Dieu permit qu'on n'eût pas la pensée de le mettre en liberté.

Dans ce dernier creuset, son âme s'épurait et se

Mort de saint Roch.

préparait au ciel. Roch avait besoin de cette solitude pour s'occuper de son âme et Dieu, qui n'aime point le bruit, avait besoin de cette retraite absolue pour parler au cœur de son serviteur.

Sans nul doute, les messagers de Dieu durent bien souvent visiter le saint dans sa prison, les anges vinrent fortifier son âme dans les moments de découragement et le prêtre, qui, alors pouvait pénétrer partout où des âmes souffraient, venait quelquefois consoler ce délaissé volontaire.

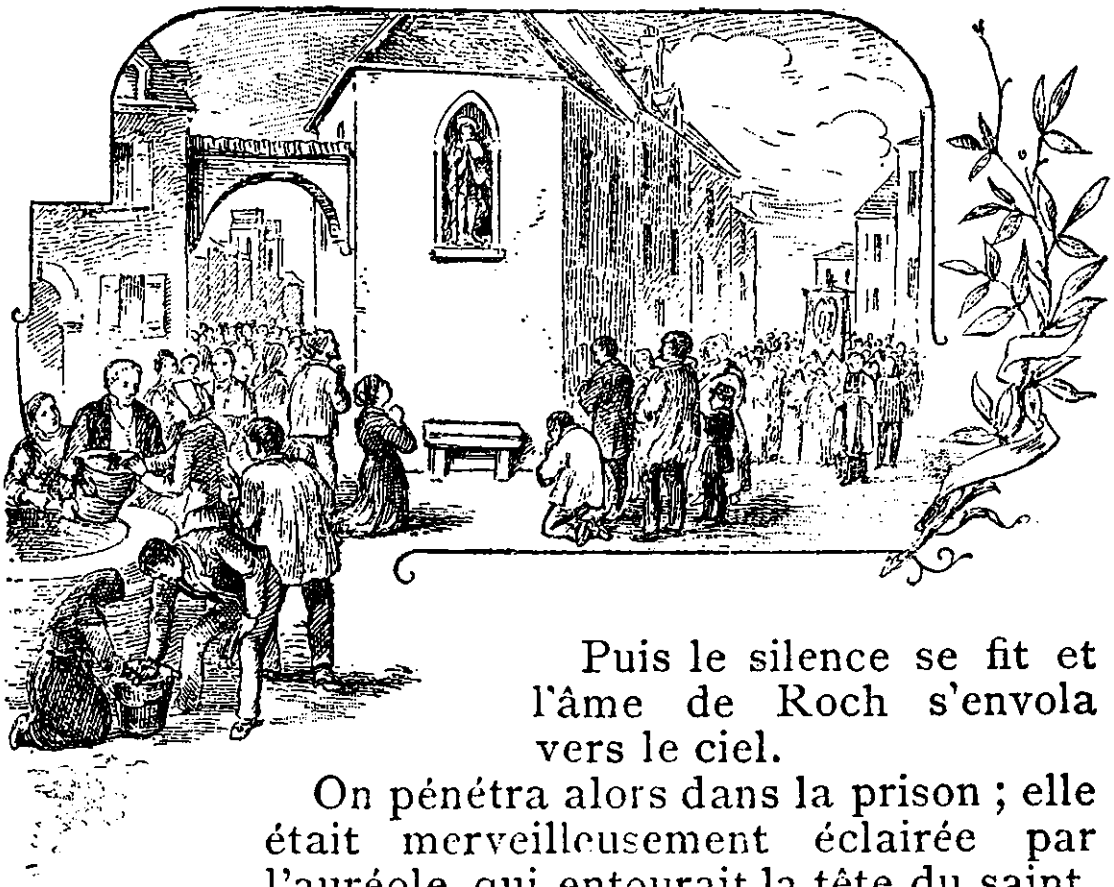
Un jour, le prisonnier demanda le prêtre. Quand le ministre de Dieu fut venu, Roch voulut se confesser et recevoir les sacrements, car, disait-il, sa fin était proche. Quelle consolation ce dut être pour le prêtre, de pénétrer dans cette conscience de saint qui se manifestait à lui. Il eut la douce vision d'une vie de trente-deux ans complètement dépensée pour Dieu. Combien elle contrastait, cette âme si blanche et si pure, avec le noir cachot qui ne renferme généralement que des consciences criminelles.

Roch reçut les sacrements avec la piété d'un ange ; puis, il demanda à demeurer trois jours entiers dans la solitude la plus complète afin de se mieux préparer à la mort par la méditation de la sainte Passion de Jésus-Christ.

Cependant les choses extraordinaires que l'on racontait de la *patience*, de la piété du prisonnier avaient ému l'opinion en sa faveur et les bourgeois de Montpellier s'indignaient que l'on retînt plus longtemps un innocent dans les fers.

Le troisième jour finissait, quand soudain la prison s'illumina, et une voix céleste se fit entendre : « Roch, le Seigneur m'envoie pour recueillir ton âme. Voici l'heure de la récompense ! Si tu as dans le cœur un désir, fait-le connaître, Dieu te l'accorde d'avance. »

Et Roch, dont le corps s'affaiblissait de plus en plus, rassembla ses forces et fit cette prière : « Puisqu'il plaît à Dieu m'accorder une grâce, je désire qu'il guérisse de la peste, quiconque le lui demandera en mon nom. »



Puis le silence se fit et l'âme de Roch s'envola vers le ciel.

On pénétra alors dans la prison ; elle était merveilleusement éclairée par l'auréole qui entourait la tête du saint, et tout embaumée d'un céleste parfum.

Auprès de la couchette où reposait le bienheureux, on apercevait des tablettes sur lesquelles étaient gravés en lettres d'or ces mots : « Roch sera votre protecteur contre la peste. »

Roch ! ce nom n'était point inconnu ; c'était celui du fils de l'ancien gouverneur. Bien des années s'étaient écoulées depuis que ce jeune seigneur avait quitté sa patrie ; il était parti en pèlerin et plus jamais on n'avait entendu parler de lui.

Un doute s'éleva dans toutes les âmes. Serait-ce lui ?... Mais voici la vieille mère du gouverneur ; elle est accourue au récit des merveilles de cette sainte mort, et pour pénétrer le mystère qui plane sur le saint prisonnier, elle lui découvre la poitrine et met à découvert la croix rouge qu'elle se souvient avoir vu briller sur la poitrine de Roch naissant

Plus de doute, c'est bien lui ! A cette vue la

Hommages rendus à saint Roch par la ville de Montpellier.
Le banc de saint Roch. — Le puits de saint Roch.

noble dame se jette sur le corps de son petit-fils, le couvre de baisers et à travers ses larmes et ses sanglots, elle dit au gouverneur : « Ce prisonnier, mon fils, est votre neveu ! Que le ciel vous pardonne de l'avoir fait tant souffrir ! »

XI

Les hommages rendus à saint Roch après sa mort. — Efficacité de son intercession. — Le concile de Constances

Le premier hommage rendu à saint Roch, ce furent les funérailles solennelles que lui firent ses concitoyens. La ville entière y accourut et chacun, en racontant quelqu'une des merveilles qui avaient accompagné sa mort proclamait d'avance sa sainteté.

Au lendemain même de sa mort une chapelle fut construite pour abriter ses précieux restes, par les soins de Messire Guillaume de La Croix, gouverneur de Montpellier, oncle paternel de notre saint.

Au témoignage des historiens, les miracles se multiplièrent auprès de son tombeau et l'on éprouva bientôt la grande efficacité de son intercession auprès de Dieu.

La ville de Montpellier plusieurs fois affligée de la peste recourut à saint Roch et fut par lui délivrée comme le prouvent les récits de l'histoire et la plaque commémorative placée dans l'ancienne église de Notre-Dame des Tables.

Quoi de surprenant que dans sa ville natale on environnât dès lors d'une vénération très grande, tout ce qui de près ou de loin rappelait le souvenir de saint Roch, le banc où fatigué il s'assit et où il fut arrêté, la maison où il naquit, etc.

Ce banc, conservé pendant des siècles, était respecté par les enfants eux-mêmes qui aimaient fort à s'y asseoir, mais qui n'y jouaient jamais dessus.

Les siècles ont passé aussi, ramenant chaque année une foule énorme à la maison de saint Roch, le jour du 16 août, sans rien diminuer de l'affluence ni de la confiance de ce peuple désireux d'emporter quelques gouttes de l'eau d'un puits qui se trouve en ce lieu, et que l'on dit être un préservatif contre les maladies contagieuses.

En 1399, un illustre maréchal de France, Messire Boussicaut, passant par Montpellier, demanda comme une grande faveur, une relique de l'illustre guérisseur. Cette relique lui fut accordée, et plus tard le maréchal en fit hommage aux Trinitaires d'Arles qui la firent enchâsser dans un superbe reliquaire.

Sans doute les pays parcourus par le saint, la Provence et nombreuses provinces d'Italie où il avait passé faisant de si éclatants prodiges de guérison, voulurent rivaliser de reconnaissance avec

Procession avec la statue de saint Roch au concile de Constances.

Montpellier, dans le culte qu'ils rendirent au bienheureux.

Mais cela ne suffirait point à expliquer comment cette dévotion se répandit si rapidement dans l'univers chrétien.

La Providence se réserva de manifester elle-même d'une façon aussi imprévue qu'éclatante, la sainteté et la puissance du thaumaturge montpelliérain.

En 1414, un concile général était réuni à Constances. C'était donc moins d'un siècle après la mort du saint.

La ville regorgeait de monde ; il y avait des évêques, des religieux, des prêtres, venus de tous les points du monde, puis la foule énorme que les affaires importantes du concile avait attirée.

Or, c'est au milieu des travaux du concile et de cette affluence extraordinaire que la peste s'abattit sur la ville de Constance.

Effrayés par l'apparition du fléau, les Pères du concile songeaient à se séparer, quand un jeune homme levant la voix dans l'assemblée, protesta qu'il était du devoir des évêques dans les circonstances pénibles où se trouvait l'Eglise, de ne point se séparer avant d'avoir achevé leurs travaux.

D'ailleurs, ajouta le courageux jeune homme, pourquoi redouter la peste quand on peut la conjurer par l'intercession de saint Roch.

Ces paroles furent un trait de lumière et à quelques jours de là, dit le célèbre historien Baronius, une admirable procession, d'une extraordinaire magnificence eut lieu.

En tête du cortège on portait l'image du bienheureux ; les Pères du concile suivaient en habits pontificaux ; après eux venait la multitude des clercs et des prêtres. On pouvait voir dans cet admirable cortège, le roi Sigismond lui-même, qui marchait environné des grands de sa cour et des ambassadeurs des diverses nations catholiques. Ce fut pour le modeste saint de Montpellier un indescriptible triomphe. La peste disparut aussitôt.

Les évêques emportèrent sur tous les points du globe le souvenir de l'intercession si efficace de saint Roch et dès lors partout on l'invoqua, et partout on voulut posséder quelque relique du saint guérisseur.

Pendant que Montpellier se prêtait généreusement aux pieux désirs des zélateurs de saint Roch et distribuait quelques-unes de ses précieuses reliques, conservant toutefois la plus précieuse, c'est-à-dire son corps entier, il advint qu'un jour douze religieux franciscains débarquèrent au port de Lattes, près Montpellier, venant d'Italie pour accomplir auprès du tombeau de saint Roch un pieux pèlerinage de reconnaissance.

Ils demandèrent la faveur de passer la nuit dans l'église, ce qui leur fut accordé sans méfiance.

Au lever du jour on ne trouva ni les religieux, ni le corps du saint... Les

Eglise Saint-Roch à Montpellier. — Sceau de l'Ecole de Pharmacie de Montpellier aux xv[e] et xvi[e] siècle.

Vénitiens, fort confiants en la puissance du thaumaturge, n'avaient pas reculé devant ce pieux larcin pour s'attribuer ainsi ses restes précieux.

La ville de Montpellier a pu obtenir depuis deux reliques importantes de saint Roch, l'une provenant du reliquaire d'Arles et l'autre qui provient de la relique de Venise.

Une église a été construite au centre même de la ville, pour abriter ces reliques et proclamer la reconnaisance des habitants. — Pourquoi faut-il que le mauvais vouloir et les vues mesquines de certaines administrations civiles aient arrêté à moitié ce monument qui promettait d'être si beau?

Nous ne pouvons mieux terminer le présent travail qu'en rappelant les mots écrits miraculeusement auprès de la couche funèbre de saint Roch : ERIT IN PESTE PATRONUS... *Il sera un protecteur contre la peste...* Cette promesse du Ciel, saint Roch l'a bien souvent réalisée, en conjurant toute espèce de maladie. A ceux qui viennent de lire sa vie et qui se trouveraient dans l'occasion de recourir à sa puissante intercession, de le mettre par leurs prières et leur confiance dans la nécessité de se montrer toujours l'ami des affligés et le protecteur des malades.

Imprimatur : † RENÉ-FRANÇOIS,

Evêque d'Amiens.

Propriété de l'Editeur. — Tous droits réservés.

Abbeville, imp. C. Paillart, éditeur des Brochures illustrées de Propagande catholique.

NEUVAINE A SAINT ROCH

Les personnes désireuses de faire appel à la puissante intercession de saint Roch, et qui pour cela seraient bien aises d'avoir des prières spéciales pour exercice de neuvaine, des réflexions et des pratiques inspirées par la vie même du Saint, *des cantiques et des litanies* en l'honneur de saint Roch, ainsi que les statuts et les pieux exercices de la Confrérie instituée sous son vocable en l'église paroissiale de Saint-Roch, à Montpellier, trouveront tout cela dans une excellente brochure que nous nous faisons un plaisir d'indiquer

VIE ET NEUVAINE DE SAINT ROCH

PAR L'ABBÉ FOURIÉ

En vente à *la Croix méridionale*, 28, rue Aiguillerie, Montpellier ;
Et chez les Libraires catholiques de la même ville.

0 fr. 25 l'exemplaire ; *franco*, 0 fr. 30

Remises importantes pour la propagande

C. PAILLART, Imprimeur-Editeur, ABBEVILLE

Brochures illustrées de Propagande Catholique

VIES DE SAINTS

Sainte Agnès.
Saint Antoine de Padoue.
Saint Bruno et la Grande Chartreuse.
Ste Catherine, d'Alexandrie, patronne des jeunes filles.
Sainte Cécile, vierge et mart., patronne des musiciens.
Ste Jeanne de Chantal, fond. de l'Ordre de la Visitation.
Sainte Claire d'Assise.
Le V. P. de la Colombière, de la Compagnie de Jésus.
Le Vénérable Curé d'Ars, J.-B -M. Vianney.
Saint Dominique, fond. de l'Ordre des Frères-Prêch.
Le V. P. Eudes, fondateur de la Congrégation de Jésus et de Marie.
Saint François d'Assise.
Saint François Régis.
Saint François de Sales.
Saint François-Xavier et la Neuvaine de la Grâce.
Sainte Geneviève, patronne de Paris.
Saint Georges, soldat mart..
Sainte Germaine Cousin, bergère de Pibrac.
Saint Jean Berchmans, patron de la jeunesse.
Saint Jean de Dieu et Notice sur son Ordre.
Saint Benoît-Joseph Labre.
Saint Louis de Gonzague, modèle et patron de la jeunesse chrétienne.
La Bienh. Marguerite Marie.
La Vén. Louise de Marillac, fondatrice et première Sup. des Filles de la Charité.
Saint Martial, apôtre et patron du dioc. de Limoges.
St Martin, apôtre des Gaules.
St Nicolas, évêque de Myre et patron de la Lorraine.
Le Bienheur. Jean-Gabriel Perboyre.
Sainte Philomène, la thaumaturge du XIXe siècle.
Saint Pierre Fourier.
Saint Remi, apôtre des Gaules et évêque de Reims.
St Roch, l'admirable pèlerin.
Le Bienh. J.-B. de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrét.
Saint Stanislas Kostka, patron de la Pologne et de la jeunesse studieuse.
Sainte Thérèse, sa vie d'après ses mémoires
Saint Vincent de Paul.

Envoi de Catalogue sur demande.

VIE DE SAINT J.-B. DE LA SALLE

FONDATEUR DE L'INSTITUT DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

ABBEVILLE (Somme)

C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

Imprimatur:

† LÉON,

Evêque d'Amiens.

VIE

DE

SAINT J.-B. DE LA SALLE

Fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrétiennes.

Mission providentielle du Saint.

« *Sinite parvulos venire ad me : laissez venir à moi les petits enfants,* a dit Notre-Seigneur. » Cette parole tombée des lèvres, ou plutôt du cœur de Jésus, a fait surgir, à travers les âges, des hommes qui, dédaignant la richesse et la gloire, recherchant les souffrances et les mépris, se sont dévoués à l'instruction et à l'éducation des petits et des humbles.

Tel fut au dix-septième siècle saint Jean-Baptiste de la Salle. Toute sa vie fut consacrée à évangéliser les pauvres, à instruire les ignorants, à enseigner aux petits la doctrine de l'Evangile. Quand Dieu appela à la gloire ce bon et fidèle serviteur, il laissait une œuvre immortelle qui devait amener à Jésus des enfants de toutes nations.

Jeunesse de Saint J.-B. de la Salle. Sa vocation ecclésiastique.

Jean-Baptiste de la Salle naquit à Reims, le 30 avril 1651, d'une noble famille originaire du Béarn. Ses parents avaient le culte de l'honneur domestique, qu'ils faisaient consister moins dans la noblesse du sang que dans la piété. Baptisé e jour même de sa naissance, il reçut le nom de Jean-Baptiste.

Dès ses plus tendres années, le jeune enfant montra pour la vertu de merveilleuses dispositions naturelles qui, loin de s'effacer, ne firent que s'affermir chaque jour davantage. Enfant prédestiné à la sainteté, il aimait à lire les vies et les histoires des Saints et à y chercher dès lors quelque grand modèle dont il pût se proposer l'imitation.

Il écoutait avec docilité les leçons de sa mère, qui était heureuse de le voir grandir en âge et en sagesse. Son obéissance à ses parents fut telle qu'ils ne purent jamais lui adresser le moindre reproche.

Vers l'âge de huit à neuf ans, le jeune de la Salle commença à fréquenter les écoles, où il donna les preuves les plus frappantes des qualités de son cœur et de son esprit. Il ne s'appliqua pas moins, en effet, à acquérir

J.-B. de la Salle se fait lire la *Vie des Saints* par sa mère.

les vertus qu'à étudier les lettres, et il le fit avec tant de zèle et de succès, qu'il brilla comme un modèle aux yeux de ses condisciples, et dépassa de beaucoup l'attente de ses maîtres.

Ses talents précoces, la rectitude de son jugement, son amour de l'étude firent concevoir à son sujet de grandes espérances. Son père se proposait d'en faire un magistrat; mais interrogé sur la carrière qu'il préférait, Jean-Baptiste n'hésita pas à exprimer son vif désir de se vouer exclusivement au service du Seigneur. Ses parents voyaient par là tous leurs projets renversés; ils étaient trop sincèrement soumis aux décrets de la Providence, ils aimaient aussi leur enfant d'un amour trop pur et trop éclairé pour s'opposer un seul instant à ce qu'il suivît les nobles penchants de son cœur. Jean-Baptiste reçut leur consentement avec joie et reconnaissance.

On le vit dès lors plus recueilli qu'auparavant : il redoubla ses prières. Sa confiance en MARIE était sans bornes : il supplia cette bonne mère de le présenter à JÉSUS, et de lui obtenir la grâce d'être un digne ministre des autels.

Pour mieux honorer DIEU, le jeune de la Salle dédaigna les avantages de ce monde; pour prix de ses renoncements, DIEU lui donnera d'abord la gloire du ciel, puis il attachera à son nom, même ici-bas, un éclat incomparable.

J.-B. de la Salle expose sa vocation à ses parents

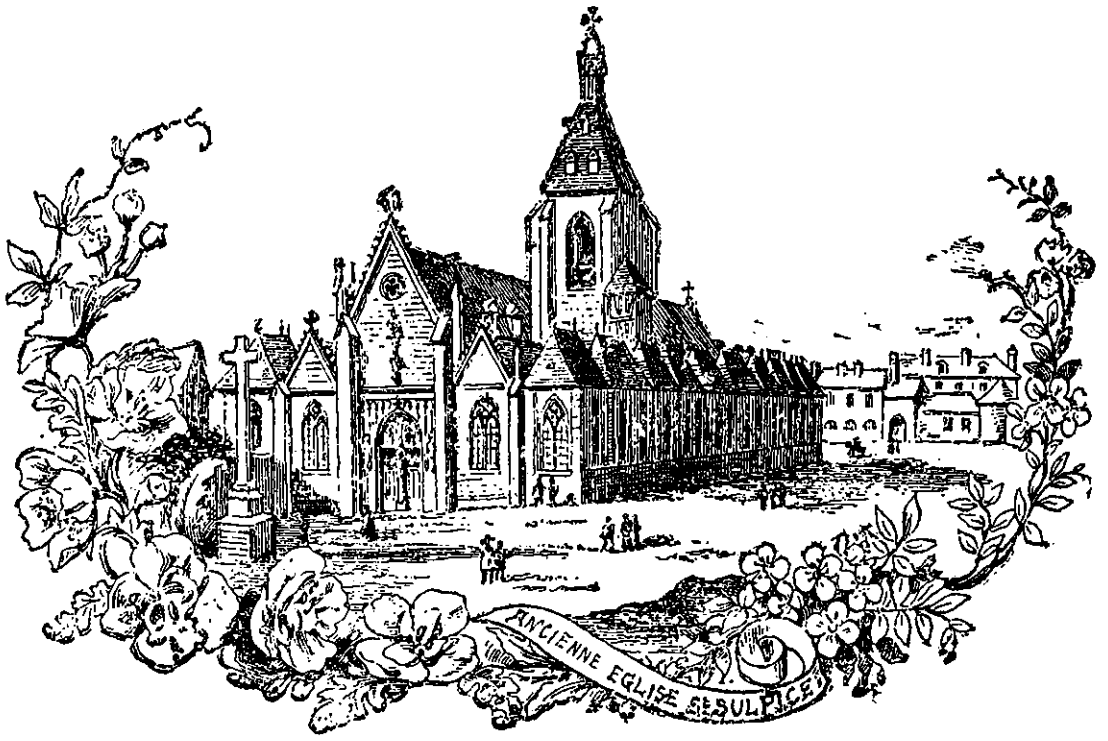
Jean-Baptiste se sentant poussé vers le sacerdoce comme par un instinct divin, demanda, avec l'autorisation de ses parents, et obtint de l'archevêque de Reims, d'être admis au nombre des clercs. C'était le 11 mars 1662. Le Saint n'avait que onze ans.

Comprenant dès lors parfaitement les obligations qu'entraîne cette vocation à l'héritage du Seigneur, il embrassa un genre de vie où chacun put voir comme l'annonce de la singulière perfection de vertu qu'il devait atteindre dans la suite. Un archidiacre, voulant se démettre du bénéfice dont il jouissait dans l'église métropolitaine avec le titre de chanoine, fit spontanément choix de Jean-Baptiste pour le résigner en sa faveur. Or, il ne se trompait pas sur ce jeune homme, car, dès que celui-ci fut admis au nombre des chanoines, il se montra si attentif à ses devoirs, qu'il devint l'ornement et le modèle de ses collègues.

Notre Saint reçut les quatre ordres le 17 mars 1668, et à mesure qu'il s'engageait davantage dans le service de DIEU, il sentait la nécessité de s'en rendre plus digne.

Cependant son cours de belles-lettres étant achevé, il se livra avec ardeur à l'étude de sciences plus austères. Il remporta, en effet, dans l'Académie de Reims, la palme de la philosophie avec les plus grands éloges pour son

J.-B. de la Salle est reçu chanoine de Reims.



talent; puis, dans son désir de s'adonner à la théologie, il partit pour Paris après en avoir obtenu l'autorisation, et là, dans le séminaire si florissant de Saint-Sulpice, son mérite fit bientôt de lui l'émule des meilleurs. Il est facile de juger avec quelle ardeur un esprit si sérieux et si désireux d'apprendre s'appliqua à l'étude de la théologie et des saintes lettres.

La vie du séminaire ne devait pas être pour lui de longue durée. Moins d'un an après son entrée à Saint-Sulpice, le 20 juillet 1671, il perdait sa mère. Quelques mois plus tard, le 9 avril 1672, son père lui était enlevé. Il supporta ces deux épreuves avec une grande résignation, mais il dut revenir à Reims; le soin de ses affaires domestiques et la tutelle de ses six frères et sœurs lui firent une loi de s'arracher à ses études pour se consacrer aux orphelins, que son père et sa mère mourants avaient recommandés à sa sollicitude.

Au milieu des tracas qu'amènent nécessairement les intérêts temporels, saint de la Salle ne perdit pas de vue sa vocation. Il se prépara longtemps et avec le plus grand soin à recevoir les saints Ordres.

Il reçut le sous-diaconat à Cambrai, la veille de la Trinité de l'an 1672. En 1677, il reçut le diaconat, à Paris. Il était âgé d'environ vingt-sept ans, quand il fut élevé au sacerdoce, dans la cathédrale de Reims, le 9 avril 1678.

L'air de sainteté qu'on remarqua en lui, la première fois qu'il offrit de ses mains la céleste Victime, ne le quitta plus désormais; il suffisait de le voir à l'autel

pour croire à la présence réelle de Notre-Seigneur. L'ardeur de son amour se peignait sur son visage. Lorsqu'il était malade, il se traînait encore à l'autel ou s'y faisait conduire pour s'y nourrir du pain des forts. Souvent aussi, après la communion, il restait en extase : son âme ravie en DIEU y puisait le mépris du monde et un grand amour des biens du ciel.

Devenu prêtre, saint Jean-Baptiste de la Salle n'aspira plus qu'à gagner des âmes à DIEU. Il semblait avoir le don de toucher les pécheurs les plus endurcis et de les convertir par sa charité.

Considérant qu'il ne s'appartenait plus, mais qu'il était devenu comme la propriété et la chose de DIEU, il se dévoua sans mesure à la gloire de son Maître et au salut du prochain. C'est pourquoi il n'est aucune fonction du saint ministère dont il ne s'acquitte avec autant de perfection que de zèle. Il multiplie ses prédications au peuple sur les vérités de la foi catholique ; il administre sans se lasser le sacrement de pénitence ; enfin il visite les malades, console les malheureux, aide chaque jour le prochain, selon les circonstances, par ses conseils et ses secours. Et parce qu'il était bien convaincu que le peuple a les yeux fixés sur les prêtres, et que leurs

Première Messe de Saint de la Salle

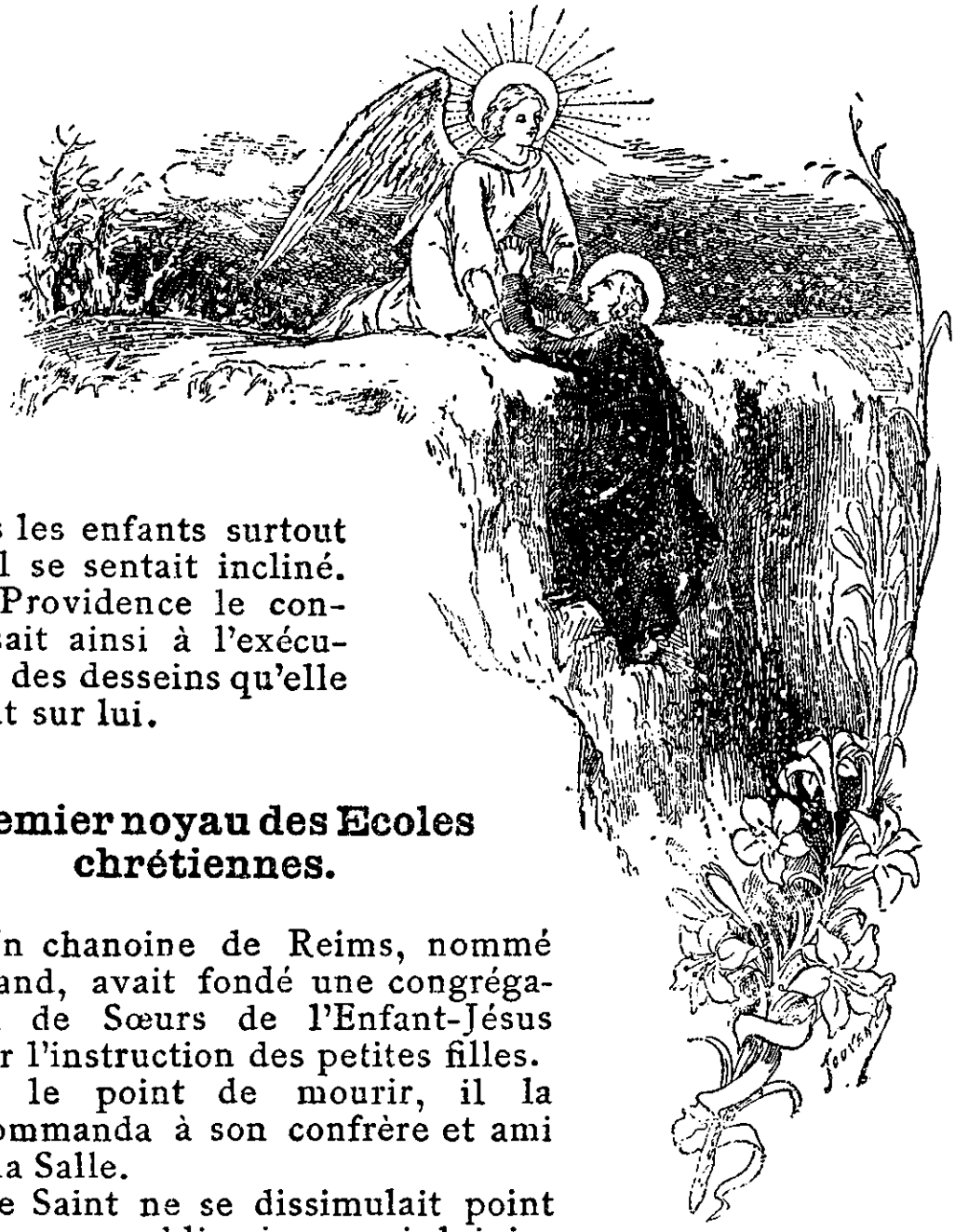
exemples ont plus d'efficacité sur sa conduite que leurs préceptes, il s'étudia à se montrer un modèle de bonnes œuvres.

Mais la vertu dans laquelle Jean-Baptiste excella surtout, et qui, parmi toutes les autres, jeta dans sa personne un merveilleux éclat, ce fut une parfaite égalité d'âme qui s'unissait lui à une constance et une fermeté presque incroyables.

Dieu, du reste, veillait visiblement sur lui. Un soir qu'il traversait une plaine couverte de neige, il tomba dans un trou très profond. Il y resta plusieurs heures et y eût infailliblement péri sans un secours providentiel qui l'aida à sortir de cette fosse, presque à pic de tous les côtés.

Sa vie était soumise à une règle propre à favoriser les vertus. Chez lui, tout avait son heure marquée : le lever, la prière, la méditation, l'étude, les repas, les lectures spirituelles. Tout le temps que lui laissaient ses exercices de piété était consacré à la visite des pauvres. Aux veilles, il ajoutait des jeûnes rigoureux. Ses vêtements étaient faits des étoffes les plus grossières. Le monde naturellement trouvait à redire ; mais l'homme de Dieu n'en devint que plus vigilant, plus austère, plus charitable. Sa tendresse pour les pécheurs était immense ; mais c'est

Le Saint prêche au peuple les vérités de la foi.



vers les enfants surtout qu'il se sentait incliné. La Providence le conduisait ainsi à l'exécution des desseins qu'elle avait sur lui.

Premier noyau des Ecoles chrétiennes.

Un chanoine de Reims, nommé Roland, avait fondé une congrégation de Sœurs de l'Enfant-Jésus pour l'instruction des petites filles. Sur le point de mourir, il la recommanda à son confrère et ami de la Salle.

Le Saint ne se dissimulait point les graves obligations qui lui incomberaient dès qu'il aurait accepté la direction d'une œuvre aussi importante. Mais il se confia en DIEU et multiplia ses prières au tombeau de saint Remy, près duquel souvent il se faisait enfermer pendant la nuit, pour y prolonger ses veilles saintes. Il promit donc de prendre un soin particulier des Sœurs et de leurs élèves.

Après la mort de M. Roland, grâce aux démarches de M. de la Salle, la communauté fut conservée, les magistrats de Reims obtinrent des lettres patentes qui assuraient son existence définitive.

La divine Providence offrit bientôt à cet homme très pieux l'occasion de mettre la main à une œuvre beaucoup plus

Le Saint sauvé miraculeusement d'un trou très profond.

importante qui devait procurer d'innombrables bienfaits à l'Eglise et à la Patrie, et consacrer pour la postérité la gloire de son nom.

Un saint religieux, le P. Barré, avait formé le plan d'écoles gratuites pour les garçons, mais il y rencontra tant d'obstacles qu'il ne pût les vaincre.

Une dame noble et riche, Madame de Maillefer, s'intéressait vivement à cette entreprise. Elle envoya de Rouen deux pieux laïques pour essayer d'établir à Reims une école gratuite pour les garçons. Ils avaient une lettre pour le chanoine de la Salle, qui les reçut dans sa maison. D'après les conseils de notre Saint, on logea les deux maîtres chez le curé de Saint-Maurice, auquel DIEU avait inspiré le désir de travailler à l'œuvre des écoles gratuites. L'école s'ouvrit immédiatement. C'était en 1679.

Tel fut le premier noyau des Ecoles chrétiennes. Le bon chanoine de la Salle, voyant ses efforts couronnés de succès, put croire que son intervention était terminée. Sa mission commençait à peine.

Jean-Baptiste de la Salle comprit bientôt de quelle utilité ces écoles pourraient être pour le peuple, si elles étaient dirigées par des hommes voués au service de DIEU et uniquement

Le Saint, en prières, pendant la nuit, au tombeau de saint Remy.

appliqués à ce soin. Dans cette vue, il forma le projet et la résolution d'instituer une société de maîtres destinés à enseigner aux enfants, à ceux du peuple surtout, la religion, les bonnes mœurs et les éléments des lettres.

Sans retard, il veut que sa propre maison devienne le premier berceau de l'œuvre, et que les maîtres y viennent faire le noviciat de cette piété et de cette discipline qu'ils devront ensuite communiquer aux enfants.

Il choisit donc pour les former à sa méthode d'enseignement quelques jeunes gens de bonne espérance, nourris déjà de ses leçons, et, le 24 juin 1681, il ouvrit sa maison-mère, sous les auspices et la bénédiction de Dieu.

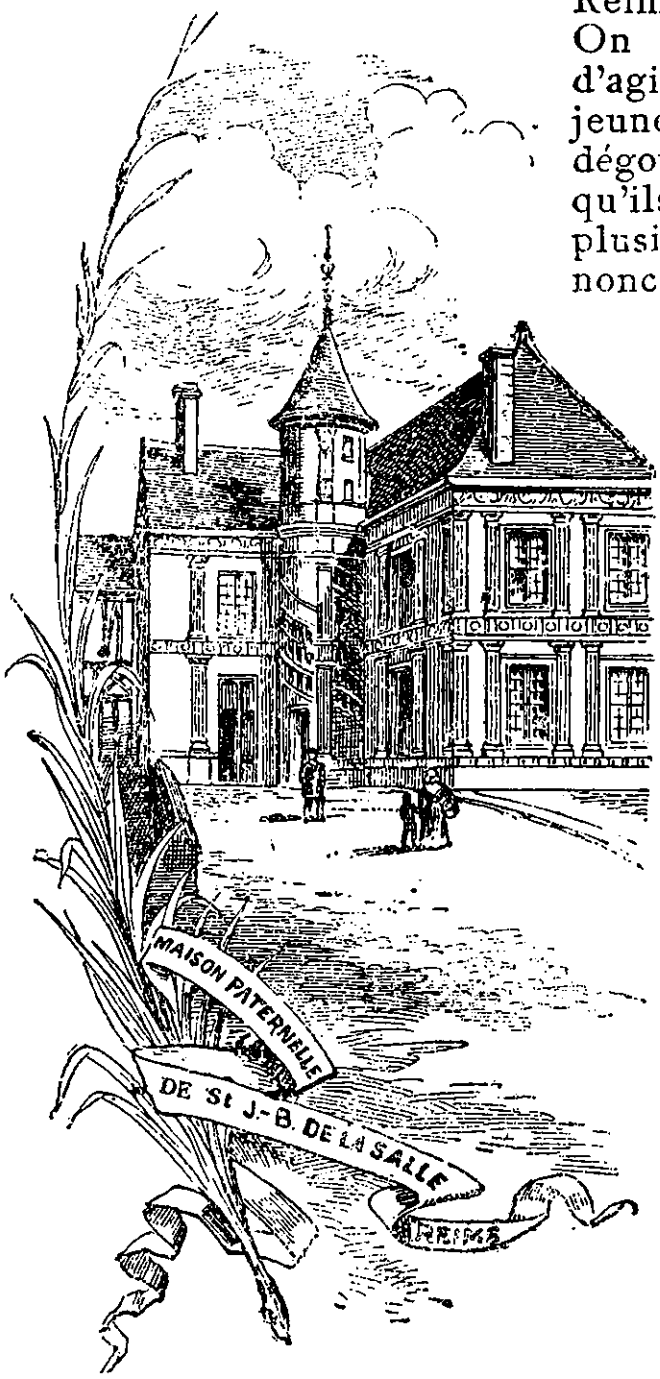
Cependant notre Saint continuait ses études de théologie à l'Université de Reims. Il subit ses examens, soutint ses thèses, et reçut, en cette même année 1681, le bonnet de docteur à l'âge de trente ans.

L'ennemi du genre humain, comme s'il avait pressenti l'avenir, s'opposa vivement aux projets et entreprises de notre Saint; mais Jean-Baptiste ne se laissa ni ébranler ni détourner de sa résolution et de l'œuvre commencée.

Ouverture de la première école chrétienne.

Bien au contraire, il augmenta le nombre de ses disciples et établit dans une maison plus vaste le siège de son Institut.

En quittant la maison paternelle, il rompait avec tout son passé. Cela indisposa contre lui toute la ville de Reims, surtout ses parents. On ne se faisait pas faute d'agir directement sur les jeunes instituteurs pour les dégoûter de la rude mission qu'ils avaient acceptée. Déjà plusieurs maîtres avaient renoncé à un genre de vie qui les gênait trop, parce qu'il demandait une contrainte continuelle. Ceux qui remplirent de nouveau la maison montrèrent, il est vrai, qu'ils avaient envie de bien faire; mais ils laissèrent voir aussi bien des défauts. Saint de la Salle se fit tout à tous : sa charité tendre et paternelle à les écouter dans tous les temps, et à partager leurs peines; sa douceur inaltérable en les reprenant, lui gagnaient leur confiance et leur cœur. Ils l'aimaient comme leur père ; ils s'aimaient mutuellement; la paix régnait parmi eux. Tout à coup il s'éleva une violente tempête qui lui fit payer bien cher le plaisir innocent qu'il goûtait en commençant à jouir de ses travaux.



Des symptômes de découragement se manifestèrent parmi les disciples du Saint. Ils supportaient le présent, mais s'inquiétaient de l'avenir. De là un refroidissement général. Le Saint est effrayé, mais n'en peut deviner la cause : il leur témoigne plus de bonté que jamais ; il les

questionne. Enfin ils lui avouent franchement les craintes qu'ils avaient. Aussitôt, il essaya de les rassurer, mais les auditeurs demeuraient sourds à ses paroles.

Ce qui rendait inefficaces tous les conseils, c'est que les jeunes maîtres se disaient à eux-mêmes et entre eux : « Si chacun de nous avait un bon canonicat et un riche patrimoine comme notre Père, la confiance nous serait facile. Mais, sans biens, sans revenus, sans métier, que deviendrons-nous ? » Un jour enfin ils se laissèrent aller à exposer au Saint leurs scrupules et leurs craintes. Le bon Père convint humblement qu'ils avaient raison. Dès lors il résolut de se défaire de son patrimoine et de résigner son canonicat.

Notre Saint consulta DIEU, et DIEU lui répondit par le P. Barré : « Tout autre appui que la Providence ne convient pas aux écoles chrétiennes. » Mais l'archevêque de Reims ne voulait point lui permettre de quitter son canonicat. A la longue, il obtint la permission, mais à la condition de résigner le canonicat à son frère qui était ecclésiastique, et qui en était digne.

La Salle s'y refusa et résigna son canonicat à un étranger. Il vendit également tous ses biens et en distribua le prix aux pauvres dans l'année calamiteuse de 1684 : à tel point qu'il se vit lui-même réduit à mendier sa nourriture. Pour se donner tout entier à

Bonté du Saint envers les pauvres et les petits.

l'éducation chrétienne des enfants, il abandonna tout soin et toute préoccupation des choses humaines, et prenant pour lui-même cette sentence de l'Evangile : *Ne possédez ni or, ni argent, ni monnaie dans vos ceintures*, il constitua la pauvreté alliée et compagne de sa personne et de sa Congrégation.

Plus Jean-Baptiste s'était dépouillé des biens terrestres, plus les dons de la bonté divine lui vinrent en abondance. Il s'enflamma d'un zèle plus grand pour la pratique des vertus, et stimula ses disciples par son exemple.

Le premier soin du Saint avait été de vaincre en lui les inclinations de la nature. Il portait un rude cilice ; ses reins étaient meurtris par une ceinture de cuir avec des pointes tournées en dedans ; de fréquentes disciplines achevaient de dompter son corps. Il sortait de sa chambre la chair ensanglantée, l'âme joyeuse, libre, alerte, toujours prête au travail et au sacrifice.

Né dans l'opulence, il avait été élevé avec beaucoup de soins, et avait conservé une santé délicate. Il éprouvait une violente répugnance pour certains aliments. Le saint prêtre ne supporta point

Le Saint donne à ses élèves l'Enfant Jésus comme modèle.

cette tyrannie ; il se condamna à une abstinence totale jusqu'à ce qu'il sentît naître en lui une faim dévorante. Ce moyen lui réussit. Un jour, le cuisinier, par erreur, servit aux Frères un plat d'absinthe. En sentant cette amertume, tous les Frères se crurent empoisonnés et ne purent continuer leur repas. M. de la Salle ne remarqua rien, et mangea toute sa portion sans mot dire. Sa vie était en DIEU.

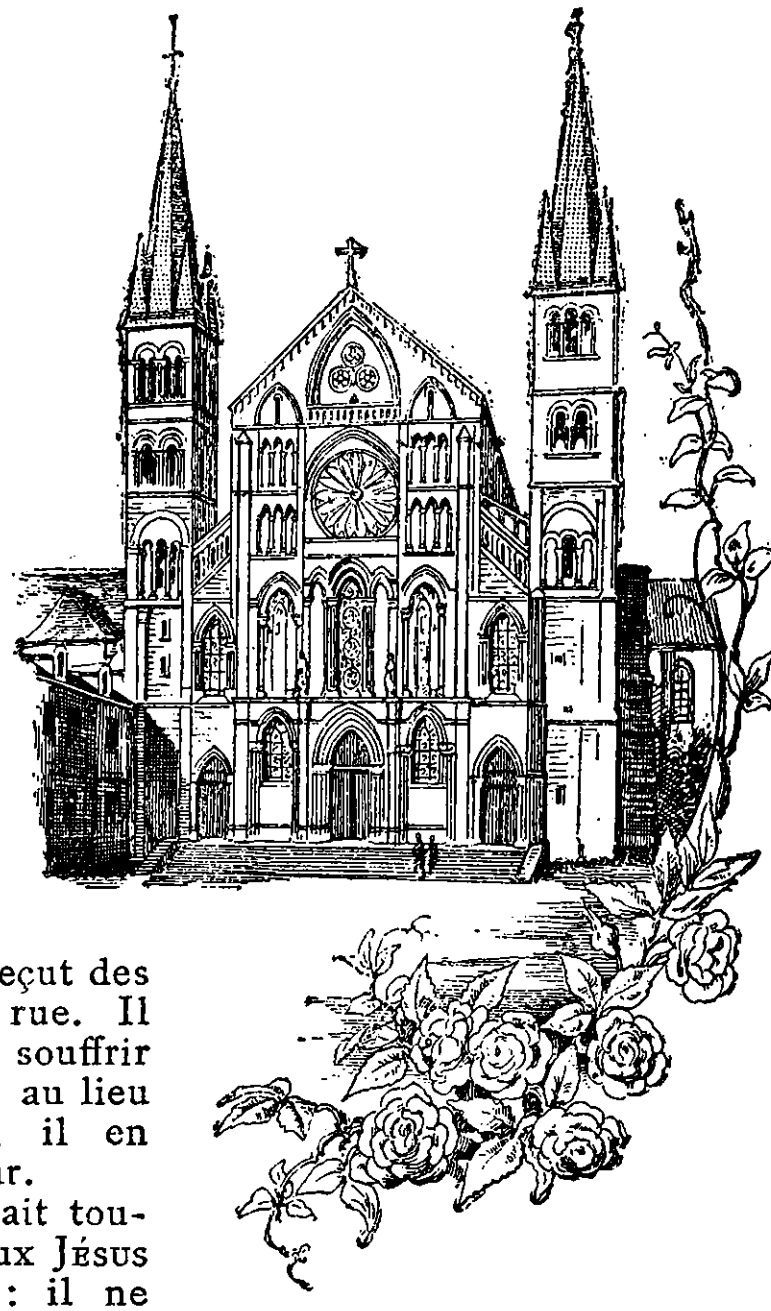
Règle des Frères et méthode de direction de leurs Ecoles. — Progrès de l'Institut.

« Désormais, disait le Saint à ses disciples, nous formerons une véritable famille. »

Comme il voulait que leur règle de vie, ainsi que la méthode de direction des écoles fussent nettement déterminées et bien établies, il formula des lois exactement conformes aux préceptes de l'Evangile, qui furent approuvées par l'autorité et le jugement d'hommes sages, et, dans la suite, largement confirmées par l'expérience et le succès.

Le Saint distribue tous ses biens aux pauvres.

Saint de la Salle avait assemblé, en effet, douze de ses principaux disciples pour délibérer avec eux sur les Constitutions à donner à leur petite société. Ils prennent alors le nom de *Frères des Ecoles chrétiennes*, et décident que leur nourriture sera celle du pauvre peuple. Ils conviennent de faire pour trois ans d'abord les vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, et le Père les fait avec eux (1684). Il leur donna pour habillement uniforme celui qu'ils portent encore de nos jours. On en fit des risées. On les hua, on en vint jusqu'à leur jeter de la boue au visage, sans que personne prît leur défense. Lui-même reçut des soufflets dans la rue. Il eut plusieurs fois à souffrir ces outrages, mais, au lieu de s'en plaindre, il en bénissait le Seigneur.



L'Eglise Saint-Remy, à Reims.

Le bon Père avait toujours devant les yeux JÉSUS son divin modèle : il ne paraissait parmi les hommes que pour travailler à leur salut ou pour recueillir leurs mépris. Pour pratiquer l'obéissance, à l'exemple du divin Maître, il se démit de la charge de supérieur. Mais l'autorité ecclésiastique, ayant su ce qui se passait, l'obligea à reprendre son poste.

Plus il s'humiliait, plus DIEU se plaisait à l'exalter. En 1687, celui des Frères qui était à la tête des écoles de

Guise tomba si dangereusement malade, qu'on désespéra de sa vie. Il reçut les derniers sacrements et fut abandonné des médecins ; il se croyait sur le point d'expirer : une seule chose le chagrinait, c'était de ne pas voir son Père avant de mourir. Le Saint fait exprès le voyage, et le Frère est guéri en recevant ses embrassements paternels.

La société civile n'attendit pas longtemps les fruits de cette œuvre nouvelle. Un petit nombre d'années étaient à peine écoulées, que, déjà suffisamment initiés à la méthode d'instruire les enfants, ces jeunes gens ouvrirent

non seulement à Reims, mais aussi dans d'autres villes de France, des écoles où ils appliquèrent les règles qui leur avaient été enseignées.

Si saint de la Salle voulait que les enfants fussent instruits avec le plus grand soin des éléments des lettres, il n'eut rien plus à cœur que de faire briller à ces tendres âmes la lumière de la vérité évangélique.

Depuis longtemps déjà, avait pénétré dans l'âme de J.-B. de la Salle l'ardent désir de faire participer la France entière à ces bienfaits et à ces fruits ; et c'est pourquoi, non sans un dessein providentiel de Dieu, il se rendit à Paris avec deux de ses disciples (1688). Il s'était à peine mis à l'œuvre, qu'une tempête de vexations se souleva

Le Saint fait avec ses disciples le vœu de ne pas abandonner l'œuvre des Ecoles.

contre lui, tellement soudaine, tellement furieuse, qu'on peut à peine y croire, et les Jansénistes s'emportèrent à des excès inimaginables d'outrage et de méchanceté.

Bafoué, poursuivi par l'injustice, voué la honte par la calomnie, traîné devant les tribunaux, condamné à l'amende, devenu le jouet de l'insolence et de la grossièreté des maîtres d'école, il endura tout, il dévora tout, avec un courage aussi calme qu'invincible.

Au milieu de toutes ces contradictions, les écoles se multipliaient par toute la France : Chartres, Rouen, Calais, Troyes, Avignon, Marseille, Darnétal, Dijon, Grenoble et plusieurs autres villes importantes sollicitèrent des maîtres formés par le Saint. Dès 1702, il y avait des Frères à Rome.

Nul doute que les liens particulièrement intimes qui attachaient Jean-Baptiste de la Salle à l'Eglise romaine l'exposèrent souvent aux graves attaques et à la haine des méchants. Mais, comprenant bien que c'est de la chaire de Pierre que découle pour toutes les institutions chrétiennes le principe de vie et de fécondité, il se recommanda, lui et sa Congrégation, à la protection des Pontifes romains. Il envoya une députation au pape Clément XI, pour rendre hommage à sa personne, exposer le dessein de son

Le Saint guérit miraculeusement un Frère malade à Guise.

Institut, ouvrir une école dans Rome, et soumettre ses règles à l'autorité du Souverain Pontife.

Les épreuves ne faisaient qu'augmenter le zèle du bon Père et son attachement pour ses enfants. Non content de les diriger par ses conseils, il voulut leur prêcher d'exemple, et on le vit avec admiration remplir lui-même les modestes fonctions d'instituteur.

En 1705, il fut appelé à Rouen par Mgr Colbert, archevêque de cette ville. Il y ouvrit un pensionnat dans la vaste propriété de Saint-Yon. Le pieux instituteur fit venir ses novices dans cette maison, au mois d'août 1705.

Tranquille dans ce port après tant de tempêtes, il s'appliqua avec un nouveau soin à former ses novices aux vertus de leur saint état. Il se présenta des sujets ; il les reçut à son ordinaire, sans leur demander autre chose qu'une envie sincère de se sanctifier. Les retraites annuelles pendant les vacances avaient été interrompues par la nécessité de céder aux efforts de ses ennemis ; il les remit en usage. Les Frères, dispersés en différents endroits, vinrent à Saint-Yon se renouveler dans leur piété primitive.

Ce calme ne dura guère. Un nouvel archevêque de Rouen se montra peu favorable à l'Institut. Survient le terrible hiver de 1709 ; la famine oblige le Père de revenir

Jacques II visitant l'école de Saint-Sulpice.

à Paris avec ses novices. Là il est impliqué dans un procès qui lui fait perdre une somme importante et compromet son honneur. A Reims, à Paris, à Rouen, toujours la croix.

Persécuté par les Jansénistes de Paris, le Saint, pour ne pas alimenter par sa présence la fureur de ses adversaires, résolut de faire la visite générale des maisons établies en

France. Les Frères d'Avignon, d'Alais, de Mende, furent on ne peut plus agréablement surpris de revoir leur bon Père. Il se rendit ensuite à Marseille, où l'attendaient les plus grandes tribulations. Il y fut exposé à toutes sortes d'épreuves. Circonvenu par les Jansénistes, il reconnaît leurs pièges et rompt avec eux. Alors ces implacables ennemis se vengent en soufflant parmi les Frères eux-mêmes l'esprit de révolte : la plupart des novices désertent, les aumônes diminuent, on répand contre le saint prêtre un odieux libelle.

Saint de la Salle attribuait à ses péchés et à son indignité tous les malheurs dont il était victime. Effrayé de tant de contradictions, il craignit de compromettre l'œuvre de Dieu.

Il se retira alors dans une solitude pour y pleurer ses péchés, et pour que son absence pût inspirer à ses persécuteurs des pensées de paix à l'égard de ses enfants. C'est

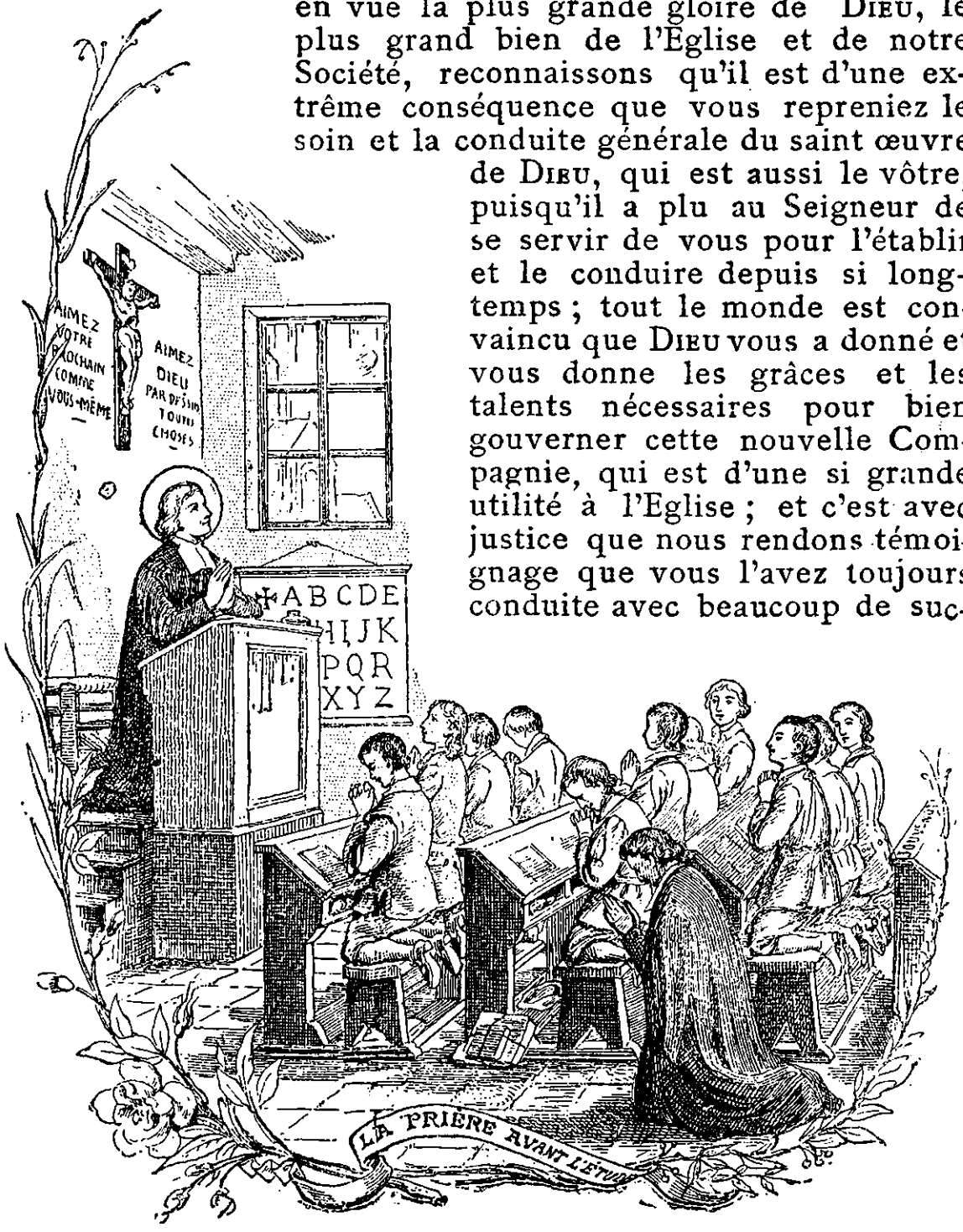
Départ des premiers Frères pour Rome.

là qu'il retrouva le Dieu de bonté qui sait adoucir les peines les plus amères ; il se sentit fortifié et il reprit avec une nouvelle énergie ses courses et ses travaux.

Pendant l'absence du bon Père, les Jansénistes de Paris essayèrent de gouverner ses enfants. Le Saint, espérant sans doute qu'on nommerait un autre supérieur à sa place, ne paraissait pas disposé à revenir ; mais les anciens, voyant les dangers auxquels ils étaient exposés, lui écrivirent la lettre suivante :

« Monsieur notre cher Père,

« Nous, principaux Frères des Ecoles chrétiennes, ayant en vue la plus grande gloire de Dieu, le plus grand bien de l'Eglise et de notre Société, reconnaissons qu'il est d'une extrême conséquence que vous repreniez le soin et la conduite générale du saint œuvre de Dieu, qui est aussi le vôtre, puisqu'il a plu au Seigneur de se servir de vous pour l'établir et le conduire depuis si longtemps ; tout le monde est convaincu que Dieu vous a donné et vous donne les grâces et les talents nécessaires pour bien gouverner cette nouvelle Compagnie, qui est d'une si grande utilité à l'Eglise ; et c'est avec justice que nous rendons témoignage que vous l'avez toujours conduite avec beaucoup de suc-



cès et d'édification. C'est pourquoi, Monsieur, nous vous prions très humblement et vous ordonnons, au nom et de la part du corps de la Société auquel vous avez promis obéissance, de prendre incessamment soin du gouvernement général de notre Société. »

Sur cette lettre, le Père reprit la direction de l'Institut.

Le Frère Barthélemy succède à Saint de la Salle comme Supérieur (1717). — Dernières années et mort du Saint.

Le Saint revint à Paris en 1715. Le jour de son arrivée fut un jour de fête pour les Frères, mais il eut bientôt à souffrir de la part des Jansénistes, qui influençaient le cardinal de Noailles, surtout depuis la mort de Louis XIV. Ce fut un motif pour lui de ramener ses novices à Rouen, dans la maison de Saint-Yon.

Cependant l'humble prêtre pressait toujours ses Frères d'accepter sa démission et de choisir un autre supérieur. Il était vieux, infirme, mais surtout il craignait pour l'avenir de sa Congrégation. Les Frères finirent par acquiescer à ses instances, et choisirent à l'unanimité pour son successeur le Frère Barthélemy. C'était en 1717.

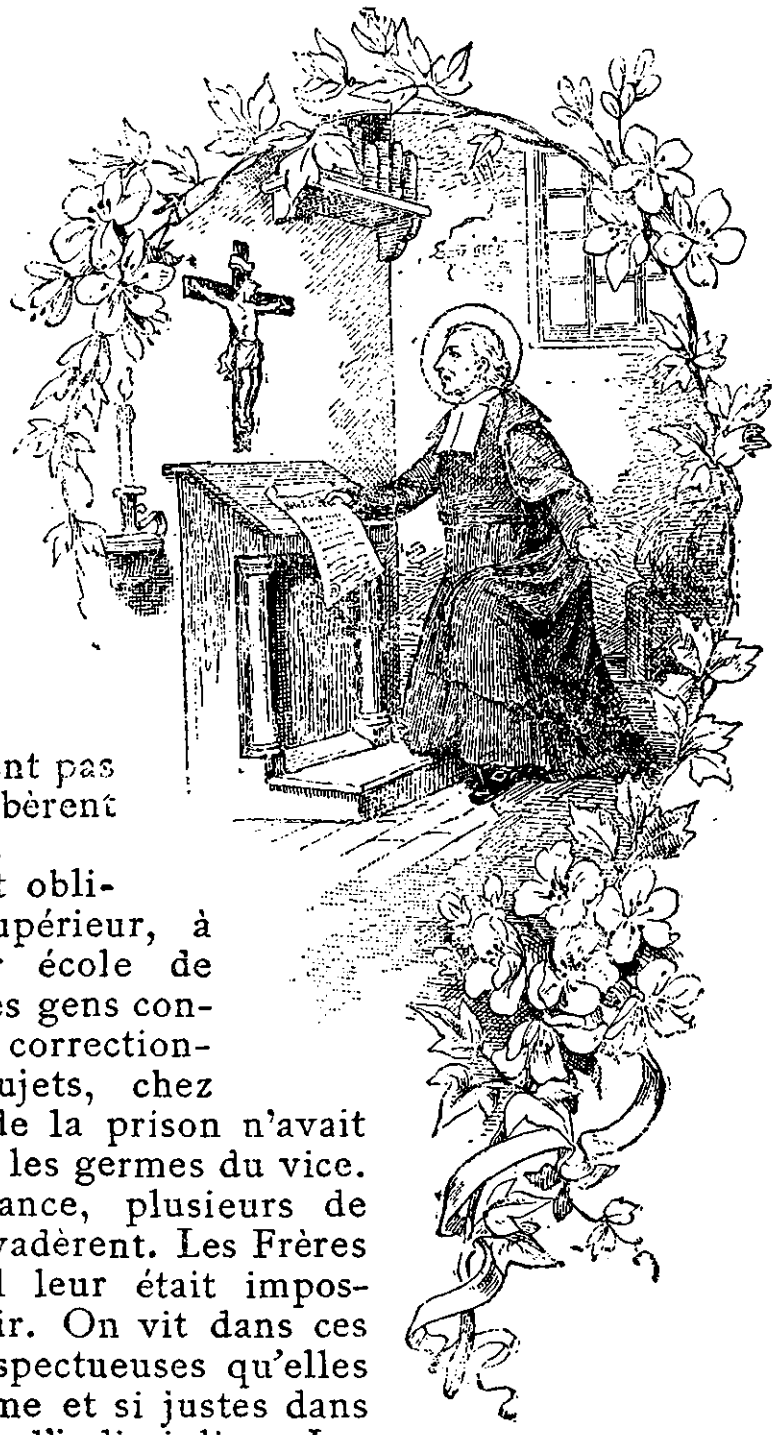
Le bon Père, avec ses enfants, s'occupa de donner une

Le Saint est retenu à Marseille par Mgr de Belzunce.

forme définitive à leurs Constitutions, afin qu'elles pussent être approuvées par le Saint-Siège. Il eut soin d'y mettre que les Frères n'auraient pour supérieur que l'un d'entre eux. Puis, pensant avoir pourvu à la conservation de son Institut, il se rangea sous l'obéissance de ses disciples, pour mener une vie de pénitence et de prière.

La maison de Saint-Yon devint la propriété des Frères en 1718. Le Saint de la Salle y trouva la croix comme partout ailleurs. Quoiqu'ayant quitté la charge de Supérieur de l'Institut, toutes les difficultés, les travaux, les tracasseries et les tempêtes qui ne tardèrent pas à se soulever, retombèrent entièrement sur lui.

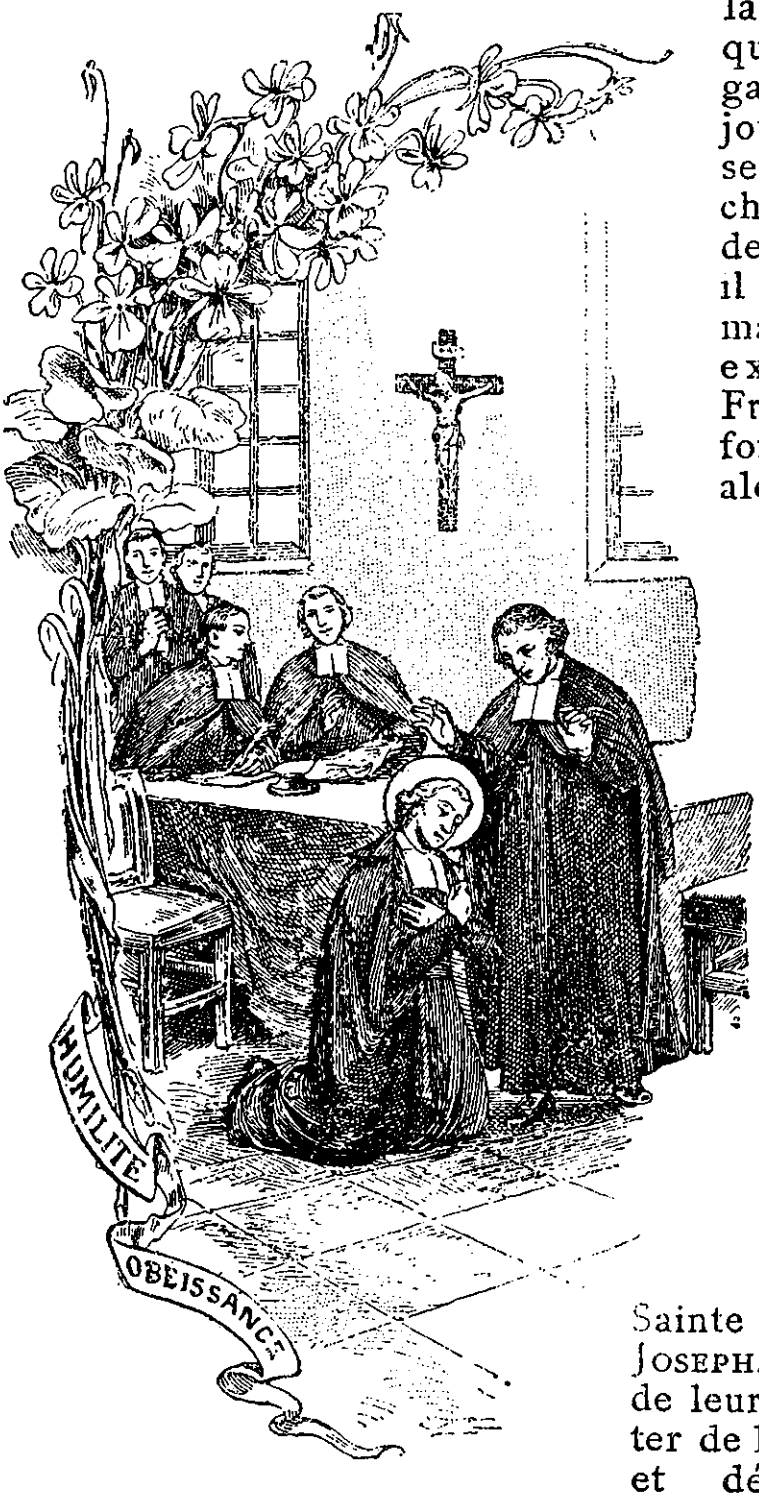
Les Frères furent obligés, par ordre supérieur, à recevoir dans leur école de Saint-Yon des jeunes gens condamnés à des peines correctionnelles, mauvais sujets, chez lesquels le séjour de la prison n'avait fait que développer les germes du vice. Malgré la surveillance, plusieurs de ces malheureux s'évadèrent. Les Frères représentèrent qu'il leur était impossible de les contenir. On vit dans ces observations, si respectueuses qu'elles fussent dans la forme et si justes dans le fond, un acte d'indiscipline. Les Saint fut accusé de pousser ses disciples à la rébellion contre les supérieurs ecclésiastiques, et tous ses pouvoirs lui furent retirés, comme à un prêtre indigne. Soutenu par sa confiance en Dieu et par le témoignage de sa conscience, tandis que l'ouragan sévissait au dehors, il conserva l'éga-



Le Saint reçoit la lettre de ses enfants

lité de son âme, et au moment où les épreuves de tout genre le pressaient plus vivement que jamais, il fut atteint de sa dernière maladie.

Les infirmités du bon Père augmentèrent tellement vers la mi-carême 1719, qu'il fut contraint de garder le lit. Quelques jours après le 19 mars, sentant sa fin approcher, il demanda les derniers sacrements et il les reçut à genoux, malgré sa faiblesse extrême. Tous les Frères l'entouraient, fondant en larmes; alors il leur exprima ainsi ses dernières volontés : « Je recommande aux Frères d'avoir toujours une entière soumission à l'Eglise, et de ne se désunir en rien de Notre Saint-Père le Pape. Je leur recommande aussi d'avoir une grande dévotion envers Notre-Seigneur, d'aimer beaucoup la sainte Communion, et d'avoir une dévotion particulière envers la Très Sainte Vierge et saint JOSEPH, patron et protecteur de leur Société, de s'acquitter de leur emploi avec zèle et désintéressement, et d'avoir entre eux une union intime, et une obéissance veugle envers leurs supérieurs, ce qui est le fondement et le soutien de toute perfection dans une communauté. »

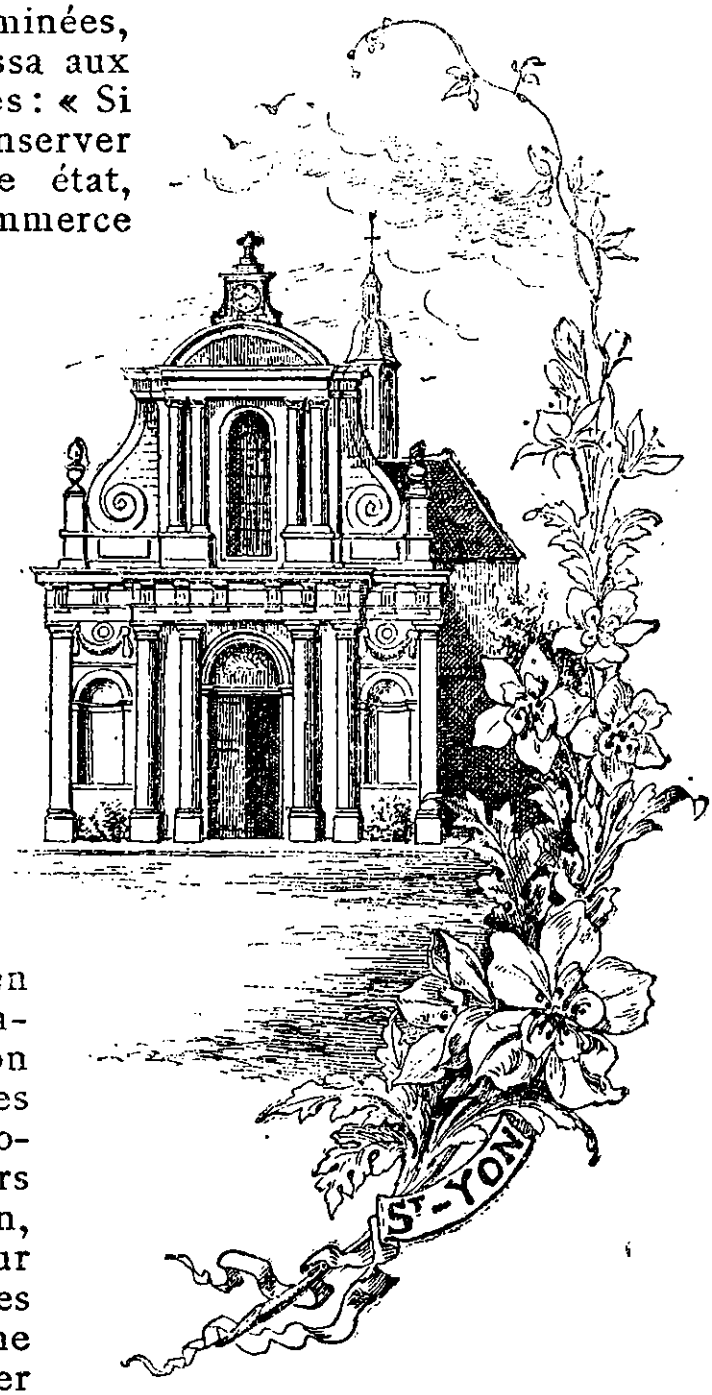


Rien ne saurait peindre la douleur des Frères en ce

Le Saint fait acte de soumission à son successeur.

moment solennel. Tous à genoux le supplièrent de les bénir, et le Saint, levant les mains au ciel : « Eh bien donc, s'écria-t-il, que DIEU vous bénisse tous ! »

Le soir du Jeudi-Saint, il perdit connaissance. On récita les prières des agonisants. Quand elles furent terminées, il revint à lui et adressa aux Frères quelques paroles : « Si vous voulez vous conserver et mourir dans votre état, n'ayez jamais de commerce avec les gens du monde ; car peu à peu vous prendrez goût à leur manière d'agir, vous tomberez dans l'infidélité, et, n'étant plus fidèles à observer vos règles, vous vous dégoûterez de votre état, et enfin vous l'abandonnerez. »



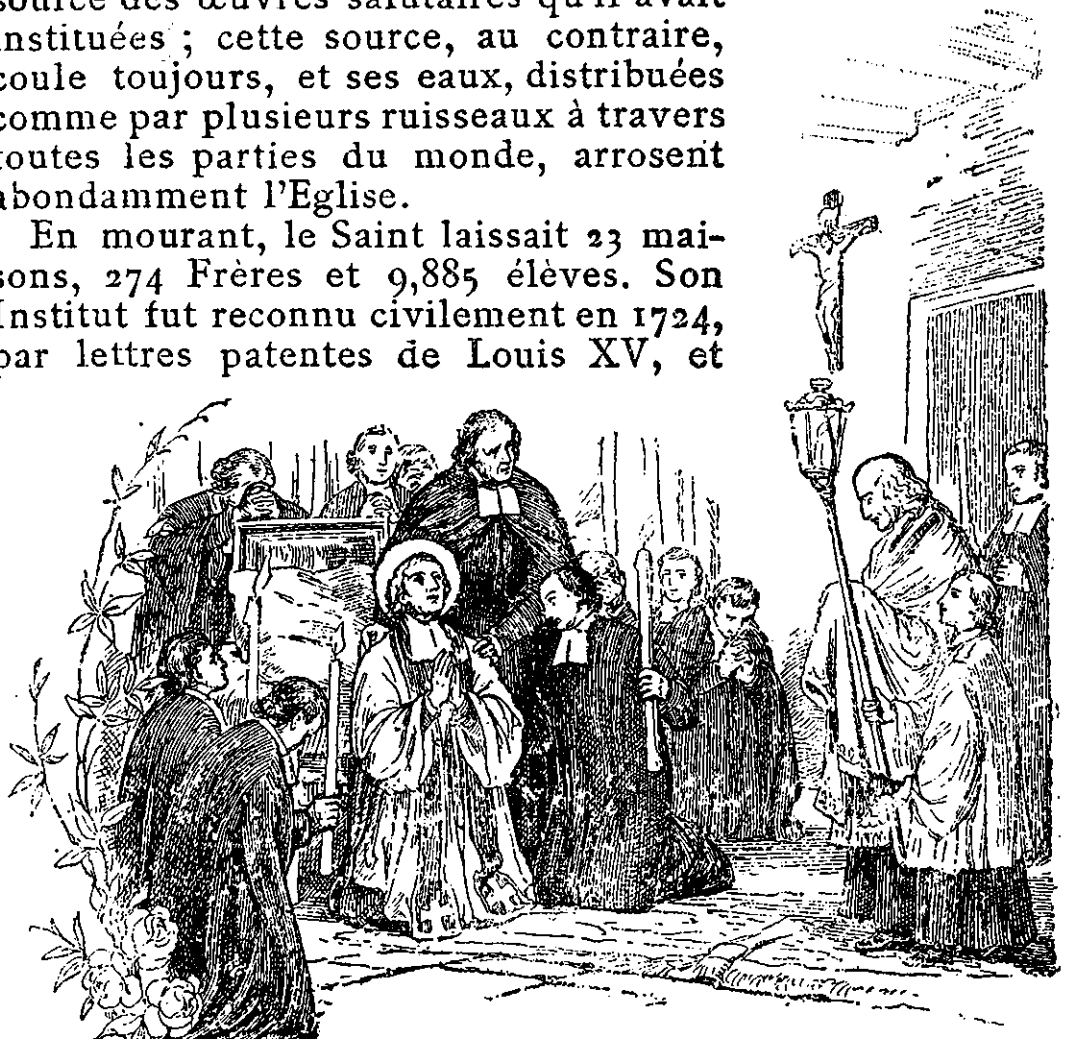
Ses souffrances étant devenues très vives, le Frère Barthélemy lui demanda s'il ne les acceptait pas avec joie : « Oui, répondit-il, j'adore en toutes choses la conduite de DIEU à mon égard. » Ce furent ses dernières paroles. L'agonie commença. Vers quatre heures du matin, il joignit les mains sur sa poitrine, leva les yeux au ciel, fit comme un effort pour se lever et aller au-devant de quelqu'un et expira. C'était le 7 avril 1719, jour du Vendredi-Saint. Le Saint avait soixante-huit ans.

« Le Saint est mort !... » Tel fut le cri arraché à ses persécuteurs eux-mêmes par ce douloureux événement. Ses funérailles furent un triomphe donné à ses héroïques vertus par la ville entière de Rouen. Il fut d'abord inhumé à Saint-Sever, mais, en 1734, ses précieux restes furent trans-

portés dans la chapelle de Saint-Yon. Ils reposent actuellement dans la chapelle du pensionnat des Frères de Rouen.

La mort de Jean-Baptiste de la Salle ne tarit pas la source des œuvres salutaires qu'il avait instituées ; cette source, au contraire, coule toujours, et ses eaux, distribuées comme par plusieurs ruisseaux à travers toutes les parties du monde, arrosent abondamment l'Eglise.

En mourant, le Saint laissait 23 maisons, 274 Frères et 9,885 élèves. Son Institut fut reconnu civilement en 1724, par lettres patentes de Louis XV, et religieusement en 1725, par une bulle de Benoît XIII. Les élections successives des supérieurs se firent sans aucun trouble. A la grande Révolution, les Frères des Ecoles chrétiennes se montrèrent dignes du nom honorable qu'ils portaient : ils refusèrent le serment ; aussi furent-ils exilés de France. Dispersés un moment, ils se réunirent aussitôt que la tempête fut passée. Jusqu'à présent, ils ont gardé avec fidélité et amour l'esprit de leur pieux Fondateur, aussi DIEU n'a-t-il cessé de les bénir.

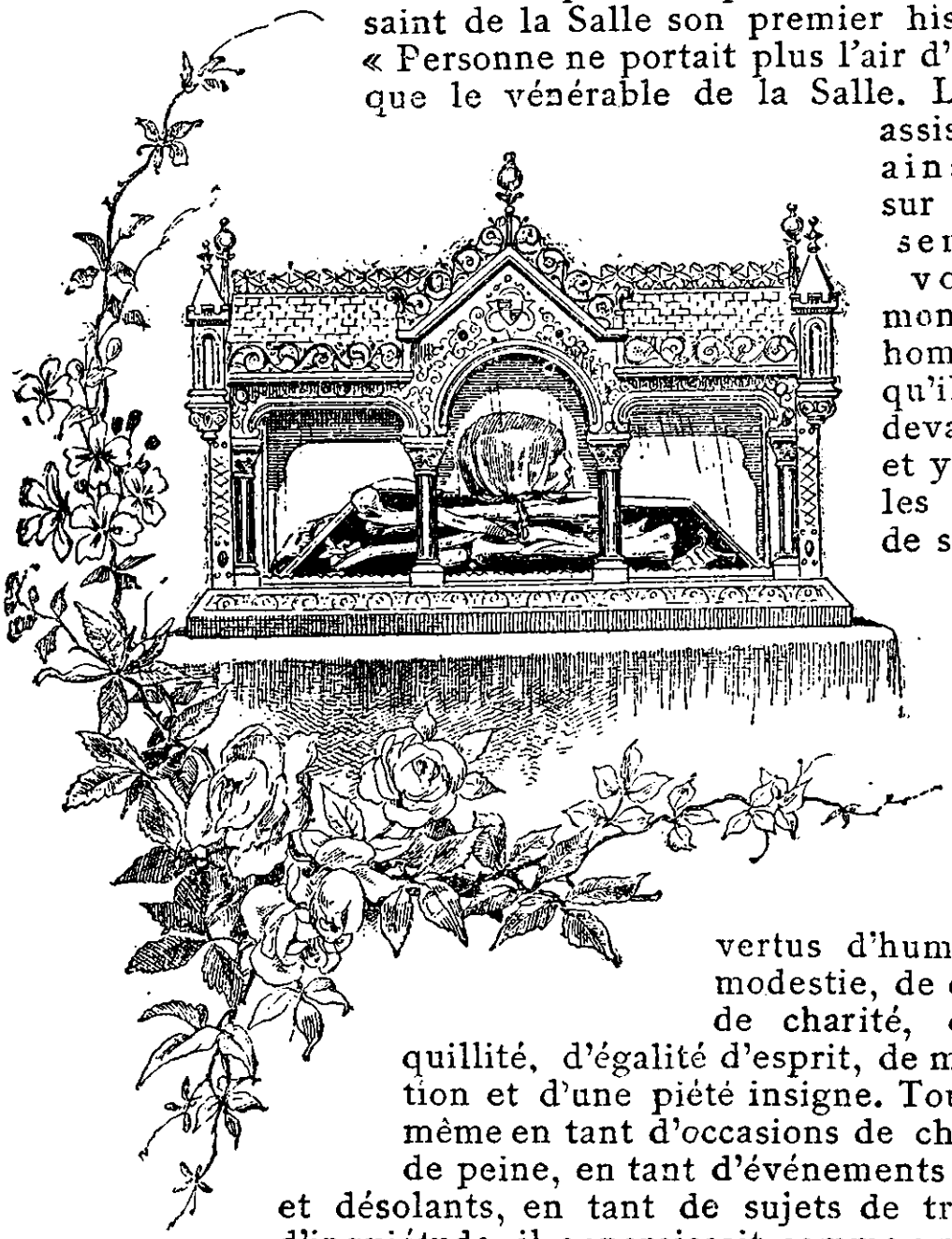


Leur Congrégation compte aujourd'hui 17,000 Frères ou novices donnant l'instruction primaire dans 1,530 mai-

Le Saint reçoit à genoux les derniers Sacrements.

sons à 330,000 élèves. Répandus dans les cinq parties du monde, les enfants du Saint font bénir partout ce grand bienfaiteur de l'humanité, la France, sa patrie, l'Église catholique, sa mère, et JÉSUS-CHRIST Notre-Seigneur.

Voici le portrait que nous a laissé de saint de la Salle son premier historien : « Personne ne portait plus l'air d'un saint que le vénérable de la Salle. La grâce, assise pour ainsi dire sur sa face, semblait vouloir montrer aux hommes ce qu'il était devant DIEU et y peindre les beautés de son âme. En le voyant, on était porté à DIEU. Tout en lui exhalait l'odeur des vertus d'humilité, de modestie, de douceur, de charité, de tranquillité, d'égalité d'esprit, de mortification et d'une piété insigne. Toujours le même en tant d'occasions de chagrin et de peine, en tant d'événements fâcheux et désolants, en tant de sujets de trouble et d'inquiétude, il apparaissait comme un homme dont le cœur, fixé au ciel, semblait ne prendre aucun intérêt à ce qui se passe en ce bas monde, comme un homme appliqué à régler tous ses désirs les plus saints et tous ses projets les plus glorieux pour DIEU, à les régler uniquement selon le bon plaisir divin...



Châsse renfermant les précieux restes du Saint.

« Dans la prière, on eût dit un ange ; à l'autel, un séraphin ; dans la conduite, un homme apostolique ; dans les

tribulations, un autre Job ; dans la pauvreté, un nouveau Tobie ; dans l'abandon à la Providence, un François d'Assise ; dans les rigueurs de la pénitence, un second abbé de Rancé ; dans la pratique de l'obéissance, un nouveau Dosithée ; dans l'exercice de toutes les autres vertus, un parfait disciple de JÉSUS-CHRIST. »

Glorification de Saint J.-B. de la Salle
Sa puissance auprès de Dieu.

Les Frères des Ecoles chrétiennes se transmirent comme un précieux héritage la vénération qu'ils avaient pour leur Père, et en plusieurs circonstances ils ont éprouvé les heureux effets de sa puissante intercession auprès de DIEU. Mais le Seigneur voulait couronner de gloire, devant le monde entier, par des faits merveilleux, tant de mérites et de vertus. En voici quelques-uns :

En 1844, dans la nuit du 20 au 21 mai, Mademoiselle Ferry, d'Orléans, malade depuis douze ans et abandonnée des médecins, voit paraître le Saint, qui lui dit : « Je suis Jean-Baptiste de la Salle. Dimanche, à huit heures moins un quart, tu iras à la messe à Recouvrance ; n'en dis rien, tu es guérie. » Et elle fut délivrée à l'instant de tous ses maux, sans crise, sans convalescence.

De 1852 à 1873, pendant que les tribunaux ecclésiastiques examinaient les vertus de notre Saint, d'autres marques de sa puissance rendirent son tombeau glorieux. Le 6 janvier 1868, c'est le Frère Adelminien, directeur de la communauté de Saint-Nicolas-des-Champs, à Paris, qui est guéri complètement et instantanément d'une maladie incurable, au moment où il prie sur le tombeau de son saint Fondateur. Le 21 janvier de la même année, Etienne de Suzanne, âgé de onze ans, réduit à la dernière extrémité, commença une neuvaine en l'honneur du serviteur de Dieu. Le jour de la clôture, il était guéri.

Apparition du Saint à Mademoiselle Ferry.

Citons encore les deux faits suivants qui ont figuré au procès de la canonisation :

Depuis le mois de novembre 1888, le cher Frère Néthelme souffrait d'une paralysie totale des deux jambes. Ses membres étaient couverts de plaies purulentes et frappés d'une insensibilité complète. Le Frère Néthelme ne pouvait plus que se traîner péniblement en s'appuyant sur des béquilles.

Cet état durait depuis plus de six mois, lorsque le jour de la fête du Bienheureux approchant, le malade résolut d'implorer l'assistance du vénéré Fondateur de son Institut.

Il fit, à cette intention, la neuvaine préparatoire à la solennité du 4 mai. Il appliqua sur l'une de ses jambes une

mage du Bienheureux à laquelle était attachée une relique.

Le 4 mai, vers six heures du matin, pour se rendre à la sainte Table, le Frère Néthelme se traînait encore péniblement sur ses béquilles. A ce moment, il éprouva même un malaise inexplicable suivi de vives douleurs. Il implora l'assistance du Bienheureux et put s'agenouiller pour recevoir la sainte Eucharistie. Aussitôt il sentit la chaleur et la vie circuler dans ses jambes depuis si longtemps inertes. Cédant alors à un premier mouvement indélibéré, il laisse là

Guérison du Frère Néthelme.

ses béquilles, et retourne d'un pas assez ferme à sa place, où il demeure, à genoux, durant l'action de grâce d'une demi-heure.

A six heures et demie, il s'avançait, d'un pas alerte, à son rang avec la Communauté, jusqu'à la balustrade, pour la vénération des reliques. La plus grande émotion saisit alors l'assistance qui, au moment de la communion, n'avait pu remarquer les premiers signes de la guérison. De pieuses larmes inondaient le visage des témoins de ce prodige.

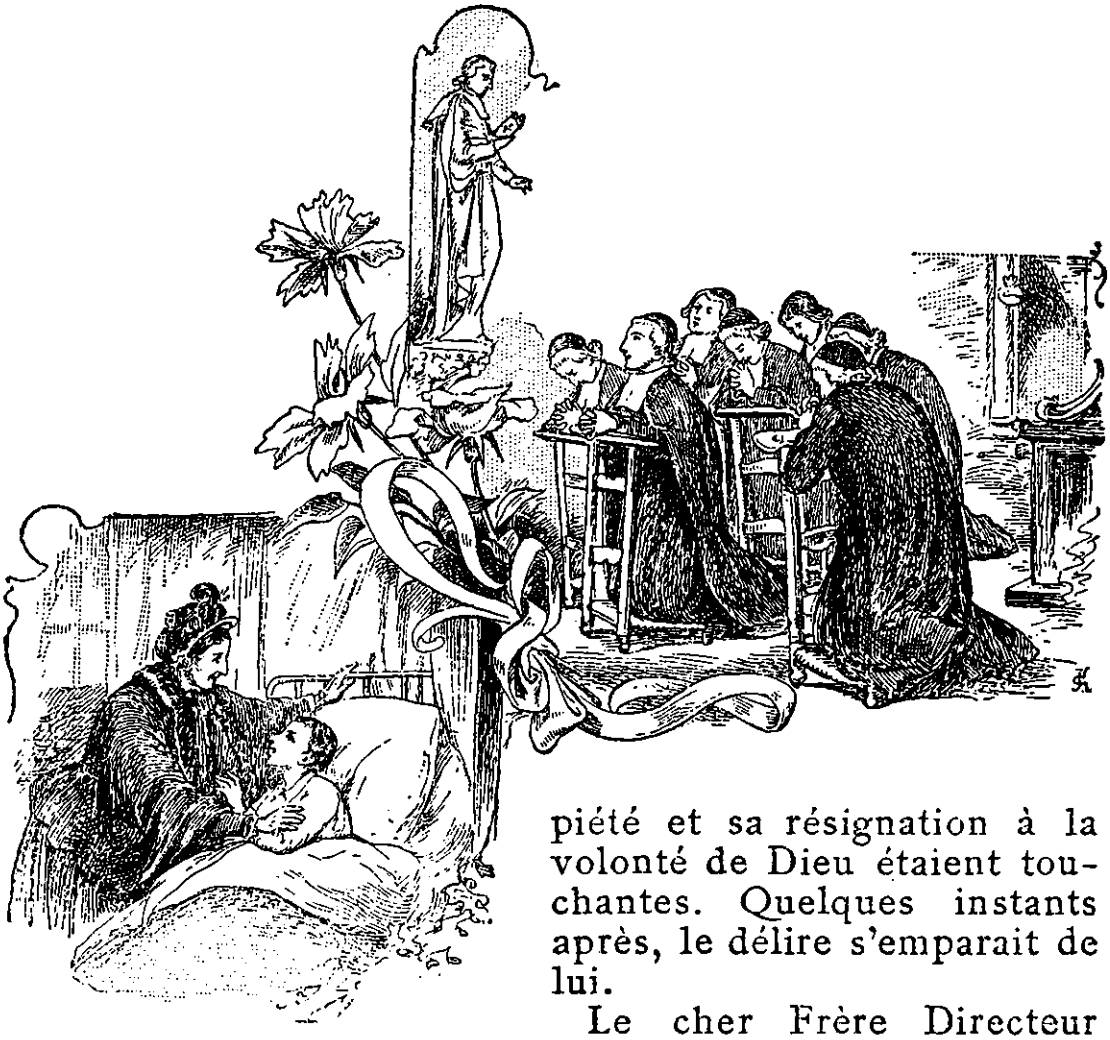
L'état du Frère Néthelme n'a plus changé; depuis ce jour, il marche sans douleur et librement. Ses jambes parfaitement saines, vermeilles, sensibles ne gardent aucune trace des plaies dont elles étaient couvertes.

Trois médecins avaient déclaré le mal incurable. L'un

d'eux rédigea aussitôt un rapport qui figura au procès de canonisation.

Au mois de février 1889, le jeune Léopold Tayac, élève du pensionnat Saint-Joseph de Rodez, fut atteint d'une fluxion de poitrine. En peu de temps le mal empira avec une rapidité inquiétante.

Le 10, dans l'après-midi, l'enfant se sentant lui-même très mal, demanda à recevoir les derniers sacrements. Sa



piété et sa résignation à la volonté de Dieu étaient touchantes. Quelques instants après, le délire s'emparait de lui.

Le cher Frère Directeur réunit aussitôt les Frères de la Communauté et leur proposa une neuvaine au Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle qui fut commencée aussitôt.

Deux docteurs avaient constaté que le jeune homme était atteint d'une pneumonie infectieuse des plus graves.

Le 12 février au soir, les accidents cérébraux s'aggravaient, tout faisait redouter une méningite.

Le lendemain matin, les médecins déclarèrent au cher Frère Directeur que le dénouement fatal approchait.

Après le départ des docteurs, le cher Frère Directeur réunit les Frères et leur fit part de la triste nouvelle.

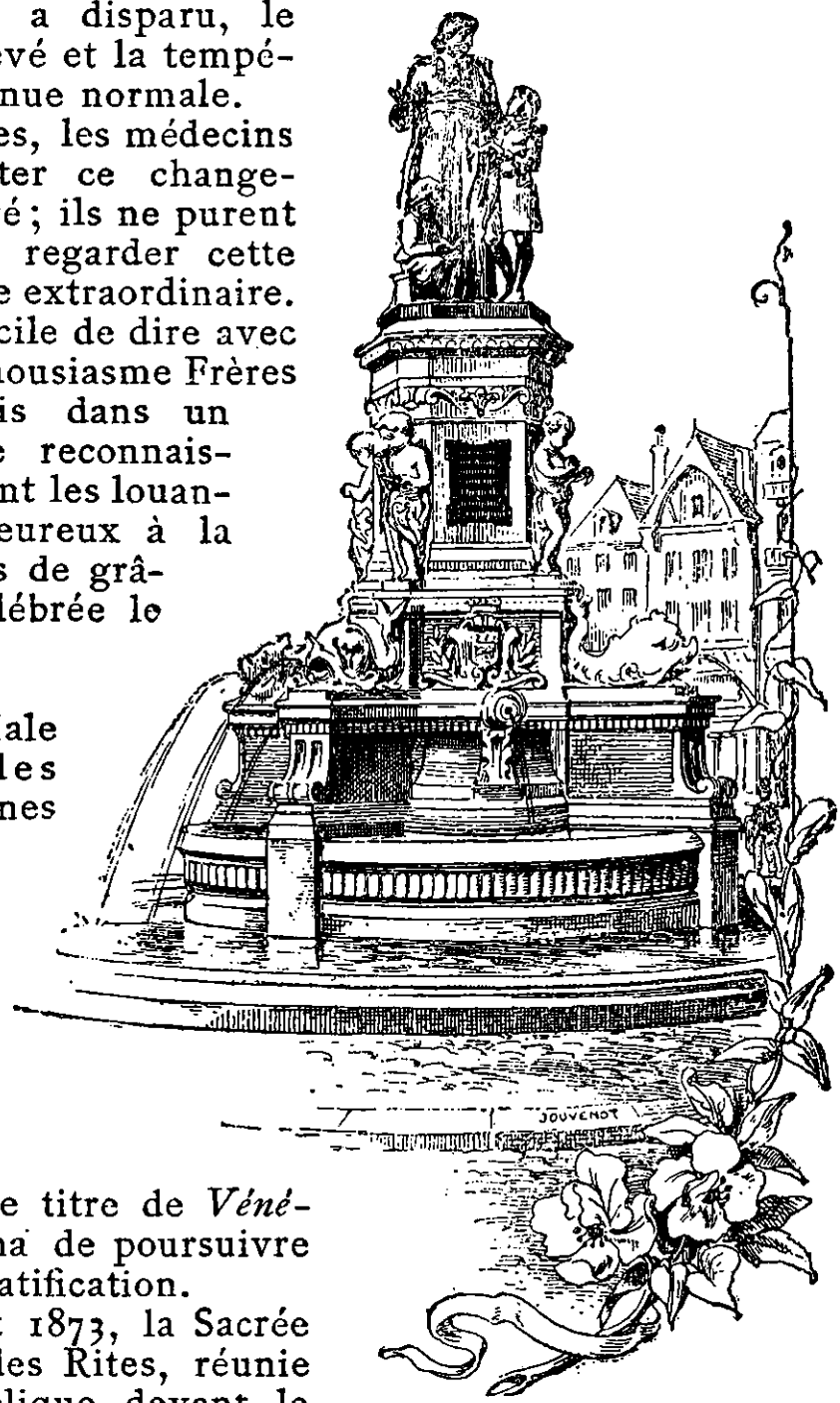
Guérison du jeune Léopold Tayac.

Dès lors, les prières redoublèrent.

A onze heures, le malade se calme tout à coup, reconnaît sa mère qui est près de lui. Le délire a disparu, le pouls s'est relevé et la température est devenue normale.

A deux heures, les médecins vinrent constater ce changement si inespéré ; ils ne purent s'empêcher de regarder cette guérison comme extraordinaire.

Il serait difficile de dire avec quel pieux enthousiasme Frères et élèves, unis dans un même élan de reconnaissance, chantèrent les louanges du Bienheureux à la messe d'actions de grâces qui fut célébrée le lendemain.



La piété filiale des Frères des Ecoles chrétiennes leur faisait un devoir de solliciter la béatification de leur vénéré Père. Le 8 mai 1840, le Pape Grégoire XVI décerna au Serviteur de Dieu le titre de *Vénérable* et ordonna de poursuivre le procès de béatification.

Le 10 juillet 1873, la Sacrée Congrégation des Rites, réunie en séance publique devant le Souverain Pontife Pie IX, décida que les vertus du Vénérable de la Salle avaient atteint le degré de l'héroïcité.

Le 1er novembre 1887, le Pape Léon XIII publiait la sentence qui reconnaissait comme véritables et dûment constatés les trois prodiges que nous avons mentionnés.

Le 19 février 1888 eut lieu, à Rome, la cérémonie solennelle de la béatification.

Monument élevé à Rouen en l'honneur de saint J.-B. de la Salle.

Il ne restait plus qu'à obtenir du Vicaire de JÉSUS-CHRIST pour le Bienheureux Serviteur de DIEU les honneurs de la canonisation. La cause fut aussitôt instruite, et le 24 mai 1900, jour de l'Ascension, furent célébrées à Rome les fêtes de la glorification de saint Jean-Baptiste de la Salle.

Près de 60,000 pèlerins français, conviés par le Pasteur suprême, remplissaient la Basilique de Saint-Pierre, fiers de leur saint compatriote, et ils accompagnaient d'un regard de sympathie les nombreux Frères des Ecoles chrétiennes, dont le cœur était en fête et dont le visage trahissait la sainte joie et le légitime orgueil.

Lorsque le Pape, la mitre en tête, assis sur sa chaire en qualité de Docteur et de Chef de l'Eglise universelle, eut prononcé la sentence solennelle de la canonisation, le cantique d'actions de grâces fut entonné; aussitôt retentissent les fanfares placées dans la coupole; les cloches de la Basilique vaticane donnent le signal et le joyeux carillon de toutes les églises de Rome annonce la bonne nouvelle de la canonisation.

De tous les points du globe s'éleva alors vers le ciel ce cri de joie, de confiance et d'amour : Saint Jean-Baptiste de la Salle, priez pour nous !!!

La fête de saint Jean-Baptiste de la Salle a été fixée au 15 mai.

Glorification de saint J.-B. de la Salle.

Abbeville (Somme), C. PAILLART, *Imprimeur-Editeur*

PRIÈRE

O Dieu, qui, pour donner l'éducation chrétienne aux pauvres, et pour affermir la jeunesse dans la voie du salut, avez suscité saint Jean-Baptiste, votre confesseur, et formé par lui, dans l'Eglise, une nouvelle famille religieuse, daignez nous accorder, par l'efficacité de son intercession et de ses exemples, qu'embrasés de zèle pour votre gloire et le salut des âmes, nous puissions, comme lui, être un jour couronnés dans le ciel. Ainsi soit-il.

(Office de l'Eglise.)

SAINT JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE

Priez pour nous!

C. PAILLART, Imprimeur-Editeur, ABBEVILLE

Brochures illustrées de Propagande Catholique

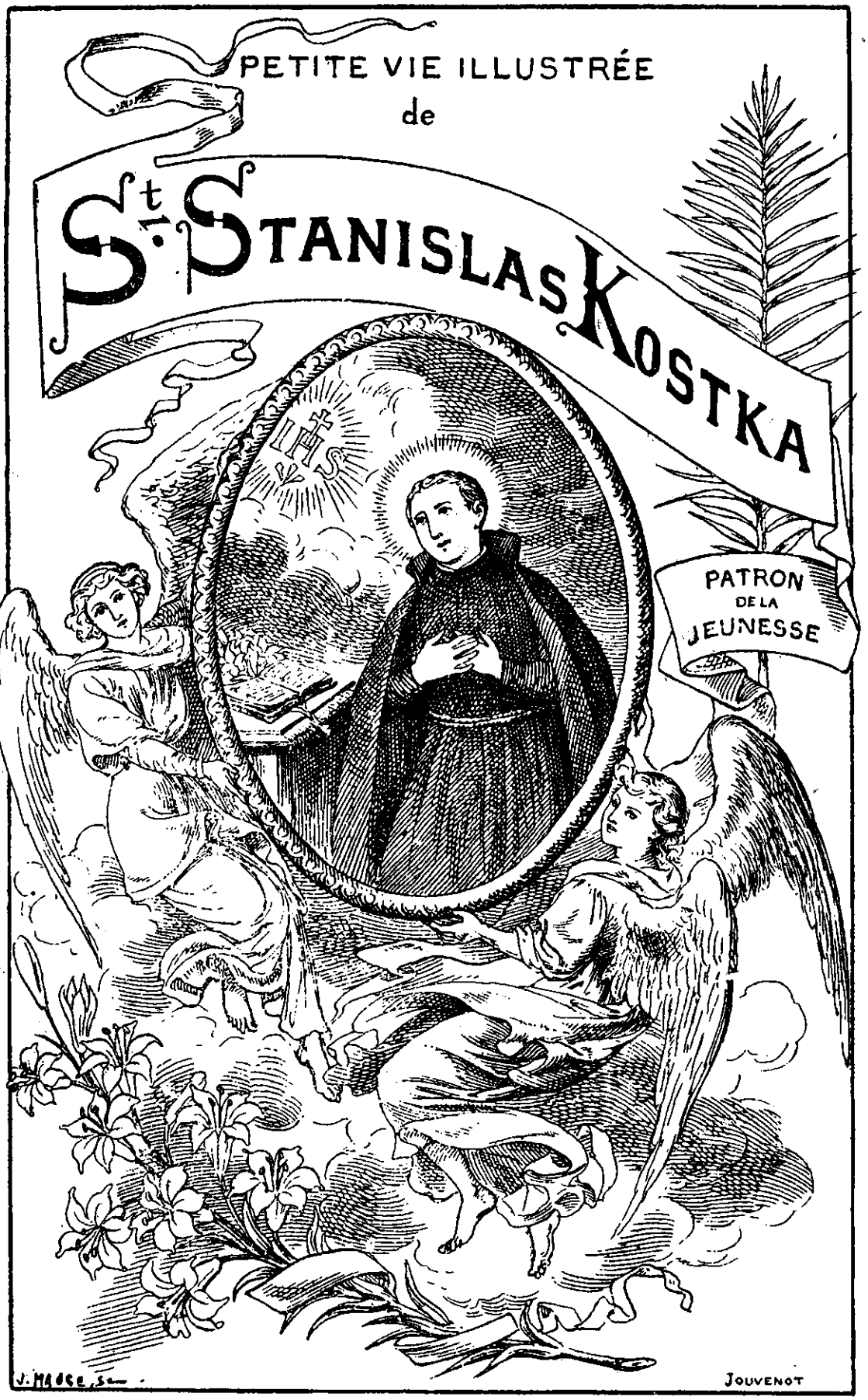
VIES DE SAINTS

Sainte Agnès.
Saint Antoine de Padoue.
Saint Bruno et la Grande Chartreuse.
Ste Catherine, d'Alexandrie, patronne des jeunes filles.
Sainte Cécile, vierge et mart., patronne des musiciens.
Ste Jeanne de Chantal, fond. de l'Ordre de la Visitation.
Sainte Claire d'Assise.
Le V. P. de la Colombière, de la Compagnie de Jésus.
Le Vénérable Curé d'Ars, J.-B.-M. Vianney.
Saint Dominique, fond. de l'Ordre des Frères-Prêch.
Le V. P. Eudes, fondateur de la Congrégation de Jésus et de Marie.
Saint François d'Assise.
Saint François Régis.
Saint François de Sales.
Saint François-Xavier et la Neuvaine de la Grâce.
Sainte Geneviève, patronne de Paris.
Saint Georges, soldat mart..
Sainte Germaine Cousin, bergère de Pibrac.
Saint Jean Berchmans, patron de la jeunesse.
Saint Jean de Dieu et Notice sur son Ordre.
Saint Benoît-Joseph Labre.
Saint Louis de Gonzague, modèle et patron de la jeunesse chrétienne.
La Bienh. Marguerite-Marie.
La Vén. Louise de Marillac, fondatrice et première Sup. des Filles de la Charité.
Saint Martial, apôtre et patron du dioc. de Limoges.
St Martin, apôtre des Gaules.
St Nicolas, évêque de Myre et patron de la Lorraine.
Le Bienheur. Jean-Gabriel Perboyre.
Sainte Philomène, la thaumaturge du XIXe siècle.
Saint Pierre Fourier.
Saint Remi, apôtre des Gaules et évêque de Reims.
St Roch, l'admirable pèlerin.
Saint J.-B. de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrét.
Saint Stanislas Kostka, patron de la Pologne et de la jeunesse studieuse.
Sainte Thérèse, sa vie d'après ses mémoires.
Saint Vincent de Paul.

Envoi du Catalogue sur demande.

Ces Brochures se trouvent également à Paris, *chez* **Charles AMAT.** *libraire*, 11, *rue Cassette.*

P. VICTOR VIEILLE, S. J.



ABBEVILLE (Somme)
C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

SOMMAIRE

		Pages.
I.	— Sa naissance. Sa vie angélique	1
II.	— L'écolier modèle	3
III.	— Le jeune persécuté	4
IV.	— Le saint malade	5
V.	— La Sainte Vierge et l'Enfant-Jésus . . .	6
VI.	— La vocation à la Compagnie de Jésus. .	7
VII.	— Le départ de Vienne	9
VIII.	— Le collège de Dillingen.	15
IX.	— Le voyage à Rome	16
X.	— Le noviciat	17
XI.	— L'opposition paternelle	19
XII.	— Son esprit de régularité.	20
XIII.	— Son humilité	22
XIV.	— Son amour pour Dieu	23
XV.	— Sa charité envers le prochain.	24
XVI.	— Sa dévotion à la Sainte Vierge	25
XVII.	— La pensée de sa fin prochaine	26
XVIII.	— Les premières atteintes du mal	27
XIX.	— Sa sainte mort	29
XX.	— Son éminente sainteté	30
XXI.	— Le Saint protecteur de la Pologne . . .	31

Imprimatur :

† RENÉ-FRANÇOIS,

Evêque d'Amiens.

Pieuses pratiques en l'honneur de Saint Stanislas

Sa fête, le 13 novembre. — Dévotion des dix Dimanches. — Neuvaine avant la fête. — Retraite. — *Pater, Ave* devant une de ses images vénérées dans une église. — (Toutes ces pratiques sont enrichies d'indulgences.)

PETITE VIE ILLUSTRÉE

DE

SAINT STANISLAS KOSTKA

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

I. — Sa naissance. Sa vie angélique (1550-1564).

Au château de Kostkou, dans la Basse-Pologne, naquit saint Stanislas Kostka, le 28 octobre 1550. Il était le cinquième et le dernier des enfants de Jean Kostka, sénateur du royaume, et de Marguerite Kristka, sœur du palatin de Masovie, de la maison d'Odrovas, qu'a rendue célèbre saint Jacinthe de l'ordre de Saint-Dominique. Cet enfant a fait briller d'un nouvel éclat sa famille déjà illustre par sa fortune, son ancienneté et les services rendus à la patrie.

Saint Stanislas enfant s'offre à Dieu.

Propriété de l'Editeur. — Tous droits réservés.

Le ciel, par des signes manifestes, fit connaître à ses parents, même avant la naissance de l'enfant, qu'il voulait cet ange terrestre pour lui seul et uniquement à son service. A peine était-il baptisé qu'il fut mis par son parrain sur les degrés de l'autel où reposait le Saint-Sacrement. Cette offrande si généreuse et si précoce, Stanislas devait la renouveler souvent et avec amour durant le cours de sa vie toute céleste.

Ses vertueux parents n'épargnèrent rien pour lui donner une éducation conforme à l'éclat de sa naissance et à la vivacité de leur foi. Jean Bilinski, jeune gentilhomme, fut chargé de lui enseigner les premiers éléments de la langue latine. Mais sa pieuse mère se montra jalouse de former elle-même le cœur de son enfant à la vertu et aux bonnes mœurs. Le Saint-Esprit s'était déjà constitué le premier maître de cette âme virginale et de ce cœur pur. *Un ange revêtu d'un corps mortel :* voilà ce qu'était Stanislas au foyer domestique, selon le témoignage d'un vieux serviteur.

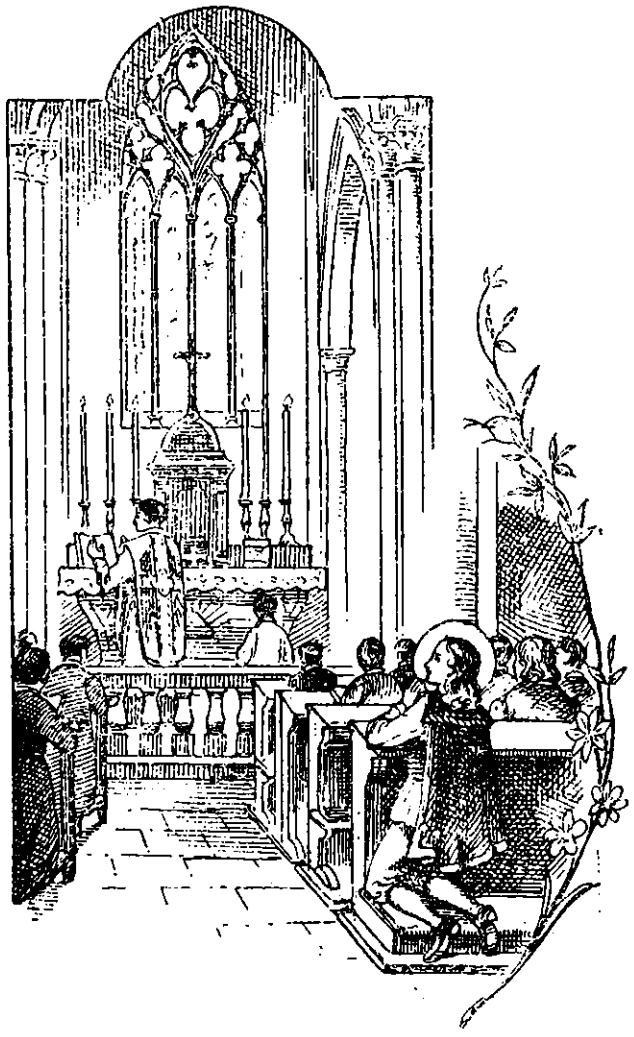
Sa physionomie était gracieuse et pleine d'une bonté ravissante. Sa vue seule inspirait l'amour de la pureté. Plein de respect et de douceur envers tous, il n'avait de familiarité avec personne. A la table paternelle, si quelque convive venait à prononcer une parole libre, le saint

Saint Stanislas s'évanouit en entendant une parole licencieuse.

enfant tombait en défaillance. Aussi son père demandait-il grâce à ses visiteurs pour son petit ange.

II. — L'écolier modèle (1564-1565)

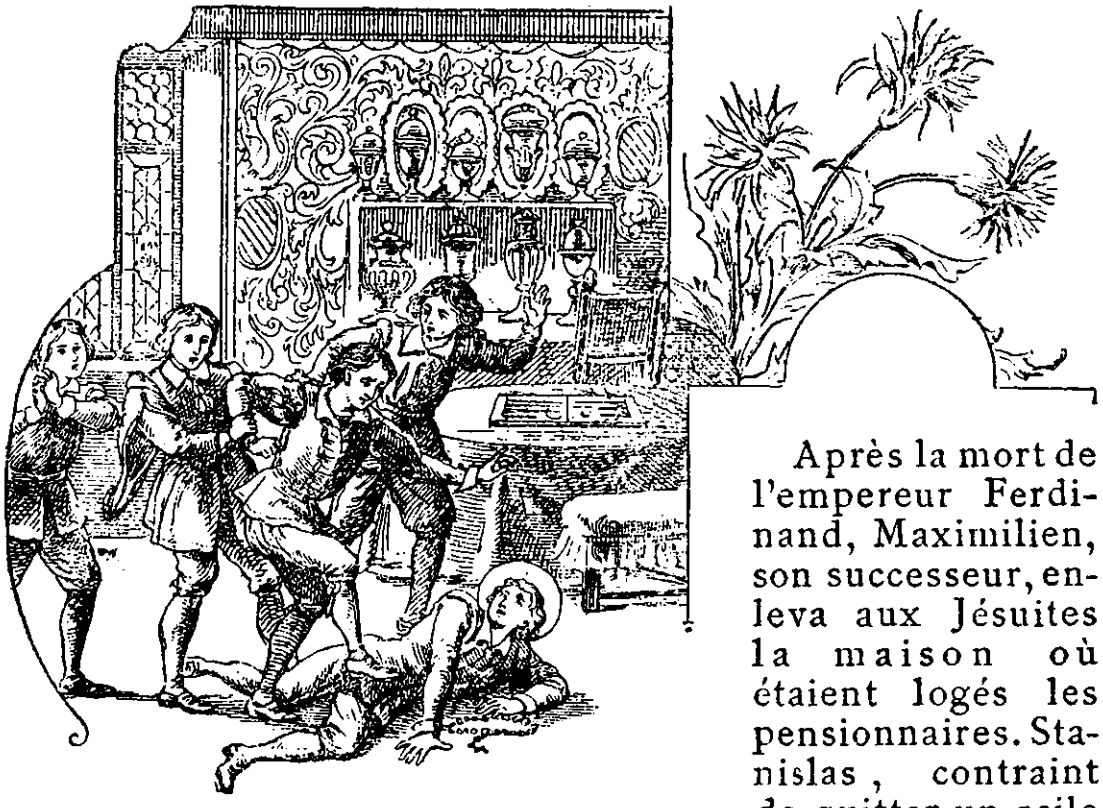
A cette époque, l'empereur Ferdinand venait de fonder à Vienne un collège de Jésuites, où la jeune noblesse d'Allemagne était élevée dans la crainte de Dieu et l'amour des belles-lettres. Paul Kostka et son frère Stanislas y furent envoyés pour terminer leurs études. Notre saint fut ravi du bon ordre de la maison, de la piété des élèves et de la bonté paternelle des maîtres. Ce collège lui apparut dès lors comme un lieu de sûreté pour sa foi et sa vertu.



On s'aperçut bientôt que le nouveau venu était un ange de modestie, de piété et de douceur. Dans le lieu saint, sa tenue respectueuse, sa ferveur extraordinaire, son visage enflammé, ses larmes abondantes, ses ravissements profonds, tout en lui attirait les regards... En récréation, il parlait de Dieu avec tant d'à-propos et d'amabilité qu'on était ravi de l'entendre. Tout le collège était embaumé du parfum céleste d'une vertu si précoce ! Il fut admis dans la congrégation de la Sainte-Vierge dont sainte Barbe était la patronne secondaire et que l'on établissait alors dans tous les collèges de la Société de Jésus, à l'exemple du College romain.

Saint Stanislas assistant au saint sacrifice de la messe.

III. — Le jeune persécuté (1565-1567).

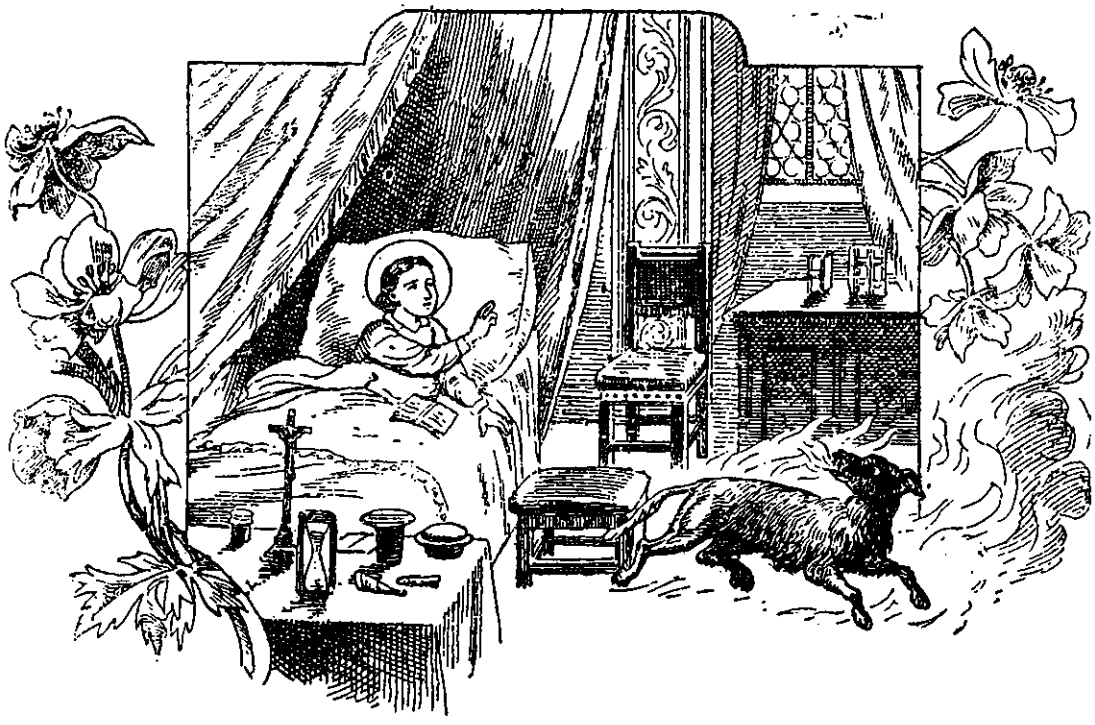


Paul foule aux pieds son frère Stanislas.

Après la mort de l'empereur Ferdinand, Maximilien, son successeur, enleva aux Jésuites la maison où étaient logés les pensionnaires. Stanislas, contraint de quitter un asile où sa vie s'était écoulée dans un saint recueillement, fut entraîné par son frère et son gouverneur dans la demeure d'un luthérien, bâtie dans un des plus beaux quartiers de la ville. Loin des regards paternels et affranchi de la surveillance de ses maîtres, Paul Kostka se livra à tous les divertissements qu'inspire l'amour du monde, malgré les sages remontrances de Stanislas. Celui-ci prit dès lors la résolution de vivre à l'écart et de consacrer tout son temps à la prière, au travail et à de saintes conversations avec ses amis et les religieux du collège.

Paul, outré de dépit de voir la légèreté de sa conduite condamnée par la vie si édifiante de Stanislas, voulut l'écraser sous le poids de ses sarcasmes et de ses colères brutales. Cette inique persécution dura deux années entières, sans provoquer aucune plainte de la part de l'innocente victime.

A son gouverneur Bilinski, qui traitait sa conduite d'opiniâtre et d'indigne d'un homme de qualité, Stanislas



se contentait de répondre : « Je ne suis point fait pour le monde... Je n'aspire qu'à servir Dieu... »

La prière et la pénitence étaient les seules armes dont il se servait pour se défendre contre les violences inouies de Paul et les artifices mondains de son gouverneur. La communion reçue le dimanche et les jours de fête, l'audition quotidienne de deux messes, la visite au Saint-Sacrement avant la classe, les jeûnes, les veilles prolongées, les disciplines sanglantes, les ferventes prières étaient la source de sa patience et de sa force au sein de ces rudes combats.

IV. — **Le saint malade** (1566).

Une vie si austère, des persécutions si violentes ébranlèrent peu à peu la santé de Stanislas et mirent ses jours en péril. Le démon en profita pour le pousser au découragement. Il en vint même jusqu'à prendre la forme d'un chien furieux et à s'élancer jusqu'à trois fois sur le malade dans le dessein de l'étrangler. Stanislas, plein de confiance en Dieu qu'il appela à son aide, s'arma du signe de la croix et mit en fuite l'ennemi du salut.

Cependant la maladie de Stanislas prenait de jour en

Saint Stanislas d'un signe de croix met en fuite le démon.

jour un caractère plus alarmant. Le malade lui-même le comprit et réclama pour l'heure suprême les consolations de la religion. Mais la légèreté de son frère, le peu de piété de son gouverneur et surtout le fanatisme de leur hôte, qui était luthérien, paraissaient des obstacles insurmontables à la réception des derniers sacrements...

Se voyant délaissé et abandonné des hommes, Stanislas eut recours à Dieu et le conjura avec larmes, par l'intercession de sainte Barbe, de ne point le laisser mourir sans sacrements. Le ciel exauça bientôt une si fervente prière. Une nuit, que la violence du mal l'empêchait de dormir, il vit soudain, dans une lumière éblouissante, apparaître devant son lit la sainte, suivce de deux anges dont l'un portait le Saint-Sacrement. A cette vue, l'âme inondée de joie, Stanislas se leva, se mit genoux et reçut la sainte communion de la main de l'ange. S'étant remis au lit, il demeura absorbé dans une sublime contemplation.

V. — La Sainte Vierge et l'Enfant-Jésus (1566.

Stanislas, nourri du pain des anges d'une manière miraculeuse, ne songeait plus qu'à son prochain départ pour le ciel. Tous les remèdes étaient sans efficacité. Dans son)

Saint Stanislas communie de la main des anges.

entourage, son frère et son gouverneur attendaient avec anxiété le dernier soupir du moribond.

Mais tout à coup quelque chose d'extraordinaire frappa la vue du malade et fixa ses regards. C'était l'auguste Vierge Marie qui venait en personne consoler son cher Stanislas et déposer un instant entre ses bras l'Enfant-Jésus. Cet ange de la terre, à la vue de son Sauveur et de son Dieu qu'il couvrait de ses caresses et pressait amoureusement contre son cœur, se crut déjà dans la patrie céleste. Il n'avait plus rien à envier aux anges et aux saints qui voient Dieu face à face...

La Sainte Vierge réclama doucement son divin Fils et fit entendre au malade que pour lui l'heure n'était pas venue de jouir de la perpétuelle présence de Dieu et qu'il devait mériter cette faveur par une soumission parfaite à la volonté divine.

VI. — La vocation à la Compagnie de Jésus (1567).

Mettant le comble à ses faveurs, la divine Vierge, avant de remonter au ciel, dit à Stanislas : « Entrez dans la Com-

Saint Stanislas reçoit l'Enfant-Jésus des mains de la Sainte Vierge.

pagnie qui porte le nom de mon Fils ; il l'exige de vous et je vous l'ordonne de sa part. » L'âme inondée d'ineffables délices et le corps fortifié par cette céleste apparition, Stanislas s'arracha, bientôt après, à son lit de douleur et put, dans l'église du collège, remercier le ciel de grâces si extraordinaires.

Ce n'était pas la première fois que Stanislas entendait l'appel divin retentir au fond de son cœur. Mais se croyant indigne de la profession religieuse et sachant que son père s'opposerait de tout son pouvoir à une vocation semblable, il n'en avait jamais parlé au directeur de sa conscience.

Dès qu'il put sortir de la maison, voulant réparer sa faute, il manifesta au P. Nicolas Doni tout ce qui s'était passé d'extraordinaire dans son âme, surtout durant sa maladie. Fidélité à la grâce, progrès dans la vertu et les belles-lettres, courage invincible : ce sont là les trois conseils que reçut Stanislas dans cet entretien.

A partir de ce moment, Stanislas, convaincu que Dieu le voulait tout entier à son service dans la Compagnie de Jésus, usa de toutes les influences pour obtenir son admission. Le P. Laurent Magius, provincial et supérieur du collège de Vienne, ne fut point surpris de la démarche de

La Ste Vierge ordonne à St Stanislas d'entrer dans la Comp. de Jésus.

cet écolier modèle : « Je vous reçois, lui dit-il, si vous obtenez de votre père un plein consentement. Votre piété, vos talents, votre vertu me sont connus. Mais nous ne pouvons recevoir les jeunes gens de votre âge sans l'agrément de leur famille. »

L'intervention personnelle du cardinal Commendon, légat du pape Pie V à la cour de Vienne, n'eut pas plus de pouvoir sur la volonté du Provincial de Vienne.

VII. — Le départ de Vienne (1567).

Déçu dans ses espérances, Stanislas néanmoins ne se laissa point aller au découragement. C'est avec Dieu qu'il voulut traiter directement de son admission dans l'ordre de Saint-Ignace. A la lumière d'en haut, il comprit bien vite qu'il devait comme Abraham s'éloigner de son pays et se soustraire ainsi aux influences funestes de sa famille.

Un Jésuite portugais, François Antoni, prédicateur de l'impératrice et confident habituel de Stanislas, n'osa ni favoriser ce projet, de peur de compromettre son ordre, ni s'y opposer d'une manière formelle, craignant d'aller contre les desseins de la divine Providence. Il se contenta de recommander au pieux jeune homme la réflexion et la prière. Prenant sur lui seul toute la responsabilité d'une démarche si hardie, Stanislas résolut de sortir de Vienne,

Saint Stanislas sollicite la protection du Nonce apostolique.

à l'insu de son frère et de son gouverneur, et d'aller même à Rome, s'il le fallait, solliciter la faveur d'être admis dans la Société de Jésus.

Un jour du mois d'août 1567, il se leva de grand matin, entendit la sainte messe, avertit qu'on ne devait pas l'attendre pour dîner et prit le chemin d'Augsbourg. En voyage, il se hâta de se vêtir d'une manière très simple, afin d'échapper à toute poursuite.

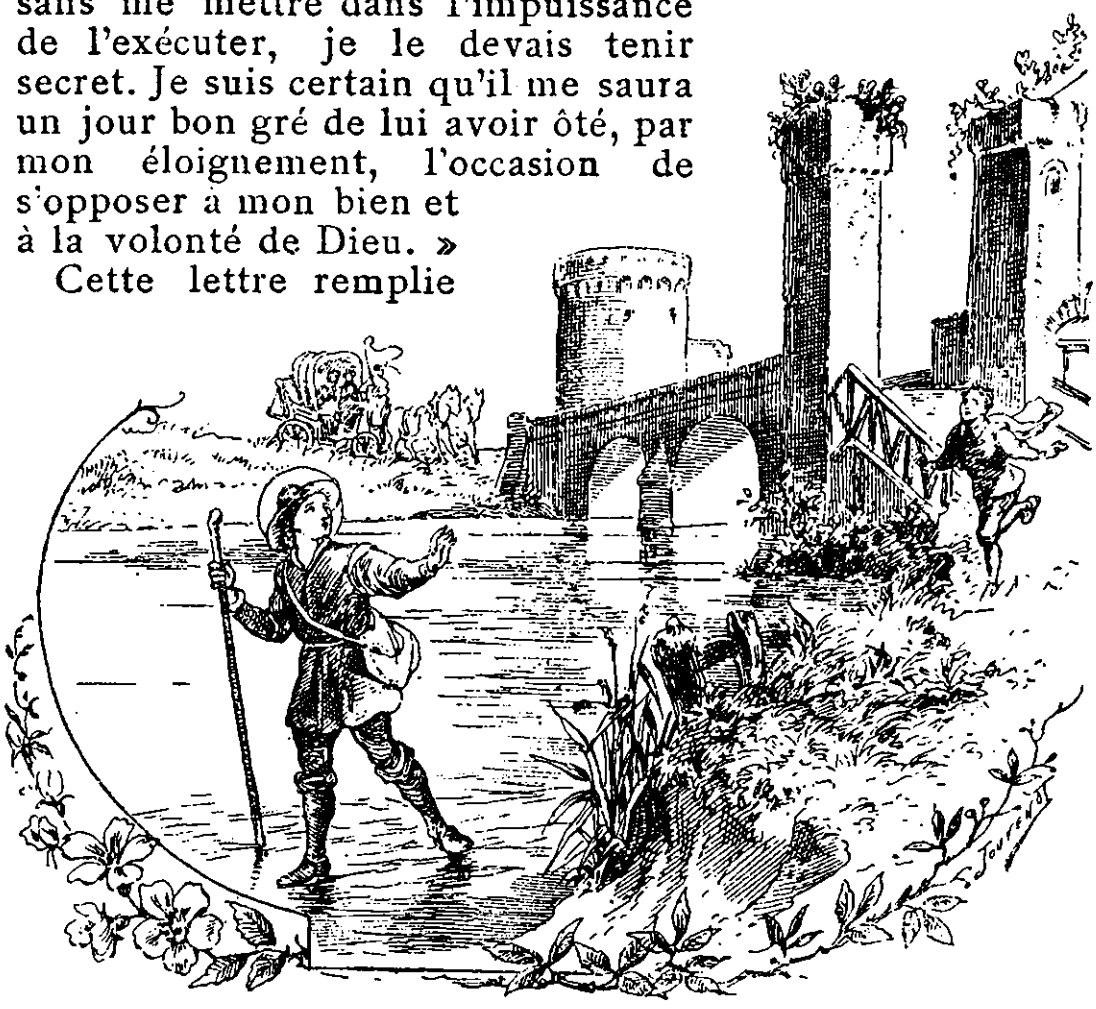
Saint Stanislas change d'habits avec un pauvre.

A Vienne, la nouvelle de la fuite de Stanislas fit dire à tout le monde qu'il s'était retiré dans quelque maison religieuse. Mais ce départ précipité alarma Paul et Bilinski, qui étaient loin de s'attendre à une résolution si énergique. N'étaient-ils pas les gardiens responsables du fugitif? Aussi, le lendemain, de grand matin, en compagnie de leur hôte et montés dans son carrosse, Paul et son gouverneur se jetaient à la poursuite de Stanislas sur la route d'Augsbourg. Après une course de quelques heures, ils rencontrèrent un petit pauvre qu'ils ne reconnurent qu'après l'avoir dépassé. Se voyant poursuivi, le courageux enfant s'écarta dans la campagne et parvint à se dérober à leur vue. Paul et ses compagnons, revenus précipitamment sur leurs pas, allaient atteindre Stanislas, quand

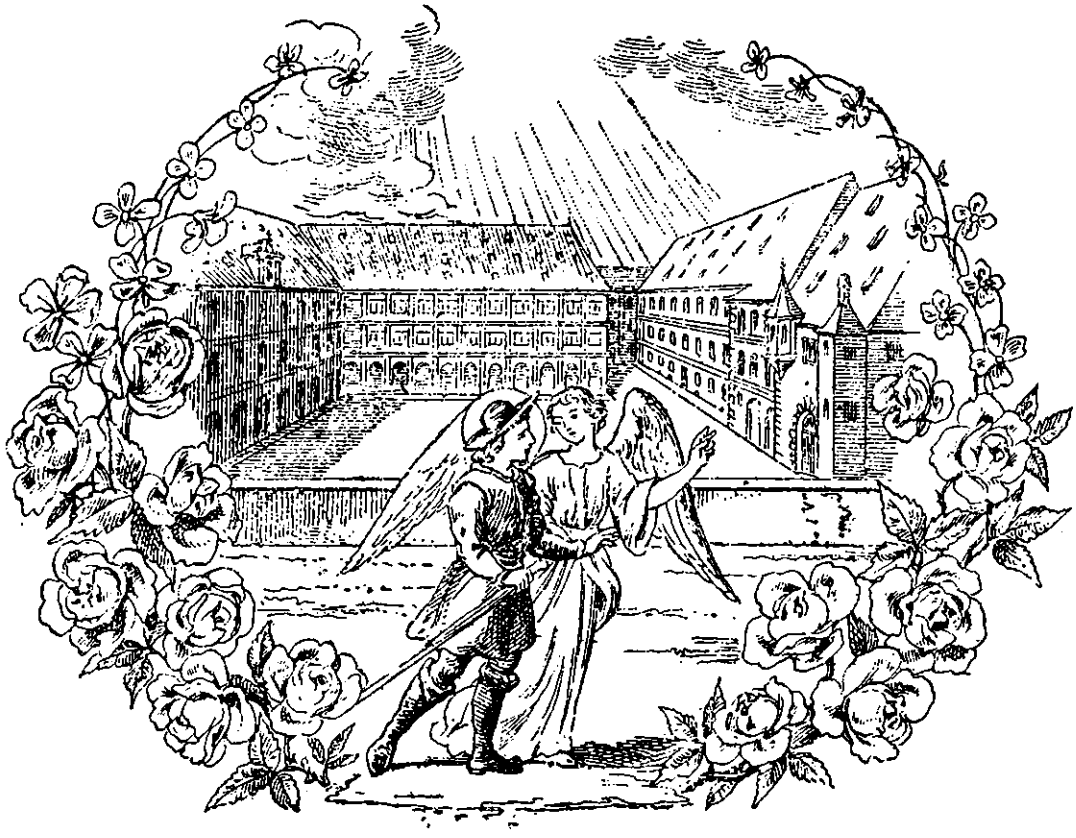
Dieu fit un double miracle pour le soustraire à toute poursuite : les chevaux refusèrent d'avancer dans la direction du jeune saint; celui-ci marcha sur les eaux pour ne pas tomber entre les mains du cocher qui, en traversant seul le pont de la rivière, allait le saisir. Le bruit de ce double prodige se répandit bientôt dans toute la ville.

Dans une lettre laissée pour son gouverneur, Stanislas justifiait ainsi sa démarche : « Ne cherchez point d'autre raison de ma fuite que le dessein où je suis de me retirer du monde et de suivre la vocation de Dieu, qui m'appelle dans la Compagnie de Jésus. Si mon père et mon frère m'aiment comme ils doivent m'aimer, ils ne trouveront pas mauvais que je me sois éloigné pour chercher la seule chose qui puisse faire le bonheur de ma vie. Quand mon père fera réflexion qu'il a souvent témoigné qu'il ne souffrirait jamais que j'entrasse en aucun ordre religieux, il jugera bien que, ne pouvant lui découvrir mon dessein sans me mettre dans l'impuissance de l'exécuter, je le devais tenir secret. Je suis certain qu'il me saura un jour bon gré de lui avoir ôté, par mon éloignement, l'occasion de s'opposer à mon bien et à la volonté de Dieu. »

Cette lettre remplie



Saint Stanislas échappe à ceux qui le poursuivent.



de sentiments si chrétiens excita une admiration universelle dans la ville de Vienne.

Stanislas parvint à Augsbourg, résidence habituelle du Père Provincial des Jésuites de Germanie, qui était alors le P. Canisius. Ne l'ayant pas rencontré, il alla le chercher au collège de Dillingen. C'est durant ce voyage que le pieux jeune homme, priant avec ferveur dans un temple protestant qu'il avait pris pour une église catholique, fut pour la seconde fois communié de la main des anges.

Voici comment Stanislas raconte lui-même les divers incidents de sa fuite, dans une lettre adressée de Dillingen à son ami Ernest à Vienne (*Analecta Bolland.*, t. XI, p. 442).

« TRÈS ILLUSTRE ET MAGNIFIQUE SEIGNEUR
ET TRÈS INTIME AMI,

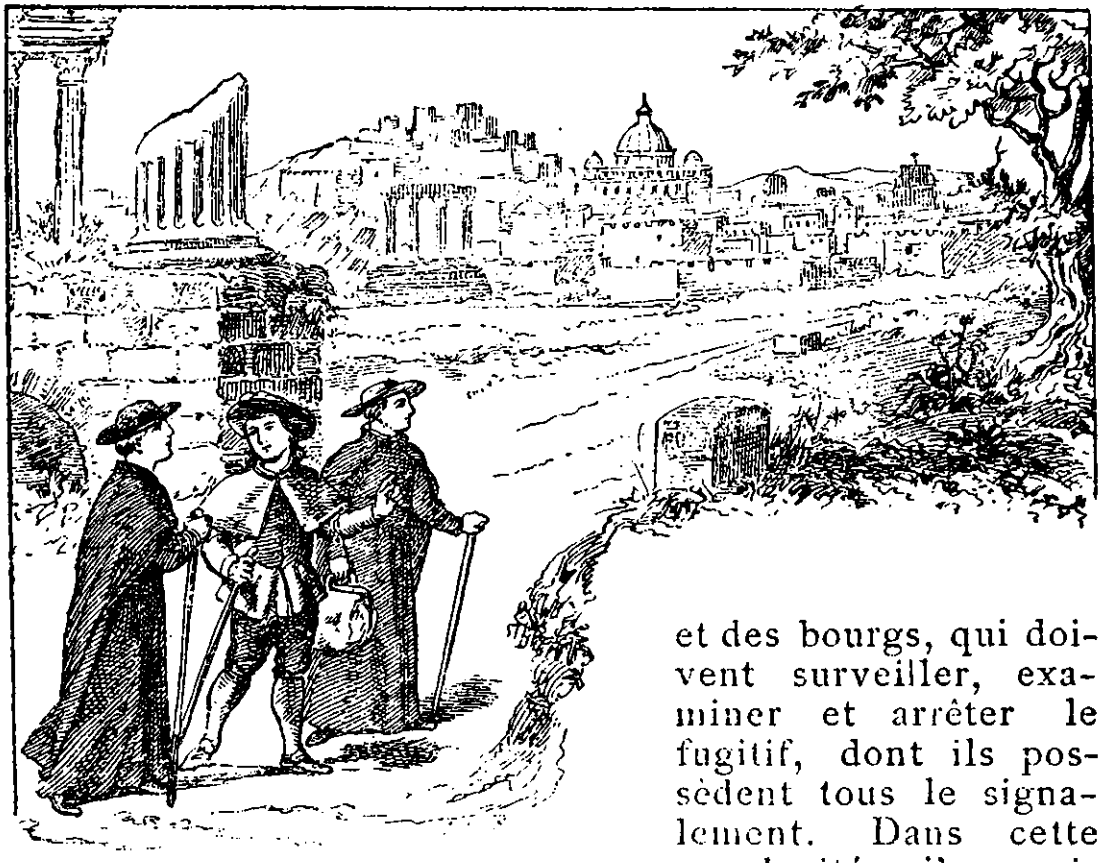
« Salut à votre Seigneurie illustrissime. Grâce à la bonté divine et aux prières de la Vierge, Mère de Dieu, me voici arrivé sain et sauf au milieu de ma course. Mon Jésus et la Vierge, ma mère, m'ont donné dans le chemin plusieurs croix pour compagnes. Près de Vienne, j'ai été poursuivi par deux de mes serviteurs; les ayant reconnus,

Saint Stanislas, conduit par son ange gardien, arrive à Dillingen.

Saint Stanislas sert à table les pensionnaires de Dillingen.

je me suis retiré dans la forêt voisine et j'ai ainsi échappé à leurs poursuites. Ayant franchi monts et forêts, vers midi, je m'étais assis auprès d'une fontaine aux eaux limpides ; je mangeais un peu de pain pour refaire mes forces ; j'entends le bruit d'un cheval. Je me lève, je regarde le cavalier : c'est mon frère Paul ! Le cheval écume, le visage de mon frère est plus embrasé que le soleil. Vous comprenez ma terreur, cher Ernest. Toute fuite est impossible, je reste debout ; m'étant remis de ma frayeur, je m'approche du cavalier, lui demande l'aumône en pèlerin suppliant. Il est à la recherche de son frère, me décrit son costume, sa taille et me dit qu'il me ressemble pour les traits du visage. Je lui réponds qu'il a passé là ce matin. Sans s'arrêter, il éperonne son cheval, me jette une pièce de monnaie et reprend sa course. J'ai remercié la Très Sainte Vierge, ma mère, de m'avoir sauvé ; et pour échapper à de nouvelles poursuites, je suis entré dans une grotte voisine. Après quelque temps, je me suis remis en marche.

« Voici une nouvelle épreuve ; admirez les croix dont mon Jésus me gratifie et louez-le avec moi. Avec de l'argent, mon frère a gagné les gardiens des portes des villes



Saint Stanislas se dirige sur Rome.

et des bourgs, qui doivent surveiller, examiner et arrêter le fugitif, dont ils possèdent tous le signalement. Dans cette perplexité, j'aperçois un Jésuite envoyé de Vienne à Dillingen ; il me reconnaît ; je lui explique la cause de mon voyage, mon déguisement, la poursuite de mon frère, les obstacles qui m'attendent aux portes des bourgs. Aussi me prend-il sur son char et je puis ainsi tromper la vigilance des premières et des secondes sentinelles. Il m'aurait conduit jusqu'à Dillingen, si, dans mon désir d'être inconnu et de souffrir en voyage pour mon Jésus, je ne m'y étais opposé. Enfin, vainqueur de tant de difficultés, j'arrivai à Dillingen, où les Pères de la Compagnie de Jésus me firent la plus cordiale réception ; ils me présentèrent au Révérend Père Provincial qui m'accorda l'admission tant désirée dans l'ordre de Saint-Ignace.

« Cher Ernest, si vous connaissiez la joie dont mon cœur déborde ! C'est au milieu des marmites et des balais que j'ai trouvé le paradis. Je vous en conjure, dès que vous aurez reçu cette lettre, priez mon Jésus de m'aimer au sein des afflictions et des croix, et de me conserver, moi, pécheur indigne, parmi ses serviteurs et ses saints. Et vous, cher Ernest, soyez constant dans votre sainte

vocation. Je ne vous oublierai pas dans la ville des saints apôtres.

« De votre Seigneurie illustrissime et révérendissime,

« L'ami et le serviteur,

« Stanislas Kostka. »

Post-Scriptum.— « Dans la précipitation du départ, j'ai couru à l'autel de notre sainte Barbe pour lui dire un ou deux mots de prière et d'adieu. J'avais apporté de la maison mon cilice et ma discipline; je les plaçai par terre, à droite de l'autel, dans un coin, et j'oubliai de les reprendre. Cher Ernest, dites mille choses aimables à celui de mes domestiques qui connaît nos secrets; dites-lui d'aller chercher ces objets, de s'en servir et de prier pour moi. »

Cette belle lettre latine nous révèle la brillante intelligence de Stanislas.

VIII. — Le collège de Dillingen (1567.)

Dans le dessein d'éprouver la vocation de Stanislas, le P. Canisius lui proposa de se dévouer au service des pensionnaires du collège. Ni l'illustration de sa naissance, ni la crainte de provoquer la colère paternelle, ni la nou-

St Stanislas est reçu dans la Comp. de Jésus par St François de Borgia.

veauté de l'emploi, ni la délicatesse de sa santé, rien ne fut capable de l'émouvoir et de limiter son humble dévouement. Il devint bientôt, aux yeux de tous, le serviteur parfait.

En vain cherchait-il à cacher son origine illustre sous des airs rustiques : la distinction de ses manières, tout son extérieur trahissaient en lui le gentilhomme parfait et bien élevé. Du reste ses maîtres, ravis du spectacle d'une si haute vertu, le proposaient à l'admiration de leurs élèves et aimaient à leur faire le récit des épreuves subies par ce jeune seigneur, impatient d'être admis au nombre des enfants de saint Ignace.

Il passa trois semaines dans ces exercices de charité touchante et d'humble dépendance.

Saint Stanislas au milieu des novices.

IX. — Le voyage à Rome (1567)

Stanislas sortit avec succès de l'épreuve imposée par le P. Canisius à son énergie et à sa constance dans sa vocation. Il accepta aussi, avec joie, la proposition de faire à pied le voyage de Rome, où il serait admis dans la Compagnie de Jésus.

Le nouveau pèlerin, accompagné de deux jeunes jésuites, s'achemina vers la Ville sainte, au mois de septembre. Gaieté franche et bonne humeur ; conversations édifiantes ; fatigues, intempéries des saisons, contrariétés,

privations chrétiennement supportées ; longues heures consacrées à la prière ; hommages rendus aux madones semées sur le chemin... tout contribuait à la sanctification de leur voyage. La modestie angélique, l'aimable douceur, la suavité des manières de Stanislas, faisaient le charme de tous ceux qui avaient le bonheur de le voir et de traiter avec lui. Ils arrivèrent à Rome, le 25 octobre 1567.

X. — Le noviciat
(1567-1568.)

Saint Stanislas reçoit de son père une lettre pleine de menaces.

Des lettres venues de Vienne et d'Augsbourg avaient annoncé à saint François de Borgia, supérieur général des Jésuites, la prochaine arrivée à Rome de Stanislas. Comment peindre la première entrevue de ces deux saints personnages, issus l'un et l'autre de noble race et plus grands encore par leur mépris des vanités du siècle ? « Stanislas, dit le Père général, en l'embrassant avec tendresse, je vous reçois bien volontiers dans notre Ordre, où Dieu vous appelle. Cherchez uniquement le bon plaisir de votre Créateur, qui saura bien rendre vaine l'opposition de votre famille à votre sainte vocation. »

Le cœur inondé de joie, à ces paroles qui exauçaient enfin ses désirs si ardents, insensible au plaisir de visiter toutes les magnificences de Rome, Stanislas demanda avec instance d'être conduit de suite au milieu de ses frères du noviciat. Cet asile du silence, de la retraite, de la prière,

lui parut comme le vestibule du ciel et un rempart assuré contre toutes les attaques des ennemis de sa perfection religieuse. Après avoir lutté si longtemps sur une mer semée d'écueils et de périls sans nombre, il était enfin arrivé au port.

Dans les exercices de sa retraite, premier début de son noviciat, Stanislas fut inondé de consolations toutes célestes et comblé de faveurs surnaturelles. Le novice, Claude Aquaviva (22 juillet 1567) (1), qui le dirigeait, se jugeait indigne de donner des conseils à celui qui aurait pu être son maître dans la science des choses spirituelles. S'étant dépouillé des habits du siècle, qu'il considérait comme un dernier lien d'esclavage, il se revêtit d'une soutane et fut définitivement réuni aux novices, ses frères en religion.

Tout entier, désormais, à la joie et au bonheur d'habiter une maison religieuse et de se livrer aux exercices de la vie parfaite, Stanislas laissait s'épanouir sur son visage, dans ses paroles et dans tout son extérieur, une gaieté, une allégresse bien douce, manifestation éclatante des consolations intimes de son cœur. Ce novice d'un jour devint dès lors l'âme et le modèle de la piété, de la ferveur et de la charité parmi ses frères.

(1) Son neveu, Rodolphe Aquaviva, reçu au noviciat, le 2 avril 1568, martyrisé à l'île de Salsette, le 15 juillet 1583, vécut quatre mois et demi avec saint Stanislas. Il a été béatifié par le pape Léon XIII, l'an 1893.

XI. — L'opposition paternelle.

Au noviciat de Saint-André à Rome, Stanislas se réjouissait d'avoir abandonné le siècle et d'être entré dans le sanctuaire de la vie religieuse. Mais, en Pologne, son père manifesta son opposition par une lettre pleine de menaces :

« Vous venez, lui écrivait-il, de déshonorer ma maison. Vous avez osé parcourir, en habit de mendiant, l'Allemagne et l'Italie, et embrasser une profession indigne de votre naissance. Je veux que tout le monde sache que je saurai venger l'injure faite à mon nom. Et vous apprendrez vous-même, à vos dépens, que je suis votre père et que je ne partage en rien la bassesse de vos sentiments. »

Saint Stanislas est occupé à la cuisine.

Le père de Stanislas, écrivant au cardinal Osius, son ami, se plaignait qu'on lui eût enlevé son fils et menaçait de faire bannir de Pologne la Compagnie de Jésus.

A cette nouvelle, Stanislas versa d'abondantes larmes sur l'aveuglement de son père et, sans se laisser intimider, il lui envoya la réponse suivante :

« S'il m'était arrivé de mériter vos reproches et d'exciter votre colère par quelque mauvaise action, je serais inconsolable. Mais je n'ai point à rougir d'avoir déshonoré votre nom. N'ai-je pas mis toute ma gloire à faire la volonté de

Dieu et à embrasser la croix de *Jésus-Christ?* Vous aimez vos enfants avec tendresse et vous voudriez m'arracher à ma vocation, trésor précieux que je préfère à toutes les couronnes du monde. Que votre conduite soit donc d'accord avec l'amour que vous me portez..! »

Sans la mort prématurée de Stanislas, ce père, trop imbu des maximes du siècle, aurait exécuté ses menaces. Il avait envoyé à Rome, son fils Paul, chargé de ramener Stanislas en Pologne. Mais celui-ci venait de monter au ciel quand son frère arriva au noviciat de Saint-André. Le père de Stanislas eut le bonheur de revenir à des sentiments plus chrétiens. S'il avait pu prévoir l'avenir et être témoin de l'auréole de gloire dont la sainteté de Stanislas a entouré pour jamais le nom des Kostka, il n'aurait pas reproché au saint enfant d'avilir sa race et de flétrir le blason de ses ancêtres.

XII. — Son esprit de régularité.

Dédaigner les occupations vulgaires, rechercher les actions d'éclat, c'est ce que conseille l'amour-propre :

Saint Stanislas veut paraître devant le cardinal Commendon dans le costume des serviteurs.

Stanislas voulait suivre en tout le bon plaisir de Dieu, manifesté par la règle et la volonté des supérieurs. Les petits riens qui remplissaient ses journées, offerts à Dieu par une intention pure, devenaient pour lui une source abondante de mérites. Les jeûnes fréquents, l'usage presque quotidien de la discipline, du cilice, des ceintures garnies de pointes de fer, une foule d'autres mortifications extérieures domptaient sa chair virginale et lui gagnaient le cœur de Dieu. Mais tout était soumis à l'approbation des supérieurs.

Il échappait ainsi au piège d'une dévotion indiscrète qui nous pousse à ruiner nos forces par des pénitences excessives, et au danger de flatter notre sensualité en ne faisant jamais aucune pénitence extérieure.

Son obéissance était prompte, surnaturelle et parfaite. Toujours content, il se soumettait à tous les supérieurs, ne trouvant jamais rien au-dessus de ses forces. Le P. Claude Aquaviva, mis avec Stanislas au service du cuisinier, vit le saint novice refuser de porter une charge de bois. On avait dépassé le nombre de bûches, fixé par le Frère devenu leur Supérieur.

Saint Stanislas est embrasé des flammes de l'amour divin.

XIII. — Son humilité.

Stanislas n'était pas moins humble qu'obéissant. Intimement convaincu de notre néant, de la malice du péché, des anéantissements du Fils de Dieu, il voulait choisir partout la dernière place. Ce qu'il y avait de plus pauvre dans les vêtements, les emplois les plus dédaignés, ce qui dans les pratiques de pénitence crucifie davantage la sensualité et l'amour-propre, faisaient les délices de Stanislas. Ne jamais proférer une parole à sa louange, ne se glorifier que de la noblesse qui nous vient du sang de *Jésu-Christ ;* n'estimer que les trésors de la vertu ; aimer et servir ses frères en religion comme s'ils étaient des anges... : toutes ces saintes pratiques d'humilité faisaient progresser chaque jour notre jeune novice dans l'amour de cette belle vertu.

Si ses supérieurs n'en avaient jugé autrement par respect pour la dignité d'un prince de l'Église, il aurait reçu la visite du cardinal Commendon, avec le costume en usage dans les plus humbles emplois, voulant montrer par là, à cette Eminence, le profond mépris qu'il avait au fond du cœur pour les vanités du siècle.

Saint Stanislas révèle à son ami Etienne Auguste les faveurs qu'il a reçues du ciel.

XIV. — Son amour pour Dieu.

Souvent absorbé en Dieu et fondant en larmes, il était l'objet des faveurs les plus extraordinaires de la part du Bien-aimé de son âme. Un matin, dans la saison la plus froide, le supérieur l'ayant aperçu au jardin, lui demanda pourquoi il y était venu dans des circonstances si peu favorables à sa santé. Tout transporté par la violence de son amour pour Dieu, Stanislas, avec un air de candeur, se contenta de répondre : « Je me suis senti brûlé d'un feu intérieur si ardent et d'un amour divin si enflammé, que je suis venu chercher en plein air un peu de rafraîchissement. »

« Le bienheureux Stanislas Kostka, jeune homme de quatorze ans, dit saint François de Sales, était si fort assailli de l'amour de son Sauveur, que maintes fois il tombait en défaillance, tout pâmé, et était contraint d'appliquer sur sa poitrine des linges trempés en l'eau froide, pour modérer la violence de l'ardeur qu'il sentait. » (*Traité de l'amour de Dieu.*)

Au sein de ces transports d'amour, sa vie fut plusieurs fois en danger. En vain on lui recommanda d'abréger le temps qu'il consacrait à l'oraison : son esprit ne pouvait se distraire de la pensée de Dieu.

Saint Stanislas se consacre à la Sainte Vierge.

XV. — Sa charité envers le prochain.

Son ardent amour pour Dieu communiquait à Stanislas, dans ses rapports avec ses frères, une amabilité ravissante. Toujours égal à lui-même, toujours gai, il manifestait en toute chose une grande tranquillité d'âme et une pleine possession de lui-même. D'une intelligence rare, d'une prudence consommée, il avait l'art de converser avec sagesse et piété, de parler avec enthousiasme des privilèges et des joies incomparables de la vie religieuse, des grandeurs de la Mère de Dieu et de sa tendresse ineffable pour ses enfants de la terre.

Jamais blessant dans ses paroles et ses procédés à l'égard même du dernier de ses frères, plein d'estime et d'affection pour tous, il gagnait tous les cœurs et jouissait de la confiance universelle.

Le confident de ses pensées et de ses secrets les plus intimes, fut le frère Etienne-Auguste, natif de Rhège, qui était chargé de lui apprendre la langue italienne. Le bonheur de ces deux saints novices était de parler des choses célestes et de s'exciter mutuellement à la pratique de la vertu.

Armes de saint Stanislas contre le vice.

XVI.

Sa dévotion à la Sainte Vierge.

A une aussi grande charité pour Dieu et pour les âmes, Stanislas unissait une dévotion tendre envers l'auguste Vierge Marie, qu'il se plaisait à appeler sa Mère. Dès qu'il avait su lire, il s'était mis à parcourir les plus beaux ouvrages écrits sur les grandeurs et les privilèges de la Mère de Dieu et il aimait à en parler dans les conversations. Traitait-on devant lui ce sujet si touchant, ou entendait-il le *Salve Regina,* ses yeux se remplissaient de larmes, quelquefois même il tombait évanoui.

Le matin en se levant, le soir avant de prendre son repos, il se tournait vers Sainte-Marie-Majeure ou vers quelque autre sanctuaire consacré à la divine Vierge, la priant de le bénir. Cette pratique de dévotion s'est conservée à Rome parmi les novices de la Compagnie de Jésus.

Cet enfant de l'auguste Vierge Marie était pur comme un ange et avait reçu de sa divine Mère le don d'inspirer aux âmes la vertu de pureté. La ferveur de ses prières, sa simple présence, la vue de son image après sa mort, produisaient cet effet admirable.

Cet empire souverain qu'exerçait Stanislas sur ses sens ;

Saint Stanislas écoute avec joie une instruction sur la mort.

cette innocence conservée dans un âge flétri trop souvent par le souffle précoce des passions mauvaises, Stanislas mettait tout en œuvre pour leur donner un nouvel éclat. Son mépris pour le monde, ses vaines grandeurs et ses joies fausses; son horreur pour ses maximes trompeuses et ses exemples corrupteurs, le préservaient des atteintes du vice. Sa vie de retraite, de travail et de sacrifice mâtait en lui la triple concupiscence. Le recours incessant à Dieu et à la Reine des Vierges par des prières ferventes et la réception régulière des sacrements, lui méritaient des grâces qui le rendaient supérieur à toutes les attaques du démon, du monde et de la chair. Avec ces mêmes armes, la jeunesse de notre époque pourra se soustraire aux séductions corruptrices de son âge, et imiter la pureté virginale de la Mère de Dieu.

XVII. — La pensée de sa fin prochaine.

Dix mois seulement s'étaient écoulés depuis l'entrée de Stanislas au noviciat : il fut trouvé mûr pour le ciel. La pensée de la mort remplissait son âme d'une vive allégresse. Le 1er août 1568, le P. Canisius, venu à Rome pour les affaires de son Ordre, fit aux novices une

Saint Stanislas demande à la Sainte Vierge d'assister au ciel à la fête de l'Assomption.

exhortation sur la nécessité de sanctifier le premier jour de chaque mois de l'année. Ce jour et ce mois ne peuvent-ils pas être les derniers de notre vie et nous mériter une sentence favorable ou de mort éternelle ?

Cette conférence sur la fragilité de la vie humaine et la préparation à la mort, fit une impression profonde sur tous les auditeurs. Mais, plus que personne, Stanislas prit pour lui cet avis du Ciel et annonça qu'il mourrait dans le mois d'août, et qu'il espérait bien assister au prochain triomphe de la Sainte Vierge dans le ciel, le jour anniversaire de son Assomption glorieuse.

Il était bien difficile de croire à la réalisation des pieux désirs de Stanislas, encore à la fleur de l'âge et en possession d'une santé parfaite. Mais lui, confiant dans les prières qu'il adressait à sa Mère du ciel, était certain d'être exaucé et se préparait à mourir comme il l'avait prédit à plusieurs reprises. Il alla même jusqu'à écrire une lettre touchante à cette auguste Reine, lettre qu'il portait sur son cœur, au moment de la sainte communion, voulant ainsi faire de Jésus, l'interprète de ses sentiments auprès de la divine Mère.

XVIII. — Les premières atteintes du mal.

C'est au sein des plus suaves délices qu'il passa la journée du 10 août, fête de saint Laurent; mais, sur le soir, sa joie redoubla en ressentant les premiers accès de

Saint Stanislas, atteint de la fièvre, est conduit à l'infirmerie.

la fièvre. Ayant reçu l'ordre de se mettre au lit, il manifesta son contentement en présence des novices qui l'accompagnaient. « Courage! Dieu soit béni; je ne me lèverai plus jamais d'ici, » s'écria-t-il. Mais pour consoler ses frères attristés de ces paroles, il ajouta : « Je mourrai, si telle est l'adorable volonté de Dieu. »

Il déclara à son supérieur, et à son ami, Claude Aquaviva, qu'il ne pouvait plus vivre éloigné de la Sainte Vierge et que, grâce à l'intercession de saint Laurent, il la verrait bientôt au ciel. La voix du saint novice était entrecoupée de pieux soupirs et de larmes; son ton convaincu faisait craindre la réalisation de cette prédiction déjà plusieurs fois affirmée par Stanislas.

La veille de l'Assomption, au matin, il dit à un frère qui était près de lui : « Cette nuit j'irai au ciel. » — Mourir d'un mal si léger, serait un miracle, répondit le frère en souriant; mais la Sainte Vierge peut le faire, si elle vous veut au ciel pour contempler le triomphe de son Assomption.

Vers midi, Stanislas sentit tout à coup ses forces l'abandonner et tomba dans un évanouissement dont on ne put le faire revenir qu'à force de remèdes. Quand il eut repris connaissance, le P. Fazi lui dit en plaisantant qu'il se laissait abattre par un mal bien léger. Stanislas répondit aussitôt en souriant : « C'est bien vrai, je n'ai point de courage; mais je sens mes forces qui m'abandonnent, je vais mourir. » Une sueur froide, qui coulait sur tout son corps, ne justifiait que trop ses paroles.

Apparition de la Sainte Vierge à saint Stanislas mourant.

XIX. — **Sa sainte mort** (1568).

L'heure était proche, où le jeune exilé allait, dans sa vraie patrie, prendre possession du trône réservé à ses angéliques vertus. Quel touchant spectacle il offrit à ses frères ! On l'avait couché, selon ses désirs les plus ardents, sur une natte de jonc étendue à terre. C'est dans cet exercice de pénitence qu'il voulut recevoir le Saint-Viatique et l'Extrême-Onction.

Les yeux fixés sur une petite image de la sainte Vierge, qu'il couvrait de ses baisers, son chapelet passé autour de son bras, Stanislas s'entretenait doucement avec sa Mère du ciel. Elle vint elle-même en personne, suivie d'un nombreux cortège de vierges, consoler son enfant à l'agonie et recevoir son dernier soupir, le 15 août 1568, vers trois heures et demie du matin. Il était âgé de dix-huit ans et avait passé dix mois au noviciat.

Le P. Alphonse Ruiz, maître des novices, racontait qu'au moment de sa mort le saint religieux avait prononcé ces paroles : « Je vois dans une lumière très claire, avec une ineffable joie, la bienheureuse Marie entourée d'un chœur de vierges. » C'est ainsi que selon sa prédiction, il put célébrer au ciel la fête de l'Assomption de sa divine Mère.

Mort de saint Stanislas.

XX. — Son éminente Sainteté.

Le parfum des vertus de ce jeune novice embauma bientôt la maison de Saint-André et toute la ville de Rome. Chacun racontait à l'envi ce qu'il avait remarqué de plus édifiant dans sa conduite. Ses funérailles ressemblèrent à un triomphe. Ses frères, même les plus avancés en âge, venaient baiser avec respect les pieds et les mains de ce jeune religieux. Son visage conservait jusque dans la mort cette douce sérénité, cette grâce ingénue, qui l'avaient rendu si aimable de son vivant.

Témoin ému de ce triomphe spontané et de ces marques universelles de vénération, le cardinal Tolet s'écria : « Un enfant vient de mourir, tout le monde accourt pour le voir et lui baiser les pieds. Hélas ! nous mourrons peut-être bien vieux, nous autres; en fera-t-on autant pour nous ? »

D'éclatants miracles vinrent bientôt révéler le puissant crédit de Stanislas auprès de Dieu. La marquise, sa mère, ressentit à la mort du jeune saint une dévotion extraordinaire. Désabusé des erreurs de sa jeunesse, Paul Kostka pleura toute sa vie les mauvais traitements qu'il avait fait endurer à son frère, l'angélique Stanislas. Il allait entrer dans la Compagnie de Jésus, quand la mort vint le frapper, le 13 novembre 1607.

Depuis trois ans, le corps de Stanislas était

Le corps de saint Stanislas est retrouvé sans corruption.

enterré dans les caveaux de l'église du noviciat de St-André. En ouvrant le cercueil, on trouva son corps sans corruption.

Le 18 février 1604, le pape Clément VIII déclara Stanislas bienheureux et, le 31 décembre 1726, il fut canonisé, avec Louis de Gonzague, par le pape Benoît XIII.

XXI. — **Le saint protecteur de la Pologne.**

Du haut du ciel, Stanislas n'avait cessé de s'associer aux joies et aux larmes de sa patrie, soumise à de cruelles épreuves. En 1621, le 10 octobre, une armée de neuf cent mille hommes, commandés par Osman, empereur des Turcs, fut taillée en pièces par soixante-dix mille soldats polonais, sous la conduite de Ladislas, fils du roi. Les vainqueurs avaient invoqué la protection de leur compatriote Stanislas Kostka. Le jour même de la défaite des Turcs, ils recevaient, de la munificence du général des jésuites, la tête de leur auguste patron.

La veille de la bataille, le P. Oborski, S. J. avait vu la Mère de Dieu, portée dans les airs sur un char avec Jésus-Enfant, venant au secours de la Pologne, et le bienheureux Stanislas Kostka, lui offrant ses prières pour sa

Saint Stanislas assiste la Pologne à Chocin.

patrie. Ce fut donc à la protection puissante du saint que la Pologne dut son salut dans la célèbre journée de Chocin

Le divin Sauveur, contemplant avec compassion Jérusalem, qui allait payer si cher son déicide, a répandu des larmes. On a vu aussi des larmes couler des images de Stanislas à Lublin, le 31 juillet 1632, et dans la ville de Cracovie, un jeudi de septembre en 1672. Dans l'incendie d'une église, l'image du saint fut respectée par le feu.

Grâce à sa protection, plusieurs villes de Pologne ont été délivrées du fléau de la peste et des attaques de l'ennemi.

En l'année 1669, Michel Koribut, parent des Kostka et roi de Pologne, pria le Souverain Pontife de donner pour patron à la Pologne, de concert avec saint Adalbert, le bienheureux Stanislas. Le pape Clément X en signa le bref, le 10 janvier 1674.

ORAISON.

O Dieu, qui parmi les autres merveilles de votre sagesse, avez accordé à l'âge le plus tendre la grâce d'une sainteté accomplie; faites, nous vous en supplions, qu'à l'exemple de saint Stanislas, nous nous empressions, en rachetant le temps par de continuelles bonnes œuvres, d'arriver au repos éternel, par Notre-Seigneur *Jésus-Christ*. Ainsi soit-il.

Saint Stanislas choisi pour patron de la Pologne.

Abbeville (Somme), *imp.* C. PAILLART, *Imprimeur-Editeur.*

DU MÊME AUTEUR :

Petit Manuel illustré des Congrégations de la Bonne-Mort. — Imp. C. Paillart, Abbeville.

Petit Manuel illustré des Congrégations de la Sainte-Vierge. — Imp. C. Paillart, Abbeville.

Petite Vie illustrée de S. Jean-François Régis, S. J. — Imp. C. Paillart, Abbeville.

Manuel illustré des Confréries et autres Œuvres du Très-Saint-Sacrement. — Imp. C. Paillart, Abbeville.

Petite Vie illustrée de Saint Stanislas Kostka, S. J., patron de la jeunesse. — Imp. C. Paillart, Abbeville.

Petite Vie illustrée de Saint François-Xavier, S. J., Apôtre des Indes. — Imp. C. Paillart, Abbeville.

A **10** centimes, *franco :* **15** centimes :

C. PAILLART, Imprimeur-Editeur, ABBEVILLE

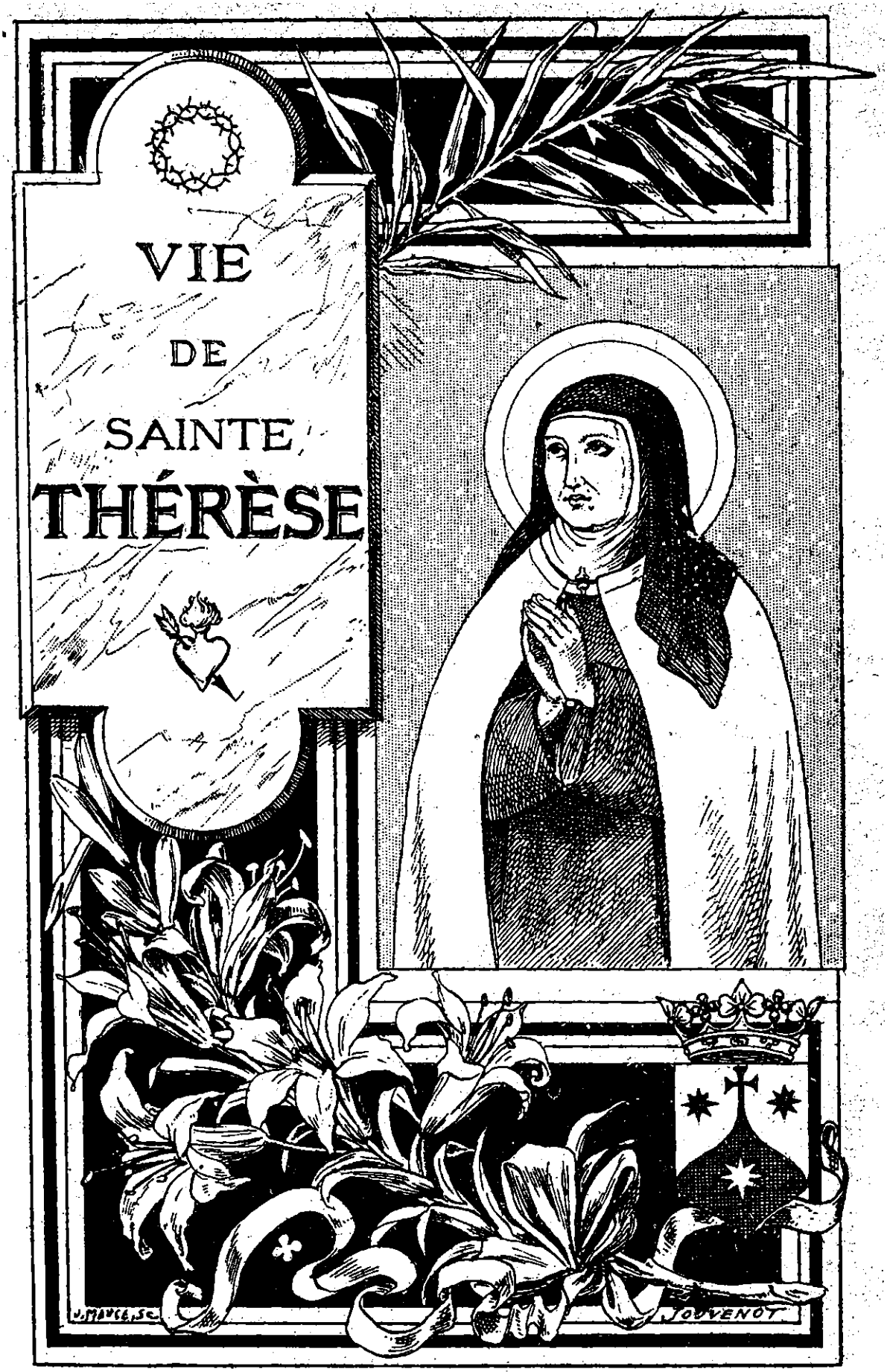
Brochures illustrées de Propagande Catholique

VIES DE SAINTS

Sainte Agnès.
Saint Antoine de Padoue.
Saint Bruno et la Grande Chartreuse.
Ste Catherine, d'Alexandrie, patronne des jeunes filles.
Sainte Cécile, vierge et mart., patronne des musiciens.
Ste Jeanne de Chantal, fond. de l'Ordre de la Visitation.
Sainte Claire d'Assise.
Le V. P. de la Colombière, de la Compagnie de Jésus.
Le Vénérable Curé d'Ars, J.-B -M. Vianney.
Saint Dominique, fond. de l'Ordre des Frères-Prêch.
Le V. P. Eudes, fondateur de la Congrégation de Jésus et de Marie.
Saint François d'Assise.
Saint François Régis.
Saint François de Sales.
Saint François-Xavier et la Neuvaine de la Grâce.
Sainte Geneviève, patronne de Paris.
Saint Georges, soldat mart..
Sainte Germaine Cousin, bergère de Pibrac.
Saint Jean Berchmans, patron de la jeunesse.
Saint Jean de Dieu et Notice sur son Ordre.
Saint Benoît-Joseph Labre.
Saint Louis de Gonzague, modèle et patron de la jeunesse chrétienne.
La Bienh. Marguerite-Marie.
La Vén. Louise de Marillac, fondatrice et première Sup. des Filles de la Charité.
Saint Martial, apôtre et patron du dioc. de Limoges.
St Martin, apôtre des Gaules.
St Nicolas, évêque de Myre et patron de la Lorraine.
Le Bienheur. Jean-Gabriel Perboyre.
Sainte Philomène, la thaumaturge du XIXe siècle.
Saint Pierre Fourier.
Saint Remi, apôtre des Gaules et évêque de Reims.
St Roch, l'admirable pèlerin.
Le Bienh. J.-B. de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrét.
Saint Stanislas Kostka, patron de la Pologne et de la jeunesse studieuse.
Sainte Thérèse, sa vie d'après ses mémoires.
Saint Vincent de Paul.

Envoi de Catalogue sur demande.

VIE DE SAINTE THÉRÈSE



ABBEVILLE (Somme)
C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

APPROBATIONS

Opusculum : *Petite Vie de sainte Thérèse*, a duobus e nostris Theologis examinatum concedimus quantum ad nos attinet ut typis edatur, servatis omnibus de jure servandis.

Datum Romæ 17ª augⁱ 1895.

Fr. Bernardinus a Sª Teresia
Præpositus Generalis Ordinis Carmel. Excalc.

Imprimatur :

† RENÉ-FRANÇOIS,
Evêque d'Amiens.

AVERTISSEMENT

Il manquait à l'intéressante collection des brochures illustrées de la maison Paillart la *Vie de sainte Thérèse*. L'abrégé qui paraît aujourd'hui comble cette lacune. On sait que cette grande Sainte, sur l'ordre de ses confesseurs, a écrit elle-même *sa Vie* en langue espagnole. C'est principalement dans cet ouvrage qu'ont été puisées les pages que nous présentons au public. Le lecteur va donc entendre la Sainte elle-même lui parler, ce qui donnera au récit et plus de valeur et plus de suavité. Le plus souvent, c'est l'excellente traduction française du R. P. Bouix, de la Compagnie de Jésus, qui a été suivie ; mais nous avons aussi mis à profit la belle *Histoire de sainte Thérèse*, d'après les Bollandistes, etc., par une religieuse carmélite, 2 vol., 3ᵉ édition, 1885, ainsi que la *Vie populaire de la grande sainte Thérèse*, par un prêtre tertiaire du Carmel, 1882.

Nous prions saint Joseph de bénir cette brochure et de faire connaître et honorer partout sa fidèle et célèbre servante.

VIE DE SAINTE THÉRÈSE

I.

Sainte Thérèse, enfant.

« Mes parents étaient des modèles de vertu. On voyait en mon père une admirable charité envers les pauvres et la compassion la plus vive pour les malades. Sa bonté à l'égard des serviteurs allait fort loin. Dans ses paroles il se fit toujours remarquer par un souverain respect pour la vérité.

« Ma mère était d'une ravissante modestie Douée d'une beauté rare, jamais elle ne parut en faire la moindre estime. Elle comptait à peine trente-cinq ans quand elle mourut, et déjà depuis longtemps elle avait adopté le costume sévère des personnes âgées. Elle charmait par la douceur de son caractère. Sa vie tout entière s'était écoulée dans de grandes infirmités qui firent admirer sa patience ; la mort la plus chrétienne en fut le terme et la couronne.

« Nous étions trois sœurs et neuf frères. Tous ont ressemblé à leurs parents par la vertu, excepté moi... »

C'est en ces termes si humbles que la grande sainte Thérèse commence le récit de sa vie qu'elle écrivit elle-

Vue d'Avila. — J'avais un frère que j'aimais plus que les autres (p. 2).

Propriété de l'Editeur. — Tous droits réservés.

même d'après l'ordre de ses confesseurs. Elle naquit à Avila, ville d'Espagne située dans la Vieille-Castille, le 28 mars 1515, aux premières lueurs du jour, pendant que les cloches tintaient l'*Angelus*. Si elle prétend qu'elle fut la moins vertueuse de sa famille, gardons-nous de la croire ; c'est le contraire qui eut lieu. Mais les saints cherchent toujours à se rabaisser. Laissons-la continuer.

« Je chérissais tous mes frères de l'affection la plus tendre, et ils me payaient de retour. Toutefois il y en avait un que j'aimais plus que les autres. Il était à peu près de mon âge et nous lisions ensemble les *Vies des Saints*. En voyant les divers supplices que les martyrs enduraient pour Dieu, je trouvais qu'ils achetaient à bon compte le bonheur d'aller jouir de lui toute une éternité, et je brûlais, moi aussi, du désir de mourir d'une mort si belle. »

Ce frère préféré se nommait Rodrigue. Il avait onze ans et sa sœur sept, lorsque les deux enfants, un jour de grand matin, s'échappèrent furtivement de la maison paternelle, emportant avec eux une croûte de pain. Déjà ils avaient traversé la ville et passé le pont jeté sur l'Adaja, lorsque, à un quart de lieue d'Avila, ils virent arriver à leur rencontre un de leurs oncles, qui venait de la campagne et les reconduisit à leurs parents pleins d'alarmes. La mère interroge les deux fugitifs : « Pourquoi vous enfuir ainsi ? » Le garçon de répondre : « C'est la petite, c'est la *Niña* qui m'a entraîné. » Et la petite à son tour : « Je suis partie, dit-elle, parce que je veux mourir pour voir Dieu. Nous allions au pays des infidèles afin qu'ils nous tranchent la tête... Je disais souvent à mon frère : Rodrigue, songes-y bien ! les martyrs voient TOUJOURS Dieu, TOUJOURS ! TOUJOURS !... Il faut que nous soyons aussi martyrs. »

O femme intrépide qui à sept ans courez à une mort glorieuse et y entraînez les autres !

Elle continue en ces termes : « Dès que je vis qu'il nous était impossible de marcher au martyre, nous résolûmes de mener la vie des ermites au désert. Dans le jardin attenant à la maison, nous nous mîmes à bâtir de notre mieux des ermitages en posant de petites pierres l'une sur l'autre, mais ils s'écroulaient aussitôt ! » Ainsi Thérèse dut renoncer à la vie érémitique comme au martyre. Dieu se contenta pour lors de ses désirs. Plus tard il les exaucera à sa manière. Maintenant il fait comprendre à la pieuse enfant qu'elle doit s'appliquer aux vertus de son âge sous la direction de ses pieux parents.

Elle s'y applique de toute son âme, « fait l'aumône de tout son pouvoir, mais son pouvoir est bien petit. Elle sait trouver des heures de solitude pour accomplir ses

exercices de piété qui sont nombreux. Elle se plaît surtout à réciter le saint rosaire, pratique que sa mère avait extrêmement à cœur et qu'elle a su inspirer à ses enfants. Les saintes images sont l'objet de son amour et de sa vénération. *Quand on aime Notre-Seigneur, on se réjouit de voir son portrait.* Dans sa chambre est suspendu un tableau qui représente la Samaritaine au puits de Jacob, disant au Sauveur : *Seigneur, donnez-moi de cette eau.* Le soir avant de s'endormir, l'enfant fait la même demande, et se sent dévorée de la soif d'aimer Dieu. »

« Avec les compagnes de mon âge, dit-elle encore, mon grand plaisir était aussi de bâtir de petits monastères et d'imiter les religieuses. Mais plus grande était mon envie de donner ma vie pour Dieu et de vivre au désert, que celle d'être religieuse dans un couvent. »

Telle fut l'enfance de sainte Thérèse, douce et pure comme l'aurore d'une belle journée de printemps.

O grande sainte, aimable protectrice des enfants, gardez leur innocence!

II. — Sainte Thérèse, adolescente.

« J'avais douze ans ou à peu près quand ma mère mourut. Je vis la grande perte que j'avais faite; dans ma

---

Nous allions au pays des infidèles, afin qu'ils nous tranchent la tête (p. 2).

douleur, *j'allai me jeter aux pieds d'une image de Notre-Dame, et, avec beaucoup de larmes, je la conjurai de devenir ma mère.* Cette prière faite avec la simplicité d'un enfant fut entendue : depuis ce jour je n'ai jamais eu recours à la très sainte Vierge sans m'être vue exaucée. Si je suis revenue de mes égarements, c'est elle qui m'en a retirée. »

Quels furent ces égarements dont va parler la Sainte ? Sans doute elle commit des fautes véritables que sa conscience lui reprochait à juste raison : elle craignait de s'être exposée au danger de pécher mortellement, mais très certainement aucune faute de sa vie n'a atteint la gravité d'un péché mortel. Thérèse, de l'aveu de la sainte Eglise, a conservé jusqu'à la mort l'innocence de son baptême. D'autre part, ce qu'elle appelle « ses grandes infidélités » ne durèrent que trois mois. Elle va nous les signaler avec la plus grande douleur : ce sont des lectures imprudentes, la compagnie de personnes légères et le goût des parures.

« Une amère tristesse s'empare de moi quand je pense aux causes qui me rendirent infidèle aux saints désirs de mon enfance. *Combien ils manquent à leur devoir les pères et mères qui ne prennent pas soin que leurs enfants ne voient que de bons exemples !* Au lieu d'imiter tant de bonnes qualités qui se trouvaient en ma mère, je pris d'elle ce qui était défectueux. Toujours souffrante, elle se délassait, après son travail, à lire des romans de chevalerie, et nous permettait de les lire. Cependant cela déplaisait fort à mon père et il ne fallait pas qu'il le vît. *Peu à peu je contractai l'habitude de telles lectures ; dès lors aussi je vis se refroidir mes bons désirs et commençai à manquer à mes devoirs.* Je ne trouvais point de mal à passer plusieurs heures du jour et de la nuit dans une occupation si vaine, en me cachant de mon père. A la fin je m'y livrai tout à fait avec passion, et, pour être contente, il me fallait un livre nouveau. » Ces lectures exaltèrent tellement l'imagination de la jeune Thérèse que, de concert avec son frère Rodrigue, elle se mit à composer un semblable livre d'aventures romanesques. Mais c'est surtout après la mort de sa mère, que cet entraînement eut des conséquences fâcheuses.

« Bientôt, dit-elle, je pris goût à la parure et cédai au désir de plaire. J'avais grand soin de mes mains et de mes cheveux. J'aimais les parfums et les autres vanités, et j'étais fort ingénieuse à me les procurer. Mon intention en cela n'était pas mauvaise, je n'aurais pas voulu pour rien au monde porter personne à offenser Dieu pour l'amour de moi. *Maintenant je reconnais tout le mal que cela devait être !*

« Mon père, prudent comme il était, ne permettait

l'entrée de la maison qu'à des personnes de notre parenté. Plût à Dieu qu'il la leur eût aussi refusée ! Ces parents étaient à peu près de mon âge. Leur compagnie me fut très nuisible. Nous étions toujours ensemble. Pour ne pas leur déplaire, je les laissais parler de toutes leurs folies, et, ce qui est pire, c'est que mon âme prit plaisir à ces causeries. *Si j'avais un conseil à donner à un père, à une mère, je leur dirais de bien prendre garde avec quelles personnes les enfants se lient à cet âge, car, ayant naturellement plus de pente au mal qu'au bien, ils peuvent rencontrer dans ces liaisons de grands dangers pour la vertu.* Parfois j'en suis tout effrayée ; je parle d'après ma propre expérience. J'avais une sœur beaucoup plus âgée que moi, dont la conduite était irréprochable : au lieu de suivre son exemple, je fis passer en moi toutes les mauvaises qualités d'une parente très légère qu'on ne pouvait empêcher de venir nous voir. Sa conversation produisit en moi le plus triste changement. Il ne me resta presque plus rien de mes heureuses dispositions pour la vertu. *Je suis convaincue que si à cet âge je m'étais liée à des personnes vertueuses, j'aurais persévéré dans ma première ferveur.* La crainte filiale de Dieu s'effaça bientôt de mon cœur pour n'y plus laisser que celle de manquer à l'honneur. Car, pour aucune amitié de la terre, je n'aurais voulu manquer gravement à l'honneur. Mais dans les

Nous nous mîmes à bâtir de notre mieux de petits ermitages (p. 2).

choses légères, quand j'espérais qu'elles ne seraient pas connues, je ne craignais pas d'aller contre ses lois et contre ma conscience.

« Cependant je dois à la vérité de dire que je n'ai jamais senti en moi le moindre attrait pour ce qui peut flétrir l'innocence; j'ai toujours eu une invincible horreur pour les choses déshonnêtes. Seulement je cherchais un agréable passe-temps dans ces sociétés de famille, et elles pouvaient me devenir une occasion très dangereuse. Dieu seul m'a délivrée de tant de périls.

« Il y avait à peine trois mois que je menais cette vie d'infidélités, quand mon père et ma sœur, qui étaient vraiment affligés de me voir retenue dans de telles amitiés, me firent entrer dans un couvent de la ville où l'on élevait des jeunes personnes de ma condition. On choisit pour cela le moment du mariage de ma sœur. »

O grande Sainte, qui avez tant pleuré des fautes légères et de courte durée, priez pour la jeunesse chrétienne exposée à tant de périls.

III. — Vocation de sainte Thérèse.

Thérèse avait quinze ans, quand elle fut mise en pension chez les Augustines d'Avila. « Les huit premiers jours, écrit-elle, j'éprouvai un cruel ennui. J'étais lasse de la conduite que j'avais tenue précédemment et j'avais de grandes craintes d'avoir beaucoup offensé Dieu dans tous ces vains entretiens que j'ai rapportés; je me confessai plusieurs fois. Enfin les huit jours n'étaient pas écoulés que mon inquiétude cessa; mon âme retrouva la paix et je me trouvai plus heureuse au pensionnat que chez mon père.

« Le démon n'eut garde de m'oublier au sein de cette paix profonde dont je commençais à jouir, et il essaya de la troubler en poussant mes anciennes connaissances à me faire des visites et à m'envoyer des messages. Mais la vigilance dont j'étais entourée mit bientôt fin à ces tentatives.

« De leur côté toutes les habitantes du monastère étaient fort contentes de moi et me témoignaient beaucoup d'affection. C'est une faveur que Dieu m'a faite: partout où j'ai été, l'on m'a toujours vue avec plaisir. J'avais alors une vive horreur de devenir religieuse, mais ce m'était une vraie joie de voir la piété et la régularité des religieuses de cette maison et de vivre au milieu d'elles. Je sentis bientôt renaître en moi les saintes habitudes du premier âge et *je compris quelle grande grâce Dieu nous fait en nous mettant dans la compagnie de personnes vertueuses.*

« Dans ce monastère vivait une religieuse fort sainte et de grand jugement, laquelle avait le soin des pensionnaires. Dieu voulut se servir d'elle pour m'ouvrir les yeux à sa lumière. Elle parlait de Dieu avec tant de charme que je ne me rassasiais pas de l'entendre ; d'ailleurs toute ma vie j'ai éprouvé un grand bonheur à entendre parler de Dieu. Mon séjour en ce couvent ne fut que d'un an et demi, mais il produisit en moi le plus heureux changement. J'y contractai l'habitude de faire un grand nombre de prières vocales. Je suppliais toutes les religieuses de me recommander à Dieu afin qu'il me fît embrasser l'état où il voulait que je le servisse. Mais intérieurement je souhaitais que ce ne fût pas l'état religieux. Cependant à la fin de ma pension *j'inclinais plutôt vers la vie religieuse*. Il est vrai que *ces saintes pensées d'entrer en religion ne venaient que par intervalles* et s'évanouissaient bientôt, me laissant flottante et indécise sur le parti à prendre.

« Le divin Maître se chargea lui-même de me préparer à la profession qui m'était la plus avantageuse, en m'envoyant une grave *maladie* qui me força de retourner chez mon père. Dès que je fus rétablie, on me conduisit voir ma sœur mariée qui demeurait à la campagne : elle me reçut avec beaucoup de tendresse et eût souhaité me conserver toujours avec elle. En revenant, je m'arrêtai en che-

Je conjurai la Sainte Vierge de devenir ma mère (p. 4).

min chez un de mes oncles, frère de mon père, et qui était veuf. O mon Dieu, c'était là que vous m'attendiez pour m'attirer à vous! Cet homme était fort sage, très vertueux et détaché du monde; quelques années après, malgré son âge avancé, il embrassa l'état religieux dans lequel il est mort saintement; j'ai tout lieu de croire qu'il jouit maintenant de la gloire du ciel. Il voulut me retenir plusieurs jours chez lui. Sa conversation roulait ordinairement sur les choses de Dieu et la vanité du monde. Son principal exercice était de lire de bons livres en langue castillane. Il demanda que je lui fisse la lecture: je n'en avais nullement le goût, mais, comme pour faire plaisir, je portais la complaisance à l'excès, je me montrai fort contente de sa proposition. Je ne passai que peu de jours chez cet oncle; cependant ses entretiens, ses exemples, la parole de Dieu que je lisais ou entendais, laissèrent dans mon âme une impression profonde. *Je vis de nouveau le néant de tout, la rapidité avec laquelle tout passe. Ma volonté dès lors se portait fortement vers la vie religieuse, sans achever de se rendre.* N'importe, JE VOYAIS QUE C'ÉTAIT L'ÉTAT LE PLUS PARFAIT ET LE PLUS SÛR.

« *Pendant trois mois je livrai bataille à ma volonté rebelle.* Voici les armes dont je me servais : « les peines et les souffrances de la vie religieuse ne sauraient dépasser ce qu'on endure au purgatoire, et moi je m'étais rendue digne de l'enfer. Ensuite si le cloître a ses austérités, je ne faisais rien de considérable en souffrant un peu pour un Dieu qui avait tant souffert pour moi. D'ailleurs il m'aiderait de sa grâce. » En ces jours-là j'eus de rudes assauts à soutenir. Heureusement j'étais devenue amie des bons livres; je lisais les épîtres de saint Jérôme et *cette lecture m'affermit tellement dans ma résolution d'être toute à Jésus-Christ, que je ne balançai plus à la déclarer à mon père.* Or, faire cette déclaration et prendre l'habit religieux était pour moi comme une seule et même chose, car, par attachement à l'honneur, je ne me serais jamais permis de revenir sur ma parole une fois donnée.

« Mon père qui m'aimait tendrement ne voulut pas céder à mes instances, ni à celles que d'autres firent pour moi. Tout fut inutile. La seule chose que l'on put obtenir de lui, fut qu'après sa mort je ferais ce que je voudrais. »

D'un côté, le Père des Cieux appelle Thérèse à suivre son divin Fils, de l'autre, son père de la terre la retient. Que doit faire Thérèse? Jésus-Christ répète aussi à son oreille cette parole de l'Evangile : *Celui qui aime quelqu'un plus que moi, n'est pas digne de moi. Celui qui veut me suivre doit tout quitter pour mon amour : son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, ses biens.* La courageuse Thérèse va

nous montrer comment l'amour de Jésus triompha en elle de l'amour de ses proches.

IV. — Sainte Thérèse, carmélite.

« Comme je craignais pour ma persévérance dans le bien si je restais plus longtemps dans le monde, je jugeai qu'il ne me convenait pas de retarder mon entrée au couvent. Pendant que j'étais dans ces pensées, je persuadai

à l'un de mes frères (Antoine), de se faire religieux, en lui montrant la vanité du monde. Nous résolûmes que nous quitterions la maison un jour de grand matin et qu'il me conduirait d'abord au monastère (des Carmélites) où j'avais une amie qui m'était très chère. Cependant je me sentais prête à aller dans tout autre, si j'avais eu l'espoir d'y mieux servir Dieu, ou que mon père m'en eût témoigné le désir, parce que je n'avais plus en vue que mon salut.

« Oui, je dis vrai en affirmant que, quand j'aurais été à ma dernière agonie, je n'aurais pas souffert davantage qu'au moment de sortir de la maison paternelle. Il me semblait que tous mes os allaient se détacher les uns des autres. Mon amour pour Dieu n'étant pas encore assez

Je voyais que l'état religieux était le plus parfait et le plus sûr (p. 8).

fort pour surmonter celui que j'avais pour ma famille, la lutte fut si violente que, sans l'assistance divine, j'allais succomber. Enfin, *Notre-Seigneur vint à mon secours, il me donna du courage contre moi-même, et je partis.*

« Dès le moment (1) que je pris l'habit, j'éprouvai combien Dieu favorisé ceux qui se font violence pour le servir. Il ne se peut dire quelle joie je ressentis lorsque je me vis revêtue de ce saint habit de la Vierge, et elle a toujours continué jusqu'à cette heure. Je ne trouvais rien que d'agréable dans tous les exercices du noviciat. Parfois il m'arrivait de balayer aux mêmes heures que j'employais autrefois à mes amusements et à mes parures, et j'avais infiniment de plaisir d'être enfin délivrée de toutes ces vanités. D'où pouvait me venir tant de bonheur, il m'était impossible de le comprendre. Quand j'y pense, il n'y a rien de si difficile que je ne me sente le courage d'entreprendre. Aussi j'oserais dire, si j'avais un conseil à donner : *Quand Dieu vous inspire à plusieurs reprises quelque grand dessein pour sa gloire, ne craignez pas de mettre la main à l'œuvre, malgré les répugnances de la nature, puisque le Seigneur est tout-puissant et qu'il peut le faire réussir.* C'est ce que j'ai expérimenté moi-même en bien des choses importantes.

« Durant l'année du noviciat, je me laissais aller à de grands troubles pour des choses de peu d'importance en elles-mêmes. Souvent je recevais des réprimandes sans les avoir méritées, et imparfaite comme j'étais, j'avais peine à les supporter. Cependant, avec le bonheur que j'avais d'être religieuse, tout cela passait. Comme j'aimais la solitude et que je me retirais volontiers à l'écart pour pleurer mes péchés, les Sœurs s'imaginèrent aussi que je n'étais pas contente et en parlèrent entre elles. Au fond j'étais fort affectionnée à toutes les observances du cloître, mais je ne savais endurer ce qui ressemblait au mépris. Au contraire, j'étais bien aise d'avoir l'estime des autres, et pour l'obtenir, je mettais un soin extrême à bien faire toutes choses, me persuadant à tort que c'était vertu d'agir avec une telle intention.

« Parmi les religieuses, il y en avait alors une malade d'une effroyable infirmité dont elle mourut bientôt. C'étaient d'affreux ulcères qui donnaient de l'horreur à toutes les Sœurs, mais qui ne produisirent en moi d'autres effets que de me faire admirer sa grande patience. Aussi je disais à Dieu que, s'il voulait m'accorder une semblable patience, je le priais de m'envoyer toutes les maladies qu'il lui plairait. Dieu exauça ma prière, car deux ans

(1) Le soir même du jour de son entrée, 2 novembre 1533.

n'étaient pas écoulés que je me trouvai atteinte d'un mal tout différent, mais qui me donna tout autant à souffrir durant plus de trois années, comme je le raconterai bientôt. » Ce que la Sainte ne dit pas ici, c'est qu'elle soigna elle-même cette malade avec tendresse : elle lui baisait les mains, mangeait auprès d'elle, buvait au même verre, et lui protestait que, loin d'être dégoûtée de vivre à ses côtés, elle prenait un grand plaisir à la servir.

On le voit, Thérèse triomphait d'elle-même, surmontant ses répugnances, s'humiliant de ses faiblesses, déplorant ses sensibilités. Ainsi s'écoula l'année du noviciat, pure et sans presque aucune offense de Dieu, écrit la Sainte. Le 3 novembre 1534, elle fit la profession solennelle des vœux d'obéissance, de chasteté et de pauvreté avec un grand courage et une immense joie, ainsi qu'elle le déclare elle-même. Elle avait alors dix-neuf ans et demi. Qu'on ne pense pas qu'elle ait accompli sans douleur ce sacrifice irrévocable de sa personne, de son corps, de ses

Notre-Seigneur me donna du courage contre moi-même et je partis (p. 10).

biens, de sa volonté surtout. Au contraire, cette immolation fut l'une des plus grandes souffrances de sa vie. Mais elle l'offrit à Dieu avec une admirable force d'âme que Dieu récompensa aussitôt en l'inondant de saintes délices.

Et Alphonse de Cépéda, son père ? Il était trop chrétien pour s'opposer longtemps à la volonté de Dieu : à peine sa fille fut-elle entrée au monastère, qu'il vint lui-même, de plein gré, donner son consentement.

En ce temps-là une prophétie avait cours au couvent de l'Incarnation : qu'une grande Sainte y vivrait et porterait le nom de Thérèse. Notre jeune novice demandait quelquefois en riant à l'une de ses compagnes qui portait le même nom qu'elle : « Laquelle de nous deux sera la Sainte ? »

O Sainte, pleine de courage, éclairez et fortifiez les âmes que Dieu appelle à lui.

V. — Maladies et patience de Sainte Thérèse.

« Bien que je fusse au comble de mes vœux dans ce monastère, le changement de vie et de nourriture n'avait pas tardé d'altérer ma santé. J'avais des défaillances qui allèrent en s'augmentant et de si violents maux de cœur qu'on ne pouvait en être témoin sans être effrayé. Mon père n'aurait pu rien ajouter au soin qu'il prenait de moi, et parce que les médecins d'Avila ne trouvaient pas de remède à ma maladie, il voulut me conduire dans une localité où l'on disait se trouver des gens très habiles qui pourraient me guérir. Comme l'on ne faisait pas de vœu de clôture dans notre monastère, j'eus la liberté d'en sortir et d'être accompagnée en ce voyage d'une ancienne religieuse, mon intime amie dont j'ai déja parlé.

« Etant partie au commencement de l'hiver (1535), je demeurai jusqu'au mois d'avril chez ma sœur, parce que le traitement ne devait commencer qu'au printemps. J'avais passé, en y allant, chez cet oncle dont il a été précédemment question. Il me donna un livre qui me profita beaucoup : j'y appris à faire oraison.

« Enfin, mon père, ma sœur et cette religieuse dont j'étais tendrement aimée, m'emmenèrent avec des soins infinis à l'endroit où l'on espérait me guérir. *J'y restai trois mois soumise à une véritable torture*, parce que les remèdes qu'on employa étaient trop énergiques pour ma complexion. Je ne sais comment je pus résister à tant de souffrances. Les douleurs de cœur devenaient si extraordinaires qu'il me semblait parfois qu'on le déchirait avec des dents aiguës. L'excès de mes maux fit même craindre

que ce ne fût de la rage. La fièvre ne me quittait pas. J'étais réduite à ne plus rien prendre que du liquide. Mes nerfs se contractèrent avec de telles douleurs que je n'avais ni jour ni nuit un seul moment de sommeil. A tout cela vint se joindre une immense tristesse.

« Mon père se décida alors à me ramener chez lui ; mes premiers médecins me virent de nouveau et désespérèrent totalement de moi, parce que, selon eux, à mes autres infirmités, déjà graves, était venue se joindre l'étisie. Des pieds à la tête, je souffrais d'une manière qu'on pourrait dire atroce. O ciel, quelle moisson de mérites, si j'avais su en profiter ! *On ne comprenait pas comment je pouvais avoir la patience que je montrais et que Dieu seul évidemment me donnait. Son secours me venait surtout par l'oraison.* Mes entretiens n'étaient qu'avec lui. Il me fortifiait aussi beaucoup par ces paroles de Job que j'avais presque toujours présentes à l'esprit et que mes lèvres répétaient sans cesse : *Puisque nous avons reçu tant de biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en recevrions-nous pas les maux ?*

« Ce martyre me dura depuis le mois d'avril jusqu'au 15 août. La fête de l'Assomption étant venue, je demandai

« Ou souffrir ou mourir, » voilà son héroïque devise (p. 14).

à me confesser. On s'imagina que c'était par crainte de la mort, et mon père, pour me rassurer, ne voulut pas me le permettre. O amour excessif, amour selon la chair et le sang, qui faillit me devenir funeste, bien qu'il vînt d'un père si sage, si catholique et si éclairé. Cette nuit-là même je tombai en défaillance et je restai sans connaissance durant quatre jours. On me donna dans cet état l'Extrême-Onction. A tous moments on croyait que j'allais expirer. Personne ne douta même plus que je ne fusse morte, sauf mon père qui était inconsolable d'avoir empêché ma confession. Il poussait de grands cris vers le Ciel. Béni soit à jamais Celui qui daigna les entendre ! Dans notre couvent on avait déjà creusé ma fosse qui resta ouverte un jour et demi, et les religieuses étaient venues à la maison pour emporter mon corps ; un service pour le repos de mon âme avait été aussi célébré dans un monastère voisin de Pères Carmes, quand il plut à Dieu de me rappeler à la vie. Je me confessai aussitôt, en déclarant tout ce en quoi j'avais offensé Dieu. D'ailleurs, c'est une grâce que Dieu m'a faite : depuis ma première communion j'ai toujours aimé à me confesser souvent et chaque fois j'avais soin d'accuser tout ce que je croyais être un péché, quelque léger qu'il fût. Mais alors même que la mort m'eût frappée au milieu de cette défaillance, je crois que Dieu m'aurait fait miséricorde, parce que j'avais l'habitude d'éviter le péché mortel. Cependant quand je songe à cet événement, je ne puis m'empêcher de trembler pour le danger que j'ai couru, et je ne saurais trop bénir Dieu qui a délivré mon âme. Qu'il soit béni à jamais ! Que je sois réduite en cendres plutôt que je cesse de l'aimer. »

A Pâques fleuries, Thérèse voulut à tout prix être transportée dans son monastère. *Elle resta pendant trois ans percluse*, et ses actions de grâces furent bien vives, quand elle put se traîner un peu sur les mains. Les médecins déclarèrent sa paralysie incurable.

« Je souffrais tous ces maux, dit-elle, avec beaucoup de résignation à la volonté de Dieu, et les derniers avec joie parce qu'ils ne paraissaient plus rien en comparaison des premiers, mais *quand ils m'auraient duré toute la vie, je me trouvais disposée à me soumettre à la sainte volonté de Dieu.* » Nous verrons bientôt comment saint Joseph la guérit de la paralysie et de la fièvre. Mais Thérèse aura à souffrir toute sa vie ; elle ne sera presque jamais sans ressentir diverses douleurs. La souffrance deviendra pour elle un besoin, une joie. Elle ne pourra supporter la vie qu'à la condition d'y endurer beaucoup de maux pour le Maître bien-aimé. « Ou souffrir, ou mourir » : voilà son héroïque devise.

O Vierge, martyre par vos douleurs et votre patience, apprenez-moi à souffrir pour l'amour de Jésus.

VI. — Sainte Thérèse est guérie par Saint Joseph : sa dévotion à ce grand Saint, à la Très Sainte Vierge et au Très Saint Sacrement.

« Me trouvant, quoique si jeune, frappée de paralysie, et voyant l'état misérable où les médecins de la terre

m'avaient réduite, je résolus de m'adresser à ceux du ciel. Je pris pour avocat et protecteur auprès de Dieu le glorieux saint Joseph, et me recommandai beaucoup à lui. Je fis dire des messes, et j'eus recours à des prières approuvées, car je n'ai jamais aimé les dévotions où il entre certaines pratiques superstitieuses qui plaisent surtout aux femmes. *Saint Joseph fit éclater à mon égard sa puissance et sa bonté. Grâce à son pouvoir, je me levai, je marchai, la paralysie disparut.*

Je n'abandonnai plus l'oraison. Elle fut le remède à tous mes maux (p. 20).

« *Je ne me souviens pas, d'ailleurs, de lui avoir rien demandé jusqu'à ce jour, qu'il ne me l'ait accordé;* il a même toujours dépassé mes espérances et m'a délivrée de beaucoup de périls tant de l'âme que du corps. *Il semble que Dieu accorde à d'autres Saints la grâce de nous secourir en certaines nécessités, mais je sais, par expérience, que saint Joseph nous secourt en toutes.* Notre-Seigneur veut sans doute nous faire voir que de même qu'il lui était soumis sur la terre parce qu'il lui tenait lieu de père et en en avait le nom, de même au ciel il ne sait rien lui refuser. D'autres personnes à qui j'ai conseillé de se recommander à ce grand Saint, l'ont éprouvé comme moi ; plusieurs ont maintenant pour lui une grande dévotion, et je reconnais tous les jours de plus en plus la vérité de ce que je viens de dire.

« Je faisais tout ce qui dépendait de moi pour qu'on célébrât sa fête avec beaucoup de solennité. Depuis quelques années *j'ai l'habitude de lui demander une grâce spéciale le jour de sa fête et j'ai toujours vu qu'il m'a exaucée;* si ma demande était imparfaite, il savait la redresser et m'accorder ce qui m'était le plus avantageux.

« Si j'avais le loisir de tout écrire, ce serait pour moi un grand plaisir de rapporter en détails les grâces dont tant de personnes sont comme moi redevables à son intercession. Je me contenterai, en cette rencontre, de conjurer pour l'amour de Dieu ceux qui ne voudraient pas me croire, d'en faire l'épreuve. Ils connaîtront par leur expérience combien il est avantageux de recourir à ce glorieux patriarche et de l'honorer d'un culte particulier. La mienne me pousse à persuader à tout le monde une aussi salutaire dévotion. Je n'ai connu personne l'ayant pratiquée véritablement, qui n'ait fait de grands progrès dans la vertu. Les personnes d'oraison surtout devraient s'y adonner particulièrement. D'ailleurs, je ne comprends pas comment on peut penser à la Reine des anges et à l'Enfant-Jésus sans remercier saint Joseph de l'assistance qu'il leur a rendue. Que celui qui ne trouve personne pour lui enseigner l'oraison, choisisse cet admirable Saint pour guide : il n'aura pas à craindre de s'égarer. »

Notre-Seigneur et la très sainte Vierge révélèrent à plusieurs reprises à notre Sainte qu'ils avaient pour agréable sa grande dévotion à saint Joseph. Elle voulut lui consacrer le premier monastère qu'elle fonda et la plupart des autres qu'elle établit ensuite. Les exemples et les écrits de sainte Thérèse ont beaucoup contribué à répandre dans toute l'Eglise le culte de saint Joseph et à l'augmenter dans l'ordre du Carmel où il existait de temps immémorial.

Nous ne pouvons nullement douter que notre Sainte n'ait eu une dévotion encore plus grande pour l'auguste Mère de Dieu. Nous avons vu avec quelle affection elle se consacra à la Mère du ciel, après avoir perdu sa mère ici-bas. C'est dans son ordre, l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel qu'elle voulut entrer. Et quand elle établira la réforme de cet ordre antique, c'est en particulier pour rendre service et honneur à la Vierge. Notre-Seigneur lui-même la remerciera d'avoir relevé l'ordre de sa Mère. Cette divine Mère fit à sa sainte fille de bien précieuses faveurs qu'il serait trop long de rapporter dans cette courte notice.

Que dirons-nous de sa dévotion à l'adorable Sacrement de nos autels ? Au rapport de ses historiens, elle était admirable. Sa foi vive lui montrait Jésus-Christ présent dans la sainte hostie, comme si elle l'eût vu de ses yeux, et lui faisait dire que nous n'avons rien à envier à ceux qui ont vécu avec Notre-Seigneur. Grande était sa joie de pouvoir lui donner un nouveau séjour en bâtissant des

A plusieurs reprises, l'ange plongeait son dard de feu au travers de mon cœur (p. 22).

monastères et des églises, surtout dans le temps où les hérétiques les détruisaient. Elle pleurait beaucoup les profanations des sanctuaires et des saints tabernacles. Pour tout ce qui touchait au culte du Saint-Sacrement : les autels, les ornements sacrés, les linges, elle voulait que tout fût au mieux, très propre, dans un ordre parfait, et même parfumé. Elle communiait aussi souvent que ses confesseurs le lui permettaient et sur la fin tous les jours, avec un tendre amour et un profond recueillement. C'est au moment de la communion que Dieu lui fit la plupart des faveurs qu'elle a reçues de lui. Elle disait que les instants qui suivent la communion sont très précieux pour traiter avec Notre-Seigneur, qu'il fallait demeurer avec lui un bon espace de temps sans nous occuper d'autre chose. De cette dévotion au Très Saint-Sacrement venait sa profonde révérence pour les prêtres : suivant l'usage d'Espagne, elle se mettait à genoux devant eux, même sur les places publiques, pour baiser leurs mains et demander leur bénédiction.

O Thérèse, aidez-nous à aimer et à honorer Jésus, Marie, Joseph.

VII. — **Sainte Thérèse et l'oraison.**

« Je ne saurais trop remercier Notre-Seigneur de la grâce dont il me favorisait de pouvoir faire oraison. Elle avait fait germer en moi de nouvelles vertus. Je ne disais le moindre mal de personne ; au contraire je justifiais ceux qui étaient l'objet des médisances. J'avais toujours cette maxime devant les yeux : je ne devais me plaire ni à entendre, ni à dire moi-même ce que je n'aurais pas voulu qu'on dît de moi. Grâce à ma persuasion, les religieuses et les personnes du dehors avec qui je conversais, contractèrent bientôt la même habitude. Le public en eut bientôt connaissance : là où j'étais, disait-on, les absents étaient à l'abri des coups de langues.

« L'oraison m'avait aussi donné l'amour de la solitude. Je me plaisais extrêmement à parler de Dieu et à penser à lui ; j'éprouvais plus de plaisir à m'entretenir de Dieu que dans toute la prétendue politesse des conversations du monde. Je me confessais souvent. La lecture des bons livres faisait mes délices. Mon cœur était brisé des fautes qu'il m'arrivait de commettre. *Tous ces heureux indices de la crainte du Seigneur étaient le fruit de mon oraison ;* mais cette crainte était en moi tout amoureuse : je ne craignais que de déplaire à Dieu sans penser au châtiment. »

Malheureusement en ce couvent les religieuses avaient

trop de facilité pour recevoir les personnes du monde et aller au dehors. Sainte Thérèse avoue que pour plusieurs un monastère sans clôture est plutôt le chemin de l'enfer. Encore quelques années et, sous l'inspiration de Dieu, elle apportera remède à de tels périls. Mais pendant plus de vingt ans elle se vit obligée de converser fréquemment avec les gens du monde, et bien que ses entretiens roulassent toujours sur Dieu, cependant il s'ensuivit qu'elle tomba dans une certaine dissipation et dans beaucoup d'imperfections qui auraient pu,

à la longue, l'entraîner à sa perte éternelle. Alors Thérèse perdit le goût de faire oraison. Le démon, sous un faux prétexte d'humilité, lui persuada qu'elle était trop imparfaite pour continuer de parler à Dieu dans l'oraison. « Je crus donc, dit-elle, que je devais me contenter de prières vocales. Cependant, connaissant les grands avantages de l'oraison mentale, même au temps où j'y fus infidèle, je la persuadais aux personnes dont je souhaitais le bien : à mon père et à d'autres qui en retirèrent de grands fruits. Je leur donnais des livres de méditation et leur enseignais la manière de la faire. Aveuglement ! je travaillais au salut des autres et je me négligeais moi-même. Mon père étant tombé gravement malade de la maladie dont il mourut et qui ne lui dura que quelques jours, j'allai lui donner des soins.

Notre-Seigneur me commanda d'établir un monastère *réformé* (p. 26).

Accablée moi-même d'infirmités, je surmontai tout pour le servir. Qu'il fut admirable à sa dernière heure ! Comme il soupirait après la patrie ! En ce moment suprême il regrettait de n'être pas entré dans un ordre austère et de ne pouvoir mourir religieux. Sa mort fut toute sainte. Son confesseur, religieux dominicain, me dit qu'il ne doutait pas que son âme ne fût allée droit au ciel. »

« Or je me confessai plusieurs fois à ce Père ; il m'ouvrit les yeux sur les dangers que je courais, et me fit reprendre l'oraison. Je la repris donc après l'avoir laissée un an et demi, et depuis je ne l'ai plus quittée ; mais je ne m'éloignai pas pour cela des occasions qui retardaient l'avancement de mon âme. La vie que je menais alors me fut très pénible : d'un côté Dieu m'attirait à lui, de l'autre je prenais encore goût aux compagnies du monde ; je voulais, ce semble, allier ensemble ces deux choses si contraires : la vie spirituelle et la vie des sens. A l'oraison j'étais le plus souvent dans une lutte cruelle. Je passai dix-huit ans dans cette lutte, me traînant dans les bas sentiers de la perfection. *Mais je n'abandonnai plus l'oraison. Elle fut le remède à tous mes maux.* Enfin Dieu me donna la victoire : il me fit la grâce de renoncer pour toujours aux passe-temps avec le monde, lesquels m'étaient si préjudiciables. Dès ce moment je ne cessai de faire de rapides progrès dans les voies intérieures ; *Dieu me combla de ses faveurs par le moyen de l'oraison.* »

Sainte Thérèse ne recommande rien tant dans ses écrits que la pratique de l'oraison (ou prière) soit mentale, soit vocale. « Celui qui ne fait pas oraison, s'écrie-t-elle, n'a pas besoin d'être porté en enfer par les démons, il s'y jette lui-même. Si une âme persévère dans l'oraison, Notre-Seigneur la conduira, j'en suis sûre, au port du salut. » C'est ce que redira plus tard en d'autres termes saint Alphonse de Liguori : « Celui qui prie, se sauve, celui qui ne prie pas, se damne. »

Par prière vocale, sainte Thérèse entend une prière récitée d'esprit et de cœur, car prier sans faire attention à Dieu ou à ce qu'on lui dit, en occupant son esprit volontairement à toute autre chose, sans penser auparavant à qui l'on va parler et quel est celui qui parle, prier de cette manière est-ce véritablement prier ?

Sainte Thérèse conjure ceux qui ne font pas l'oraison *mentale*, de l'entreprendre. « *Je ne comprends pas*, dit-elle, *comment tout le monde n'aspirerait pas à s'entretenir avec Dieu par l'oraison.* » *Elle invite les imparfaits, les méchants eux-mêmes à s'y adonner. C'est pour eux le moyen d'arriver au repentir et à l'amendement. Elle supplie ceux qui ont commencé de faire oraison, de ne jamais l'abandonner sous*

aucun prétexte, mais d'y persévérer tous les jours malgré leurs péchés, leurs chutes, les ennuis, les tentations.

« Faire oraison mentale, c'est par exemple, dit-elle, penser à Dieu, à nos devoirs, à la mort, au jugement, au paradis, à l'enfer ; c'est encore tenir compagnie à Notre-Seigneur dans une scène de sa vie ou de sa passion pour considérer ses travaux et les souffrances qu'il a endurées pour nous. » Elle recommande *de ne pas se contenter de faire des réflexions, mais de produire à leur suite de pieuses affections, de bonnes résolutions, des demandes.* Pour soutenir l'attention, elle conseille de voir par la foi Jésus-Christ près de nous, ou, mieux encore, au dedans de nous ; ou bien de s'aider d'une image du Sauveur. Longtemps il sera avantageux de se servir d'un bon livre de méditation dont on lira quelques lignes et qu'on fermera ensuite, etc.

« L'oraison, ajoute-t-elle, est le chemin royal du ciel suivi par tous les saints et tous les élus. » O Thérèse, parfaite maîtresse en oraison, apprenez-nous à prier.

Le premier monastère fut dédié sous le nom de Saint Joseph.
Statues de saint Joseph et de l'Enfant-Jésus (p. 26).

VIII. — La transverbération et la vision de l'enfer.

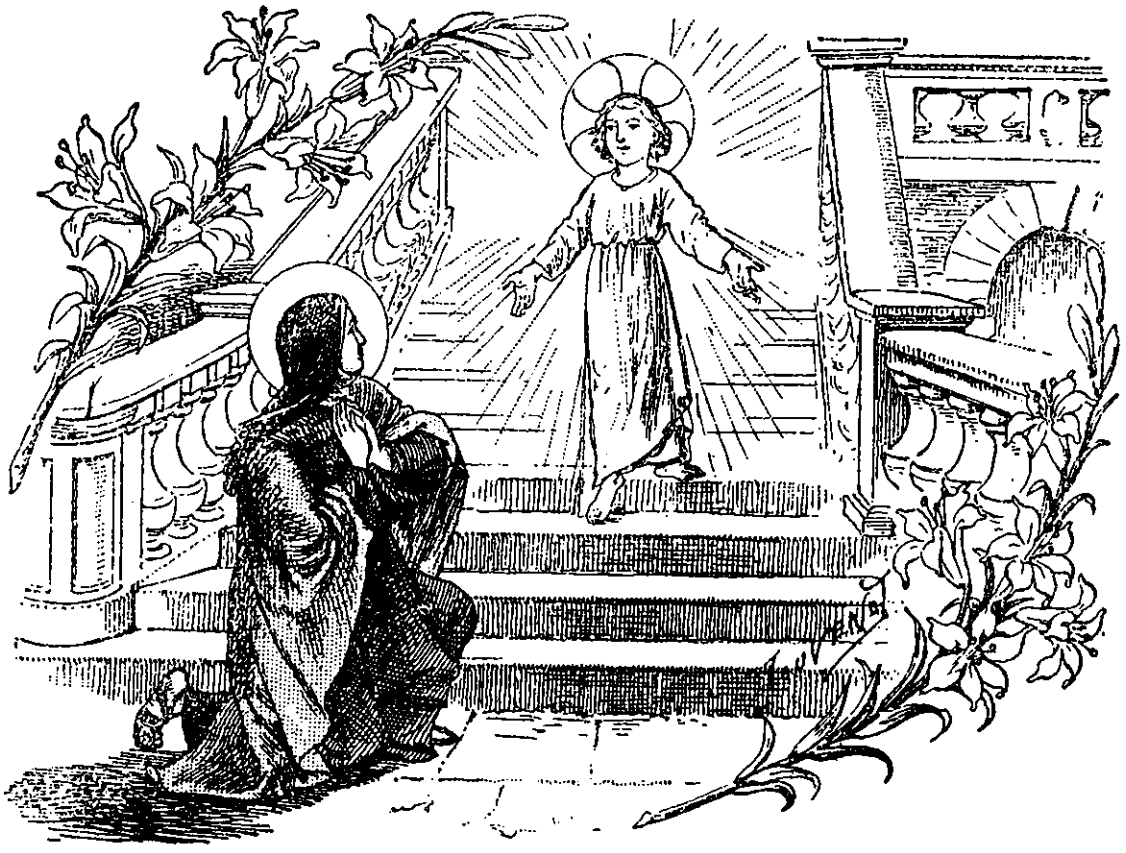
L'espace nous manque ici pour rapporter toutes les merveilles que le Seigneur opéra en sainte Thérèse par le moyen de l'oraison. Celles qui sont connues sous le nom de *transverbération* et *la vision de l'enfer* se rapportent aux années 1559 et 1560. La Sainte avait alors environ quarante-quatre ans.

« Voici, dit-elle, une vision dont Dieu me favorisa plusieurs fois. J'apercevais près de moi, à mon côté gauche, un ange petit et très beau. Je lui voyais entre les mains un long dard qui était d'or et dont la pointe semblait être de feu. A plusieurs reprises l'ange le plongeait au travers de mon cœur, et, en le retirant, il me laissait tout embrasée de l'amour de Dieu (1). » Pressée par cette recrudescence de l'amour divin, Thérèse, avec la permission de son confesseur, émit le vœu héroïque de faire en toutes choses ce qu'elle croirait être le plus parfait et le plus agréable à Dieu.

Voici maintenant ce qu'elle raconte de sa terrible vision de l'enfer. « Etant un jour en prière, je me trouvai tout d'un coup, je ne sais comment, plongée en enfer. Je compris que Dieu voulait m'y faire voir la place où devait m'entraîner ma vie de dissipation, si je n'y avais renoncé, parce que, insensiblement, elle m'aurait fait tomber dans des fautes graves. L'entrée de ce lieu de tourments me parut ressembler à un canal long et étroit, obscur et bas comme un four, dont le sol était recouvert d'une eau fangeuse, pestilentielle et remplie de serpents venimeux. Ce passage aboutissait à une muraille dans laquelle était creusée une cavité où je me vis renfermer, mais si à l'étroit que je ne pouvais ni m'y asseoir, ni m'y coucher. Les murs semblaient peser sur moi et me presser pour m'étouffer. Je sentis dans mon âme un feu qui ne se peut décrire et dans mon corps d'intolérables douleurs. Dans ma vie j'avais enduré, de l'aveu des médecins, les plus grandes douleurs qu'on puisse endurer ici-bas : elles ne sont rien cependant en comparaison de ce que je souffris

(1) Le cœur de sainte Thérèse, miraculeusement conservé à Albe de Tormez, a gardé la cicatrice de cette divine blessure, cicatrice longue et profonde, qui divise le cœur presque en deux.

Cœur de sainte Thérèse conservé au couvent d'Albe de Tormès.



en cette vision. Ce qui mettait le comble à ces tortures, c'est la pensée qu'elles seraient sans fin et sans adoucissement. Encore ne sont-elles rien à leur tour auprès de l'agonie de l'âme, qui ressent un brisement, un désespoir, une tristesse que j'essaierais en vain d'expliquer. Je me sentais brûler et hacher en mille morceaux sans voir ni comprendre comment cela se faisait. Je ne crains pas de le dire, le supplice des supplices en enfer c'est ce feu intérieur et ce désespoir de l'âme. Là, point de lumière, mais des ténèbres épaisses; cependant on y perçoit tout ce qui peut être le plus pénible à la vue.

« Tout ce qu'on peut entendre dire de l'enfer, tout ce que j'en avais lu dans les livres, tous les supplices des damnés décrits par les auteurs, tout cela n'est rien auprès de la réalité, ou plutôt c'est la même différence qu'entre un portrait et une personne vivante (1).

« Il s'est écoulé six ans depuis cette vision et son seul souvenir, en l'écrivant, glace mon sang dans mes veines. Ce souvenir me donne du courage pour supporter toutes les tribulations et contradictions de la vie. *Depuis ce jour*

(1) Saint Augustin avait déjà dit auparavant que le feu de ce monde n'est qu'un feu en peinture au regard de celui qui brûle les réprouvés.

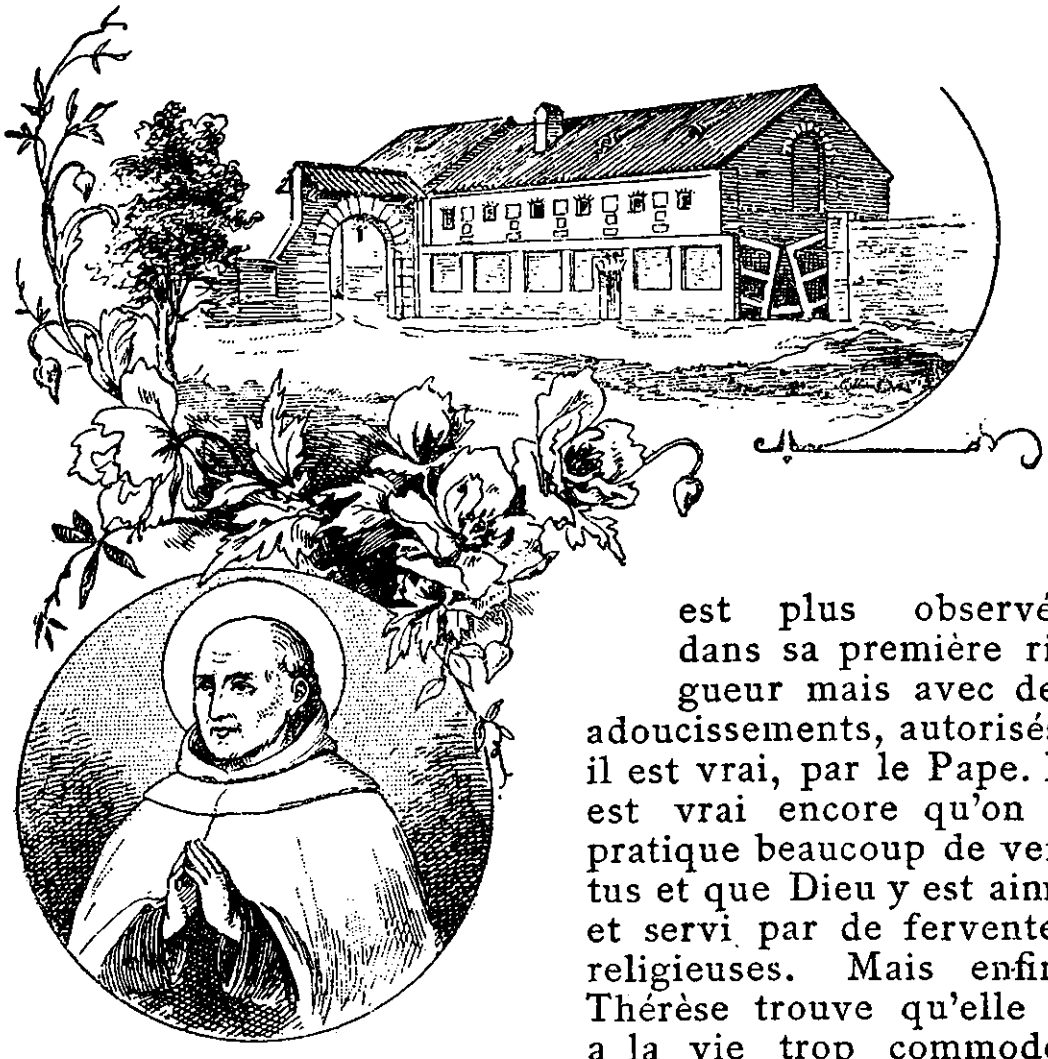
tout me paraît facile à supporter vis-à-vis d'un seul instant que je passai dans ce cruel supplice. Cette vision a aussi allumé dans mon cœur la plus vive reconnaissance envers ce Dieu qui m'a délivrée de tels tourments. Elle a en outre fait naître en moi une indicible douleur à la vue de tant d'âmes qui se perdent, et en particulier de ces hérétiques que le baptême avait fait membres de l'Eglise. Elle m'a donné en même temps les plus ardents désirs de travailler à leur salut. Pour arracher une seule âme à de si horribles supplices, je le sens, je suis prête à immoler mille fois ma vie. Quelle affliction ne devons-nous pas éprouver en voyant une âme livrée pour l'éternité à un tourment qui surpasse tous les tourments ! Qui pourrait soutenir un tel spectacle ? Quel cœur n'en serait pas déchiré ? Si nous sommes touchés de compassion pour des misères qui durent peu, que devons-nous sentir pour des douleurs qui n'auront pas de fin ! Et pouvons-nous prendre un seul instant de repos en considérant la perte éternelle de tant d'âmes que le démon entraîne chaque jour avec lui dans l'enfer ?

« *Un autre désir que la même vision a excité en moi, c'est que nous nous occupions tout entiers à l'affaire de notre propre salut.* Non, point de réserves ; faisons tout ce qui dépend de nous pour plaire à Dieu et ne cessons de lui demander à cette fin le secours de sa grâce. Il est bien dangereux de se contenter de médiocres efforts quand il s'agit d'une éternité. Surtout une âme qui tombe à chaque pas dans le péché mortel, comment peut-elle avoir un seul moment de repos et de bonheur ? Au nom du Seigneur, qu'elle se hâte de fuir les occasions, et ce Dieu de bonté ne manquera pas de venir à son secours comme il a fait pour moi.

« O doux Sauveur, daignez me soutenir désormais, afin que je ne tombe plus. Préservez-moi du malheur éternel, je vous en conjure par votre bonté infinie. Ainsi soit il. »

IX. — Sainte Thérèse fonde le couvent de Saint-Joseph.

A la suite de cette vision mystérieuse de l'enfer et d'autres non moins remarquables sur l'éternel bonheur des élus et l'éternel malheur des réprouvés, Thérèse se sent pressée de deux immenses désirs : sauver les autres et se sauver plus sûrement elle-même. Comment pense-t-elle parvenir à réaliser ce double but ? *En observant sa Règle le plus parfaitement qu'elle pourrait et en offrant à Dieu beaucoup de prières et de pénitences pour la conversion des pécheurs et des hérétiques.* Or, dans le monastère qu'elle habite, la chose lui est impossible, parce que la Règle n'y



est plus observée dans sa première rigueur mais avec des adoucissements, autorisés, il est vrai, par le Pape. Il est vrai encore qu'on y pratique beaucoup de vertus et que Dieu y est aimé et servi par de ferventes religieuses. Mais enfin, Thérèse trouve qu'elle y a la vie trop commode, pas assez d'oraison et des rapports avec le monde trop fréquents. Elle aspire à vivre dans un couvent où l'on observera la Règle primitive du Carmel, des jeûnes plus rigoureux, une abstinence perpétuelle, une sévère clôture... Tel est le rêve de Thérèse.

Or, le soir du 16 juillet 1560, en la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, qui avait amené au monastère un grand concours de monde, quelques amies de Thérèse, parentes ou religieuses, se trouvaient réunies dans sa cellule. On y parlait de la difficulté de vivre dans le recueillement au milieu d'une communauté si nombreuse. Tout à coup l'une d'entre elles, encore séculière, s'écria : « Eh bien ! nous toutes ici présentes, allons ailleurs pour mener une vie plus solitaire ; si vous vous sentez le courage de vivre comme des religieuses déchaussées, il y aura bien moyen de fonder un monastère. Pour ma part, j'offre pour cela mille ducats de ma dot. » Toutes approuvèrent cette proposition et Thérèse plus qu'aucune autre.

Saint Jean de la Croix inaugura le premier couvent des Carmes déchaussés (p. 28).

« Je me hâtai, écrit-elle, d'en faire part à une dame veuve qui était de mes amies et entrait dans mes sentiments. Elle applaudit à notre projet. Mais une telle entreprise ne présentait guère de succès ; cependant, telle était l'ardeur de nos désirs que tout nous semblait possible. Nous convînmes, cette dame et moi, de beaucoup recommander cette affaire à Dieu.

« Un jour, comme je venais de communier, Notre-Seigneur me commanda expressément *de m'employer de toutes mes forces à l'établissement d'un tel monastère, m'assurant qu'il réussirait et que la ferveur avec laquelle il y serait servi lui procurerait beaucoup de gloire. Il voulait qu'il fût dédié sous le nom de Saint-Joseph. Ce saint veillerait d'un côté à notre garde, la très sainte Vierge à l'autre, tandis que lui-même serait au milieu de nous.* Notre-Seigneur me donnait ici un ordre pressant dont je ne pouvais douter. Cependant je balançais encore, parce que je prévoyais de grandes difficultés et que je me trouvais fort à mon aise où j'étais. Mais le Seigneur me commanda tant de fois la même chose et avec de si graves raisons, que je résolus de m'en ouvrir à mon confesseur. »

Thérèse consulta non seulement son confesseur, mais encore son supérieur provincial ; en outre, saint Pierre d'Alcantara, franciscain ; saint Louis Bertrand, dominicain ; saint François de Borgia, jésuite, et d'autres éminents théologiens et grands serviteurs de Dieu. Ils approuvèrent son projet et l'encouragèrent à l'exécuter. « Mais à peine fut-il connu, écrit-elle, qu'il s'éleva contre nous une persécution qu'il serait trop long de raconter. Que de mots piquants ! que de railleries ! On me traitait de folle. Il n'y avait dans toute la ville presque personne qui ne fût contre nous. Les gens de bien eux-mêmes traitaient notre entreprise de folie. L'âme plongée dans la douleur, je me recommandai à Notre-Seigneur. *Il daigna relever mon courage et me dit que je devais voir par là combien avaient souffert les Saints qui avaient fondé des Ordres religieux ; il ajouta qu'il me restait à endurer beaucoup plus de persécutions que je ne pouvais penser, mais que je ne devais point m'en mettre en peine.*

« Nous trouvant secourues par beaucoup de prières, nous achetâmes une maison bien située mais fort petite. Je ne savais comment j'en ferais un couvent. Mais Notre-Seigneur me dit : « Entre comme tu pourras. Est-ce que moi je n'ai pas souvent manqué de place pour loger ? » La très sainte Vierge daigna aussi m'apparaître avec saint Joseph et me répéta ce que Notre-Seigneur m'avait déjà dit. Je les vis remonter au ciel, accompagnés d'une multitude d'anges. »

Ce n'est qu'après deux ans et au prix de mille traverses que notre Sainte, autorisée par un bref du Saint-Père, put entrer dans cet humble Nazareth, avec quatre demoiselles de la ville à qui elle donna l'habit religieux. A peine la nouvelle se fut-elle répandue, que le démon, furieux, suscita contre ce pauvre monastère, de nouvelles tempêtes qui ne durèrent pas moins de six mois. Le conseil de la ville, plusieurs fois, s'assembla pour délibérer à ce sujet comme si une armée ennemie assiégeait la cité. Il fut décidé que le couvent serait détruit. Mais Dieu ne permit pas cette extrémité.

Jésus, Marie, Joseph veillaient sur le petit troupeau, comme ils l'avaient promis. On en appela au roi qui finit par donner gain de cause aux nouvelles Carmélites.

O grande Sainte, allumez dans nos cœurs, pour le salut des âmes, un véritable zèle que les contradictions ne puissent jamais refroidir et encore moins éteindre.

Durant seize ans, sainte Thérèse fit de fréquents voyages pour fonder des monastères (p. 29).

X. — La grande œuvre de sainte Thérèse.

C'est le 24 août 1562 qu'avait commencé le premier couvent de la Réforme du Carmel. On y observait la Règle primitive donnée par saint Albert, patriarche de Jérusalem. Sainte Thérèse y ajouta de sages constitutions.

En entrant à Saint-Joseph d'Avila, elle se déchaussa, c'est-à-dire qu'en place de sa chaussure elle prit des *alpargates*, espèce de sandales en cordes tressées que portent les pauvres gens de Castille. Elle changea aussi son nom de *Thérèse de Ahumada* en celui de THÉRÈSE DE JÉSUS. Oui, elle fut bien, dès lors, tout entière à Jésus, à ses intérêts, à sa gloire, son bien, sa propriété dont il pouvait disposer d'une manière absolue ; en retour, Jésus se donna complètement à elle, prenant soin de son honneur, de ses œuvres. Une délicieuse légende a symbolisé cette donation parfaite de Thérèse à Jésus et de Jésus à Thérèse. On raconte en effet que sainte Thérèse, traversant un jour le cloître du monastère, rencontra, debout sur l'escalier, un gracieux enfant. Surprise : « D'où venez-vous, mon enfant, et qui êtes-vous ? » lui demanda-t-elle doucement. Il répondit : « Quand vous-même vous m'aurez dit qui vous êtes, je vous dirai qui je suis. — Je suis Thérèse de Jésus. — Et moi, je suis *Jésus de Thérèse* » Et la vision s'évanouit.

Sainte Thérèse n'avait d'abord songé qu'à fonder ce seul monastère de Saint-Joseph d'Avila. Mais la Providence voulait davantage. En 1567, *le Père Général des Carmes l'autorisa à établir d'autres couvents de Carmélites déchaussées, et bientôt il étendit cette permission aux couvents d'hommes. Sur les conseils et d'après les indications de la Sainte, saint Jean de la Croix inaugura très pauvrement, en 1568, le premier monastère des Carmes déchaussés*, à Durvelo. C'est à lui, après sainte Thérèse, que revient l'honneur d'avoir établi le Carmel réformé pour les hommes. C'est lui qui, par ses exemples, ses prières, ses leçons, en a formé les premiers religieux durant l'espace de vingt-trois ans. Comme elle, il s'est élevé à la plus haute perfection et a laissé d'admirables écrits pour la direction des âmes. Il fut aussi constamment le soutien, le consolateur et le guide de ses filles. Le but des Carmes déchaussés, comme celui des Carmélites, est le salut des âmes. Ils s'efforcent de le procurer principalement par l'oraison et la pénitence, et ensuite par la prédication et les autres travaux du saint ministère.

Sainte Thérèse avait cinquante-deux ans quand, pour répondre aux desseins de Dieu, elle entreprit de multi-

plier sur toute l'Espagne des monastères semblables à celui de Saint-Joseph. *A l'âge où d'autres se reposent, cette femme, plus courageuse qu'un homme, embrassa mille fatigues, malgré ses nombreuses infirmités. Durant seize ans*, elle fit à travers le royaume de fréquents voyages pour fonder des monastères ou visiter ceux qui avaient été fondés, se mettant en route en tous temps et en toutes saisons, portée sur un vulgaire chariot, souvent par des chemins pleins de périls et nonobstant la fièvre qui l'accablait. Et dans ces fondations que de contre-temps! que de déboires! que de persécutions, même acharnées!

parce que Dieu a coutume de ne laisser ses œuvres s'établir qu'au prix de bien des croix.

A sa mort il existait trente couvents de sa Réforme : seize de Carmélites et quatorze de Carmes. Neuf ans plus tard (1591), quand mourut saint Jean de la Croix, on en comptait soixante-dix-huit. Lorsque la vénérable Anne de Jésus, compagne de sainte Thérèse, décéda à Bruxelles (1621), ils étaient répandus dans la plupart des Etats de l'Europe et jusqu'au Mexique, en Perse, aux Indes, etc. Le célèbre couvent du Mont-Carmel, en Syrie, après trois cent quarante ans de ruine, fut relevé par les Carmes

Le célèbre couvent du Mont-Carmel restauré en 1827 (p. 30).

déchaussés en 1632. Il a été restauré de nouveau par eux en 1827.

Après trois siècles d'existence, l'œuvre de la grande Réformatrice est restée debout malgré les révolutions. Les austérités qu'on pratique dans cet ordre sont loin d'être au-dessus des forces humaines. Même avec peu de santé, comme dit la Sainte, instruite par l'expérience, on peut les supporter allègrement, pourvu qu'on ait du courage et le véritable esprit intérieur. Elle-même, quoique toujours infirme, les observa joyeusement jusqu'à sa bienheureuse fin qui arriva le 4 octobre 1582.

O Sainte admirable, priez pour nous afin qu'à votre exemple nous sachions nous immoler, corps et âme. pour l'amour de Dieu et l'honneur de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

XI. — **Mort de sainte Thérèse.**

Après avoir fait la fondation de Burgos qui lui coûta plus de peines que nulle autre, Thérèse, épuisée par la fièvre, revenait à Avila quand un ordre du supérieur provincial lui enjoignit de se rendre aussitôt à Albe où elle était demandée. Obéissante jusqu'à la mort, elle se dirigea vers cette ville et y parvint, presque mourante, le 20 septembre vers les six heures du soir. Cependant les jours suivants elle voulut encore suivre les exercices de la communauté, mais le 29 elle dut garder le lit. Le 2 octobre elle demanda à se confesser ; le 3 on lui donna le saint Viatique. En l'attendant, se tournant vers les religieuses : « Pardonnez-moi, mes filles, leur dit-elle, les mauvais exemples que je vous ai donnés. N'imitez pas mes fautes, car je suis une grande pécheresse, mais *gardez bien votre Règle et vos Constitutions ; obéissez toujours à vos supérieurs, je vous le demande pour l'amour de Dieu.* » Quand la clochette annonça le Saint-Sacrement, malgré son épuisement, elle se redressa sur son lit et s'y mit à genoux, et, entre autres paroles, elle s'écria : « O Seigneur ! elle est donc venue l'heure tant désirée... Il est temps de partir ; il est temps de nous voir... » Elle resta longtemps absorbée dans l'action de grâces. On l'entendit répéter à plusieurs reprises ces paroles du psautier : *Seigneur, vous ne méprisez pas un cœur contrit et humilié ;* et ces autres : *Enfin je suis fille de l'Eglise ! je meurs fille de l'Eglise !* et encore celles-ci : « Mes sœurs, priez pour que Dieu me pardonne mes péchés. J'espère qu'il me fera miséricorde à cause des mérites de Notre-Seigneur. Ne m'oubliez pas quand je serai en purgatoire. » La nuit se passa dans de

très grandes souffrances. Le 4, à sept heures du matin, s'étant couchée sur le côté gauche, le crucifix en mains, elle parut entrer dans une prière douce et profondément recueillie. Après être restée quatorze heures dans cet état, elle exhala doucement son âme, plutôt par la violence de l'amour divin que par l'effet de la maladie.

Son corps est resté incorruptible et il en découle une huile parfumée. Thérèse de Jésus fut mise au rang des Bienheureux en 1614, et au nombre des Saints neuf ans plus tard. Ses immortels écrits font l'admiration du monde entier.

O grande sainte Thérèse, suscitez beaucoup d'âmes d'oraison qui jour et nuit lèvent leurs mains suppliantes sur la sainte montagne du Carmel et obtiennent la victoire à ceux qui combattent dans la plaine pour la cause de Dieu et de son Eglise.

XII. — Crédit de sainte Thérèse auprès de Dieu

Si l'Espagne, la France et la Belgique ont échappé au naufrage de l'hérésie protestante et conservé la foi catho-

« O Seigneur, il est temps de partir ; il est temps de nous voir » (p. 30).

lique, plusieurs prétendent qu'on le doit à l'intercession de sainte Thérèse et à son œuvre qui fut établie en ces pays dès son début ou à peu près. Une autre tradition veut que notre Sainte, par ses prières, ait converti autant d'âmes que saint François-Xavier par ses prédications apostoliques. Or on sait que ce grand missionnaire baptisa plus d'un million d'infidèles. Quoi qu'il en soit, il est certain que ce qui détermina Thérèse (elle l'affirme elle-même) à établir la réforme du Carmel, ce fut surtout la pensée d'arrêter, par l'oraison et la pénitence, les ravages de l'hérésie, particulièrement en FRANCE où elle menaçait alors d'entraîner tout le royaume.

Oh ! invoquons donc beaucoup sainte Thérèse, en même temps que saint François de Sales, *pour la conservation de la foi, si affaiblie de nos jours, et pour le retour des dissidents à la véritable Eglise. Il ne faut pas douter qu'elle ne jouisse, pour cela, d'un grand crédit auprès de Dieu.*

Il est bon aussi de mettre les œuvres de zèle sous sa protection. Saint Alphonse de Liguori l'avait choisie pour patronne de ses travaux évangéliques : on sait combien ils ont été fructueux. Ce Saint composa en son honneur une neuvaine bien connue que nous ne saurions trop recommander à tous.

Du reste, notre Sainte est si aimable et *si reconnaissante de tout ce qu'on fait pour elle*, qu'elle est toujours disposée à nous venir en aide dans toutes nos nécessités, même temporelles, dès que nous ne lui demandons rien qui soit contraire à la gloire de Dieu ou à notre salut. Il faudrait de gros volumes pour raconter les miracles de bonté que Dieu a opérés par sa glorieuse servante.

O mon Dieu, merci de nous avoir donné la grande et douce sainte Thérèse ; et vous, ô Thérèse de Jésus, soyez louée sans cesse pour tout le bien que vous avez fait aux âmes, pour l'honneur si grand que vous avez procuré au divin Sauveur et à sa Mère. Tout indignes que nous sommes, nous vous prions de nous bénir et de nous obtenir les ineffables bénédictions du Cœur de Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui louange, amour et gloire soient dans tous les siècles.

Abbeville. — C. Paillart, imprimeur-éditeur des *Brochures illustrées de Propagande catholique.*

SIGNET DE SAINTE THÉRÈSE

Que rien ne te trouble !
Que rien ne t'effraie !
Tout passe.
Dieu ne change pas.
La patience obtient tout.
A qui possède Dieu
Rien ne manque,
Dieu seul suffit.

SONNET DE SAINTE THÉRÈSE

à Jésus crucifié.

Ce qui m'excite à t'aimer, ô mon Dieu !
Ce n'est pas l'heureux ciel que mon espoir devance
Ce qui m'excite à t'épargner l'offense,
Ce n'est pas l'enfer sombre et l'horreur de son feu

C'est toi, mon Dieu, toi, par ton libre vœu,
Cloué sur cette croix où t'atteint l'insolence ;
C'est ton saint corps sous l'épine et la lance,
Où tous les aiguillons de la mort sont en jeu.

Voilà ce qui m'éprend et d'amour si suprême,
O mon Dieu ! que, sans ciel même, je t'aimerais ;
Que, même sans enfer, encor je te craindrais !

Tu n'as rien à donner, mon Dieu, pour que je t'aime
Car si profond que soit mon espoir, en l'ôtant,
Mon amour irait seul et t'aimerait autant !

S.-B.

C. PAILLART, Imprimeur-Editeur, ABBEVILLE

Brochures illustrées de Propagande Catholique

VIES DE SAINTS

Sainte Agnès.
Saint Antoine de Padoue.
Saint Bruno et la Grande Chartreuse.
Ste Catherine, d'Alexandrie, patronne des jeunes filles.
Sainte Cécile, vierge et mart., patronne des musiciens.
Ste Jeanne de Chantal, fond. de l'Ordre de la Visitation.
Sainte Claire d'Assise.
Le V. P. de la Colombière, de la Compagnie de Jésus.
Le Vénérable Curé d'Ars, J.-B.-M. Vianney.
Saint Dominique, fond. de l'Ordre des Frères-Prêch.
Le V. P. Eudes, fondateur de la Congrégation de Jésus et de Marie.
Saint François d'Assise.
Saint François Régis.
Saint François de Sales.
Saint François-Xavier et la Neuvaine de la Grâce.
Sainte Geneviève, patronne de Paris.
Saint Georges, soldat mart..
Sainte Germaine Cousin, bergère de Pibrac.
Saint Jean Berchmans, patron de la jeunesse.
Saint Jean de Dieu et Notice sur son Ordre.
Saint Benoît-Joseph Labre.
Saint Louis de Gonzague, modèle et patron de la jeunesse chrétienne.
La Bienh. Marguerite-Marie.
La Vén. Louise de Marillac, fondatrice et première Sup. des Filles de la Charité.
Saint Martial, apôtre et patron du dioc. de Limoges.
St Martin, apôtre des Gaules.
St Nicolas, évêque de Myre et patron de la Lorraine.
Le Bienheur. Jean-Gabriel Perboyre.
Sainte Philomène, la thaumaturge du XIXe siècle.
Saint Pierre Fourier.
Saint Remi, apôtre des Gaules et évêque de Reims.
St Roch, l'admirable pèlerin.
Saint J.-B. de la Salle, fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles chrét.
Saint Stanislas Kostka, patron de la Pologne et de la jeunesse studieuse.
Sainte Thérèse, sa vie d'après ses mémoires..
Saint Vincent de Paul.

Envoi du Catalogue sur demande.

Ces Brochures se trouvent également à Paris, *chez* **Charles AMAT**, *libraire*, 11, *rue Cassette.*

SAINTE URSULE

ET SES COMPAGNES

VIERGES ET MARTYRES

C. PAILLART. IMPRIMEUR-ÉDITEUR, ABBEVILLE

LETTRE DE Mgr FALLIÈRES

Evêque de S^t-Brieuc et Tréguier

A Monsieur C PAILLART

Editeur des Brochures illustrées de Propagande Catholique

ABBEVILLE (Somme)

Saint-Brieuc, le 25 juin 1894.

Cher Monsieur,

Les Ursulines de Quintin m'ayant demandé la permission de faire imprimer un petit opuscule qui a pour titre : Sainte Ursule et ses Compagnes, Vierges et Martyres, *je leur ai d'autant plus volontiers accordé cette autorisation que je connaissais parfaitement l'auteur de cette pieuse et intéressante étude.*

En vous confiant le soin d'une publication destinée à propager dans le monde entier le culte et l'amour de Sainte Ursule, nos chères Religieuses de Quintin savaient bien qu'elles ne pouvaient mieux choisir leur éditeur. C'est votre spécialité, en effet, votre mérite et votre gloire de populariser les Saints, protecteurs de la jeunesse, les lieux de pèlerinage, les gloires de la sainte Eglise. Vos illustrations si goûtées dans les presbytères, les couvents et les écoles chrétiennes, sont à elles seules un magnifique apostolat.

Il m'est doux de penser que vous êtes l'auteur ou l'instrument d'un si grand bien.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance de mes sentiments affectueux et bien dévoués.

† PIERRE-MARIE,

Evêque de Saint-Brieuc et Tréguier.

SAINTE URSULE & SES COMPAGNES

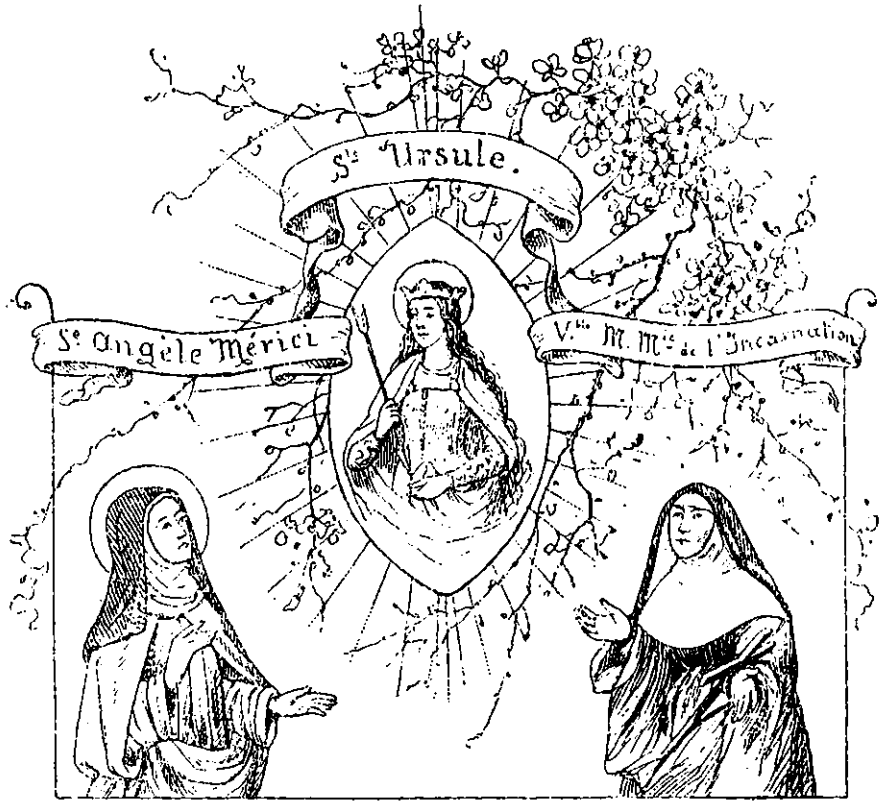
Notre But. — Avec bien plus de raisons que l'un des derniers biographes de sainte Ursule, M. J.-B. Dutron, nous dirons au début de cet opuscule : « Loin de nous la « pensée de vouloir publier l'histoire de sainte Ursule « avec toute la sévérité d'un savant et d'un bénédictin. « Ce travail est au-dessus de nos faibles forces. D'ailleurs « nous osons dé- « clarer le fait « irréalisable, à « moins qu'on ne « veuille réduire « cette belle vie à « quelques lignes « froides et pres- « que sans intérêt. « Nous avons es- « sayé de recons- « tituer cette belle « figure des pre- « miers siècles, de « faire refleurir « cette tendre fleur « qui croît au ber- « ceau de l'Eglise, « avec une partie « du prestige qui « l'environne, et « telle que nous « la révèle le « moyen âge. »

Armes de Cologne.

Notre but, à nous, est bien plus modeste encore. Nous voudrions faire revivre, dans sa simplicité, cette radieuse figure de vierge et de martyre, la donner en exemple à ces générations de jeunes filles qui s'abritent sous son manteau béni, et lui demandent lumière, force et protection. Nous voudrions répondre au désir des âmes qui s'intéressent, à un titre ou à un autre, à l'Ordre religieux qui porte le nom de cette grande Sainte, à l'Ordre si renommé,

si populaire, toujours si jeune et si vivace des Ursulines, malgré ses trois siècles d'existence.

Certitude historique. — Pour l'atteindre nous prendrons pour guides les hagiographes les plus estimés. Bien des doutes ont pu être émis sur les détails de la vie de sainte Ursule. La poésie, au service de la piété, a jonché de fleurs sa tombe et celle de ses compagnes; le sujet était assez gracieux, la scène du martyre assez grandiose pour tenter des plumes ardentes mais peu discrètes. On ne



touche pas à l'histoire, même pour l'embellir. D'un autre côté, la critique hostile est venue, acerbe, batailleuse, prête à tout rejeter pêle-mêle, à faire table rase, là où la tradition réclame ses droits, où les monuments se dressent indiscutables, où les miracles, qui sont le cachet de Dieu, apportent leurs affirmations et leurs certitudes.

C'est l'honneur des Bollandistes d'avoir fait disparaître ces fleurs légendaires, comme aussi d'avoir dégagé ces ruines. Aujourd'hui le fait historique est là dans tout l'éclat d'une vérité laborieusement conquise, c'est-à-dire l'immense massacre de onze mille chrétiens, à la tête desquels se trouvait Ursule, que les Huns immolèrent à Cologne, le 21 octobre 451, pour leur foi et leur vertu.

N'avons-nous pas, d'ailleurs, la légende insérée dans le

Les trois Bienheureuses de l'Ordre.

Bréviaire par l'Eglise elle-même. On sait quel soin elle apporte à la rédaction des vies abrégées de ses héros, avec quelle attention scrupuleuse elle fait choix des matériaux qui doivent y entrer. Pourrions-nous désirer un garant plus sûr et plus autorisé de la vérité historique ? Certains de marcher sur un terrain solide, nous serons ainsi plus à l'aise pour tirer de la vie et du martyre de sainte Ursule les enseignements que comporte un tel sujet, et tâcher d'être utile aux âmes si intéressantes que nous avons en vue.

Naissance d'Ursule.

Au commencement du ve siècle régnait dans un des petits Etats qui composaient alors la Grande - Bretagne, depuis appelée Angleterre, un prince de haute vertu, nommé Dionocus, dont la femme, aussi pieuse que lui, se nommait Daria. Dieu accorda à leurs prières une fille qui reçut au baptême le nom d'Ursule. La grâce la prévint dès ses plus jeunes années, et jamais âme ne correspondit avec plus de générosité aux avances du Ciel. D'une piété et d'une modestie merveilleuses, elle ravissait tout son entourage par son recueillement, son amour de l'étude et sa charité. C'était un ange d'innocence et de beauté.

Ses biographes ne tarissent point sur les grâces précoces de cette enfant de bénédiction. L'ancienne histoire attri-

buée à saint Cunibert, archevêque de Cologne, vers l'an 623, rapporte que « cette bénite fille, dès le commencement de sa vie, ayant à peine l'âge « de sa raison, fut tellement prévenue des « plus puissants secours de la grâce divine, « qu'elle commença à concevoir une extrême aversion de « tout ce qui pouvait tant soit peu souiller l'intégrité de « son corps et la pureté de son âme; et tout au contraire « à se passionner de tout ce qui pouvait lui procurer les « biens éternels.

« Mais elle s'étudiait surtout à ne commettre aucun « péché grief qui eut pu luy ravir la robe d'innocence et « l'auréole de la virginité, parmi les délices de la cour, « à quoi ne servaient pas peu les fréquentes oraisons, « méditations et lectures spirituelles dans lesquelles elle « passait non seulement le jour, mais la meilleure partie « de la nuit. »

Elle fuyait les amusements frivoles pour s'attacher uniquement à son avancement spirituel. Déjà on distinguait dans sa démarche, une dignité qu'elle tenait de son rang et, en même temps, une candeur et une simplicité qui révélaient l'innocence de son âme.

A ces pieuses dispositions pour la vertu qui sont le plus bel ornement de son sexe, le Ciel avait joint les qualités naturelles les plus heureuses : une grande pénétration d'esprit, une noblesse de cœur non moins remarquable, une délicatesse de sentiments et une compassion tendre, accom-

Hôpital de Bruges où travailla Memling.

pagnée d'une grande fermeté de caractère. Les dons du Saint-Esprit trouvant une terre si bien disposée y fleurissaient à l'envi. Disons tout en un mot : Une distinction facile, jointe à une vertu déjà mûre, faisaient d'Ursule une des princesses les plus accomplies de son temps ; à douze ans elle était l'admiration de la cour, l'orgueil de sa famille et la joie de l'Eglise.

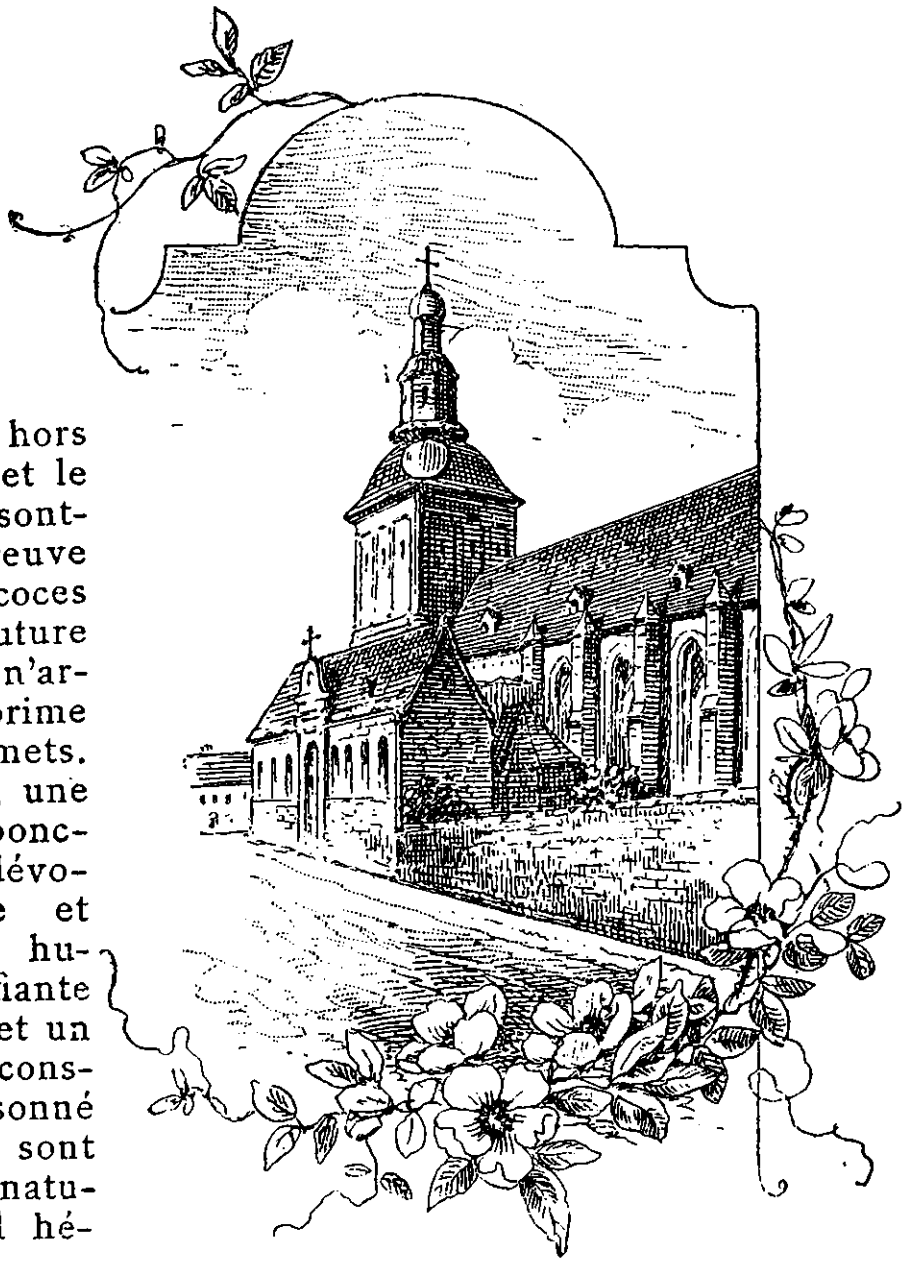
Sa vertueuse adolescence. — Continuons d'écouter le vieux chroniqueur : « Ces exercices fidèlement pratiqués firent naistre dans son cœur un généreux mépris des sceptres et des couronnes et de toutes les grandeurs mondaines. Ce qui arriva à ce point de perfection qu'elle consacra sa virginité à Dieu par un vœu spécial, luy promettant qu'elle n'aurait jamais d'autre espoux que Jésus-Christ, son Fils unique.

« Mais comme cette divine et angélique vertu est étrangère en ce monde immonde, et partant a beaucoup d'adversaires, notre jeune princesse Ursule la conservait soigneusement par le moyen de deux vertus, qui ont coustume de l'accompagner inséparablement, savoir l'humilité et la mortification générale de tous ses sens extérieurs et intérieurs, comme aussi des puissances de son âme ; et parce qu'elle faisait incomparablement plus d'estat de la beauté spirituelle de son âme, par laquelle elle pouvait plaire à son céleste Epoux, que de celle de

Les anges du reliquaire de Bruges.

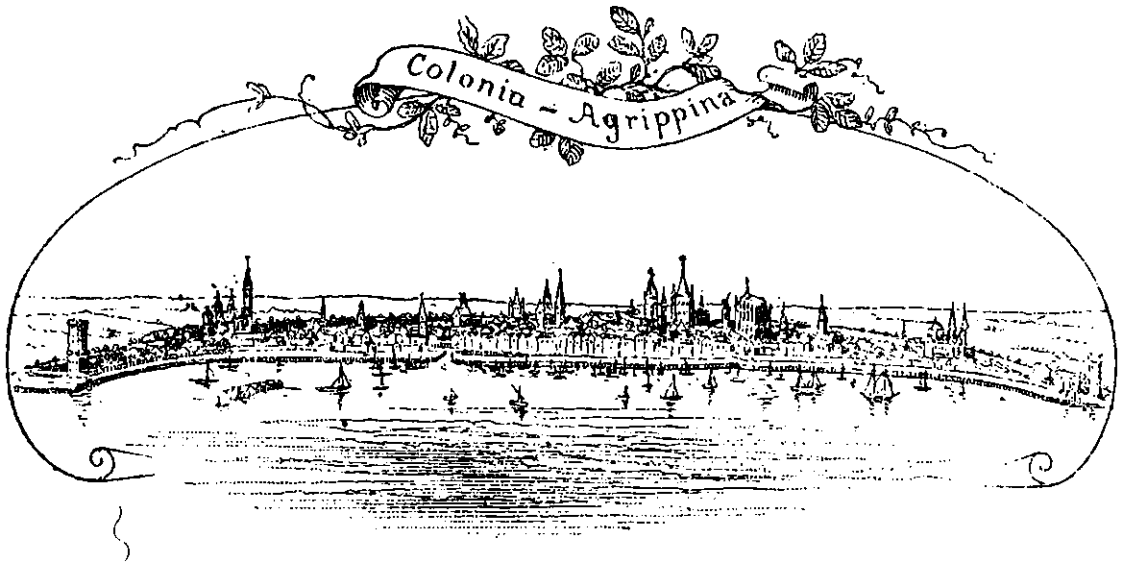
« son corps qui pouvait luy captiver les cœurs des mon-
« dains, ce divin et chaste Espoux des âmes luy départit
« si avantageusement cette secondaire beauté qu'elle ravis-
« sait tous ceux qui la regardaient, en sorte qu'en peu de
« temps, la renommée de ses vertus et de ses perfections,
« tant spirituelles que corporelles, vola non seulement
« dans la Bretagne, mais aussi dans les royaumes voisins. »

Rien n'étonne dans ces naïfs détails ; l'intrépidité d'Ursule, son mépris de la vie en un âge où tout sourit, où tout appelle et séduit, hors l'immolation et le sacrifice, ne sont-ils pas la preuve des vertus précoces de notre future martyre ? On n'arrive pas de prime saut à ces sommets. Une foi vive, une obéissance ponctuelle, une dévotion éclairée et ardente, une humilité défiante d'elle-même et un éloignement constant et raisonné du monde, sont les préludes naturels d'un tel héroïsme.



Les âmes fortement trempées trouvent leurs énergies sans doute dans les vertus infuses déposées en elles par le baptême, mais aussi dans la longue et laborieuse pratique du saint amour de Dieu. « Aimez et faites ce que vous voudrez, » disait saint Augustin. En effet, quand l'amour divin s'est emparé d'un cœur, il est fort comme la mort. Les faits vont parler d'eux-mêmes.

Eglise Sainte-Ursule à Cologne.



Conjonctures politiques. — Vers cette époque, l'empereur Gratien avait envoyé en Bretagne son lieutenant Maxime qui, trahissant son maître, se fit proclamer empereur par ses troupes. Puis, résolu de se créer un Etat indépendant, il députa quelques-uns des siens vers les légions romaines cantonnées dans les Gaules pour leur offrir d'entrer dans son parti. On avait confiance en ses talents militaires ; d'autre part, Gratien n'était pas aimé, le servir c'était donc aller à la fortune, peut-être à la gloire, aussi accueillit-on ses avances. Encouragé par le succès, Maxime passe lui-même la mer et vient tenter une expédition en Armorique, en chasse les anciens colons, et, pour récompenser ses soldats, leur partage cette riche contrée, nouvelle province ajoutée à son empire.

Mais c'était un désert ; l'idée lui vint de demander à la Grande-Bretagne des épouses pour ses nouveaux colons. Il s'en ouvre à Conan, prince breton dont il avait fait un de ses capitaines, et le charge de mener à bonne fin ce projet dont il aura tous les honneurs, puisqu'il sera lui-même chef de ce pays.

Conan accueillit avec joie cette proposition qui le mettait à même de réaliser un désir longtemps nourri au fond de son cœur. Il connaissait les grandes qualités d'Ursule, mais jusqu'ici le courage lui avait manqué de manifester son ambition intime : la Providence semblait lui ouvrir la voie. Devenu général, préfet d'une province romaine, il pouvait désormais offrir avec honneur son nom et sa main. Sans retard des ambassadeurs partent pour la Bretagne avec la mission expresse de demander Ursule, au nom de

Vue générale de Cologne.

Les parents d'Ursule lui transmettent la demande de Conan.

l'Empereur, avec autant de jeunes filles que de nouveaux colons de l'Armorique.

Ces émigrations et levées en masse étaient dans les mœurs d'alors. C'était la tactique de plus d'un conquérant. L'histoire du peuple de Dieu ne mentionne-t-elle pas aussi deux captivités, celle de Babylone et celle de Ninive, en même temps que deux émigrations des pays vainqueurs dans la Palestine ?

Vœu de virginité d'Ursule. — Soit désir d'être agréable au nouveau souverain, soit crainte de lui déplaire, soit espoir, chez les parents, de voir leurs filles entrer en possession des riches apanages échus aux soldats de Maxime, personne ne refusa. Chaque famille se fit un devoir et un honneur de donner une de ses filles. On proposa donc à Ursule cette union brillante, et déjà on la félicitait du haut rang auquel elle étaitappelée. Quel ne fut pas l'étonnement de Dionocus et de Daria lorsque la jeune princesse leur dit ses répugnances et surtout leur fit connaître les motifs de son refus. « Mon père, dit-elle,

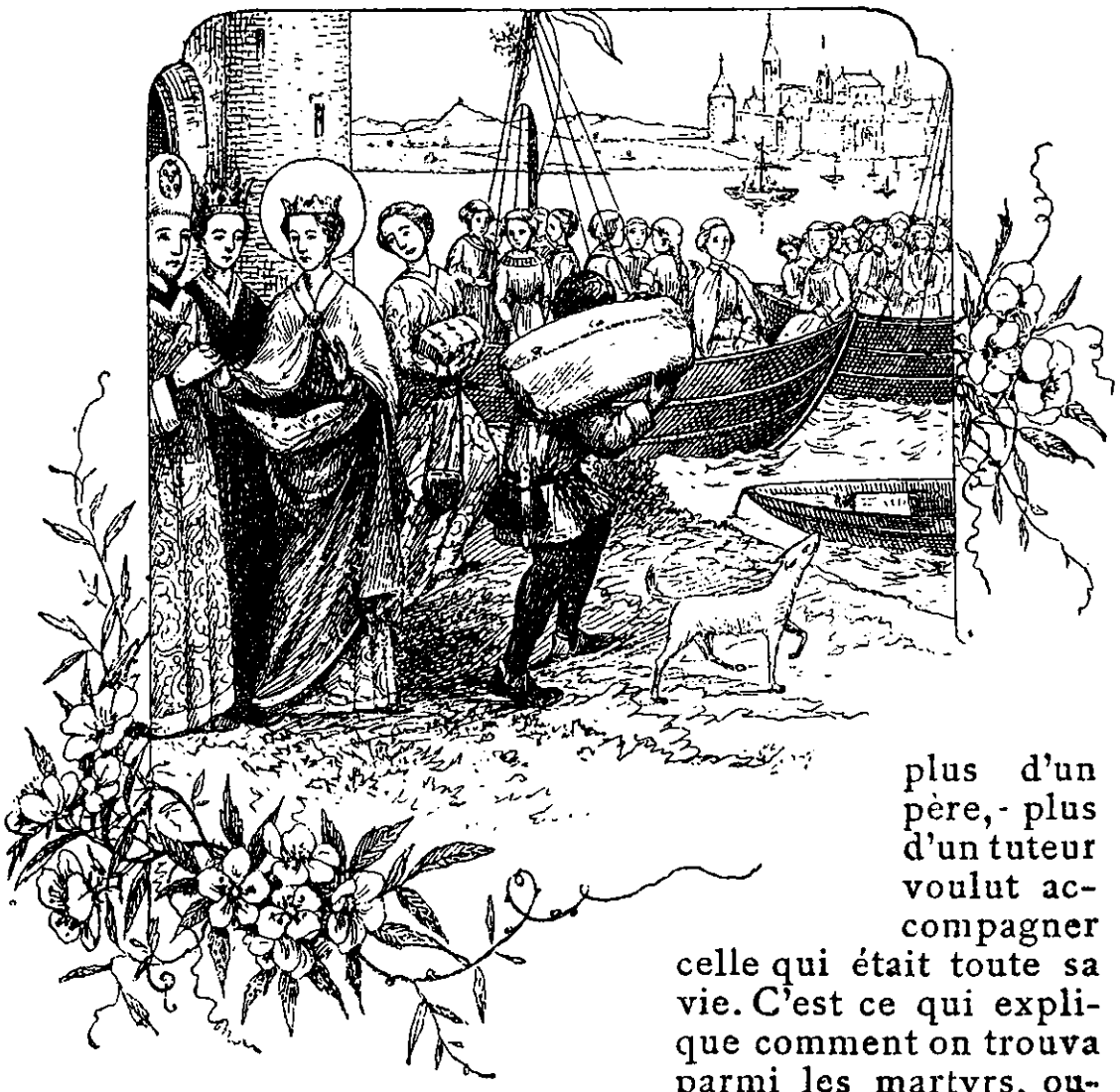
j'ai résolu de demeurer dans une perpétuelle virginité, et de n'avoir jamais pour époux que Jésus-Christ. » Vainement la pressa-t-on de ne point s'opposer à ce projet si plein d'avenir pour elle, et si avantageux pour le royaume; ces considérations ne purent entamer une volonté supérieure aux intérêts humains. Avec respect, mais aussi avec fermeté, elle déclara que rien ne pourrait changer une détermination prise sous l'inspiration de Dieu, mûrie par la réflexion, et à laquelle elle tenait mille fois plus qu'à la vie.

Ursule se choisit des compagnes.

Cependant les jeunes filles se dirigeaient par milliers vers Londres, lieu d'embarquement. Le temps pressait: Dionocus, de peur d'attirer sur son royaume des représailles désastreuses, usa de son autorité pour enjoindre à sa fille d'obéir à l'Empereur. Ursule partit donc, remettant à Dieu le soin de défendre sa cause.

Les apprêts du voyage terminés, il fallut prendre la mer. Les adieux furent déchirants. La plupart des jeunes filles étaient loin de partager l'enthousiasme de leurs parents. Quitter à vingt ans famille, amis, patrie, tout ce que l'on a aimé, le sol qui nous a vu naître, les paysages enchantés qui ont reposé nos yeux d'enfants, ces traditions qui sont l'âme d'un peuple et jusqu'à ces tombeaux qui parlent si doucement et si puissamment au cœur: c'est là un dur sacrifice! Et pour se donner à qui? à un inconnu, peut-être à un idolâtre. Il fallut la force pour les faire descendre dans les vaisseaux qui les attendaient pour les transporter dans leur nouvelle patrie.

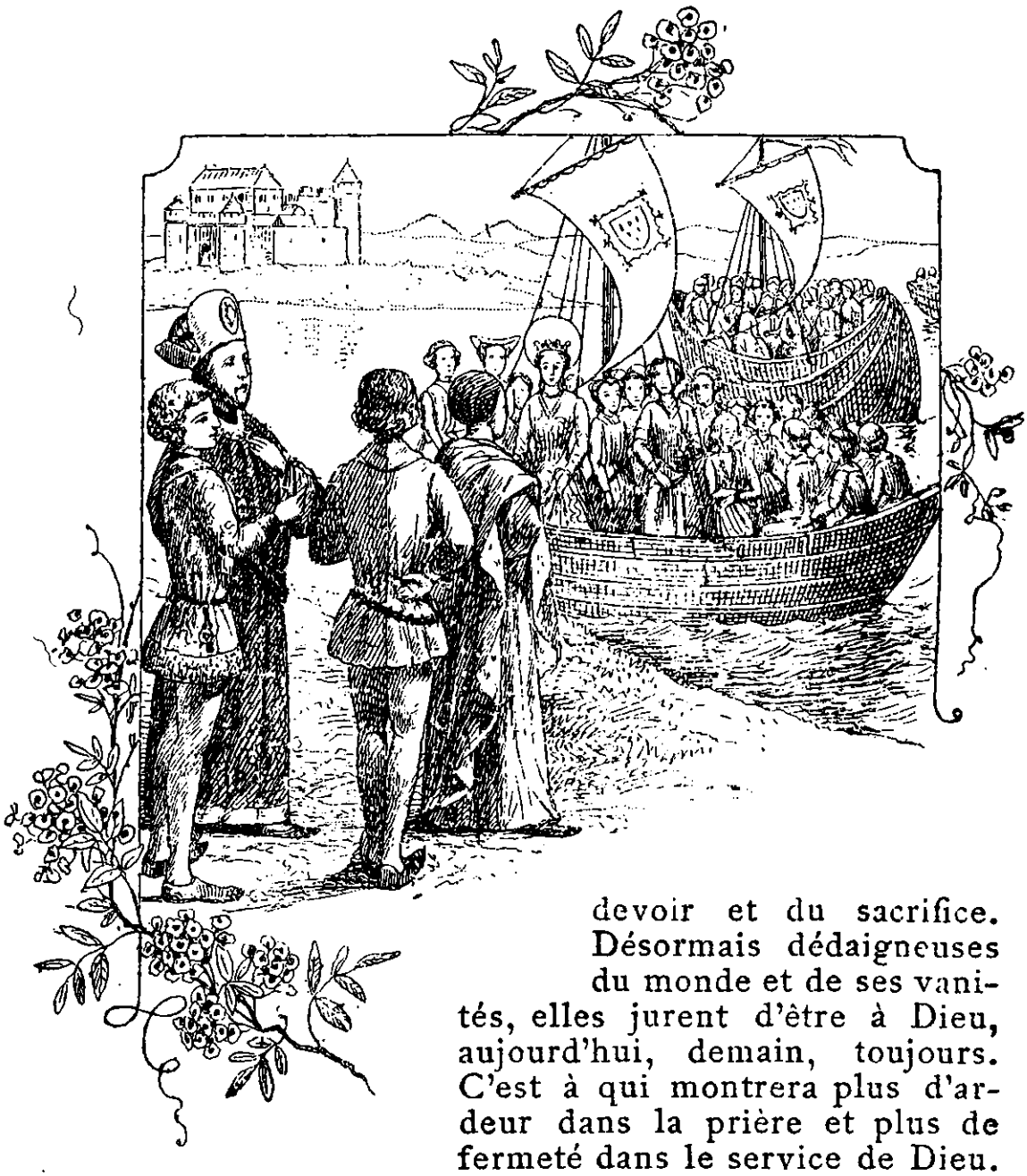
Plus d'une mère ne put se résoudre à quitter sa fille;



plus d'un père, plus d'un tuteur voulut accompagner celle qui était toute sa vie. C'est ce qui explique comment on trouva parmi les martyrs, outre les matelots, des hommes et des femmes plus âgées.

Influence salutaire d'Ursule sur ses compagnes. — Ursule devint vite le centre de cette colonie flottante. Son rang, ses grâces naturelles, rehaussées par tout ce que la piété a de charmes, lui gagnèrent sans peine tous les cœurs ; elle en profita pour se faire l'apôtre de ses jeunes compagnes. Elle leur rappelle les vérités de la foi, les exhorte, les prémunit contre les dangers qui les attendent, les encourage à se montrer chrétiennes courageuses, sans peur comme sans reproche. Elle leur fait entrevoir la beauté de cette vertu qui fait de l'homme l'égal des anges, leur parle avec enthousiasme de ce Jésus à qui elle a donné sa foi et qu'elle aime de toutes les puissances de son âme. A sa voix les larmes coulent, les cœurs s'ouvrent aux douces effusions de l'Esprit divin. Ces jeunes filles, hier frivoles, légères, passionnées pour le plaisir, entrevoient les grandeurs du

Les préparatifs du voyage.



devoir et du sacrifice. Désormais dédaigneuses du monde et de ses vanités, elles jurent d'être à Dieu, aujourd'hui, demain, toujours. C'est à qui montrera plus d'ardeur dans la prière et plus de fermeté dans le service de Dieu. Plusieurs même, prêtant l'oreille aux invites plus intimes du divin Amant des âmes, promettent de s'attacher avec la princesse à la pratique des conseils évangéliques.

Rien de beau, de touchant, disent les anciens auteurs, rien d'admirable comme cette réunion si nombreuse de jeunes chrétiennes étroitement unies par les liens de l'amitié et de la religion ; toutes s'appliquant à garder intact le lys de la pureté, et à honorer par leur innocence l'innocence divine de Jésus, leur Maître et leur Sauveur. Le peuple qui les admire les désigne déjà sous le nom de *Légion virginale*.

Le départ.

Intervention visible de la Providence. — Cependant l'heure de lever l'ancre était arrivée. On part au chant des cantiques pieux, sous la sauvegarde de Marie, la Reine des vierges et l'Etoile de la mer. Les navires filaient à pleines voiles et déjà la Bretagne disparaissait au loin dans la brume lorsque tout à coup une tempête violente se déclare. Les vents tumultueux se déchaînent, les flots bondissent et secouent la petite flotte perdue dans un épais brouillard. Le tonnerre gronde, les éclairs rapides ne laissent entrevoir que des abîmes. Un naufrage, la mort: tout est à craindre. Tandis que les matelots s'épuisent en efforts impuissants, Ursule tressaille au fond de son âme: elle voit le Ciel s'armer pour sa défense, les éléments s'ameuter pour briser la volonté des hommes. Pleine de sérénité, elle passe dans les rangs de ses sœurs épouvantées, rassure les pilotes et les gens de l'équipage, et leur jure qu'aucun malheur ne les touchera.

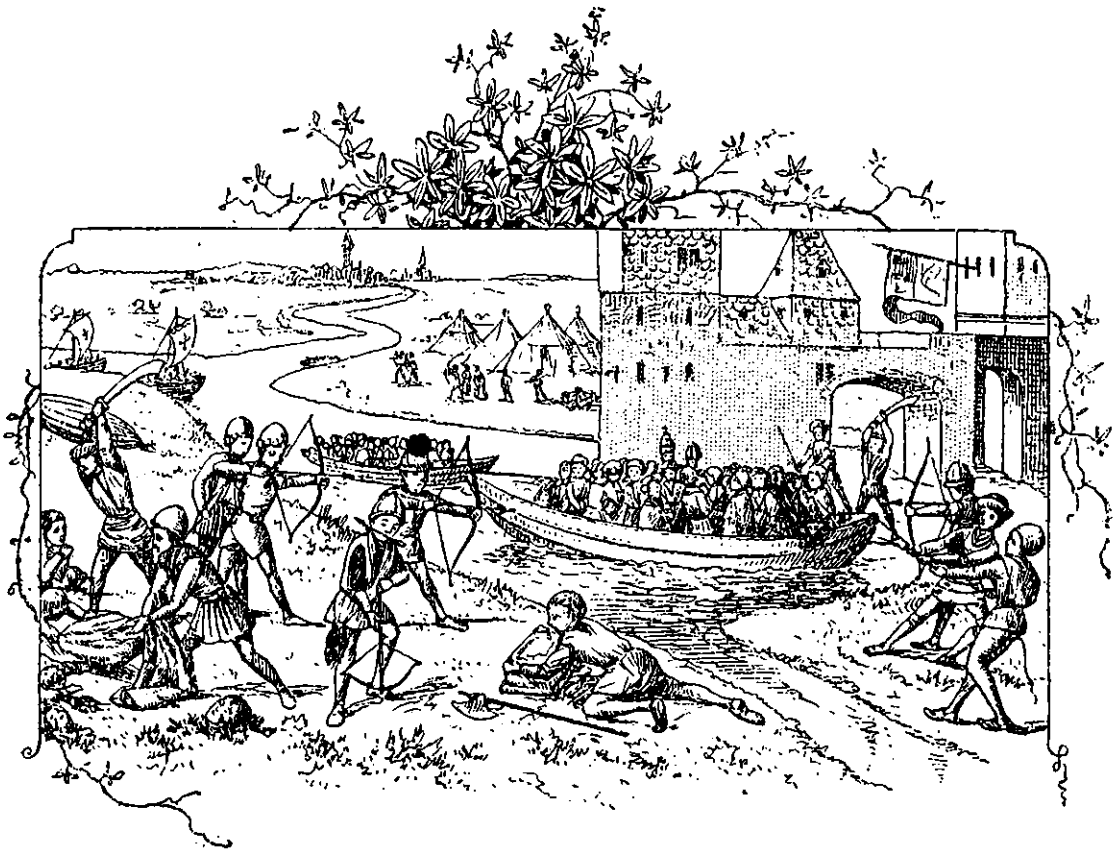
La tourmente dura longtemps ; des heures, des jours peut-être se passèrent dans l'angoisse et la terreur. Son courage s'affermissait à chaque instant. Confiante au Dieu de ses serments elle était sûre de la victoire finale.

En effet au moment où tout paraissait perdu, la Providence, qui préside aux flots comme aux événements humains, fit aborder la petite flotte bretonne sur les côtes de la Batavie ou Pays-Bas. De là on remonta jusqu'à

Cologne où les vierges chrétiennes furent accueillies avec d'autant plus d'empressement et de distinction que l'on apprit le miracle qui les avait sauvées. Elles croyaient arriver au calme et à la sécurité, elles allaient à la mort et au triomphe.

Le Martyre. — Une armée de Huns ravageait alors ces contrées. Attila son chef s'était proclamé le *Fléau de Dieu*, et dans son orgueil il s'était écrié : « Je suis le marteau de l'Univers, devant moi « l'étoile tombe, « le sol tremble, « l'herbe ne pousse plus là où mon « cheval a posé le « pied. » Or, le barbare venait de subir une défaite humiliante dans les plaines de Châlons. Cerné par Aétius, général des troupes romaines, il avait laissé 160,000 morts ou blessés sur le champ de bataille. Plein de rage, dévoré du désir de la vengeance, il remontait vers le Rhin après avoir saccagé Arras, Cambrai et Tournai.

Les peuples pris de frayeur, fuyaient à son approche; les plus braves laissaient tomber leurs armes. Le lion furieux mettait tout à feu et à sang. Cologne ferme ses portes ; mais prise d'assaut, elle est livrée au pillage : on ne voit partout que ruines et carnage. Que l'on juge de la joie du barbare, en voyant arriver cette flotte confiante et sans défense, conduite par ces Romains détestés. Un moment, les soldats hésitent devant la nouveauté du spectacle. Ce timide troupeau paralyse



leur haine, mais bientôt la brutalité l'emporte. Il faut ou s'exposer à leurs passions honteuses en se rendant à discrétion, ou mourir pour conserver l'innocence et la foi.

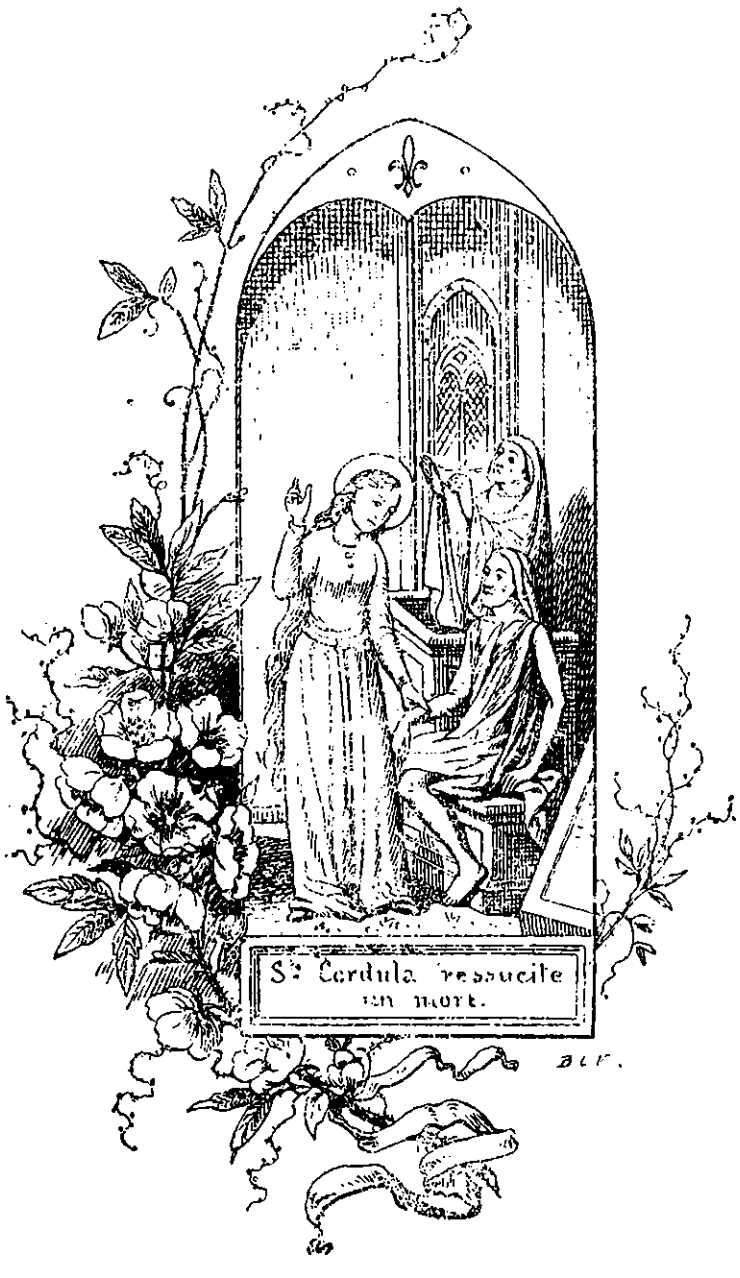
Ursule n'hésite pas : saisissant un étendard, elle s'élance à la tête de ses compagnes pour les animer dans la lutte suprême. Elle leur montre le ciel, Dieu témoin de leur courage, prêt à couronner leur vertu. Ses yeux brillent d'une sainte audace, sa voix forte et vibrante, fait passer dans leurs âmes, l'ardeur qui remplit la sienne. « Voici « le jour désiré, s'écrie-t-elle, voici l'heure de montrer à « Dieu notre foi et notre amour. Ce n'est ni par le hasard « ni par les conseils humains que vous êtes réunies en ce « lieu. Rappelez-vous la protection paternelle de notre « Dieu, rappelez-vous Marie, notre Mère veillant sur notre « pèlerinage. Notre Sauveur et notre Epoux demande « l'holocauste de notre vie, sachons faire pour Lui ce qu'il « a fait pour nous. Personne n'est couronné s'il n'a vaillamment combattu. Notre capitaine Jésus-Christ a marché le premier en tête des martyrs, une légion innombrable de vierges l'ont suivi. Ecoutez, Cécile, Martine, « Flavie, Domitille, toutes ces saintes héroïnes, nous « excitent à souffrir et à mourir comme elles. »

Dignes d'un tel chef, ces vierges courageuses regardent sans pâlir les farouches soldats qui font briller à leurs

Le massacre des saintes martyres.

yeux l'acier de leurs lances et prépa-rent les flèches dont ils vont les percer. « Nous ne crai-« gnons point la « mort, s'écrient-« elles avec en-« thousiasme; « soutenues par « la grâce, nous « demeurerons « fidèles à Dieu « jusqu'au der-« nier soupir. « Vous pouvez « nous arracher « la vie, vous ne « souillerez ni « nos âmes, ni nos « corps. » A ces mots, elles tombent sous une nuée de traits. Ce fut une tuerie horrible. Ivres de sang, ces monstres frappent, frappent toujours. Après les flèches, c'est la lance, c'est la hâche. « Qui pourrait raconter, nous dit un pieux auteur, l'héroïsme de ces tendres victimes. L'une reçoit en plein cœur une flèche meurtrière et consomme en un instant son sacrifice ; une autre expire d'une mort plus lente et offre à Dieu, avec son dernier soupir, l'holocauste de son sang. Celle-ci, voyant arriver son bourreau, tombe à genoux prête à recevoir le coup, celle-là marche d'elle-même au-devant de la mort. » Ursule l'âme intrépide est

partout, soutenue par la foi et plus encore par l'assistance de son Sauveur, qu'elle invoque ; elle encourage ses sœurs à ne rien craindre, moins encore la mort qui est un triomphe. Enfin elle-même tombe percée d'une flèche et meurt la dernière sur les cadavres amoncelés de ses glorieuses compagnes. « *Véritables pierres précieuses pour la cité de Dieu*, dit le Breviaire romain. Ursule entre ainsi dans le ciel en triomphatrice, à la tête de cette troupe couverte de la pourpre du martyre, et portant à la main le lys de la virginité, en même temps que la palme de la vaillance chrétienne. »



Cordula et Avoye ou Aurée. — S'il faut en croire certains auteurs, une des compagnes d'Ursule, saisie d'effroi à l'idée d'une mort imminente, se serait cachée pour échapper aux traits des Barbares. Mais le lendemain, revenue de sa frayeur, honteuse d'elle-même à la vue de ces milliers de victimes courageuses immolées à la gloire du bon Maître, elle serait sortie de sa retraite pour se livrer généreusement à la mort. Elle s'appelait *Cordula*. A son souvenir se rattachent bon nombre d'actes de charité admirables. Ce qui prouve que les âmes d'élite peuvent avoir elles-mêmes un instant de faiblesse, et que Dieu seul est notre force.

Une autre aurait été saisie par des soldats, emportée loin du carnage et gardée à vue par ces misérables aussi corrompus que cruels. Mais ayant réussi à s'échapper de leurs mains, elle se serait retirée dans une solitude située

sur les côtes de la Gaule, près de Boulogne. Les auteurs la désignent sous le nom d'*Avove* ou d'*Aurée*. On la croit cousine de sainte Ursule. Sa vie anachorétique fut bientôt troublée par de nouveaux barbares qui l'enfermèrent dans une tour, et pour la réduire, la condamnèrent à mourir de faim. Mais Dieu n'abandonne pas les siens. Chaque semaine, la Vierge Marie visitait la jeune captive et lui apportait trois pains pour sa subsistance. Ne nous étonnons point de ces miracles répétés. Le Ciel entre en communication avec la terre quand il trouve des âmes dignes de lui. S'il semble fermé pour nous, c'est que nous n'avons ni assez de foi, ni assez de générosité. Elle était si grande la foi des martyres, elle était si généreuse, l'âme capable de tels sacrifices !

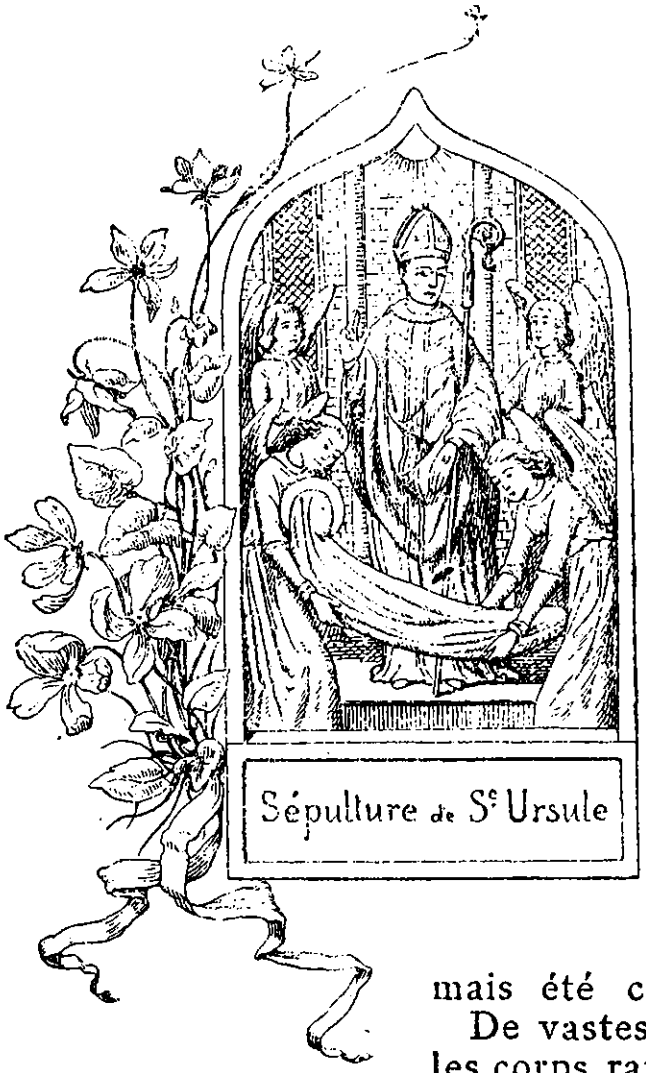
Sainte Avoye nourrie miraculeusement par la Mère de Dieu.

L'art chrétien s'est emparé de cette scène si gracieuse de Marie visitant son enfant, et a reproduit pour les yeux autant que pour le cœur, cet intéressant épisode de la vie de sainte Avoye.

Le culte de sainte *Avoye*, Aurée ou Auray, devint très populaire à Paris. La célèbre abbaye de Saint-Antoine conservait une grande partie de ses reliques, et une rue portait son nom. Il était aussi en grand honneur en Normandie et en Bretagne où les filles de haute naissance s'appelaient volontiers Aurée ou Avoye. Bien des religieuses, aujourd'hui encore, se font une joie pieuse de se réclamer de son patronage.

Sépulture des martyrs. — Sans nous arrêter davantage aux pieuses légendes relatives à quelques-unes des

vierges héroïques dont la Germanie se glorifie de posséder les ossements, disons que les habitants de Cologne recueillirent avec respect leurs dépouilles abandonnées par les bourreaux, et les mirent en terre près d'une colline située dans un des faubourgs de la ville. On enferma plus tard leur sépulture dans une enceinte appelée le *champ de sainte Ursule*, et la rue qui y conduisait s'appela *la rue du Sang*.



On compta onze mille morts tombés sous les coups des Barbares. Dans ce nombre si considérable, se trouvaient des hommes, des femmes, des enfants, des personnes de tout âge et de toute condition. Et parce que tous avaient subi la mort pour la foi, en même temps que sainte Ursule et ses compagnes, la tradition confondit toutes les victimes dans une même dénomination et le massacre de Cologne fut appelé le *martyre de sainte Ursule* et des *onze mille vierges*. Peut-être y avait-il onze mille vierges en dehors des autres martyrs, mais le nombre exact n'a jamais été connu.

De vastes fosses furent creusées, et les corps rangés en lignes parallèles, le visage tourné vers l'Orient et les bras croisés sur la poitrine, selon l'usage du temps. Sur la plaine arrosée de sang, on construisit un sanctuaire qui, devenu la proie des flammes, fut restauré par Clématius au commencement du VIe siècle. Des religieuses, plus tard des chanoinesses, furent préposées à la garde de cette église, qui reçut dans la suite plusieurs agrandissements et embellissements.

Elévation et translation des saintes reliques. — A diverses époques, on leva de terre un grand nombre de saints corps, qui, envoyés à des églises, formèrent leur plus précieux trésor. On rapporte que saint Cunibert, archevêque de Cologne, vers 640, fit la première

invention du corps de sainte Ursule en des circonstances qui méritent d'être signalées. Ce saint prélat célébrait les divins mystères, lorsqu'une colombe vint se reposer sur sa tête, et de là se poser sur l'endroit où sainte Ursule avait été inhumée. On creusa, et bientôt on découvrit une sépulture avec cette inscription: *Sancta Ursula, regina*, Sainte Ursule, reine. Il prit avec respect le chef de l'illustre martyre et le renferma dans un riche reliquaire.

Mais à partir du IXe siècle, les élévations de corps et les translations devinrent plus fréquentes. Plusieurs furent accompagnées de prodiges. On connaît celles de 1005, 1113, 1121, 1142, 1143. La plus célèbre fut celle de 1155. Plus de mille corps furent aussi retrouvés et transférés à Aldemberg en 1182. Souvent des visions surnaturelles dirigeaient les recherches et manifestaient des richesses cachées. La comtesse Marguerite de Flandre en obtint un assez grand nombre dont elle enrichit la plupart des villes de ses Etats. Tournai, Fline, Douai en reçurent; à la fin ces exportations devinrent si répétées que les habitants de Cologne purent craindre que le vide ne se fît dans leur cher trésor. A leur prière le Souverain Pontife Boniface IX défendit, par une Bulle donnée à Rome, près Saint-Pierre en 1381, toute nouvelle translation des vierges Ursulines.

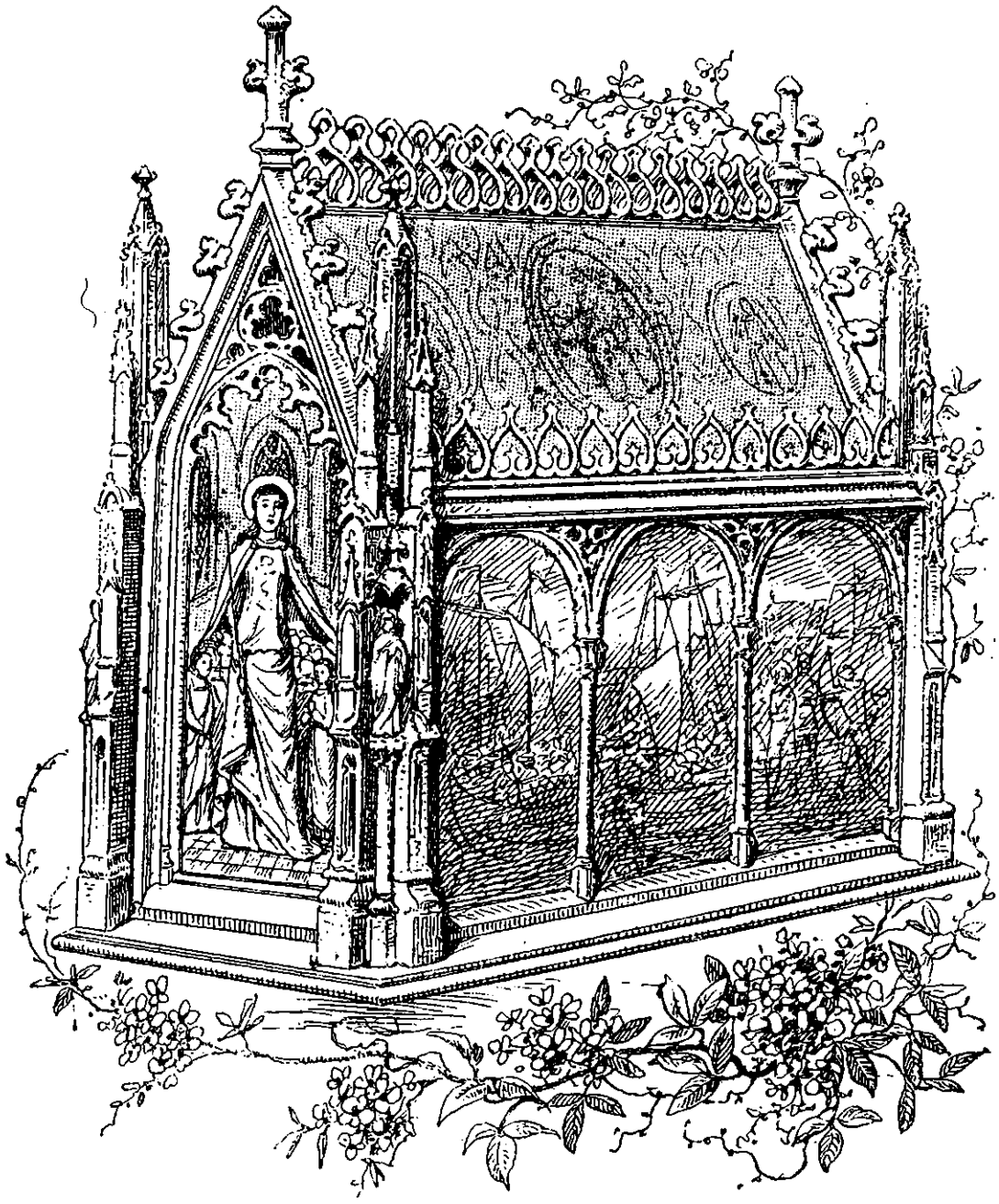
Patronat de sainte Ursule. — Cette sévérité s'adoucit en faveur de certains privilégiés, et aussi pour encourager une dévotion toujours croissante. Ce martyre impressionna grandement les peuples; le nom d'Ursule devint synonyme de protectrice des jeunes filles, de celles

qui les instruisent, et même de tous les étudiants en général. Les collèges les plus célèbres aspirant à se mettre sous la protection de cette héroïne de la foi, il était difficile de leur refuser de participer à de généreuses largesses. Détail remarquable, les Universités de Paris, de Vienne en Autriche, de Coïmbre en Portugal, s'étaient réclamées de son nom.

Au XIII^e^ siècle, le collège de la Sorbonne fut dédié à la martyre de Cologne, et chaque année il faisait prononcer deux panégyriques en son honneur, l'un le matin, l'autre le soir du 21 octobre. Il la fit même représenter dans une gravure célèbre, debout, la tête nimbée, couverte d'un ample manteau recouvrant une partie de sa robe traînante, tenant d'une main la palme du martyre, de l'autre montrant son cœur percé d'une flèche. Au milieu des nuages planent des anges qui la couronnent ; à ses pieds sont deux docteurs, le genou en terre, les mains jointes, les yeux levés vers leur patronne. Au bas du tableau on lit : *Societatem habemus ad invicem*, nous vivons dans une véritable fraternité.

Deux Châsses célèbres. — La ville de Bruges conserve avec une grande vénération une châsse magnifique, renfermant l'avant-bras de sainte Ursule, œuvre remarquable de Memling. Elle mérite une courte description tant à cause de la beauté du travail, que parce qu'elle a fourni une ample matière à l'illustration de cet opuscule.

« C'est, dit Viardot, un morceau d'orfévrerie orné de « ciselures et de peintures. Qu'on se représente une petite « chapelle gothique formant un carré long et n'ayant pas



« deux pieds de hauteur entre sa base et le sommet de « son toit aigu. Les deux façades, les murs latéraux et « la toiture même forment, de leurs bordures d'or fine- « ment sculptées, les cadres de peintures plus fines, plus « précieuses encore, qui sont les fresques de ce temple « en miniature.

« Sur l'une des façades est représentée la Madone et « deux religieuses ; sur l'autre, sainte Ursule tenant à la « main la flèche, et cachant sous son ample manteau des « jeunes filles. Les deux pentes du toit contiennent cha- « cune trois cadres ronds, l'un au centre, les autres plus « petits sur les côtés. Sainte Ursule est peinte sur les deux « cadres du milieu ; là parmi ses compagnes qu'elle semble

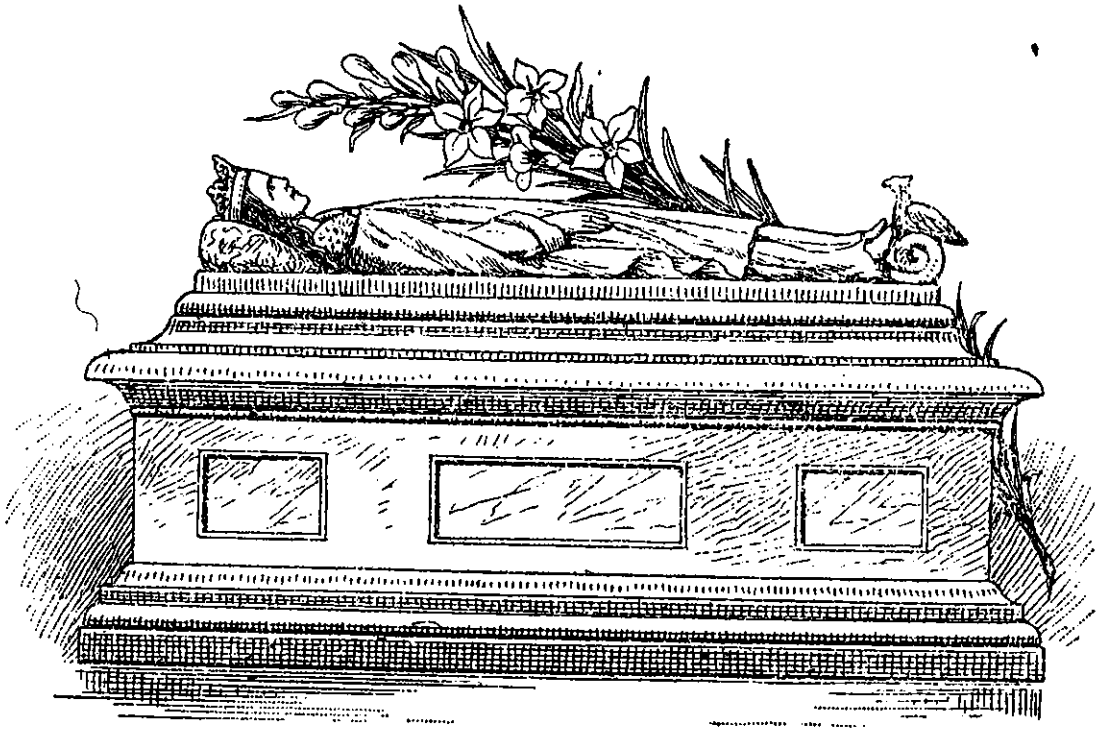
Chasse de sainte Ursule à Bruges.

« mener au combat; ici, agenouillée entre le Père et le « Fils qui la couronnent, tandis que le Saint-Esprit plane « sur sa tête. Les petits cadres latéraux contiennent quatre « anges, qui forment un concert céleste.

« Enfin, sur les deux flancs de la châsse, divisés en six « compartiments, qui ont la forme d'arceaux en ogives, « est représentée toute la légende des vierges de Cologne: « leur départ, la petite flotte bretonne, l'arrivée à Cologne, « le martyre. C'est un grand et magnifique ensemble plein « de vigueur, de noblesse et d'expression religieuse et « pathétique. »

Mais nulle part sainte Ursule n'a reçu autant d'hommages qu'à Cologne, devenue sa patrie adoptive. Son tombeau dans la splendide église qui porte son nom est un des plus riches reliquaires qui soient au monde. Elle est la protectrice aimée de la grande cité allemande. C'est à elle que les habitants s'adressent dans leurs épreuves, à elle qu'ils demandent de bénir et de partager leurs joies; leur confiance séculaire n'a jamais été trompée. Bien des faits pourraient le prouver. Nous nous proposons de faire plus tard un pieux pèlerinage à ses restes vénérés, mais dès maintenant nous voulions dire la place à part que tient Ursule au cœur de la vieille cité d'Agrippa.

Double récompense. — Dieu connaît les siens et les récompense magnifiquement, même en ce monde. Si un verre d'eau donné en son nom et pour son amour mérite une part du ciel, que sera-ce des sacrifices héroïques du martyre? Ursule avait remporté une double

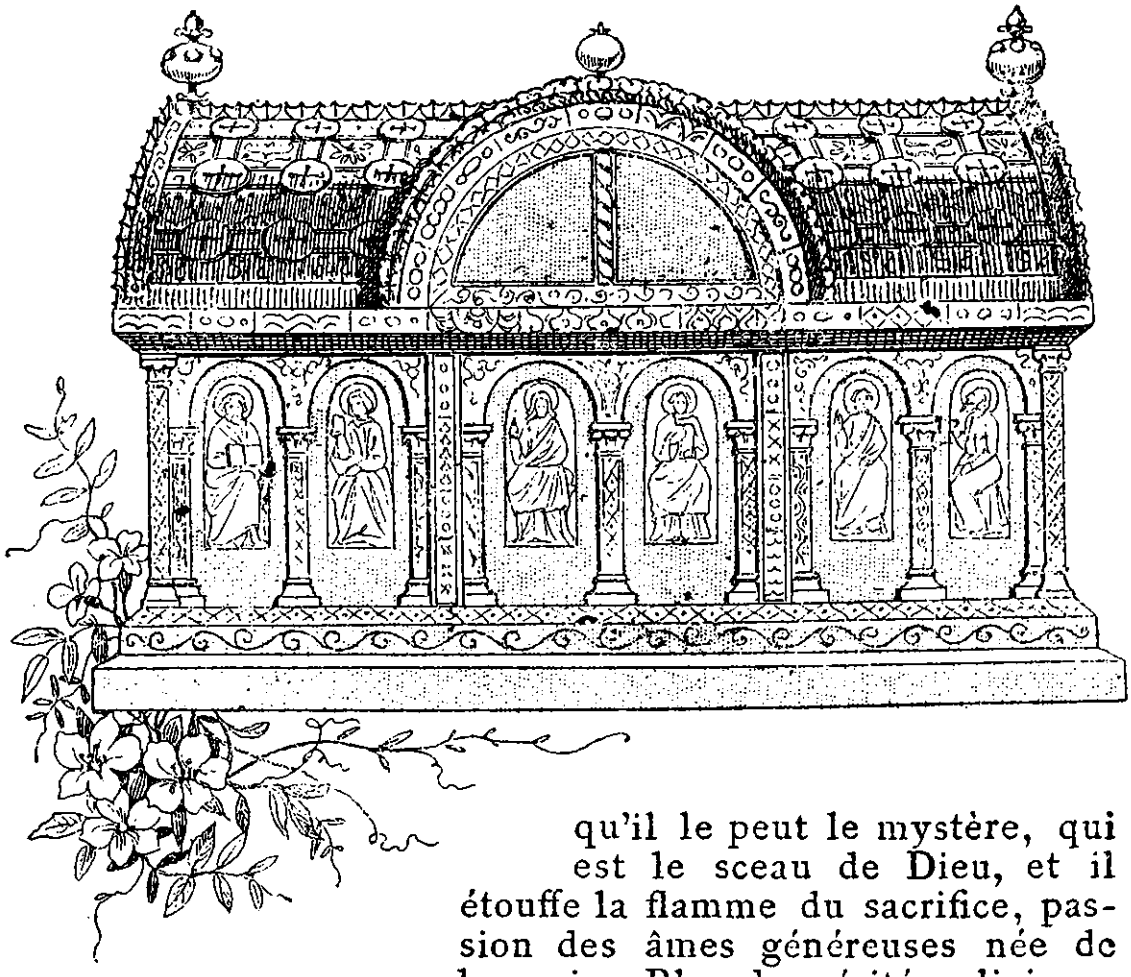


victoire; à la palme du martyre et de la virginité elle avait joint l'auréole des Apôtres. Accomplissant les paroles du Prophète-Roi : Elle amènera au Roi des vierges qui la suivront, ses plus proches parentes lui seront amenées par elle; elle les amènera avec joie et allégresse et les introduira dans le Temple du Roi des rois. *Adducentur Regi Virgines post eam, proximæ ejus afferentur tibi; afferentur in lætitia et exultatione : adducentur in Templum Regis*, elle méritait une gloire de choix. Dieu lui a donné une couronne digne de son apostolat. Si les enfants forment la couronne de leur mère, combien doit être éclatante celle d'Ursule ! Ne jouit-elle pas de la bénédiction accordée à Abraham de voir sa postérité se multiplier comme le sable de la mer, et les étoiles du ciel. Onze mille étoiles ne suffisent point à former son diadème de Reine.

Au XVI^e^ siècle deux familles religieuses célèbres, l'une pour l'instruction des jeunes gens, l'autre pour celle des jeunes filles, naquirent comme spontanément pour défendre l'Eglise attaquée, dépouillée, décimée par l'hérésie protestante. Je veux parler de la Compagnie de Jésus et de l'Ordre fondé par sainte Angèle. Si la première se fit une joie de s'inspirer des glorieux exemples d'Ursule et de propager ses reliques, la seconde fit mieux, elle prit son nom et s'en fit comme un étendard.

Le protestantisme est moins une réforme qu'une défection dans la foi et une lâcheté de conduite. Il supprime autant

Ci-git repose en liesse M^me^ S^te^ Ursule.



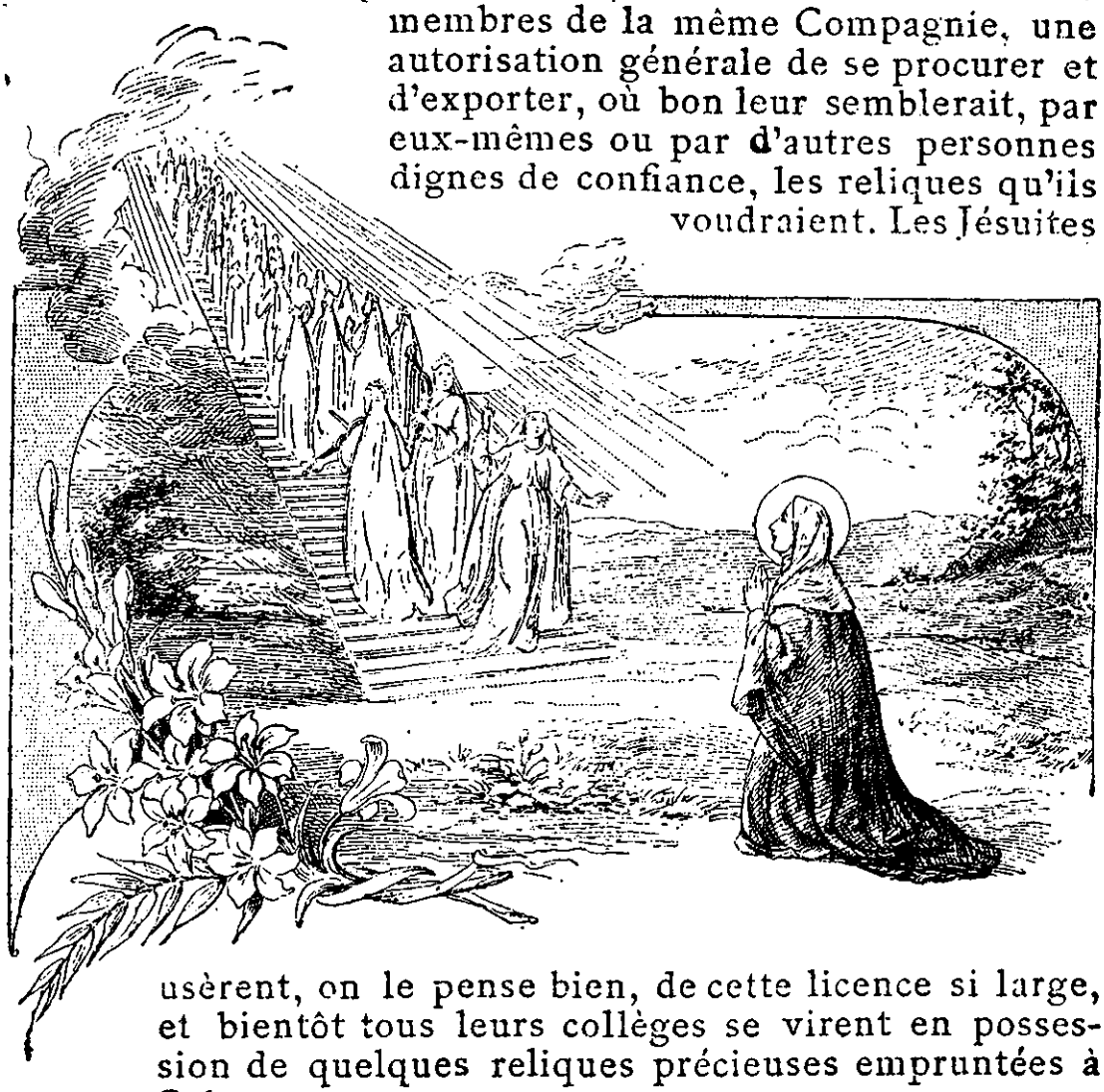
Chasse de sainte Ursule à Cologne.

qu'il le peut le mystère, qui est le sceau de Dieu, et il étouffe la flamme du sacrifice, passion des âmes généreuses née de la croix. Plus de vérité religieuse qui ne soit en même temps et d'abord une vérité rationnelle. Plus de vœux, plus de jeûnes, rien de ce qui rappelle le Crucifié du Golgotha, mais une vie lâche, tiède, sans amour. Aussi Léon XIII a-t-il pu dire dans sa récente encyclique sur les études bibliques, que le protestantisme est le père du rationalisme.

Quoi de plus naturel que de lui opposer la protestation de cette légion de martyrs, magnifique évocation de la foi et du courage des premiers siècles. Recueillons-nous devant un simple reliquaire de martyr, il en sort une voix plus forte que les sophismes, plus concluante que les arguties de la passion; et si ce reliquaire renferme les ossements vénérables de onze mille témoins de la vérité, quelle forte et salutaire leçon!

Les Jésuites. — Nous avons signalé le décret papal défendant toute nouvelle translation des reliques des martyrs de Cologne. Cette défense que le Saint-Siège se réservait de suspendre, fut levée peu à peu, grâce aux supplications des premiers Pères de la Compagnie de Jésus. En 1521, le B. Pierre Lefèvre obtint cinq têtes de

vierges qu'il porta à Lisbonne. En 1548, les P. Gaspar Barzée et Antoine Gomez firent connaître les saintes reliques dans les Indes; en 1551, sur la demande du P. Canisius et du P. Kessel, recteur du collège de Cologne, le nonce Sébastien Pighi ratifia d'abord les translations déjà faites par ces Pères, et donna à tous les autres membres de la même Compagnie, une autorisation générale de se procurer et d'exporter, où bon leur semblerait, par eux-mêmes ou par d'autres personnes dignes de confiance, les reliques qu'ils voudraient. Les Jésuites



Vision de sainte Angèle : l'échelle mystérieuse.

usèrent, on le pense bien, de cette licence si large, et bientôt tous leurs collèges se virent en possession de quelques reliques précieuses empruntées à Cologne.

La fraternité religieuse due à cette protection commune, s'est continuée jusqu'à nos jours, et les fils d'Ignace, bien qu'assez riches par eux-mêmes, n'ont point renié leur patronage antique. On les voit encore offrir avec bonheur la sûreté de leur direction, l'éclat et la force de leur parole aux nouvelles compagnes d'Ursule.

Les Ursulines. — L'intervention surnaturelle fut plus visible encore du côté des Filles de sainte Angèle. Cette pieuse Servante de Dieu, prévenue de dons extraordinaires, et formée pour ainsi dire à l'école directe du Sauveur, avait résolu de travailler efficacement à la gloire

de son divin Epoux, en enseignant les vérités saintes et l'amour du devoir à la jeunesse chrétienne. Pour cela elle réunit autour d'elle plusieurs jeunes personnes de Désenzano, sa patrie, leur exposa ses vues, les anima de son zèle et les décida à former une Société consacrée principalement à l'instruction et à l'éducation des jeunes filles. Mais une telle entreprise était une nouveauté : l'humble vierge s'effrayait à la pensée de créer un ordre religieux. Plusieurs fois cependant Notre-Seigneur l'avait pressée de se mettre enfin et résolûment à l'œuvre. Angèle reculait toujours. Une nuit qu'elle était en prière dans son oratoire, un ange lui apparut armé d'un fouet; saisie de frayeur elle attendait ce que pourrait lui dire l'envoyé céleste. Tout à coup elle se sent comme soulevée par une force mystérieuse. Devant elle Jésus lui-même était debout, le regard sévère : « *Où est donc ta foi? lui dit-il. Après tant de preuves de ma volonté, comment oses-tu tarder encore à fonder un Ordre pour ma gloire et le bien de mon Eglise.* » Angèle terrassée fondit en larmes : « *Oubliez, Seigneur,* s'écria-t-elle, *oubliez les négligences de mon passé, aujourd'hui même je commence.* » Et le divin Maître, satisfait de son acquiescement, disparut laissant dans le cœur de sa Servante une impression de crainte filiale et de zèle ardent qu'elle ne devait oublier jamais.

Apparition du Sauveur à sainte Angèle.

Si Jésus est un Maître qui veut être obéi, il est aussi un Père plein de condescendance pour ses pauvres créatures. A peine l'éclat de sa présence s'était-il fondu dans l'ombre en se retirant qu'une vision plus douce se manifesta. Dans un rayonnement moins vif, au sein de

je ne sais quelle atmosphère apaisante pour les yeux, Ursule parut entourée de plusieurs de ses compagnes. Elle l'engagea à entreprendre sa fondation, lui donna des instructions précises sur la manière de la conduire à bien, lui promettant aide et secours en toute circonstance.

Angèle avait soixante et un ans, douze jeunes filles pour la seconder, mais avec Ursule de quoi n'était-elle point

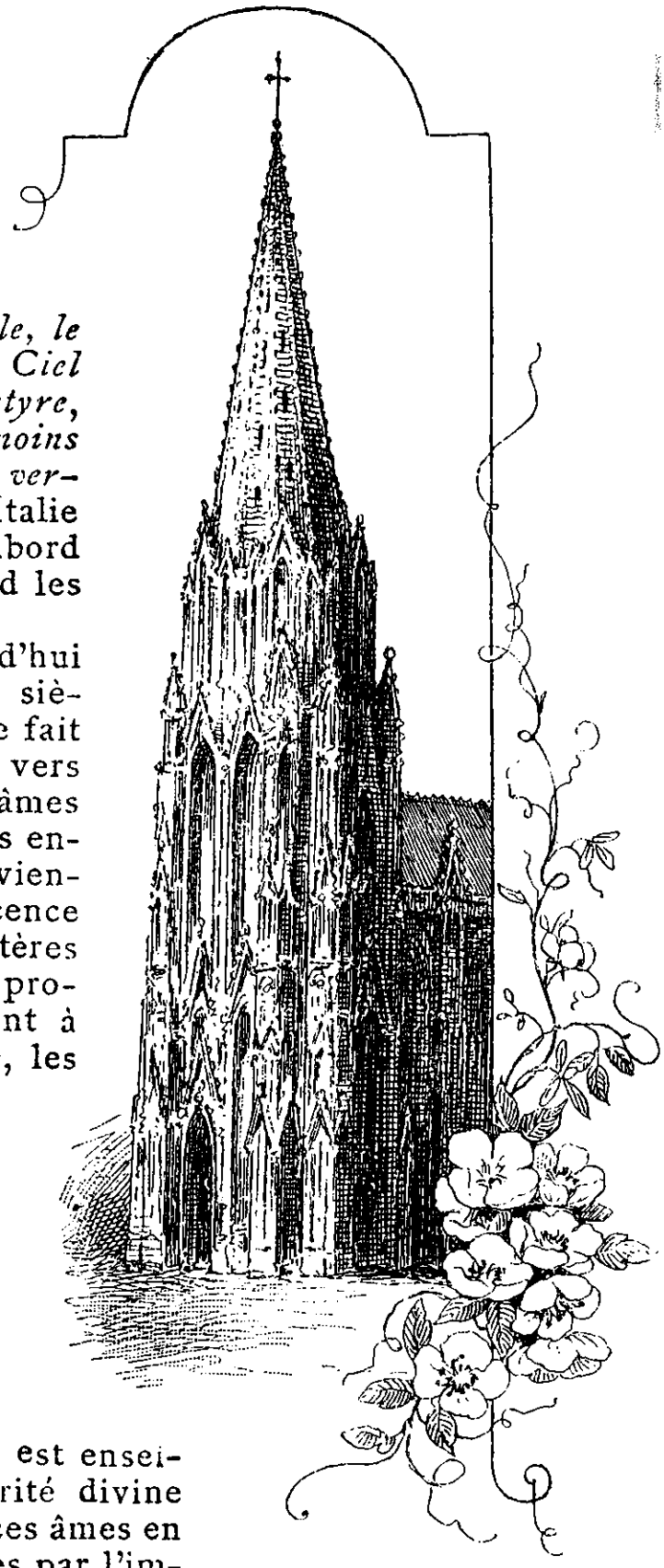
Apparition de sainte Ursule à sainte Angèle.

capable? Elle se plut à croire que dans la vision de l'échelle mystérieuse, principe de sa vocation, les chœurs de vierges qui montaient en triomphe n'étaient autres qu'Ursule et ses compagnes; et, dans son humilité et sa reconnaissance, elle résolut de mettre sa famille religieuse sous le vocable et le patronage de l'illustre martyre de Cologne. « *Mes chères Sœurs,* dit-elle dans le premier chapitre qu'elle présida, *nous serons appelées Ursulines, ou Filles de Sainte-Ursule. Cette vierge qui, par son zèle et*

ses instructions, en a éclairé et sanctifié tant d'autres, sera votre patronne et la mienne. Nous travaillerons sous sa bannière à la propagation de la foi, à l'extirpation du vice et de l'erreur et à l'instruction de notre sexe. Oui, mes chères Filles, si nous n'avons pas comme sainte Ursule, le bonheur de gagner le Ciel par un glorieux martyre, nous y arriverons au moins par l'imitation de ses vertus. » Et de fait, en Italie on les appela tout d'abord les *Ursules* et plus tard les *Ursulines*.

En sorte qu'aujourd'hui comme il y a quatorze siècles, la grande martyre fait monter chaque jour vers Dieu des légions d'âmes d'élite. Des générations entières de jeunes filles viennent abriter leur innocence à l'ombre des monastères qu'elle couvre de sa protection, et se préparent à devenir pour la société, les femmes fortes et chrétiennes qui en sont l'ornement et le plus ferme soutien.

La jeune fille d'aujourd'hui est investie d'une sorte de ministère sacré. La foule se tient à l'écart du prêtre; elle fuit l'église où la doctrine du salut est enseignée. Comment la vérité divine arrivera-t-elle jusqu'à ces âmes en proie au doute, ravagées par l'impiété qui, semblable à un torrent, inonde et renverse tout ?



Une des tours de la cathédrale de Cologne.

Où Dieu trouvera-t-il des apôtres pour ces âmes dévoyées et malades? Quelle sera la voix assez douce, assez aimée, assez persuasive pour distiller goutte à goutte, et au hasard des circonstances, cet enseignement qui sauve? Tout le

monde répondra : c'est la voix de la femme chrétienne, de la jeune fille instruite et dévouée. Notre siècle l'a compris, aussi voit-on de toute part, germer sur le sol de notre vieille Europe des armées d'âmes courageuses qui, en des centaines d'institutions, de tout nom et de tout costume, s'efforcent de réaliser ce programme de salut.

Dieu nous garde de faire un choix, d'indiquer même une préférence parmi les Congrégations religieuses vouées à l'instruction et à l'éducation des jeunes filles. Toutes riva-

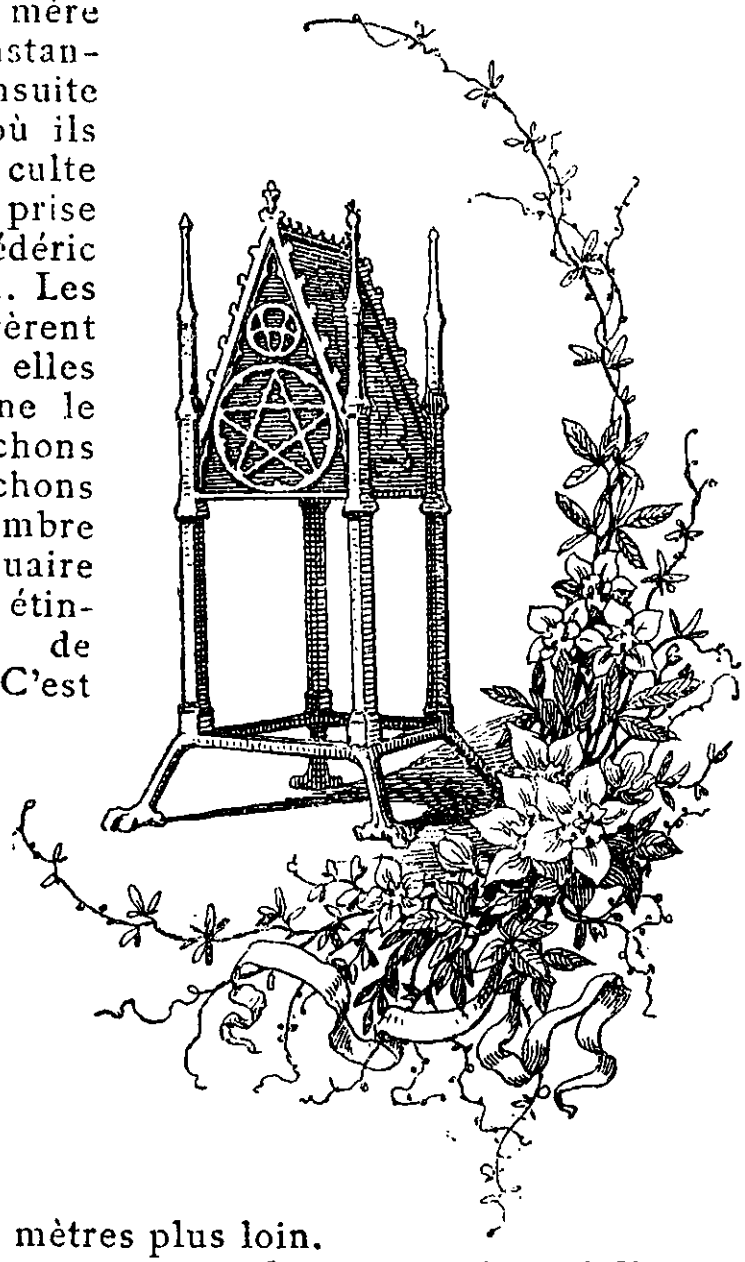
lisent d'intelligence et de zèle, sous l'égide de l'Eglise et la direction de Nosseigneurs les Evêques. Toutes sont dignes de la confiance des familles ; depuis les rangs les plus infimes jusqu'aux classes les plus élevées chacun peut choisir avec une liberté entière. Pourtant, puisqu'il nous est donné de parler ici d'Ursule et de ses filles à travers les siècles, comment ne pas rendre justice à leurs efforts constants et si souvent couronnés de succès ? Instruction religieuse et profane, formation de caractère, haute et solide éducation, rien n'est négligé pour en faire les égales des établissements les plus renommés. C'est pour elles plus qu'un point d'honneur, c'est un acte de foi, un besoin d'apostolat, désir généreux de remplir leur vocation, toute leur vocation. O Epouses de Jésus-Christ, ô Filles d'Ursule, courage et confiance ! La tâche est rude parfois, et le labeur pénible ; mais combien belle la récompense, combien glorieuse la confiance des familles, combien douce la reconnaissance des enfants, combien magnifique surtout la couronne que Dieu vous prépare !

Pèlerinage à Cologne. — Nous serions incomplet si nous ne disions quelques mots des reliques de sainte Ursule à l'heure présente. Assez heureux pour avoir fait un jour ce pèlerinage, nous voulons inviter nos lectrices à nous suivre.

Cologne doit son origine à un camp retranché établi contre les Suèves par Marcus Agrippa, d'où le nom de *Colonia Agrippina* qui lui est resté.

Dans le massif même de Cologne, au milieu des toits, montent et se détachent les faîtes variés de vingt-sept églises; mais plus haute, plus magnifique, s'élève une merveille de l'art connue du monde entier, le dôme fameux, gloire des bords du Rhin.

Son trésor, c'est la châsse des rois mages. Leurs ossements portés par la mère de Constantin à Constantinople, furent ensuite transférés à Milan, où ils devinrent l'objet d'un culte séculaire jusqu'à la prise de cette ville, par Frédéric Barberousse en 1103. Les Allemands s'emparèrent de ces reliques, et elles arrivèrent à Cologne le 25 juillet 1164. Approchons de ce tombeau et tâchons de distinguer dans l'ombre un merveilleux reliquaire byzantin en or massif, étincelant d'arabesques, de perles et de brillants. C'est là que reposent les premiers adorateurs de Jésus Enfant.



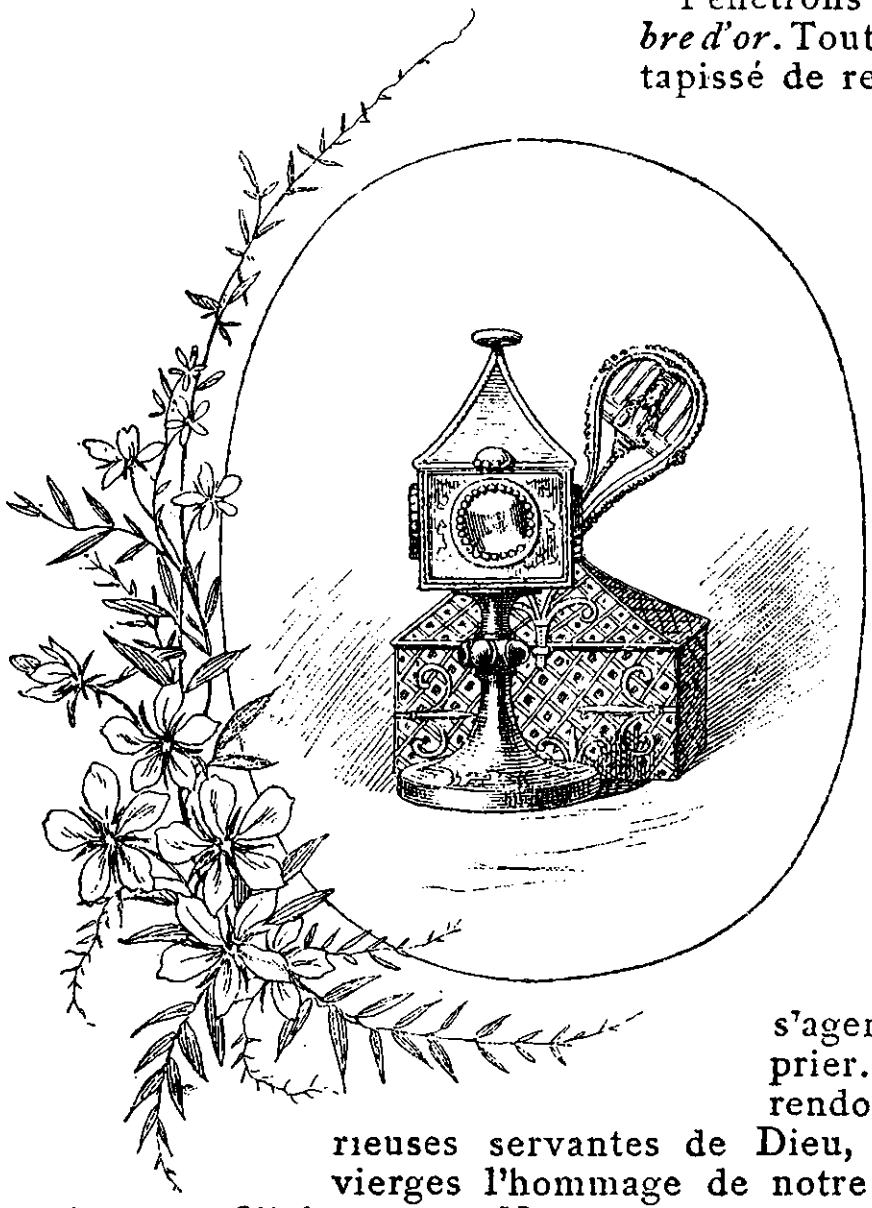
Devant le tombeau brûlent trois lampes de cuivre portant chacune le nom d'un des mages. Ce sont les trois phares de la manifestation du Sauveur aux Gentils.

Mais un autre genre d'émotion nous attire quelques centaines de mètres plus loin.

Faisons-nous guider vers une modeste et antique église que le monde entier visite à l'égal de la célèbre cathédrale. Si le touriste n'y trouve pas un chef-d'œuvre d'architecture, le pèlerin y rencontre de quoi s'édifier grandement. De quelque côté que se portent les regards, il n'aperçoit que des reliques. L'église elle-même est une vaste châsse. Les doubles murs, percés à jour, laissent entrevoir des milliers de crânes et d'autres vénérables débris de martyrs.

Reliquaire des saintes martyres.

Dix-neuf tombeaux avec cercueils et réservoirs voûtés, mille vingt-huit crânes dans des enveloppes de velours brodées en or. Au maître-autel le corps de sainte Ursule, renfermé dans un sarcophage de métal doré. Il a la forme de la nef d'une église avec piliers et arcades en émail. Quelle émotion vous saisit à la vue de ces restes sacrés !



Pénétrons dans la *chambre d'or*. Tout l'intérieur est tapissé de reliques pieusement ornées ; cent vingt bustes dorés renferment autant de crânes de martyrs. Bon nombre de bustes en argent et six cent douze têtes. Là se trouvent aussi l'anneau de sainte Ursule, des morceaux de sa robe, la flèche, instrument de son supplice. Les siècles sont venus s'agenouiller ici et prier. A notre tour rendons aux glorieuses servantes de Dieu, aux héroïques vierges l'hommage de notre admiration et de notre filial respect. Ne serons-nous pas heureusement tentés de vivre en saints, purs comme ces vierges, crucifiés comme ces martyrs, et de grossir, nous aussi, le trésor de l'Eglise de Dieu, pour l'amour et la gloire de Jésus notre commun Maître. Puisse-t-il en être ainsi !!!

Reliquaires de l'église Sainte-Ursule.

L. B.

Abbeville (Somme), C. Paillart, *Imprimeur-Editeur*.

TITRES DE QUELQUES-UNES DES

BROCHURES ILLUSTRÉES

DE PROPAGANDE CATHOLIQUE

Honorées de l'approbation de S. S. Léon XIII
de cinq Archevêques et seize Evêques de France

Editées par C. PAILLART, *Imprimeur-Editeur*
à ABBEVILLE *(Somme)*

BROCHURES ILLUSTRÉES (16 pages et Couverture)

Chemin de la Croix. — Chemin de la Croix pour les Enfants. — Prières du matin et du soir et Prières de la Messe. — Prières de la Messe pour les Enfants. — Le très-saint Rosaire. — Le saint Rosaire expliqué aux Enfants. — L'Adoration perpétuelle. — Etc.

BROCHURES ILLUSTREES (32 pages et Couverture)

Les Mois de saint Joseph, de Marie, du Sacré-Cœur, des SS. Anges, des Ames du Purgatoire. — Les Apprêts du grand Jour. — La Veille du grand Jour. — Le Lendemain du grand Jour. — La Confirmation. — Jeanne d'Arc. — Général de Sonis. — La Rochejaquelein. — Christophe Colomb. — Général de Pimodan. — Garcia Moreno. — Vies de saint Vincent de Paul, de Louise de Marillac, du B. Perboyre, de la B^se^ Marguerite-Marie, du V. P. de la Colombière, de saint Louis de Gonzague, de la V. Madame Barat, de saint François de Sales, de saint Benoit Labre, du V. Curé d'Ars, de saint François Régis, de saint Martin, de sainte Angèle Mérici, de sainte Germaine Cousin, du B. Pierre Fourier, de la Mere Alix Le Clerc, du P. Champagnat, de Mgr de Ségur, du B. de La Salle, de sainte Philomène. — Sainte Anne d'Auray. — La vraie Histoire de France. — Portrait de l'Enfant de Marie. — Le Sacré-Cœur à Montmartre. — N.-D. de Lourdes. — N.-D. de la Salette. — N.-D. de Campocavallo. — Etc.

BROCHURES DIVERSES ILLUSTREES

Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, d'après la concordance des Quatre Evangélistes. — Evangiles des Dimanches et Fêtes de l'année. — N.-D. des Victoires. — N.-D. de Fourvière. — N.-D. de Chartres. — N.-D. de Boulogne. — N.-D. des Armées. — N.-D. des Champs. — Etc.

CES BROCHURES SE TROUVENT ÉGALEMENT A PARIS CHEZ
VIC & AMAT, LIBRAIRES, 11, RUE CASSETTE

LIVRES DE PRIX ILLUSTRÉS

VIE ADMIRABLE DE SAINT VINCENT DE PAUL

C. PAILLART, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
ABBEVILLE

VIE DE S^T VINCENT DE PAUL

« Entre tous les héros de la charité chrétienne, a dit le Pape Léon XIII, nul n'a mieux mérité de toutes les classes de la société que saint Vincent de Paul. » — Enumérer ses œuvres, c'est raconter sa vie.

Vincent naquit le 24 avril 1576, au petit hameau de Ranquines, dans la paroisse de Pouy, près de Dax, en Gascogne. Ses parents vivaient en cultivant de leurs mains un petit héritage qui composait toute leur fortune. Ils avaient six enfants : Vincent, le troisième par l'âge, gardait les troupeaux. A la maison comme aux champs, sa vie était une conversation non interrompue avec le ciel : il se retirait à l'écart pour prier ; il charmait les longues heures de sa solitude devant un autel rustique qu'il avait disposé dans le tronc entr'ouvert d'un vieux chêne ; souvent aussi il poussait son troupeau vers les ruines du sanctuaire de Notre-Dame de Buglose, afin d'y vénérer la sainte Mère de Dieu.

Il montra de bonne heure que la miséricorde était née avec lui. Un jour qu'il gardait son troupeau, il donna à un mendiant les trente sous qui formaient tout son avoir et qui représentaient ses économies de plusieurs mois. Lorsque son père l'envoyait au moulin, s'il rencontrait des pauvres en son chemin, il ouvrait le sac de farine et leur en donnait des poignées. Son père, vrai chrétien, jouissait de ses actes. Ils étaient les indices d'une charité qui devait s'étendre à toutes les infortunes.

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR.

Saint Vincent de Paul devient prêtre

Vincent de Paul avait atteint l'âge de douze ans. Son esprit se développait aussi heureusement que son cœur. En voyant de si heureuses dispositions, ses parents résolurent de faire des sacrifices pour lui donner une éducation plus soignée qu'à ses frères. Ils l'envoyèrent donc chez les Cordeliers de Dax.

Le jeune étudiant embauma l'école du parfum de sa sainteté. Il était si bon, si doux, si modeste et si pieux que tous ses condisciples le vénéraient et l'aimaient. Son application au travail et l'angélique pureté de ses mœurs le firent estimer de ses maîtres. Ses progrès furent si rapides qu'au bout de quatre ans il se rendit lui-même capable d'enseigner. On lui confia deux élèves. Dès lors, à force de veilles et de privations, il put poursuivre ses études préparatoires au sacerdoce sans être à charge à sa famille. Mais telle était son humilité qu'il cachait soigneusement la science qu'il avait acquise, et, après seize ans d'études, il disait souvent en parlant de lui-même: « Je ne suis qu'un pauvre écolier de quatrième. »

Vincent avait vingt ans quand il entra dans la cléricature. Il désirait le ministère sacré pour que sa vie tout entière pût appartenir aux malheureux. Il fit sept ans de théologie, et fut ordonné prêtre le 23 septembre 1600, à l'âge de vingt-quatre ans. Pour dire sa première messe, il se rendit à une chapelle solitaire et écartée, assisté seulement d'un prêtre et d'un servant, tant était grande la foi qu'il apportait à cette action divine. C'est dans l'Eucharistie, sa véritable source, que Vincent devait puiser cette charité dont le rayonnement remplit aujourd'hui le monde.

L'église du Berceau.

Captivité de Saint Vincent de Paul

Dieu permit que l'âme de Vincent de Paul fût mise aux épreuves de la patience. En 1605, se trouvant à Marseille où il était allé recueillir un petit héritage, il prit la voie de la mer, afin d'arriver plus tôt à Narbonne et de faire sur le voyage quelque économie en faveur des pauvres. Mais la mer était alors infestée de pirates. Trois brigantins turcs s'emparèrent du navire où se trouvait Vincent de Paul et le firent prisonnier avec tous ceux qui l'accompagnaient.

Il a raconté lui-même sa captivité qui dura deux ans : « Je fus vendu, dit-il, à un pêcheur qui me vendit à son tour à un vieux médecin, souverain tireur de quintessences. Après un an, un renégat m'acheta et m'emmena dans son *témat*. L'une des trois femmes qu'il avait était grecque chrétienne, mais schismatique ; une autre était turque ; elle servit d'instrument à l'immense miséricorde de Dieu pour retirer son mari de l'apostasie et me délivrer de mon esclavage. Curieuse de savoir notre façon de vivre, elle me venait voir tous les jours aux champs où je fossoyais, et un jour elle me commanda de chanter les louanges de mon Dieu.... » Vincent chanta le *Salve Regina* et plusieurs autres choses, « en quoi, ajoute-t-il, elle prenait tant de plaisir, que c'était merveille : elle ne manqua pas de dire à son mari, le soir, qu'il avait eu tort de quitter sa religion qu'elle estimait extrêmement bonne... » Le renégat se convertit, et s'enfuit avec Vincent de Paul, qui l'amena à Avignon et le fit entrer dans un couvent de Frères hospitaliers.

S. Vincent à Tunis chante le *Salve Regina* à la Mahométane.

Saint Vincent de Paul à la cour, puis à Clichy

Vincent fut reçu à Avignon par le vice-légat du Pape, qui l'emmena à Rome. Pendant son séjour dans cette capitale du monde chrétien, il fut remarqué par l'ambassadeur de France, qui lui confia pour le roi Henri IV une mission importante. Il arrive donc à Paris sous les plus brillants auspices ; il n'a qu'à vouloir, et sa place est à la cour. Mais ce n'est pas là ce que cherche notre héros, et s'il a une ambition, c'est celle de faire le bien. En vain la reine Marguerite le nomme son aumônier ordinaire et le pourvoit d'une abbaye ; il ne veut, lui, d'autre société que les pauvres et les malades. Il passe son temps dans les hôpitaux.

Le cardinal de Bérulle qu'il avait choisi pour directeur voulut que Vincent de Paul acceptât la cure de Clichy. La paroisse avait besoin de réformes, il réorganisa tout. On le voyait aller de l'un à l'autre, sans trêve ni repos, encourageant les faibles, soignant les malades, secourant les pauvres, apaisant les haines, consolant les malheureux, se faisant tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. Bref, les choses allèrent si vite et si bien, qu'un prédicateur, appelé plusieurs fois à Clichy, disait de ses habitants : « J'avoue que je trouvai ces bonnes gens vivant universellement comme des anges. » Après avoir restauré la foi, Vincent se mit à rebâtir l'église qui tombait en ruines et à la fournir d'ornements. Il y avait à peine un an qu'il était curé, lorsque M. de Bérulle le fit entrer, comme précepteur, dans la maison d'Emmanuel de Gondi, général des galères de France.

Saint Vincent au Conseil de Conscience.

Saint Vincent de Paul chez les Gondi et à Châtillon

C'est par obéissance que Vincent de Paul entra, en 1613, dans la famille de Gondi. Il devait y rester douze ans. Pour s'y conduire selon l'esprit de Dieu, il avait pris pour règle de voir Notre-Seigneur en la personne du général, et la Sainte Vierge en Mme de Gondi. Il honorait, en la personne des enfants, des domestiques et autres gens qui affluaient dans la maison, les disciples et les foules qui entouraient Notre-Seigneur. Cette considération l'avait toujours retenu, disait-il, « dans une grande modestie et circonspection en toutes ses paroles, lui avait acquis l'affection de ce seigneur, de cette dame et de tous les domestiques, et lui avait donné moyen de faire un notable fruit dans cette famille. »

Au mois de juillet 1617, Vincent de Paul, se trouvant entouré de trop d'honneurs au milieu de ces existences splendides, prit le prétexte d'un voyage pour aller se cacher au fond de la Bresse, dans la petite ville de Châtillon-les-Dombes ; il y donna la preuve éclatante, comme il avait fait à Clichy, qu'un bon curé est un trésor pour une paroisse. Mme de Gondi le supplia de revenir, mais ce fut en vain. Alors elle fit agir de telles influences que Vincent dut céder. Le jour où il quitta Châtillon fut un jour de deuil pour toute la contrée, car cinq mois lui avaient suffi pour y opérer des prodiges de bienfaisance et de nombreuses conversions. Il rentra donc dans la maison de Gondi, mais ce fut pour se consacrer à d'innombrables œuvres de charité.

Eglise et place de Châtillon.

Saint Vincent de Paul aumônier général des galères

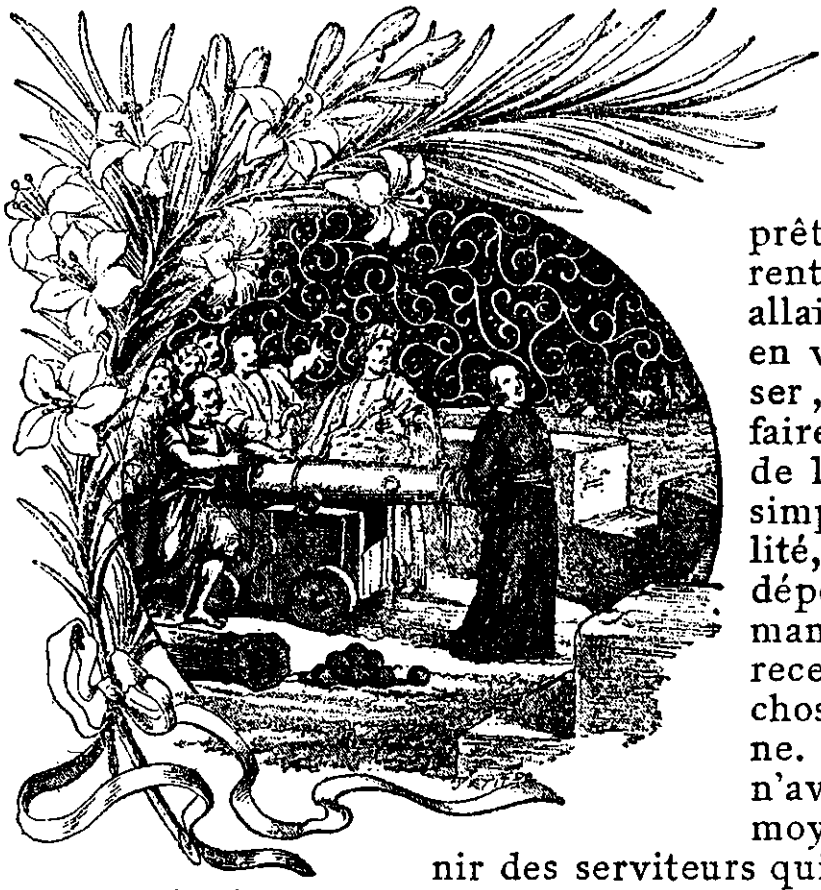
Peu de temps après son retour dans la maison de Gondi, Vincent de Paul fut nommé aumônier général des galères. Quel titre et quel ministère ! L'état dans lequel on laissait alors les galériens était déplorable. Le jeune homme, l'homme mûr, le vieillard, le malade, le valide, le moribond, confondus ensemble, habitaient le même lieu et respiraient le même air. Ils étaient abandonnés de tout le monde, et comme oubliés au fond de cachots humides et sales. Leurs misères morales étaient encore plus grandes : avilis, dégradés par le vice, en proie aux plus honteuses passions, ils frémissaient avec fureur sous le poids de leurs chaînes et toutes leurs paroles étaient des imprécations. C'était une vraie image de l'enfer.

Vincent de Paul apparaît au milieu d'eux comme un ami, comme un père, comme un ange de consolation. Son amour et son dévouement changent bientôt leur fureur en résignation, leurs blasphèmes en prières, leur désespoir en un état de calme et d'espérance. Il les retire de leur corruption, leur rend une conscience, et, par elle, le sentiment de la dignité humaine. A Paris, à Marseille, à Bordeaux, il va les visiter, il écoute leurs plaintes avec grande patience, il compâtit à leurs peines, il les embrasse, il baise leurs chaînes et supplie les officiers de les traiter plus humainement. On dit même qu'un jour il se précipita sur les fers d'un forçat, les détacha, les baisa, se les passa lui-même au pied, et renvoya en toute hâte l'infortuné à sa famille.

Saint Vincent au milieu des galériens.

La Congrégation de la Mission (1625)

A Clichy, à Châtillon-les-Dombes, et dans les propriétés mêmes de la maison de Gondi, Vincent de Paul avait pu constater l'ignorance et les besoins du peuple. Pour y remédier, la Providence amena le saint prêtre à fonder une association de prêtres zélés qui se consacreraient à l'instruction et à l'évangélisation des campagnes. En 1624, l'archevêque de Paris lui donna une maison pour la fondation de cette œuvre : c'était l'ancien collège des Bons-Enfants. Le saint avait alors quarante-huit ans. M. Portail et d'autres prêtres se joignirent à lui ; ils s'en allaient de village en village catéchiser, confesser et faire les exercices de la mission avec simplicité, humilité, à leurs propres dépens, sans demander ni même recevoir aucune chose de personne. Et comme ils n'avaient pas le moyen d'entretenir des serviteurs qui demeurassent pour garder le collège en leur absence, quand ils partaient ils laissaient les clefs à un bon voisin. M. et Mme de Gondi pourvurent aux frais d'entretien des missionnaires.

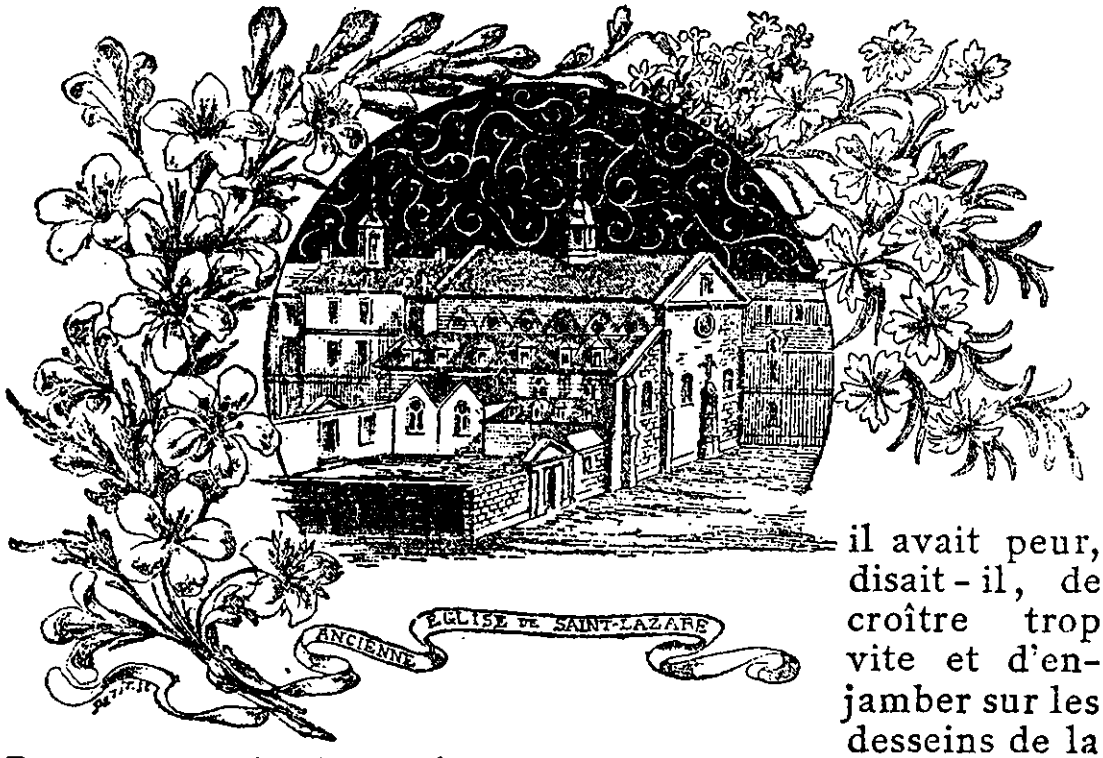


Ce n'était qu'un essai, et c'était déjà une institution : « La Compagnie, disait le saint, a commencé sans aucun dessein de notre part ; elle s'est multipliée par la seule conduite de Dieu, et a été appelée partout par des ordres supérieurs, sans que nous y ayons contribué que par la seule obéissance. » Elle fut régulièrement fondée en 1625 ; et elle reçut, en 1632, l'approbation solennelle du Pape Urbain VIII. Depuis, répandue dans tout l'univers, elle a porté partout le nom de Dieu, et plusieurs des siens, comme Jean Le Vacher, et tant d'autres après lui, y trouvèrent la palme du martyre.

M. Le Vacher attaché par les Turcs à la gueule d'un canon.

Saint-Lazare, maison principale de la Mission (1632)

Les missionnaires réunis autour de Vincent de Paul se répandaient dans les campagnes avec le zéle ardent que leur avait communiqué le saint. Leur nombre augmentait de jour en jour ; les bâtiments étroits et délabrés du collège des Bons-Enfants ne suffisaient plus à les abriter, ni les revenus de la dotation que leur avait faite la famille de Gondi à les entretenir. Dieu inspira à messire Adrien Le Bon, prieur de Saint-Lazare, de donner son bénéfice à saint Vincent de Paul. Cette proposition épouvanta sa simplicité :



il avait peur, disait-il, de croître trop vite et d'enjamber sur les desseins de la Providence. Au bout d'un an de poursuites, Le Bon dit un jour à Vincent : « Monsieur, quel homme êtes-vous ? Si vous craignez de vous en rapporter à vous-même en cette affaire, dites-nous au moins de qui vous prenez avis, en qui vous avez confiance, quel ami vous avez qui puisse nous servir d'intermédiaire. » Poussé dans ses derniers retranchements, Vincent indiqua le célèbre docteur André Duval, son confesseur et son conseil ordinaire, et s'engagea à lui obéir comme à Dieu. Le docteur Duval lui fit un devoir d'accepter.

Saint-Lazare devint ainsi la maison principale de la Mission. C'est là que se formèrent, comme dans un cénacle apostolique, ces missionnaires zélés qui ont parcouru le monde pour soulager toutes les souffrances spirituelles et corporelles. Et, par la suite, les prêtres de la Congrégation de Saint-Vincent de Paul s'appelèrent indifféremment les *Lazaristes* ou les *Missionnaires*.

Missions dans les campagnes

Un sermon prêché par saint Vincent à Folleville, le 25 janvier 1617, avait été comme la semence d'un nombre infini de missions. C'est vers les campagnes surtout que se tournait son âme apostolique ; et si, plus tard, il s'occupa du clergé, ce fut pour procurer aux campagnes des pasteurs fidèles.

Avec la Congrégation de la Mission, le nouvel apostolat s'étendit dans toute la France. Vincent en fut toujours l'ouvrier le plus actif. Dans son insatiable charité, il eût voulu se multiplier dans tous les lieux à la fois. Lorsqu'il était obligé de revenir à Paris, il lui semblait, en approchant, que les portes de la ville devaient tomber sur lui et l'écraser. « Tu t'en vas, se disait-il, et voilà d'autres villages qui attendent de toi le même secours ; si tu ne fusses allé là, vraisemblablement telles et telles personnes, mourant en l'état où tu les as trouvées, seraient perdues et damnées. Or, si tu as trouvé tels et tels péchés en cette paroisse-là, n'as-tu pas sujet de penser que de pareilles abominations se commettent dans la paroisse voisine, où ces pauvres gens attendent la mission ? Et tu t'en vas !... » Et lorsque ses missionnaires reviennent exténués, Vincent leur dit : « Donnons tout à Dieu, et tout de bon, travaillons... Malheur à nous, si nous nous rendons lâches à servir et à secourir les pauvres !... » Il exhorte, il entraîne, et, jusqu'à l'âge de près de quatre-vingts ans, il court, malgré la fièvre qui le mine, partout où son zèle l'entraîne. Dieu seul connaît le bien qu'il a fait par lui-même, par sa propre Compagnie et par les compagnies qui se formèrent à l'exemple de celle de la Mission.

Vue de Folleville.

Missions à l'étranger

La charité de Vincent ne connaît point de frontières : il envoie ses disciples en plusieurs villes d'Italie, en Irlande et aux îles Hébrides, en Pologne, en Barbarie, à Madagascar. Rome l'ayant engagé à étendre ses conquêtes pacifiques, il conçoit le projet d'envoyer des apôtres à Babylone, en Perse, dans les Indes Orientales, embrassant le monde entier dans les efforts d'un zèle inépuisable. Il ne pouvait se consoler de voir tant de peuples dans les ténèbres de l'erreur, et tant d'autres chez lesquels s'éteignait le flambeau de la foi. « C'est un malheur déplorable, s'écriait-il, que nous voyons devant nos yeux six royaumes ôtés de l'Eglise, savoir : la Suède, le Danemark, la Norwège, l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande ; et, outre cela, la Hollande et une grande partie de l'Allemagne, et plusieurs de ces grandes villes hanséatiques. O Sauveur, quelle perte !... »

Le Vénérable Perboyre.

Les enfants de la double famille de Vincent de Paul poursuivent l'œuvre de leur père : Missionnaires et Filles de Charité sont maintenant répandus dans les cinq parties du monde, donnant partout leurs sueurs et leur sang, pour faire connaître Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et l'Eglise s'apprête à mettre sur les autels quelques-uns de ces vaillants apôtres, tels que le V. Perboyre, martyrisé en Chine, et le V. Clet. Les *Annales de la Propagation de la Foi* nous ont relaté ou nous racontent souvent encore les travaux infatigables et l'inépuisable dévouement des Missionnaires de S. Vincent à la cause du Christ, au service des pauvres et au soulagement des malheureux, dans tous les pays où ils portent la bonne nouvelle de l'Evangile.

Exercices des Ordinands (1628)

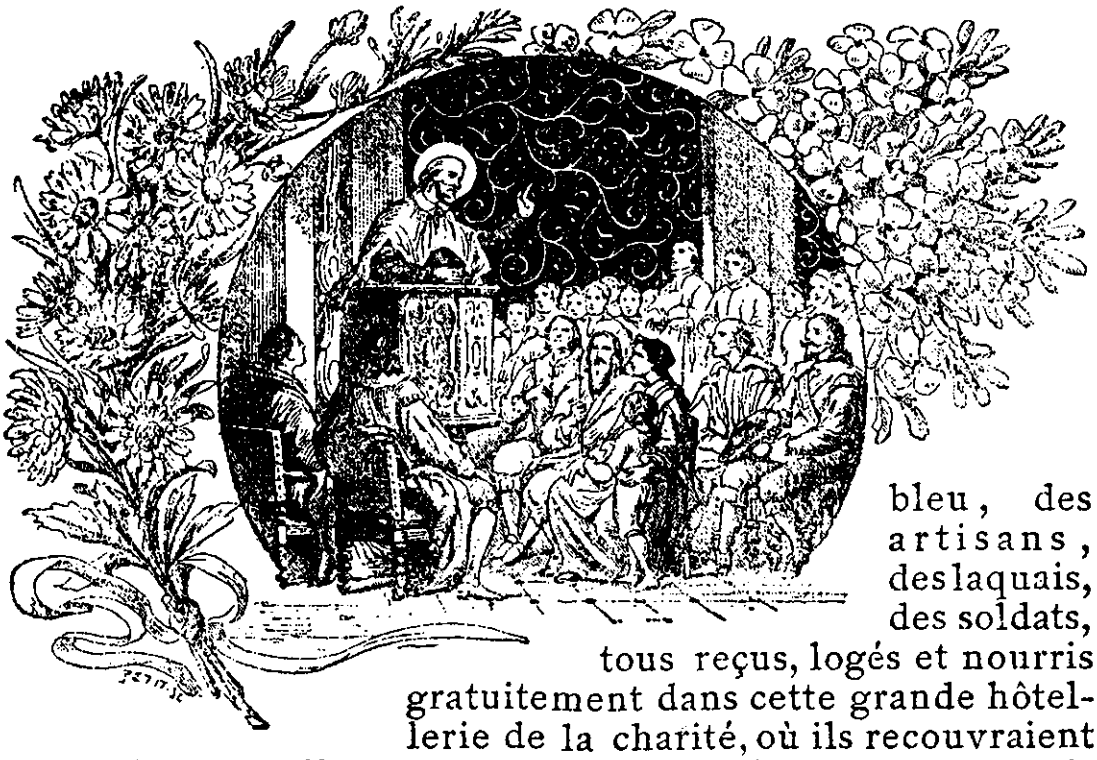
« Tels sont les pasteurs, tels sont les peuples », disait notre saint. A l'époque où vécut Vincent de Paul les prêtres n'étaient pas formés à la mission qu'ils devaient remplir. Il n'y avait point de séminaires, en France, et ceux qui se destinaient au sacerdoce, abandonnés à eux-mêmes, vivaient de la vie du monde, sans règles, sans méthode. De là, les plus tristes conséquences.

L'évêque de Beauvais, affligé de cet état de choses, consulte saint Vincent : « Monseigneur, répond celui-ci, allons droit à la source. C'est dans les aspirants au sacerdoce, et non dans ceux qui en sont déjà revêtus, qu'il faut chercher le principe de la rénovation du clergé. N'admettez aux ordres que ceux en qui vous verrez la science requise et toutes les marques d'une véritable vocation ; et ceux-là même, préparez-les le plus longtemps possible, pour les rendre de plus en plus capables des fonctions du saint ministère. — Pour le moment, répondit l'évêque après un moment de réflexion, je ne puis rien faire de mieux que de recevoir les ordinands chez moi, de les y retenir quelques jours, et de les faire instruire pendant ce temps, au moyen de conférences réglées, des choses qu'ils doivent savoir et des vertus qu'ils doivent pratiquer. — Oh ! monseigneur, s'écrie Vincent, voilà une pensée qui est de Dieu !... » Les exercices commencent à Beauvais. Bientôt c'est par centaines que les ordinands sont reçus à Saint-Lazare. Vincent de Paul les loge, les nourrit, les entretient, sans vouloir rien accepter en retour. Les résultats obtenus furent tels que l'usage s'en étendit à tous les diocèses.

Maison de la Mission, à Rome, où se font les exercices des Ordinands.

Retraites spirituelles (1632)

Les retraites spirituelles furent le complément des missions et des exercices des ordinands. Saint-Lazare commençait à peine d'appartenir à la Mission, quand cette œuvre salutaire y prit naissance. Abelly, témoin oculaire, raconte qu'on voyait dans les mêmes exercices et assis au même réfectoire, parmi les missionnaires, des habitants de la ville, des paysans, des pauvres, des riches, des jeunes gens, des vieillards, des docteurs, des conseillers au Parlement, des gentilshommes, des marchands, des ducs avec le cordon



bleu, des artisans, des laquais, des soldats, tous reçus, logés et nourris gratuitement dans cette grande hôtellerie de la charité, où ils recouvraient la santé spirituelle et recevaient toute l'assistance dont ils avaient besoin pour marcher dans les voies du salut.

Un jour, le procureur vient dire à Vincent : « Monsieur, il ne me reste plus un sou pour demain ! — Oh ! la bonne nouvelle ! répond-il ; c'est maintenant qu'il faut faire paraître si nous avons de la confiance en Dieu. » Une autre fois, un frère lui dit : « Monsieur, nous allons succomber sous le nombre des exercitants. — Mon frère, c'est qu'ils veulent se sauver... — Il n'y a plus de chambre disponible, dit un autre frère. — Eh bien, répond Vincent, qu'on donne la mienne ! »

On porte à vingt-cinq mille le nombre des retraitants qui passèrent à Saint-Lazare pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie. Et il voulait que toutes les autres maisons de la Mission fussent toujours ouvertes à ces pieux exercices.

S. Vincent prêche devant des seigneurs, des pauvres et des clercs.

Conférences ecclésiastiques (1633)

L'œuvre des Conférences ecclésiastiques sortit comme d'elle-même des exercices des ordinands. Les jeunes prêtres avaient besoin d'être prémunis contre l'inconstance et la faiblesse humaines. Vincent pensait à quelque institution permanente qui pût entretenir dans le clergé les heureux effets de la préparation au sacerdoce, lorsqu'un des jeunes ordinands de la retraite lui proposa d'assembler quelquefois à Saint-Lazare les ecclésiastiques qui voudraient vivre conformément à la sainteté de leur état. Vincent accueillit cette pensée comme venant du ciel. Il y réfléchit, il pria Dieu, il consulta l'archevêque de Paris et le Souverain Pontife. Le projet fut approuvé. Alors Vincent réunit les premiers ecclésiastiques qui avaient acquiescé à son entreprise: il leur fit comprendre la nécessité et les avantages de ces conférences. La réunion applaudit. Les docteurs les plus savants du XVII[e] siècle y accoururent : M. Olier, le fondateur de Saint-Sulpice, Abelly, premier historien de notre saint, Perrochel, depuis évêque de Boulogne, Pavillon, depuis évêque d'Alet, Godeau, un des premiers membres de l'Académie française, Bossuet, etc., en firent partie. Ce dernier écrivait, quarante ans après : « Vincent était l'âme de ces pieuses réunions. Quand, avides, nous écoutions sa parole, pas un qui n'y sentît l'accomplissement du mot de l'apôtre : *Si quelqu'un parle, que sa parole soit comme de Dieu ; si quelqu'un administre, que son administration émane comme de la vertu même de Dieu.* »

Saint Vincent aux Conférences ecclésiastiques.

Œuvre des Séminaires (1635)

Ce qui avait été fait pour les jeunes ecclésiastiques qui étaient près de recevoir les ordres sacrés ne paraissait pas suffisant à notre saint pour donner à l'Eglise des prêtres selon le cœur de Dieu ; il voulut les former de bonne heure aux devoirs de leur état. Dans cette vue, il établit, en 1635, au collège des Bons-Enfants, une école préparatoire de jeunes clercs à qui l'on enseignait les humanités et qu'on formait aux bonnes mœurs.

Les résultats tardifs et incertains de cette première éducation cléricale ne répondaient pas au besoin immédiat de bons prêtres où l'on se trouvait alors. Vincent le comprit. Il lui parut plus urgent de fonder des séminaires pour recevoir les jeunes gens déjà engagés ou prêts à entrer dans les saints ordres, et de les y exercer, pendant deux ans, à la piété, aux cérémonies, au chant, aux diverses fonctions du ministère pastoral, comme aussi à l'étude de la théologie dogmatique et morale. Il en conféra avec Richelieu. Le grand ministre pressa Vincent d'établir sur-le-champ un modèle de ces institutions dans la capitale. C'est ainsi que se trouva complétée en France, par la double institution des petits et des grands séminaires, l'œuvre du concile de Trente.

Chose digne de remarque : aucun séminaire n'existait chez nous au commencement du XVII^e^ siècle ; à la fin du XVIII^e^, les enfants de saint Vincent en dirigeaient à eux seuls plus de soixante. L'œuvre nouvelle, si utile à l'Eglise et si féconde dans ses résultats pour donner à Dieu des prêtres selon son cœur, s'était étendue de proche en proche et devait bientôt gagner tous les diocèses de France.

Statue de Saint Vincent dans l'église de Saint-Sulpice.

Confréries de la Charité

La Confrérie de la Charité commença, en 1617, à Châtillon-les-Dombes ; elle produisit tant d'excellents résultats que Vincent s'efforça dans la suite d'enrôler partout les femmes au service des pauvres. « En peu d'années, l'homme de Dieu l'établit à Villepreux, à Joigny, à Montmirail, et en plus de trente paroisses dépendantes de la maison de Gondi. C'est de là qu'elle a passé non-seulement dans la capitale, mais en Lorraine, en Savoie, en Italie, et en tant d'autres lieux qu'on ne peut les compter ; mais au moins

peut-on en conclure qu'il y a dans une grande partie de l'Europe des milliers de pauvres qui doivent encore aujourd'hui à la charité et à la sage industrie de Vincent de Paul les secours temporels et spirituels qu'ils reçoivent de la piété des bienfaiteurs. » C'est ainsi que parlait un témoin oculaire. Qu'aurait-il dit s'il avait pu connaître tout le bien que la Confrérie de Charité devait produire en tous lieux ?

En 1621, Vincent établit des associations d'hommes. Ceux-ci devaient s'occuper des pauvres valides, pendant que les femmes prendraient soin des malades. Bientôt après il étendait la confrérie au patronage des jeunes apprentis. C'est de cette idée qu'a pris naissance, en 1833, l'admirable Société de Saint-Vincent de Paul, dont les rameaux nombreux couvrent aujourd'hui la France et le monde entier.

Cette admirable Société rapproche le riche et le pauvre et les unit du lien de la charité ; la distinction que la Société établit entre l'un et l'autre ne subsiste que pour faire du riche le pourvoyeur du pauvre, ou plutôt il n'y a plus ni riches ni pauvres, mais des frères qui s'entr'aident.

Les premiers Membres de la Société de S. Vincent chez Sr Rosalie.

Louise de Marillac et S. Vincent de Paul (1629)

Les nombreuses confréries de dames dont Vincent avait enrichi les provinces avaient besoin d'être dirigées, encouragées, ranimées. L'apôtre infatigable allait bien de l'une à l'autre ; mais, accablé de mille autres occupations, il ne pouvait suffire à la tâche. Dieu lui envoya, en 1629, Louise de Marillac, veuve de M. Le Gras, secrétaire de la reine-mère. C'était une femme qui possédait toutes les qualités : un bon jugement, une vertu solide, un zèle ardent, une charité sans bornes. Elle résolut de se consacrer au service des pauvres sous la conduite de Vincent de Paul.

A l'école d'un tel maître, Louise de Marillac sentait son cœur s'ouvrir à tous les sentiments d'abnégation et de générosité ; mais le sage directeur ne l'acheminait que par degrès à sa vocation sublime. La première mission qu'il lui confia ce fut de visiter les confréries déjà établies : « Priez, lui dit l'homme de Dieu ; la prière est une source de bons conseils ; communiez souvent, l'eucharistie est l'oracle des pensées charitables. » Munie de ce viatique, Louise de Marillac parcourt les diocèses de Paris, de Beauvais, de Senlis, de Soissons, de Meaux, de Châlons, de Chartres, etc. ; elle soulage toutes les misères, elle soutient les confréries, elle enseigne aux maîtresses d'école à bien remplir leurs fonctions. Aucune fatigue ne l'arrête. Avec une santé chétive, elle suffisait à des travaux étonnants ; avec une fortune médiocre, elle savait faire un bien immense.

Vincent, tout en la pressant d'agir, est souvent obligé de modérer son zèle ; il sent que Notre-Seigneur veut se servir d'elle pour quelque chose de grand qui regarde sa gloire.

Mademoiselle Le Gras, première Supérieure des Filles de la Charité.

La Compagnie des Filles de la Charité (1630)

Les dames de la Confrérie de la Charité de Paris ne pouvant pas toujours visiter régulièrement les pauvres malades, on leur adjoignit, vers 1630, de bonnes filles de la campagne pour auxiliaires. Mais ces filles avaient besoin d'être formées à leur office et même à la piété. Vincent de Paul en chargea Mlle Le Gras. Telle fut l'origine de la compagnie des *Filles de la Charité*, servantes des pauvres malades. De là sortirent ces générations de femmes chrétiennes qui, n'ayant d'autre époux que Jésus-Christ, mettent leurs devoirs et leurs joies à servir les malheureux, toujours prêtes à se sacrifier entièrement pour eux, leurs seigneurs et leurs maîtres, et à mourir sous les épuisements de la fatigue ou par ses atteintes de la contagion.

« Elles auront, dit saint Vincent de Paul en retraçant leurs devoirs, elles auront pour monastère les maisons des malades, pour chapelle l'église paroissiale, pour cloître les rues de la ville, pour clôture l'obéissance, pour grille la crainte de Dieu, et pour voile la sainte modestie. »

Épouses de Jésus-Christ, servantes des pauvres, sœurs de tous les malheureux, les Filles de la Charité sont aussi les anges gardiens de l'enfance, les mères des orphelins, les enfants des vieillards, les institutrices de la jeunesse, les protectrices des fous et des forçats : leur vocation s'étend à toutes les misères. Et on les trouve partout, faisant bénir là où elles se montrent le nom de la France avec le nom de J.-C.

Les Filles de la Charité dans les hôpitaux et dans les écoles.

L'Œuvre de l'Hôtel-Dieu (1634)

Sur les instances d'une pieuse dame, la présidente Goussault, et avec l'autorisation de l'Archevêque de Paris, Vincent de Paul institua une compagnie de dames pour le service de l'hôtel-Dieu de Paris. C'était en 1634. Les dames des plus nobles familles s'offrent à l'homme de Dieu pour soigner elles-mêmes les malheureux. Elles louent une chambre près de Notre-Dame et y déposent leurs provisions. Elles préparent le bouillon et le lait pour le matin ; sur les trois heures, elles portent du pain blanc, du biscuit, des confitures, des raisins et des

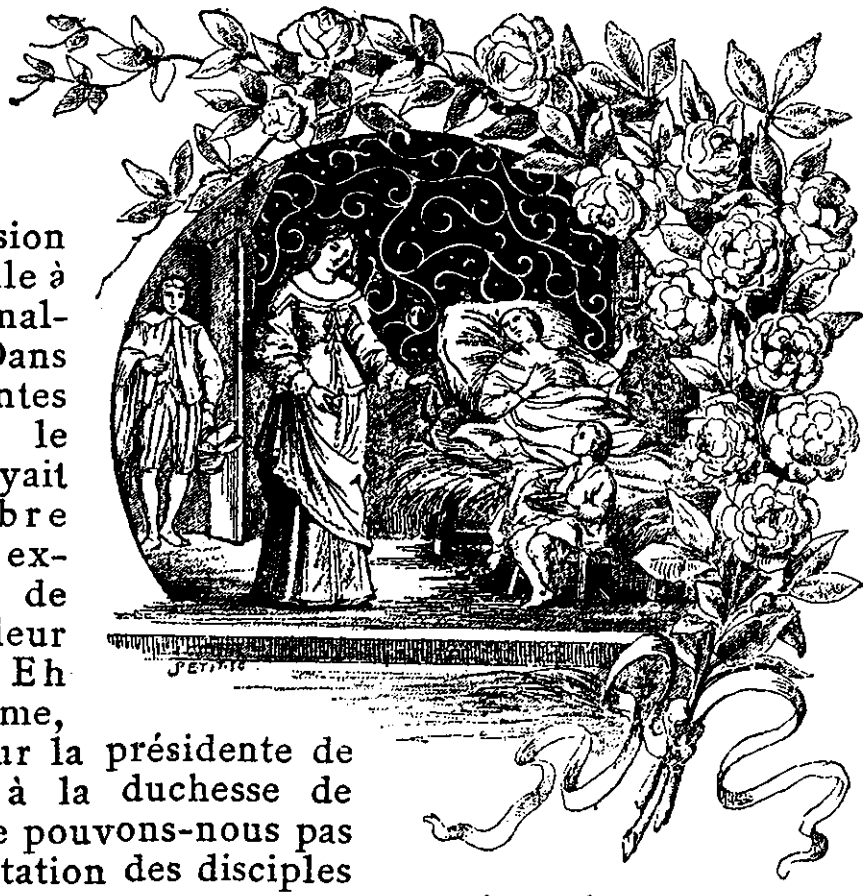
cerises selon la saison ; en hiver, des citrons, des poires cuites. Chaque jour, au nombre de quatre ou cinq ensemble, elles distribuent, ceintes d'un tablier, ces petites douceurs aux malades, allant de l'un à l'autre. Quant à l'assistance spirituelle, elles leur parlent avec tendresse, leur font des lectures et les disposent à se confesser. Touchante institution qui existe encore aujourd'hui et qui existera toujours dans l'Eglise de Jésus-Christ !

Entre autres conseils, Vincent de Paul disait à ces dames de commencer et de terminer leur visite par la chapelle, aux pieds de Jésus au très-saint sacrement ; de s'habiller simplement pour ne pas faire de peine à ces pauvres infirmes, qui, voyant les superfluités des personnes riches, se contristent ordinairement davantage de ce qu'ils n'ont pas pour eux les choses mêmes qui leur sont nécessaires ; et enfin d'avoir toujours un petit livre à la main, afin de ne pas faire les savantes en instruisant les pauvres gens.

S. Vincent présente à la Reine les premières Filles de la Charité.

Les Dames de Charité (1634)

La Congrégation des Filles de la Charité était née des confréries de la Charité ; une autre institution sortit de celle-ci presque en même temps. Après avoir donné aux pauvres des servantes, Vincent leur procura de hautes intendantes. Les dames du plus haut rang qui d'abord n'avaient été réunies que pour prendre soin des malades de l'hôtel-Dieu, furent amenées par les circonstances à exercer leur zèle dans un grand nombre d'autres œuvres, et devinrent ainsi les principales auxiliaires de Vincent de Paul dans sa mission providentielle à l'égard des malheureux. Dans de fréquentes assemblées, le saint, qui voyait leur nombre s'accroître, excitait aussi de plus en plus leur ardeur. « Eh bien ! Madame, disait un jour la présidente de Lamoignon à la duchesse de Mantoue, ne pouvons-nous pas dire, à l'imitation des disciples d'Emmaüs, que nos cœurs ressentaient les ardeurs de l'amour de Dieu pendant que M. Vincent nous parlait ? — Il ne faut pas s'en étonner, reprit Marie de Gonzague, il est l'ange du Seigneur, qui porte sur ses lèvres les charbons ardents de l'amour divin qui brûle son cœur. »



Avec de telles élèves, Vincent pourra tout entreprendre. La Providence lui suggère-t-elle de recueillir des orphelins, de racheter des captifs, de doter des vierges, de fournir du travail à l'indigence, de secourir les provinces, d'envoyer des missionnaires aux Indes ? Il en parlera aux dames de son assemblée, et il sera sûr d'être écouté.

Visite d'une dame de charité à un malade.

L'Œuvre des Enfants-Trouvés (1638)

Au temps de Vincent de Paul, la misère et le dérèglement avaient accru le nombre des enfants abandonnés. Un soir, au retour d'une de ses missions, le saint aperçut aux portes de la ville un mendiant occupé à déformer les membres d'un de ces nouveaux-nés, dans le dessein d'exploiter son infirmité. Saisi d'horreur, il accourt : « Ah ! barbare, s'écrie-t-il, vous m'avez bien trompé : de loin je vous avais pris pour un homme. » Il lui arrache sa victime, et, indigné de ces actes de barbarie, il porte en toute hâte le pauvre petit à *la Couche*. L'œuvre des Enfants-Trouvés fut bientôt fondée. C'était en 1638.

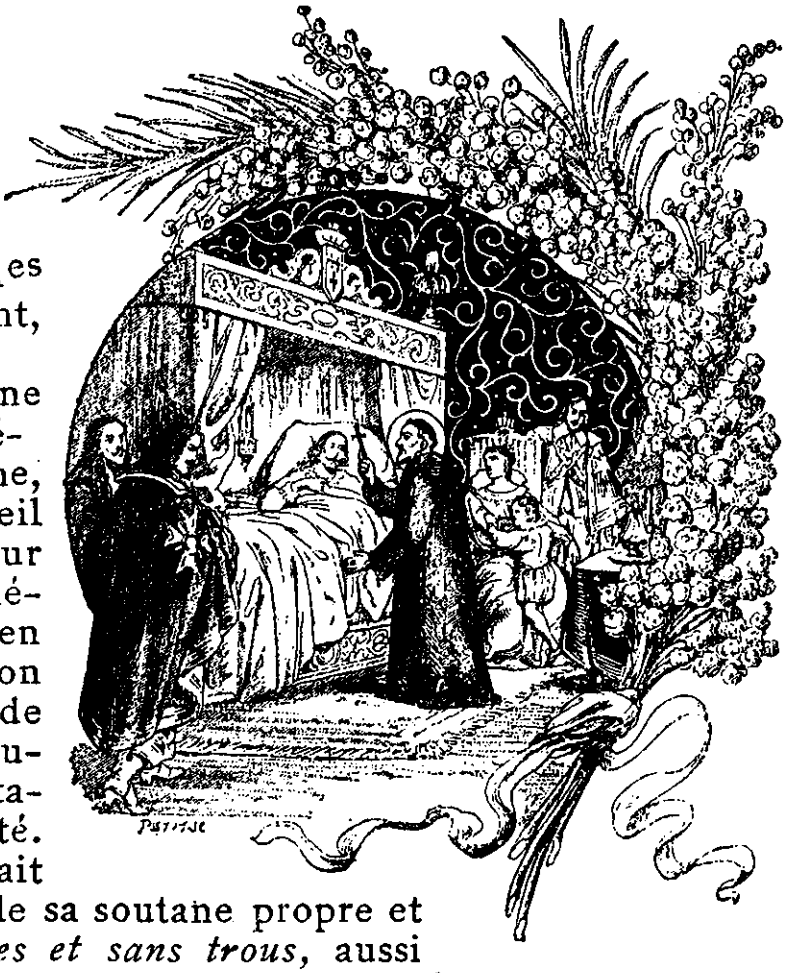
Quelques jours après, Vincent de Paul convoquait les Dames de la Charité. Il leur dépeignit le triste sort des enfants trouvés : les dames résolurent sur-le-champ de remédier à tant d'atrocités. Il fut statué qu'on commencerait par recueillir douze petits orphelins dans une maison qu'elles loueraient dans ce but. Les Filles de la Charité furent chargées de l'entretien.

En 1640, dans une assemblée générale présidée par saint Vincent de Paul, les Dames de la Charité se chargèrent de toutes ces pauvres créatures. La dépense montait à plus de 40,000 fr. par an ; et malgré la munificence royale, ces dames se trouvèrent fort en peine de soutenir un si lourd fardeau. Vincent les convoque : « Vous êtes libres, leur dit-il, vous pouvez abandonner ces malheureuses petites créatures ; mais avant de le faire, songez aux epouvantables résultats de votre décision. » Par acclamation l'œuvre fut continuée et elle se répandit dans toutes les provinces.

Saint Vincent et les enfants trouvés.

Saint Vincent au Conseil de Conscience (1643)

Les vertus et les œuvres de Vincent de Paul l'avaient élevé à la plus haute considération publique. Louis XIII mourant voulut être assisté de notre saint : « Quelle est, lui demanda-t-il, la meilleure manière de se préparer à la mort ? — Sire, répondit Vincent, c'est d'imiter celle dont Notre-Seigneur se prépara à la sienne et de se soumettre entièrement et parfaitement, comme il fit, à la volonté du Père céleste. — O Jésus ! reprit le bon prince, je le veux aussi de tout mon cœur. Oui, mon Dieu ! je le dis et le veux dire jusqu'au dernier soupir de ma vie : *Fiat voluntas tua !* » C'est dans ces sentiments qu'il mourut entre les bras de Vincent, le 14 mai 1643.



La reine Anne d'Autriche, régente du royaume, établit un conseil de conscience pour les affaires ecclésiastiques, et en confia la direction à saint Vincent de Paul, malgré toutes ses protestations d'humilité. Le saint se rendait à la cour vêtu de sa soutane propre et usée, *sans taches et sans trous*, aussi simple dans sa personne que dans ses paroles et dans son cœur. Là, quelle que fût son extrême bonté, il savait se montrer ferme dans la réforme des abus, inaccessible aux intrigues. Parfois même, il résistait à la reine et à Mazarin, alors tout-puissant. Et, avec cela, toujours modeste, toujours humble, toujours calme. « M. Vincent est toujours M. Vincent ! » disait de lui un vertueux évêque. Et Fénelon ajoutait : « Si les autres conseillers eussent adhéré plus constamment à cet homme, à qui l'avenir semblait dévoilé, on eût évité bien des maux à l'Eglise. »

Saint Vincent exhorte Louis XIII à la mort.

Saint Vincent de Paul pendant la guerre de la Fronde (1649)

Peu d'époques furent aussi troublées que le XVI^e^ siècle et le commencement du XVII^e^. Ce ne fut que guerres intestines, envahissements, pestes, disettes. Sans prendre parti dans ces luttes, Vincent de Paul ne vit que la détresse de la population. Il s'entremit entre la Cour et la Fronde, cherchant à apaiser ces dissensions funestes, et disant, de part et d'autre, toutes les vérités, avec autant de courage que s'il eût été au jugement de Dieu. Mazarin ne souffrait guère les observations. C'est à lui pourtant que notre saint, revenant de la cour, dit avec une douceur et une tranquillité qui touchèrent l'ambitieux ministre : « Monseigneur, cédez au temps et jetez-vous à la mer pour calmer l'orage.—Voilà une semonce bien vive, répond Mazarin, et personne ne m'a osé tenir un pareil langage. Néanmoins, notre père, je m'en irai, si M. Le Tellier est de votre avis. » Mais M. Le Tellier, qui devait sa fortune à Mazarin, ne fut pas de l'avis de Vincent de Paul.

Après cette démarche, dont il attribuait l'insuccès à ses péchés, Vincent, devenu suspect au parti de la Fronde et désagréable à la Cour, vint se réfugier à Villepreux. Pendant ce temps-là une troupe de frondeurs pillait Saint-Lazare et des bandes de l'armée royale dévastaient la ferme d'Orsigny, principale source des revenus de la Compagnie de la Mission. A la nouvelle de ces désastres, le saint prêtre s'écria : « Dieu soit béni ! Dieu soit béni ! » La reine le rappela bientôt après à Paris.

Saint Vincent prie Mazarin de se retirer.

Saint Vincent de Paul pendant les pestes et les disettes

Vincent de Paul n'avait rien négligé pour conjurer les maux qui fondaient sur la France, il fit tout pour les soulager.

La Lorraine, la Picardie, la Champagne, les environs de Paris, tout était ravagé par les armées étrangères et par celles que la Fronde avait fait lever. Les moissons étaient anéanties, les terres abandonnées, les villages incendiés, les femmes, les jeunes filles, nobles et paysannes, livrées aux outrages d'une soldatesque effrénée. Partout c'était la terreur, la désolation, la maladie, la peste, la famine, la mort. On vit des mères manger le fruit de leurs entrailles.

« Ce qui fait horreur, écrivait un missionnaire, et ce que nous n'oserions dire, si nous ne l'avions vu, des hommes dévorent leurs misérables haillons et l'écorce des arbres, ils se mangent les bras et les mains et meurent dans ce désespoir. » On vit des jeunes filles se repaître des chairs saignantes de nouveaux-nés !

Mais le zèle de Vincent de Paul grandit en proportion de la détresse publique. Il se multiplie. Infatigable, il quête sans relâche jusqu'à ce qu'il ait obtenu de quoi soulager un peu cette épouvantable misère. A ceux qui lui objectaient que la Lorraine était un pays ennemi : « Le malheur a pour patrie le monde entier et tous les cœurs généreux pour concitoyens ! » répondait-il. Bientôt, grâce à lui, les secours abondent. Alors, il envoie de tous côtés des missionnaires. Et ce sont des millions qui vont soulager ces populations désolées. En même temps il recueille à Saint-Lazare les pauvres émigrés qui arrivent de ces provinces. Et cela dura des années !

S. Vincent pendant la famine.

Saint Vincent de Paul et le Jansénisme (1652)

Parmi les éloges que l'Eglise donne à notre saint, on trouve le suivant : « Il s'employa avec zèle à faire mettre à la tête des églises et des monastères ceux qui en étaient les plus dignes, à étouffer les discordes civiles, à faire cesser les combats singuliers, à dénoncer les mauvaises doctrines dont il savait toujours démasquer l'hypocrisie et détester la fausseté, et à faire rendre l'obéissance due aux jugements du Siège Apostolique. »

Vincent eut surtout à lutter contre le Jansénisme. Il avait reconnu tout de suite la nouvelle erreur ; il craignait que la France, livrée à cette hérésie, n'eût le sort de l'Allemagne, de l'Angleterre et de la Suède. Cependant il constatait tous les jours ses progrès inquiétants. Vincent ne prit point de repos qu'il n'y eût apporté remède. Il en parla dans le conseil de la reine ; il dénonça tout haut les hérétiques, déguisés encore sous les apparences du zèle ; il signala au nonce et au chancelier les couvents qui s'étaient laissés surprendre ; il fit faire des livres pour réfuter ceux de l'erreur. Mais le vrai remède était à Rome ; ce fut là qu'il le sollicita particulièrement. Et, pour y parler avec plus de crédit, il pria, il pressa, il importuna les évêques de France, afin qu'ils signassent une lettre au Pape dans laquelle les propositions jansénistes étaient exposées et flétries. Le résultat de toutes ces démarches fut la Constitution d'Innocent X. Aussi, au procès de la canonisation du saint, un docteur de Sorbonne ne craignit pas de dire : « Comme Dieu suscita saint Ignace et sa compagnie contre Luther, il a suscité Vincent contre le Jansénisme. »

Saint Vincent adore l'Eucharistie.

L'Hospice des Incurables et l'Hôpital-Général (1653-1657)

En 1653, un bourgeois charitable de Paris remit à Vincent de Paul une somme considérable, le laissant libre de la consacrer à telle bonne œuvre qu'il lui conviendrait ; il n'y mettait qu'une seule condition : c'est que son nom ne fût jamais prononcé. Vincent de Paul dit au généreux donateur : « Nous voyons tous les jours nombre de pauvres artisans qui, ne pouvant plus, par infirmité ou par vieillesse, gagner leur vie, sont réduits à la mendicité. En cet état, uniquement attentifs aux moyens de vivre, ils négligent ordinairement leur salut. En leur ouvrant un lieu de retraite, on pourrait à la fois soigner leur corps et leur âme: double charité qui serait infiniment agréable à Dieu. » Et l'hôpital du Nom-de-Jésus ou hospice des Incurables fut fondé. Les Filles de la Charité furent chargées du service de la maison.

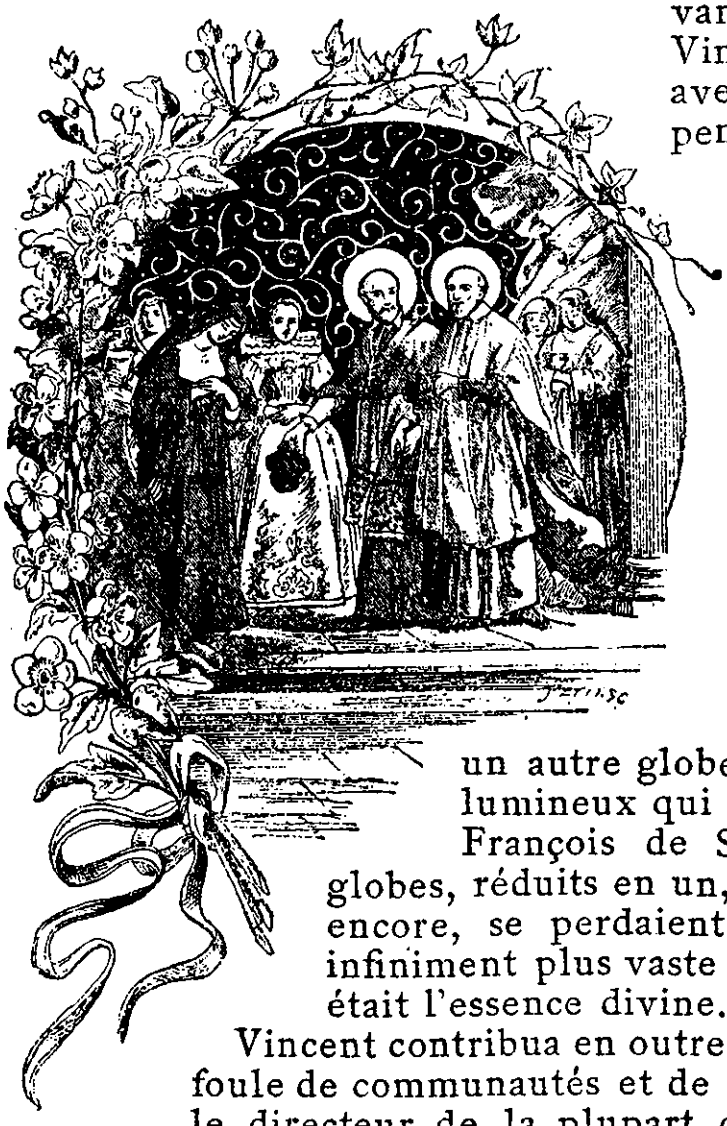
Cette œuvre donna l'idée d'un établissement plus grand encore. Sur 700.000 habitants que comptait Paris, 40.000 au moins ne vivaient que d'aumônes. En 1657, Vincent de Paul entreprit « d'ôter la mendicité de la capitale, de placer tous les pauvres en des lieux où ils seraient entretenus, instruits et occupés. » Et telle fut l'origine de la Salpêtrière. Ce projet gigantesque Henri IV et Marie de Médicis avaient déjà tenté de le réaliser, mais sans succès. Vincent le commença et l'acheva en une année. La *nouvelle ville*, comme l'appelle Bossuet, se peupla d'abord de 5,000 mendiants et bientôt de 20,000, distribués en divers établissements. L'œuvre prit le nom d'Hôpital-Général.

Saint Vincent instruisant les malades dans les hôpitaux.

Saint Vincent de Paul et les Communautés religieuses

Tel est le nombre des œuvres auxquelles se consacra saint Vincent de Paul, qu'après avoir parlé à part de quelques-unes, il nous faut en réunir plusieurs sous le même titre.

En 1619, saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal lui confièrent le soin de maintenir à Paris les religieuses de la *Visitation* dans leur premier esprit et dans l'observance de leurs règles. Vincent s'en acquitta avec un zèle admirable, pendant quarante ans.



Après la mort du saint évêque de Genève, Vincent écrivit au Souverain Pontife pour obtenir sa béatification. Et, lorsque la Mère de Chantal mourut, Dieu lui montra son âme qui s'élevait de terre, sous la forme d'un petit globe, et allait se joindre, dans la région supérieure de l'air, à un autre globe plus grand et plus lumineux qui était l'âme de saint François de Sales ; et ces deux globes, réduits en un, s'élevant plus haut encore, se perdaient dans un troisième infiniment plus vaste et plus brillant, qui était l'essence divine.

Vincent contribua en outre à la fondation d'une foule de communautés et de congrégations et fut le directeur de la plupart d'entre elles. Telles étaient : l'*Union chrétienne*, les *Nouvelles Catholiques*, les *Filles Orphelines*, les *Filles de Sainte-Geneviève*, les *Filles de la Croix*, les *Filles de la Providence*, établies avec sa coopération pour l'éducation et l'instruction des filles pauvres, des filles abandonnées ou en péril. « De toutes les communautés de France, dit Abelly, pas une à qui il n'ait rendu des services, soit généraux, soit particuliers. »

Saint Vincent et Saint François de Sales.

Œuvres diverses

Chacune des œuvres dont nous avons parlé aurait suffi pour absorber la vie entière d'un homme ; mais rien ne suffisait à apaiser la soif de charité qui dévorait Vincent de Paul. « La postérité, écrivait un évêque du XVIII[e] siècle, sera étonnée, comme nos pères l'ont été, de voir dans un seul homme le ministre universel de la Providence, qui a su pourvoir à toutes les misères de toutes les sortes, de tous les âges, de tous les temps. »

Dès 1629, il ouvre des asiles aux filles repenties ou en danger.

Plus tard, il établit des hôpitaux et des missions pour les galériens, des asiles pour les aliénés.

En 1645, il fonda l'œuvre de la Barbarie pour le soulagement et le rachat des captifs. Pendant les quinze dernières années de sa vie, Vincent consacra plus d'un million de livres au rachat des esclaves, et il en délivra jusqu'à douze cents. Mais qui pourrait compter ceux que ses prêtres consolèrent et assistèrent, au milieu des pestes, des persécutions, des privations de toutes sortes ? Plusieurs missionnaires tombèrent victimes de leur dévouement ; d'autres fécondèrent de leur sang la semence divine de l'Evangile.

En 1652, il nourrissait chaque jour, à Paris, quatorze ou quinze mille pauvres, et sauvait de la mort les habitants du village de Gennevilliers. Saint-Lazare recevait en même temps des lépreux, des fous, des malades sans famille, des jeunes gens incorrigibles, etc.

En 1659, Vincent ouvrait, à Sainte-Reine, en Bourgogne, un hôpital pour les pèlerins.

Les Filles de la Charité soignant les cholériques.

Le mystère de la vie de Saint Vincent de Paul

Lorsqu'on considère toutes les merveilles opérées par saint Vincent de Paul, on se demande : « Comment un seul homme, un pâtre, sans famille et sans nom, a-t-il pu réaliser un si grand nombre d'œuvres : fonder deux congrégations pour l'assistance et l'instruction des pauvres, restaurer le sacerdoce, venir en aide à des multitudes de malheureux, entretenir des établissements où tous les besoins trouvent un secours, nourrir pendant de longues années des provinces entières ? »

L'Eglise répond : « C'est que, au milieu de tous ses travaux, Vincent, toujours uni à Dieu, toujours semblable à lui-même, simple, droit, humble, méprisant les honneurs, les richesses et les plaisirs, aimait à dire : *Rien ne me plaît qu'en Jésus-Christ !* et il s'efforçait de l'imiter en toutes choses. »

Son amour pour Jésus-Christ, dont il savait si bien répandre autour de lui la bonne odeur, tel était donc le secret de ses succès dans toutes ses entreprises, la raison de cette bienfaisante influence qu'il a exercée sur tout son siècle et qui ne cesse de se faire sentir encore aujourd'hui.

Vincent a beaucoup aimé, voilà pourquoi on a pu dire de lui : « Aucun saint fondateur d'ordres ne l'a surpassé par le nombre de ses œuvres ; il est le premier de tous par la charité. » Son humilité était aussi grande que son amour de Dieu et sa charité envers le prochain. Un jour qu'il rentrait à Saint-Lazare, il trouve des malheureux auxquels il promet l'aumône ; mais à peine entré, plusieurs affaires pressantes lui font perdre de vue sa promesse. Cependant, le frère portier vient le prévenir qu'on l'attend. Aussitôt le saint retourne auprès des pauvres, tombe humblement à leurs genoux et leur demande pardon de cette irrévérence dont il se déclare coupable envers eux.

Saint Vincent demande pardon aux pauvres.

Une journée de Saint Vincent de Paul

Ce grand serviteur de Dieu et des pauvres ne prenait pour lui que le temps de la prière et n'accordait à son corps que ce qu'il ne pouvait pas lui refuser.

Il se levait toujours à quatre heures du matin, faisait son lit, et allait à l'église pour faire son oraison et dire la sainte messe ; on affluait pour le voir à l'autel, et les nombreux assistants échangeaient entre eux avec émotion cette parole : « Mon Dieu ! que voilà un prêtre qui dit bien la messe ! »

Il ne perdait pas une minute de sa journée. Il consacrait la matinée aux affaires de la maison. A midi, en entrant au réfectoire, il disait souvent : « Misérable ! as-tu gagné le pain que tu vas manger ? » et il s'imposait de grandes mortifications. Il recevait tous les jours deux pauvres à Saint-Lazare pour les faire dîner avec sa communauté ; il les saluait, leur aidait à monter les degrés du réfectoire, les faisait placer au-dessus de lui et leur rendait toutes sortes de petits services. Dans l'après-midi, il faisait ses courses en ville. Le soir, rentré à Saint-Lazare, il restait près d'une demi-heure devant le Saint-Sacrement, qu'il appelait le Maître de la maison ; puis récitait son office à genoux, et faisait des lectures sérieuses. Le souper fini, il écrivait des lettres. Minuit sonnait, et il travaillait encore. Alors il tombe à genoux pour les dernières prières, et surtout pour faire sa préparation quotidienne à la mort ; puis il se jette sur son lit, et quel lit ! pour se lever le premier le lendemain à quatre heures sonnantes.

Chambre de Saint Vincent.

Mort de Saint Vincent de Paul (1660)

Vincent de Paul était d'une taille moyenne et bien proportionnée ; il avait la tête forte et assez grosse, mais bien faite ; le front large et majestueux ; son regard était doux, son port grave et sa gravité bénigne ; en un mot, il était noble, bon et aimable.

Quoique d'une apparence robuste, il avait souvent des accès de fièvre. Ses jambes, infirmes et ulcérées depuis sa captivité, refusaient de le soutenir : il était arrivé à sa quatre-vingt-cinquième année. Depuis quelque temps il disait à ses frères : « Un de ces jours le misérable corps de ce vieux pécheur sera mis en terre et sera réduit en cendres, et vous le foulerez aux pieds. »

Le 25 septembre 1660, il s'endormit dans sa chaise ; et, comme on lui demandait la cause de ce sommeil extraordinaire, il dit en souriant : « C'est que le frère vient en attendant la sœur. » Elle arriva, en effet, le lundi 27 septembre. Quand il la sentit cette sœur, la mort, le détacher de la terre sans secousse et sans violence, il regarda, avec une ineffable tendresse, ses chers disciples réunis autour de lui et fondant en larmes, leur donna une dernière bénédiction, et rendit son âme à Dieu en répétant ces mots : *Domine, ad adjuvandum me festina!*

« L'Eglise et la France, selon la parole d'Anne d'Autriche, venaient de faire une grande perte ! »

Mort de Saint Vincent.

Glorification de Saint Vincent de Paul

Les saints ne meurent pas ; ils ont une postérité qui continue leur vie. Les œuvres créées par saint Vincent de Paul durent sur le fondement impérissable de la charité, et elles s'épanouissent avec une vigueur nouvelle, elles se multiplient dans l'extension de ses prêtres de la Mission et de ses Filles de la Charité indissolublement unis sous le même chef.

Dieu a voulu ajouter à la gloire de son serviteur l'éclat des miracles. Le Pape Benoît XIII l'inscrivit, en 1729, au nombre des Bienheureux ; le Pape Clément XII le canonisa en 1737, et il fixa au 19 juillet la fête de saint Vincent de Paul.

Depuis 1830, époque où la Vierge Immaculée révéla la médaille miraculeuse à une Fille de Vincent de Paul et où le corps du saint fut transporté solennellement dans l'église de la maison-mère des Lazaristes, une nouvelle vie semble s'échapper de ces saintes reliques et se communiquer à tout le corps de la société : œuvres des orphelins, œuvres des hôpitaux, œuvres du refuge, œuvres de l'enfance, œuvres de l'école, œuvres de patronage, assemblées de charité, cercles d'ouvriers, cercles militaires, et surtout ces admirables conférences qui se sont répandues dans toutes les parties de l'univers, tout cela s'est épanoui au souffle de l'esprit et au contact du cœur de saint Vincent de Paul.

C'est donc avec raison que le Pape Léon XIII a proclamé, le 12 mai 1885, saint Vincent de Paul patron spécial auprès de Dieu de toutes les associations de charité.

Gloire à Dieu au ciel et sur la terre, et que vivent à jamais parmi nous la charité et les œuvres de Saint Vincent de Paul !

Médaille miraculeuse

PRIÈRE

A

SAINT VINCENT DE PAUL

Patron des Œuvres de charité

O glorieux saint Vincent, céleste patron de toutes les associations de charité et père de tous les malheureux, qui, durant votre vie, n'avez jamais rejeté aucun de ceux qui ont eu recours à vous, voyez la multitude des maux dont, hélas ! nous sommes accablés, et venez à notre aide : obtenez du Seigneur secours aux pauvres, soulagement aux infirmes, consolation aux affligés, protection aux délaissés, charité aux riches, conversion aux pécheurs, zèle aux prêtres, paix à l'Eglise, tranquillité aux peuples et le salut à tous. Oui, que tous ressentent les effets de votre compâtissante intercession, et qu'ainsi, secourus par vous dans les misères de cette vie, nous puissions être réunis à vous dans le ciel, où il n'y aura plus ni tristesse, ni larmes, ni douleur, mais une joie, une allégresse et une béatitude éternelle. Ainsi soit-il.

(*100 jours d'indulgence, une fois le jour.* — Rescrit de N. S. P. le Pape Léon XIII, 25 juin 1885.)

Imprimatur : † J.-B.-M. SIMON, Ep. Amb.

TITRES DE QUELQUES-UNES DES

BROCHURES ILLUSTRÉES

DE PROPAGANDE CATHOLIQUE

Honorées de l'approbation de S. S. Léon XIII
de cinq Archevêques et seize Evêques de France

Editées par C. PAILLART, *Imprimeur-Editeur*
à ABBEVILLE *(Somme)*

BROCHURES ILLUSTREES (16 pages et Couverture)

Chemin de la Croix. — Chemin de la Croix pour les Enfants. — Prières du matin et du soir et Prières de la Messe. — Prières de la Messe pour les Enfants. — Le très-saint Rosaire. — Le saint Rosaire expliqué aux Enfants. — L'Adoration perpétuelle. — Etc.

BROCHURES ILLUSTREES (32 pages et Couverture)

Les Mois de saint Joseph, de Marie, du Sacré-Cœur, des SS. Anges, des Ames du Purgatoire. — Les Apprêts du grand Jour. — La Veille du grand Jour. — Le Lendemain du grand Jour. — La Confirmation. — Jeanne d'Arc. — Général de Sonis. — La Rochejaquelein. — Christophe Colomb. — Général de Pimodan. — Garcia Moreno. — Vies de saint Vincent de Paul, de Louise de Marillac, du B. Perboyre, de la B^se^ Marguerite-Marie, du V. P. de la Colombière, de saint Louis de Gonzague, de la V. Madame Barat, de saint François de Sales, de saint Benoit Labre, du V. Curé d'Ars, de saint François Régis, de saint Martin, de sainte Angèle Mérici, de sainte Germaine Cousin, du B. Pierre Fourier, de la Mère Alix Le Clerc, du P. Champagnat, de Mgr de Ségur, du B. de La Salle, de sainte Philomène. — Sainte Anne d'Auray. — La vraie Histoire de France. — Portrait de l'Enfant de Marie. — Le Sacré-Cœur à Montmartre. — N.-D. de Lourdes. — N.-D. de la Salette. — N.-D de Campocavallo. — Etc.

BROCHURES DIVERSES ILLUSTREES

Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ, d'après la Concordance des Quatre Evangélistes. — Evangiles des Dimanches et Fêtes de l'année. — N.-D des Victoires. — N.-D. de Fourvière. — N.-D de Chartres. — N.-D. de Boulogne. — N.-D. des Armées. — N.-D. des Champs. — Etc.

CES BROCHURES SE TROUVENT ÉGALEMENT A PARIS CHEZ
VIC & AMAT, LIBRAIRES, 11, RUE CASSETTE

LIVRES DE PRIX ILLUSTRÉS

Ô Marie conçue sans péché,
priez pour nous qui avons recours à vous!

Les 20 premières pages de ce PDF donne un aperçu de la qualité, *bonne ou mauvaise,* de l'édition papier. La qualité dépend du livre original dont nous nous sommes servi pour produire le fac-similé (*texte numérisé*).

Il est possible de commander l'édition papier à prix abordable en visitant le site :

canadienfrancais.org

Plusieurs autres livres sont également disponibles sur le même site, toujours à prix abordable.

Ce PDF peut être distribué librement. Cependant, la licence ne permet pas qu'il soit modifié et ensuite redistribué. Aucune dérivation ne peut en être faite, par exemple pour en enlever certaines pages comme celle-ci.

Au Canada, cet ouvrage est dans le domaine public. Le fac-similé est toutefois sous droit d'auteur. Si vous désirez en faire usage pour reproduire ce livre, veuillez en faire la demande.

Licence *Creative Commons* CC BY-ND 2.5 CA

© 2020 *canadienfrancais.org*